



Fonds perdus

Thomas Pynchon

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Fiction & Cie



Thomas Pynchon

FONDS PERDUS

roman

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ÉTATS-UNIS)

PAR NICOLAS RICHARD

Seuil

25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e

DU MÊME AUTEUR

Aux mêmes éditions

V

roman, 1985

et « Points », n° P812

L'Homme qui apprenait lentement

nouvelles, 1985

et « Points », n° P1745

Vente à la criée du lot 49

roman, 1987

et « Points », n° P773

L'Arc-en-ciel de la gravité

roman, 1988

Vineland

roman, 1991

et « Points », n° P813

Mason & Dixon

roman, 2001

et « Points Signatures », n° P1991

Contre-jour

roman, 2008

et « Points Signatures », n° P2279

Vice caché

roman, 2010
et « Points », n° P2683

Dans la même collection

DERNIERS TITRES PARUS

Xabi Molia, *Grandeur de S*
Emmanuel Loi, *Le Jeu de Loi*
Mauricio Ortiz, *Du corps*
Marilyn Monroe, *Girl Waiting*
Charly Delwart, *Citoyen Park*
François Bon, *Autobiographie des objets*
Patrick Deville, *Peste & Choléra*
Olivier Rolin, *Circus 2*
Thomas Pynchon, *L'homme qui apprenait lentement* (rééd.)
Thomas Pynchon, *V* (rééd.)
Jocelyn Bonnerave, *L'Homme bambou*
Alain Mabanckou, *Lumières de Pointe-Noire*
Philippe Artières, *Vie et mort de Paul Gény*
Tiphaine Samoyault, *Bête de cirque*
Sophie Maurer, *Les Indécidables*
Jean-Christophe Bailly, *La Phrase urbaine*
Norman Manea, *La Cinquième Impossibilité*
Benoît Casas, *L'Ordre du jour*
Kevin Orr, *Le Produit*
Chantal Thomas, *L'Échange des princesses*
François Bon, *Proust est une fiction*
Chloé Delaume et Daniel Schneiderman, *Où le sang nous appelle*
Maryline Desbiolles, *Vallotton est inadmissible*
Emmanuel Loi, *Marseille amor*
Thomas Pynchon, *Vente à la criée du lot 49* (rééd.)
Thomas Pynchon, *Vineland* (rééd.)
René Crevel, *Les Inédits* (dir. par Alexandre Mare)
Julien Decoin, *Un truc sauvage*
Maryline Desbiolles, *Ceux qui reviennent*
Kjersti A. Skomsvold, *La Vie au ralenti*
Frédéric Werst, *Ward. III^e siècle*
Gérard Genette, *Épilogue*
Jean Hatzfeld, *Récits des marais rwandais* (rééd.)
Viviane Forrester, *Van Gogh ou l'Enterrement dans les blés*

Raphaële Eschenbrenner, *Exil à Spanish Harlem*

Catherine Millet, *La Vie sexuelle de Catherine M* (rééd. collector)

Arnaud Delrue, *Un été en famille*

Antoine Volodine, *Terminus radieux*

Patrick Deville, *Viva*

COLLECTION
« Fiction & Cie »
fondée par Denis Roche
dirigée par Bernard Comment

Nicolas Richard remercie le Centre national du livre
pour l'aide à la traduction qui lui a été accordée.

Éditeur original : The Penguin Press, Penguin Group (USA)

Titre original : *Bleeding Edge*

© Thomas Pynchon, 2013

ISBN original : 978-1-59420-423-4

ISBN : 978-2-02-114019-4

© Éditions du Seuil, août 2014, pour la traduction française

www.seuil.com
www.fictionetcie.com

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

« New York en tant que personnage dans une enquête policière ne serait pas le détective, ne serait pas l'assassin. Ce serait le suspect énigmatique qui sait ce qui s'est vraiment passé mais n'a pas l'intention de le raconter. »

DONALD E. WESTLAKE

TABLE DES MATIÈRES

Couverture

DU MÊME AUTEUR

Dans la même collection

Copyright

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Chapitre 24

Chapitre 25

Chapitre 26

Chapitre 27

Chapitre 28

Chapitre 29

Chapitre 30

Chapitre 31

Chapitre 32

Chapitre 33

Chapitre 34

Chapitre 35

Chapitre 36

Chapitre 37

Chapitre 38

Chapitre 39

Chapitre 40

Chapitre 41

C'est le premier jour du printemps 2001, et Maxine Tarnow, que certains ont encore dans leur système sous le nom de Loeffler, accompagne ses enfants à pied à l'école. D'accord, ils ont peut-être passé l'âge de se faire escorter, peut-être que Maxine ne veut pas les lâcher comme ça tout de suite, mais ce n'est qu'à deux rues, c'est sur le chemin du bureau, elle aime bien, et alors ?

Ce matin, tout le long des rues, on dirait que chaque poirier de Chine de l'Upper West Side a éclos dans la nuit en grappes de fleurs blanches. Tandis que Maxine les contemple, le soleil se hisse au-dessus de la ligne des toits et des réservoirs d'eau, atteint le bout du pâté de maisons et pénètre dans un arbre en particulier qui d'un seul coup est empli de lumière.

« M'man ? », Ziggy, avec son empressement habituel. « Allez, yo ! »

« Les garçons, jetez donc un œil, cet arbre, là... »

Otis prend une seconde pour regarder. « Super, m'man. »

Zig est du même avis : « Pas naze. »

Les garçons continuent à marcher, Maxine considère l'arbre une demi-minute avant de les rattraper. À l'intersection, par réflexe, elle se positionne en extérieur pour faire écran entre eux et tout chauffeur dont l'idée qu'il se fait du sport serait de déboucher au carrefour et de vous écraser.

Le soleil réfléchi par les fenêtres orientées est a commencé à poindre en motifs flous sur les façades des bâtiments de l'autre côté de la rue. Les bus articulés, depuis peu en circulation, se traînent laborieusement, tels des insectes géants. On remonte les rideaux de fer, les premiers camions se garent en double file, des gars sont dehors, avec leurs tuyaux d'arrosage, en train de nettoyer leur parcelle de trottoir. Des sans-toit dorment dans des entrées d'immeuble, des pilliers de poubelles avec d'énormes sacs en plastique remplis de

canettes de bière et de soda s'acheminent vers le marché où ils pourront récupérer la consigne, des équipes d'ouvriers attendent devant les immeubles que le concierge fasse son apparition. Les joggeurs rebondissent sur place à la lisière de la chaussée en attendant que les feux changent de couleur. Les flics sont dans des cafés, soignant leur carence en bagels. Enfants, parents et nounous, sur roulettes et à pied, convergent de toutes parts vers les écoles du quartier. La moitié des mômes semblent être sur des trottinettes Razor, si bien qu'à la liste des dangers dont il faut se méfier s'ajoute l'embuscade des deux-roues en alu.

L'école Otto Kugelblitz occupe trois immeubles gris-brun contigus entre Amsterdam et Columbus, dans une rue transversale que *New York, Police judiciaire* a jusqu'ici réussi à ne pas filmer. L'établissement doit son nom à un des premiers psychanalystes qui fut exclu du cercle des proches de Freud, pour avoir élaboré une théorie de la récapitulation. Il lui semblait évident que le cours d'une vie humaine balaye le spectre des troubles mentaux tel qu'on le connaissait à son époque – le solipsisme de la petite enfance, les hystéries sexuelles de l'adolescence et des prémices de l'âge adulte, la paranoïa de la maturité, la démence de la vieillesse... le tout préparant le terrain pour la mort, qui enfin se révèle être la « santé mentale ».

« C'est bien le moment de découvrir ça, tiens ! », Freud, faisant choir sa cendre de cigare sur Kugelblitz et lui ordonnant de prendre la porte du 19 Berggasse, pour ne plus jamais revenir. Kugelblitz haussa les épaules, émigra aux États-Unis, s'installa dans l'Upper West Side, monta un cabinet, et se tissa bientôt un réseau de grands et de puissants qui dans une phase de souffrance ou de crise avaient recherché son aide. Au cours des réceptions prétendument huppées où il se retrouvait de plus en plus souvent, quand il les présentait en indiquant qu'ils étaient de ses « amis », chacun d'entre eux reconnaissait en l'autre un esprit réparé.

Quoi que l'analyse kugelblitzienne fît sur leurs cerveaux, certains de ces patients se tirèrent suffisamment bien de la Dépression pour, au bout d'un certain temps, mettre la main au porte-monnaie et fournir à Kugelblitz, tout en l'intéressant aux bénéfices, la somme nécessaire afin qu'il fonde l'école, et de surcroît puisse créer un cursus où chaque classe serait considérée comme un état mental d'un type différent et gérée en conséquence. Un asile de cinglés avec des devoirs à faire à la

maison, en gros.

Ce matin, comme tous les matins, Maxine trouve l'immense perron grouillant d'élèves, de professeurs chargés de rabattre le troupeau, de parents, de baby-sitters, et de petits frères et sœurs en poussette. Le directeur, Bruce Winterslow, qui salue l'équinoxe en costume blanc et panama, chauffe la foule, dont il connaît le nom et quelques rudiments de bio de chaque tête, tapote des épaules, se montre cordialement attentif, alterne belles paroles et remontrances, c'est selon.

« Maxi, salut... », Vyrva McElmo, se faufilant sur le perron au milieu de l'attroupement, prenant beaucoup plus de temps que nécessaire, un truc de la côte Ouest, ça, estime Maxine. Vyrva est adorable, mais loin d'être suffisamment obnubilée par le temps qui passe. Certaines se sont vu retirer leur carte de Maman de l'Upper West Side pour bien moins que ce qu'elle se permet.

« Mon emploi du temps de cet après-midi, encore un vrai cauchemar... » lance-t-elle à quelques poussettes de distance, « rien d'absolument majeur, du moins pour l'instant, mais en même temps... »

« Pas de blème », histoire d'accélérer un poil les choses. « Je ramènerai Fiona chez nous, tu pourras venir la chercher quand tu veux. »

« Merci, sérieux. Je tâcherai de ne pas être trop en retard. »

« Elle peut toujours rester dormir à la maison. »

Avant qu'elles ne se connaissent vraiment, Maxine se préparait un café et apportait toujours une tisane pour Vyrva, jusqu'à ce que celle-ci lui demande, mais sur un ton plutôt gentil : « Comme si j'avais une plaque d'immatriculation Californie collée aux fesses, c'est ça ? »

Ce matin, Maxine remarque chez Vyrva un ou deux changements par rapport à son accoutrement normal en semaine : ce que Barbie avait coutume d'appeler un Tailleur pour Déjeuner d'Affaires à la place de la salopette en jean, d'une part, les cheveux relevés au lieu des habituelles tresses blondes, et les boucles d'oreilles en forme de papillons monarques en plastique remplacées par quoi ? des diamants ? du zircon ? Quelque rendez-vous plus tard dans la journée, les affaires sans doute, recherche de boulot, peut-être une autre expédition pour lever des fonds ?

Vyrva a un diplôme de Pomona mais pas de boulot alimentaire. Elle et Justin sont des transfuges, de la Silicon Valley à la Silicon

Alley. Justin et un ami de Stanford ont une petite start-up qui a réussi à survivre à l'éclatement de la bulle Internet de l'année dernière, sans parler pour autant d'une exubérance irrationnelle. Jusqu'alors ils s'en sortent assez pour payer les frais de scolarité à Kugelblitz, sans parler de la location de l'entresol et du rez-de-chaussée d'un hôtel particulier à hauteur de Riverside, qui déclencha chez Maxine, la première fois qu'elle le vit, une crise de jalousie immobilière. « Splendide résidence », fit-elle mine de s'extasier, « j'ai peut-être mal choisi mon secteur d'activité... ? »

« Vois avec Bill Gates ici présent », Vyrva, nonchalante. « Moi je me contente de me tourner les pouces en attendant de pouvoir revendre mes stock-options... Pas vrai, chéri ? »

Le soleil de Californie, des eaux pour masque et tuba, quasiment en permanence. Une fois de temps en temps cependant... À force de grenouiller dans ce business, Maxine n'a pas manqué de développer des antennes pour ce qui est de capter l'inexprimé. « Eh bien, bonne chance pour tout à l'heure, Vyrva », songeant « Peu importe ce que c'est », tout en remarquant son lent mouvement de tête à la californienne pour y regarder à deux fois, tandis qu'elle descend les marches du perron, embrasse au passage ses enfants sur le crâne, puis poursuit son trajet matinal.

Maxine tient une petite agence d'enquête sur les fraudes, baptisée Filés-Piégés – elle a brièvement envisagé d'ajouter « et Coffrés », mais a bien vite compris que cela relèverait du vœu pieux, voire de la démesure – et sise au bout de la rue, dans les locaux d'une ancienne banque où l'on entre par un hall dont le plafond est si haut que jadis, à l'époque où fumer n'était pas encore hors la loi, il arrivait parfois qu'on ne le voie même pas. Inauguré comme un temple de la finance peu avant le krach de 1929, dans un délire aveugle qui n'est pas sans rappeler la récente bulle Internet, le lieu a été aménagé et réaménagé au fil des ans en un palimpseste de cloisons sèches qui a accueilli des écoliers en rupture de ban, de doux rêveurs envapés, des agents artistiques, des chiropracteurs, des ateliers clandestins, de mini-entrepôts pour on ne sait quel type de contrebande, et en ce moment, à l'étage de Maxine, une agence de rencontres baptisée Yenta Espresso, l'agence de voyages In' n' Out, l'odoriférante suite du Dr Ching, acupuncteur et spécialiste ès herbes, et, dans le couloir tout au fond, In-Occupé, ex-Package Unlimited, peu fréquenté, même à

l'époque où il était occupé. Les locataires actuels se rappellent le temps où ces portes aujourd'hui barrées de chaînes et de cadenas étaient flanquées de gorilles en uniforme armés d'Uzi, qui signaient pour des livraisons et des envois mystérieux. Le risque que des tirs d'armes automatiques puissent retentir à tout instant apportait une espèce de motivation supplémentaire, mais désormais In-Occupé est juste là, en attente. À la seconde où elle sort de l'ascenseur, Maxine entend Daytona Lorrain au bout du couloir et à travers la porte, en mode grand drame, maltraitant une fois de plus le téléphone du bureau. Elle entre sur la pointe des pieds à peu près au moment où Daytona hurle : « Je vais les signer ces putains de papelards et ensuite je fous le camp d'ici, tu veux être papa, ben tu vas te la cogner toute cette merde », avant de raccrocher brutalement.

« Bonjour », gazouille Maxine en une tierce descendante, prenant la deuxième note peut-être un brin trop haut.

« Dernier appel pour ce mariole. »

Il y a des jours, on dirait que tous les vauriens de New York ont les coordonnées de Filés-Piégés sur leur Rolodex maculé de taches de graisse.

Nombre de messages téléphoniques se sont accumulés sur le répondeur, souffleurs anonymes, télémarketeurs, et même quelques appels en rapport avec les affaires en cours. Après un tri à la réécoute, Maxine donne suite au coup de fil anxieux d'un lanceur d'alerte à propos d'une société de l'industrie du snack située par là-bas, dans le New Jersey, qui a secrètement négocié avec d'anciens employés de Krispy Kreme l'achat illégal des paramètres top secrets de température et d'humidité de la « proof box », la chambre de fermentation du fournisseur de donuts, ainsi que des photographies non moins confidentielles de l'extrudeuse de beignets, lesquelles toutefois semblent être des Polaroids de pièces détachées d'automobiles prises il y a des années dans le Queens, photoshopées, et un peu à la va-comme-je-te-pousse, en plus. « Je commence à me dire qu'il y a quelque chose de louche dans cette transaction », la voix de son contact un peu tremblante, « voire de pas réglo du tout. »

« Peut-être, Trevor, parce qu'il s'agit d'un acte criminel, au regard de la Section 18. »

« C'est un coup monté du FBI ! » s'exclame Trevor.

« Pourquoi le FBI irait-il — »

« Mais enfin, voyons ! Krispy Kreme ! Rapport à leurs frangins dans les forces de police à tous les niveaux ! »

« Très bien. J'irai leur parler au bureau du proc' du comté de Bergen, ils auront peut-être eu vent de quelque chose — »

« Attendez, attendez, j'entends quelqu'un, ils m'ont repéré, oh ! je ferais peut-être mieux de — »

On raccroche. Ça arrive tout le temps.

À contrecœur, la voilà maintenant qui scrute la dernière affaire en date parmi une incalculable série de fraudes à l'inventaire impliquant un certain Dwayne Z. (alias « Dizzy ») Cubitts, vendeur de bidules en tout genre, connu dans toute la zone à la frontière des trois États pour ses pubs télé de « l'Oncle Dizzy », le montrant en train de tourner à grande vitesse sur une sorte de platine géante, tel un môme qui essaye de s'étourdir (« Oncle Dizzy ! Il retourne les prix ! »), tâchant de fourguer aménagements de dressing, épluche-kiwis, ouvre-bouteilles assistés par laser, télémètres de poche pour mesurer les files d'attente à la caisse et calculer celle qui sera probablement la plus courte, alarmes sonores qui s'attachent à la télécommande pour ne pas la perdre, sauf si on égare aussi la télécommande de l'alarme. Aucun de ces articles n'est pour l'instant disponible en magasin, mais on peut les voir en action n'importe quel soir tard à la télé.

Bien qu'ayant frôlé plus d'une fois les grilles de la prison de Danbury, Dizzy est toujours embringué dans une fatalité de choix infra-légaux, qui placent Maxine sur des chemins moraux où même un âne du Grand Canyon réfléchirait à deux fois avant de s'engager. Le problème étant le charme de Dizzy, ou plutôt la naïveté du gugusse tout juste descendu de sa platine, dont Maxine peine à croire qu'elle soit totalement factice. Pour l'arnaqueur ordinaire, la dislocation de la famille, l'opprobre, un passage derrière les barreaux sont autant de motivations à rechercher un emploi légal, à défaut d'être honnête. Mais, même comparée à celle des filous à la petite semaine avec lesquels Maxine est amenée à traiter, la courbe d'apprentissage de Dizzy demeure résolument plate.

Depuis hier un responsable de succursale d'Oncle Dizzy, par là-bas sur Long Island, à un des arrêts sur la ligne Ronkonkoma, n'a eu de cesse de laisser des messages de plus en plus déconcertés. Un problème à l'entrepôt, des irrégularités dans l'inventaire, de grâce trouve autre chose, putain, Dizzy. Quand Maxine pourra-t-elle lever

un peu le pied, se la jouer Angela Lansbury, ne plus traiter que des affaires haut de gamme, au lieu d'être exilée parmi des crétins égarés dans des eaux trop profondes pour eux ?

Lors de sa dernière visite de terrain à Oncle Dizzy, Maxine passait le coin d'une imposante pile de cartons quand elle a carrément percuté qui, mais Dizzy lui-même, avec un tee-shirt Crazy Eddie jaune tape-à-l'œil, en train de crapahuter derrière une équipe du contrôle des stocks, âge moyen douze ans, la boîte ayant la réputation d'embaucher des sniffeurs de solvants, des accros aux jeux vidéo, des cas avérés d'esprits critiques endommagés, et de les affecter immédiatement à l'état des stocks.

« Dizzy, m'enfin. »

« *Oops, I did it again*, comme dit toujours Britney. »

« Regardez-moi ça », allant et venant d'un pas lourd dans les travées, prenant et soulevant des cartons au hasard. Dont un certain nombre, ce qui en aurait peut-être surpris plus d'un, mais pas Maxine, bien qu'hermétiquement fermés, semblaient être vides. Fichtre. « Soit je suis Wonder Woman, soit nous avons affaire à une petite inflation des stocks... Ces faux cartons, faut pas les empiler trop haut, Dizzy, un simple coup d'œil à la rangée du dessous et on voit bien qu'elle ne *s'affaisse pas* du tout sous le poids qu'il y a dessus... ? Habituellement c'est un signe, et, et cette équipe de minots pour l'audit, vous devriez au moins les évacuer *avant* de faire venir le camion devant le quai et d'envoyer la même série de cartons à la putain de *succursale* suivante, voyez ce que je veux dire... »

« Mais », les yeux gros comme des sucettes de fête foraine, « ça a marché pour Crazy Eddie. »

« Crazy Eddie est allé en taule, Diz. Là, vous êtes bon pour un chef d'inculpation supplémentaire à ajouter à votre collection. »

« Hé, pas de souci, c'est New York, les jurys d'accusation seraient capables d'inculper un salami. »

« Donc... dans l'immédiat, qu'est-ce qu'on fait ? J'appelle le Groupe Tactique d'Intervention ? »

Dizzy sourit et haussa les épaules. Ils restèrent dans les ombres qui fleurait le carton et le plastique, et Maxine, sifflotant entre ses dents *Help Me Rhonda*, résista à la tentation d'écraser le loustic avec un chariot élévateur.

Elle fixe à présent d'un regard noir le dossier de Dizzy le plus

longtemps possible sans l'ouvrir. Exercice spirituel. On sonne à l'interphone. « J'ai un certain Reg quelque chose, l'a pas rendez-vous... ? »

Sauvée. Maxine met de côté le dossier qui comme tout bon *koan* sera de toute façon resté impénétrable. « Tiens donc, Reg. Ramène ta fraise. Ça fait une paye. »

Deux ans, en fait. Dans l'intervalle, Reg Despard a pris un sacré coup de vieux, on dirait. C'est un gars qui réalise des documentaires, il a débuté comme cinépirate dans les années quatre-vingt-dix, il allait aux matinées avec un caméscope d'emprunt et repiquait directement les films sur l'écran lors de leur première projection, à partir desquels il dupliquait des cassettes qu'il vendait dans la rue pour un dollar, deux parfois lorsqu'il pensait pouvoir les obtenir, dégageant souvent du bénéf avant la fin du premier week-end d'exploitation. La qualité professionnelle avait tendance à en pâtir sur les bords, entre les spectateurs qui faisaient tout un raffut avec le déjeuner apporté dans des sacs en papier bruyants et ceux qui se levaient en pleine projection et obstruaient la vue, souvent durant plusieurs minutes du film. La tenue du caméscope par Reg n'était pas toujours d'une stabilité exemplaire, l'écran se baladait parfois dans le cadre, lentement et rêveusement parfois, mais à d'autres moments avec une brusquerie déconcertante. Quand Reg découvrit la fonction zoom de son caméscope, il y eut pléthore de zooms avant et arrière au seul motif de ce qu'il fallait bien appeler le plaisir de zoomer, sur des détails de l'anatomie humaine, des figurants dans les scènes de foule, des voitures qui avaient l'air vachement chouettes dans la circulation au second plan, ainsi de suite. Jusqu'au jour fatidique où, à Washington Square, Reg vendit une de ses cassettes à un professeur de NYU qui enseignait le cinéma, et qui le lendemain lui courut après dans la rue pour lui demander, hors d'haleine, s'il se rendait compte de l'avance phénoménale qu'il avait sur les chefs de file de cette forme artistique post-post-moderne qu'il travaillait, « avec votre subversion néo-brechtienne de la diégèse ».

Comme ça ressemblait à du baratin chrétien pour vous fourguer un régime amaigrissant, l'attention de Reg devint flottante, mais

l'universitaire enthousiaste insista, et bientôt Reg montrait ses cassettes lors de séminaires de troisième cycle, et de là il n'y avait qu'un pas pour qu'il tourne ses propres œuvres. Films industriels, clips vidéo pour des groupes non signés, publiereportages diffusés tard la nuit, pour ce qu'en sait Maxi. Faut bien croûter.

« Je débarque à un moment où ça se bouscule, on dirait. »

« C'est la saison. Pessah. La semaine de Pâques, les finales du basket universitaire, la Saint-Patrick qui tombe un samedi, comme d'hab', pas un problème, Reg – bien, de quoi s'agit-il, de matrimonial ? » D'aucuns appellent ça de la brusquerie, et Maxine a perdu ainsi quelques affaires. D'un autre côté, c'est un moyen d'éliminer les touristes.

Inclinaison mélancolique de la tête, « Plus d'actualité depuis 98... attends, 99 ? »

« Ah. Alors, au bout du couloir, Yenta Espresso, va donc y jeter un œil, rencontres devant un café, c'est leur spécialité, le premier latte grosso est gratuit si tu n'oublies pas de demander le bon de réduction à Edith – OK, Reg, si ce n'est pas du matrimonial... »

« C'est cette boîte sur laquelle je tourne un documentaire... ? J'arrête pas de tomber sur... » Un de ces drôles de regards dont Maxine sait désormais que mieux vaut ne pas les ignorer.

« Une attitude. »

« Des problèmes d'accès. Trop de trucs qu'on ne me dit pas. »

« Et on s'occupe que du récent, ou alors ça veut dire qu'il va falloir remonter dans l'historique, le logiciel patrimonial illisible, la date de prescription qui approche ? »

« Nan, c'est une des pointcom qui *n'ont pas* pris le bouillon l'année dernière quand la bulle techno a éclaté. Pas de vieux logiciel », un demi-décibel trop bas, « et peut-être bien pas de délai de prescription non plus. »

Euh-ho. « Parce que tu vois, si tu veux juste une recherche sur les actifs, tu n'as pas vraiment besoin d'une expertise technico-légale, suffit que tu ailles sur Internet, LexisNexis, HotBot, AltaVista, et si tu es capable de garder un secret du métier n'exclus pas non plus les Pages Jaunes — »

« Ce que je recherche vraiment », solennel plus qu'impatient, « se trouve probablement dans une zone qu'aucun moteur de recherche ne peut atteindre. »

« Parce que... ce que tu recherches... »

« Rien de plus que les registres habituels de la société – les brouillards de caisse, les grands livres, les agendas, les relevés d'impôts. Mais essaye d'y jeter un œil et c'est là que ça devient bizarre, tout est planqué loin, bien loin hors de portée de LexisNexis. »

« Comment ça ? »

« Le Web Profond... ? Aucun moyen pour les barboteurs en surface d'y arriver, sans parler des cryptages et des endroits étranges vers lesquels tu es redirigé — »

Oh. « Peut-être qu'il te faut plutôt un type du genre samouraï informatique pour s'occuper de ça, non ? Vu que moi je ne suis pas vraiment — »

« Déjà mis un sur le coup. Eric Outfield, génie qui a fait Stuyvesant, un balèze certifié, s'est fait choper tout même pour falsification d'ordis, totale confiance en lui. »

« Qui sont ces gens, alors ? »

« Une société de sécurité informatique, downtown, qui s'appelle hashslingrz. »

« Entendu parler d'eux, oui, ils s'en sortent pas mal, effectivement, un PER proche du science-fictionnel, embauchent à tour de bras. »

« Ce qui est le point de vue que je veux adopter. Survivre et prospérer. Joyeux, pas vrai ? »

« Mais... attends... un film sur hashslingrz ? Des images de quoi, de nerds fixant des écrans ? »

« Dans le scénario original il y avait plein de poursuites en voiture, d'explosions, mais en fait, pour cause de budget... J'ai une mini-avance de la boîte, en plus d'un accès à tout, du moins c'est ce que je croyais jusqu'à hier, et c'est là que je me suis dit qu'il valait mieux que je vienne te voir. »

« Un truc dans la compta. »

« J'aime savoir pour qui je travaille, c'est tout. J'ai pas encore vendu mon âme au diable – même si parfois je le tire un peu par la queue, mais je me suis dit que je ferais mieux de demander à Eric de jeter un œil. Tu sais quelque chose concernant leur DG, Gabriel Ice ? »

« Vaguement. » Quelques grands articles dans les canards pro. Un de ces garçons milliardaires qui a réussi à s'en sortir en un seul morceau quand la fièvre du pointcom est retombée. Elle se rappelle des photos, costard Armani blanc cassé, chapeau mou en castor sur

mesure, a priori n'accorde pas vraiment de bénédictions papales à droite à gauche, mais est prêt à y aller, si d'aventure le besoin s'en faisait sentir... une autorisation de ses parents glissée dans la pochette de son veston. « Pour ce que j'en ai lu, et je ne suis pas, comment dire, médusée. À côté de lui, Bill Gates paraît charismatique. »

« C'est juste son masque festif. Il a de la ressource. »

« Tu suggères quoi, la mafia, des opés clando ? »

« Selon Eric, une mission sur Terre écrite avec un code qu'aucun d'entre nous ne peut lire. Si ce n'est peut-être le 666 qui a tendance à revenir. Ça me fait penser, tu as toujours ton permis de port d'une arme dissimulée ? »

« Enfourailée et prête à en découdre, affirmatif... pourquoi ? »

Un zeste évasif. « Ces gens ont pas... le profil qu'on trouve habituellement dans l'univers informatique. »

« À savoir... ? »

« Loin d'être assez geek, déjà, pour commencer. »

« C'est... tout ? Reg, d'après ma vaste expérience, les escrocs, c'est pas très fréquent qu'on ait à leur tirer dessus. Un peu d'humiliation publique suffit, généralement. »

« Ouais », presque comme pour s'excuser, « mais suppose que là il ne s'agisse pas d'escroquerie. Ou pas seulement. Suppose qu'il y ait autre chose. »

« Du profond. Du sinistre. Et ils y trempent tous ? »

« Trop parano pour toi ? »

« Pour moi, non, la paranoïa est l'ail dans la cuisine de la vie, pas vrai, il n'y en a jamais trop. »

« Alors dans ce cas il devrait pas y avoir de problème... »

« Je déteste quand les gens disent ça. Mais très bien, j'y jeterai un œil et je te tiens au courant. »

« Super ! Et tout de suite on a l'impression d'être Erin Brockovich ! »

« Hum. Ma foi, nous en arrivons à une question délicate. J'imagine que tu n'es pas venu pour m'engager officiellement ni rien, hein ? Non pas que ça m'ennuie de bosser pour des clopinettes, c'est juste qu'il y a ici des considérations éthiques, je ne voudrais pas me retrouver dans la position de l'avocat qui démarché les clients dans l'ambulance... ? »

« Vous n'avez pas une sorte de serment, vous autres ? Genre, si vous constatez une fraude en cours... ? »

« Ça c'était *Fraudbusters*, ils ont été obligés de l'annuler, ça donnait trop d'idées aux gens. Rachel Weisz n'était pas mal, n'empêche. »

« Je dis ça parce que vous vous ressemblez comme deux gouttes d'eau. » En souriant, mains et pouces en l'air comme pour cadrer un plan.

« Eh bien dis donc, Reg. »

Avec Reg, on finissait toujours par en arriver là. La première fois qu'ils s'étaient rencontrés c'était lors d'une croisière, si on considère le terme « croisière » dans un sens peut-être un peu spécial. Suite à la séparation, à une époque où la lurette n'était pas encore si belle, d'avec celui qui était alors son mari, Horst Loeffler, après trop d'heures enfermée à l'intérieur, les stores tirés, à réécouter à l'infini Stevie Nicks chanter *Landslide* extrait d'une compilation sur cassette dont elle ignorait le reste, à boire d'infects shirley temple au Crown Royal qu'elle faisait passer en s'envoyant un rabiote de grenadine directement à la bouteille tout en consommant un boisseau par jour de Kleenex, Maxine laissa finalement son amie Heidi la convaincre qu'une croisière dans les Caraïbes améliorerait d'une manière ou d'une autre son pronostic en matière de santé mentale. Un beau jour, elle se rendit en reniflant au bout du couloir en face de son bureau et poussa la porte de l'agence de voyages In' n' Out, où elle trouva des surfaces empoussiérées de meubles déglingués, la maquette délabrée d'un paquebot dont la conception avait un certain nombre d'éléments en commun avec le *Titanic*.

« Vous tombez à pic. On vient juste d'avoir une... » Longue pause, évitement du regard.

« Annulation », suggéra Maxine.

« On pourrait dire ça. » Le prix était irrésistible. Pour quiconque ayant toute sa tête, presque trop irrésistible.

Ses parents étaient plus que contents de s'occuper des garçons. Maxine, reniflant encore, se retrouva dans un taxi avec Heidi, qui tenait à l'accompagner pour lui dire au revoir, à destination d'un terminal à Newark, ou peut-être bien Elizabeth, qui semblait être essentiellement un port pour cargos, et de fait le bâtiment de « croisière » de Maxine se révéla être le porte-conteneurs hongrois *Aristide Olt* qui cabotait sous pavillon de complaisance marshallais. Elle dut attendre la première soirée en mer pour apprendre qu'elle avait été enregistrée à la réunion annuelle « Batifol 98 » de

l'AMBOPEDIA, l'American Borderline Personality Disorder Association. Super marrant, qui aurait songé à annuler ? À moins que... aahhh ! Elle revoyait Heidi encore sur le quai, en proie peut-être à quelque *schadenfreude*, qui diminuait sur la berge industrielle, laquelle berge était à présent trop loin pour être regagnée à la nage.

Au premier service du dîner ce soir-là, elle trouva une assemblée d'humeur festive, réunie sous une bannière sur laquelle on lisait « BIENVENUE AUX BORDERLINES ». Le capitaine paraissait nerveux et ne cessait de trouver des excuses pour passer du temps sous la nappe de sa table. À peu près toutes les minutes et demie, un deejay envoyait l'hymne semi-officiel d'AMBOPEDIA, *Borderline* (1984) de Madonna, et tout le monde reprenait en chœur lorsqu'elle chantait « O-verthe bor-derlinne !!! » en appuyant sur le *n* final. Une manière de tradition, imagina Maxine.

Plus tard dans la soirée, elle remarqua une présence qui dérivait calmement, l'œil collé à un viseur, filmant à l'aide d'un Sony VX2000 les cibles de choix dignes de son objectif, passant d'un convive à l'autre, les autorisant à parler ou à se taire, peu importe, et qui se révéla être Reg Despard.

Pensant qu'il y avait peut-être là moyen d'échapper à cette terrible erreur qu'elle avait commise, elle tâcha de lui emboîter le pas parmi tous ces joyeux drilles. « Hé », au bout d'un moment, « quelqu'un qui me suit partout, ça y est, la notoriété, enfin. »

« Je n'avais pas l'intention de — »

« Non, en fait vous pourriez m'aider à les distraire un peu, qu'ils ne se sentent pas si gênés. »

« Je ne voudrais pas vous discréditer, ça fait des semaines que je dois me faire une couleur et tout cet accoutrement m'a coûté moins de cent doll' à Filene's Basement — »

« Je pense pas que ce soit ce qu'ils vont remarquer en premier. »

Bien. C'était quand la dernière fois que quelqu'un lui avait signifié, même d'une manière aussi oblique, qu'elle pouvait postuler au rôle de petite pépée qu'on exhibe fièrement à son bras ? bon, peut-être pas pépée, mais en tout cas pas non plus mémée. Devait-elle s'en offenser ? Pour si peu ?

Traquant un groupe de participants puis un autre, il repéra bientôt un citoyen d'aspect relativement normal qui s'intéressait aux timbres de chasse destinés à la sauvegarde des oiseaux migrateurs, que les

collectionneurs appellent timbres-canard, et sa femme Gladys, quant à elle peut-être moins concernée.

« ... et mon rêve est de devenir le Bill Gross des timbres-canard. » Pas seulement des *duck stamps* émis par l'État fédéral, notez bien, mais aussi tous ceux qu'impriment les États – lui qui s'est aventuré au fil des ans dans les marais séduisants du zélotisme philatélique, ce perfectionniste assumé les a sans doute tous, les versions recherchées par les amateurs et les collectionneurs, avec la signature de l'artiste, les remarques, les diverses variétés, les erreurs et les aberrations, les éditions des gouverneurs... « Le Nouveau-Mexique ! Le Nouveau-Mexique n'a émis des timbres-canard que de 1991 à 1994, pour conclure par le joyau de la couronne des *duck stamps*, la beauté surnaturelle d'une sarcelle d'hiver en plein vol, par Robert Steiner, dont il se trouve que je possède un bloc avec numéro de planche... »

« Qu'un beau jour », annonce Gladys dans un gazouillis, « je vais sortir de la pochette plastique dans laquelle il est archivé, dont je vais abîmer de ma langue baveuse la colle qui se trouve au dos et que j'utiliserai pour poster la facture de gaz. »

« Pas valable pour l'affranchissement, mon cœur. »

« Vous regardez ma bague ? » Une dame en tailleur beige de femme de pouvoir des années quatre-vingt, en entrant dans le champ.

« Belle pièce. Qui me dit... quelque chose... »

« Je ne sais pas si vous êtes très *Dynasty* ou pas, mais la fois où Krystle a dû porter sa bague au mont-de-piété... ? C'est la réplique d'un zircon cubique, 560 dollars, prix de vente au détail bien entendu. Irwin paye toujours au détail, de nous deux c'est lui le 301.83, moi je ne suis que la partenaire à ses côtés. Il me traîne à ce machin chaque année, et faute d'avoir quelqu'un à qui parler je me retrouve à me goinfrer jusqu'à ce que ma taille de robe passe à un nombre à trois chiffres. »

« Ne l'écoutez pas, c'est elle qui a les deux cents je ne sais combien épisodes, en Betamax. Monomaniaque ? Vous n'avez pas idée – à un moment donné au milieu des années quatre-vingt, elle a fait changer son *nom* pour se faire appeler Krystle. Un mari moins compréhensif qualifierait ça de pas normal. »

Reg et Maxine finissent par se faufiler jusqu'au casino du bateau où des gens en robes et smokings mal seyants jouent à la roulette et au baccarat, fument cigarette sur cigarette, dardent ici et là des regards

concupiscents, et brandissent farouchement des poignées d'argent factice. « Des SJB : Syndrome de James Bond », les informe-t-on, « à ce jour non encore diagnostiqués, un groupe de soutien complètement différent. Ne figurent pas encore dans la dernière édition du *DSM*, mais ils font du lobbying tous azimuts, alors ce sera peut-être pour la cinquième édition... toujours les bienvenus ici en période de congrès, essentiellement pour des raisons de stabilité, voyez ce que je veux dire. » En fait non, Maxine ne voyait pas, mais elle s'acheta un jeton de « cinq dollars » et amassa assez de pognon, si ç'avait été de l'argent véritable, pour s'offrir une brève virée chez Saks lorsqu'elle aurait la chance, si tant est qu'elle l'ait, de se dépêtrer de tout cela.

À un moment, un visage rosi par la boisson, fatalement celui de Joel Wiener, apparaît dans le viseur. « Ouais, je pige, vous me reconnaissez parce que je suis passé aux infos, et maintenant vous me prenez pour de la chair à caméra, c'est ça ? Alors que j'ai été acquitté, pour la troisième fois d'ailleurs, des accusations de cette nature. » Ouvrant les vannes d'une longue épopée sur une injustice ayant quelque rapport avec l'immobilier à Manhattan, que Maxine a du mal à suivre dans toutes ses subtilités. Peut-être aurait-elle dû, cela lui aurait épargné bien des ennuis par la suite.

Un plein bateau de cas-limites. Maxine et Reg finiront par trouver quelques minutes de calme sur le pont pour admirer les Caraïbes qui défilent. Des conteneurs de fret se dressent de toutes parts, à raison de quatre ou cinq empilés les uns sur les autres. On se croirait dans certains quartiers du Queens. N'ayant pas encore l'esprit tout à fait à cette croisière, elle se surprend à se demander combien parmi ces conteneurs sont bidon et quelles sont les probabilités qu'une fraude sur inventaire maritime soit en cours.

Elle remarque que Reg n'a pas fait la moindre tentative de la filmer au caméscope. « Je me suis dit que tu devais pas être du genre à souffrir de TPB. J'ai pensé que tu faisais peut-être partie du personnel, une animatrice ou je ne sais quoi. » Étonnée que ça fasse, oh, peut-être bien une heure, voire plus, qu'elle n'a pas pensé au problème Horst, Maxine comprend que si elle ne s'engage ne serait-ce que d'un ongle d'orteil sur ce sujet, le caméscope de Reg va repointer le bout de son viseur.

La coutume de ces retrouvailles AMBOPEDIA consiste à littéralement visiter des zones géographiques limites, une nouvelle

zone limite chaque année. Virées shopping sur les points de vente des *maquiladoras* mexicaines. Plaisirs addictifs des jeux d'argent dans les casinos de la zone frontalière en bordure de la Californie. Gueuletons sur les terres germaniques de Pennsylvanie le long de la ligne Mason-Dixon. Cette année, la destination borderline est la frontière entre Haïti et la République dominicaine, empreinte d'un karma de mélancolie qui remonte à l'époque du massacre du Persil, dont peu de traces subsistent dans la brochure. Tandis que l'*Aristide Olt* s'avance dans la pittoresque baie de Manzanillo, les choses perdent vite de leur clarté. À peine le bateau est-il amarré le long du ponton à Pepillo Salcedo que des passagers travaillés par la pêche au gros montent tout excités sur des bateaux de location et partent taquiner le tarpon. D'autres, tel Joel Wiener, chez qui l'immobilier, au départ objet de curiosité, est désormais devenu une obsession, écument sans tarder les agences locales et se retrouvent happés dans les fantasmes de ceux dont on ne peut exclure que les motivations soient l'appât du gain, voire un sentiment proche de yanki-va-te-faire-foutre.

La population à terre parle une combinaison de créole et de cibaëño. Au bout de la jetée, des guitounes à souvenirs se sont vite matérialisées – marchands de yaniqueques et de chimichurris, praticiens du vaudou et de la Santería avec des sortilèges à vendre, fournisseurs de mamajuana, spécialité dominicaine présentée dans de gigantesques bocal remplis de vin rouge et de rhum dans lesquels marine quelque chose qui ressemble à un bout d'arbre. Cerise sur la crème glacée trans-limite, un authentique *sortilège d'amour vaudou haïtien* a également été jeté sur chaque bocal de mamajuana dominicaine. « Ah, voilà qui devient intéressant ! » s'écrit Reg. Lui et Maxine rejoignent un petit groupe qui a commencé à siroter ledit breuvage et à faire circuler les bocaux, et tous se retrouvent peu après à quelques kilomètres en dehors de la ville au El Sueño Tropical, un hôtel de luxe à moitié construit et pour l'instant abandonné, hurlant dans les couloirs, se balançant dans la cour arrimés à des lianes de la jungle, lesquelles ont trouvé à s'accrocher en l'air quelque part, se lançant à la poursuite de lézards et de flamants, et aussi des uns des autres, et chahutant sur les grands lits deux places qui tombent en poussière.

L'amour, excitant et nouveau, comme ils le chantaient jadis dans *La croisière s'amuse*, Heidi avait carrément mis dans le mille, voilà

exactement ce qu'il lui fallait, même si par la suite Maxine ne serait plus très sûre des détails.

S'emparant maintenant de la télécommande du souvenir, elle appuie sur PAUSE, puis STOP, et ÉTEINDRE, souriant sans effort visible. « Spéciale, cette croisière, hein, Reg... »

« T'as eu des nouvelles de certains d'entre eux ? »

« Un e-mail de temps à autre, et puis pour les fêtes de fin d'année bien sûr AMBOPEDIA me court après pour que je fasse un don. » Elle risque un coup d'œil par-dessus le bord de sa tasse de café. « Reg, nous deux, est-ce qu'on a, hum... »

« Je crois pas, j'étais surtout avec cette Leptandra d'Indianapolis, et toi t'arrêtais pas de disparaître avec l'obsédé de l'immobilier. »

« Joel Wiener », les yeux de Maxine ronds comme des soucoupes, dans une gêne semi-horriifiée, scrutent le plafond.

« Je n'avais pas l'intention d'aborder le sujet, désolé. »

« Tu es au courant que je me suis fait radier. Eh bien, c'est indirectement à cause de Joel. Il ne l'a pas fait exprès, mais pour moi ça a été une vraie mitzvah. Quand j'étais experte anti-fraude j'étais déjà mignonne, mais alors une experte anti-fraude défroquée ? Je suis irrésistible. Pour une certaine clientèle. Tu peux imaginer le genre des loustics qui viennent frapper à ma porte, je ne dis pas ça pour toi, hein. »

Un des gros arguments de vente pour une Experte Anti-Fraude Agréée ayant viré voyou, supposait-elle, c'est l'éventualité qu'elle acceptera de partager les secrets des inspecteurs des Fraudes et des types des Impôts, sans parler d'un halo plus général de moralité fanée, une propension à s'écarter du droit chemin de la loi. Ayant croisé des membres de sectes qui s'étaient fait virer de leur secte, Maxine avait craint un moment d'échouer dans ce type de terrain vague social. Mais la nouvelle avait circulé, et bientôt Filés-Piégés était devenue plus florissante que jamais, elle ne pouvait faire face à toutes les sollicitations. Les nouveaux clients n'étaient évidemment pas aussi irréprochables qu'avant sa radiation. Des aspirants aigrefins suintant des satanés murs, et parmi eux Joel Wiener, avec qui elle s'était montrée bien trop conciliante.

Malheureusement, Joel s'était débrouillé pour omettre dans son long récita sur les injustices immobilières certains détails cruciaux, telle sa vilaine habitude de se retrouver à répétition membre de

conseils syndicaux, les soucis portant sur les sommes qui lui avaient été confiées, typiquement en tant que trésorier, en plus des poursuites intentées devant le tribunal de Brooklyn en vertu de la loi RICO sur la corruption dans les opérations immobilières, son épouse ayant elle-même ses propres projets en matière d'immobilier, « Et ainsi de suite. Pas facile à expliquer », en agitant tous ses doigts au-dessus de sa tête. « Des antennes. Je me suis sentie suffisamment à l'aise avec Joel pour lui filer quelques tuyaux. Pour moi, pas plus grave qu'un inspecteur des Impôts dispensant à ses heures des conseils pour les déclarations de revenus. »

Mais qui l'ont mise gravement en porte-à-faux avec le code de déontologie de l'Association des Experts Anti-Fraude, jusqu'aux limites duquel elle avait patiné, et dont elle frôlait la lisière depuis déjà des années. Cette fois-ci la glace, sans craquelure ni assombrissement préalable, avait cédé sous elle. Suffisamment en tout cas pour que le comité de surveillance y voie un conflit d'intérêts, pas juste une fois mais de manière systématique, alors que pour Maxine il n'y avait pas, et il n'y a toujours pas d'ailleurs, à hésiter entre l'amitié et l'adhésion à des directives ultracontraignantes.

« L'amitié ? » Reg est perplexe. « Tu ne l'appréciais même pas. »

« Terme technique. »

Le papier à en-tête sur lequel arriva sa notification de radiation était assez luxueux, d'une valeur supérieure au message, lequel était en gros allez-vous-faire-voir, plus l'annulation de tous ses privilèges au Huitième Cercle, le club des Experts Anti-Fraude sis sur Park, avec un rappel comme quoi elle devait renvoyer sa carte de membre et mettre à jour sa note de bar, qui était clairement débitrice. Il semblait toutefois y avoir un P.-S., au bas, concernant la possibilité de faire appel. Ils joignaient des formulaires. Voilà qui était intéressant. Cela ne passerait pas au Compte à Déchiqueteuse, du moins pas tout de suite. Alarmée, Maxine remarqua pour la première fois le sceau de l'Association, qui représentait un flambeau brûlant violemment devant un livre ouvert, légèrement au-dessus. Qu'est-ce que c'est que ça ? D'un instant à l'autre les pages de ce livre, peut-être une allégorie de la Loi, vont prendre feu à cause de cette torche enflammée, possiblement la Lumière de la Vérité ? Est-ce que quelqu'un essaye de dire quelque chose, la Loi dans les flammes, le prix terrible, inflexible, de la Vérité... C'est ça ! Des messages secrets et codés d'anarchiste !

« Réflexion intéressante, Maxine », Reg essayant de la faire taire.
« Donc tu as renvoyé le formulaire pour contester la décision ? »

En fait, non. Les jours passaient, et il y avait toujours une raison de ne pas le faire, elle n'avait pas les moyens de régler les frais d'avocat, la procédure d'appel était peut-être proposée, comme dans d'autres secteurs, uniquement pour la forme, et étant donné que des collègues qu'elle respectait l'avaient jetée comme du poisson pourri, du coup avait-elle vraiment envie de se replonger dans cet environnement vindicatif ? Genre de choses.

« Un peu chatouilleux sur les bords, ces zigues », estima Reg.

« On ne peut pas leur en vouloir. Ils ont envie que nous soyons le point d'ancrage incorruptible dans tout ce bastringue branlant, l'horloge atomique en laquelle tout le monde a confiance. »

« Tu as dit "nous". »

« Le certificat est certes remisé, mais pour autant toujours accroché au mur du bureau de mon âme. »

« Viré voyou ? Tu parles. »

« *Les Tontons comptables*, c'est une série que je suis en train de développer, tiens, j'ai le scénario du pilote, tu veux le lire ? »

Le passé, hé, sans déconner, c'est une invitation permanente à la surconsommation de vin. Dès qu'elle entend la porte de l'ascenseur se refermer derrière Reg, Maxine se dirige vers le réfrigérateur. Où, dans ce chaos glacé, se trouve donc le pinot-grise-mine ?

« Daytona, on est encore à court de vin ? »

« C'est pas moi qui tise c'te bibine. »

« Bien sûr que non, vous, question picrate vous êtes plus du genre Night Train. »

« Ohoh. Faut-y vraiment que je soye victime de votre vin-isme aujourd'hui ? »

« Hé, vous ne picolez plus alors je plaisante, d'accord ? »

« Thérapisme ! »

« Vous demande pardon... ? »

« Vous pensez que les gens aux douze étapes c'est une classe inférieure, z'avez toujours pensé ça, vous avec votre programme spa, à vous vautrer, la figure couverte d'algues, tout ça, vous savez même pas ce que c'est – et je vais vous dire... » Pause théâtrale.

« Certainement pas », souffle Maxine.

« Je vous le dis, c'est du boulot, ma fille. »

« Oh, Daytona. Du boulot, je ne sais pas, mais en tout cas je suis navrée. »

Et c'est l'épanchement, du grand *plotz*, le sempiternel cash-flow des émotions, plein de créances non perçues et de mauvaises dettes. Fin fond de l'histoire : ne jamais, jamais, s'associer à un natif de Jamaica – l'île, pas le quartier – qui pense que *conjoint* est une insulte à sa substance de prédilection.

« Moi j'ai eu de la chance avec Horst », fait remarquer Maxine.
« L'herbe n'a jamais eu le moindre effet sur lui. »

« M'étonne pas, avec cette boustifaille blanche que vous ingurgitez

tous, le pain blanc, tout ça », puis, paraphrasant Jimi Hendrix : « *Mayonnaise ! All in your brain* – tous jusqu'au dernier z'êtes des Blancs-becs en phase terminale. » Le téléphone clignote patiemment depuis un certain temps. Daytona se remet au turbin, laissant Maxine se demander en quoi la drogue préférée des rastas devrait avoir le moindre rapport avec Horst. À moins que d'une certaine manière Horst ne l'obnubile, or elle ne peut guère dire que ce soit le cas, enfin pas tant que ça, du moins pas depuis un certain temps.

Horst. Pur produit du Midwest, quatrième génération, sentimental comme un silo à grain, le charme fatal d'une Harley Knucklehead, indispensable (au grand dam de Maxine) comme une authentique sandwicherie Maid-Rite quand la faim survient, Horst Loeffler a accompli jusqu'à ce jour un quasi-sans-faute pour ce qui est de savoir comment certaines marchandises de par le monde vont se comporter, assez longtemps avant qu'elles-mêmes le sachent, pour avoir déjà empoché un beau pactole lorsque Maxine apparut dans le paysage, et pour regarder ledit pactole s'accroître tout en demeurant fidèle à une promesse qu'il s'était faite apparemment à trente ans de claquer aussitôt l'argent qui rentrerait et de continuer à faire la fête aussi longtemps qu'il pourrait tenir.

« Donc... une bonne pension alimentaire ? » s'enquit Daytona à son deuxième jour de boulot.

« Y en a pas. »

« Quoi ? », en dévisageant longuement Maxine.

« Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous ? »

« C'est la plus dingue des histoires dingues de petites Blanches que j'aie jamais entendue. »

« Faut sortir, un peu », Maxine haussa les épaules.

« Un homme qui fait la fête ça vous pose problème ? »

« Bien sûr que non, la vie est une fête, pas vrai Daytona, oui, et Horst était tout à fait d'accord là-dessus, mais comme il se trouvait que pour lui le mariage aussi est une fête, ma foi, c'est là qu'on s'est rendu compte que nos conceptions divergeaient. »

« Elle s'appelait Jennifer, tout le bataclan, c'est ça ? »

« Muriel. En fait. »

Moment à partir duquel – une des qualités d'un Expert Anti-Fraude Agréé étant une certaine propension à débusquer les comportements répétitifs cachés – Maxine commença à se demander... Horst n'avait-il

pas en réalité une préférence pour les femmes dont le nom faisait penser à des cigares bon marché, peut-être existait-il une Philippa dite « Philly » Blunt planquée à Londres qui flattait son indice boursier, ou quelque charmante arbitragiste asiatique répondant au doux nom de Roi-Tan, en qipao, avec une de ces petites coiffures... ? « Mais ne nous attardons pas, car Horst c'est de l'histoire ancienne. »

« Hon-hon. »

« J'ai récupéré l'appartement, bien sûr il a gardé l'Impala de 59 en parfait état, mais voilà, je recommence à me lamenter. »

« Ah, j'ai cru que c'était le frigo. »

Daytona est un ange de compréhension, bien entendu, comparée à Heidi, la copine de Maxine. La première fois qu'elles prirent vraiment le temps de s'asseoir pour en causer, Maxine s'était épanchée si longtemps qu'elle en avait même conçu de la gêne.

« Il m'a appelée », fit semblant de laisser échapper Heidi.

Allons bon. « Quoi, Horst ? Appelée... »

« Il voulait qu'on aille boire un verre ensemble... ? », les yeux trop écarquillés pour une innocence totale.

« Qu'est-ce que tu lui as dit ? »

Un parfait temps de silence et demi, puis : « Oh, bon sang, Maxi... Je suis absolument navrée... ? »

« Toi ? Et Horst ? » Ça faisait bizarre, mais pas beaucoup plus que ça, ce que Maxine prit pour un signe d'espoir.

Mais Heidi semblait bouleversée. « Que Dieu me pardonne ! Il n'a fait que parler de toi. »

« Hon-hon. Mais ? »

« Il a paru distant. »

« Le LIBOR à trois mois, très certainement. »

Cette discussion eut beau durer assez tard, pour une veille d'école, la fredaine de Heidi n'est pourtant pas au niveau des offenses qui datent du lycée et que Maxine ressasse encore aujourd'hui – fringues empruntées mais jamais rendues, invitations à des soirées inexistantes, rencards arrangés par Heidi avec des gars dont elle savait pertinemment que c'étaient des psychopathes cliniques. Genre de choses. Lorsqu'elles suspendirent la séance pour cause d'épuisement, Heidi aurait pu être un brin déçue d'apprendre que sa folle aventure avait d'une certaine manière trouvé naturellement sa place parmi d'autres épisodes de la série des déboires domestiques ininterrompus

de Maxine, entamée bien auparavant à Chicago, où eut lieu sa rencontre initiale avec Horst.

Maxine, partie pour toute la nuit sur une corvée anti-fraude, se retrouva au Ceres Café, le bar dans le bâtiment de la Chambre de Commerce, où la taille des verres servis faisait depuis longtemps partie du folklore. C'était l'happy hour. *Happy* ? Bonté divine. À l'irlandaise, ce qui pour certains veut tout dire. Vous commandiez un « mixed drink », et l'on vous apportait un verre gigantesque rempli à ras bord, disons, de whiskey, où barbotaient peut-être un ou deux malheureux glaçons, avec une grande canette de soda, et en sus un *deuxième verre* pour mélanger le tout. Sans trop savoir comment, Maxine eut maille à partir avec un crétin du cru à propos de Deloitte & Touche, que ledit crétin, qui n'était autre que Horst, s'obstinait à appeler Louche & De Toilet, et le temps qu'ils règlent ce différend, Maxine n'était pas sûre de pouvoir tenir debout, encore moins de retrouver le chemin de son hôtel, si bien que Horst la raccompagna courtoisement à un taxi et apparemment lui glissa aussi sa carte de visite. Avant qu'elle ait eu le loisir de soigner sa gueule de bois, il était au téléphone en train de l'amadouer pour qu'elle accepte de prendre ce qui serait la première d'une longue série de malheureuses affaires de fraude.

« Une frangine dans le pétrin, personne à qui s'adresser », le tout à l'avenant, Maxine tomba dans le panneau, comme elle continuerait de le faire par la suite, accepta de s'en occuper, une histoire assez basique de recherche d'actifs, dépositions de routine, presque oubliées jusqu'à ce qu'un beau jour, dans le *Post* : PATATRAS ! LA MICHETONNEUSE EN SÉRIE A ENCORE FRAPPÉ. LE MARI COMME DEUX RONDS DE FLAN.

« Ils disent que c'est la sixième fois qu'elle touche le gros lot de cette manière », Maxine, songeuse.

« Six, à notre connaissance », Horst hocha la tête. « Ce n'est pas un problème pour vous, si ? »

« Elle les épouse et — »

« Il y en a à qui le mariage réussit. Faut bien que ça serve à quelque chose. »

Oooh.

Et pourquoi, vraiment, éplucher la liste ? Des rois du chèque en bois aux spécialistes français de la somme arrondie, en passant par les repréailles mélodramatiques qui ont poussé l'aiguille du détecteur de

vengeance de Maxine au-delà du rouge, en cette zone aveugle d'oubli-oui-mais-de-pardon-jamais, de tôt-ou-tard-ce-sera-du-délit-grave, et pourtant elle en redemandait, chaque fois. Parce que c'était Horst. Salopard de Horst.

« J'ai encore un truc pour vous, dites, vous êtes bien juive, hein ? »

« Et pas vous. »

« Moi ? Luthérien. Je ne sais plus trop quelle sorte, vu que ça change tout le temps. »

« Et vous mettez en avant mes antécédents religieux parce que... »

Escroquerie à la *kashrout*, à Brooklyn. Apparemment une bande de filous se faisant passer pour des *mashgichim*, censés surveiller l'application des lois casher, avait arpenté les quartiers en prétendant se livrer à des « inspections » surprises dans divers magasins et restaurants, leur vendant des certificats qui en mettaient plein la vue à placer dans la vitrine tout en fouillant dans leur stock, collant partout des logos *hechsher*, autrement dit casher, complètement bidon. Les cons. « Ça ressemble plutôt à du racket », pour Maxine. « Moi je m'occupe juste de compta. »

« Je pensais que vous parliez un peu la même langue. »

« Essayez donc Meyer Lansky – non attendez, il est mort. »

Alors comme ça... une sorte de luthérien, hein. Bien trop tôt pour envisager un rendez-vous amoureux avec un *shaygetz* bien entendu, et pourtant voilà, on y était, la fameuse question des relations en dehors de sa confession. Plus tard, en plein durant leurs débuts romantiques, Maxine eut droit à un baratin extravagant – pour Horst, s'entend – où il parla de se convertir au judaïsme. Quelle ironie que « juif » rime aussi avec « fautif ». Finalement Horst prit conscience des conditions préalables à remplir, comme apprendre l'hébreu et se faire circoncire, qui le firent réfléchir à deux fois ainsi que l'on pouvait s'y attendre. No problemo pour Maxine. S'il est une vérité universellement reconnue, c'est bien que les juifs ne font pas de prosélytisme, Horst cependant était et demeure un argument de choix en faveur de l'argument contraire.

À un moment donné il lui proposa un contrat à titre de consultante. « Vous pourriez vraiment m'être utile. »

« Hé, quand vous voulez », une répartie comme on en débite avec entrain dans la profession, qui, cette fois-ci toutefois, s'avéra fatale. Par la suite, en post-nuptial, elle apprit à se montrer bien plus

prudente en matière d'effusions, dans ses recherches de contact physique ; de fait, sur la fin, au point de demeurer silencieuse, tandis que Horst était assis la mine sévère devant son ordinateur, à remplir les cases d'un tableur qu'il avait trouvé à prix sacrifié chez Software Etc, appelé Luvbux 6.9, en train d'additionner les sommes allant de coquettes à astronomiques qu'il avait dépensées dans l'unique but de faire taire Maxine. Pour se torturer encore davantage, il ouvrit ensuite une fonction calculant ce que ça lui avait coûté par minute de silence effectivement obtenue. Aaahh ! pas de bol !

« Une fois que je me suis rendu compte », ainsi que Maxine présenta les choses à Heidi, « que si je me plaignais assez, il me donnait tout ce que je voulais... ? juste pour que je la boucle... ? eh bien ma foi l'idylle s'est pour ainsi dire étiolée, en ce qui me concerne. »

« Comme tu es toujours à te plaindre, à *kvetcher*, tu as choisi la facilité, je comprends », roucoula Heidi. « Horst est tellement bonne poire. Ce grand dadais alexithymique. Tu n'as jamais vu ça chez lui. Ou plutôt — »

« — vu trop tard », refrain auquel Maxine se joignit. « Oui, Heidi, et pourtant, en dépit de tout cela, il y a des fois où j'accueillerais de nouveau presque à bras ouverts quelqu'un d'aussi accommodant dans ma vie. »

« Tu, euh, veux son numéro ? Horst ? »

« Tu l'as ? »

« Non, hon-hon, j'allais te le demander. »

Elles se dévisagent en secouant la tête. Sans avoir besoin d'une glace, Maxine sait qu'elles ressemblent à deux grands-mères dépravées. Ajustement atypique qu'il va falloir faire, leurs rôles étant habituellement un brin plus glorieux. À un moment dans leur relation, qui dure depuis toujours, Maxine a compris que ce n'était pas elle la Princesse, dans l'histoire. Heidi ne l'était pas non plus, bien sûr, cependant Heidi l'ignorait, de fait elle était *persuadée* d'être la Princesse et de plus en était venue au fil des ans à prendre Maxine pour la *bonne copine farfelue* légèrement moins charmante que la Princesse. Quelle que soit l'histoire en cours, la Princesse Heidrophobie est toujours la nana qui mène la danse tandis que Dame Maxitampon est la soubrette pipelette, celle qui porte les charges lourdes, l'elfe à l'esprit pratique qui vient quand la Princesse est

endormie ou, plus typiquement, distraite, et accomplit la vraie besogne de la Princessipauté.

Ça aidait probablement qu'elles aient toutes deux des racines est-européennes, car même en ce temps-là on trouvait encore dans l'Upper West Side certaines distinctions ancestrales entre juifs, la moins appréciable étant sans doute celle entre Hochdeutsch et Ashkénazes. Il était de notoriété que les mères embarquaient de force au Mexique leurs filles qui venaient de fuguer, pour les faire divorcer en express de jeunes hommes aux carrières prometteuses dans le courtage ou la médecine, ou bien de superbes poulettes ayant plus de cervelle que le type qu'elles croyaient épouser, mais dont le handicap fatal était un nom venant du mauvais coin de la Diaspora. C'est un truc de ce genre qui était arrivé à Heidi, dont le nom de famille, Czornak, déclenchait toutes sortes d'alarmes, mais pas toutefois au point de devoir envisager l'avion. Dans cette équipée ce fut l'Elfe à l'Esprit Pratique qui fit office d'agent et par la suite de porteuse de valises, détroussant les Strubel d'une somme joliment excédentaire par rapport à ce qu'ils avaient initialement proposé pour éconduire Heidi la petite Polak. « De Galicie, je vous prie », fit remarquer Heidi. Ce ne fut pas pour elle le cas de conscience que Maxine avait craint, car Evan Strubel se révéla un pauvre gland, un vrai *putz* qui vivait dans une constante peur panique de sa mère, Helvetia, dont l'irruption opportune ce jour-là, dans un tailleur de chez St John et une humeur cassante, empêcha Evan de poursuivre les avances qu'il avait commencé à dispenser à Maxine elle-même, ce qui en disait long dès le départ sur le sérieux de ses projets avec Heidi. Non pas que Maxine exposât en détail à la Princesse la perfidie du jeune Strubel, se contentant d'un « Je pense qu'il voit en toi surtout un moyen de se tirer de chez lui ». Heidi fut loin, bien plus loin que Maxine ne s'y attendait, d'être désolée. Elles s'installèrent à sa grande table de la cuisine, à compter le pognon des Strubel en mangeant de la crème glacée en sandwich dans des gaufrettes, et papotèrent. De temps à autre, sous l'influence d'un assortiment de substances, Heidi rechutait et pleurait à chaudes larmes : « C'était l'amour de ma vie, cette bigote diabolique nous a détruits », et chaque fois la Bonne Copine Farfelue était toujours là avec une remarque facétieuse du genre : « Ne nous voilons pas la face, ma poule, ses nichons sont plus gros. »

Il est possible que certains lobes de l'esprit de Heidi aient été

endommagés – la menace par Mme Strubel d'un divorce mexicain n'était peut-être que paroles en l'air, par exemple, il n'empêche que Heidi se trouva peu après aux prises avec la langue espagnole, dans un combat qui n'avait rien à envier à celui de Bob Barker au concours de beauté Miss Univers. La question de la langue envahit ensuite d'autres secteurs. L'idée que se faisait Heidi de l'authentique Latino-Américaine, l'*echt* Latina, semblait être Natalie Wood dans *West Side Story* (1961). Il fut vain de répéter, comme le fit Maxine tant et plus, avec une patience qui fondit comme neige au soleil, que Natalie Wood, née Natalia Nikolaevna Zakharenko, était issue d'un milieu plutôt russe et que son accent dans le film est probablement plus proche du russe que du *boricua*.

Putzboy poursuivit en allant faire son apprentissage à Wall Street, et à l'heure qu'il est a probablement consommé plusieurs autres épouses. Heidi, soulagée d'être célibataire, a poursuivi une carrière universitaire, et récemment obtenu à City College une chaire au département Culture pop.

« Tu m'as carrément sorti le pain de viande du micro-ondes, sur ce coup », Heidi avec légèreté, « ne crois pas que tu n'as pas ma reconnaissance éternelle. »

« Tu penses que j'ai eu le choix ? Tu t'es toujours prise pour Grace Kelly. »

« Ma foi, je l'étais. Le suis. »

« Pas l'actrice en général », souligne Maxine. « Uniquement et très précisément celle de *Fenêtre sur cour*. À l'époque où on surveillait les rideaux de l'immeuble d'en face. »

« Tu es sûre de ça ? Tu sais alors ce que ça fait de toi ? »

« Thelma Ritter, ouais, mais peut-être pas. Je croyais être Wendell Corey. »

Espièglerie adolescente. S'il peut y avoir des maisons hantées, alors pourquoi pas des immeubles d'habitation chargés karmiquement, et celui qu'elles aimaient épier, le Deseret, a toujours relégué le Dakota au rang d'Holiday Inn. Aussi loin que Maxine remonte dans ses souvenirs, l'endroit l'a toujours obsédée. Elle a passé son enfance en face de là où il se dresse aujourd'hui encore dans le quartier, tâchant de se faire passer pour un simple immeuble résidentiel imperturbable de l'Upper West Side, onze étages, et tout un pâté de maisons d'un fouillis lugubre – escaliers de secours hélicoïdaux à chaque coin,

tourelles, balcons, gargouilles, créatures en fonte à écailles, aux formes serpentine et à crocs, au-dessus des entrées et lovées autour des fenêtres. Dans la cour centrale se trouve une fontaine très ornée entourée d'une allée circulaire assez spacieuse pour que deux limousines surallongées y patientent, moteur allumé, tout en laissant suffisamment de place pour une Rolls-Royce ou deux. Des équipes de cinéma viennent y tourner des films, des pubs, des séries, déversant de gigantesques volumes de lumière dans la gueule jamais rassasiée de l'entrée, empêchant tout le monde de dormir des rues à la ronde. Ziggy a beau prétendre avoir un camarade de classe qui habite là, on est loin du cercle des fréquentations de Maxine, le pas-de-porte au Deseret, même pour un simple studio allant chercher, dit-on, dans les 300 000 dollars et plus.

À un moment, à l'époque du lycée, Maxine et Heidi achetèrent des jumelles bon marché sur Canal et s'embusquaient dans la chambre de Maxine parfois jusqu'aux premières heures de l'après-miduit, à scruter les fenêtres éclairées de l'immeuble d'en face, attendant qu'il se passe quelque chose. Toute apparition d'une silhouette humaine était un événement majeur. Maxine trouva cela d'abord romantique, toutes ces vies déconnectées les unes des autres qui se déroulaient en parallèle – par la suite elle adopta davantage une approche qu'on aurait qualifiée de gothique. D'autres buildings étaient peut-être hantés, mais celui-ci semblait le mort-vivant par excellence, le zombie de pierre, ne revenant d'entre les morts qu'à la nuit tombée, errant invisible dans la ville pour donner libre cours à ses compulsions secrètes.

Les filles ne cessaient de fomenter des stratagèmes pour s'y introduire en douce, elles se pavanaient comme des cygnes, ou plutôt se dandinaient comme des pigeons, jusqu'au porche, portant des sacs de ville Chanel et déguisées dans des robes de stylistes en provenance de dépôts-ventes de l'East Side, mais n'allaient jamais au-delà du long examen vertical que le portier irlandais leur faisait passer avec dédain, l'œil sur sa tablette à pinces. « Pas d'instructions », avec un haussement d'épaules étudié. « Tant que je ne vous aurai pas sur ma liste, vous comprenez ce que je dis », leur souhaitant d'un air maussade une bonne journée, et le porche se refermait dans un claquement. Quand des yeux irlandais *ne* sourient *pas*, mieux vaut avoir une meilleure histoire, voire une bonne paire de chaussures pour courir.

Cela dura jusqu'à la folie du fitness des années quatre-vingt, quand la direction du Deseret eut l'idée que la piscine du dernier étage pouvait servir de produit d'appel pour un club de forme ouvert aux visiteurs, et serait source de revenus supplémentaires appréciables, et c'est ainsi que Maxine fut enfin autorisée à se rendre là-haut – mais comme personne extérieure ou « membre du club », elle est encore tenue d'emprunter l'entrée de derrière et de prendre le monte-charge. Heidi a refusé d'avoir le moindre contact supplémentaire avec l'endroit.

« Il est maudit. Tu as remarqué que la piscine fermait hyper tôt, personne n'a envie d'y être de nuit. »

« Peut-être que la direction n'a pas envie de payer des heures sup'. »

« J'ai entendu dire qu'il était géré par la mafia. »

« Quelle mafia exactement, Heidi ? Et qu'est-ce que ça change ? »

Beaucoup de choses, en fait, ainsi qu'elle allait s'en rendre compte.

Plus tard dans l'après-midi Maxine a un rendez-vous avec son émothérapeute, lequel se trouve partager avec Horst un goût pour le silence perçu comme une des denrées les plus précieuses au monde, quoique sans doute pas de la même manière. Shawn travaille dans un immeuble sans ascenseur à proximité de la voie d'accès au Holland Tunnel. La bio sur son site web fait vaguement état de pérégrinations himalayennes et d'un exil politique, mais en dépit de prétentions à une sagesse ancienne au-delà des limites terrestres, cinq minutes d'enquête révèlent que le seul voyage vers l'Orient de Shawn qu'on lui connaisse a eu lieu en Greyhound, de sa Californie du Sud natale jusqu'à New York, et cela remonte à quelques années seulement. Surfeur invétéré, Shawn a laissé tomber le lycée Leuzinger et collectionné son lot de traumatismes crâniens après quelques chocs sur planche en battant des records de *wipeouts* sur plusieurs plages en une même saison, et de fait il n'a jamais été plus près du Tibet que lors des diffusions télévisées de *Kundun* (1997) de Martin Scorsese. Les sommes exorbitantes qu'il continue de payer pour son loyer et un plein placard de costumes Armani noirs témoignent moins d'une authenticité spirituelle que d'une crédulité, rarement observée ailleurs, chez les New-Yorkais ayant les moyens de payer ses honoraires.

Depuis maintenant deux semaines que Maxine va à des séances avec le gourou, elle le trouve chaque fois un peu plus démoralisé par les nouvelles en provenance d'Afghanistan. En dépit d'appels passionnés lancés dans le monde entier, deux colossales statues, les plus grandes du Bouddha encore debout dans le monde, sculptées au cinquième siècle dans une falaise de grès non loin de Bâmiyân, après un mois de dynamitage et de bombardements obstinés par les Talibans, sont à présent réduites en gravats.

« Enfoirés de Carpettes d'Orient », ainsi s'exprime Shawn, « ça "offense l'Islam" alors on le fait sauter, voilà leur solution à tout. »

« Il n'y a pas une histoire comme quoi », tente Maxine en douceur, « si le Bouddha barre ton chemin sur la voie de l'Illumination alors il est normal de le tuer ? »

« Certes, mais ça c'est pour les bouddhistes. Eux ce sont des wahhabites. Ils font croire que c'est spirituel, mais c'est politique, genre ils ne supportent pas la moindre concurrence. »

« Shawn, je suis navrée. Mais vous n'êtes pas censé être au-dessus de ça ? »

« Ouha, trop attaché aux affaires de ce bas monde. Songez-y – il suffit de, disons d'un coup de pouce sur la barre d'espace, pour que "Islam" devienne "I slam", je claque. »

« Voilà matière à réflexion, Shawn. »

Coup d'œil à la TAG Heuer à son poignet : « J'espère que ça vous ennuiera pas qu'on écoute un peu aujourd'hui, il y a la nuit de *La Tribu Brady* à la télé, vous comprenez... ? » Le culte que voue Shawn aux rediffusions de la fameuse sitcom des années soixante-dix lui a valu des remarques de la part de ses patients. Il est capable de commenter certains épisodes comme d'autres commenteraient les sutras, les trois épisodes du voyage familial à Hawaï semblant être ses préférés – le tiki qui porte la poisse, le *wipeout* presque fatal de Greg, le caméo de Vincent Price dans le rôle de l'archéologue instable...

« Moi j'ai toujours été plutôt du genre Jan-s'achète-une-perruque », eut une fois Maxine l'insouciance de reconnaître.

« Intéressant, Maxine. Souhaitez-vous, comment, en parler ? », en braquant sur elle son sourire ahuri, peut-être une spécialité californienne, qui semble dire l'Univers-est-une-blaque-mais-tu-piges-pas et qui déclenche si souvent chez Maxine des rêvasseries non bouddhistes toutes de rage bouillonnante. Maxine n'irait pas jusqu'à dire qu'il a la cervelle un peu raplapla, mais si on lui plaçait un manomètre dans l'oreille, on risquerait fort de lire qu'il lui manque un ou deux bars.

Plus tard à Kugelblitz, Ziggy parti au cours de *krav maga* avec Nigel et sa baby-sitter, Maxine a récupéré Otis et Fiona, qui se retrouvent bien vite devant la télé du séjour à regarder *Aggro Hour* avec les deux super héros préférés d'Otis ces temps-ci – Irrespect, remarquable pour sa taille et son attitude, dont on pourrait dire

qu'elle se caractérise par un sens certain des initiatives, et Le Contaminateur, dans le civil un même obsessionnellement ordonné, qui fait toujours son lit et range sa chambre mais qui, lorsqu'il est en mission sous le nom de LC, devient un justicier solitaire qui entreprend d'inonder d'immondes les agences gouvernementales exécrables, les grandes entreprises cupides, voire des pays entiers que personne n'aime beaucoup, détournant les égouts, enterrant les adversaires sous des montagnes de déchets toxiques. Tentative de justice poétique. En tout cas, il fiche un beau bordel, se dit Maxine.

Fiona est dans la vallée à mi-chemin entre *gamer* prodige et adolescente imprévisible, ayant trouvé, pourvu que ça dure, un équilibre qui donne presque envie à Maxine de la moucher, là, quand elle songe à la vitesse à laquelle un tel calme peut être rompu.

« Tu es sûr », Otis grand gentleman, « que ça va pas être trop violent pour toi ? »

Fiona, dont les parents devraient envisager de contracter une assurance brise-cœurs, bat des cils probablement mis en valeur par un raid dans la trousse à maquillage de sa maman. « Tu auras qu'à me dire de ne pas regarder. »

Maxine, reconnaissant bien cette technique de fillette qui consiste à faire croire que n'importe qui peut vous dire n'importe quoi, fait glisser un bol de Cheetos diététiques devant eux, ainsi que deux canettes de soda sans sucre et, tout en leur signifiant « Amusez-vous bien » d'un geste de la main, sort de la pièce.

« Ces loustics commencent à m'agacer », murmure Irrespect, tandis que des blindés de transport de troupes et des hélicoptères convergent vers sa personne.

Ziggy revient du *krav maga* dans sa brume habituelle de tension sexuelle préadolescente. Il a sacrément le béguin pour sa prof, Emma Levin, une ex du Mossad selon la rumeur. Au premier cours, son copain Nigel, surinformé et irréfléchi comme toujours, a lâché : « Donc, madame Levin, vous étiez quoi, une de ces femmes meurtrières du Kidon ? »

« Je pourrais dire oui, mais je serais ensuite obligée de te tuer », d'une voix basse, moqueuse, érogène. Un certain nombre de bouches étaient restées béantes. « Nan, jeunes gens, désolée de vous décevoir,

juste une analyste, je travaillais dans un bureau, et quand Shabtaï Shavit est parti en 96, eh bien moi aussi. »

« Beau brin de fille, hein ? » ne put s'empêcher de faire remarquer Maxine.

« Maman, elle a... »

Au bout de trente longues secondes : « Les mots te manquent. »

Il y a aussi Naftali, le p'tit copain ex-Mossad, qui tuera quiconque la regardera ne serait-ce que du coin de l'œil, sauf peut-être s'il s'agit d'un même incapable de contrôler ses émois préadolescents.

Vyrva appelle pour dire qu'elle ne pourra être là qu'après souper. Heureusement on ne peut guère traiter Fiona d'enfant chipoteuse, en fait elle mange vraiment de tout.

Maxine finit la vaisselle et passe la tête dans la chambre des garçons, où elle les trouve en compagnie de Fiona, absorbés devant un écran où on suit un tireur en vision subjective, équipé d'une belle variété d'armes dans un paysage urbain qui ressemble à New York.

« Dites donc ? Qu'est-ce que je vous ai dit à propos de violence ? »

« On a bloqué l'option hémoglobine, m'man. C'est du tout bon, regarde. » En appuyant sur plusieurs touches.

Un magasin style Fairway, avec des fruits et légumes exposés en devanture. « Bon, maintenant zyeute la dame, là. » Marchant sur le trottoir, une bourgeoise, à l'air tout à fait respectable. « Elle a assez d'argent pour payer ses courses, t'es d'accord ? »

« Erreur. Regarde ce qu'elle fait. » La femme s'arrête devant le raisin qui a jusqu'alors, en cette matinée perlée de rosée, échappé aux mauvais traitements, et sans aucune gêne commence à tâter la marchandise, à cueillir des grains et à les manger. Elle s'approche des prunes et des nectarines, en caresse quelques-unes, en avale plusieurs, en fourre une ou deux dans son sac à main pour plus tard, poursuit son déjeuner matinal au rayon fruits rouges, ouvre les emballages et picore des fraises, des myrtilles et des framboises, s'enfilant le tout sans le moindre scrupule. Elle tend le bras pour attraper une banane.

« Qu'est-ce que tu en dis, m'man, elle vaut bien cent points, facile, hein ? »

« Quelle gloutonne, une belle *fresser* ! Mais je ne pense pas que — »

Trop tard – de la lisière de l'écran où se trouve le tireur émerge à présent l'extrémité avant d'un UMP45 Heckler & Koch, qui pivote, se braque sur la mégère, et, accompagné d'effets sonores de pistolet-

mitrailleur aux basses boostées, la zigouille. Propre. Elle disparaît simplement, pas une seule tache sur le trottoir. « Tu vois ? Pas de sang, virtuellement non violent. »

« Mais voler des fruits, ce n'est pas passible de la peine capitale. Et alors si un sans-abri — »

« Aucun sans-abri sur la liste des gens visés », lui assure Fiona. « Pas d'enfants, ni de bébés, ni chiens, ni personnes âgées – jamais. Nous, ceux qu'on dégomme c'est les yuppies, en gros. »

« Ce que Giuliani appellerait les questions de qualité-de-vie », ajoute Ziggy.

« J'ignorais que c'étaient des vieux ronchons qui concevaient les jeux vidéo. »

« C'est Lucas, l'associé de mon père, qui l'a conçu », dit Fiona. « Il dit que c'est sa carte de la Saint-Valentin envoyée à la Grosse Pomme. »

« On fait le test bêta pour lui », explique Ziggy.

« Attention à huit heures », dit Otis. « Mate-moi ça. »

Homme adulte en costume, mallette à la main, sur le trottoir au milieu de la circulation hurlant après son gamin, qui semble avoir quatre ou cinq ans. Le niveau sonore croît jusqu'à dépasser le seuil de la maltraitance, « Et si tu ne... » l'adulte, levant la main de manière inquiétante, « faudra en assumer les *conséquences*. »

« Hon-hon, pas aujourd'hui. » Alors se déclenche à nouveau l'option automatique totale et soudain le braillard n'est plus de ce monde, le gamin regarde autour de lui dérouté, le visage encore couvert de larmes. Dans le coin de l'écran le score augmente de 500.

« Donc maintenant il est tout seul dans la rue, vous lui avez sacrément rendu service. »

« La seule chose qu'on a à faire... » Fiona clique sur le gamin et l'emmène dans une fenêtre intitulée Zone Sécurisée de Ramassage. « Des membres de la famille dignes de confiance », explique-t-elle, « viennent les chercher, leur achètent des pizzas et les ramènent chez eux, et à partir de ce moment-là leur vie sera sans souci. »

« Allez », dit Otis, « on va patrouiller un peu. » Les voilà partis dans les inextricables galeries du New York nid de nuisances, à rectifier des braillards à téléphone portable, des cyclistes moralement auto-surélevés, des mamans avec jumeaux vautrés dans des poussettes pour jumeaux alors qu'ils sont assez grands pour marcher, « L'un

derrière l'autre, encore on les laisse tranquilles, on leur colle juste un avertissement, mais pas celle-ci, regarde, côte à côte ils bloquent tout le trottoir, laisse tomber. » Bam ! Bam ! Les jumeaux s'envolent tout sourire au-dessus de New York et rejoignent la Corbeille à Mômes. Les passants pour la plupart ignorent ces disparitions soudaines à l'exception des Fous du Christ, qui pensent qu'il s'agit du Ravisement. « Dites donc, jeunes gens », Maxine stupéfaite, « j'ignorais totalement – Attendez, qu'est-ce que c'est que ça ? » Elle vient d'apercevoir une resquilleuse dans la file d'attente d'un bus. Personne ne se soucie vraiment d'elle. H & Kwoman à la rescousse ! « Bon, je fais comment ? » Otis est tout content de lui montrer, et avant qu'on puisse dire « Avec discernement, hein », la mégère qui passait devant tout le monde a été abattue et ses enfants emmenés en Zone Sécurisée.

« Bien joué, m'man, mille points. »

« Plutôt rigolo en fait. » Elle scrute l'écran à la recherche de sa prochaine cible. « Attendez, je n'ai pas dit ça. » Tâchant ensuite de considérer la chose sous un angle positif, Maxine songe que c'est peut-être là un moyen virtuel et adapté aux enfants d'entrer dans les affaires anti-fraude...

« Bonsoir Vyrva, entre donc. »

« Pensais pas que je serais si en retard. » Vyrva vient de passer la tête dans la chambre d'Otis et Ziggy. « Salut ma chérie... » La fillette lève la tête et murmure « salut, m'man », puis retourne à son yuppicide.

« Oh, regarde, ils dégomment des New-Yorkais, si c'est pas mignon... Je veux dire, ne te sens pas visée, hein ! »

« Et tu es d'accord avec ça – Fiona, meurtrière virtuelle, ce genre de trucs... ? »

« Oh, il n'y a pas une goutte de sang, en fait Lucas n'a même pas écrit l'option hémoglobine. Ils sont persuadés de la bloquer, mais elle n'existe même pas... »

« Donc », chassant d'un haussement d'épaules tout signe de réprimande susceptible d'apparaître sur son visage ou dans sa voix, « tireur en vision subjective approuvé par m'man. »

« C'est exactement le slogan que nous allons utiliser dans les pubs. »

« Vous faites de la pub où, sur Internet ? »

« Web Profond. Là-bas, la pub en est, comment dire, à ses premiers

balbutiements... ? Et quant au prix, il est “juste”, comme dirait Bob Marker... » Les guillemets esquissés en l’air avec les doigts, et les tresses de Vyrva, qui s’est recoiffée, rebondissent en cadence.

Maxine prend dans le congélateur un paquet de café en grains et en verse dans le moulin. « Bouche-toi les oreilles un instant. » Elle moule le café, le verse dans le filtre de la machine électrique, et appuie sur le bouton MARCHE.

« Donc Justin et Lucas se lancent dans les jeux maintenant. »

« Pas vraiment les affaires telles qu’on les enseigne à la fac », avoue Vyrva en confidence, « à ce stade la vie devrait être sérieuse... Les gars s’amusent encore beaucoup trop pour leur âge. »

« Ah – l’angoisse du mâle, oui c’est bien mieux. »

« Le jeu n’est qu’un petit cadeau promotionnel », Vyrva dans un froncement de sourcils mignon-contrit. « Notre produit est encore complètement DeepArcher... »

« C’est-à-dire... »

« Comme “*departure*”, si ce n’est qu’on prononce DeepArcher. »

« Un truc zen », suppose Maxine.

« Un truc de beuh, plutôt. Depuis peu tout le monde court après le code source – les autorités fédérales, les sociétés de jeux, putain de Microsoft... ? ils ont tous fait une offre... C’est la conception de la sécurité – aucun d’eux n’a jamais rien vu de tel, et ça les rend dingues. »

« Donc aujourd’hui tu faisais un nouveau tour de table ? Qui est le VC, l’heureux capital-risqueur cette fois-ci ? »

« Tu peux garder un secret ? »

« C’est ma spécialité. Motus et bouche cousue de profession. »

« Peut-être », Vyrva en pleine réflexion, « qu’on devrait jurer avec le petit doigt ? »

Maxine tend patiemment l’auriculaire, l’accroche à celui de Vyrva et obtient qu’elle la regarde droit dans les yeux. « Et en même temps — »

« Hé, si tu ne peux pas faire confiance à une autre maman de Kugelblitz... »

Et donc, en respectant les précautions d’usage, Maxine garde l’autre main dans la poche, doigts croisés, tandis que solennellement elle jure, l’auriculaire arrimé à celui de Vyrva. « Je crois qu’on a fait une touche aujourd’hui, droit de préemption... Même au summum de

la bulle Internet, ça aurait fait un joli pactole... Et ce n'est pas un VC, c'est une autre société high-tech... Une boîte qui fait parler d'elle cette année dans l'Alley : hashslingrz... ? »

Whoupwhoupwhoup. « Ouais... il me semble... avoir déjà entendu ce nom. C'est là que tu étais aujourd'hui ? »

« Toute la journée là-bas. J'en suis encore, comment, toute viiiibrante. C'est une boule d'énergie, ce type. »

« Gabriel Ice. Il vous a proposé un pactole pour acheter quoi, ce code source ? »

L'oreille à l'épaule, un de ces haussements d'épaules façon côte Ouest. « Sûr qu'il a proposé pas mal de petite monnaie provenant de quelque part... Assez pour qu'on se repose la question de l'introduction en Bourse... On a déjà mis la note préliminaire en attente jusqu'à nouvel ordre... »

« Attends un peu, qu'est-ce que c'est que cette fièvre d'acquisitions qui sévit dans l'Alley, je croyais qu'ils avaient tous pris le bouillon l'année dernière au moment de l'éclatement de la bulle ? »

« Pas ceux qui travaillent sur la sécurisation, eux s'en sortent rudement bien ces temps-ci. Quand tout le monde est nerveux, les costards des grosses boîtes ne pensent qu'à une chose, protéger ce qu'ils ont. »

« Et donc vous autres êtes allés papoter avec Gabriel Ice. Je peux avoir ton autographe ? »

« Une sauterie en plein après-midi dans son hôtel particulier de l'East Side... ? Lui et sa femme, Tallis, c'est la contrôleuse de gestion de hashslingrz, siège aussi au conseil d'administration, me semble-t-il... »

« Et donc c'est un achat pur et simple ? »

« Tout ce qui les intéresse c'est la partie qui concerne le fait de pouvoir aller quelque part sans laisser de traces. Le contenu, ils n'en ont rien à cirer. La destination et même la virée, ces zèbres ils s'en tapent, vraiment. »

Maxine ne connaît désormais que trop, pour ne pas dire, Dieu l'en préserve, intimement, cette attitude consistant à recouvrir ses traces. L'étape d'après on passe de la cupidité innocente à une forme identifiable de fraude. Elle se demande si quelqu'un a déjà appliqué le modèle Beneish à hashslingrz, histoire de voir à quel point les résultats sont rituellement bidouillés. Note à soi-même – trouver le

temps. « Ce DeepArcher, Vyrva, c'est quoi – un endroit ? »

« C'est un voyage. La prochaine fois que tu viens à la maison, les garçons te feront une démo. »

« Chouette, pas vu Lucas depuis un bail. »

« Il n'a pas été très présent. Il y a eu, genre, des problèmes... Lui et Justin sautent sur le premier prétexte pour se bagarrer. À commencer par la question de la vente ou pas du code. Le bon vieux dilemme classique du pointcom, être riche à jamais ou balancer le bidule en libre accès et conserver sa crédibilité, voire le respect de soi en tant que geek, mais rester plus ou moins dans des fourchettes médianes de revenus. »

« Vendre ou bien donner gratuitement », regard scrutateur, « choix épineux, Vyrva. Lequel veut faire quoi ? »

« Les deux veulent faire les deux », soupire-t-elle.

« J'imagine bien. Et toi ? »

« Ah ? Partagée... ? On pourrait penser que ce ne sont que des attermoissements de hippie, mais elle ne m'emballe pas des masses la perspective d'un afflux massif de pognon dans notre vie, là, maintenant... ? Ça peut être si destructeur, on a des échos d'un ou deux collègues là-bas, à Palo Alto, ça devient moche et triste tellement vite, et puis je préférerais voir les gars continuer leur boulot, peut-être se lancer dans un truc nouveau. » Rictus de guingois. « Dur à comprendre, hein, pour quelqu'un de New York, navrée. »

« Toujours vu ça, Vyrva. Peu importe le sens dans lequel circule le fric, qu'il rentre ou qu'il sorte, au-delà d'un certain seuil critique, c'est du tout mauvais. »

« Non pas que je vive à travers mon mari, OK ? Je déteste voir les gars se chamailler. Ils s'adorent, bon sang. Et ils se la jouent redis-moi-qui-tu-es-dude, mais en fait c'est comme un couple de skateurs... Est-ce que je devrais être jalouse ? »

« De quoi ? »

« Tu sais, ces films à l'ancienne où deux gamins sont les meilleurs amis du monde, y en a un qui devient prêtre et l'autre qui vire mafieux, eh bien c'est Lucas et Justin. Seulement, ne me demande pas lequel est lequel. »

« Mais disons que Justin est le prêtre... »

« Ma foi, celui qui... ne se retrouve pas pris dans une fusillade à la fin. »

« Alors Lucas... »

Vyrva contemple un horizon imaginaire, elle tente le Regard de la Surfeuse Scrutant la Mer, mais ce type de coup d'œil Maxine ne l'a que trop vu. Non – ne t'en mêle pas, se conseille-t-elle à elle-même, malgré la question quasi irrésistible qui lui brûle les lèvres : Vyrva *shtupe*-t-elle, pardon, « voit-elle » l'associé de son mari en loucedé ?

« Vyrva, ne me dis pas que tu... »

« Que je quoi ? »

« Peu importe. » Les deux femmes se façonnent un visage rayonnant et haussent les épaules, l'une vite, l'autre lentement.

Encore un pan inexploré ici, comme s'il n'y en avait déjà pas assez. Maxine n'a appris que récemment par exemple la passion de Vyrva pour les Beanie Babies. Apparemment Vyrva a été amenée à faire un arbitrage concernant ces nounours à la mode, hybrides de peluches et de poufs. Peu de temps après leur premier rendez-vous organisé pour jouer ensemble, « Fiona a tous les Beanie Babies », Otis dans un hochement de tête pour bien faire passer le message, « tous. » Il réfléchit un moment. « Enfin, toutes les *sortes* de Beanie Babies. Toutes celles qui existent au monde, y compris dans les... entrepôts et tout ça. »

Comme cela arrive de temps à autre à Maxine, les garçons lui rappellent Horst, cette fois-ci son pied-de-la-lettrisme obtus, et elle doit se retenir de ne pas prendre Otis dans ses bras, le couvrir de baisers baveux et le presser comme un tube de dentifrice, ainsi de suite.

« Fiona a... la Princesse Diana en Beanie Baby ? » demande-t-elle à la place.

« “La” ? Bonne chance, maman. Elle a toutes les variantes, y compris l'édition de l'interview à la BBC. Sous le lit, partout dans les placards, au point qu'ils la chassent de sa propre chambre. »

« Tu me dis que Fiona... est passionnée de Beanie Babies. »

« Elle pas tant que ça », dit Otis, « c'est sa mère qui est carrément l'obsessionnelle de la maison. »

Maxine a noté qu'au moins une fois par semaine, dès qu'elle a déposé Fiona en sécurité à Kugelblitz, Vyrva prend le bus transversal de la 86^e Rue et file pour une nouvelle transaction Beanie Babies. Elle a dressé une liste de points de vente de l'East Side qui reçoivent les bestioles quasi en direct de Chine via des entrepôts louches aux

confins de JFK. Les machins ne tombent pas du camion, ils sont parachutés par avion. Vyrva les achète pour des clopinettes dans l'East Side, puis retourne fissa faire le tour des magasins de jouets et autres du West Side dont elle a soigneusement consigné les calendriers de livraison, leur vend à un prix un peu inférieur à ce que les magasins paieront lorsque leurs propres camions se pointeront, et chacun empoche la différence. Entre-temps, Fiona, bien que pas vraiment collectionneuse, est amenée à accumuler les Beanie Babies.

« Et ça c'est juste du court terme », a expliqué Vyrva, non sans, estime Maxine, un certain enthousiasme. « D'ici dix, douze ans, à l'approche de la fac », a expliqué Vyrva, « tu as idée de ce que vaudront ces pièces de collection ? »

« Un max ? » suppose Maxine.

« Incalculable. »

Ziggy n'en est pas si sûr. « À part une ou deux éditions spéciales », fait-il remarquer, « il n'y a pas d'emballage pour les Beanie Babies, ce qui est important pour les collectionneurs, et ça veut dire aussi que plus de 99 % sont comme ça à l'air libre dans l'environnement, à se faire piétiner, démembrer, mordre, baver dessus, perdus sous le radiateur, mangés par les souris, dans dix ans il n'y en aura plus un seul en état pour les collectionneurs, à moins que Mme McElmo ne les stocke dans du plastique d'archivage quelque part ailleurs que dans la chambre de Fiona. Disons dans la pénombre et à température contrôlée, ce serait bien. Mais elle ne le fera jamais, parce que c'est trop logique. »

« Tu veux dire par là... »

« Elle est tarée, m'man. »

En tant que membre à jour de sa cotisation de la section locale des Yentas With Attitude, Maxine s'est empressée d'aller fouiner du côté de chez hashslingrz, se retrouvant sans tarder à se demander dans quel guêpier Reg est allé se fourrer et, pire, vers quoi il est en train inconfortablement de l'entraîner. La première chose qui sort du bois, en agitant sa zigounette pour ainsi dire, c'est une anomalie par rapport à la loi de Benford dans certaines dépenses.

Bien qu'existant depuis un siècle, voire plus, la loi de Benford en tant qu'outil de détection de fraude fiscale ne commence que maintenant à faire surface dans la littérature. L'idée est la suivante : quelqu'un veut bidonner une liste de chiffres mais sa répartition aléatoire est trop homogène. Il part du principe que le premier chiffre d'un nombre sera distribué de manière égale entre les neuf chiffres de 1 à 9, et donc que chacun apparaîtra dans 11 % des cas. Onze et des broutilles. Sauf qu'en fait, pour la plupart des listes de nombres, la distribution du premier chiffre n'est pas linéaire mais logarithmique. Dans environ 30 % des cas il s'avère que le premier chiffre est un 1 – ensuite dans 17,5 % des cas ce sera un 2, et ainsi de suite, et la courbe chute à 4,6 % quand on arrive au 9.

Si bien que lorsque Maxine épluche les décaissements de hashslingrz et s'intéresse à la fréquence d'apparition de chacun des neuf chiffres en début de nombre, devinez quoi.

Loin d'une courbe de Benford. Ce que dans les affaires on appelle Anguille Sous Roche.

Bien vite, en creusant davantage, elle commence à repérer d'autres éléments suspects. Des numéros de facture qui se suivent. Des pseudo-totaux qui ne tombent pas juste. Des numéros de cartes de crédit ne répondant pas à l'algorithme de Luhn. Il devient clair, c'en est consternant, que quelqu'un prend de l'argent chez hashslingrz et le

redispatche tous azimuts à divers mystérieux entrepreneurs, dont certains sont presque certainement fantômes, pour un total allant taper grosso modo dans les six chiffres fourchette haute, voire dans les sept chiffres fourchette basse.

Le plus récent de ces bénéficiaires problématiques est une petite affaire downtown qui s'appelle hwgaahwgh.com, acronyme de *Hey, We've Got Awesome And Hip Web Graphix, Here*, du graphisme web chouette et cool. Ah bon ? Eh bien, on peut en douter.

Hashslingrz leur a fait des virements réguliers, toujours à une semaine d'intervalle sur factures presque à coup sûr bidon, jusqu'à ce que soudain la petite société mette la clé sous la porte, et là tous ces putains de versements colossaux continuent à arriver sur le compte d'exploitation, versements que quelqu'un chez hashslingrz a naturellement pris l'initiative de dissimuler.

Elle déteste ça quand une paranoïa comme celle de Reg devient réalité. Mérite probablement qu'on y jette un œil, tout de même.

Maxine s'approche de l'adresse par l'autre côté de la rue, et dès l'instant où elle l'aperçoit, son cœur, à défaut de véritablement se serrer, tout du moins se compresse davantage, devenant ce submersible individuel nécessaire lorsqu'on navigue dans les égouts sinistres et labyrinthiques de la cupidité, qui courent sous toute tractation immobilière dans cette ville. Le truc c'est que c'est vraiment une belle construction, façade en brique, pas aussi surchargée que les immeubles commerciaux pouvaient l'être il y a un siècle, à la période où ce bâtiment fut mis en construction, mais soignée et étrangement accueillante, comme si les architectes avaient réellement songé aux gens qui y travailleraient au quotidien. Mais c'est trop beau, une cible trop facile, qui ne demande qu'à être démolie un jour pas si lointain, et les détails typiques d'époque seront alors recyclés pour s'intégrer au décor de quelque loft pour yuppie au prix surévalué.

Le tableau dans le hall indique que hwgaahwgh.com se trouve au quatrième étage. Maxine connaît des enquêteurs anti-fraude de l'ancienne école qui avoueraient être repartis une fois arrivés là, assez satisfaits, mais pour le regretter plus tard. D'autres lui ont conseillé de continuer quoi qu'il arrive, jusqu'à pouvoir se tenir effectivement dans l'espace hanté et essayer de convoquer le vendeur fantôme en le

faisant sortir de son halo de silence bien ouvragé.

À la montée, elle voit les étages défiler par le hublot de la porte de l'ascenseur – des gens en tenue d'entraînement rassemblés près d'une rangée de distributeurs de confiseries, des bambous artificiels encadrent le bureau de réception d'un bois plus blond que la blonde installée derrière, des lycéens en uniforme, assis, le visage inexpressif, dans l'espace d'attente de quelque prof particulier préparant à l'examen d'entrée à l'université, voire de quelque thérapeute, voire d'une combinaison des deux.

Elle trouve la porte grande ouverte et l'endroit vide, encore une pointcom en faillite qui se met au diapason de la tendance du moment en matière de bureaux – surfaces métalliques ternies, isolation sonore grise décrépite, panneaux isolants Steelcase et espace de travail Herman Miller –, début de décomposition, fouillis, poussière qui s'accumule...

Enfin, presque vide. D'un lointain box provient une mélodie métallique que Maxine reconnaît comme étant *Korobushka*, l'hymne des années quatre-vingt-dix à l'ineptie sur le lieu de travail, qui défile de plus en plus vite, accompagnée de cris d'impatience. Vendeur fantôme en effet. Est-elle entrée dans quelque surnaturelle anomalie temporelle où les ombres des tire-au-flanc du bureau continuent de gâcher d'innombrables heures-personnes en jouant à Tetris ? Entre ça et le Solitaire pour Windows, pas étonnant que le secteur se soit planté.

Elle s'avance en silence vers la chanson folk plaintive et l'atteint juste au moment où une voix ingénue fait : « Merde », puis c'est le silence. Assise en demi-lotus sur le sol éraflé et poussiéreux d'un box, une jeune femme à lunettes de nerd tient une console de jeux qu'elle regarde fixement. À côté d'elle, un ordinateur portable branché à un jack de téléphone au bout d'un fil émergeant de la moquette.

« Bonjour », lance Maxine.

La jeune femme lève la tête. « Bonjour, et qu'est-ce que je fabrique ici ? eh bien, je télécharge des trucs, 56 K c'est une super vitesse, mais ça prend quand même du temps, alors je me perfectionne à Tetris pendant que la vieille bécane mouline. Si vous cherchez un terminal branché, je crois qu'il y en a encore quelques-uns par-ci par-là dans les autres boxes. Peut-être qu'il reste du matos qui n'a pas encore été piqué, des trucs de RS232, des raccords, des chargeurs, des câbles et je

ne sais quoi. »

« J'espérais trouver quelqu'un qui travaille ici. Ou qui travaillait ici, c'est plus ça, j'imagine. »

« J'y ai travaillé par intermittence en tant qu'intérimaire à l'époque. »

« Rude surprise, hein ? » en désignant d'un geste la vacuité des lieux.

« Nan, c'était couru d'avance, ils dépensaient bien au-dessus de leurs moyens pour acheter du trafic, le délire classique des loulous du pointcom, pas le temps de dire ouf et voilà une nouvelle liquidation et on tire la chasse sur une nouvelle fournée de yuppies qui partent en chialant. »

« Dois-je entendre de la compassion ? de l'inquiétude ? »

« Qu'ils aillent se faire foutre, ils sont tous tarés. »

« Dépend de la plage sur laquelle ils se prélassent maintenant pendant que nous on continue à trimer comme des bêtes. »

« Aha ! une autre victime, j'imagine. »

« Mon patron pense qu'ils ont bien pu nous surfacturer », improvise Maxine, « on a bloqué le dernier chèque, mais quelqu'un s'est dit qu'il fallait qu'on y introduise une note personnelle. Il se trouve que j'étais à la bonne distance pour entendre des cris. »

Le regard de la nana ne cesse de papilloter en direction de l'écran de son petit ordinateur. « Dommage, tout le monde a fichu le camp, reste plus que les charognards maintenant. Vous avez déjà vu le film *Zorba le Grec* (1964) ? à l'instant où la vieille dame meurt, les villageois se précipitent pour récupérer ses affaires... ? Eh bien ici c'est *Zorba le Geek*. »

« Pas de coffre mural facile à ouvrir par ici, ou... »

« Tout a été vidé, à la minute où les feuilles roses des avis de licenciement sont apparues. Et votre boîte à vous ? Est-ce qu'au moins ils vous ont fait un site web qui fonctionne correctement ? »

« Sans vouloir vous offenser... »

« Oh, ne me dites pas, purée de tags, c'est ça ? bannières nullos partout et au petit bonheur comme sur les cloisons des toilettes au lycée ? Un fatras pas possible ? quoi qu'on cherche, au bout d'un moment ça fait mal aux yeux ? Des pop-ups ! Me lancez pas sur le sujet, "windows.open", le plus pernicious bout de programme écrit en Javascript, les pop-ups sont les p'tits Goombas de la conception web,

ont bien besoin d'être écrasés du pied et renvoyés là d'où ils sont venus, mission casse-pieds mais faut bien que quelqu'un s'y colle. »

« Drôle de conception du “graphisme web chouette et cool” en tout cas. »

« Assez déroutant. Je veux dire, j'ai fait ce que j'ai pu, mais en un sens j'avais l'impression qu'ils n'avaient pas vraiment le cœur à l'ouvrage... »

« Que peut-être la conception de sites web n'était pas vraiment leur métier principal ? »

La nana hoche la tête consciencieusement, comme si on était susceptible de l'épier.

« Écoutez, quand vous en aurez terminé – Je m'appelle Maxi, à propos — »

« Driscoll, enchantée — »

« Acceptez que je vous paye un café ou autre chose. »

« Mieux, il y a un bar un peu plus loin dans la rue qui a encore de la Zima à la pression. »

Maxine la dévisage.

« Où est votre nostalgie, bon sang, Zima c'est la boisson des *bitches* des années quatre-vingt-dix, allons, je paye la première tournée. »

Fabian's Bit Bucket date des débuts du boom du pointcom. La fille derrière le bar salue Driscoll d'un geste au moment où elle et Maxine entrent et se dirigent vers la pompe à Zima. Les voilà bientôt installées dans un box devant des chopes gigantesques de la boisson naguère toute nouvelle et bigrement populaire. Pour l'instant il ne se passe pas grand-chose, cependant l'happy hour est imminente, alors ce sera le début d'une de ces soirées feuilles-roses impromptues, pour lesquelles le Bucket a commencé à se faire une réputation.

Driscoll Padgett est conceptrice free-lance de pages web, « on improvise au fur et à mesure, comme tout le monde », elle fait aussi de l'intérim en tant que développeuse pour 30 dollars de l'heure – elle est rapide, consciencieuse, et cela se sait, si bien qu'elle est presque constamment sollicitée, et quand parfois il y a rupture dans le cycle du loyer alors elle a recours à la liste Winnie ou aux fiches collées à côté des bennes à ordures, entre autres. Soirées dans des lofts parfois, mais ça c'est habituellement pour les boissons pas chères.

Driscoll est revenue aujourd'hui à hwgaahwgh.com, à la recherche de plug-ins de filtre pour Photoshop, devenue accro, comme beaucoup

de sa génération, et donc, comme beaucoup, sans cesse à la chasse aux trésors, en quête de variétés toujours plus exotiques.

« Je ferais mieux de les concevoir moi-même les plug-ins, j'ai essayé d'apprendre toute seule le langage Filter Factory, pas si dur, presque comme C, mais c'est plus facile de pirater, aujourd'hui j'ai carrément téléchargé un truc chez les gens qui ont photoshopé le Dr Zizmor. »

« Quoi, le dermato au visage poupin du métro ? »

« Hallucinant, hein ? Du boulot de première bourre, la clarté, l'éclat... »

« Et... la légalité de la situation... »

« C'est : si on peut entrer, on chourave le machin. Ça vous est jamais arrivé ? »

« Tout le temps. »

« Où est-ce que vous travaillez ? »

Bien, se dit Maxine, on va bien voir ce qui se passe.
« Hashslingrz. »

« Oh là là. » Quel regard. « J'ai fait une ou deux brèves missions là-bas aussi. Je crois pas que je pourrais tenir à plein temps. Je préférerais encore lécher les restes de tarte à la crème aux bananes sur la figure de Bill Gates, à côté d'eux Microsoft c'est Greenpeace. J'ai pas souvenir de vous avoir déjà vue là-bas. »

« Oh, c'est que j'y suis juste en intérim, moi aussi. J'y vais une fois par semaine et je m'occupe des comptes clients. »

« Si vous êtes une fan transie de Gabriel Ice, alors tenez pas compte de ce que je vais dire, mais – même dans un domaine où les connards arrogants sont la norme... quiconque se trouvant dans un rayon de moins d'un mile du vieux Gabe ferait bien de porter une combinaison de protection. »

« Je crois que j'ai eu l'occasion de le voir une fois. Peut-être. De loin... Toutes sortes de gens de son entourage dans ma ligne de mire, voyez le topo ? »

« S'en sort pas mal, pour quelqu'un arrivé in extremis. »

« Comment ça ? »

« Il a la cote. Tous ceux qui sont arrivés avant 97, ça va – de 97 à 2000, ça peut être soit l'un soit l'autre, pas toujours cool, mais en général pas non plus les têtes de nœud intégrales qui sont aux affaires aujourd'hui. »

« On le considère comme cool ? »

« Non, c'est une tête de nœud, mais des tout premiers. Un pionnier en la matière. Vous êtes déjà allée à une de ces légendaires soirées hashslinrz ? »

« Niet. Et vous ? »

« Une fois ou deux. Cette fois-là, toutes les nanas à poil, ils les avaient mises dans le monte-charge, recouvertes de donuts Krispy Kreme... et y a eu celle où Britney Spears s'est pointée déguisée en Jay-Z ? Sauf qu'en fait c'était un sosie de Britney Spears... »

« Diantre, le nombre de trucs que je n'arrête pas de loucher. Je savais bien que je n'aurais pas dû avoir tous ces enfants... »

« Cette époque-là c'est de l'histoire ancienne de toute façon », Driscoll hausse les épaules. « Des échos du passé. Même si hashslinrz embauche comme si on était en 1999. »

Hmm... « Je me disais bien que j'avais remarqué de nouvelles fiches de paye. Que se passe-t-il ? »

« Toujours le même vieux pacte satanique, mais avec des bonus. Ils ont toujours aimé partir à la pêche aux hackers amateurs – maintenant ils ont monté cette, disons que c'est plus que juste un pare-feu avec un ordi bidon, c'est une société commerciale virtuelle, complètement factice, plantée là et qui sert d'appât aux hackers en herbe, qu'ils peuvent ensuite surveiller, ils attendent qu'ils soient sur le point de déchiffrer le bidule presque jusqu'au bout, et là ils les chopent et les menacent de porter plainte. Leur laissent le choix entre tirer un an à Rikers ou saisir l'opportunité de passer à l'étape supérieure en devenant un "vrai hacker". C'est comme ça qu'ils présentent les choses. »

« Vous connaissez quelqu'un à qui c'est déjà arrivé ? »

« Quelques-uns. Certains ont accepté le marché, d'autres ont quitté la ville. Ils vous inscrivent à un cours là-bas, dans le Queens, vous y apprenez l'arabe et à l'écrire en langage Leet. »

« C'est... », à tout hasard, « quand on utilise le clavier qwerty pour faire des caractères qui ressemblent à de l'arabe ? Donc hashslinrz est en train de, quoi, se développer en direction de nouveaux marchés au Moyen-Orient ? »

« Une théorie. Si ce n'est que chaque jour des civils se baladent, sans se douter de rien, même quand il y en a plein les écrans juste à côté d'eux au Starbucks, guerre sans merci non-stop dans le

cyberespace, vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, hacker contre hacker, attaques DOS, chevaux de Troie, virus, vers informatiques... »

« Je n'ai pas vu quelque chose dans les journaux à propos de la Russie ? »

« Ils plaisaient pas avec la cyberguerre, entraînent du monde, ont tout un budget, mais même la Russie, on n'a pas à s'en méfier autant que » – faisant semblant de fumer un narguilé imaginaire – « de nos frères musulmans. C'est eux la vraie force globale, tout l'argent dont ils ont besoin, tout le temps. Le temps est comme diraient les Stones *on their side, yes it is*. Embrouilles à l'horizon. Il se murmure dans les open-spaces que de faramineux contrats gouvernementaux sont dans les tuyaux, tout le monde court après, gros coup à venir au Moyen-Orient, des gens dans la communauté parlent d'une Deuxième Guerre du Golfe. On comprend que Bush ait envie de faire encore mieux que son papa. »

Et Maxine de basculer immédiatement en mode M'man Angoissée, songeant à ses garçons, certes trop jeunes pour la conscription maintenant, mais dans dix ans, vu que les guerres US ont tendance à traîner en longueur, seront comme des poissons dans un baril, très probablement le genre de baril de 42 gallons qui se négocie actuellement à 20, 25 dollars l'unité...

« Ça va, Maxi ? »

« Je réfléchissais. On dirait que Ice veut être le prochain Empire du Mal. »

« Le truc triste c'est, c'est qu'il y a toujours assez de *dev* pas trop finauds dans les parages qui sauteront sur l'occasion à l'aveuglette, de la chair livrée en pâture à la machine. »

« Ils ne sont pas plus futés que ça ? Et quid de la revanche des nerds ? »

Driscoll étouffe un petit rire. « Y a pas de revanche des nerds, vous savez quoi, l'année dernière quand tout s'est cassé la gueule, ça s'est soldé une fois de plus par la défaite des nerds et ce sont les sportifs, les jocks, qui ont gagné. Comme toujours. »

« Mais, et tous ces nerds millionnaires qu'il y a dans le métier ? »

« Des rideaux aux Windows. Le secteur des nouvelles technologies se banane, il se trouve que quelques compagnies survivent, super. Mais un très grand nombre n'ont pas survécu, et les plus grands

vainqueurs étaient des types dotés de cette bonne vieille stupidité de Wall Street, laquelle en dernier recours est imbattable. »

« Allons, pas possible que tout Wall Street soit stupide. »

« Certains ingé-fi, les quants, sont intelligents, mais les quants ça va ça vient, ce sont juste des nerds de location, qui n'ont pas la même notion de la mode. Les jocks ne reconnaîtraient peut-être pas un croisement stochastique qui viendrait leur mordre le cul, mais ils ont cette soif de cartonner, ils sont en synchro profonde avec les rythmes du marché, et ça ça l'emporte toujours sur la nerdtude, aussi astucieuse soit-elle. »

Commence alors l'happy hour, le prix des cocktails bon marché descend à 2,50 dollars, et Driscoll passe au zimartini, en gros un mélange Zima-vodka. Maxine, chantonnant le blues de la m'man qui travaille, reste à la Zima.

« Me plaît bien, votre coiffure, Driscoll. »

« Je faisais comme tout le monde, vous voyez, bien noirs, avec la frange courte, là... mais pendant tout ce temps, en secret, je rêvais de ressembler à Rachel de *Friends*, alors j'ai commencé à collectionner des photos de Jennifer Aniston... dégotées sur des sites web, dans les tabloïds etc. »

S'est vite retrouvée à avoir un plein portefeuille de photos découpées et de captures d'écran, à aller d'un salon de coiffure à l'autre, de plus en plus désespérée, à essayer de se faire faire exactement la même coupe de cheveux que JA – coiffure qu'il était plus facile, elle finit par s'en rendre compte, de rater que de réussir car, en dépit des heures obsessionnellement passées à la coloration mèche par mèche, et de l'étrange gel coiffant tout droit sorti des labos d'un film geek, le résultat n'allait jamais au-delà du presque-ça-mais-pas-tout-à-fait.

« Peut-être », Maxine gentiment, « n'êtes-vous pas censée, comment, quel est le terme, *être vraiment*... ? »

« Non, non ! C'est justement ça ! J'adore Jennifer Aniston ! Jennifer Aniston est mon modèle ! Pour Hallowe'en... ? Je me suis toujours déguisée en Rachel ! »

« Oui, mais est-ce que ça... n'aurait pas un rapport avec Brad Pitt, ou... »

« Oh, ça ne durera jamais, Jen est mille fois trop bien pour lui. »

« Trop... "bien"... pour Brad Pitt. »

« Attendez un peu, vous verrez. »

« OK, Driscoll, je sais que je ne devrais pas, mais bon, vous pourriez peut-être aller voir du côté de Murray' N' Morris, dans le quartier des fleuristes... » Tout en fouillant dans son sac à main à la recherche de l'une de leurs cartes, en fait c'est plutôt une offre de lancement, un bon de réduction de 10 %. Ces deux trichologues déments, mais néanmoins membres de l'ordre, ont dernièrement flairé un créneau dans le boum des jeunes femmes rêvant de devenir Jennifer Aniston, et ils investissent massivement dans le bigoudi Sahag et passent leur temps dans des stations balnéaires aux Caraïbes pour des ateliers intensifs de balayage. Leur implacable envie d'innovation s'étend également à d'autres services proposés en salons de coiffure.

« Nos Soins Carnés du Visage aujourd'hui, madame Loeffler ? »

« Euh, comment ça ? »

« Vous n'avez pas reçu notre offre au courrier ? En promo toute cette semaine, un miracle pour le teint – fraîchement tué, bien entendu, avant que les enzymes ne commencent à se décomposer, qu'en dites-vous ? »

« Ma foi, je ne... »

« Formidable ! Morris, tue... le poulet ! »

De la pièce du fond parvient un gloussement paniqué, puis silence. Maxine entre-temps a de nouveau basculé en arrière sur son siège, paupières papillonnantes, lorsque – « Maintenant nous allons juste appliquer un peu de cette », vlam ! « ... viande, directement sur ce visage charmant et cependant épuisé... »

« Mmff... »

« Pardon ? (Mollo, Morris !) »

« Pourquoi est-ce que ça... euh, gigote comme ça ? Attendez ! Est-ce que c'est un – dites, vous êtes en train de me coller un poulet vraiment mort sur la – aaahhh ! »

« Pas encore tout à fait mort ! » annonce jovialement Morris à Maxine qui se débat tandis que du sang et des plumes giclent de toutes parts.

Chaque fois qu'elle vient ici, elle a droit à quelque chose dans ce goût. Chaque fois elle sort du salon en jurant qu'on ne l'y reprendra pas. Et pourtant elle ne peut s'empêcher de remarquer la foule de plus-ou-moins sosies de Jennifer Aniston bataillant pour passer du temps sous les casques, dernièrement, comme si downtown était Las

Vegas et Jennifer Aniston le nouvel Elvis.

« C'est cher ? » se demande Driscoll, « ce qu'ils font ? »

« C'en est encore au stade que vous autres qualifieriez de bêta, donc je pense qu'ils devraient vous faire un prix. »

La clientèle a commencé à se scinder en sous-groupes de hackers, de minettes à hackers et de costards-cravates de grosses boîtes, reconditionnés selon l'idée qu'on peut se faire de l'accoutrement idéal pour la tournée des bars, à l'affût d'une amourette ou de main-d'œuvre bon marché, ça dépend de la façon dont la soirée évoluera.

« Le profil qu'on ne voit plus trop », fait remarquer Driscoll, « c'est les croqueuses ou croqueurs de diamants, persuadés qu'il y avait des nerds millionnaires à la pelle qui allaient sortir des toilettes pour sauvagement entrer dans leur vie. Déjà bien illusoire à l'époque, mais alors ces temps-ci, même une techno-aventurière tendance dure est bien obligée de l'admettre, le gibier se fait rare. »

Maxine a remarqué deux types au bar qui semblent la dévisager, elle ou Driscoll, voire les deux, avec une intensité peu commune. Bien qu'il soit difficile de dire ce qui est normal par ici, Maxine trouve qu'ils n'ont pas l'air trop normal, et ce n'est pas juste la Zima.

Driscoll suit le regard de Maxine. « Vous connaissez les deux gars là-bas ? »

« Non, hon hon. Je pensais que c'était des gens que vous connaissiez. »

« Première fois qu'ils mettent les pieds ici », Driscoll en est quasi certaine, « et on dirait des flics. Est-ce que ça devrait me flanquer la pétoche ? »

« Je viens de me rappeler que c'est mon heure de couvre-feu », ricane Maxine, « donc je file. Vous restez. On verra laquelle de nous deux ils filochent. »

« Montrons-leur bien qu'on échange nos e-mails, nos numéros de téléphone et tout, comme ça on passera pas trop pour des collègues de longue date. »

S'avère que c'est Maxine la Personne qui les Intéresse. Bonne nouvelle, mauvaise nouvelle, Driscoll semble être une chouette gamine et n'a pas besoin d'avoir ces abrutis aux fesses, d'un autre côté c'est Maxine, à présent dans une brume éthylico-pétillante saveur citrons vert et jaune, qui doit maintenant s'efforcer de les semer. Elle saute dans un taxi qui se dirige vers down- au lieu de uptown, fait

semblant de changer d'avis, ce qui ne manque pas de grandement contrarier le chauffeur, et se retrouve à Times Square, dont depuis maintenant plusieurs années elle a fait l'effort conscient de s'approcher le moins possible. Le bon vieux et bien glauque Deuce, qu'elle se rappelle de sa jeunesse moins responsable, n'est plus, Giuliani et ses amis promoteurs et les forces de la droiture suburbaine ont pasteurisé les lieux pour en faire un espace stérile et disneyifié – les bars mélancoliques, les débits de cholestérol et de corps gras, les cinémas porno ont été détruits ou rénovés, les débraillés, les non-logés, les non-représentés ont été repoussés en périphérie, plus de dealers, plus de maquereaux, plus d'arnaqueurs au bonneteau, même plus de mômes qui sèchent les cours dans les vieilles salles de flippers – tout a disparu. Maxine ne peut s'empêcher d'avoir la nausée en songeant à l'éventualité d'un consensus ahuri à propos de ce que la vie doit être, qui envahit sans pitié toute la ville, un Nœud Coulant d'Horreur qui se resserre, multiplexes, centres commerciaux et mégastores où on ne vient faire ses courses que si on a une voiture et un garage à côté de la maison de banlieue. Aaahh !! Ils ont atterri, ils sont parmi nous, et ça les aide rudement que le maire, avec ses racines dans les *boroughs* extérieurs et au-delà, soit l'un d'entre eux.

Et ce soir les voilà tous, ils ont convergé vers cette renaissance factice de leur propre bastion américain, ici dans la vile Grosse Pomme. Immergée là-dedans aussi longtemps qu'elle le peut, Maxine finit par chercher refuge dans le métro, prend la ligne 1 jusqu'à 59^e Rue pour s'engouffrer dans le C, descend à Dakota, se faufile à travers un groupe de visiteurs japonais descendus du car, qui prennent des photos du site où John Lennon fut assassiné, et lorsqu'elle regarde derrière elle, elle ne voit personne à ses trousses, sauf que s'ils l'avaient déjà dans le collimateur avant son arrivée au Bucket, alors ils savent aussi probablement où elle habite.

Pizza pour le dîner. Et à part ça, du nouveau ?

« M'man, il y a une dame vraiment dingue qui est venue à l'école aujourd'hui. »

« Et alors... quelqu'un a, quoi, appelé les flics ? »

« Non, c'était au moment de la grande réunion de tous les élèves et elle était invitée pour faire un discours. Elle a eu son diplôme de Kugelblitz je sais plus quand au temps jadis. »

« M'man, tu savais que la famille Bush est en affaires avec les terroristes d'Arabie Saoudite ? »

« Le pétrole, tu veux dire. »

« Je pense que c'est de ça qu'elle voulait parler, mais... »

« Quoi ? »

« Genre il y avait autre chose. Qu'elle avait envie de dire mais pas devant un public d'élèves. »

« Désolée d'avoir loupé ça. »

« Viens à la remise des diplômes des grandes classes. Elle refera un speech. »

Ziggy tend un tract avec les coordonnées d'un site web intitulé Tabloïd des Damnés, avec un autographe de « March Kelleher ».

« Hé, alors comme ça vous avez vu March. Bien. Ma foi, bien bien. » La légende hashslingrz continue, ici. March Kelleher se trouve être la belle-mère de Gabriel Ice, sa fille Tallis et Ice étant amoureux depuis la fac, Carnegie Mellon il lui semble. Une certaine distance, *pari passu* avec l'augmentation des revenus du milliardaire pointcom bien entendu, s'est par la suite instaurée, dit-on. Ce qui ne regarde pas Maxine naturellement, cependant elle sait que March elle-même est divorcée et qu'il y a deux autres enfants en plus de Tallis, des garçons, l'un est une sorte d'employé informatique là-bas en Californie et l'autre est parti à Katmandou et pratique depuis lors un nomadisme de

cartes postales.

March et Maxine se connaissent depuis la frénésie des coopératives de propriétaires il y a dix ou quinze ans, à l'époque le naturel revenait au galop chez ces messieurs qui usaient de techniques gestapistes pour chasser les locataires déjà installés dans les appartements achetés. Les sommes qu'ils proposaient étaient ridiculement basses, mais certains locataires acceptaient. Ceux qui refusaient avaient droit à un traitement différent. Portes d'appartement enlevées pour cause de « maintenance de routine », poubelles non ramassées, chiens d'attaque, descentes de malfrats, pop des années quatre-vingt à plein tube. Maxine avait repéré March dans un piquet de grève composé d'empêcheurs de tourner en rond du quartier, vieux gauchistes, militants pour les droits des locataires, ainsi de suite, devant un immeuble sur Columbus, attendant l'apparition du rat gonflable géant de l'assoce. Parmi les slogans du piquet on pouvait lire BIENVENUE LES RATS – FAMILLE DU PROPRIO et CO-OP – Cruelles Offensives, Outrancières Pratiques. Des sans-papiers colombiens connus ni d'Ève ni d'Adam sortaient meubles et autres biens sur le trottoir, tâchant d'ignorer le tumulte émotionnel ambiant. March avait poussé contre un camion le patron de l'équipe, un Anglo, et lui disait ses quatre vérités. Elle était mince, avec des cheveux roux mi-longs, séparés par une raie au milieu puis ramenés dans une résille, elle avait en fait toute une garde-robe de ces accessoires capillaires rétro, qui étaient devenus son signe distinctif dans le quartier. Ce jour-là en particulier, en cette fin d'hiver, la résille était écarlate, et Maxine crut voir sur le visage de March des reflets argentés sur les bords, comme sur une photographie ancienne.

Maxine cherchait l'occasion d'entamer la conversation avec elle lorsque le propriétaire fit son apparition, un certain Dr Samuel Kriechman, chirurgien esthétique à la retraite, accompagné d'une petite bande d'héritiers et de légataires. « Tiens donc, vieux salopard, espèce de misérable rapace », le salua joyeusement March. « Vous avez le toupet de venir montrer votre trogne par ici. »

« Sale pouffiasse », répondit le sympathique patriarche, « personne dans ma profession ne toucherait une figure comme la tienne, c'est qui cette garce, virez-la-moi d'ici. » Un arrière-petit-fils ou deux s'avancèrent, pressés d'obéir.

March sortit de son sac à main une bombe aérosol 75 centilitres

d'Easy-Off décapant pour four et commença à l'agiter. « Demandez à l'éminent médecin ce que ce produit peut faire à votre visage, les enfants. »

« Appelez les flics », ordonna le Dr Kriechman. Des membres du piquet s'approchèrent et discutèrent avec l'entourage du chirurgien. Il y eut quelques, eh bien, grands gestes argumentatifs, allant jusqu'au contact fortuit que le *Post* a pu légèrement amplifier dans la version qu'il en a livrée. Des flics se pointèrent. Tandis que la lumière décroissait et que l'heure butoir approchait, la foule s'amenuisa. « Pas de piquet la nuit », confia March à Maxine, « personnellement je déteste sortir du piquet, mais un petit verre, là, maintenant, ne serait pas de refus. »

Le bar le plus proche était l'Old Sod, techniquement irlandais, cependant il arrivait à l'occasion qu'un vieil homo britannique ou deux en franchissent le seuil de temps à autre. Le petit verre auquel March pensait était le papa double, que Hector le barman, qu'on avait vu jusqu'alors uniquement tirer des bières et servir des doses d'alcool fort, concocta pour March comme s'il n'avait fait que ça de toute la semaine. Maxine en commanda un aussi, juste pour lui tenir compagnie.

Elles découvrirent qu'elles avaient vécu tout ce temps à quelques rues l'une de l'autre, March depuis la fin des années cinquante, à l'époque où les gangs portoricains terrorisaient les Anglo dans le quartier et où on ne passait jamais à l'est de Broadway après le coucher du soleil. Elle détestait le Lincoln Center, pour lequel un quartier entier avait été détruit et 7 000 familles *boricua* déracinées, tout ça parce que des Anglo, qui en réalité se foutaient un peu de la Grande Culture, avaient peur des enfants de ces gens.

« Leonard Bernstein a écrit une comédie musicale à ce sujet, pas *West Side Story*, l'autre, où Robert Moses chante :

Balancez-moi ces Porto
Ricains dehors dans la
rue – C'est juste un
taudis. Démolissez-moi
tout ça ! »

D'une voix stridente de ténor de Broadway assez crédible pour

faire cailler le cocktail dans l'estomac de Maxine.

« Ils ont même eu la *chutzpah* de réellement tourner ce putain de *West Side Story* dans le quartier qu'ils étaient en train de démolir. La culture, je suis désolée, Hermann Göring avait raison, chaque fois qu'on entend le mot, il faut vérifier qu'on a bien son arme de poing. La culture attire les pires impulsions des friqués, elle est dépourvue d'honneur, ne demande qu'à être suburbanisée et corrompue. »

« Faudrait que vous rencontriez mes parents un de ces quatre. Aucun amour pour le Lincoln Center, mais impossible de les tenir éloignés du Met. »

« Tu plaisantes, Elaine, Ernie ? on se connaît depuis un bail, on était dans les mêmes manifs. »

« Ma mère dans des manifs ? Se battait pour quoi ? La prolongation des soldes ? »

« Le Nicaragua », pas amusée, « le Salvador. Ronald Raygun et ses petits camarades de jeu. »

Maxine habitait alors à la maison, préparait son diplôme, happée par l'insouciance club-dope du week-end, remarquant à peine qu'Elaine et Ernie semblaient un peu distraits. C'est seulement quelques années plus tard qu'ils se sentirent assez à l'aise pour évoquer leurs souvenirs de menottes en plastique, de spray au poivre, de minibus banalisés, la célèbre police de New York accomplissant ce que les flics savent faire le mieux.

« Du coup je passais une fois de plus pour la Fille Insensible. Ils ont dû remarquer un truc chez moi, une faille dans mon caractère. »

« Peut-être qu'ils essayaient juste de t'éviter des ennuis », dit March.

« Ils auraient pu me proposer de les accompagner, j'aurais fait le guet. »

« Il n'est jamais trop tard pour commencer, Dieu sait que les causes ne manquent pas, tu crois que quelque chose a changé ? tu peux toujours rêver. Les enfoirés de fascistes qui mènent la danse ont toujours besoin de races qui se détestent, c'est comme ça qu'ils procèdent pour maintenir les salaires bas, les loyers élevés, tout le pouvoir dans l'East Side, pour que tout reste moche et débile, exactement comme ils aiment. »

« Je me souviens », dit Maxine à présent aux garçons, « March a toujours été assez... politisée... ? »

Elle colle un Post-it sur son calendrier, assister à la remise des diplômes et voir ce que goupille la vieille coriace à résille ces temps-ci.

Reg au rapport. Il est allé voir Eric Outfield le pro de l'informatique, qui a plongé dans le Web Profond à la recherche des secrets de hashslingrz. « Dis-moi un peu, c'est quoi le Z-score d'Altman ? »

« Une formule qu'on utilise pour prédire si une société est susceptible de faire faillite à un horizon de, disons, deux ans. On y entre des données et on vise un score inférieur à, disons, 2,7. »

« Eric a trouvé tout un dossier de mesures d'Altman que Gabriel Ice avait appliquées à diverses petites pointcom. »

« En vue de... quoi, se porter acquéreur ? »

Grands yeux évasifs. « Hé, je ne suis que le lanceur d'alerte. »

« Et ce même, il t'en a montré ? »

« On ne s'est pas beaucoup rencontrés en ligne, il est tellement parano », ouais, Reg, « le seul truc qui lui convient c'est les rencontres en tête à tête dans le métro. »

Aujourd'hui c'était à qui ferait le plus de bruit, entre un Fou du Christ, un Blanc taré, à une extrémité de la voiture, et un groupe noir a cappella à l'autre bout. Conditions parfaites. « Je t'ai apporté quelque chose », Reg, en lui tendant un disque. « Je suis censé te dire qu'il a été béni par Linus en personne, avec de la pisse de pingouin. »

« Tu veux me faire culpabiliser, maintenant, c'est ça ? »

« Sûr, ça aiderait. »

« Je m'y emploie, Reg. Juste pas très à l'aise, voilà tout. »

« Autant que ce soit toi qui t'y colles plutôt que moi, franchement j'aurais pas les *cojones*. » Il semble que ç'ait été une plongée boulet de canon dans d'étranges profondeurs. Eric utilise l'ordinateur de son employeur par intérim, une grosse boîte sans compétences informatiques pour ainsi dire, au milieu d'une crise que personne n'a vue venir. Quelque chose d'un peu différent. Chaque fois qu'il remonte à la surface après une descente dans le Web Profond il est encore un peu plus flippé, c'est en tout cas l'impression qu'ont ses collègues d'open-space, toutefois ils sont tellement nombreux à passer leur temps dans la salle du processeur central à sniffer le halon des

extincteurs qu'on ne peut exclure un certain manque de recul de leur part.

La situation n'est pas aussi simple que ce qu'Eric avait peut-être espéré. Le cryptage est retors, à défaut d'être complètement impénétrable. Tandis que Reg misait sur une entrée-sortie vite fait comme dans une épicerie, Eric a découvert qu'en fait les employés de sa supérette 7-Eleven sont armés de fusils d'assaut en mode automatique.

« Je n'arrête pas de tomber sur cette archive planquée, hermétiquement bloquée, impossible de savoir ce qui est camouflé dedans tant que je n'aurai pas réussi à craquer le truc. »

« Accès limité, tu dis. »

« L'idée c'est d'avoir une sécurité intégrée en cas de désastre, naturel ou créé par l'homme, on peut planquer ses archives sur des serveurs situés dans des endroits à l'écart, dans l'espoir qu'un au moins survivra à quasiment tout hormis la fin du monde. »

« Tel que nous le connaissons. »

« Si tu es d'humeur joyeuse, tu peux voir les choses comme ça, oui, j'imagine. »

« Ice s'attend à un désastre ? »

« Plus probablement, il veut seulement maintenir certains trucs hors de portée d'esprits inquisiteurs. » La tactique originale d'Eric a consisté à se faire passer pour un hacker novice en goguette, qui regardait s'il pouvait entrer par un Back Orifice pour ensuite installer un serveur NetBus. Un message lui est immédiatement arrivé, rédigé en caractères Leet : « Félicitations, *noob*, tu crois être arrivé mais tu sais où tu es là ? dans un monde de merde et bien profond. » Le style de la réponse a attiré l'attention d'Eric. Pourquoi leur sécurité se donnait-elle la peine d'être si personnelle ? Pourquoi pas le bref et bureaucratique « Accès Refusé » ? Quelque chose, peut-être juste cette véhémence taquine, lui fit penser aux vieux hackers des années quatre-vingt-dix.

Se fichent-ils de lui ? À quels petits camarades de jeu a-t-il affaire ? Eric s'est dit que s'il voulait passer pour un hacker de seconde zone venu fouiner dans les parages, alors il fallait qu'il fasse semblant de ne pas savoir qu'il se mesurait à des costauds, et même semblant d'ignorer qui ils étaient. Donc pour commencer il cherche le mot de passe comme si ça pouvait être un bidule de l'ancienne école, genre

système LM de hachage Microsoft, que même les débiles arrivent à déchiffrer. À quoi la Sécurité demande, de nouveau en Leet : « *Noob*, tu sais vraiment qui tu viens faire chier là ? »

Reg et Eric étaient alors en plein Brooklyn, le doo-wop et la récitation de la Bible avaient pris la tangente depuis belle lurette, Eric lui-même étant sur le point de prendre congé. « Tu passes ton temps à circuler dans ces fonds, Reg, ça ne t'arrive jamais de croiser des gens qui s'occupent de leur sécurité ? »

« La rumeur dit que c'est Gabriel Ice lui-même qui gère le service. Apparemment il y a une histoire. Quelqu'un avait laissé une bécane allumée dans un tiroir de bureau et oublié de lui dire. »

« Oublié. »

« Et juste après il y a eu toutes sortes de codes propriétaires gratos en circulation. Il a fallu des mois pour réparer le bazar, ça leur a coûté un gros contrat avec la Marine. »

« Et l'employé négligent ? »

« Disparu. Tout ça c'est du folklore d'entreprise, comprends bien. »

« C'est rassurant. »

Pas plus dangereux qu'une partie d'échecs, songe Reg. Défense, repli, duperie. À moins que ce ne soit un guet-apens au parc où l'adversaire vire au psychopathe violent sans prévenir, bien sûr.

« Paranoïa ou pas, toujours est-il qu'Eric est intrigué », rapporte Reg à Maxine. « Il commence à se dire que ce pourrait être une espèce d'examen d'entrée. Si c'est Mister Ice en personne à l'autre bout, si Eric est assez bon, sans doute le laisseront-ils entrer. Je ferais peut-être bien de lui conseiller de prendre ses jambes à son cou. »

« J'ai entendu dire que c'était leur tactique de recrutement, tu auras peut-être envie de le lui faire savoir. Entre-temps, Reg, tu m'as l'air bien moins enthousiaste en ce qui concerne ton projet. »

« En fait, c'est l'appel de l'autre côte que tu entends. Je sais même pas ce que je fabrique encore sur celle-ci. »

Uh-oh. Alerte intuition. Pas les oignons de Maxine, bien sûr, mais : « L'ex. »

« Toujours la même vieille ligne de blues, rien d'important. Si ce n'est que maintenant elle et son petit mari parlent d'aller s'installer à Seattle. Je sais pas, c'est une espèce de cadavre dans je ne sais plus quelle grosse boîte. Vice-Président en Charge de l'Inconfort Rectal. »

« Ah, Reg. Désolée. Dans les vieux soap-opéras, "transféré à

Seattle” c’était un code pour dire viré du scénario. Avant je pensais qu’Amazon, Microsoft et les autres avaient été lancés par des personnages de fiction qui s’étaient fait jeter de leurs soap-opéras. »

« Je m’attends à ce que la suite me tombe sur le coin de la gueule, le gentil petit faire-part de Gracie : “Hourra ! nous sommes enceintes !” Ça devrait plus tarder, hein ? Donc mettre fin au suspense maintenant. »

« Ça te conviendrait ? »

« Toujours mieux que le fait qu’un couillon aille croire que mes enfants sont les siens. Ce qui me file des cauchemars. Littéralement. Genre... si ça se trouve c’est un putain de pervers. »

« Allons, Reg. »

« Quoi. Ça arrive ces choses-là. »

« Trop de télévision familiale, mauvais pour ta cervelle, regarde plutôt les dessins animés de l’après-midi. »

« Écoute, comment je suis censé réagir à ça ? »

« Pas le genre de truc que tu peux laisser passer, je suppose. »

« En fait, j’avais en tête de prendre les devants... »

« Oh non, Reg. Tu ne vas pas... »

« Faire mes valises ? Zigouiller l’enfoiré, joli fantasme hein... sauf qu’ensuite j’imagine que Gracie ne m’adresserait plus jamais la parole. Les filles non plus. »

« Hmm, peut-être bien, effectivement. »

« J’ai aussi pensé à les kidnapper, mais tu parles, j’ai même pas me le permettre. Tôt ou tard il faudrait que je retourne bosser, et il y aurait qu’à remonter à partir de mon numéro de sécu pour me coincer, et là c’est les avocats qui déboulent dans ce qui me reste de vie. La vieille Tignasse-en-Pétard récupère les fillettes de toute façon, et j’écope d’une interdiction définitive de les revoir. Donc ma dernière idée en date c’est que je devrais peut-être aller là-bas et montrer patte blanche. »

« Hon hon et... elles t’attendent ? »

« Peut-être que je vais d’abord trouver un boulot, et ensuite faire la surprise à tout le monde. C’est juste que je ne veux pas que tu aies une trop piètre idée de moi. Je sais que je donne l’impression de me défilier de quelque chose, mais c’est à New York en fait que je me débène, et maintenant il va bientôt y avoir tout un continent entre moi et mes enfants. Trop loin. »

Maxine a pour habitude, lorsqu'elle prend des renseignements sur de petites start-ups comme hwgaahwgh.com, de jeter un œil du côté des investisseurs qui sont dans le coup. Quand les gens sont en passe de perdre de l'argent, alors il y a toujours une chance – le bon vieux plan des clients qu'on démarché en suivant les véhicules d'urgence etc. – qu'ils aient envie d'engager Maxine. Le nom qui n'arrête pas de surgir en liaison avec hwgaahwgh.com est un capital-risqueur basé à Soho, le VC sévit dans le business sous le nom de Streetlight People. Comme dans la chanson *Don't Stop Believing*, suppose Maxine. Parmi les clients figurant sur la liste – coïncidence sans doute – se trouve aussi hashslingrz.

Streetlight People a son siège dans une ancienne usine à la façade en fonte, un peu à l'écart des principaux axes de shopping de Soho. Échos karmiques de l'ère des ateliers clandestins gommés depuis longtemps par l'insonorisation amovible, les panneaux et la moquette, passage à un silence neutre, affranchi des fantômes. Buddy Nightingale assis dans un spectre de verts bleutés hésitants, de jonquilles et de fuchsias, stations de travail en nickel brossé réalisées sur commande par Zooey Chu, ponctuées ici et là de fauteuils de direction en cuir noir Otto Zapf.

Lui poserait-on la question, Rockwell Slagiatt dit « Rocky » expliquerait que la fluidité et le rythme des affaires, comme pour les paroles à l'opéra, ont eu raison de la voyelle à la fin de son patronyme. En réalité il pensait que ça sonnait plus anglo, même si pour certains visiteurs de marque, dont Maxine manifestement aujourd'hui, il est capable d'un brusque inversement de polarité et en rajoute des tonnes dans le registre ethnique.

« Hé ! Vous vou--lez gri--gno-ter un ti quelque chose ? Sandou--itch pouah-vrons-œufs. »

« Merci mais je viens juste de — »

« De ma Ma--ma, le sandou--itch pouah-vrons-œufs. »

« Ma foi, monsieur Slagiatt, ça dépend. Vous voulez dire que c'est la recette de votre mère ? Ou alors que c'est, eh bien, le sandwich poivrons-œufs personnel de votre mère, qu'elle conserve je ne sais pourquoi dans cette crédence et non pas au frigo où il devrait être ? » Grâce à ses séances avec Shawn, Maxine maîtrise l'exotique technique

asiatique dite du « Faux Manger », si bien qu'elle n'aura qu'à *faire croire* qu'elle mange ledit sandwich poivrés-œufs, qui en dépit de son aspect authentique pourrait être empoisonné avec presque n'importe quoi.

« Pas grâvv ! », en récupérant la chose, qui de fait semble prise d'une sorte de tremblement anormal. « C'est du plastique ! », le jetant dans un tiroir de bureau.

« Un peu dur à mâcher. »

« Vous êtes une chic fille, Maxi, ça vous embête pas que je vous appelle Maxi ? »

« Pas de problème. Ça va si je ne vous appelle pas Rocky ? »

« C'est vous qui voyez, pas d'urgence », soudain, l'espace d'un instant, Cary Grant. Quoi ? Quelque part dans le périmètre de Maxine, les antennes délaissées depuis longtemps frémissent et se mettent à capter quelque chose.

Il décroche le téléphone. « Tu prends mes appels, OK ? Quoi ? Parle-moi... Nan. Nan, la clause de sortie forcée c'est du béton. La clause de ratchet, peut-être faisable, mais vois Spud pour ça. » Raccroche, fait apparaître un fichier sur son écran. « OK. C'est à propos d'une boîte qui a récemment pris le bouillon, hwgaahwgh.com. »

« Dont vous êtes – ou devrais-je dire étiez – le VC. »

« Ouais, on a fait leur levée de fonds au premier tour de table. Depuis on a voulu évoluer en essayant que ça ressemble plus à une mezz, les premières étapes sont bien trop faciles, le vrai défi », occupé à taper sur ses touches, « c'est de structurer correctement les tranches... pour évaluer une société, quand on arrive au principe Wayne Gretzky qui consiste à savoir où sera le palet et non pas où il est à l'instant *t*, voyez ce que je veux dire. »

« Et pourquoi pas où il était ? »

Plissant les yeux devant l'écran. « Ça fait partie de l'examen financier pré-halal, le truc c'est qu'on conserve ces registres au quotidien, tout est archivé, impressions, espoirs et craintes... On dirait que... même à l'époque où on a monté le pré-contrat, ces gars étaient bien trop chatouilleux sur les clauses de liquidation. Ça a pris je ne sais combien de jours de plus que ça aurait dû. On a fini avec un mécanisme de préférence non cumulative simple multiple sur une toute petite position, donc... sans vouloir m'immiscer, pourquoi vous

nous tombez sur le paletot comme ça ? »

« L'attention intempestive vous contrarie-t-elle, monsieur Slagiatt ? »

« C'est pas non plus comme si on était des prêteurs-requins. Regardez là-haut sur cette étagère. »

Elle regarde. « Vous... votre entreprise a sa propre équipe de bowling. »

« Récompense de la Chambre des métiers, Max. Depuis l'avertissement qu'on a reçu sous forme d'un avis Wells, en 98... ça a été un déclic pour nous », grave comme la victime dans un talk-show, « on est tous partis au lac George faire une retraite, chacun a dit aux autres ce qu'il avait sur le cœur, on a voté, on a fait notre mea culpa, cette période est bel et bien finie, la page est tournée. »

« Félicitations. Une dimension morale, c'est toujours une valeur sûre. Peut-être que ça vous aidera à apprécier quelques curieux chiffres que j'ai trouvés. »

Elle lui remémore la courbe de Benford ainsi que certaines discordances observées chez hashslingrz. « À noter parmi les bénéficiaires de ces dépenses louches une certaine hwgaahwgh.com. Ce qui est étrange c'est qu'après la liquidation de la société, les sommes versées augmentent dans des proportions encore plus considérables et tout semble s'enfuir quelque part offshore. »

« Enfoiré de Gabriel Ice. »

« Vous demande pardon ? »

« Ce qui se dit au sujet de ce gus, c'est qu'il prend une participation, typiquement moins de cinq pour cent, dans tout un portefeuille de start-ups dont il sait, pour leur avoir appliqué les mesures d'Altman, qu'elles vont boire la tasse dans un horizon à court terme. Il les utilise comme coquilles vides pour des fonds qu'il souhaite faire circuler discrètement. Apparemment hwgaahwgh.com est l'une d'entre elles. Quelle destination et dans quel but, on se demande, hein ? »

« On y travaille. »

« Si je peux me permettre, qui vous a mis sur ce coup ? »

« Quelqu'un qui préférerait ne pas être impliqué. En attendant, je vois sur votre liste de clients que vous aussi faites affaire avec Gabriel Ice. »

« Pas moi directement, pas depuis un bout de temps. »

« Pas de fricotage de près ou de loin avec Ice ? Vous et peut-être même... », indiquant d'un mouvement de tête une photo encadrée sur le bureau de Rocky.

« Je vous présente Cornelia », Rocky hoche la tête.

Maxine esquisse un geste en direction de la photo. « Ravie de faire votre connaissance, enchantée. »

« Pas juste une belle plante, comme vous pouvez le constater, mais une élégante hôtesse de l'ancienne école. Prête à relever tous les défis en matière de mondanités. »

« Gabriel Ice, c'est... un défi ? »

« D'accord, on est sortis dîner, une fois. Deux fois peut-être. Restau dans l'East Side où un gars se pointe avec une truffe qu'il râpe au-dessus de votre assiette jusqu'à ce que vous disiez stop... Champagne millésimé, tout le bataclan – avec le vieux Gabe c'est toujours le prix qui compte... Plus vu personne depuis peut-être l'été dernier dans les Hamptons. »

« Les Hamptons. Ça paraît logique. » Somptueux trou à rats et lieu de villégiature pour richards et célébrités d'Amérique, et gros afflux saisonnier d'aspirants yuppies. Une affaire sur deux de Maxine la ramène tôt ou tard au fantasme taré des Hamptons, dont la date de péremption est largement dépassée, au cas où personne n'aurait remarqué.

« Plus genre Montauk. Même pas sur la plage, au fond des bois. »

« Donc vos chemins... »

« Se croisent de temps en temps, bien sûr, une ou deux fois, en faisant les courses à l'IGA, ou devant des enchiladas au Blue Parrot, mais les Ice évoluent dans des sphères bien différentes ces temps-ci. »

« Je les voyais bien au moins sur Further Lane. »

Haussement d'épaules. « Même du côté de South Fork, me dit ma femme, il y a encore des réticences vis-à-vis de l'argent des Ice. Construire une maison avec les fondations dans le sable c'est une chose, d'accord, mais c'est autre chose de la payer avec de l'argent dont tout le monde doute que ce soit du vrai. »

« Sagesse du Yi-King. »

« Elle a remarqué. » Le coup d'œil semi-malicieux à nouveau.

Oh-ho. « Un bateau, peut-être bien un bateau, ils possèdent un bateau ? »

« Crédit-bail éventuellement. »

« Pour aller sur l'océan ? »

« Vous me prenez pour qui, Moby Dick ? Si vous êtes curieuse à ce point, allez voir sur place. »

« Ouais, c'est ça, et qui est-ce qui me paye le bus, avec quelles indemnités, voyez ce que je veux dire. »

« Quoi. Vous vous lancez là-dedans à vos frais ? »

« Pour l'instant ça m'a coûté un dollar cinquante de métro pour venir ici, ça je dois pouvoir l'absorber. Au-delà... »

« Ça devrait pas poser de problème. » Décrochant le téléphone, « Oui, Lupita *mi amor*, pourrais-tu nous préparer un chèque, s'il te plaît, d'un montant de... euh », fronçant un sourcil à l'intention de Maxine, qui hausse les épaules et brandit cinq doigts, « cinq mille US payables à — »

« Cents », soupire Maxine. « Cinq cents, bigre, très bien, je suis impressionnée, mais c'est suffisant pour ouvrir un nouveau dossier. À la prochaine facture vous pourrez vous prendre pour Donald Trump ou je ne sais quoi, OK ? »

« J'essaye juste de me rendre u--tile, pas de ma faute si je suis du genre gé--né--reux et charitable, pas vrai ? Acceptez au moins que je vous in--vite à dé--jeu--ner ? »

Elle risque un coup d'œil au visage du gus, et elle est servie – le rayonnement à la Cary Grant, le Sourire Intéressé. Aahh ! Que ferait Ingrid Bergman, Grace Kelly ? « Je ne sais pas... » En fait, elle sait très bien, car elle a dans son cerveau ce don de pouvoir se projeter en avant qui lui permet de se visualiser demain ou après-demain, en train de regarder le miroir en disant : « Non mais putain, tu t'attendais à quoi ? » et présentement ce qu'elle perçoit c'est No Signal. Hmm. C'est peut-être simplement qu'un déjeuner ne lui ferait pas de mal.

Ils vont au coin de la rue, Chez Enrico, Cuisine Italienne, qui a eu droit, elle s'en souvient, à un article dithyrambique dans *Zagat*, et trouvent une table. Maxine se dirige vers les toilettes dames, et en revenant, en fait alors qu'elle y est encore, elle entend Rocky et le serveur en pleine dispute. « Non », Rocky avec une sorte de jubilation diabolique que Maxine a déjà remarquée chez certains enfants, « non pas “pas-ta e fa-gio-li” je crois que ce que j'ai dit c'est pastafazool. »

« Monsieur, si vous regardez sur la carte, il est clairement écrit », en indiquant obligeamment chaque mot, « “pasta, e, fagioli”... »

Rocky regarde fixement le doigt du serveur, réfléchissant à la

meilleure façon de le détacher de cette main. « Mais tu me prends pour quel-qu'un de pas rai--son--nable ? bien sûr que je suis rai--son--nable, alors re--venons-en à la source classique, dis-moi, fis--ton, Dean Martin, est-ce qu'il chante "When the stars make-a you droli / Just-a like-a pasta e fagioli" ? non. Non, ce qu'il chante c'est — »

Maxine s'assoit en silence, concentrée sur la fréquence de ses propres clignements d'yeux, tandis que Rocky, loin du sotto voce mais dans la bonne tonalité, se lance dans une imitation de Dean Martin. Marco le propriétaire sort la tête de la cuisine. « Oh, c'est toi. *Che si dice ?* »

« Tu veux bien esse--pliquer au nouveau ? »

« Il t'embête ? dans cinq minutes, il est dans la benne avec les coquilles de scungilli. »

« Tu peux peut-être juste changer l'orthographe du menu pour lui ? »

« Tu es sûr ? Pour ça il fau--drait que j'aille dans l'or--dinateur. Plus facile de le bu--ter tout de suite. »

Le serveur, qui a à son actif un ou deux épisodes des *Sopranos*, comprenant leur petit numéro, laisse faire, tâchant de ne pas trop rouler les yeux au ciel.

Maxine finit par prendre des strozzapreti aux foies de volaille, et Rocky opte pour l'osso-buco. « Hé, quoi comme vin ? »

« Et si on partait sur un Tignanello 71 – mais bon, si on veut continuer dans le dialogue mafieux, peut-être juste, euh, un gor--geon de Nero d'Avola... Pe--tit verre... »

« Vous lisez dans mes pensées. » N'y regarde pas vraiment à deux fois en voyant le coûteux super Toscane, mais une lueur a brillé dans la prune du monsieur, ce qui est peut-être ce qu'elle cherchait à provoquer. Et dans quel but, au fait ?

La sonnerie du téléphone portable de Rocky retentit, Maxine reconnaît *Una furtiva lagrima*. « Écoute ma chérie, voilà ce qui se passe – Attends... *Un rompiscatole*, flûte, j'ai un robot au bout du fil, c'est ça ? Encore. Et alors ! Hon-hon ! Comment va ? Ça fait combien de temps que tu es un robot ?... Tu serais pas juif par hasard ? Ouais, pour tes treize ans, tes parents t'ont fait faire ta robot-mitzvah ? »

Maxine scrute le plafond. « Monsieur Slagiatt, ça vous ennuie pas que je vous pose une question ? À titre purement professionnel – la mise de fonds, au départ pour hashslingrz, sauriez-vous par hasard de

qui elle émane, initialement ? »

« À l'époque les spéculations allaient bon train », se souvient Rocky, « les suspects habituels, Greylock, Flatiron, Union Square, mais personne n'a vraiment su. Grand Secret Sombre. Ça aurait pu être n'importe qui ayant les moyens que ça ne se sache pas. Y compris une des banques. Pourquoi ? »

« J'essaye juste de procéder par élimination. Un business angel, un riche mec de droite, belle villa au soleil avec la clim'? Ou bien du diabolique plus institutionnel ? »

« Attendez – qu'est-ce que vous essayez d'insinuer, comme dirait ma femme ? »

« Ah vous autres », Maxine pince-sans-rire, « vous et vos connexions de longue date avec le parti républicain. »

« Nous autres, c'est de l'histoire ancienne, Lucky Luciano, l'OSS, je vous en prie. Oubliez ça. »

« N'y voyez pas d'insulte ethnique, bien entendu. »

« Faut-il que j'évoque Longy Zwillman ? Bienvenue chez Streetlight People », en levant son verre qu'il fait délicatement tinter contre celui de Maxine.

Elle entend à l'intérieur de son sac à main le chèque pour-l'instant-pas-déposé qui se moque d'elle, comme si elle était le dindon d'une farce hénaurme.

Le Nero d'Avola en revanche n'est pas mauvais du tout. Maxine hoche la tête avec amabilité. « Attendez que je vous envoie ma facture. »

Maxine débarque enfin un soir chez Vyrva pour jeter un œil au logiciel DeepArcher, fort convoité et cependant mal défini, accompagnée d'Otis, qui disparaît immédiatement avec Fiona dans la chambre de la fillette, où en sus de la surpopulation de Beanie Babies elle possède une Galerie Marchande de Melanie, envers laquelle Otis commence à manifester un étrange intérêt. Melanie elle-même est une Barbie à l'échelle d'un demi et possède une carte de crédit gold qu'elle utilise pour les vêtements, le maquillage, la coiffure et autres nécessités, cependant l'identité secrète qu'Otis et Fiona lui ont conférée est un peu plus obscure et nécessite de rapides changements de tenue. Il y a dans la Galerie Marchande une fontaine d'eau fraîche, une pizzeria, un distributeur de billets et, plus important, un escalier roulant, qui se révèle pratique pour les scénarios de fusillades, Otis ayant introduit dans l'idylle suburbaine de la fillette des figurines articulées de onze centimètres, issues pour la plupart du dessin animé *Dragon Ball Z*, dont Prince Vegeta, Goku et Gohan, Zarbon et d'autres. Les scénarios ont tendance à s'organiser autour de violentes agressions, de vols à l'étalage terroristes, et d'écrabouillement de yuppies, chacun se terminant par une destruction générale de la Galerie Marchande, le plus souvent des mains de l'alter ego de Fiona, la Melanie éponyme, avec cape et cartouchière. Au milieu de fumées et de décombres farouchement imaginés, avec partout une débauche de corps plastiques à l'horizontale et disloqués, Otis et Fiona concluent chaque épisode en s'en claquant cinq, tout en reprenant la ritournelle de la pub de la Galerie Marchande de Melanie : « *It's cool at the Mall.* »

Lucas, l'associé de Justin qui habite à Tribeca, arrive un peu tard ce soir-là, après avoir pourchassé son dealer à travers la moitié de Brooklyn, en quête d'une herbe qui a bonne réputation ces temps-ci, connue sous le nom de Train Wreck, il porte un tee-shirt vert

luminescent-dans-le-noir sur lequel on peut lire UTSL, que Maxine prend tout d'abord pour une anagramme de LUST, voire de SLUT, mais dont elle apprend ensuite qu'il signifie « Use the Source, Luke » dans le système Unix.

« On sait pas ce que Vyrva t'a dit à propos de DeepArcher », dit Justin, « c'est encore au stade bêta, donc t'étonne pas de certaines bizarreries de temps à autre. »

« Il faut que je vous prévienne, je ne suis pas trop bonne à ces trucs-là, ce qui rend dingues mes mômes, quand on joue à Super Mario, les petits Goombas me sautent dessus et me piétinent. »

« Ce n'est pas un jeu », lui apprend Lucas.

« Même s'il a des précurseurs dans le domaine du *gaming* », glisse Justin, « comme les clones MUD, les premiers jeux de rôles qui ont commencé à être dispos en ligne dans les années quatre-vingt, et qui étaient pour l'essentiel du texte. Lucas et moi on a connu l'époque du VRML et on s'est rendu compte qu'on pouvait avoir les visuels qu'on voulait, et donc c'est ce qu'on a fait, enfin c'est ce que Lucas a fait. »

« Juste les décors », Lucas avec modestie, « influences évidentes, Neo-Tokyo d'Akira, Ghost in the Shell, Metal Gear Solid de Hideo Kojima, alias, le nom qu'on lui donne par chez moi, Dieu. »

« Au fur et à mesure que tu avances, tu passes d'un nœud à l'autre, et les visuels que tu crois voir sont le fruit du travail d'utilisateurs dans le monde entier. Tout ça gratis. Éthique hacker. Chacun apporte sa pierre à l'édifice, puis disparaît simplement sans figurer au générique. Ce qui ajoute aux voiles de l'illusion. Tu sais ce qu'est un avatar, hein ? »

« Bien sûr, j'en ai eu sur ordonnance une fois, mais ça m'a toujours rendu un peu, je ne sais pas, nauséuse... ? »

« Dans la réalité virtuelle », commence à expliquer Lucas, « c'est une image en 3D qu'on utilise pour se représenter soi-même — »

« Ouais, en réalité il y a des *gamers* à la maison depuis une éternité, mais quelqu'un m'a dit aussi que dans la religion hindoue avatar signifie incarnation. Du coup je me pose tout le temps la question – quand on passe de ce côté-ci de l'écran à la réalité virtuelle, est-ce que c'est comme mourir et se réincarner, voyez ce que je veux dire ? »

« C'est du code, rien d'autre », Justin légèrement perplexe, « il faut bien avoir ça à l'esprit, deux geeks debout toute la nuit, carburant à la

pizza froide et au Jolt tiède qui ont écrit ça, pas tout à fait en VRML, mais une version hyper mutée de la chose, c'est rien d'autre. »

« Ils ne donnent pas dans la métaphysique », Vyrva lançant à Maxine un sourire manifestement loin d'exprimer de l'affection amusée. Elle doit en voir beaucoup, des comme ça.

Justin et Lucas se sont rencontrés à Stanford. N'arrêtaient pas de tomber l'un sur l'autre dans un tout petit rayon autour du Margaret Jacks Hall, qui à l'époque hébergeait le département Informatique. Ils criprimalisèrent ensemble au terme de plusieurs semaines d'examens finaux, et quand ils obtinrent leur diplôme, ils avaient déjà effectué des semaines de pèlerinage du côté de Sand Hill Road, à peaufiner leur pitch pour les sociétés de capital-risque alignées le long de cette voie qui n'allait pas tarder à devenir légendaire, à argumenter récréativement, à trembler dans l'appréhension de la performance, ou, décidés à être zen, tout simplement assis dans les embouteillages typiques de cette période, à admirer la végétation. Un jour ils prirent le mauvais virage et débouchèrent en pleine course annuelle de karts non motorisés. Le bord de route était jonché de balles de foin et le nombre de spectateurs allait chercher dans les cinq chiffres, fourchette basse, ils étaient venus observer une rue entière de compétiteurs aux bolides bricolés maison, qui dévalaient la pente plein pot en direction de la tour de Stanford au loin, prétendument mus juste par la gravité terrestre.

« Le gamin, là, qui vient de partir dans le décor, dans l'espèce d'engin spatial des années cinquante », fit Justin.

« C'est pas un gamin », dit Lucas.

« Ouais, je sais, c'est pas le fameux Ian Longspoon ? Le VC avec qui on a mangé la semaine dernière ? Le gus qui boit son Fernet-Branca mélangé à du ginger-ale ? » Encore un de leurs regrettables déjeuners d'affaires. Très probablement au Fornaio dans le Garden Court Hotel de Palo Alto, même si aucun ne s'en souvenait maintenant, tout le monde avait bien picolé. Sur la fin, Longspoon avait d'ailleurs commencé à faire un chèque mais apparemment il n'avait pas pu s'arrêter de tracer des zéros, dont l'alignement avait débordé du papier pour se poursuivre sur la nappe, sur laquelle la tête du capital-risqueur vint peu après se poser dans un bruit sourd.

Lucas approcha furtivement la main du chéquier et vit Justin qui se dirigeait vers la sortie. « Attends, hé, peut-être que quelqu'un nous

échangera ça contre de l'argent, où est-ce que tu vas ? »

« Tu sais ce qui se passera quand il va se réveiller. On se retrouvera coincés à devoir encore payer un déjeuner au-dessus de nos moyens. »

Ce ne fut pas leur initiative la plus glorieuse. Les serveurs se mirent à beugler d'urgence dans leurs petits micros-cravates. Les techno-beautés au bronzage de plage installées quelques tables plus loin, qui les avaient scrutés avec intérêt au moment où ils étaient entrés, à présent se détournèrent en faisant la moue. Des commis agressifs les éclaboussèrent de soupes auxquelles personne n'avait touché tandis qu'ils passaient devant eux en vitesse. Chuchu sur le parking, après avoir brièvement envisagé de rayer la voiture de Justin avec une clé, se contenta finalement de cracher dessus.

« Ça aurait pu être pire, j'imagine », fit remarquer Lucas une fois qu'ils furent en sécurité sur la 280.

« Une chose est sûre, le vieux Ian va pas être content. »

Toujours est-il qu'il se trouvait maintenant à la course des boîtes à savon, l'occasion idéale de voir s'il leur en voulait encore ; au lieu de quoi les deux associés se tassèrent davantage derrière le tableau de bord. Ils croyaient en connaître un rayon question intimidation, mais à ce moment-là ils n'avaient pas encore rencontré les financiers de New York.

Maxine peut imaginer. La Silicon Alley dans les années quatre-vingt-dix fournissait amplement matière aux enquêtes pour fraude. Les sommes en jeu, en particulier après 1995, étaient ahurissantes, et l'on ne pouvait pas s'attendre à ce que des membres de la communauté des fraudeurs ne viennent pas réclamer une part du gâteau, particulièrement parmi les cadres des RH, pour qui l'invention du règlement informatisé des salaires était souvent assimilé à un permis de chourave. Si les arnaqueurs de cette génération étaient de temps à autre ric-rac en informatique, ils se rattrapèrent dans le domaine de l'ingénierie sociale, et nombre d'entrepreneurs, habitués à faire confiance à autrui, tombèrent dans le panneau. Mais parfois la frontière entre arnaqueur et arnaqué s'estompait. Maxine n'avait pas manqué de remarquer que, vu la valorisation proprement délirante de certaines start-ups, il n'y avait peut-être pas grande différence. En quoi un business plan s'appuyant sur le credo que les « effets de réseau » décolleront un jour est-il si différent du castel ibérique connu sous le

nom de pyramide de Ponzi ? On observa des VC célèbres dans toute l'industrie pour leur rapacité sortir de sessions de pitch le portefeuille béant et la larme à l'œil, après avoir visionné des vidéos produites par des nerds, avec messages subliminaux et bande-son à base de vieux succès qui avaient eu pour effet de les secouer, manipulant chez eux plus de boutons qu'un *speed-freak* avec une Nintendo 64. Qui était le moins innocent dans l'histoire ?

Scrutant l'âme de Justin et de Lucas en quête d'un malicieux spirituel, Maxine, dont la familiarité avec l'espace geek s'était fort étendue depuis la montée en puissance des nouvelles technologies, mais demeurait bien loin toutefois de l'exhaustivité, avait découvert que même au regard des définitions plutôt souples du moment, les deux associés étaient réglo, voire innocents. Peut-être était-ce juste la Californie, d'où les vrais nerds sont censés venir, alors qu'on ne voit sur cette côte-ci que des individus en costard qui suivent de près ce qui marche et ce qui ne marche pas pour essayer de copier la dernière idée en vogue. Mais quiconque assez aventureux pour vouloir délocaliser son affaire et venir s'installer à New York se devait d'être briefé – c'eût été un manque de professionnalisme de la part de Maxine, n'est-ce pas, de ne point partager sa connaissance de la gamme des larcins et embrouilles de sa ville natale. Si bien qu'elle ne cessa de se trouver, avec ces gars, à passer d'une attitude à l'autre, tantôt l'Indigène Bienveillante et tantôt sa variante plus sinistre, la pourvoyeuse *kvetchy* de conseils gratuits, cuillère à la main, en laquelle elle craint terriblement de se métamorphoser, connue localement sous le nom de Maman Juive.

Eh bien, en fait, pas d'inquiétude – Lucas et Justin sont en réalité bien plus futés que la catégorie jeannettes dans laquelle Maxine les imaginait. Quelque part dans la Valley, au milieu des orangeraias transformées en toute décontraction en campus industriels, ils eurent une épiphanie conjointe à propos de la Californie versus New York – peut-être plus con-joint qu'épiphanie d'ailleurs, estime Vyrva – trop de soleil, paraît-il, d'aveuglement, de relâchement. Ils avaient eu vent de cette rumeur comme quoi là-bas, à l'Est, le contenu était roi, pas simplement un truc à piquer pour le développer et en tirer un scénario. Ils se dirent que ce qu'il leur fallait c'était un lieu de travail austère et inhospitalier où l'été se terminait pour de bon à un moment donné et où la discipline était un acquis quotidien. Lorsqu'ils eurent

découvert la vérité, à savoir que l'Alley était tout aussi tarée que la Valley, il était bien trop tard pour faire marche arrière.

Ayant réussi à décrocher non seulement un capital initial et un business angel, mais aussi une levée de fonds au premier tour de table de la vénérable société de Voorhees-Krueger, sur Sand Hill Road, les gars, tels des Blancs-becs américains s'aventurant un siècle auparavant dans le Vieux Monde hanté par l'histoire, une fois à l'Est ne perdirent pas de temps, ils s'empressèrent d'effectuer les visites qui s'imposaient, et s'installèrent début 97 dans un deux-pièces qu'ils sous-louèrent à un développeur de sites web bien content de voir de l'argent sonnante et trébuchante dans cette contrée encore enchantée entre le Flatiron Building et l'East Village. Si le contenu était toujours roi, ils eurent toutefois droit à un cours accéléré en matière de sous-texte patriarcal, de bousculades assassines parmi les princes des nerds, de sombres histoires dynastiques. Rapidement ils apparurent dans les revues professionnelles, sur les sites de commérages, aux raouts downtown de Courtney Pulitzer, se retrouvant à quatre heures du matin à boire des kalimotxos dans des bars en bois aménagés à des arrêts fantômes sur des lignes de métro abandonnées, à flirter avec des filles dont la vision de la mode incluait des références aux morts-vivants, comme des crocs de vampire posés au rabais dans les *boroughs* extérieurs par des orthodoxes lituaniens.

« Alors... », une jeune femme bien mise, écartant ses paumes tournées vers le ciel, « chaleureux et amical par ici, n'est-ce pas ? »

« Et après tout ce qu'on a entendu dire », Lucas en hochant la tête, fixant avec amabilité les nichons de la dame.

« Je suis allée une fois en Californie, je dois dire, on va là-bas en s'attendant à toutes sortes de bonnes ondes, eh bien ça fait un choc – on dirait que tout leur est dû ! Et puis soupçonneux ! Personne ici dans l'Alley ne vous prendra autant de haut que dans le comté de Marin. Oh, zut, vous n'êtes pas membres du WELL, si ? »

« Que nenni », glousse Lucas, « y a pas plus tarés que nous. »

Le temps que le marché des nouvelles technologies entame sa grande dégringolade, Justin et Vyrva avaient mis assez de côté pour commencer à acheter une maison et du terrain dans le comté de Santa Cruz, et encore un peu plus dans le matelas. Lucas, qui avait placé son argent dans des endroits certes moins domestiques, capitalisant sur de juteuses introductions en Bourse, prenant des parts dans d'étranges

instruments compris seulement de quelques quants sociopathes, fut frappé plus durement quand l'enthousiasme pour le marché des nouvelles technologies s'écroula. Bientôt des gens vinrent s'enquérir à son sujet et de ce qu'il fabriquait, de manière souvent impolie, et Vyrva et Justin se trouvèrent à jouer les ahuris pour détourner l'attention inopportune.

« Allons-y. » Faisant monter Maxine par un escalier en colimaçon jusqu'au bureau de Justin, un agglomérat de moniteurs, de claviers, de disquettes éparpillées, d'imprimantes, de câbles, de lecteurs Zip, de modems, de routeurs, les seuls livres visibles étant un manuel des éditions CRC, un Livre du Chameau, la bible du langage Perl, et quelques bandes dessinées. Le mur est couvert d'un papier maison style *hex dump*, dans lequel Maxine, par habitude, cherche des motifs qui se répètent mais n'en trouve pas, quelques affiches de Carmen Electra, datant pour la plupart de sa phase *Alerte à Malibu*, et une gigantesque machine à expresso dans le coin, une Isomac *steampunk*, que Vyrva ne cesse d'appeler l'Insomniac.

« Le QG de DeepArcher », Lucas avec un mouvement de bras genre si-je-puis-me-permettre-de-faire-les-présentations.

Initialement, les gars, et l'on ne peut que s'émerveiller d'une telle prescience, avaient dans l'idée de créer un sanctuaire virtuel où se réfugier pour échapper à toute la palette des inconforts du monde réel. Un motel à grande échelle pour les affligés, une destination atteignable par *midnight-express* virtuel en partance de tout lieu équipé d'un clavier. Des Divergences Créatives apparurent, assurément, mais passèrent étrangement inaperçues. Justin voulait remonter dans le temps jusqu'à une Californie n'ayant jamais existé, exempte de dangers, tout le temps ensoleillée, où en fait le soleil ne se couchait que si quelqu'un avait envie de voir un coucher de soleil romantique. Lucas cherchait un endroit qu'on aurait pu qualifier d'un peu plus sombre, où il pleut beaucoup, et où soufflent des bourrasques de grand silence, recelant des forces de destruction. La synthèse qui en sortit était DeepArcher.

« Ouha, c'est du Cinérama. »

« Mignon, hein ? », Vyrva allumant un énorme moniteur LCD 17 pouces, « tout neuf, au détail pour un millier de dollars, mais on nous a fait un prix. »

« Vous commencez à faire couleur locale. » Maxine se remémore

qu'elle n'a jamais eu une idée claire de la façon dont ces gens gagnent leur argent.

Justin s'installe à une table de travail, devant un clavier, et commence à tapoter tandis que Lucas roule deux joints. Bientôt les lattes des stores aux fenêtres se ferment par télécommande, les voilés isolés de la ville profane, les lumières s'éteignent et les écrans s'allument. « Tu peux aussi te mettre à l'autre clavier là-bas si tu veux », dit Vyrva.

Un écran d'intro apparaît, une lumière du jour à ombre modulée en mode 256 couleurs, pas de titre, pas de musique. Une grande silhouette habillée en noir, qui pourrait être de l'un ou l'autre sexe, longs cheveux ramenés en arrière à l'aide d'une barrette argentée, l'Archer, avance jusqu'à arriver à la lisière d'un gouffre. Au bout de la route, derrière, en perspective forcée, s'estompent les distances de la surface du monde, nature sauvage, terres cultivées, banlieues, voies rapides, tours urbaines embrumées. L'abîme engloutit le reste de l'écran – loin d'une absence, c'est une obscurité qui palpite de cette lumière qui existait avant que la lumière fût inventée. L'Archer est posté au bord, arc bandé, visant au fond du précipice l'incommensurable incréé, en attente. Ce que, vu de derrière, on aperçoit de son visage en partie détourné respire la concentration et le détachement. Une brise souffle dans l'herbe et les buissons. « On dirait qu'on a radiné et qu'on s'est pas donné la peine de mettre beaucoup d'âme », commente Justin, « mais tu regardes de près et tu verras que les cheveux ondulent aussi, je crois que les yeux clignent une fois, mais il faut bien regarder. On voulait du calme mais pas de la paralysie. » Une fois le programme chargé, il n'y a pas de page principale, pas de trame musicale, uniquement une ambiance sonore, dont le volume croît lentement, que Maxine reconnaît pour l'avoir déjà entendue dans un millier de gares routières, ferroviaires et d'aéroports, et lentement se dessine l'image d'un intérieur, dont la minutie, pendant un instant époustouflant, est très en avance sur tout ce qu'elle a vu sur les platesformes que Ziggy et ses amis ont tendance à utiliser, d'un éclat bien supérieur au marron de base des jeux vidéo du moment, qui embrasse toute la palette des couleurs du petit matin, polygones finement lissés pour aboutir à des courbes quasi continues, le rendu, la modélisation, les ombres, le mélange et le flou traités avec élégance, voire avec... pourrait-on appeler ça du génie ? De quoi

reléguer en tout cas Final Fantasy X au rang du Télécran. Un rêve lucide, encadré, s'approche de Maxine et l'enveloppe, et étrangement elle se laisse embarquer sans paniquer.

Le panneau annonce SALON DEEPARCHER. Les passagers en attente ont hérité de véritables visages, dont certains qu'à première vue Maxine pense reconnaître, ou devrait.

« Ravi de faire votre connaissance, Maxine. Vous allez passer un peu de temps en notre compagnie ? »

« Sais pas. Qui vous a donné mon nom ? »

« Allez-y, explorez alentour, utilisez le curseur, cliquez où vous voulez. »

Si c'est une correspondance que Maxine est censée prendre, elle la loupe systématiquement. Le « Départ » est indéfiniment reporté à plus tard. Elle finit par comprendre qu'il faut monter à bord d'une sorte de navette. Tout d'abord elle ne saisit même pas que le véhicule est prêt à partir jusqu'à ce qu'il ait disparu. Ensuite elle ne trouve même pas le chemin pour se rendre sur le bon quai. Du bar somptueusement approvisionné à l'étage, la vue est saisissante sur le matériel roulant, antique et post-moderne en même temps, qui va et vient immensément loin dans le fond au-dessus de la courbe du monde. « Tout va bien », lui assure la boîte de dialogue, « cela fait partie de l'expérience, se perdre de manière constructive. »

Maxine ne tarde pas à errer de-ci de-là, cliquant sur tout, visages, détritiques au sol, étiquettes sur les bouteilles derrière le bar, moins intéressée au bout d'un certain temps par la destination qu'elle est censée atteindre que par la texture de la quête elle-même. Selon Justin, Lucas est le créatif de l'équipe. Justin est celui qui l'a transcrit en code, mais le design visuel et sonore, l'intense brouhaha en écho du terminal, la profusion de teintes hexadécimales, la chorégraphie de milliers de figurants, chacun dessiné de manière unique et avec minutie, chacun assigné à une mission particulière ou parfois tout simplement en train de flâner, les voix non robotiques avec une attention incroyable apportée aux intonations régionales, tout cela est l'œuvre de Lucas.

Maxine localise enfin un grand panneau où figurent les horaires des trains, et lorsqu'elle clique sur « Boulet de Minuit » – bingo. La voilà qui se fond et s'estompe dans le décor, elle monte et descend des escaliers, traverse de sombres tunnels pour piétons, émerge dans une

lumière méta-victorienne modulée par du verre et du fer, passe des tourniquets dont les gardiens, à son approche, de robots indistincts dépourvus d'humour se transforment en Hawaïennes souriantes aux rondeurs avenantes et colliers d'orchidées, jusqu'à un train dont le conducteur bienveillant se penche radieux de sa cabine et lance : « Prenez votre temps, mademoiselle, nous ne partirons pas sans vous... »

Dès l'instant où elle monte à son bord, toutefois, le train accélère follement, de zéro à la vitesse grand V en un dixième de seconde, et les voilà partis pour DeepArcher. Le détail du paysage en 3D qui défile aux fenêtres est assurément à une échelle supérieure à ce qui serait nécessaire, aucune perte de résolution, quel que soit le point sur lequel elle essaye de se fixer. Des hôtesses jaillies des fantasmes de *beach-babes* de Lucas et Justin défilent sans interruption avec des chariots remplis de friandises, des boissons à connotation pacifique comme tequila sunrise et *mai tai*, des substances à divers degrés d'illégalité...

Qui peut se permettre une bande passante comme celle-ci ? Elle se clique un chemin jusqu'à l'arrière du wagon, s'attendant à une vue panoramique de rails qui s'éloignent, mais ne trouve à la place que du vide, une absence de couleurs, l'amenuisement entropique vers le gris de Netscape de l'autre monde aux couleurs plus vives. Comme si toute idée ici d'échappée pour trouver refuge devait inclure l'impossibilité de faire marche arrière.

Maxine a beau être maintenant à bord du train, elle ne voit pas de raison de cesser de cliquer – elle clique sur les bagues aux orteils des hôtesses, sur les galettes de riz au nappage pimenté dans l'Assortiment Festin Oriental qu'on lui apporte, sur les cure-dents aux coloris festifs où s'empalent les morceaux de fruits tropicaux des boissons, on ne sait jamais, ce pourrait être le prochain clic.

Et c'est effectivement le cas. L'écran commence à chatoyer et elle est abruptement, sèchement pourrait-on dire, plongée dans une région de crépuscule permanent, péri-urbain d'une certaine manière, on n'est plus à bord d'un train, plus de conducteur jovial ni de serveuses langoureuses, ce sont des rues sous-peuplées de plus en plus privées d'éclairage, comme s'il était autorisé que les lampadaires publics grillent les uns après les autres et qu'à force le royaume de la nuit soit restauré. Au-dessus de ces mornes rues, d'impossibles tours fractales

poussent comme une forêt vers la lumière qui n'atteint ce niveau qu'indirectement...

Elle est perdue. Nulle carte routière. Ce n'est pas comme être perdu dans n'importe quel lieu touristique romantique de la viande-sphère. Peu probable ici de tirer une carte Chance, juste un sentiment qui lui rappelle ses rêves, la sensation que quelque chose de pas nécessairement plaisant est sur le point de se produire.

Elle sent l'odeur de la fumée d'herbe dans l'air et Vyrva à hauteur de son épaule avec un mug sur lequel on peut lire *I BELIEVE YOU HAVE MY STAPLER*. « Bon sang. Quelle heure est-il ? »

« Pas si tard », dit Justin, « mais je pense qu'on devrait se déconnecter bientôt, on sait jamais qui nous épie. »

Exactement au moment où elle commençait à se sentir à l'aise.

« Ce n'est pas crypté ? Pas de pare-feu ? »

« Oh que si, et sacrément », dit Lucas, « mais si quelqu'un veut entrer, il entrera. Web Profond ou pas, peu importe. »

« C'est là qu'on est ? »

« Très en profondeur. Fait partie du concept. Essayer de rester à distance des *bots* et des *spiders*. Un protocole robots.txt ça va pour le Web en surface et les *bots* bien élevés, mais il y a aussi les *bots* voyous qui ne sont pas simplement mal élevés, ils sont carrément putain de diaboliques, dès qu'ils voient n'importe quel code *Disallow* qui leur interdit l'accès, ils entrent. »

« Donc mieux vaut rester bien au fond », dit Vyrva. « Au bout d'un moment ça peut devenir une addiction. Il y a un dicton hacker – qui du Web Profond franchit le seuil / plus jamais ne ferme l'œil. »

Ils se retrouvent en bas, autour de la table de la cuisine. Plus les associés sont chargés et plus il y a de fumée dans l'air, plus ils semblent à l'aise pour parler de DeepArcher, bien que ce soit du baratin de hackers que Maxine a du mal à suivre.

« Ce qu'on appelle la technologie ultrapointue », dit Lucas. « Pas d'usage avéré, haut risque, un truc où seuls les accros à la nouveauté se sentent à l'aise. »

« Les délires qui faisaient complètement craquer les VC », comme se souvient Justin. « À l'époque, 98, 99, là où ils allaient fourrer leur fric... Il fallait être bien plus bizarre que DeepArcher pour leur faire froncer un sourcil. »

« On était presque trop vanille pour eux », confirme Lucas. « Il se

trouve qu'on avait des antécédents assez solides en termes de conception, première chose. »

D'après Justin, DeepArcher remonte à un serveur de renvoi anonyme, développé à partir de la technologie finlandaise de l'époque penet.fi, et lorgnant sur plusieurs procédures de réexpédition en pelure d'oignon qu'on commençait à tester à l'époque. « La fonction d'un serveur de renvoi c'est de transmettre des paquets de données d'un nœud à l'autre avec juste assez d'informations pour signaler à chaque maillon de la chaîne où se trouve le suivant, pas davantage. DeepArcher va un cran plus loin et oublie où il était à l'étape d'avant, immédiatement, à jamais. »

« Un peu comme une chaîne de Markov, où la matrice de transition n'arrête pas de redémarrer. »

« De manière aléatoire. »

« De manière pseudo-aléatoire. »

À quoi les gars ont aussi ajouté un lien rompu conçu de manière à camoufler les liens actifs dont personne ne veut qu'ils soient révélés. « En fait il s'agit uniquement d'un dédale de plus, si ce n'est qu'il est invisible. Tu cherches les liens transparents comme avec une baguette de sourcier, chacun mesurant un pixel après l'autre, chaque lien disparaît et se relocalise dès qu'on clique dessus... un passage invisible qui se réencode lui-même, aucune chance de revenir sur ses pas. »

« Mais si la voie pour entrer s'efface derrière toi, comment fais-tu pour ressortir ? »

« Tu claques trois fois des talons », dit Lucas, « et... non attends, ça c'est autre chose... »

La paranoïa de Reg a pour effet secondaire de fausser son jugement concernant les endroits où se restaurer. Maxine le retrouve dans l'étrange quartier bondé de Queensboro Bridge, assis près de la vitre donnant sur la rue de quelque chose qui s'appelle Bagel Quest, à essayer de déceler dans le flux des piétons ceux qui s'intéresseraient de trop près à sa propre personne, derrière lui un intérieur sombre, peut-être vaste, duquel ni son ni lumière ne semblent émerger, et rarement du personnel de service.

« Eh bien », dit Maxine.

Drôle d'expression sur le visage de Reg. « Je suis suivi. »

« Tu es sûr ? »

« Pire, ils sont venus chez moi aussi. Peut-être dans mon ordinateur. » Scrutant, comme en quête de la preuve qu'il est habité, un *danish* au fromage blanc qu'il a acheté impulsivement.

« Tu pourrais tout simplement laisser tomber. »

« Je pourrais. » Une mesure. « Tu penses que je suis fou. »

« Je sais que tu es fou », dit Maxine, « ce qui ne veut pas dire que tu te trompes à ce sujet. Quelqu'un s'intéresse à moi aussi. »

« Voyons. Je commence à gratter sous la surface de la société de Ice, et peu après me voilà filé, et maintenant toi aussi tu es filée ? Tu veux me faire croire qu'il y a aucun rapport ? Je devrais pas m'angoisser à l'idée que ma vie est menacée ni rien. » Avec un accord en suspension aussi, juste avant la résolution.

« Il y a autre chose », insiste-t-elle. « Ça me regarde ? »

Question rhétorique que Reg ignore. « Tu sais ce que c'est qu'un *hawala* ? »

« Bien sûr... ouais, euh, dans le film *Picnic* (1956), n'est-ce pas, Kim Novak descend la rivière, et tous les locaux brandissent les mains en l'air et crient — »

« Non, non, Maxi s'il te plaît, c'est... on me dit que c'est un moyen d'effectuer des transferts d'argent dans le monde, sans code SWIFT ni frais bancaires ni tous les emmerdements auxquels tu as droit avec la Chase et consorts. Cent pour cent fiable, huit heures maximum. Pas de trace écrite, pas de réglementation, pas de surveillance. »

« Comment est-ce possible ? »

« Mystères du Tiers Monde. Des opérations de type familial, habituellement. Tout est question de confiance et d'honneur personnel. »

« Fichtre, je me demande pourquoi je n'ai jamais rencontré ça à New York. »

« Les *hawaladars* par ici ont tendance à être dans l'import-export, ils prennent leurs honoraires sous forme de réduction sur les prix etc. Ce sont comme de bons bookmakers, ils gardent tout en tête, ce que les Occidentaux semblent avoir du mal à faire, donc chez hashslingrz quelqu'un a dissimulé une bonne partie de l'historique de transactions majeures derrière des mots de passe multiples, des répertoires sans liens et ainsi de suite. »

« C'est Eric qui t'a parlé de ça ? »

« Il a mis sur écoute un bureau administratif chez hashslingrz. »

« Il y a quelqu'un là-bas avec un micro caché ? »

« C'est, en fait c'est un Furby. »

« Excuse-moi, un — »

« Apparemment il y a à l'intérieur une puce à reconnaissance vocale qu'Eric était en train de modifier — »

« Attends, les mignonnes peluches que tous les mômes de New York ont absolument voulu avoir, il y a de ça deux Noëls, ce Furby-là ? Ton petit génie, il donne dans le *hacking de Furby* ? »

« Pratique courante dans sa sous-culture, apparemment la tolérance est assez basse dès qu'il s'agit de jouer au plus malin. Au départ Eric cherchait juste des moyens d'embêter les yuppies – tu sais, apprendre au Furby la langue de la rue, qu'il sache piquer des colères, ainsi de suite. Puis il a remarqué qu'il y avait de plus en plus de Furby dans les open-spaces des bouffeurs de codes là où il travaille. Et donc on a pris le Furby qu'il était en train de tripatouiller, on a augmenté sa mémoire, on lui a fourré un lien sans fil, je l'ai apporté chez hashslingrz, l'ai posé sur une étagère, maintenant quand je veux, je peux me balader avec un capteur à l'intérieur de mon Nagra 4 et

charger toutes sortes de trucs confidentiels. »

« Comme ce *hawala* qu'utilise hashslingrz pour virer des fonds à l'étranger. »

« En direction du Golfe, manifestement. Ce *hawala* en particulier a son quartier général à Dubai. En plus Eric a découvert que pour accéder ne serait-ce qu'à la compta de hashslingrz, il faut passer par tout un fatras de procédures rédigées dans ce, comment dire, cet arabe bizarre qu'il appelle Leet... ? Tout vire au film dans le désert. »

C'est vrai. Une perspective offshore, avec plus de dimensions qu'une perspective n'est censée en avoir, voilà qui n'a pas échappé à l'attention de Maxine. Elle s'est elle-même vue consulter la mise à jour du toujours utile *Bribe Payers Index*, l'annuaire des verseurs de pots-de-vin et du catalogue qui va avec, le *Corrupt Perceptions Index*, annuaire des bénéficiaires de malversations, un classement des pays du monde en fonction de la probabilité de comportements véreux, et hashslingrz semble avoir établi des liens louches sur toute la surface du globe, en particulier au Moyen-Orient. Récemment elle s'est intéressée à certains indices concernant l'allergie islamique bien connue à tout ce qui est productif d'intérêts. Le marché obligataire est rare, voire inexistant. Plutôt que de vendre à découvert, il y a une tendance à élaborer de complexes contournements en conformité avec la charia, comme l'usage de garanties en liquide prévues par l'Arboun. Pourquoi s'intéresser à la phobie qu'ont les musulmans des intérêts financiers, à moins que... ?

À moins que Ice vise à empocher un paquet dans la région, quoi d'autre ?

Des courants de convection dans le café de Maxine ne cessent de faire remonter quelque chose à la surface juste assez longtemps pour qu'elle marmonne : « Hé, attends... » avant de s'immerger à nouveau trop vite pour qu'elle puisse l'identifier. Elle ne risque pas de plonger le doigt dedans pour explorer. « Reg, supposons que ton gars arrive à craquer tous les cryptages. Qu'as-tu l'intention de faire de ce que tu auras trouvé ? »

« Il se trame un truc », impatient, anxieux aussi. « Peut-être même un truc qu'il faut empêcher. »

« Qui, selon toi, est plus grave qu'une simple escroquerie. Qu'est-ce qui pourrait être si énorme ? »

« C'est toi l'experte, Maxine. Si c'était un paradis fiscal classique,

îles Caïmans ou autre, ce serait une chose. Mais là c'est le Moyen-Orient, et quelqu'un se donne bien trop de mal pour garder des secrets, comme si Ice ou quelqu'un de sa boîte ne se contentait pas d'amasser du pognon mais finançait quelque chose, quelque chose de faramineux et d'invisible — »

« Et... faire passer des sommes aux Émirats dans des proportions Schtroumpf Costaud ce ne peut pas être pour une raison complètement innocente, parce que... ? »

« Parce que j'arrête pas d'essayer de trouver des raisons innocentes et que j'en trouve pas. Tu en trouves, toi ? »

« Je ne donne pas dans l'intrigue internationale, tu te souviens ? Bon, peut-être les e-mails nigériens, mais généralement je me cantonne aux locaux, *baristas* foireux et as du carottage. »

Ils restent ainsi un moment tandis que des formes de vie inconnues poursuivent des activités récréatives dans leur nourriture.

« Tu as toujours le Tomcat dans ton sac, j'espère. »

« Oh, Reg. En fait c'est peut-être toi qui devrais être armé. »

« Peut-être que je devrais finaliser des projets de voyage, genre très, très lointains. Eric, inutile de le dire, continue à flipper de plus en plus au fur et à mesure qu'il s'enfonce là-dedans. Il insiste maintenant pour que nos rendez-vous galants aient lieu dans le Web Profond et non plus dans le métro, et franchement je suis un peu réticent. »

« Pourquoi une telle réticence ? »

« Tu es déjà descendu là-dedans ? »

« Il n'y a pas longtemps. Ça me paraît être un chouette endroit pour se retrouver en toute sécurité. »

« Puisque tu t'y sens si à l'aise, c'est peut-être toi qui devrais y descendre pour discuter avec Eric. On shunte l'intermédiaire. »

« Peut-être bien, à partir du moment où ça ne t'embête pas. » Est-ce au *hawala*, à *hashslingr* ou à la sécurité personnelle de Reg qu'elle pense ? Eh bien non, en fait c'est à ce terminal de navette variante Art déco de Lucas et Justin, qui pourrait, ou pas, lui permettre d'accéder à DeepArcher. Plutôt en dernière instance. Elle n'est pas encore tout à fait prête à l'admettre, mais elle est déjà en train d'envisager le premier brouillon d'un fantasme dans lequel Eric, sherpa du Web Profond, fidèle et beau gosse même peut-être, l'aide à trouver son chemin dans ce dédale. Nancy Drew mène la putain d'enquête. « Peut-être que je devrais faire une approche dans le monde réel d'abord.

Face à face. Voir à quel point on se fait mutuellement confiance. »

« Bonne chance. Tu trouves que moi je suis parano ? Actuellement, le simple fait de s'approcher du gars lui flanque les chocottes. »

« Je peux m'arranger pour que ce soit une rencontre accidentelle. Une manip assez standard. Peux-tu me fournir une liste des endroits où il traîne ? »

« Je t'enverrai ça par e-mail. » Et bientôt Reg, embrassant la rue d'un bref coup d'œil, a filé direction downtown, à des kilomètres dans le chatolement printanier.

Chez Maxime, la vessie est un détecteur des plus utiles. Quand Maxine est hors de portée de renseignements dont elle a besoin, elle peut passer des journées entières sans voir le moindre intérêt à aller pisser, mais lorsque des numéros de téléphone, des *koan* ou des tuyaux boursiers, dont il est probable qu'elle puisse tirer profit, sont à proximité, alors l'alarme faut-que-j'y-aille l'a conduite de manière fiable jusqu'à suffisamment de murs de toilettes significatifs pour qu'elle ait appris à y prêter attention.

Cette fois-ci, elle est dans le Flatiron District lorsque l'alarme se déclenche. Tout en sachant que c'est une erreur, elle pénètre dans la pénombre embuée de graillon et de fumée de cigarette à l'intérieur du Wall of Silence, naguère un haut lieu de la bulle Internet, ayant sombré depuis lors dans la boui-bouitude. Le chemin pour aller aux toilettes n'est pas aussi clairement indiqué qu'il devrait l'être. Et la voilà qui erre au milieu de clients attablés, soit des couples malheureux soit des hommes seuls, candidats potentiels à Allô-Déprime, semble-t-il. L'un d'entre eux, d'ailleurs, paraît prononcer son nom, de manière assez pressante. Enfin, il y a pressant et pressant. Elle plisse les yeux pour essayer d'y voir quelque chose dans la glauquerie ambiante.

« Lucas ? » Ouaip, et des signes de laisser-aller personnel même avec cet éclairage. « Tu saurais où ils planquent leurs WC par ici ? »

« Salut, Maxi, tant que tu y es, tu pourrais me rendre un petit service — »

« Tu viens de te séparer de quelqu'un », ceci étant le genre d'endroit qu'on choisirait naturellement pour ça, « et tu veux savoir comment elle va. Bien sûr. Comment s'appelle-t-elle ? »

« Cassidy, mais comment est-ce que tu — »

« Et c'est où ? »

Derrière elle, traversée de la cuisine, descente d'un escalier, passage de deux encoignures. Pas plus éclairé qu'en haut, et certains crieraient à l'euphémisme. Il y a une odeur de cannabis résolument en pleine combustion. Maxine scrute la courte rangée de cabinets. Pas de sang qui coule sous les portes, pas de sanglots incontrôlables, bien, bien... « Yo Cassidy ? »

« C'est qui ? », en provenance de l'un des cabinets. « La salope pour laquelle il m'a larguée, à tous les coups. »

« Nan, merci, bien essayé, mais j'ai déjà assez d'ennuis comme ça. Je vais juste entrer une minute », en poussant la porte du box contigu à celui de Cassidy.

« J'aurais dû me douter de ce qui m'attendait à la seconde où j'ai vu cet endroit », dit Cassidy. « On aurait mieux fait de régler tout ça dans la rue. »

« Lucas se sent un brin coupable, veut savoir si ça va pour vous. »

« Pas de souci, je suis descendue pisser, pas pour m'ouvrir une veine. Lucas qui ? »

« Oh. »

« M'étonne pas, ces putains de clubs où je me retrouve tout le temps. Il m'a dit qu'il s'appelait Kyle. »

Elles restent assises côte à côte, invisibles l'une pour l'autre, la cloison entre elle maculée d'inscriptions au marqueur, au crayon pour les yeux, au rouge à lèvres ultérieurement frotté et étalé de commentaires qui barrent en rafales le mur telles de fugaces ombres rouges, numéros de téléphone aux indicatifs antédiluviens, voitures à vendre, avis d'amour perdu, trouvé, ou espéré, doléances raciales, remarques illisibles en cyrillique, arabe, chinois, une toile de symboles, une brochure de voyages pour des périples nocturnes que Maxine n'a pas encore songé à faire. Pendant ce temps Cassidy jette les grandes lignes d'un pilote invendu sur le thème des rencontres amoureuses dysfonctionnelles au sud de la 14^e Rue, dans lequel Lucas, pour autant que puisse en dire Maxine, n'a qu'un rôle de figurant. Cela jusqu'à ce qu'inexplicablement – mais à peine l'espace d'un instant – Cassidy embraye sur DeepArcher.

« Ouais, l'écran d'intro », s'extasie Maxine, « c'est chouette. »

« C'est moi qui l'ai conçu. Comme cette nana qui a créé le jeu de

tarot, là. Chouette et n'oubliez pas cool », à moitié, mais à moitié seulement, ironique.

« Attendez, chouette et cool, où est-ce que j'ai entendu ça. »

Ouaip, il s'avère que la première fois qu'elle a rencontré Lucas, Cassidy travaillait pour hwgaahwgh.com.

« Est-ce que vous aviez la moindre espèce de contrat avec Lucas, Kyle, ou je ne sais qui ? »

« Non et je l'ai pas non plus fait par amour. Dur à expliquer. Tout m'est tombé dessus comme ça, pendant une journée et demie je me suis sentie embringuée par des forces extérieures à mon périmètre habituel, voyez ? Pas eu peur, c'est juste que je voulais en finir, j'ai écrit le fichier, fait le Java, y ai même pas rejeté un œil. Le truc que je me rappelle ensuite c'est l'un d'eux qui dit "la vache, c'est la lisière du monde", mais franchement je vois pas comment ils vont se débrouiller pour arriver à attirer du trafic. Je serais nouvelle utilisatrice, j'arriverais à froid là-dessus, je ferais genre Fermeture du Flux des Données en quatrième vitesse et j'essaierais d'oublier ça. C'est mieux s'ils visent le client unique, Gabriel Ice ou je ne sais qui. »

Peu après, en vertu d'une étrange extra-lucidité de WC, les dames émergent au même moment des cabinets et se dévisagent. Maxine n'est pas surprise outre mesure de trouver des tatouages, des piercings, une chevelure dans les teintes orchidée qu'on ne trouve pas sur n'importe quelle carte du génome humain, un âge un zeste au sud de la légalité pour quoi que ce soit. Le regard que lui renvoie Cassidy pendant ce temps donne à Maxine l'impression d'être Hillary Clinton, à peu de chose près.

« Vous pourriez aller voir là-haut s'il y est encore ? »

« Avec plaisir. » Elle monte et se retrouve de nouveau dans la bad-trip-sphère poisseuse. Oui il est encore là.

« Je commençais à m'inquiéter pour vous deux. »

« Lucas, elle a douze ans. Et tu as intérêt à lui payer ses droits d'auteur. »

De temps en temps, une entité fiscale telle que le Centre des Impôts de NYC embauchera un examinateur externe, particulièrement lorsqu'il y a un maire républicain, vu que ce parti a la singulière manie de penser que le secteur privé est toujours synonyme de bon et le secteur public synonyme de mauvais. Maxine revient au bureau à temps pour prendre un appel d'Axel Quigley, en direct de John Street, porteur des dernières nouvelles concernant une autre affaire, triste à fendre le cœur, de fraude à la TVA, il en fait un cas personnel comme toujours, quand bien même ça ne date pas d'hier. Les lanceurs d'alerte d'Axel ont tendance à être des employés mécontents, lui et Maxine se sont d'ailleurs rencontrés à l'occasion d'un Atelier de l'Employé Mécontent animé par le professeur Lavoof, généralement considéré comme le parrain de la Théorie du Mécontentement, fondateur du très influent *Disgruntled Employee Simulation Program for Audit Information and Review*, alias DESPAIR.

D'après Axel, quelqu'un de la chaîne de restaurants Muffins and Unicorns utilise *phantomware* pour falsifier les tickets de caisse. Les dispositifs de dissimulation des ventes sont soit installés en usine dans les caisses enregistreuses elles-mêmes soit gérés à partir d'un logiciel conçu à cet effet connu sous le nom de *zapper*, conservé sur un CD externe. Les preuves tendraient à incriminer un gérant de haut niveau, peut-être le patron. Le suspect le plus probable d'Axel est un certain Phipps Epperdew, mieux connu sous le sobriquet de Vip car il donne toujours l'impression de sortir d'un salon sélect ou d'avoir exhibé une carte de réduction sur laquelle figure cet acronyme.

Ce qui intéresse Maxine à propos de l'escroquerie au *zapper*, c'est l'aspect face-à-face. Cela ne s'apprend dans aucun manuel car rien n'est imprimé. Les caractéristiques inscrites dans le logiciel, qu'on ne trouve pas dans le manuel, sont censées à la place être transmises en

personne, oralement, du responsable de la caisse enregistreuse à l'utilisateur. De la même manière que certains usages magiques sont transmis par les rabbins voyous aux apprentis via la Kabbale. Si le manuel est l'équivalent du texte sacré, alors les travaux dirigés sur *phantomware* sont la connaissance secrète. Et les geeks qui en font la promotion – à quelques détails près, comme la droiture, les pouvoirs spirituels élevés – ce sont les rabbins. Tout cela strictement privé et même, d'une façon tordue, romantique.

Vip a la réputation de faire des affaires avec des interlocuteurs pas clairs au Québec où le secteur de *zapper* est ces temps-ci florissant. Au cœur de l'hiver dernier, Maxine fut ajoutée à une ligne du budget municipal, motus et bouche cousue bien entendu, et envoyée par avion à Montréal avec pour mission de *chercher le geek*. Elle se fit enregistrer comme passagère à destination de Dorval, descendit au Courtyard Marriott sur Sherbrooke, et alla *shlepper* en ville, fit chou blanc à moult reprises, s'enfonça dans un dédale de bâtiments gris où, à moult niveaux au-dessous de la rue et après maints couloirs, on entendait des sons de cafétéria, et une fois passé un coin voilà que se pressait le *Tout-Montréal* en plein déjeuner dans une enfilade de salles à manger, distribuées façon archipel dans la cité souterraine, qui à cette époque semblait s'étendre si rapidement que personne ne connaissait de carte fiable pour s'y repérer. En plus de cela, de quoi *magasiner* jusqu'à ce que Maxine atteigne son seuil de nausée, entrées de secours de stations du métro, bars avec orchestre jazzy, palais de la crêpe et restaurants spécialisés dans la *poutine*, vues en perspective sur un nouveau couloir flambant neuf en passe d'être investi en location par davantage de boutiques, le tout sans la moindre nécessité de s'aventurer là-haut dans les rues bloquées par la neige au-dessous du zéro Fahrenheit. Finalement, à un numéro de téléphone obtenu sur un mur des toilettes d'un bar de Mile End, elle joignit un certain Félix Boïngueaux, qui opérait depuis un appartement en sous-sol, une *garçonnière* comme ils disent, à deux pas de Saint-Denis, et à qui le nom de Vip ne se contenta pas de tirer la sonnette du souvenir mais menaça d'entrer en enfonçant la porte à coups de pied, apparemment pour cause de retard de paiements.

Ils convinrent de se retrouver à NetNet, une laverie avec connexion Internet, bientôt appelée à devenir légendaire sur le Plateau. Félix semblait presque être en âge de conduire.

Passé le stade du *enchanté*, Félix, comme tout le monde en ville, n'eut aucun problème à embrayer sans levier de vitesses sur l'anglais. « Donc vous et M. Epperdew êtes collègues ? »

« Voisins, en fait, à Westchester. » Maxine, tâchant de se faire passer comme tant d'autres pour quelqu'un dans les affaires, s'intéressant aux « options d'effacement cachées » pour son réseau de points de vente, pure curiosité technique, bien entendu.

« Je m'adresserai peut-être bientôt à vous pour des financements. »

« Je crois qu'aux States il y aura peut-être un problème de légalité... ? »

« Non, en réalité ce serait pour lancer un projet PCM. »

« Une, euh, drogue récréative ? »

« *Phantomware CounterMeasures*, mesures anti-*phantomware*. »

« Attendez, vous êtes censée être pro-*phantomware*, c'est quoi cette histoire d'"anti" ? »

« On le construit, on le neutralise. Vous fronchez les sourcils. Nous sommes par-delà le bien et le mal, la technologie, c'est neutre, tsé ? »

Retour à l'appartement en sous-sol de Félix pour le film du soir à la télévision sur la chaîne des Peuples Aborigènes, dont la filmothèque contient tous les films avec Keanu Reeves, y compris, ce soir-là, le préféré de Félix, *Johnny Mnemonic* (1995). Ils fumèrent de l'herbe, se firent livrer une pizza Montréal avec une garniture composée de différentes saucisses peu connues, s'immergèrent dans le film, et Rien, comme aurait dit Heidi, Ne Se Produisit, si ce n'est que deux jours plus tard Maxine reprit l'avion pour New York avec un fichier sur Vip Epperdew plus mastoc, et de loin, que ce avec quoi elle était arrivée, et l'Administration considéra que son argent avait été bien dépensé.

Puis, pendant des mois, silence de leur part, jusqu'à maintenant où soudain tiens revoilà Axel. « Juste pour vous informer que Vip va passer à la casserole, les Impôts vont le saisir à feu vif. »

« Merci pour le bulletin d'informations, je commençais à ne plus fermer l'œil. »

« Le ministère public est en train de préparer les papiers à l'heure où nous parlons. Il ne nous manque plus qu'un ou deux détails. Par exemple savoir où il est. Vous ne seriez pas au courant, par hasard ? »

« Vip et moi on *schmooze* pas vraiment ensemble, Axel. Fichtre. Une brave fille adresse un simple sourire à un témoin et tout le monde commence à se faire des idées. »

Ce soir, la descente dans le sommeil est hélicoïdale et lente. Comme les insomniaques qui revisitent certaines mélodies et paroles de leur jeunesse, de même Maxine n'arrête pas de tourner autour de Reg Despard, à l'époque à bord du *Aristide Olt*, ce jeunot élané et pétillant, traversant avec un sourire si décidé le quotidien misérable du réalisateur indé au carnet d'adresses trop maigre. Espérer que son projet hashslinrz ne finira pas trop mal pour lui c'est se vautrer dans un bain chaud de déni. Il se trame autre chose, Reg a su exactement à qui apporter cette affaire, il a vu clair dans Maxine, a deviné qu'elle éprouverait quelque chose de similaire à sa propre alerte face au dépassement du périmètre de la cupidité ordinaire, la locomotive de la nuit et de l'oubli artificiel, sur les rails, prenant de la vitesse...

Moment où, juste avant la transition au sommeil paradoxal, le téléphone sonne et c'est Reg lui-même.

« Y a plus de film, Maxi. »

« Tu as prévu de te lever à quelle heure demain, Reg ? » Ou, pour dire les choses autrement, putain c'est le milieu de la nuit ici.

« Vais pas dormir cette nuit. »

Ce qui signifie que probablement Maxine non plus. Donc ils se retrouvent pour un petit déjeuner très matinal dans un restaurant ukrainien de l'East Village ouvert vingt-quatre heures sur vingt-quatre. Reg est déjà là, dans un coin, il tapote sur son PowerBook. C'est l'été, pourtant pas encore trop humide ni trop horrible, mais il transpire.

« Tu as une sale mine, Reg, que s'est-il passé ? »

« Techniquement », en éloignant ses mains du clavier, « je suis censé pouvoir circuler à ma guise chez hashslinrz, d'accord ? Si ce n'est que j'ai toujours su que c'était pas le cas. Et bon, bah hier, finalement, j'ai poussé la mauvaise porte. »

« Tu es sûr de ne pas l'avoir trouvée fermée à clé et de ne pas y être allé à la pince-monseigneur ? »

« Ma foi, elle aurait pas dû être fermée à clé, sur la porte il y avait un panneau "Toilettes". »

« Donc tu es entré illégalement... »

« Peu importe. Bref, je me retrouve dans cette pièce, pas de porcelaine en vue, on dirait un labo, des paillasses, du matériel, plein de trucs, des câbles, des prises, pièces et main-d'œuvre pour un boulot

dont je me rends vite compte que je ne veux rien en savoir. Et c'est à ce moment-là que je remarque qu'il y a tous ces A-rabes qui papotent, et qui à la minute où je passe la porte ferment leur clapet.

« Comment sais-tu que ce sont des Arabes, ils étaient en tenue, il y avait des chameaux ? »

« J'ai eu l'impression que c'est ce qu'ils parlaient, c'étaient pas des Anglo, ni des Chinois, et quand je leur ai fait signe genre "Yo gros Renoi des sables, ça baigne —" »

« Reg. »

« Eh ben, plus tendance *Ayn al-hammam*, où sont les toilettes, et l'un d'eux vient direct me voir, froid, poli : "Vous cherchez les toilettes, monsieur ?" Ça marmonne mais personne me tire dessus. »

« Est-ce qu'ils ont vu la caméra ? »

« Difficile à dire. Cinq minutes plus tard je suis convoqué au bureau du Grand Holiday-on-Ice en personne, première chose qu'il veut savoir c'est si j'ai fait des images de la pièce et des gars qui y étaient. Je lui dis que non. Je mens bien sûr.

« Et il me sort comme ça : "Pasque si vous avez fait des images, il va falloir que vous me les donniez." C'est ce "va falloir", je pense, comme quand les flics te disent qu'il "va falloir" que tu t'éloignes de la voiture. C'est là que j'ai commencé à avoir les jetons. À avoir des doutes sur tout le putain de projet, franchement. »

« Qu'est-ce qu'ils faisaient ces gars ? Montaient une bombe ? »

« J'espère pas. Bien trop de circuits imprimés partout. Une bombe avec toute cette logique attachée dessus... ? C'est les ennuis assurés en bout de chaîne. »

« Est-ce que je peux jeter un œil aux images ? »

« Je te les mettrai sur un DVD. »

« Eric les a vues ? »

« Pas encore, il est sorti patrouiller, à l'heure où on cause, quelque part dans la zone frontière Brooklyn-Queens, il se fait passer pour un camé qui cherche du qat. Mais en réalité il cherche l'*hawaladar* de Ice. »

« Comment se fait-il qu'il soit d'un coup devenu si motivé ? »

« Je pense que c'est parce qu'il y a moyen de pécho, mais j'essaye de pas demander. »

Elle est sous la douche en essayant de reprendre ses esprits lorsque quelqu'un passe la tête par le rideau et fait le fameux iii-iii-iii strident de la scène de *Psychose* (1960). À une époque, elle aurait hurlé, aurait fait une syncope, mais maintenant, reconnaissant l'intention joyeuse, elle se contente de marmonner : « Bonsoir, chéri », car c'est qui qui se pointe, mais c'est Horst Loeffler, loin d'être de l'histoire ancienne, déboulant comme Basil St. John dans la vie de Brenda Starr, à l'improviste, un an de rides en plus creuse son visage, déjà prêt à repartir, tandis qu'en contrechamp les petites larmes polarisées scintillantes, juste au bon moment, apparaissent à la lisière des paupières de Brenda.

« Hé ! J'ai un jour d'avance, étonnée ? »

« Non, et aussi arrête de mater, Horst ! Je sors dans une minute. » Est-ce un braquemart ? Elle a battu en retraite dans la douche trop tôt pour en être sûre.

Elle arrive dans la cuisine, toute rose de vapeur et humide, les cheveux noués dans une serviette, portant un peignoir en tissu éponge volé dans un spa du Colorado où ils ont jadis passé une quinzaine, à l'époque où le monde était romantique, et trouve Horst en train de chanter, pour une raison dont elle ne s'enquerra jamais, le thème de *Mister Rogers*, « C'est une journée splendide dans le quartier », tout en fouinant dans le congélateur. Commentant ces moult pans d'histoire recouverts de givre. Pas dû manger grand-chose dans l'avion, on dirait.

« Ah, voilà. » Horst, avec un don de sourcier particulier lorsqu'il s'agit de glace Ben & Jerry, sort un litre de Chunky Monkey semi-cristallisé, s'assoit, prend une cuillère gigantesque dans chaque main, et pioche. « Et au fait », au bout d'un moment, « où sont les garçons ? »

La cuillère supplémentaire, a-t-elle appris, c'est pour faire de la bouillie. « Otis dîne chez Fiona, Ziggy est à l'école, en répète. Ils jouent *Blanches colombes et vilains messieurs* samedi soir, donc tu arrives juste à temps, Ziggy sera Nathan Detroit. Tu t'en es mis sur le nez, là. »

« Vous m'avez tous manqué. » Quelque chose de particulier dans le ton de Horst suggère, et pas pour la première fois, que si Maxine le voulait, elle pourrait concéder que, loin de réclamer une quête égocentrique de par le monde à la recherche du sérum de l'orchidée

noire, en fait, ce que Horst soupçonne à peine et que son système immunitaire ne supporte pas très bien ces temps-ci c'est le redoutable Blues de l'Ex-Mari.

« On va probablement se faire livrer le dîner, dès que Ziggy sera revenu, si ça t'intéresse. »

Moment à peu près où Ziggy fait son entrée d'un pas nonchalant. « M'man, c'est qui le craignos, laisse-moi deviner, encore un rendez-vous galant avec un inconnu ? »

« Quoi », Horst après un rapide coup d'œil, « encore toi. »

L'étreinte, Maxine en a l'impression en les regardant du coin de l'œil, est un peu plus longue que ce à quoi on aurait pu s'attendre.

« Comment ça se passe au baston judaïque ? »

« Oh, ça avance. Tué un entraîneur la semaine dernière. »

« Génial. »

Maxine, faisant semblant de compulsurer une pile de menus livraison à domicile, « Qu'est-ce que vous voulez manger les gars ? À part quelque chose d'encore vivant. »

« Du moment que c'est pas de la bouffe macro débilo de hippie. »

« Oh, allez, papa – Tartine de Céréales Germées ? Beignet de Betterave Bio ? Mmm-mmm ! »

« On en a l'eau à la bouche rien que d'y penser ! »

Ils sont rejoints peu après par Otis, un vrai chipoteur celui-là, encore affamé parce que les recettes de Vyrva tendent vers l'expérimental, si bien que d'autres cartes viennent grossir la pile et les négociations menacent de durer une bonne partie de la nuit, compliquées par les Règles de Vie de Horst, qui bannit par exemple les restaurants affichant des logos personnifiant la nourriture avec un visage ou une tenue fantaisiste. Ils finissent comme toujours par commander à la Pizza Polyvalente, dont le menu avec les options en matière de garnitures, de pâte et de format est à peu près aussi épais qu'un catalogue de vacances Hammacher Schlemmer et dont la zone de livraison n'inclut même pas cet appartement, nécessitant l'habituelle discussion talmudique au téléphone pour savoir tout d'abord s'ils daigneront les livrer.

« Du moment que je suis devant la télécho à neuf heures », Horst étant un inconditionnel de la chaîne câblée BPX qui diffuse exclusivement des biographies cinématographiques, « il va y avoir l'US Open, des biopics de golfeurs toute la semaine, Owen Wilson dans le

rôle de Jack Nicklaus, Hugh Grant dans *The Phil Mickelson Story...* »

« J'avais l'intention de regarder le spécial *Tori Spelling* sur Lifetime, mais je peux toujours m'installer devant l'autre télé, je t'en prie, fais exactement comme si tu étais ici chez toi. »

« Fort obligeant de ta part, mon pe-tit bagel complet. »

Les garçons roulent les yeux au ciel, plus ou moins en synchro. Les pizzas arrivent, tout le monde se sert, il s'avère que cette fois-ci Horst a l'intention de rester un certain temps à New York.

« J'ai pris une sous-loc dans un espace de bureaux là-bas, au World Trade Center. Je devrais plutôt dire là-haut, c'est à l'étage cent et quelques. »

« Pas vraiment terre du soja », fait remarquer Maxine.

« Oh, l'endroit où l'on est n'a plus guère d'importance. L'ère des cotations à la criée touche à sa fin, tout le monde passe à ce truc, Globex, là, sur Internet, je mets juste plus de temps que les autres à m'adapter, si le business capote, je pourrai toujours faire figurant dans les films de dinosaures. »

Très tard dans la soirée, parvenant à se détacher des complexités de l'affaire hashslingrz, Maxine est attirée dans la chambre d'amis par une voix qui émane du téléviseur, parlant avec un accent emphatique gracieusement dérangé, presque familier – « Je respecte votre... expérience et votre connaissance du green mais... je pense que pour ce trou un... fer cinq serait... inapproprié... » et bien sûr c'est Christopher Walken qui joue dans *The Chi Chi Rodriguez Story*. Et Ziggy et Otis et leur père tous sur le lit roupillent.

C'est que, eh bien, ils l'adorent. Elle est censée faire quoi ? Elle voudrait s'allonger à côté d'eux, voilà ce qu'elle a envie de faire, et regarder la fin du film, sauf qu'ils prennent toute la place. Elle retourne dans le séjour, met la même chaîne, et s'endort sur le canapé, mais pas avant que Chi Chi remporte le Western Open de 1964, à un coup près, devant Gene Hackman qui fait une brève apparition dans le rôle d'Arnold Palmer.

Si tu étais aussi amère que tout le monde – enfin, que Heidi – le pense, tu ne devrais pas tolérer ça, se dit-elle juste avant de piquer du nez, tu obtiendrais une ordonnance restrictive et tu enverrais les enfants en colo dans les Catskills...

Le lendemain Horst emmène Otis et Ziggy dans son nouveau bureau au World Trade Center et ils déjeunent au Windows on the

World, une tenue correcte y est exigée, aussi les garçons portent-ils veste et cravate. « C'est comme aller à Collegiate », marmonne Ziggy. Il se trouve qu'un vent tout sauf modéré souffle ce jour-là, si bien que la tour tangue sur une amplitude d'un mètre cinquante, qui en paraît le double. Les jours de tempête, d'après Jake Pimento, le colocataire de Horst, c'est comme si on était dans le nid-de-pie d'un très grand bateau, on domine les hélicoptères, les avions privés et les immeubles alentour. « Ça paraît un peu fragile là-haut », à Ziggy.

« Tu parles », dit Jake, « construit comme un cuirassé. »

Samedi soir à Kugelblitz, bien que l'équipe des éclairages se défonce et mélange ou oublie des tops de départ, et que les mêmes interprétant Sky et Sarah, qui sortaient ensemble dans la vraie vie, aient rompu bruyamment et publiquement à la répétition générale, *Blanches colombes et vilains messieurs* est un franc succès, qui passera encore mieux sur le DVD que M. Stonechat, le metteur en scène, est en train de tourner, vu la multiplicité des angles de vision de l'auditorium Scott et Nutella Vontz, l'architecte n'ayant en effet, en raison d'une sorte de maladie mentale, pas cessé de changer d'avis quant à certaines nuances de conception, telles que placer des rangées de sièges face à la scène, par exemple, et ainsi de suite.

Les grands-parents hurlent des bravos et prennent des photos. « Venez à la maison », Elaine adressant à Horst l'habituel regard noir de la *shviger*, « boire un café. »

« Je vais vous accompagner jusqu'au coin de la rue », dit Horst, « mais ensuite j'ai encore des affaires à régler. »

« Il paraît que vous emmenez les enfants dans l'Ouest... ? » dit Ernie.

« Midwest, là où j'ai grandi. »

« Et vous allez juste traîner dans les salles de jeux vidéo toute la journée », Elaine onctueuse comme une brioche.

« La nostalgie », essaye d'expliquer Horst. « Quand j'étais gamin, c'était l'âge d'or des salles de jeux, et maintenant je crois que je n'arrive pas à admettre que c'est fini. Tous ces jeux sur ordinateur pour la maison, Nintendo 64, PlayStation, cette Xbox, là, peut-être que j'ai juste envie que les garçons voient ce que c'était que de dézinguer des aliens au temps jadis. »

« Mais... techniquement n'est-ce pas du kidnapping ? Traversée des frontières inter-États et je ne sais quoi... ? »

« Maman », Maxine s'étonnant elle-même, sur ce coup, « c'est... leur père... »

« Ma vésicule biliaire, Elaine, de grâce », conseille Ernie.

Le coin de rue, enfin. Horst salue de la main. « À plus tard, tout le monde. »

« Appelle si tu dois rentrer tard... ? », Maxine essayant de se souvenir à quoi ça ressemble, « normal et marié ». Croiser le regard de Horst serait chouette aussi, mais non, des clous.

« À cette heure de la nuit ? » se demande Elaine une fois Horst hors de portée de voix. « Quel genre d'“affaires” ça peut être, redis-moi ? »

« Il serait venu avec nous tu t'en serais plainte », Maxine se demandant pourquoi soudain maintenant elle défend Horst. « Peut-être qu'il essaye d'être poli, tu as déjà entendu parler de ça ? »

« Bon, on a acheté assez de pâtisseries pour nourrir un régiment, je ferais peut-être bien d'appeler — »

« Non », grogne Maxine, « personne d'autre. Pas d'avocat d'affaires, pas de gynéco obstétricien qui passe faire un saut en short de jogging Harvard, rien de tout ça. S'il te plaît. »

« Ça, on peut dire qu'elle ne l'a pas digéré, hein », dit Elaine, « c'est arrivé une seule fois. Parano, je vous jure. »

« De qui tient-elle ça », Ernie ne pose pas véritablement la question. Un numéro en duo que Maxine a peut-être déjà entendu une ou deux fois dans sa vie. Ce soir, commencée par une discussion modérée sur Frank Loesser, le compositeur d'opéra, la conversation devient bientôt plus floue et bascule sur l'opéra en général, comprenant un échange animé pour savoir qui chante le mieux *Nessun dorma*. Ernie estime que c'est Jussi Björling, Elaine que c'est Deanna Durbin dans *La Sœur de son valet* (1943) qui passait à la télévision l'autre soir. « Ces paroles en anglais ? », Ernie faisant la grimace, « de la sous-Tin Pan Alley. Atroce. C'est une fille charmante, mais elle n'a pas de squillo. »

« Elle est soprano, Ernie. Et Björling, on aurait dû lui retirer sa carte syndicale, cette inflexion suédoise qu'il met sur “*Tramontate, stelle*”, inacceptable. »

Et ainsi de suite. Quand Maxine était petite, ils essayaient constamment de la traîner au Met, mais ça n'a jamais pris, elle n'est jamais devenue opéraphile, pendant des années elle a cru que Jussi

Björling était un campus en Californie. Même les matinées un peu bébêtes auxquelles participaient des célébrités de la télé avec des cornes sortant des côtés du casque ne parvenaient pas à l'intéresser. Heureusement ça n'avait sauté qu'une génération, et Ziggy et Otis sont tous deux devenus des amateurs sur qui leurs grands-parents peuvent compter pour les accompagner à l'Opéra, Ziggy avec un faible pour Verdi, Otis pour Puccini, aucun des deux ne faisant grand cas de Wagner.

« En fait, mamie, papy, sauf votre respect », réalise maintenant Otis, « c'est Aretha Franklin, la fois où elle a remplacé Pavarotti aux Grammys il y a super longtemps, en 98. »

« Il y a super longtemps, en 98. » Effectivement ça remonte à la préhistoire. Approche donc, mon petit trésor », Elaine tend la main pour lui pincer la joue, manœuvre à laquelle il arrive à se soustraire.

Elaine et Ernie habitent un sept-pièces classique d'avant la guerre, à loyer bloqué et aux plafonds comparables en hauteur au dôme d'un stade sportif. À quelques pas du Met, inutile de le dire.

Elaine agite une baguette magique, et le café et les pâtisseries se matérialisent.

« Pas assez ! » Chaque gamin tenant une assiette où s'entassent jusqu'à une dangereuse altitude viennoiseries, cheesecakes, strudels.

« Vous deux, je vais vous coller une *frosk...* », tandis que les garçons se précipitent dans la chambre d'à côté pour regarder *Space Ghost Coast to Coast*, dont leur grand-père a eu la bonne idée d'enregistrer tous les épisodes. « Et pas de miettes par terre, hein ! »

Par réflexe Maxine jette un œil dans les chambres qu'elle et sa sœur, Brooke, ont naguère occupées. Dans celle de Brooke on dirait maintenant que tout est neuf, meubles, rideaux, papier peint aussi. « Qu'est-ce que c'est que ça. »

« Pour Brooke et Avi, à leur retour. »

« Et c'est pour quand ? »

« Quoi », Ernie avec une lueur malicieuse, « tu as loupé la conférence de presse ? Aux dernières nouvelles c'est pour avant la fête du Travail, encore qu'il l'appelle probablement la fête du Likoud. »

« Voyons, Ernie. »

« J'ai dit quelque chose ? Elle veut épouser un zélote, c'est elle que ça regarde, la vie est pleine de ces jolies surprises. »

« Avram est un mari convenable », Elaine en secouant la tête, « et

je dois dire qu'il n'est pas très politisé. »

« Logiciel pour anéantir les Arabes, je suis désolé, c'est pas politisé ? »

« Dites, y en a qui essayent de boire leur café tranquilles ici », intervient mélodieusement Maxine.

« Ça va », Ernie, les paumes levées vers les Cieux, « toujours le cœur de la mère qui tombe à côté de la boîte à chaussures dans la neige, personne ne s'inquiète jamais des pères, non, les pères n'ont pas de cœur. »

« Oh, Ernie. C'est un fondu d'ordinateurs comme tous ceux de sa génération, il est inoffensif, alors laisse-le donc tranquille. »

« Il est si inoffensif ? Alors pourquoi le FBI rapplique tous les quatre matins pour nous interroger à son sujet ? »

« Le quoi ? » Tandis que retentit le gong d'un film de Fu Manchu à ce jour inédit, abrupt et strident, dans quelque lobe du cerveau-point-trop-obscur, Maxine, quoique depuis longtemps diagnostiquée Carence Chronique en Chocolat, sa fourchette arrêtée en l'air et les yeux encore fixés sur un gâteau à la mousse aux trois chocolats de chez Soutine, éprouve un soudain regain d'intérêt.

« Donc peut-être c'est la CIA », Ernie en haussant les épaules, « la NSA, le KKK, qui sait, "Simplement quelques détails supplémentaires pour nos fichiers", c'est comme ça qu'ils aiment présenter les choses. Et ensuite des heures de ces questions vraiment gênantes. »

« Quand est-ce que ça a commencé ? »

« Juste après le départ d'Avi et de Brooke pour Israël », Elaine en est presque sûre.

« Quel genre de questions ? »

« Associés, employeurs anciens et actuels, famille, et oui, puisque tu t'apprêtes à poser la question, ton nom a effectivement été mentionné, oh et », Ernie maintenant avec un regard rusé qu'elle connaît bien, « si tu ne veux pas ce bout de gâteau, là — »

« Du moment que tu expliques à Lenox Hill les blessures par fourchette. »

« Tiens, un des gars t'a laissé sa carte », Ernie la lui tendant, « il veut que tu l'appelles, rien de pressé, quand tu auras une minute. »

Elle regarde la carte. Nicholas Windust, agent des Affaires Spéciales, et un numéro de téléphone avec 202 comme indicatif, donc DC, très bien, mais rien d'autre sur la carte, pas de nom d'agence ou

de bureau, ni même de logo.

« Il était très bien sapé », se souvient Elaine, « pas comme ils s'habillent d'habitude. De très belles chaussures. Pas d'alliance. »

« J'y crois pas, elle essaye de me maquer à un agent fédéral ? Qu'est-ce que je raconte, bien sûr que j'y crois. »

« Il a posé beaucoup de questions à ton sujet », poursuit Elaine.

« Rrrrr... »

« D'un autre côté », tranquillement, « tu as peut-être raison, on ne devrait jamais sortir avec un agent du gouvernement, du moins tant qu'il n'aura pas vu la *Tosca* au moins une fois. D'ailleurs nous avions des billets, mais ce soir-là tu avais d'autres projets. »

« M'man, c'était en 1985. »

« Plácido Domingo et Hildegard Behrens », Ernie rayonnant. « Légendaire. Tu n'as pas d'ennuis, hein ? »

« Oh, p'pa. J'ai peut-être une douzaine d'affaires en cours en même temps, et ça touche toujours de près ou de loin les autorités fédérales – un contrat avec le gouvernement, un règlement bancaire, un hic avec la loi RICO, juste de la paperasse en plus et ensuite ça disparaît jusqu'à ce qu'il y ait autre chose. » Tâchant de ne pas trop avoir l'air d'apaiser les angoisses de quelqu'un, là.

« Il semblait... », Ernie jetant un petit coup d'œil, « on n'aurait pas dit un gratte-papier. Plus un gars de terrain. Mais mes réflexes sont peut-être un peu rouillés. Il m'a montré mon propre dossier, je te l'ai dit ? »

« Il quoi ? Mise en confiance du sujet interrogé, sans aucun doute. »

« C'est moi ça ? » fit Ernie quand il vit la photo. « Je ressemble à Sam Jaffe. »

« Un ami à vous, monsieur Tarnow ? »

« Un acteur de cinéma. » Expliquant à Efrem Zimbalist Jr ici présent comment dans *Le Jour où la Terre s'arrêta* (1951) Sam Jaffe, jouant le professeur Barnhardt, l'homme le plus intelligent au monde, Einstein mais pas Einstein, après avoir écrit quelques équations sophistiquées sur tout le tableau noir de son bureau, sort une minute. L'extraterrestre Klaatu arrive, à sa recherche, et voit le tableau couvert de symboles comme le pire cours d'algèbre auquel on ait jamais assisté, remarque ce qui semble être une erreur en plein milieu, efface une formule et en écrit une autre à la place, puis s'en va. Quand le

professeur revient, il remarque immédiatement la modification dans ses équations et se tient là radieux devant le tableau noir. C'était une expression similaire qui avait traversé le visage d'Ernie juste au moment où tombait l'obturateur fédéral dissimulé.

« J'ai entendu parler de ce film », s'était souvenu ledit Windust, « propagande pacifiste en pleine Guerre Froide, je crois qu'il a été signalé comme d'inspiration potentiellement communiste. »

« Ouais, c'est votre engeance qui a blacklisté Sam Jaffe aussi. Il n'était pas communiste, mais il a refusé de témoigner. Pendant des années aucun studio n'a voulu l'engager. Il a gagné sa vie comme prof de maths en lycée. Assez bizarrement. »

« Il a été prof en lycée ? Qui a pu être déloyal au point de l'embaucher ? »

« On est en 2001, Maxeleh », Ernie secouant maintenant la tête, « la Guerre Froide est théoriquement terminée, comment est-il possible que ces gens n'aient pas changé ou évolué, d'où vient une si terrible inertie ? »

« Avant tu disais toujours que leur moment de gloire n'était pas encore arrivé, qu'il était à venir. »

À l'heure du coucher Ernie avait coutume de raconter à ses filles des histoires effrayantes de liste noire. Certains enfants avaient droit aux Sept Nains, pour Maxine et Brooke c'étaient les Dix d'Hollywood. Les trolls, les méchantes sorcières et autres étaient habituellement des Républicains des années cinquante, d'une haine toxique, le curseur bloqué aux alentours de 1925, animés d'une révolulsion presque physique pour tout ce qui se situait à gauche de « capitalisme », ce qui signifiait habituellement garder un tas d'argent hors de portée des déprédations du FISC. Quand on avait grandi dans l'Upper West Side, il était impossible de ne pas avoir entendu parler de ces gens. Maxine se demande souvent si ça n'a pas contribué à son orientation vers l'investigation dans le domaine de l'escroquerie, autant que ça a pu orienter Brooke vers Avi et sa version néo-informatique de la politique.

« Donc tu vas le rappeler ? »

« Tu me fais penser à qui-tu-sais, la petite dame, là. Non, p'pa, je n'en ai nullement l'intention. »

A priori ce n'est pas à Maxine de prendre cette initiative, de toute façon. Le lendemain, fin de journée à l'heure de pointe, il commence tout juste à pleuvoir... parfois elle ne peut pas résister, elle a besoin d'être dehors dans la rue. Ce qui pourrait n'être qu'un simple point sur la courbe de la journée de travail, une reconvergence de ce que la journée a éparpillé comme a dit Sappho quelque part dans un cours de fac, Maxine a oublié, se transforme en un million de drames piétonniers, chacun chargé de mystère, plus intense que ce que la lumière du jour par baromètre sous haute pression ne permettra jamais. Tout change. Il y a cette odeur de propre que dégage ce sur quoi il a plu. Le bruit de la circulation se liquéfie. Des reflets de la rue sur les fenêtres des bus de la ville emplissent l'intérieur des bus d'images 3D illisibles, tandis que la surface se transforme inexplicablement en volume. Les New-Yorkais moyens, *schmucks* arrogants, qui s'agglutinent sur les trottoirs, gagnent eux aussi en profondeur, en détermination – ils sourient, ils ralentissent, même avec un téléphone cellulaire collé à l'oreille, ils sont plus enclins à chanter pour quelqu'un qu'à brailler. On en voit certains promener sous la pluie les plantes vertes de la maison. Même le plus léger contact de parapluie à parapluie peut être érotique.

« Si c'est le bon parapluie, tu veux dire », chercha une fois Heidi à clarifier.

« Heidi la pinailleuse, n'importe quel parapluie, qu'est-ce que ça peut faire ? »

« Maxine la cruche, tu pourrais tomber sur Ted Bundy. »

Or ce soir-là il s'avère que c'est effectivement quelque chose dans ce goût. Maxine est sous un échafaudage, elle patiente durant un moment de brève intensité de pluie torrentielle lorsqu'elle prend conscience d'une sorte de présence masculine. Les parapluies se touchent. *Strangers in the night, exchanging* – Non, attendez, ça c'est autre chose.

« B'soir, madame Tarnow. » Il lui tend une carte de visite, qu'elle reconnaît, la copie de celle qu'Ernie lui a passée la veille au soir. Celle-ci elle ne la prend pas. « Rien à craindre, pas de puce GPS ni rien. »

Diantre. La putain de voix, sonore, surentraînée, faux-cul comme un appel de démarchage sur un répondeur téléphonique. Elle risque un coup d'œil oblique. La cinquantaine, chaussures brun minuit, l'idée

qu'Elaine se fait du beau, trench-coat à fort pourcentage en polyester. Depuis l'école primaire, le genre de personne dont tout le monde, y compris elle, lui a toujours dit qu'il ne fallait pas s'approcher. Donc évidemment elle fonce bille en tête.

« J'en ai déjà une comme ça. Vous voilà en chair et en os, Nicholas Windust, j'imagine que vous n'avez sur vous ni pièce d'identité qui prouve que vous appartenez à une agence fédérale, ni mandat ni rien ? Citoyenne prudente, comprenez, je tâche de participer, à ma modeste échelle, à la lutte contre le crime... ? » Quand apprendra-t-elle à la mettre en veilleuse ? Pas étonnant que les zigotos de la Personnalité Borderline ne la lâchent pas, leurs relances de saison sont en fait des mises à jour de calibration de la paranoïa et elle les ignore à ses risques et périls. Qu'est-ce qui cloche chez moi, se demande-t-elle, suis-je une espèce de béni-oui-oui compulsive ? Suis-je aussi désespérée que Heidi le dit toujours ?

Il a pendant ce temps ouvert brièvement un vague bidule en cuir sorti de sa poche, l'a refermé aussi sec, ce pourrait être une carte de fidélité de chez Costco, n'importe quoi. « Écoutez, vous pouvez vraiment nous aider. Si ça ne vous ennuyait pas de me suivre au Siège, ça ne devrait pas prendre — »

« Vous êtes chtarbé ? »

« OK, alors eh bien La Cibaëña sur Amsterdam ? Je veux dire, c'est pas ça qui empêchera de vous faire droguer et kidnapper, mais le café doit être meilleur qu'il ne l'est downtown. »

« Cinq minutes », marmotte-t-elle. « Considérez qu'il s'agit d'un *speed interrogating*. » Mais d'ailleurs pourquoi lui accorde-t-elle autant ? Besoin de l'approbation parentale au bout de trente, quarante ans ? Super. Bien sûr Ernie est encore persuadé que les Rosenberg étaient innocents et déteste le FBI et tous ses clones, tandis qu'Elaine souffre d'un syndrome OY – Obsessionnelle Yenta – non diagnostiqué. Au-delà de ça, il y a écrit Inadmissible sur le front de cet homme, aussi implacable qu'une alarme automobile. James Bond a le beau rôle, les Britiches retombent toujours sur leurs pattes grâce à l'accent, l'endroit où le smoking a été acheté, toute une gamme de marqueurs de classe. À New York il n'y a guère en réalité que les chaussures.

Moment de son analyse où la pluie s'est un peu calmée et les voilà à hauteur du café sino-dominicain La Cibaëña. C'est mon quartier, lui apparaît-il tardivement, et si quelqu'un me voit ici avec ce peigne-

cul ?

« Vous aurez peut-être envie de goûter les *catibias* du général Tso, on en dit le plus grand bien. »

« Du porc, je suis juive, un truc dans le Lévitique, cherchez pas. » Maxine en fait a faim mais commande juste un café. Windust veut un *morir soñando* et bavarde un bon moment à ce sujet en dialecte dominicain avec la serveuse.

« Fantastique *morir soñando* ici », informe-t-il Maxine, « vieille recette Cibao, transmise au sein de la famille depuis des générations. »

Il se trouve que Maxine connaît le propriétaire qui est en train de fourrer des Creamsicles dans le mixeur. Elle envisage de mettre Windust au courant mais aussitôt ça la chiffonne de se dire que ce réflexe la fera passer pour une grosse maligne. « Bien. C'était au sujet de mon beau-frère ? Il va revenir d'ici deux semaines, vous pourrez lui parler en direct. »

Windust expire bruyamment par le nez, c'est plus du regret que de la contrariété. « Vous voulez savoir pourquoi la communauté de la Sécurité est sur les dents ces temps-ci, madame Tarnow ? Un bout de logiciel appelé Promis, conçu à l'origine pour les procureurs fédéraux, afin de partager des données entre les tribunaux de grande instance. Ça fonctionne indépendamment de la langue dans laquelle vos dossiers sont écrits, et même quel que soit le système d'exploitation utilisé. La mafia russe l'a vendu aux Carpettes d'Orient, et, plus préoccupant, le Mossad a généreusement voyagé de par le monde et aidé les agences locales à l'installer, organisant parfois un cours de *krav maga* pour inciter à la vente. »

« Et parfois du *rugelach* tout chaud de la boulangerie tant qu'on y est, dois-je commencer à déceler ici une pointe de juivophobie ? » Quelque chose d'un peu de guingois dans son visage, remarque-t-elle, ne sait pas quoi exactement, a peut-être essuyé quelques bagarres, on dirait. Une ride ou deux, de la tension irrépressible, les débuts d'une texture piquetée qu'ont parfois les hommes. Une bouche d'une précision inattendue. Les lèvres se tiennent l'une contre l'autre quand il ne parle pas. Pas d'attente bouche béante. Sa chevelure est encore mouillée de pluie, coupée court et plaquée, raie sur le côté droit, grisonnante... Des yeux qui en ont peut-être trop vu et devraient vraiment être cachés derrière des lunettes de soleil...

« Allô ? »

Pas une bonne idée, en cet instant, Maxine, de partir dans ses pensées. OK, « Et comme je suis juive, vous vous dites que je vais avoir envie d'entendre parler de logiciel juif ? Un séminaire relations-aux-autres auquel on vous inscrit d'office à chaque session de recyclage peut-être. »

« Sans vouloir vous offenser », son sourire narquois dit le contraire, « mais ce qui est perturbant à propos de ce logiciel Promis c'est qu'on y trouve toujours par construction une porte dérobée, si bien que chaque fois qu'il est installé sur un ordinateur d'un État n'importe où dans le monde – police, renseignements, opés spéciales –, quiconque se trouve être au courant de cette porte dérobée n'a qu'à s'y glisser et faire comme chez lui – où que ce soit – et toutes sortes de secrets se voient compromis. Sans parler du fait qu'il y a deux puces israéliennes, hautement sophistiquées, dont il est notoire que le Mossad les installe en même temps, sans nécessairement en informer le client. Ce que font ces puces c'est collecter des informations même quand l'ordinateur est éteint, les stocker jusqu'à ce que le satellite Ofeq passe au-dessus, puis le tout est transmis en un seul paquet de données. »

« Oh, surnois, ces juifs. »

« Israël ne nous épie pas ? Rappelez-vous l'affaire Pollard en 1985 ! Même la presse de gauche comme le *New York Times* s'est fait l'écho de cette histoire, madame Tarnow. »

Jusqu'où à droite faut-il être barré, se demande Maxine, pour considérer que le *New York Times* est un journal de gauche ? « Et donc Avram travaille là-dessus, les puces, le logiciel ? »

« Nous pensons qu'il est du Mossad. Peut-être pas un diplômé de Herzliya mais au moins un de leurs agents civils en sommeil, ce qu'ils appellent des *sayanim*. Avec un boulot alimentaire par ici dans la Diaspora, dans l'attente d'un coup de fil. »

Maxine consulte sa montre, reprend son sac à main, et se lève. « Pas près de balancer le mari de ma sœur. Considérez ça comme une excentricité personnelle. Oh, et vos cinq minutes sont écoulées depuis déjà un moment. » Elle sent plus qu'elle n'entend le silence de Windust. « Quoi. Vous en faites une tête. »

« Encore une chose, d'accord ? Les gens de ma boutique ont eu vent de votre intérêt, professionnel supposons-nous, pour les finances de hashslingrz.com. »

« Sont tout à fait publics, les sites que j'utilise, rien d'illégal, mais d'ailleurs comment êtes-vous au courant de ce sur quoi j'enquête. »

« Un jeu d'enfant », dit Windust, « on aime à penser qu'aucune frappe de clavier ne doit être laissée à l'abandon ». »

« Alors je vais essayer de deviner, vous autres voulez que je me retire de l'affaire hashslingrz. »

« Non, en fait, s'il y a escroquerie, nous souhaiterions en être informés. À un moment ou à un autre. »

« Vous voulez m'engager ? Pour de l'argent ? Ou bien comptiez-vous miser sur votre charme ? »

Il trouve une paire de clones de Wayfarer à monture d'écaille dans la poche de son manteau et se cache les yeux. Sourit finalement, avec cette bouche de précision. « Suis-je un si mauvais bougre ? »

« Oh. Voilà que je suis censée l'aider à retrouver un peu d'estime de soi, ici le docteur Maxine. Écoutez, une suggestion, vous êtes de DC, essayez la section développement personnel à la librairie Politics & Prose – l'empathie, on en manque tous ces temps-ci, le camion n'est pas passé. »

Il hoche la tête, se lève, se dirige vers la porte. « J'espère vous revoir un de ces jours. » Avec les lunettes sur le nez, bien sûr, impossible de dire ce que ça signifie, si tant est que ça signifie quelque chose. Et il l'a plantée, le radin, avec la note à régler.

Bien. N'aurait pas dû aller plus loin avec l'agent Windust. Donc ça n'arrange pas les choses que cette nuit-là précisément, ou en fait le lendemain matin, juste avant l'aube, elle fasse un rêve pénétrant, quasi lucide à son sujet, dans lequel ils ne baisent pas véritablement, mais ils baisouillent, ça c'est sûr. Les détails se dissipent tandis que croissent dans la chambre la lumière de l'aube et les bruits des éboueurs et des marteaux-piqueurs, jusqu'à ce qu'il ne lui reste plus qu'une unique image qui refuse de s'estomper, ce pénis fédéral, d'un rouge farouche, prédateur, et Maxine sa proie. Elle a cherché à s'échapper mais pas assez sincèrement pour le pénis, qui est étrangement coiffé, peut-être d'un casque de football américain de Harvard. Il peut lire les pensées de Maxine. « Regarde-moi, Maxine. Ne détourne pas les yeux. Regarde-moi. » Un pénis parlant. Cette même voix pseudo-groove typique des speakers à la radio.

Elle regarde l'heure. Trop tard pour se rendormir, mais qui en aurait envie, nécessairement ? Ce qu'il lui faut c'est aller au bureau et

travailler sur quelque chose de chouette et de normal pendant un certain temps. Au moment où elle s'apprête à sortir pour accompagner les garçons à l'école, la sonnette de la porte retentit de son habituel carillon de Big Ben depuis que quelqu'un s'est dit, il y a une centaine d'années, qu'il conviendrait parfaitement au cachet de l'immeuble. Maxine plisse l'œil et scrute par le judas et voilà Marvin le kozmonaute, dreads enfoncées dans son casque de vélo, anorak orange, pantalon cargo bleu, et en bandoulière un sac de messenger avec en logo l'homme qui court de kozmo.com dont la faillite est récente.

« Marvin. Vous êtes bien matinal. Pourquoi cette tenue ? Ça fait des semaines que vous avez mis la clé sous la porte. »

« Pas pour ça que je vais arrêter de rouler. Mes guibolles sont toujours affûtées, pas de problèmes mécaniques avec le vélo, je peux continuer éternellement, je suis le Hollandais Vhho-lhhant. »

« Étrange, je n'attendais rien, vous avez dû une fois de plus confondre avec un autre vaurien. » Si ce n'est que Marvin a un passif troublant pour ce qui est de se pointer avec des articles que Maxine sait ne pas avoir commandés mais qui s'avèrent chaque fois être exactement ce dont elle a besoin.

C'est la première fois qu'elle le voit à la lumière du jour. Avant, il commençait son service à la tombée de la nuit, et à partir de ce moment-là jusqu'à l'aube il était dehors sur son vélo de course orange à pignon fixe, à distribuer des beignets, de la glace et des cassettes vidéo, livraison garantie dans l'heure, à la communauté noctambule des camés, des hackers, des adeptes de la satisfaction immédiate, persuadés que la bulle du pointcom poursuivrait à jamais son ascension.

« C'est tous ces quartiers chics là-haut », telle est la théorie de Marvin, « dès qu'on a commencé à livrer au nord de la 14^e Rue, j'ai su que c'était le début de la fin. »

Selon le folklore, le maire Giuliani, qui déteste tous les livreurs à vélo, aurait déclaré une vendetta personnelle contre Marvin, ce qui, en plus de ses origines trinidadiennes et du nombre à un seul chiffre d'employés chez kozmo, lui a valu un statut iconique au sein de la communauté cycliste.

« Vous nous avez manqué, Marvin. »

« Ces temps-ci je suis partout, comme les pharmacies Duane Reade.

Me donnez pas ce billet que vous agitez, c'est bien trop et bien trop sentimental, oh et tenez, y a ça aussi pour vous. »

Sortant une espèce de machin high-tech en plastique beige d'à peu près quatre pouces de long et un de large, qui semble équipé d'un port USB.

« Marvin, qu'est-ce que c'est ? »

« Ah, m'dame L., la bonne blague. Je ne fais que livrer, ma chère. »

Il est temps de demander conseil à un expert. « Ziggy, qu'est-ce que c'est que ce bidule ? »

« On dirait une de ces petites clés de huit mégaoctets. Comme une carte mémoire, mais pas vraiment... IBM en fait, mais celle-ci c'est une contrefaçon asiatique. »

« Donc il pourrait y avoir des fichiers ou autres stockés là-dessus ? »

« N'importe quoi, très probablement du texte. »

« Qu'est-ce que je fais ? Je la branche sur mon ordinateur ? »

« Euhhh ! Enfin non ! M'man ! Tu sais pas ce qu'il contient. Je connais des élèves à Bronx Science – ils vont d'abord vérifier sur l'ordi du labo là-bas. »

« Tu parles comme ta grand-mère, Zig. »

Le lendemain, « Ta clé, là ? c'est bon, on peut la copier sans risque, juste plein de texte, l'air à moitié officiel. »

« Et maintenant tes copains l'ont lue avant moi. »

« Ils... euh... ils ne lisent pas tant que ça, m'man. Le prends pas mal. Un truc de génération. » Il s'avère que c'est une partie du dossier de Nicholas Windust en personne, téléchargé à partir d'un répertoire du Web Profond pour espions baptisé *Facemask* et qui affiche l'espèce d'humour impitoyable des annuaires de lycée.

Windust après tout n'a pas l'air d'être du FBI. Quelque chose de pire, si possible. S'il existe une fraternité ou à Dieu ne plaise une sororité pour terroristes néo-libéraux, Windust en est depuis le début, un agent de terrain, dont la première mission répertoriée, en tant que grouillot au plus bas de l'échelle, eut lieu à Santiago du Chili, le 11 septembre 1973, il s'agissait des repérages pour les avions qui bombardèrent le palais présidentiel et tuèrent Salvador Allende.

Débuts d'activité comme porteur de valises novice, promotion à la surveillance clandestine et à l'espionnage industriel, la liste des hauts faits de Windust vire à un moment donné au sordide, peut-être

aussitôt qu'il a traversé les Andes pour débarquer en Argentine. Ses responsabilités professionnelles commencèrent à stipuler « interrogatoires poussés » et « relocalisation de sujets récalcitrants ». En dépit de sa connaissance médiocre de l'histoire argentine de ces années, Maxine est capable de traduire à peu près correctement. Aux alentours de 1990, en tant que membre de l'encadrement d'anciens hommes de main en Argentine, des vétérans de la Guerre Sale restés alors pour conseiller les pantins du FMI qui accédèrent au pouvoir ensuite, Windust fut l'un des fondateurs d'un think-tank baptisé Toward America's New Global Opportunities (TANGO). Il a à son actif trente années en tant que conférencier extérieur, y compris dans la tristement célèbre School of the Americas. Est entouré de l'habituelle clique de jeunes protégés, bien qu'il semble opposé au culte de la personnalité par principe.

« Trop maoïste pour lui, peut-être », est l'un des commentaires les moins vachards, et effectivement ses collègues ont semble-t-il constamment eu des doutes au sujet de Windust. Compte tenu de l'argent qu'il y a moyen de se faire dans les économies tourmentées du monde entier, ses réticences inattendues à empocher une part des recettes éveillèrent bien vite des soupçons. Une fois mouillé, il aurait été un complice qui aurait bien facilité les choses. Qu'il soit uniquement motivé par une idéologie brute – en dehors de toute cupidité, qu'est-ce que ça pouvait être d'autre ? – voilà qui faisait de lui quelqu'un de bizarre, de presque dangereux.

Donc, avec le temps, Windust fut poussé vers des compromis particuliers. Chaque fois qu'un gouvernement sur ordre du FMI vendait des actifs, il acceptait soit d'y aller moyennant un pourcentage, soit, plus tard, lorsqu'il eut davantage de poids, d'acheter carrément – sauf que jamais ce hippie dérangé ne revendit quoi que ce fût. Une usine électrique est privatisée pour une infime portion de sa valeur réelle, Windust en devient associé commanditaire. Puits fournissant l'approvisionnement en eau de toute une région, droits de passage à travers des terres tribales pour lignes à haute tension, cliniques travaillant sur des affections tropicales inconnues du monde développé – Windust prend une modeste participation. Si un beau jour, en un rare instant d'oisiveté, il sortait son portefeuille pour voir ce qu'il a, il se trouverait avec des participations majoritaires dans un champ de pétrole, une raffinerie, un système d'enseignement, une

compagnie aérienne, un réseau électrique, chacun dans une partie du monde différente et récemment privatisée. « Rien qui ne soit à particulièrement grande échelle », conclut un rapport confidentiel, « mais si l'on considère la totalité de ses actifs, en vertu de l'axiome du choix de Zermelo, le sujet se trouve de fait à la tête d'une économie entière. »

Dans le même ordre d'idées, apparaît-il à Maxine, Windust a acquis un portefeuille de douleurs et de dégâts infligés à diverses parties du corps humain, pour un total allant peut-être jusqu'à des centaines – qui sait, peut-être des milliers – de morts sur son ticket karmique. Devrait-elle en parler à quelqu'un ? À Ernie ? À Elaine, qui essaye toujours de lui trouver un mari ? Ils exploseraient, ce serait le grand *plotz*.

Putain mais c'est épouvantable. Comment en arrive-t-on là, comment passe-t-on de simple fantassin à ce spécimen buriné qui l'a accostée l'autre soir ? C'est uniquement un fichier texte, mais d'une certaine manière Maxine peut visualiser Windust à l'époque, un même propre sur lui, cheveux courts, pantalon chino et chemise boutonnée, n'ayant besoin de se raser qu'une fois par semaine, un parmi tout un gang de petits futés, de ces jeunes globe-trotters qui s'entassaient dans les villes petites et grandes du Tiers Monde, occupant d'antiques espaces coloniaux de photocopieuses de bureau et de machines à café, turbinant des nuits entières, imprimant des projets joliment reliés pour l'anéantissement total de pays cibles et leur remplacement par des fantasmes de marché libre. « M'en faut un sur chaque bureau à neuf heures du matin, *i ándale, ándale !* » Des dialogues burlesques à la Speedy Gonzales devaient être la norme parmi ces morveux généralement originaires du littoral Est.

À cette époque plus innocente, les dégâts causés par Windust, s'il y en eut, restèrent tous consignés sur papier. Mais c'est alors qu'à un moment donné, à un endroit qu'elle perçoit comme un creux au cœur d'une vaste plaine inhospitalière, il passa à la vitesse supérieure. À peine mesurable dans cette immensité et cependant, comme lorsqu'on trouve un lien invisible et qu'on clique dessus à l'écran, c'est ainsi qu'il fut propulsé dans sa vie d'après.

Généralement, les récits exclusivement masculins, à moins qu'il ne s'agisse de la NBA, ont raison de la patience de Maxine. Parfois Ziggy ou Otis lui forcent la main pour qu'elle regarde un film d'action, mais

s'il n'y a pas un nombre minimum de femmes au générique du début, elle a tendance à s'en désintéresser. Quelque chose de cet ordre se produit alors qu'elle passe en revue le casier judiciaire karmique de Windust, du moins jusqu'à arriver à 1982-83, quand il était en poste au Guatemala, officiellement dans le cadre d'une mission agricole sur une zone productrice de café. Windust le Fermier Secourable. Sur place, voilà qu'il fait la connaissance d'une très jeune femme du cru, la courtise, l'épouse – pour reprendre la terminologie de ses biographes anonymes « s'engage dans un scénario marital avec » –, une certaine Xiomara. L'espace d'un instant Maxine imagine une séquence d'épousailles dans la jungle, avec pyramides, rituels indigènes mayas, psychédéisme. Mais non, au lieu de ça ce fut dans la sacristie de l'église catholique locale, où il n'y eut que des inconnus, ou des gens sur le point de le devenir...

Si les agences gouvernementales avaient été les beaux-parents, Xiomara aurait été moins qu'acceptable sur pas mal de points. Politiquement sa famille était synonyme d'ennuis en puissance, de l'ancienne école *arevalista* des « socialistes spirituels » et plus à gauche, en passant par des activistes au passé de haine indéfectible pour United Fruit, tantes anarcho-marxistes tendance dure, cousins gérants de maisons de passeurs et parlant kanjoball avec les populations des campagnes, plus un assortiment de trafiquants d'armes et de dealers de dope qui voulaient juste qu'on les laisse tranquilles mais étaient invariablement décrits comme Sympathisants Présomés de la Guérilla, ce qui semblait désigner quiconque habitait dans la région.

Donc... qu'avons-nous ici, amour authentique, viol impérialiste, histoire bidonnée pour faire bonne figure vis-à-vis des autochtones ? Le rapport est moins que disert sur la question. Il n'est plus question de Xiomara, ni d'ailleurs de Windust au Guatemala. Quelques mois plus tard il refait surface au Costa Rica, cependant sans sa bourgeoise.

Maxine fait défiler le texte mais se concentre à présent davantage sur la question de savoir en quel honneur Marvin lui a apporté ça, et qu'est-elle censée en faire ? D'accord, d'accord, peut-être que Marvin est une espèce de messenger détaché du monde, voire un ange, mais quelles que soient les forces invisibles qui l'emploient peut-être actuellement, elle se doit de poser des questions professionnelles, ainsi celle de savoir comment dans l'espace séculier le bidule de stockage

de données s'est faufilé jusqu'à Marvin ? Quelqu'un voulait qu'elle en prenne connaissance. Gabriel Ice ? Des membres de la CIA ou autre ? Windust en personne ?

Une semaine plus tard environ, Maxine est de nouveau dans l'auditorium Vontz pour la remise des brevets de fin de collège. Après l'habituel défilé interconfessionnel d'ecclésiastiques, chacun arborant la tenue appropriée, qui lui rappelle toujours le début d'une blague, le Kugelblitz Bebop Ensemble joue *Billie's Bounce*, Bruce Winterslow établit une sorte de record Guinness du plus grand nombre de mots polysyllabiques en une seule phrase, puis vient le tour de l'invitée venue faire un discours, March Kelleher. Maxine est un peu choquée de voir l'effet de deux ans seulement – attends, se dit-elle soudain prise de panique, combien d'années exactement ? March a maintenant du gris qui ne se contente pas de s'inviter mais met carrément les pieds sur la table et fait comme chez lui, et elle porte des lunettes de soleil gigantesques qui suggère une perte temporaire de confiance dans le maquillage des yeux. Elle arbore un treillis de camouflage pour le désert et sa résille caractéristique, aujourd'hui d'un vert quasi électrique. Son discours de remise des diplômes s'avère être une parabole que personne n'est censé comprendre.

« Il était une fois une ville, dominée par un souverain puissant qui aimait à s'y faufiler déguisé, pour faire son travail en secret. De temps à autre quelqu'un le reconnaissait, mais, moyennant une petite poignée d'or ou d'argent, chacun était toujours prêt à oublier. "Tu as été exposé un moment à une forme d'énergie extrêmement toxique" est sa formule habituelle. "Voici une somme qui je l'espère compensera tout désagrément occasionné. Bientôt tu commenceras à oublier, et ensuite tu te sentiras mieux." »

« En ce temps-là, errant dans la nuit, il y avait aussi une vieille femme, sans doute pas très différente de votre grand-mère, qui portait une besace énorme pleine de chiffons sales, de bouts de papier et de plastique, d'appareils électroménagers cassés, de restes de victuailles,

et d'autres ordures ramassées dans la rue. Elle allait partout, elle avait survécu dans la ville plus longtemps que quiconque, sans défense et au grand jour, qu'il pleuve ou qu'il vente, et elle savait tout. Elle était la gardienne de tout ce que la ville jetait à la poubelle.

« Le jour où les chemins de la vieille dame et du souverain se croisèrent enfin, celui-ci eut une rude surprise – quand il lui offrit avec ses meilleures intentions une poignée de pièces, de colère elle les lui jeta à la figure. Elles se répandirent en tintant sur les pavés. “Oublier ?” s’écria-t-elle. “Je ne peux ni ne dois oublier. La mémoire est l’essence de ce que je suis. Le prix pour que j’oublie, monseigneur, est bien supérieur à ce que vous pouvez imaginer, sans parler de ce que vous pouvez payer.”

« Surpris, pensant qu’il n’avait sans doute pas proposé assez, le souverain plongea de nouveau la main dans sa bourse, mais lorsqu’il releva la tête, la vieille femme avait disparu. Ce jour-là il revint de ses tâches secrètes plus tôt qu’à son habitude, dans un vilain état de nerfs. Il se dit qu’il fallait désormais qu’il retrouve cette vieille dame et la rende inoffensive. Comme c’était étrange.

« Quoique n’étant guère de nature violente, il avait appris bien longtemps auparavant qu’on ne gardait point un tel métier si l’on ne s’en donnait pas les moyens. Des années durant il avait cherché des méthodes nouvelles et ingénieuses pour éviter la violence, généralement il s’agissait de soudoyer les gens. Ceux qui harcelaient les célébrités impériales étaient engagés comme gardes du corps, les journalistes qui avaient le mauvais goût de fourrer leur appendice nasal aux mauvais endroits obtenaient le statut d’“analystes” dans les services de renseignements de l’État.

« En vertu de cette logique, la vieille femme avec sa besace de détritrus aurait dû entrer au ministère de l’Environnement, un jour il y aurait dans tout le royaume des parcs et des centres de recyclage à son nom. Mais chaque fois que quelqu’un tentait de l’approcher avec une offre d’emploi, elle était introuvable. Ses critiques du régime, cependant, avaient déjà pénétré dans la conscience collective de la ville et étaient devenues impossibles à effacer.

« Ma foi, les enfants, il ne s’agit là que d’une histoire. Le genre d’histoire qu’on avait des chances d’entendre en Russie à l’époque où Staline était au pouvoir. Les gens se racontaient ces fables d’Ésope, et tout le monde savait à quoi s’en tenir. Mais pouvons-nous dans les

États-Unis du vingt et unième siècle en dire autant ?

« Qui est cette vieille femme ? Que pense-t-elle avoir découvert au fil de toutes ces années ? Qui est le “souverain” dont elle refuse les largesses ? Et quel est ce “travail” qu’il “faisait en secret” ? Supposons que le “souverain” ne soit pas du tout une personne mais une force dénuée d’âme si puissante que, si elle ne peut anoblir, du moins donne-t-elle des droits, ce qui, dans la cité-nation dont nous parlons, est toujours amplement suffisant ? À vous de trouver les réponses, élèves de la promotion 2001, à titre d’exercice. Bonne chance. Considérez qu’il s’agit d’un concours. Envoyez vos réponses sur mon weblog, tabloidofthedamned.com, premier prix une pizza avec tout ce que vous voulez dessus. »

Le discours lui vaut quelques applaudissements, plus que dans les académies snobs à l’est ou à l’ouest d’ici, mais pas autant que ce qu’une ancienne élève de Kugelblitz aurait pu être en droit d’attendre.

« C’est ma personnalité », confie-t-elle ensuite à Maxine lors de la réception qui est organisée. « Les femmes n’aiment pas la façon dont je m’attife, les hommes n’apprécient pas mon attitude. C’est pour ça que je commence à limiter mes apparitions personnelles et que je me concentre à la place sur mon weblog. » En tendant à Maxine un des prospectus qu’Otis a rapportés à la maison.

« J’irai voir », promet Maxine.

Indiquant d’un mouvement du menton l’autre côté du patio, « Qui est le type avec qui tu es venue, le sosie de Sterling Hayden ? »

« Le quoi ? Ah, c’est mon ex. Enfin. Plus ou moins mon ex. »

« C’est le même “ex” qu’il y a deux ans ? Ce n’était pas fini à l’époque, ce n’est pas fini aujourd’hui, qu’est-ce que tu attends ? Un nom nazi, si je me souviens bien. »

« Horst. Est-ce que ça va finir sur Internet ? »

« Pas si tu me rends un grand service. »

« Euh-ho. »

« Sérieusement, tu es experte anti-fraude, n’est-ce pas ? »

« Je me suis fait retirer mon habilitation, je suis free-lance maintenant. »

« Peu importe. J’ai besoin de tes lumières à propos de quelque chose. »

« Est-ce qu’on se ferait un déjeuner quelque part ? »

« Je ne fais pas de déjeuners. Artefact déprévé du capitalisme

tardif. Petit déjeuner peut-être ? »

Elle sourit, toutefois. Maxine se rend compte que contrairement à ce que suggérerait le discours qu'elle vient de faire March n'est pas une espèce de religieuse ratatinée mais plutôt un chou à la crème. Avec le visage et le comportement des gens dont on sait que cinq minutes après les avoir rencontrés ils seront en train de vous dire de manger quelque chose. Et ce quelque chose sera déjà prêt dans une cuillère s'approchant de votre bouche.

Le Pirée, sur Columbus, est un petit restaurant crasseux, délabré, saturé de fumée de cigarette et d'odeurs de cuisine venant des fourneaux, une institution dans le quartier. Mike le serveur laisse tomber sur la table deux très lourdes cartes reliées en plastique marron tout fendillé et repart. « Je n'y crois pas que cet endroit existe encore », dit March. « Ça c'est ce qu'on appelle être en sursis. »

« Allons, cette gargote, elle est éternelle. »

« Redis-moi de quelle planète tu viens ? Entre les enfoirés de propriétaires et les salopards de promoteurs, rien dans cette ville ne reste jamais à la même adresse plus de cinq ans, cite-moi un bâtiment que tu aimes, d'ici peu ce sera soit un empilement de succursales haut de gamme de chaînes de magasins soit des appartements pour yuppies avec plus de pognon que de cervelle. N'importe quel espace vert que tu imagines respirer et survivre à perpétuité... ? Navrée, mais tu peux lui dire bye-bye. »

« Riverside Park ? »

« Ha ! Laisse tomber. Même Central Park n'est pas à l'abri, ces hommes de vision, ils rêvent d'une enfilade de résidences de luxe de Central Park West à la Cinquième Avenue. Pendant ce temps le Journal de Référence se promène en petite robe plissée à agiter ses pompons, sautant en l'air avec un sourire idiot quand une simple bétonnière vient à passer. La seule façon de vivre ici est de ne pas s'attacher. »

Maxine entend les mêmes conseils de la part de Shawn, quoique pas nécessairement en termes immobiliers. « Je suis allée sur votre weblog hier soir, March, alors comme ça, maintenant, vous vous en prenez aussi aux pointcom ? »

« L'immobilier, facile à détester, ces fondus d'informatique c'est un

peu différent. Tu sais ce que dit toujours Susan Sontag. »

« “J’aime la mèche, je la garde” ? »

« S’il y a une sensibilité dont vous voulez véritablement parler, et que vous ne voulez pas simplement vous exhiber, il vous faut “une profonde compassion modifiée par le mépris”. »

« Le mépris, je comprends, mais si vous me faisiez un petit rappel sur la compassion ? »

« Leur idéalisme », dit peut-être un peu à contrecœur, « leur jeunesse... Maxi, je n’ai rien vu de tel depuis les années soixante. Ces mêmes sont là pour changer le monde. “L’information doit être gratuite” – ils le pensent vraiment. En même temps, ces putains de rapaces d’entrepreneutes cupides font passer les promoteurs immobiliers pour Bambi et Panpan. »

Le lave-linge à pièces de l’Intuition entame un nouveau cycle. « Laissez-moi deviner. Votre gendre, avec qui vous êtes brouillée, Gabriel Ice. »

« C’est une magicienne. Tu fais les anniversaires ? »

« À vrai dire, en ce moment, il se trouve aussi que hashslinrz cause quelque *agità* à l’un de mes clients. Plus ou moins un client. »

« Ouais, ouais ? » Avec empressement : « Escroquerie, peut-être ? »

« Rien d’assez solide pour le tribunal, du moins pour l’instant. »

« Maxi, il se passe des choses vraiment, vraiment bizarres là-bas. »

Mike apparaît avec un cigare fumant vissé entre les dents. « Mesdames ? »

« Pas dernièrement », March, radieuse. « Eh bien disons gaufres, bacon, saucisse, pommes de terre sautées, café. »

« Special K », dit Maxine, « lait écrémé, un fruit peut-être ? »

« Aujourd’hui pour vous, une banane. »

« Du café aussi. S’il vous plaît. »

March secoue la tête doucement. « Prémices de bouffe nazie, ici. Alors dis-moi, toi et Gabriel Ice, quoi ? »

« Juste bons amis, faut pas croire les ragots de la Page Six. » Maxine lui fait un bref récapitulatif – les anomalies dans la courbe de Benford, les vendeurs fantômes, les flux de capitaux à destination du Golfe. « Je n’ai qu’une image superficielle pour l’instant. Mais il semble y avoir beaucoup de contrats avec le gouvernement. »

March hoche la tête d’un air revêche. « Hashslinrz entretient des liens très étroits avec les organes chargés de la Sécurité US, c’est un de

leurs bras armés, si tu veux. Travail de cryptage, contre-mesures, dieu sait quoi encore. Tu sais il a une villa à Montauk, située à peine à un footing matinal au bout du chemin de la vieille base aérienne. » Drôle d'expression sur son visage, un étrange mélange, à la fois amusé et sinistre.

« Pourquoi est-ce que ça — »

« Le Projet Montauk. »

« Le... Oh, attendez, Heidi a déjà parlé de ça... Elle donne un cours là-dessus, une sorte de... légende urbaine ? »

« On pourrait dire ça. » Une mesure. « On pourrait aussi dire, l'ultime vérité sur le gouvernement US, pire que tout ce que tu peux imaginer. »

Mike revient avec la commande. Maxine épluche sa banane, la coupe en tranches au-dessus des céréales, tâchant de ne pas écarquiller les yeux et de ne pas juger tandis que March attaque sa boustifaille à fort taux de cholestérol et se met à parler la bouche pleine. « Dans mon lot de théories conspirationnistes, certaines sont à l'évidence des conneries, il y en a que j'ai tellement envie de croire qu'il faut que je me méfie, d'autres sont inévitables même si je voulais les éviter. Le Projet Montauk cumule tous les horribles soupçons que tu as jamais eus depuis la Seconde Guerre mondiale, toute la paranoïa à gros budget, de vastes équipements souterrains, des armes exotiques, des extraterrestres, le voyage dans le temps, d'autres dimensions, est-ce que je continue ? Et qui donc s'intéresse de très près, pour ne pas dire de manière psychopathique, au sujet ? Mais mon propre gendre reptilien, Gabriel Ice, bien sûr. »

« En tant que même milliardaire-obsédé-cinglé, vous voulez dire, ou bien... ? »

« Essaye "petit branleur groupie-de-la-CIA assoiffé-de-pouvoir". »

« Ça c'est à condition qu'il ait une réalité ce truc Montauk. »

« Rappelle-toi, en 96, le vol TWA 800... Explode en plein ciel au-dessus du détroit de Long Island, une enquête gouvernementale tellement risible que tout le monde a fini par penser que c'étaient eux qui avaient fait le coup. Les Montaukies disent que c'était des canons à particules alors en développement dans un labo secret sous Montauk Point. Certaines conspirations, elles, sont chaleureuses et réconfortantes, on connaît le nom des méchants, on veut assister à la raclée bien méritée qu'ils vont se prendre. D'autres en revanche, on

n'est pas sûr d'avoir envie que la moindre parcelle soit vraie, tant c'est diabolique, profond et global. »

« Quoi – le voyage dans le temps ? Les extraterrestres ? »

« Si tu traficotais je ne sais quoi en secret et ne voulais pas qu'on s'intéresse à toi, quel meilleur moyen pour ridiculiser le projet et le discréditer que d'y introduire quelques éléments californiens ? »

« Ice ne me donne pas l'impression d'être en croisade contre le gouvernement ni un chercheur de la vérité. »

« Peut-être qu'il pense que tout est vrai et qu'il veut croquer au truc. Si ce n'est pas déjà le cas. Il n'en parle pas du tout. Chacun sait que Larry Ellison fait des courses de voile, que Bill Gross collectionne des timbres. Mais cette, ce que *Forbes* appellerait certainement "passion" de Ice, n'est pas de notoriété publique. Pas encore. »

« On dirait que c'est quelque chose que vous voulez poster sur votre weblog. »

« Pas tant que je n'ai pas plus d'infos. Chaque jour il y a de nouvelles preuves, trop d'argent de Ice circule partout à des fins cachées, dans de trop nombreuses directions. Peut-être toutes connectées, peut-être seulement en partie. Ces paiements fantômes que tu as essayé de suivre, par exemple. »

« Essayé. Ils sont schtroumpfés dans le monde entier par des comptes de transit au Nigeria, en Yougoslavie, en Azerbaïdjan, pour finalement tous converger vers un établissement bancaire aux Émirats, une sorte d'entité ad hoc, immatriculée dans la Zone Franche de Jebel Ali. Comme le Village des Schtroumpfs, mais en plus mignon. »

March plisse les yeux en fixant la nourriture sur sa fourchette, et l'on peut presque voir ses rouages de vieille gauchiste passer en double débrayage et commencer à turbiner. « Ça en revanche, je vais peut-être avoir envie de le poster. »

« Peut-être pas. Je ne voudrais pas effrayer quiconque prématurément. »

« Et si ce sont des terroristes islamistes ou je ne sais quoi ? Le facteur temps pourrait être décisif. »

« De grâce. Je me contente de poursuivre les escrocs, j'ai une tête de quoi, James Bond ? »

« Je ne sais pas, fais-nous un petit sourire de macho satisfait, voyons voir. »

Mais il y a quelque chose à présent sur le visage de March, une

sorte d'obscur effondrement, qui pousse Maxine à se demander qui d'autre lui donnera un coup de pouce. « Bon, écoutez, mon lanceur d'alerte a une source, un même genre *übergeek*, il creuse depuis un bout de temps pour essayer de craquer des trucs que hashslingrz a cryptés. Quoi qu'il trouve, dès que j'ai l'info, je peux vous la transmettre, ça vous va ? »

« Merci, Maxi. J'aimerais dire que je te dois une fière chandelle, si ce n'est que pour l'instant, techniquement, ce n'est pas le cas. Mais si tu avais vraiment envie que je... » Elle a l'air presque gênée, et le sixième sens maternel de Maxine, qui se met à l'instant en branle, lui souffle que cela ne sera pas sans rapport avec Tallis, l'enfant dont March ne craint pas de dire qu'elle a jadis littéralement prié pour l'avoir, qui lui manque plus que tout, et qui habite dans l'Upper East Side, juste de l'autre côté du parc, mais ce pourrait aussi bien être Katmandou, une dame de la haute, elle-même mère d'un enfant que March voit rarement, quasi jamais – Tallis perdue, achetée et vendue à un monde qui inspire à March une haine à laquelle jamais elle ne renoncera.

« Laissez-moi deviner. »

« Je ne peux pas aller là-bas. Je ne peux pas, mais peut-être que toi tu pourrais trouver un prétexte, histoire de voir comment elle va. En fait, un rapport de seconde main, c'est tout ce que je veux. D'après ce que je peux glaner sur Internet, elle s'occupe du contrôle de gestion chez hashslingrz, alors peut-être que tu pourrais, je ne sais pas... »

« Juste passer un coup de fil, dire “Salut Tallis, je pense que quelqu'un dans votre société joue à Qui A Volé le Biscuit dans la Boîte à Biscuits, vous auriez peut-être besoin d'une experte anti-fraude qui s'est fait retirer son habilitation ?” Allons, March, autant suivre l'ambulance jusqu'à l'hosto pour démarcher les clients. »

« Et donc quoi ?... ils vont te *re*-retirer ton habilitation ? »

En douceur, « Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ? »

« Carnegie Mellon, quand elle a eu son MBA. Ça fait des années. Je n'étais même pas invitée, mais j'y suis allée quand même. J'avais beau être loin dans le fond, je voyais bien qu'elle était radieuse. Je me suis tapie à côté de la fameuse Barrière pendant un moment, dans l'espoir qu'elle viendrait. Un peu putain de pathétique hein, en y repensant. Comme dans le film avec Barbara Stanwyck, sans les mauvais conseils de mode. »

Provoquant une évaluation réflexe de l'accoutrement de March aujourd'hui. Maxine remarque que la résille est assortie à son sac à main. Un mauve navet, mais vif. « D'accord, écoutez, je dois probablement pouvoir saisir l'occasion pour faire un peu d'ingénierie sociale. Même si elle me refuse un rendez-vous, ce sera toujours une indication, pas vrai ? »

Tallis est brièvement de retour de Montauk et en mesure de trouver un créneau pour Maxine avant le travail. Très tôt le matin, dans la lumière brouillée de l'été, Maxine file d'abord downtown pour son rendez-vous hebdomadaire avec Shawn, qui a la tête du gars ayant passé toute la nuit dans un caisson à isolation sensorielle.

« Horst est revenu. »

« Est, genre », esquissant des guillemets imaginaires avec les doigts, « “revenu” ? Ou juste revenu ? »

« Je suis censée savoir ? »

Tapotant une tempe comme à l'écoute de voix venues de loin, « Vegas ? L'Église d'Elvis ? Horst “n” Maxine, deuxième ? »

« Pitié, c'est ce que j'entendrais de la bouche de ma mère, si ma mère ne détestait pas Horst à ce point. »

« Trop œdipien pour moi, mais je peux vous donner les coordonnées d'un freudien vraiment super, tarifs flexibles, tout ça. »

« Peut-être que non. Que ferait Dōgen selon vous ? »

« Un bouddhiste resterait assis. »

Une bonne partie de l'heure semble passer, puis : « Hum... rester assis, oui, et... ? »

« Juste rester assis. »

Le chauffeur de taxi la conduisant uptown est branché sur une radio chrétienne qui prend les appels des auditeurs, et qu'il écoute attentivement. Cela ne présage rien de bon. Il décide de passer par Park et de la remonter complètement. Le texte biblique actuellement discuté à l'antenne est extrait de la deuxième épître de Paul aux Corinthiens : « Car vous supportez volontiers les insensés, vous qui êtes sages », ce que Maxine comprend comme un signe du fait qu'il est préférable de ne pas proposer d'itinéraires alternatifs.

Park Avenue, malgré des tentatives d'embellissement – du moins l'idée que quelqu'un se fait de cette notion –, demeure, hormis pour ceux qui sont chroniquement à côté de la plaque, la rue la plus fade de New York. Conçue à l'origine comme une espèce de couverture respectable pour masquer les rails du train arrivant à Grand Central, ce devrait être quoi, les Champs-Élysées ? Quand on fonce dessus, la nuit, dans une limousine extralongue, disons, en direction de Harlem, elle peut éventuellement être considérée comme tout juste supportable. En plein jour, cependant, à la vitesse moyenne d'un pâté de maisons à l'heure, coincé dans les embouteillages bruyants et toxiques, tous les véhicules dans un état de délabrement avancé, dont les chauffeurs possèdent (ou savourent) un niveau d'agressivité comparable à celui du chauffeur de Maxine en cet instant – sans parler des barrages de police, panneaux ATTENTION FILE UNIQUE, équipes aux marteaux-piqueurs, chargeurs à benne arrière, chariots à élévateur frontal, toupies à béton, épandeurs de bitume, camions-poubelles cabossés sans le moindre nom d'entrepreneur ni numéro de téléphone –, cela devient l'occasion de se livrer à un exercice spirituel, mais plus de type oriental que quoi que ce soit en rapport avec cette station de radio, qui crache maintenant une sorte de hip-hop chrétien. Chrétien comment ? Non, elle ne veut pas savoir.

Voilà que la route leur est coupée par une Volvo avec plaques d'immatriculation du concessionnaire, exhibant ses zones d'impact polyédrales, hors de danger car exemptée d'accidents.

« Salauds de juifs », le chauffeur, avec un regard noir, « les gens conduisent comme des putains d'animaux. »

« Mais... les animaux ne conduisent pas », Maxine d'une voix apaisante, « et de fait... est-ce que Jésus parlerait comme ça ? »

« Jésus adorerait que chaque juif soit atomisé », explique le chauffeur.

« Oh. Mais », ne peut-elle toutefois s'empêcher de faire remarquer, « n'était-il pas... juif lui-même ? »

« Épargnez-moi ces conneries, ma petite dame. » Il montre du doigt un tirage en quadrichromie de son Rédempteur accroché au pare-soleil. « Z'avez déjà vu un juif qui ressemble à ça ? Regardez ses pieds – des sandales ? d'accord ? Tout le monde sait que les juifs portent pas de sandales, ils ont des mocassins. Ma poulette, vous devez vraiment pas être d'ici. »

Tu sais, répond-elle presque, je *dois*, en effet.

« Vous êtes ma dernière course de la journée. » Sur un ton si étrange que soudain les feux de détresse de Maxine se mettent à clignoter. Elle regarde l'heure sur l'écran de la banquette arrière. Aucun horaire de travail ne s'arrête à cette heure-ci.

« J'ai été si dure avec vous ? », avec espièglerie, espère-t-elle.

« Faut que j'entame le processus. J'arrête pas de repousser à plus tard, mais j'ai plus le temps, c'est aujourd'hui le grand jour. On va pas se laisser ramasser comme des poissons dans une épuisette, on sait que ça arrive, faut qu'on se prépare. »

Toute velléité de pourboire insultant ou de sermon de fin de course s'est évaporée. Si elle arrive saine et sauve, ça vaudra... quoi ? Le double du prix de la course au moins.

« En fait, j'ai besoin de marcher un bloc ou deux, laissez-moi donc ici, d'accord ? » Il est plus que content d'obtempérer et avant que la portière ne soit complètement fermée le voilà sur les chapeaux de roue, il a tourné vers l'est, en route pour une destinée à laquelle elle n'a pas besoin de penser.

L'Upper East Side ne lui est pas inconnu, cependant Maxine s'y sent encore mal à l'aise. Enfant elle a fréquenté le lycée Julia Richman – bon, elle s'y est peut-être sentie comme chez elle une fois ou deux – sur la 67^e Est, elle prenait les bus transversaux cinq jours par semaine, ne s'y était jamais faite. Au cœur de la Contrée du Bandeau dans les Cheveux. Chaque visite ici est toujours comme l'arrivée dans une communauté conçue pour les nains, tout est à échelle réduite, les immeubles sont plus bas, les avenues se traversent plus vite, on s'attend à chaque instant à être accueilli par un officiel minuscule qui vous dira : « En tant que maire de Lilli-put City... »

La résidence des Ice, en revanche, est le genre d'endroit qui provoque un gazouillis chez les agents immobiliers : « C'est immense ! » Pour dire les choses autrement : énorme, putain. Deux niveaux entiers, probablement trois, ce n'est pas évident, mais Maxine comprend qu'elle ne risque pas d'être admise pour une visite. Elle entre par une salle destinée à accueillir les invités, utilisée pour les réceptions, les soirées musicales, les collectes de fonds & Cie. La climatisation centrale est réglée au maximum, ce qui au fur et à mesure que la journée avancera ne fera pas de mal. Une bonne fraction de mile plus loin, elle aperçoit un ascenseur menant à un

endroit sans doute plus privé.

Les pièces qu'elle est autorisée à traverser manquent de caractère. Des murs céladon auxquels sont accrochées des œuvres d'art de grande valeur et assorties – elle reconnaît un Matisse première période, ne parvient pas à identifier un certain nombre d'expressionnistes abstraits, peut-être un Cy Twombly ou deux – dont le caractère hétéroclite trahit moins les passions du collectionneur que le besoin éprouvé par l'acquéreur de les montrer. Le musée Picasso ? Le Guggenheim à Venise ? Non, ni l'un ni l'autre. Il y a un Bösendorfer Imperial dans le coin, sur lequel des générations de pianistes de location ont débité des heures de Kander & Ebb, de Rodgers & Hammerstein, des pots-pourris d'Andrew Lloyd Webber tandis que Gabe, Tallis et leurs congénères faisaient de la retape dans la pièce, infligeant en souplesse une cure minceur aux chéquiers des aristos de l'East Side en l'honneur de causes diverses, pour la plupart triviales au regard des critères du West Side.

« Mon étude », annonce Tallis. Un bureau vintage George Nelson, mais aussi une de ses pendules Omar le Hibou. Euh-oh. Alerte Trop Mimi.

Tallis maîtrise à la perfection l'art des soap-opéras qui consiste à porter une robe du soir à n'importe quelle heure de la journée. Maquillage haut de gamme, coupe au carré ébouriffée, chaque mèche dans un fouillis luxueusement orchestré, mouvement au ralenti à chaque gesticulation de la tête, avant retour en souplesse à l'artistique désordre initial. Pantalon de soie noire et petit haut assorti déboutonné jusqu'à la moitié, collection de printemps de Narciso Rodríguez, croit reconnaître Maxine, chaussures italiennes en solde une fois l'an à des prix acceptables par les humains – enfin... par certains humains –, boucles d'oreilles émeraude tapant dans le demi-carat chacune, montre Hermès, bague Art déco incrustée de diamants Golconda qui chaque fois qu'elle passe dans le rayon de soleil filtrant par la fenêtre s'enflamme en un blanc presque aveuglant, comme la frange éclair magique d'une super héroïne qui dézingue les méchants.

Au nombre desquels peut-être bien Maxine elle-même, se dira-t-elle plus d'une fois au cours de leur tête-à-tête.

Une espèce de bonne du rez-de-chaussée apporte une carafe de thé glacé et un bol de chips de racines comestibles aux couleurs diverses dont l'indigo.

« Je l'aime pour toujours, mais Gabe est un gars bizarre, je l'ai su dès qu'on a commencé à sortir ensemble », Tallis dans une de ces petites voix de sous-chipmunk au charme fatal pour certains hommes. « Il avait toutes ces attentes, pas tordues, mais que moi je trouvais inhabituelles... Nous n'étions que des mômes, mais j'ai vu le potentiel, je me suis dit, ma fille, suis le mouvement, ce pourrait être la vague parfaite, et ça a été... au pire ça a été instructif... »

Me, I want a hula-hoop.

Tallis et Gabriel se sont rencontrés à Carnegie Mellon, au moment où le département Informatique connaissait son âge d'or. Le coturne de Gabe, Dieter, se spécialisait dans la cornemuse – il se trouvait que CMU proposait des diplômes en la matière – et le gamin avait beau n'avoir droit qu'au chalumeau mélodique dans la résidence universitaire, le son suffisait à chasser Gabe qui allait se réfugier au *cluster*, la salle des serveurs, qui pourtant n'était jamais assez loin. Bientôt il était de sortie, les yeux rivés sur les télévisions du foyer étudiant, ou bien profitait des équipements d'autres résidences universitaires, dont celle de Tallis, où il adopta vite une existence de *clustergeek* à la lueur de l'écran, ignorant souvent s'il était éveillé ou en phase de sommeil paradoxal, ce qui expliquait peut-être que Tallis qualifie aujourd'hui leurs premières conversations d'« inhabituelles ». Elle était la fille de rêve pour lui, littéralement. Dont l'image se confondait avec celles de Heather Locklear, de Linda Evans et de Morgan Fairchild, entre autres. Elle s'inquiétait sans cesse de savoir ce qui se passerait le jour où, après une bonne nuit de sommeil, il la verrait, la vraie Tallis, sans le revêtement téléloche.

« Et alors ? », tout dans le regard.

« Alors de quoi je me plains, je sais, exactement ce que ma mère me disait. À l'époque où on s'adressait la parole. »

Une façon comme une autre d'aborder le sujet, suppose Maxine. « Votre mère et moi sommes voisines, figurez-vous. »

« Vous la suivez ? »

« Oh non, on se voit de temps en temps. »

« Je parlais du weblog de ma mère... ? Tabloïd des Damnés... Pas un jour ne passe sans qu'elle nous descende en flammes, Gabe et moi, notre société, hashslingrz, elle ne nous lâche pas. Complexe évident de la belle-mère. Ces temps-ci elle nous accuse de choses graves, détournements massifs, coup fourré des Affaires étrangères US,

capitaux en transit à l'étranger supérieurs à ceux qui ont circulé au moment de l'Irangate des années quatre-vingt. Selon ma mère. »

« J'imagine qu'elle et votre mari ne s'entendent pas. »

« Pas mieux qu'elle et moi. En gros on se déteste, ce n'est pas un secret. »

La brouille de Tallis avec March et son père Sid a apparemment commencé quand elle était en troisième année. « Au printemps, ils voulaient qu'on les accompagne pour des vacances d'horreur, qu'on assiste à leurs hurlements, sauf qu'il y en avait déjà bien assez à la maison, donc à la place Gabe et moi sommes partis à Miami, et apparemment des images de moi seins nus sont passées sur MTV, pixelisées avec goût et tout, mais ça n'a fait qu'empirer à partir de là. Et chacun était tellement occupé à prendre la tête de l'autre que, le temps que les choses se calment, Gabe et moi étions mariés, c'était trop tard. »

Maxine ne cesse de vouloir signaler qu'elle ne s'immisce pas dans les dynamiques de famille, quand bien même c'est la raison pour laquelle March l'a envoyée ici. Mais sur les kilomètres de parqueterie qui les séparent, une sorte d'inertie du ressentiment emporte Tallis. « Tout ce qu'elle trouvera de moche à dire sur hashslingrz, elle le postera. »

Mais attends. Maxine a-t-elle entendu un de ces « mais » implicites ? Elle attend. « Mais », ajoute Tallis (non, non, va-t-elle – Aahh ! Oui, regarde, elle met vraiment son ongle dans sa bouche, là, ooh, ooh), « ça ne veut pas dire qu'elle a tort. À propos de l'argent. »

« Qui s'occupe de l'audit de vos comptes, madame Ice ? »

« Tallis, je vous en prie. Le problème... vient en partie de là... Nous travaillons avec D.S. Mills sur Pearl Street. Ils, euh, ils sont vraiment en chaussures blanches et tout... Mais est-ce que je leur fais confiance ? Mmmh... »

« Pour autant que je sache, Tallis, ils sont casher. Enfin, le terme qu'utilisent les WASP pour ça. Ce qui se dit c'est que la SEC, l'autorité des marchés financiers, adore ces types, peut-être pas assez pour être la mère de leurs enfants, mais tout de même. Je ne vois pas quel problème ils pourraient vous poser. »

« Supposez qu'il se passe quelque chose qui leur échappe... »

Réprimant l'envie pressante de hurler « Al-vinnn ? » Maxine s'enquiert en douceur : « À savoir ? »

« Ooh, je ne sais pas... quelque chose de bizarre dans les débours après le dernier passage... Compte tenu de la directive première dans ce business qui consiste à toujours être gentil avec vos VC... »

« Et quelqu'un dans votre société est... méchant avec les siens ? »

« L'argent est censé être affecté à l'infrastructure, qui depuis tous ces... ennuis du deuxième trimestre l'année dernière est devenu terriblement bon marché. Des serveurs, des kilomètres de fibre noire, de la bande passante en veux-tu en voilà. » Semblant se faire du mouron pour les trucs techniques. Ou bien est-ce autre chose ? Ça saute un bref instant, comme lorsqu'il y a un défaut sur un disque, ce que d'ordinaire l'on ne remarquerait guère. « Je suis censée être la contrôleuse de gestion, mais chaque fois que je soulève la question avec Gabe, il devient évasif. Je commence à avoir l'impression d'être la potiche dans la vitrine. » Avancée de la lèvre inférieure.

« Mais... comment le dire avec tact... vous et votre mari avez certainement eu une discussion adulte, voire deux, sur ce sujet ? »

Un coup d'œil espiègle, un mouvement de cheveux. Shirley Temple devrait prendre des notes. « Peut-être. Est-ce que ce serait un problème si nous n'en avions pas discuté ? » A-t-elle dit « pwobwème » ? « Je veux dire... » Une demi-mesure intéressante. « Tant que ce n'est pas une certitude, je me dis à quoi bon l'ennuyer ? »

« À moins qu'il ne trempe lui-même là-dedans jusqu'au cou, évidemment. »

Une brève inspiration, comme si l'idée lui venait à l'instant. « Ma foi... supposons que vous, ou un collègue que vous pourriez me recommander, y jette un œil... ? »

Aha. « Je déteste les affaires matrimoniales. Tallis. Tôt ou tard quelqu'un sort une arme à feu. Et votre affaire, là, je le sens, pourrait virer au matrimonial avant que vous ayez le temps de dire : "Mais Ricky, ce n'est qu'un chapeau". »

« J'apprécierais énormément. »

« Hon-hon, il faudrait tout de même que j'en informe la société chargée de votre audit. »

« Ne pourriez-vous pas — » Avec l'ongle.

« C'est une démarche professionnelle. » Sentant soudain, dans cet intérieur au luxe obscène, qu'on la mène complètement en bateau. Maxine est-elle en train de faire marche arrière ? D'accord, elle peut

sans doute facturer à cette pétasse virtuelle le montant qu'elle veut, de quoi se payer des vacances première classe loin, loin, mais ce n'est que par la suite, au cœur des mois d'hiver, quand elle se détendra sur une plage tropicale, que la concoction au rhum dans son grand verre givré caillera soudain dans sa main, tandis que, s'écrasant sur elle, trop tard, déferlera une furieuse vague de compréhension.

Rien en cet instant fatidique n'est ce qu'il paraît. Cette femme ici, malgré son MBA, habituellement signe d'idiotie qui ne trompe pas, essaye de te retourner, grosse maligne, et il faut que tu te tires au plus vite. Coup d'œil théâtralement stressé de Maxine à sa G-shock Mini. « Ouha, déjeuner avec un client, Smith & Wollensky, la ration en viande du mois, je vous rappelle bientôt. Si je vois votre maman, dois-je lui dire bonjour ? »

« “Va te faire voir” serait peut-être mieux. »

Une retraite certes pas des plus gracieuses. Compte tenu du manque de succès de Maxine, et de la probabilité que la froideur de Tallis perdure, il faudra bien qu'elle dise à March la vérité non caviardée. Si tant est qu'elle puisse en placer une, car March, présentement convaincue que Maxine est une sorte de gourou en la matière, s'est lancée dans un autre discours cérémonieux, cette fois-ci à propos de Tallis.

Quelques années auparavant, par un morne après-midi d'hiver, en rentrant de Pioneer Market sur Columbus, un New-Yorkais anonyme doubla March et la poussa en disant « Excusez-moi », ce qui à New York se traduit par « Putain dégage », et ce qui finalement s'avéra la fois de trop. March laissa tomber les sacs qu'elle portait dans la gadoue crasseuse de la rue, leur donna un bon coup de pied, et cria le plus fort qu'elle put : « Je déteste cette misérable ville de merde ! » Personne ne parut remarquer, toutefois les sacs et leur contenu éparpillé disparurent en quelques secondes. La seule réaction émana d'un passant qui s'arrêta pour faire remarquer : « Et alors ? ça vous plaît pas, pourquoi vous allez pas habiter ailleurs ? »

« Question intéressante », se rappelle-t-elle maintenant pour Maxine, « mais avais-je vraiment besoin de me creuser longtemps la tête ? Parce qu'il y a Tallis, voilà pourquoi, c'est là que l'histoire commence et se termine, bon et à part ça, quoi de neuf ? »

« Avec les deux garçons », Maxine hoche la tête, « c'est différent, mais des fois je me mets à fantasmer, je me demande comment

ç'aurait été, une fille. »

« Et alors ? tu n'as qu'à en avoir une, tu n'es encore qu'une gamine. »

« Ouais, problème c'est que Horst aussi est un gamin, comme tous ceux avec qui je suis sortie depuis. »

« Oh, tu aurais dû voir mon ex. Sidney. Des adolescentes azimuthées de tout le pays débarquaient en pèlerinage juste pour inhaler la fumée qu'il soufflait et rester étalonnées. »

« Il est encore... »

« Encore en pleine forme. Qu'il repasse, ça va lui faire une rude surprise. »

« Vous êtes en contact ? »

« Plus que je ne le voudrais, il habite sur la ligne de Canarsie, par là-bas, avec une gamine de 12 ans qui s'appelle Paillette. »

« Ça lui arrive de voir Tallis parfois ? »

« Je crois qu'il y a une ordonnance restrictive qui remonte à deux ans, à l'époque où Sid a commencé à traîner dans la rue sous leurs fenêtres avec un saxo ténor, à lui jouer ces vieux rock'n'roll qu'elle aimait quand elle était petite, et évidemment Ice a bien vite mis le holà. »

« On s'efforce de souhaiter du mal à personne, mais cet individu, Ice, vraiment... »

« Elle s'en accommode. Vous n'avez jamais envie de voir vos enfants reproduire vos propres erreurs. Donc ce qui se passe, c'est que Tallis fonce bille en tête et épouse l'entrepreneur prometteur qu'il ne faut pas. Le pire qu'on puisse dire de Sid c'est qu'il n'arrivait pas à gérer le stress inhérent au fait d'être tout le temps avec moi. Ice en revanche apprécie le stress, plus il y en a mieux c'est, alors naturellement Tallis, ma fille perverse, fait le maximum pour ne *pas* lui en créer du tout. Et il fait semblant d'adorer. Il est diabolique. »

« Donc », avec tact, « mis à part l'intitulé du poste qu'elle occupe chez hashslingrz et tout ça, selon vous dans quelle mesure trempe-t-elle là-dedans ? »

« Dans quoi ? Les secrets de la société ? Elle n'est pas du genre lanceur d'alerte, si c'est ce que tu espérais. »

« Pas assez dégoûtée, vous voulez dire. »

« Elle pourrait bien être enragée vingt-quatre heures sur vingt-quatre, sept jours sur sept, qu'est-ce que ça changerait ? Dans leur

contrat de mariage, il y a plus d'annexes qu'à l'école navale du New Jersey. Ice est devenu son putain de proprio. »

« Je n'y ai peut-être passé qu'une heure, mais j'ai eu une drôle d'impression. Comme quoi elle aurait peut-être des activités dont elle ne parle pas à son *wunderkind*. »

« Comme quoi ? » Une lueur d'espoir. « Quelqu'un. »

« On a uniquement parlé escroquerie... mais... vous pensez qu'il pourrait y avoir aussi un petit copain dans le paysage ? »

« Certains chapitres de l'histoire le laisseraient entendre. Vais te dire, franchement, ça ne briserait pas le cœur de sa mère. »

« J'aimerais avoir de meilleures nouvelles pour vous. »

« Bon, eh bien je continuerai à gratter ce que je peux, mon petit fils Kennedy, je sudoie la baby-sitter, Ofelia, elle nous accorde une minute ou deux tout seuls de temps en temps. Qu'est-ce que je peux faire d'autre si ce n'est veiller sur lui, m'assurer qu'ils ne le bousillent pas trop. » Coup d'œil à sa montre. « Tu as une minute ? »

Elles arrivent à l'angle de la 78^e et de Broadway. « S'il te plaît, n'en parle à personne. »

« Nous attendons votre dealer, ou quoi ? »

« Kennedy. Ils l'envoient à Collegiate. Putain, tu crois qu'ils l'auraient inscrit ailleurs ? Ils veulent qu'il soit programmé sans accroc pour Harvard, fac de droit, Wall Street, la marche funèbre habituelle à Manhattan. Enfin. Sauf si sa mamie arrive à l'en empêcher. »

« Je parie qu'il est dingue de vous. Paraît que c'est le deuxième lien humain le plus fort qui soit. »

« Bien sûr, vu que l'un et l'autre détestent les mêmes personnes. »

« Ooh. »

« OK, j'exagère peut-être. Je déteste Tallis, bien sûr, mais je l'aime aussi par moments. »

Au bout de la rue, devant le lycée polytechnique de la future élite, des petits garçons en chemise et cravate ont commencé à s'égailler. Maxine repère immédiatement Kennedy, pas besoin d'être extralucide. Blond, bouclé, un apprenti briseur de cœurs, il s'écarte gracieusement d'une grappe de gars, fait signe de la main, se retourne et court se précipiter dans les bras de March.

« Hé, mon gars. Dure journée ? »

« Ils me rendent dingue, mamie. »

« Évidemment, qu'est-ce que tu crois, bientôt les vacances, ils

essayent de vous en recoller une dernière avant le gong. »

« Il y a quelqu'un au bout de la rue qui vous fait signe », dit Maxine.

« Zut, Ofelia, déjà ? La voiture doit être en avance. Eh bien, mon grand gars, cela fut bref mais intense. Oh et tiens, j'ai failli oublier. » Elle lui tend deux ou trois cartes Pokémon.

« Gangar ! Le Psykokwak japonais ? »

« Celles-ci, on m'a dit, tu ne les trouves que dans les distributeurs de certaines salles de jeux à Tokyo. J'ai peut-être un contact ; à suivre. »

« Super, mamie, merci. » Une autre embrassade et le voilà reparti. Tandis qu'il court rejoindre Ofelia, March le suit des yeux un peu façon bélino. « Ce joyeux couple Ice, je te dis, soit ils n'ont pas idée de ce que je manigance, soit ils jouent super bien les ahuris. Dans un cas comme dans l'autre, quelqu'un a dit à Gunther de venir ici plus tôt. »

« Chouette même, pour un Pokémaniac. »

« Je ne peux que prier pour que Tallis n'ait pas hérité du gène du rangement de la mère de Sid. Sid lui en veut encore d'avoir jeté toutes ses cartes de base-ball il y a quarante ans. »

« La mère de Horst aussi. C'est quoi le problème de cette génération ? »

« Pas aujourd'hui que ça arriverait, avec l'emprise qu'ont ces yuppies sur le marché du collector. N'empêche, j'achète quand même tout en double, pour être tranquille. »

« Continuez à ne pas faire attention et vous finirez Grand-mère de l'Année. »

« Hé », March déterminée à être un soldat coriace, « Pokémon, qu'est-ce que j'y connais ? Spécialiste du *poke* ? un proctologue rasta, c'est ça ? »

Aujourd'hui Horst ne trouve pas le parfum de glace dont il a vraiment envie et trahit des signes croissants d'impatience, alarmant pour quelqu'un d'habituellement si placide.

« Chocolat Beurre de Cacahuète Pâte à Cookie ? Fait des lustres qu'on n'en trouve plus, Horst. » Consciente de parler comme une gâcheuse de plaisir à la langue de vipère qu'elle s'est efforcée toutes ces années de ne pas devenir, du moins de ne pas paraître.

« Je ne peux pas l'expliquer. C'est comme de la médecine chinoise. Déficiência en yang. En yin ? Un des deux. »

« Ce qui veut dire... »

« Je ne voudrais pas faire une crise d'angoisse devant les garçons. »

« Oh, mais devant moi, pas de problème. »

« Par où commencer avec quelqu'un de ton niveau en instruction alimentaire ? Aaahhh ! *Chocolat Beurre de Cacahuète Pâte à Cookie*. Tu vois ce que je veux dire ? »

Maxine s'empare du téléphone sans fil et s'en sert pour faire avec l'autre main le T de Temps Mort. « J'appelle juste Police Secours, là, d'accord mon cœur ? Si ce n'est qu'avec tes antécédents... »

Vers un incident domestique de quelle gravité s'achemine-t-on, nul ne le saura jamais, car à cet instant précis Rigoberto appelle de l'interphone du couloir. « Marvin est ici... »

Avant qu'elle puisse raccrocher, il est à la porte. Ganjaportation, assurément. « Encore vous, Marvin. »

« Jour et nuit, on est là pour apporter aux gens ce qui leur faut. » Du sac kozmo appelé à bientôt devenir vintage il sort deux boîtes d'un litre de glace *Chocolat Beurre de Cacahuète Pâte à Cookie*.

« Ils ont arrêté la production en 97 », Maxine moins émerveillée que contrariée.

« Ça c'est la version officielle, Mah-xine. Mais là on parle de désir. »

Horst, déjà en train d'engloutir la glace, une cuillère dans chaque main, hoche la tête avec enthousiasme.

« Oh et ça aussi, c'est pour vous. » Tendant une vidéocassette dans un boîtier.

« *Scream, Blacula, Scream* ? On en a déjà un bon stock à la maison, y compris la version longue. »

« Ma ché-wie, je ne suis que le liv-weur. »

« Vous avez un numéro où je peux vous joindre au cas où je voudrais faire suivre ça ailleurs ? »

« Pas comme ça que ça marche. C'est moi qui viens à vous. »

Il s'évanouit dans le soir d'été.

À une heure fort matinale, bien trop tôt, les garçons et Horst sont levés et installés dans une spacieuse Lincoln en direction de JFK. Le projet pour l'été est de prendre l'avion jusqu'à Chicago, de découvrir la ville, de louer une voiture, de rouler jusqu'en Iowa, de rendre visite aux grands-parents, puis de partir pour une grande tournée dans ce que Maxine appelle le Midol West, en référence au médicament contre les règles douloureuses, dont elle ressent les tiraillements chaque fois qu'elle met les pieds là-bas. Elle les accompagne jusqu'à l'aéroport, non pas qu'elle soit collante ni rien, c'est juste qu'un petit peu d'air lui fera du bien, à la fenêtre de la Town Car, d'accord ?

Les hôtesses de l'air marchent deux par deux, les mains en avant, comme en dévotion : des nonnes du ciel. De longues files de gens en short et aux sacs à dos imposants avancent laborieusement pour l'enregistrement de leurs bagages. Les mêmes chahutent avec les sangles à enrouleurs utilisées pour canaliser les voyageurs. Maxine entreprend d'analyser les débits pour voir quelle queue avance la plus vite. Ce n'est qu'une manie, mais cela met Horst mal à l'aise car elle tombe toujours juste.

Elle reste jusqu'à ce qu'on appelle le vol, elle les serre chacun dans ses bras, y compris Horst, les regarde avancer sur la passerelle télescopique, et seul Otis se retourne. Alors qu'elle se dirige vers la sortie et passe à hauteur d'une autre porte d'embarquement, elle entend prononcer son nom. Qu'on crie, en fait. C'est Vyrva, affublée de sandales, d'un grand chapeau de paille, d'une robe bain de soleil de taille mini-mini dont plusieurs couleurs éclatantes sont statutairement prohibées à New York. « En route pour la Californie, pas vrai ? »

« Deux semaines là-bas avec la famille, ensuite retour via Vegas. »

« Defcon », explique Justin, en bermuda de surfeur hawaïen, perroquets, tout ça, pour la convention annuelle des hackers, où des

geeks de toutes confessions, de part et d'autre de la frontière entre légalité et illégalité, mais également des flics à divers niveaux, persuadés d'opérer incognito, convergent, conspirent, concoctent.

Fiona est partie pour une sorte de colo de vacances japanime dans le New Jersey – ateliers films Quake et machinima, personnel japonais qui prétend ne pas connaître de mots d'anglais autres que *awesome* et *sucks*, ce qui, pour un vaste éventail d'activités humaines, est en fait amplement suffisant...

« Et comment ça se passe dans les profondeurs DeepArcher ? »
Juste histoire de montrer qu'on s'intéresse, comprenez...

Justin paraît mal à l'aise. « Quoi qu'il arrive, de grands changements en perspective. Tous ceux qui y sont ont intérêt à en profiter tant que c'est possible. Tant que c'est encore relativement inatthackable. »

« Ça ne va pas durer ? »

« Plus très longtemps. Trop de gens sur le coup. Vegas va être comme du *speed-pitching* dans la cage aux tigres. »

« Ne me regarde pas », dit Vyrva. « Moi je me contente de rouler les joints et d'apporter des trucs à grignoter. »

Une voix dans la sono passe une annonce en anglais, cependant Maxine est soudain incapable de comprendre un mot. Le genre de résonance vocale dans laquelle les événements sont solennellement prédits, pas du tout une voix par laquelle elle aimerait un jour être convoquée.

« Notre vol », Justin en ramassant son bagage à main.

« Mes amitiés à Siegfried et Roy. »

Vyrva envoie des baisers par-dessus son épaule jusqu'à la porte d'embarquement.

Au bureau, quand Maxine revient, eh bien Daytona est installée devant un minuscule téléviseur qu'elle garde dans le tiroir de son bureau, collée à un film de l'après-midi diffusé sur ARCH (Afro-American Romance Channel) intitulé *Love's Nickel Defense*, dans lequel Hakeem, un défenseur pro de foot américain, sur le tournage d'un spot publicitaire, rencontre Serendypiti, mannequin dont il tombe amoureux, embauchée pour la même pub, et qui remotive Hakeem au point qu'il réserve aux porteurs du ballon le même sort que les beaux-

parents réservent habituellement aux hors-d'œuvre. Boostés par son exemple, les attaquants se mettent à développer leurs propres stratégies de victoire. Ce qui a jusqu'alors été l'année terne d'une équipe qui ne gagne jamais rien, même pas le tirage au sort, connaît un retournement. Les victoires s'enchaînent – une *wild card* ! Les finales ! Le Super Bowl !

À la mi-temps du Super Bowl, l'équipe adverse a dix points d'avance. Largement le temps de retourner la situation. Serendypiti traverse en trombe plusieurs barrières de sécurité et fait irruption dans les vestiaires. « Chéri, il faut qu'on cause. » Page de publicité.

« Houh ! » Daytona en secouant la tête. « Oh, z'êtes revenue ? Écoutez, y a un 'culé avec une attitude de Blanc qu'a appelé y a une dizaine de minutes. » Elle part à la pêche sur son bureau et retrouve un message comme quoi Maxine doit rappeler Gabriel Ice, avec ce qui ressemble à un numéro de téléphone portable.

« Je vais faire ça dans l'autre pièce. Votre film a repris. »

« Va falloir être prudente avec ce zigoto, ma fi-fille. »

Conservant à l'esprit la distinction que font les Experts Anti-Fraude entre être complice et passer un simple coup de fil, suite à un message qu'il aurait probablement été difficile d'ignorer, elle est bientôt en ligne avec Gabriel Ice.

Pas de bonjour-comment-allez-vous, « Votre ligne est sécurisée ? » voilà ce que le magnat du numérique voudrait savoir.

« Je m'en sers tout le temps pour faire mes courses, je donne mon numéro de carte de crédit et tout, jusqu'à maintenant il ne s'est jamais rien passé de moche. »

« J'imagine qu'on pourrait se lancer dans une discussion sur les définitions de "moche", mais — »

« On risquerait de sérieusement s'écarter du sujet, oui, fatal quand on a une vie occupée et importante... Donc... »

« Je crois que vous connaissez ma belle-mère, March Kelleher. Avez-vous vu son site web ? »

« Je clique voir de temps à autre. »

« Vous y avez peut-être lu de vilains commentaires, genre chaque jour, au sujet de ma société. Une idée de la raison pour laquelle elle fait ça ? »

« Elle semble vous vouer une certaine défiance, monsieur Ice. Une infinie défiance. Elle doit penser que derrière l'éblouissante saga des

frasques du garçon milliardaire, que nous trouvons tous si divertissante, il y a un récit plus sombre. »

« Notre business c'est la sécurité. Vous voulez quoi, de la transparence ? »

Non, je préfère l'opaque, le crypté, le faux-cul sournois. « Trop politique pour moi. »

« Et au plan financier ? La *shviger* – à votre avis ça me coûterait combien pour qu'elle accepte de nous lâcher la grappe ? Juste une fourchette de vos premières estimations. »

« En un sens, j'ai le vague sentiment que March n'a pas de prix. »

« Ouais, ouais, vous pourriez peut-être quand même lui poser la question ? Je vous en serais vraiment, vraiment reconnaissant. »

« Elle a réussi à vous inquiéter à ce point ? Allons, ce n'est qu'un weblog, combien de personnes le lisent, en fait ? »

« Une c'est déjà une de trop, si c'est la mauvaise. »

Ce qui les amène à une impasse, pair et manque ou impair, passe et manque, au choix. La repartie de Maxine devrait être : « Avec tous les contacts influents que vous avez, qui donc dans le vaste monde civil pourra jamais vous tenir responsable de quoi que ce soit ? » Mais cela serait reconnaître qu'elle en sait plus que ce qu'elle est censée savoir. « Je vais vous dire, la prochaine fois que je vois March, je lui demanderai pourquoi elle ne parle pas en de meilleurs termes de votre société, et ensuite, une fois qu'elle m'aura craché à la figure, m'aura traité de laquais à votre solde, de vendue au grand capital et ainsi de suite, je pourrai l'ignorer parce que en mon for intérieur je saurai que je rends un grand service à un chic type. »

« Vous me détestez, hein ? »

Elle fait mine de réfléchir à la question. « Les gens comme vous ont un permis de détester – moi je me suis fait retirer le mien, alors il faut que je me contente d'être agacée, et ça ne dure pas. »

« Bon à savoir. Ça pourrait peut-être vous aider à l'avenir aussi de ne pas vous approcher de ma femme, à propos. »

« Attendez un peu, mon petit pote », quel pourri de la caisse, ce type, « vous m'avez mal comprise, c'est qu'elle est mignonne comme un petit cœur et tout, mais — »

« Tâchez juste de garder un peu de distance. Soyez professionnelle. Soyez bien sûre de savoir pour qui vous travaillez, d'accord ? »

« Parlez plus lentement, j'essaye de noter. »

Ice, comme prévu, raccroche, furieux.

Rocky Slagiatt se manifeste. Sans pancarte ni slogan, comme à son habitude. « Hé. Maxi, faut que je vienne dans votre quartier pour intimider, non attendez qu'est-ce que je viens de dire, je veux dire "pour faire impression" sur des clients. Besoin de dis--cutter d'un truc mais en per--sonne. »

« Important, hein ? »

« Peut-être. Vous connaissez l'Omega Diner sur la 72^e ? »

« Près de Columbus, bien sûr. Dix minutes ? »

Rocky est installé dans un box, au fond de l'Omega, dans la pénombre d'un renfoncement, avec un type affable, genre homme d'affaires en costume sur mesure, lunettes à monture pâle, taille moyenne, maintien de yuppie.

« Désolé de vous sor--tir du boulot, tout ça. Je vous présente Igor Dashkov, un chouette type à avoir sur votre Rolodex. »

Baisemain à Maxine et hochement de tête à l'intention de Rocky.
« Elle a pas micro caché, j'espère. »

« Je présente une micro-intolérance », fait semblant d'expliquer Maxine. « À la place je retiens tout par cœur, et ensuite au moment du débriefing je peux balancer la totale mot pour mot aux autorités fédérales. Ou à ceux qui vous font si peur. »

Igor sourit, incline la tête, absolument enchanté.

« Jusqu'à maintenant », murmure Rocky, « il n'a pas encore été inventé, le flic qui ennuiera ces gars ne serait-ce qu'un tout petit peu. »

Dans le box d'à côté, Maxine remarque deux jeunes voyous d'une certaine carrure, occupés avec des consoles de jeux portables. « Doom », Igor en agitant un pouce, « vient juste de sortir pour Game Boy. Capitalisme post-tardif devenu dingo, "United Aerospace Corporation", lunes de Mars, portes de l'enfer, zombies et démons, y compris ces deux-là, je crois. Misha et Grisha. Dites bonjour, *padonki*. »

Silence et cliquetis de boutons.

« Quel plaisir de faire votre connaissance, Misha et Grisha. » Quels que soient vos vrais noms, salut, moi c'est Marie de Roumanie.

« En fait », l'un des deux relève la tête, exhibant un alignement de

croquantes en inox de taulard, « on préfère Déimos et Phobos. »

« Trop de temps avec jeux vidéo, tout juste sortis de *zona*, parents éloignés, pas si éloignés maintenant. Brighton Beach, c'est paradis pour eux. Je emmène eux à Manhattan, qu'ils voient enfer. Aussi pour rencontrer mon camarade Rocco. Affaires, capital-risque, ça va pour vous, vieil amico ? »

« Un peu calme », Rocky en haussant les épaules, « *mi gratto la pancia*, vous savez, on se *gratta il bido*. »

« Nous disons *khuem grushi okolachivat* », il fixe Maxine, rayonnant, « faire tomber poires d'un arbre avec bite. »

« Paraît compliqué », Maxine en lui rendant son sourire.

« Mais amusant. »

Ce type a beau avoir le visage poupin de celui à qui on demande encore une pièce d'identité pour vérifier qu'il a l'âge d'entrer dans les boîtes de nuit, il semble que quelque part, sous l'onctueuse façade suburbaine, emboîté en lui façon matriochka, il y a un dur, un ex-Spetsnaz balafré par les combats, pressé de raconter ses histoires de guerre d'il y a dix ans. L'instant d'après, Igor est en plein flash-back, saut clandestin Haute Altitude Ouverture Basse sur le nord du Caucase.

« En tombant de nuit dans ciel, au-dessus montagnes, à me peler jonc, je commence à méditer – je veux quoi vraiment de cette vie ? Tuer plus de Tchétchènes ? Trouver amour véritable et avoir famille, endroit chaud, comme Goa peut-être ? J'oublie presque ouvrir mon parachute. Au sol à nouveau, tout est clair. Limpide. Faire beaucoup d'argent. »

Rocky glousse. « Hé, moi aussi je suis arrivé à cette conclusion, pas eu besoin de sauter d'un avion. »

« Peut-être si vous sautez, alors vous décidez de distribuer tout votre argent. »

« Vous connaissez quelqu'un qui aurait déjà fait ça ? » demande Maxine.

« Choses bizarres arrivent aux hommes du Spetsnaz », réplique Igor. « Sans parler des hautes altitudes. »

« Demandez à Maxine », Rocky se penche vers l'oreille d'Igor. « Allez-y, elle est OK. »

« Me demander quoi ? »

« Vous connaître ces gens ? » Igor fait glisser un classeur devant

elle.

« Madoff Securities. Hmm, peut-être quelques ragots dans l'industrie. Bernie Madoff, une légende pour tout le monde. On dit qu'il s'en sort plutôt bien, je me souviens. »

« Un à deux pour cent par mois. »

« Bonne rentabilité moyenne, alors où est le problème ? »

« Pas moyenne. Pareil chaque mois. »

« Uh-oh. » Elle feuillette les pages, jette un œil au graphique. « Nom d'un petit bonhomme. C'est une courbe parfaitement droite, en progression constante ? »

« Vous paraît un peu anormal ? »

« Dans cette économie ? Regardez-moi ça – même l'année dernière, quand le marché des nouvelles technologies s'est cassé la figure ? Non, ça doit être une combine à la Ponzi, et compte tenu de l'échelle de ces investissements, possible aussi qu'il donne dans la manipulation boursière. Vous avez de l'argent chez lui ? »

« Des amis à moi. Ils commencent à s'inquiéter. »

« Et... ce sont des personnes adultes capables d'entendre des nouvelles fâcheuses ? »

« À leur manière à eux. Mais ils apprécient chaudement conseils judicieux. »

« Ma foi, c'est moi hein, mais mon conseil aujourd'hui c'est d'opter au plus vite, si possible sans sentiment, pour la stratégie de sortie la plus proche. Le facteur temps est décisif. Le mois dernier aurait été bien. »

« Rocky dit vous êtes douée. »

« Ça sauterait aux yeux de n'importe quel imbécile, je ne dis pas ça pour vous. Pourquoi la SEC ne passe-t-elle pas à l'action, là ? Le procureur, quelqu'un. »

Haussement d'épaules, haussement de sourcils éloquent, frottement pouce index.

« Eh bien, oui, c'est une hypothèse, assurément. »

Depuis un certain temps Maxine a pris conscience de mouvements de bras et de gesticulations de mains à la périphérie de son champ de vision, sans parler de déclamations silencieuses et d'effets sonores de deejay en provenance de Misha et Grisha, qui semblent grands fans de la scène hip-hop semi-underground russe, en particulier du tout petit Detsl, la star du rap rastafarien russe – dont ils ont mémorisé les deux

premiers albums, Misha faisant la musique et la beatbox, Grisha les paroles, à moins que ce ne soit le contraire...

Igor, consultant ostensiblement une Rolex Cellini en or blanc : « Vous pensez que hip-hop est bon pour eux ? Vous avez enfants ? Est-ce que eux, ils... »

« Vu ce que j'écoutais à leur âge, je suis mal placée pour – mais le truc qu'ils sont en train de faire, c'est assez accrocheur. »

« *Vetcherinka U Detsla* », dit Grisha.

« *Fiesta chez Detsl* », explique Misha.

« Attends, attends, on va faire *Ulitchnyi Boyets* pour elle. »

« Prochaine fois », Igor se lève pour partir, « promis. » Il serre la main de Maxine, l'embrasse sur les deux joues, gauche-droite-gauche. « Je transmettrai votre conseil à mes amis. Nous vous tenons au courant ce qui se passe. » Éloignement gracieux et sortie par la porte.

« Ces deux gorilles », annonce Rocky, « viennent de manger deux grandes tartes à la crème pâtissière au chocolat. Chacun. Et j'écope de l'addition. »

« Et donc c'est Igor qui voulait me voir, pas vous ? »

« Vous ê--tes dé--çue ? »

« Nan, il est tout à fait mon genre. Mafia ou quoi ? »

« Je me demande encore. Certains des gens avec qui il traîne à Brighton Beach étaient dans le cercle de Yaponchik avant que le p'tit Japonais se fasse buter, une population old-school, pour sûr. Mais je l'ai zyeuté vite fait, pas de tatouages apparents, tour de cou 15 pouces et demi, ehh », faisant tanguer sa main, « je ne crois pas. À mon avis c'est plus un magouilleur. »

Un jour, en allant à la piscine du Deseret, Maxine trouve l'ascenseur de service bloqué, peut-être bien jusqu'à nouvel ordre – encore un emménagement de yuppies pourris, à tous les coups. Elle part à la recherche d'un autre ascenseur et atterrit dans un sous-sol labyrinthique, sur le point d'entrer, sachant pourtant que c'est une erreur, dans le tristement célèbre Ascenseur de Derrière, héritage d'autres temps dont la rumeur veut qu'il possède un esprit lui appartenant en propre. De fait, Maxine en est venue à croire qu'il est hanté, que Quelque Chose S'est Passé là il y a des années, qui n'a jamais été résolu, et donc maintenant, chaque fois qu'il en a

l'occasion, il essaye de conduire ses occupants dans des directions susceptibles de l'aider à trouver un soulagement karmique. Cette fois-ci, au lieu de monter tout en haut jusqu'à la piscine, à quoi correspond le bouton sur lequel elle a appuyé, il l'emmène à un étage qu'elle ne reconnaît pas tout de suite, qui s'avère être...

« Maxi, hé. »

Elle plisse les yeux à travers une sorte de pénombre grasseuse.
« Reg ? »

« C'est comme être dans un film d'horreur asiatique », chuchote Reg. « D'Oxide Pang probablement. Est-ce que tu pourrais plus ou moins te glisser par ici, contre le mur, qu'on soit pas dans le champ de la caméra de sécurité ? »

« Et pourquoi faut-il qu'on soit hors de portée de la caméra, redis-moi ? »

« Ils ne veulent pas de moi dans le bâtiment. À l'heure qu'il est, il doit y avoir au moins une ordonnance restrictive d'accès. »

« Tu fais quoi, tu... hantes les immeubles maintenant ? »

« Ces faux WC chez hashslingrz... ? Eh bien tout à l'heure, dans la rue, il se trouve que j'ai repéré un des types de là-bas, j'avais suffisamment de bande vierge, alors j'ai commencé à le suivre en filmant, et au bout d'un moment il passe prendre deux, trois autres gars que je reconnais, et voilà-t'y pas qu'ils se pointent tous au Deseret, accueillis comme des rois à l'entrée. Je réalise alors que dans la mesure où Gabriel Ice est un des propriétaires de l'endroit — »

« Attends un peu, Ice ? Depuis quand ? »

« Croyais que tu savais. En tout cas c'est maintenant avéré, on a été dépassés par les événements. Ice m'a viré du film hier. Mon appartement a été de nouveau cambriolé, cette fois-ci ils ont tout bousillé, tout ce que j'avais filmé a été embarqué, à part ce que j'avais planqué. »

Un développement guère prometteur. « Tu ferais mieux de venir avec moi. Il y aura peut-être un ascenseur de service libre maintenant. »

Et c'est ainsi qu'ils parviennent à s'échapper par-derrière pour rallier Riverside, où ils attrapent de justesse un bus direction downtown.

« J'imagine que tu n'es pas allé parler de ça aux flics ni rien. »

« Au cas où ils auraient besoin de rigoler un bon coup pour éclairer

leur journée de travail par ailleurs tristounette, tu veux dire. Bien sûr, pourquoi pas au passage, en quittant la ville ? »

« Seattle. »

« Il est temps, Maxi. Ice m’a rendu service. J’ai pas besoin d’un film hashslingrz sur mon CV, mauvais pour mon image, et tu sais quoi, hashslingrz c’est de l’histoire ancienne. Quoi qu’il arrive, c’est putain de voué à l’échec. »

« Dirait pas qu’ils sont vraiment à deux doigts de déposer le bilan. »

« Si une pointcom avait une âme immortelle », Reg étrangement distant, comme s’il répondait déjà de la fenêtre d’un véhicule en partance pour l’Ouest, « celle de hashslingrz serait perdue. »

Ils descendent à 8^e Rue, trouvent une pizzeria, s’installent en terrasse. Reg dérive vers un moment de météo philosophique.

« C’est pas non plus comme si j’étais Alfred Hitchcock ou je ne sais qui. Tu peux regarder mes trucs jusqu’à en bigler, et il n’y aura jamais de signification plus profonde. Je vois un truc intéressant, je le filme basta. L’avenir du film si tu veux savoir – un jour, davantage de bande passante, davantage de fichiers vidéo sur Internet, tout le monde filmera tout, il y aura bien trop de trucs à regarder, rien n’aura plus de sens. Telle est ma prophétie, rappelle-t-en. »

« Tu pars à la pêche aux compliments, Reg, quid de la redéco imprévue de ton appartement, hein ? Quelqu’un doit avoir eu une haute opinion de ce quelque chose que tu as filmé. »

« Ice », il hausse les épaules. « Qui essaye de récupérer ce qu’il estime lui appartenir. »

Non, pense Maxine avec une soudaine douleur comme grippale dans les doigts, Ice c’est ce qui pourrait arriver de mieux. Et si c’est n’importe qui d’autre, alors Seattle risque de ne pas être assez loin. « Écoute, si tu as besoin que je garde quoi que ce soit pour toi — »

« Pas de souci, tu es sur ma liste. »

« Et tu me diras quand tu quittes New York ? »

« J’essaierai. »

« S’il te plaît. Oh, et Reg. »

« Ouais, je sais, moi aussi je regardais cette sacrée *Super Jaimie*. Tôt ou tard Oscar Goldman dit “Jaimie – sois prudente”. »

« Il a été pour moi un solide modèle de Maman Juive. Souviens-toi, même Jaime Sommers doit parfois y aller mollo. »

« T'en fais pas. J'ai longtemps cru que tant que je voyais le truc dans mon viseur, il pouvait pas me faire de mal. Alors ça a pris un certain temps, mais maintenant je sais qu'il n'en est rien. Contente ? »
Partout marqué sur lui : enfant ayant perdu ses illusions.

« J'imagine que je pourrais prendre ça pour une bonne nouvelle. »

Parmi les mystérieux vendeurs découverts par l'ingénieur Eric Outfield dans les fichiers cryptés de hashslinrz figure Darklinear Solutions, une société de courtage en fibres optiques.

Qui donc ayant toute sa tête, se demande-t-on, irait ces temps-ci investir dans la fibre, compte tenu du déclin massif des nouvelles installations depuis l'année dernière ? Eh bien, il semble qu'une grande partie des câblages ayant été effectués à l'époque de la bulle Internet sont à présent « noirs » comme on dit, et le résultat c'est que des boîtes telles que Darklinear se sont abattues sur la carcasse du business, repérant la fibre – installée en surnombre et inutilisée – dans des bâtiments par ailleurs « raccordés », en dressant une cartographie, et aidant des clients à mettre en place des réseaux privés customisés.

Ce qui chiffonne Maxine c'est pourquoi les paiements versés par hashslinrz sont dissimulés alors qu'ils n'ont pas à l'être. La fibre optique fait partie des dépenses légitimes pour une société, les besoins en bande passante chez hashslinrz le justifient largement, même le FISC semble être content. Et pourtant, comme avec hwgaahwgh.com, les quantités de dollars sont bien trop importantes, et quelqu'un s'ingénie à mettre en place une protection par mots de passe hors de toute proportion.

Parfois, plutôt que de laisser les choses s'infecter, il y a un plaisir pervers à donner libre cours à sa contrariété. Maxine appelle Tallis Ice et a de la chance. Ou du moins ne tombe pas sur le répondeur, disons les choses ainsi. « J'ai reçu un coup de fil de votre charmant mari. J'ignore comment, mais il était au courant de notre entrevue de l'autre jour. »

« Pas moi – je le jure, c'est l'immeuble, ils gardent des traces de tout, il y a de la vidéosurveillance, enfin, peut-être que je lui ai touché deux mots de votre visite... »

« Je suis sûr que c'est néanmoins quelqu'un de formidable », réplique Maxine. « Dites, tant que je vous ai au bout du fil, pourrais-je faire appel à votre perspicacité ? »

« Bien sûr... C'est que, voyons voir, où l'ai-je mise... ? »

« Vous parliez d'infrastructure l'autre jour. Je travaille pour un client du New Jersey qui a un problème de capitalisation, et il s'intéresse à un certain Darklinear Solutions, courtage en fibres optiques, à Manhattan. Tout ça est complètement en dehors de mon domaine de compétence – avez-vous déjà fait affaire avec eux, ou connaîtriez-vous quelqu'un ? »

« Non. » Mais le revoici, ce hoquet à peine perceptible dans la continuité dont Maxine a appris qu'il signifie Regardes-y de Plus Près. « Navrée... ? »

« J'essayais juste de m'instruire sans bourse délier, merci, Tallis. »

Darklinear Solutions est un établissement qui en jette, tout de chrome et de néon dans le Flatiron District. Dans la version tous publics du jeu vidéo, on vend des smoothies à l'échinacea et des paninis aux algues, et non pas du silicium dopé pour nourrir les fantasmes archi délirants et dépravés qui pourraient encore subsister de l'ère qui vient de s'achever.

Maxine est sur le point de descendre de son taxi quand elle aperçoit une femme qui franchit la porte, survêtement moulant à motifs léopard et lunettes de soleil Chanel Havana sur les yeux et non pas remontées au-dessus du front à jouer le rôle de bandeau, laquelle femme, en dépit de cet effort, possiblement délibéré, de déguisement, est à l'évidence, eh bien, eh bien, eh bien, Mme Tallis Kelleher Ice.

Maxine envisage de faire signe et de crier Salut, mais Tallis agit de manière trop nerveuse, à côté d'elle le paranoïaque urbain de base passe pour James Bond à la table de baccarat. Qu'est-ce que c'est que ça ? La fibre optique est soudain devenue ultra-motus-et-bouche-cousue ?

Non, en réalité c'est la tenue, qui hurle « Je me conforme à l'idée que quelqu'un se fait de "aguichante" », et naturellement Maxine se surprend à se demander qui est ce quelqu'un.

« Vous descendez, madame ? »

« Peut-être que vous feriez bien de relancer le compteur, je vais

encore en avoir pour une minute. »

Tallis remonte le pâté de maisons, jetant autour d'elle des regards anxieux. Arrivée au carrefour, elle fait semblant d'admirer la vitrine d'une salle d'exposition de WC, les pieds en troisième position de danse classique, typiquement la nana de Barnard College dans une galerie d'art. Une minute plus tard, la porte de Darklinear Solutions s'ouvre de nouveau, et voilà qu'en sort un individu massif en blazer et pantalon de grand magasin, attaché-case en bandoulière, qui scrute la rue avec appréhension lui aussi. Il part dans la direction opposée à celle de Tallis mais ne va pas plus loin que la Lincoln Navigator garée quelques places plus loin, monte dedans, rejoint Tallis en roulant au pas. Au moment où il arrive au carrefour, la portière passager s'ouvre et Tallis se coule à l'intérieur.

« Vite », dit Maxine, « avant le changement de feux. »

« Votre mari ? »

« Celui de quelqu'un, peut-être. Voyons où ils vont. »

« Z'êtes flic ? »

« Je suis Lennie de *New York, Police judiciaire*, vous ne m'avez pas reconnue ? » Ils suivent le mastodonte avaleur d'essence jusqu'à Franklin D. Roosevelt Drive et prennent uptown, sortent à la 96^e, continuent vers le nord sur la Première Avenue jusqu'à un quartier en lisière qui n'est plus l'Upper East Side et pas encore tout à fait East Harlem, où vous êtes peut-être déjà venu rendre visite à votre dealer ou goupiller un rendez-vous galant en soirée moyennant finances, mais qui trahit désormais des symptômes d'embourgeoisement.

Le lourd pick-up reconfiguré s'arrête près d'un bâtiment récemment rénové, si l'on en croit l'annonce qui s'étale avec goût sur la façade des étages supérieurs, en appartements en copropriété qui vont chercher dans le million de dollars ou pas loin pour une chambre à coucher, et met ensuite à peu près une heure pour se garer.

« Fut un temps », marmonne le chauffeur de taxi, « où laisser un engin comme ça dans la rue par ici... ? Fallait être fou, la vache, maintenant tout le monde a la trouille d'y toucher parce qu'il appartient peut-être à un caïd qui pense avec son Glock. »

« Ils entrent. Pourriez-vous m'attendre ici, je veux juste tenter quelque chose. »

Elle accorde à Tallis et Mister 'Gator deux minutes pour monter dans l'ascenseur, puis s'approche du portier d'un pas lourd. « Les gens

qui viennent d'entrer, là... ? ces imbéciles avec leur gros SUV, on leur a jamais appris à se garer ? Putain ils viennent juste de m'arracher mon pare-chocs. »

C'est un même plutôt gentil, pas vraiment impressionné mais il prend un air contrit. « Je peux vraiment pas vous laisser entrer. »

« Pas grave, vous êtes pas non plus obligé de les laisser descendre ici, parce que ça va barder dans votre hall, je suis d'une humeur, là, peut-être va y avoir du sang, vraiment pas besoin de ça, hein ! Tenez », lui tendant la carte de visite d'un avocat fiscaliste, dont le nom évoque immédiatement les excès des années quatre-vingt-dix et qui, pour autant qu'elle sache, est encore au violon à Danbury, « c'est mon avocat, vous pourrez peut-être leur passer ceci la prochaine fois que vous verrez M. et Mme Road & Track Magazine, et oh mieux donnez-moi leur numéro de téléphone aussi, e-mail, tout le toutim, que les avocats puissent se contacter. »

Moment où certains portiers vont devenir techniques et vous asticoter mais celui-ci, comme l'immeuble, est nouveau dans le quartier et bien content de pouvoir se débarrasser d'une hystérique et de ses histoires d'accrochage. Maxine réussit à jeter un bref coup d'œil aux registres de la réception et retourne au taxi avec toutes les infos sur l'amant de madame hormis le code de sa carte de crédit.

« C'est rigolo, ça », dit le chauffeur. « On va où maintenant ? »

Elle consulte sa montre. Retour à la boutique, on dirait. « Upper Broadway, n'importe où à proximité de Zabars ce serait bien... »

« Zabars, hein ? » L'intonation du fidèle assistant du héros semble s'être glissée dans sa voix.

« Ouais, on a eu d'étranges informations sur du saumon fumé, va falloir vérifier sur place. » Elle fait mine d'examiner la sécurité de son Beretta.

« Je devrais peut-être vous faire le tarif spécial détective privé. »

« Mais je ne suis que... pas grave, j'accepte. »

« Maxi, vous fais-tu quoi ce soir. »

Masturbation devant un film de la chaîne Lifetime, *Her Psychotic Fiancé*, je pense, pourquoi, qu'est-ce que ça peut vous faire ? En réalité, ce qu'elle dit c'est : « Vous me proposez un rencard, Rocky ? »

« Hé. Elle m'a appelé Rocky. Écoutez, en tout bien tout honneur,

Cornelia sera là, mon associé Spud Loiterman, peut-être une ou deux autres personnes. »

« Vous plaisantez. Une soirée. Où allons-nous ? »

« Karaoké coréen, il y a... ils appellent ça un *noraebang*, à K-Town, le Lucky 18. »

« *Streetlight People, Don't Stop Believing*, références incontournables des karaokés, ça aurait dû me mettre la puce à l'oreille. »

« On était tous des habitués de Iggy's, sur la Deuxième Avenue, mais l'année dernière on s'est fait – à cause de Spud on s'est fait... »

« Virer. »

« Spud, il... », Rocky un peu gêné, « c'est un génie, mon associé, pour tout ce qui est exemptions relatives au marché boursier, Règlement D etc... par contre dès qu'il s'approche d'un micro... enfin bon, Spud ne tient pas vraiment la note. Même avec le correcteur vocal, la technologie n'arrive pas à suivre avec lui. »

« Faut-il que j'apporte des bouchons d'oreilles ? »

« Nan, révisez juste les *power ballads* des années quatre-vingt, et soyez là vers vingt et une heures. » Remarquant qu'elle hésite et étant du genre intuitif, il ajoute : « Oh et mettez quelque chose de bien dépenaillé, pas envie que vous voliez la vedette à Cornelia. »

Il n'en fallait pas plus pour qu'elle fonce directement à sa penderie et jette son dévolu sur une petite chose de chez Dolce & Gabbana toute simple et néanmoins matière à tabloïds, qu'elle a trouvée à Filene's Basement à moins 70 %, elle avait d'ailleurs dû l'arracher des mains de la mère d'un élève de Collegiate, bandeau de l'East Side et toute la panoplie, qui s'encanaillait après avoir déposé les gamins à l'école, et qui avait de toute façon deux tailles de trop, depuis le temps que Maxine cherchait justement un prétexte pour la mettre. Gala au Lincoln Center ? Dîner politique de collecte de fonds ? Laisse tomber, un karaoké rempli de Vautours Capitalistes, l'occasion fait le larron.

Ce soir-là au Lucky 18, dans une des plus grandes salles, Maxine trouve Spud Loiterman, l'associé de Rocky qui chante comme une casserole, Letitia, la petite amie de Spud, un assortiment hétéroclite de clients débarqués en ville pour le week-end, ainsi qu'un petit groupe d'authentiques Coréens arborant – posture vestimentaire possiblement ironique – des tenues d'un jaunâtre brillant originaires du Nord, en Vinalon, une fibre dérivée du charbon, à moins que Maxine n'entende mal, qui se sont éloignés du car touristique et s'inquiètent de plus en

plus à l'idée de ne pas le retrouver. Et Cornelia, qui se présente ce soir en toute décontraction dans une tenue de prêt-à-porter de grand couturier, collier de perles en sus. Plus grande que Rocky même sans les talons qu'elle porte ce soir, elle irradie une gentillesse qu'on ne voit pas chez beaucoup de WASP, quand bien même ils prétendent l'avoir inventée.

Maxine et Cornelia en sont juste aux premiers échanges polis lorsque Rocky, ethnique comme toujours en costume Rubinacci et Borsalino, s'interpose, agitant un cigare. « Hé, Maxi, venez voir un instant, j'veais vous présenter quelqu'un. » Cornelia sans un mot lui adresse un regard du genre Tu-vois-pas-nous-sommes-occupées avec peut-être encore moins de compassion que pour un lancer de shurikens, ces lames en étoile, dans un film d'arts martiaux... et pourtant, et pourtant, quelle est cette tension presque érotique entre ces deux-là ? « Après la pause publicitaire, j'espère », Cornelia dans un haussement d'épaules et l'amorce d'un roulement d'yeux, se retournant et s'éloignant d'un pas nonchalant. Maxine aperçoit un fermoir Mikimoto à cheval sur une séduisante nuque, en or jaune comme d'habitude, tout le monde ne choisirait pas ça pour aller avec des perles, n'empêche allez le dire aux gens de chez Mikimouse-o, persuadés qu'aux US tout le monde est blond. Certes il se trouve que c'est le cas de Cornelia – la question qui se pose alors étant : jusqu'où cette blondeur ? Lui traverse-t-elle la tête ?

Cela reste à déterminer. Entre-temps, « Maxi, je vous présente Lester, un ancien de hwgaahwgh.com. » Liquidation ou autre, on dirait que Rocky, décidément capital-risqueur jusqu'au bout des ongles, est manifestement toujours sur le marché en quête d'idées brillantes, quelle qu'en soit la source.

Lester Traipse, monture carrée, compact, gel coiffant de drugstore, parle comme Kermit la grenouille. La grande surprise c'est son acolyte ce soir. Vu pour la dernière fois à la sortie d'un Tim Horton's sur le boulevard René-Lévesque, en plein dans ce que Montréal appelle une « faible chute de neige » et le reste du monde un blizzard déchaîné, Félix Boïngueaux ce soir a une étrange coiffure, ou bien la coupe d'un homme de pouvoir, qui lui a coûté un bras, soigneusement conçue pour amadouer les observateurs, qui éprouveront une illusoire suffisance quant à leur propre apparence jusqu'à ce qu'il soit trop tard ; ou alors il s'est coupé les cheveux lui-même et a merdé.

Rocky et Lester se sont entre-temps déplacés en silence jusqu'au bar. « Fait plaisir de vous revoir. Tout se passe bien ? Écoutez », coup d'œil furtif à Rocky, « vous n'allez pas parler de, um... »

« De caisse enregistreuse et de — »

« Ch-chuuut ! »

« Oh. Bien sûr que non, pourquoi le ferais-je ? »

« C'est juste que maintenant on essaye de faire les choses en toute légalité. »

« Comme Michael Corleone, je comprends, pas de problème. »

« Sérieusement. On a monté une 'tite start-up. Moi et Lester. Logiciel anti-zapper, vous l'installez sur le système et ça annule automatiquement tout *phantomware* à deux bornes à la ronde, ceux qui essaient d'utiliser un *zapper*, ça crame leur disque. Enfin, non, peut-être pas si violent. Mais pas loin... Vous êtes une amie de M. Slagiatt ? Hé, alors glissez-lui un mot en notre faveur. »

« Ce sera fait. » Entente des extrêmes pour dégommer le centre, hé ? Jeunesse amoral, si c'est pas odieux.

À peine la machine à karaoké est-elle mise en marche que les Coréens font la queue pour s'inscrire et la conversation, phatique ou intéressée, se trouve alors concurrencée par *More Than a Feeling*, *Bohemian Rhapsody* et *Dancing Queen*. À l'écran, derrière les paroles en coréen et en anglais, apparaissent d'énigmatiques images, des foules d'Asiatiques courent dans les rues et sur les places de lointaines villes, des kaléidoscopes humains emplissent les terrains de sport de stades géants, extraits basse résolution de feuilletons à l'eau de rose coréens, de documentaires naturalistes et autres étranges images péninsulaires ayant souvent peu de rapports avec la chanson que passe la machine ou ses paroles, créant parfois de singuliers décrochages entre eux.

Quand vient le tour de Cornelia elle annonce *Massapequa*, le clou du spectacle de la seconde soprano dans *Amy & Joey*, une comédie musicale Off-Broadway sur Amy Fisher qui fait salle comble depuis 1994. Lui conférant une sorte de sensibilité néo-country, Cornelia se balance maintenant, baignée dans un spot saumon, devant les koalas, les wombats et les diables de Tasmanie à l'écran, et se met à chanter à tue-tête —

Mass-a-pe-qua !

dans mes

Rêves, je cherche après touha,
Le chemin du retour est long,
Jusqu'à la vieille Autoroute du Lever
Du Jour —
(Ouais,)

Bien cru... que j'te quitterais, mais je
Te reçois encore, comme une
Station tard le soir,
D'il y a longtemps...

Où-trouver-une-pizza-quand-il-nous-en
faut... une... ?
Où-y-a-t-il-un-bar-où-une-fille-puisse... danser ?
Où sont ces mêmes qu'on était jadis ?
Où est cette deuxième chance en plus ?
(J'ai dû les laisser là-bas à)
Mass —
sape-qua, jamais
Cru que je te garderais,
J'croisais que grandir voudrait dire
Te jeter...
Mais j'ai eu
Beau essayer de te larguer, j'crois bien que
J't'ai jamais perdue,
Car t'es encore et toujours là, blottie
Au chaud dans mon cœur,
(Massapequa-ah !)
Encore et toujours là, blottie
Au chaud dans mon cœur...

Bon, le pire avec les reprises de *Massapequa* c'est quand des voix blanches tentent de se la jouer blues et finissent par sonner au mieux hypocrites. Cornelia a réussi à échapper à cet écueil. « Merci à vous », Maxine tout émue au cabinet de toilette, ou WC femmes, « j'adore quand ça arrive, chanson de midinette mais présence de grande actrice, comme Gloria Grahame dans *Oklahoma* ! »

« Vous ne pouvez pas savoir à quel point ça me fait plaisir », Cornelia modestement. « Habituellement les gens évoquent Irene

Dunne première période. Le vibrato en moins bien sûr. Et Rocky dit le plus grand bien de vous, ce que je considère toujours comme un bon signe. » Maxine dresse un sourcil. « À côté de celles dont il ne parle pas du tout, je veux dire. » Les activités en périphérie du matrimonial n'étant pas le sujet préféré de Maxine, elle sourit assez poliment pour que Cornelia saisisse. « Peut-être pourrions-nous nous voir un de ces jours, pour déjeuner, faire un peu de shopping... »

« Entendu. Faut que je vous prévienne, cependant, je ne suis pas très shopping pour le plaisir. »

Cornelia, perplexe : « Mais vous... vous êtes juive ? »

« Oh, bien sûr. »

« Pratiquante ? »

« Nan, plus besoin de pratiquer, je maîtrise plutôt bien, depuis le temps. »

« Je crois que je voulais dire un certain... talent pour ce qui est de trouver... des affaires... ? »

« Ça devrait être inscrit dans mon ADN, je sais. Mais allez savoir pourquoi j'arrive encore à oublier de tâter l'étoffe ou d'étudier les étiquettes, et parfois », baissant d'un ton, faisant mine de regarder autour d'elle par crainte de la désapprobation, « il m'est déjà arrivé de payer au prix de détail... »

Cornelia faisant mine de saisir, sur le mode faux parano, « De grâce, ne le dites à personne, mais moi il m'est vraiment arrivé de temps en temps... de discuter le prix d'un article dans un magasin. Et parfois – aussi incroyable que ça puisse paraître – j'ai obtenu un rabais. Dix pour cent. Presque trente, un jour, mais ce n'est arrivé qu'une seule fois, chez Bloomingdale dans les années quatre-vingt. Il n'empêche, j'en garde un sacré souvenir. »

« Donc... à partir du moment où aucune des deux ne dénonce l'autre à la police ethnique... »

Elles sortent des toilettes dames pour se rendre compte que l'ambiance est devenue nettement plus chahuteuse, soju wallbangers dans les verres et les pichets partout, Coréens à l'horizontale sur des canapés ou, quand ils sont à la verticale, en train de chanter les chevilles croisées, ados obsessionnels qui jouent à DarkEden sur leurs ordinateurs portables là-bas dans un coin, de la fumée de Cohiba en suspension par strates, serveuses riant plus fort, plus tolérantes avec la lubricité borderline, Rocky à un moment donné profondément investi

dans *Volare*, il a retrouvé le vieux kinescope de Domenico Modugno à l'émission d'Ed Sullivan en 58, à l'époque où la chanson fut numéro un aux USA pendant des semaines et des semaines, et à partir de cette vidéo approximative a potassé toutes les inflexions et les mouvements de Domenico.

Et puis qui, franchement, est snobinard au point de ne pas apprécier *Volare*, sans doute l'une des plus grandes chansons pop jamais composées ? Un jeune homme rêve qu'il vole dans le ciel, au-dessus de tout, défiant la gravité et le temps, comme s'il avait atteint la cinquantaine en avance, dans le deuxième couplet il se réveille, revenu sur terre, première chose qu'il voit ce sont les grands yeux bleus de la femme qu'il aime. Et ce sera un ciel amplement suffisant pour lui. Tous les hommes devraient mûrir avec autant de grâce.

Plus tôt que prévu arrive cette phase de la soirée où Toto se retrouve par extraordinaire au nombre des chansons qui défilent.

« Spud, je ne crois pas que ce soit *I left my brains down in Africa*. »

« Hein ? Mais c'est ce qu'il y a marqué à l'écran. » Écran où, si l'on s'attendait aux hordes migratoires du Serengeti, on a droit à la place à des extraits silencieux de la deuxième saison de *Gag Concert*, l'émission à succès de la télé coréenne. Outrances des acteurs, rire du public en studio. Assez de fumée dans la salle maintenant pour que les images soient plaisamment brouillées.

Maxine est engagée dans une longue quoique peu concluante discussion avec un des passagers égarés du car coréen à propos du numéro 18 figurant dans le nom de ce *noraebang*.

« Mauvais numéro », le Coréen avec un regard lubrique. « *Sip pal*. Veut dire "vend chatte". »

« Oui, mais si vous êtes juif », Maxine nullement perturbée, « ça porte bonheur. Argent pour la bar-mitzvah, par exemple, il faut toujours donner un multiple de 18. »

« Vend chatte ? pour bar-mitzvah ? »

« Non, non, dans la gématrie, une sorte de... numérologie hébraïque... Le 18 correspond au *chai*, à la vie. »

« Pareil avec chatte ! »

Ce dialogue interculturel est interrompu par du vacarme en provenance des toilettes hommes. « Excusez-moi un instant. » Elle jette un œil à l'intérieur et trouve Lester Traipse en pleine discussion sur la conception de sites web, ou en fait en plein concours de

hurlements déments, avec un gigantesque semblant de nerd, qui pourrait bien, craint Maxine, sévir dans un domaine d'activité assez différent. Allant jusqu'à couvrir la musique enregistrée du karaoké, la dispute a manifestement à voir avec la controverse du moment, tableurs versus feuilles de style en cascade, que Maxine a toujours considérée, compte tenu des passions qu'elle déchaîne, comme relevant d'une certaine manière du religieux. Elle imagine que dans dix ans il sera difficile, quel que soit le camp qui l'emportera, de comprendre que la querelle aura été d'une telle intensité. Mais ici, ce soir, ce n'est pas exactement ce qui est en train de se passer. Le contenu n'est pas, dans ces toilettes en cet instant, roi. Le faux nerd, pour commencer, trahit un trop fort potentiel criminel.

Naturellement Maxine n'a pris qu'un sac à main de soirée, trop petit pour un Beretta Tomcat, espérant que sa sortie se déroulerait de manière suffisamment plaisante pour que personne ne se retrouve en première page du *Daily News* avec des gros titres du genre NORAE-BANGBANG. Flingue ou pas, sa mission est claire. Elle plonge en plein dans la tempête de testostérone et parvient à mettre Lester hors de danger en l'empoignant par une cravate assez spéciale aux multiples images identiques de Balthazar Picsou décliné en deux couleurs, orange foncé et orchidée électrique.

« Un des gros bras de Gabriel Ice », Lester en respirant bruyamment, « fait un bout de chemin ensemble. Désolé. Félix est censé m'éviter les ennuis. »

« Où est-il fourré ? »

« C'est lui qui chante *September*. »

Après avoir poliment laissé passer huit mesures supplémentaires d'Earth, Wind, Fire and Félix, que l'on pourrait aussi bien appeler Fog, elle lance, l'air de rien : « Connaissez Félix depuis longtemps ? »

« Pas longtemps, non. On n'arrêtait pas de se croiser dans les mêmes couloirs pour pitcher auprès des mêmes VC, on s'est rendu compte qu'on avait un intérêt commun pour *phantomware*, ou plutôt que je ne savais pas trop quoi faire de ma peau, j'ai été fasciné, et justement Félix cherchait quelqu'un ayant des compétences en moteur de recherche pour la promotion de son truc, alors on s'est dit qu'on allait faire équipe. Toujours mieux que l'arrangement que j'avais avant, de toute façon. »

« Désolée, pour hwgaahwgh.com. »

« Moi aussi, mais les associés devenaient tous des nazis des feuilles de style, comme l'espèce de spécimen dans les WC, alors que moi je suis un indécrottable des tableurs, ainsi que vous le voyez – gris, justifié à gauche, pleinement assumé, il faut qu'il y ait des dinosaures, sinon les mêmes n'auront plus rien à aller voir au musée, pas vrai ? »

« Donc vous êtes contents de ne plus être dans le web-design pour un temps ? »

« Pourquoi patiner sur place ? Faut aller de l'avant, prendre ce qui se présente à l'instant *t*, tout en ne s'approchant pas trop de Gabriel Ice – à moins bien sûr que ce soit un bon ami à vous, auquel cas oups. »

« Jamais rencontré, mais j'entends très peu de choses gentilles à son sujet. Qu'est-ce qu'il a fait, essayé de jouer au plus malin sur le pré-contrat ? »

« Non, bizarrement, tout était réglo. »

« La paye était bonne ? »

« Peut-être trop bonne. » Accompagné d'un frottement révélateur des Florsheim, indiquant que ce n'est pas tout, loin de là. « Ça m'a toujours chiffonné. On n'avait pas assez de bande passante, on était trop lents, vous auriez même pu dire trop Tiers Monde, pour hashslingrz. Feuilles de style ou pas, la bande passante n'a jamais été considérée comme un problème pour nous. Alors que Ice, c'est un sanglier de la bande passante. À acheter au rabais toutes les infrastructures qu'il peut trouver. Les pointcom qui ont vu trop grand au moment de la construction de leur réseau de fibre optique, et qui ont mis la clé sous la porte en se lançant là-dedans, eh bien ce qu'elles ont perdu c'est Ice qui l'a gagné. »

Quelqu'un qui n'est pas Félix est maintenant en train de capter l'âme de Michael McDonald dans *What a Fool Believes*, et plusieurs personnes dans la salle chantent en chœur. Dans cette ambiance festive, la connotation d'amertume que Maxine entend dans l'histoire de Lester est tellement remarquable que le signal sonore de son alarme sixième sens post-experte anti-fraude retentit. Qu'est-ce que cela peut bien signifier ?

« Donc votre boulot pour Ice... »

« Du HTML à l'ancienne, en l'occurrence "Hello Très Marrant sous Lithium", le tout crypté, un truc qu'aucun de nous ne savait lire. Ice voulait coller des balises méta partout pour dégager les robots.

NOINDEX, NOFOLLOW, rien de rien. C'est censé mettre les pages hors de portée des *web crawlers*, les planquer assez profond pour qu'elles soient à l'abri. Mais n'importe qui en interne aurait pu faire ça, il y avait plus de nerds délinquants qui traînaient là-bas qu'autour d'un serveur Quake. »

« Ouais, j'ai entendu dire que Ice gérait aussi une sorte de clinique de désintoxication pour les rase-moquettes. Vous avez été amené à physiquement visiter le QG de hashslingrz ? »

« Peu après avoir acheté hwgaahwgh, Ice m'a convoqué pour une audience. Je pensais qu'au moins je me ferais payer le déjeuner, en fait ça a été café soluble et chips de maïs diététiques dans un bol. Sans sauce. Même pas de sel. Tout ce qu'il a fait c'est rester assis à me dévisager. On a dû discuter, mais je ne me souviens plus de quoi. J'en fais encore des cauchemars. Moins à cause de Ice que de sa clique. Dont certains d'anciens taulards. Je serais prêt à parier. »

« Et je suppose qu'ils vous ont fait signer un accord de confidentialité. »

« Pourtant, là-bas il n'y avait pas de risque qu'on divulgue quoi que ce soit. Personne n'était vraiment du genre à ouvrir son kimono, même maintenant que hwgaahwgh.com est liquidé, la clause de confidentialité reste effective jusqu'à la fin prévisible de l'Univers, ou la sortie du jeu Daikatana, on verra bien lequel des deux se produira en premier. Ils sont les maîtres absolus – mauvaise journée, petit mal de ventre, ils peuvent s'en prendre à moi quand ils veulent. »

« Et donc... cette discussion dans les toilettes hommes... n'était peut-être pas à propos de conception web ? »

Il lui adresse un petit regard par en dessous qui trouve assez de lumière pour lui flasher un avertissement spéculaire. Genre, je ne peux pas aller par là et tu ferais mieux toi non plus de ne pas t'y aventurer.

« C'est juste », poussant un peu le bouchon, « que le gars là-dedans ne cadre pas trop avec le profil du nerd moyen. »

« On pourrait croire que Ice aurait davantage confiance en lui, hein ? », avec un regard à la fois lointain et craintif, comme s'il voyait quelque chose approcher d'un périmètre relativement proche. « Lui et ses relations haut placées. Au lieu de ça il doute, il est angoissé, en colère, comme un prêteur-requin ou un mac qui vient juste d'apprendre qu'il ne peut pas compter sur l'aide des flics qu'il soudoie, ni même sur la hiérarchie à laquelle il doit se référer – pas de SEC

pour entendre sa triste complainte, pas de Brigade Anti-Escoquerie, il est seul. »

« Donc le vrai sujet de votre dispute, à l'intérieur, c'est qu'il y a eu une fuite ? »

« Si seulement... j'aurais de la chance. Quand l'information veut se libérer, manger le morceau n'est jamais considéré comme un délit grave. »

Avec autre chose dans la phrase à venir, sur le point de tomber, moment que choisit Félix pour arriver, limite soupçonneux, comme si lui et Lester avaient leurs propres arrangements en matière de confidentialité.

Lester a beau essayer de se composer une expression neutre et innocente, il a dû laisser filtrer quelque chose, car Félix fixe à présent Maxine avec une espèce de regard du genre « Toi t'as intérêt à rien faire foirer, tsé ! », attrape Lester et lui fait débarrasser le plancher fissa.

Elle est de nouveau visitée, comme avec le nerd bidon dans les WC hommes, par la forte intuition de quelque secrète intention. Comme si les caisses enregistreuses bidouillées avaient été depuis le début une fausse piste visant à dissimuler ce que Félix manigançait véritablement.

Tandis que pour certains la soirée devient floue, pour Maxine elle vire staccato, se brise en brefs micro-épisodes séparés par des vibrations d'oubli. Elle se revoit en train de consulter la liste des chansons pour constater qu'elle a demandé, sans savoir complètement pourquoi, *Are You with Me Dr. Wu* de Steely Dan, une ballade up-tempo du souvenir et du regret. L'instant d'après elle est au micro, Lester de manière inattendue la rejoint pour faire les chœurs sur le refrain. Pendant le solo de saxophone, alors que des Coréens hurlent « Passez le micro », ils se retrouvent à enchaîner des pas de danse disco. « Paradise Garage », dit Maxine. « Vous ? »

« Danceteria essentiellement. » Elle risque un rapide coup d'œil à son visage. Un fantasma furtif passe dans son regard, et qu'elle n'a que trop vu déjà : la conscience que dans sa vie non seulement l'argent lui est compté, mais le temps aussi.

Puis elle est dehors dans la rue et tout le monde s'éparpille, le bus de tourisme coréen est apparu et le chauffeur et les hôtesse agonisent de cris leurs passagers tous plus ou moins séouls, Rocky et Cornelia

font au revoir de la main et soufflent des baisers imaginaires en regagnant l'arrière de leur Town Car de location, Félix parle avec solennité dans son téléphone portable, et le gros bras déguisé des toilettes hommes enlève ses lunettes à l'épaisse monture en plastique, met une casquette de base-ball, ajuste une cape invisible, et disparaît à mi-chemin de la rue suivante.

Laissant derrière eux dans le Lucky 18 un orchestre vide jouant pour une salle vide.

Vers 11 h 30 le matin, Maxine repère un imposant véhicule noir qui lui rappelle une Packard d'époque, mais en plus long, garée près de son bureau, au mépris du panneau qui annonce Parking interdit pendant une heure et demie de ce côté-ci pour nettoyage de la chaussée. Il est d'usage que dans ce cas tous les automobilistes patientent en double file sur le côté opposé, en attendant le passage de la balayeuse, puis reviennent dans son sillon pour occuper les places de stationnement. Maxine note que personne n'attend où que ce soit à proximité de la mystérieuse limousine et que, plus curieux encore, les agents municipaux, rôdant habituellement dans le quartier comme des guépards autour d'un troupeau d'antilopes, sont mystérieusement absents. Voilà d'ailleurs la balayeuse dans son champ de vision, qui tourne le coin dans un bruyant sifflement asthmatique, et qui, apercevant la limo, marque un arrêt comme pour réfléchir aux options qui se présentent à elle. La procédure voudrait que la balayeuse se gare derrière le véhicule en infraction et attende qu'il se déplace. Au lieu de quoi, rampant nerveusement le long du pâté de maisons, elle contourne comme en s'excusant la longue bagnole et se hâte de gagner le coin de rue suivant.

Maxine remarque un autocollant en cyrillique qui dit, comme elle va l'apprendre d'ici peu, MON AUTRE LIMO EST UNE MAYBACH, car ce véhicule-ci s'avère être en fait une ZiL-41047, importée en pièces détachées de Russie, réassemblée à Brooklyn, et appartenant à Igor Dashkov. Maxine, en scrutant à travers le verre teinté, constate non sans intérêt que March Kelleher se trouve à l'intérieur, en plein conciliabule avec Igor. La vitre s'abaisse, et Igor sort la tête, avec un sac Fairway manifestement bourré d'argent.

« Maxi, *kagdila*. Conseil pour Madoff Securities était excellent ! Juste à temps ! Mes associés sont si contents ! Sur petit nuage ! Ils ont

pris dispositions, actifs sont en sécurité, et ceci est pour vous. »

Maxine a un mouvement de recul, qui n'est qu'en partie dû à l'allergie classique du comptable vis-à-vis de l'argent-papier. « Vous êtes taré ? »

« Somme que vous leur avez fait économiser était considérable. »

« Je ne peux pas accepter ça. »

« Supposons qu'on appelle ça avance sur honoraires. »

« Et qui est-ce qui m'emploierait exactement ? »

Haussement d'épaules, sourire, rien de plus précis.

« March, que se passe-t-il avec ce gars ? Et que faites-vous là-dedans ? »

« Monte. » Tout en obtempérant, Maxine remarque que March est assise là en train de compter un tas de billets verts étalés sur ses genoux. « Non, je ne suis pas non plus la petite amie. »

« Voyons voir, ça nous laisse quoi... trafiquante de drogue ? »

« Chut-chut ! », lui attrapant le bras. Car il se trouve que l'ex-mari de March, Sid, fait passer des substances par la petite marina de Tubby Hook, au bout de Dyckman Street donnant sur le fleuve, et Igor semble-t-il est l'un de ses clients. « J'insiste sur "fait passer" », explique March. « Sid, quel que soit le paquet, n'est que le livreur, n'aime jamais regarder à l'intérieur. »

« Parce qu'à l'intérieur de ce paquet dans lequel il ne regarde pas... ? »

Eh bien, pour Igor c'est de la methcathinone, également appelée speed de baignoire. « La baignoire dans ce cas étant située, je suppose, de l'autre côté, dans le New Jersey. »

« Sid toujours a bon produit », Igor hoche la tête, « pas comme médiocre *shnyaga* préparé dans fourneau letton, qui est rose à cause du permanganate qu'ils enlèvent pas, tu es vite complètement foutu, par exemple tu marches pas droit, tu trembles... *Dzhef* letton, de grâce, Maxine ! N'y touchez pas, c'est pas du *dzhef* ! C'est *govno* ! »

« Je tâcherai de m'en souvenir. »

« Vous avez pris petit déjeuner ? On a glace ici, quel parfum vous aimez ? »

Maxine remarque un congélateur de bonne taille. « Merci, un peu tôt dans la journée. »

« Non, non, c'est vraie crème glacée », explique Igor. « Pas cochonnerie de police alimentaire de Communauté européenne. »

« Fort taux en matières grasses », traduit March. « Nostalgie de l'ère soviétique, en gros. »

« Enculé de Nestlé », Igor farfouillant dans le congélateur. « Enculées d'huiles végétales non saturées. Conneries de hippies. Corrompt une génération entière. J'ai arrangements, fais venir ça par avion une fois par mois, avion réfrigéré jusqu'à Kennedy. Bien, donc nous avons Ice-Fili ici, Ramzai, aussi Inmarko, de Novossibirsk, très super *morozhenoye*, Metelitsa, Talosto... aujourd'hui pour vous, spécialité du jour, noisettes, pépites de chocolat, *vishnya*, c'est griottes... »

« Puis-je en prendre un peu peut-être pour plus tard ? »

Elle se retrouve avec tout un assortiment de parfums en Family Packs d'un demi-kilo.

« Merci, Igor, on dirait que tout y est », March tassant la monnaie dans son sac à main. Elle a l'intention d'aller uptown ce soir, retrouver Sid et récupérer la marchandise pour Igor. « Tu devrais venir, Maxi. Simple récupération de paquet, allez, ce sera amusant. »

« Ma connaissance de la loi en matière de drogue est un peu approximative, March, mais la dernière fois que j'ai vérifié, il s'agissait de Vente Criminelle d'une Substance Inscrite au Tableau. »

« Oui, mais c'est Sid aussi. Situation complexe. »

« Crime grave. Vous et votre ex – j'en conclus que vous êtes encore... proches... ? »

« Pas de regard lubrique, Maxine, ça donne des rides », sortie de la ZiL, attendant Maxine. « Pense à compter ce qu'il y a dans ton sac Fairway, là. »

« À quoi bon, vu que de toute façon je ne sais même pas combien il est censé y avoir, voyez ce que je veux dire. »

Il y a un vendeur de café et de bagels au coin de la rue. Il fait chaud aujourd'hui, elles trouvent un perron où s'asseoir et font une pause-café.

« Igor dit que tu leur as fait économiser du pognon à la pelle. »

« Vous pensez que "leur" comprend aussi Igor lui-même ? »

« Il serait trop gêné pour le dire à qui que ce soit. De quoi s'agissait-il ? »

« Une sorte de racket pyramidal. »

« Ah. Ça change un peu. »

« Vous voulez dire pour Igor ? comme quoi il aurait des

antécédents en matière de — »

« Non, je voulais dire que le capitalisme tardif est un racket pyramidal à une échelle globale, le genre de pyramide au sommet de laquelle on fait des sacrifices humains, en faisant croire pendant ce temps aux gogos que tout continuera éternellement. »

« Trop prise de tête pour moi, même la sphère dans laquelle évolue Igor me donne le tournis. Je suis plus à l'aise avec les gens qui traînent autour des distributeurs de billets, ce niveau-là. »

« On verra plus tard pour la dure réalité du théâtre de la rue, viens donc uptown goûter à de la haute fantaisie, ces Dominicains, tu vois ? »

« Hmmm. J'arriverai peut-être à esquisser quelques pas de *merengue* à l'ancienne. »

March doit retrouver Sid à Chuy's Hideaway, une boîte de nuit près de Vermilyea. À l'instant où elles sortent du métro, qui à cet endroit est aérien et surplombe le quartier, elles entendent de la musique. Elles descendent d'un pas plus léger que lourd jusqu'à la rue, où une profonde pulsation salsa se déverse des stéréos des Caprice et des Escalade garées en double file, des bars, des ghetto-blasters juchés sur les épaules. Des adolescents se bousculent dans une ambiance bon enfant. Les trottoirs sont bondés, les échoppes de fruits ouvertes, des rangées de manges et de caramboles, les marchands de glaces aux coins des rues faisant leur commerce du soir.

À Chuy's Hideaway, derrière une devanture modeste, elles trouvent une salle tout en profondeur, aux couleurs vives, bruyante, violente, qui semble s'enfoncer jusqu'à la rue derrière. Des filles à talons très hauts et shorts plus courts que la mémoire d'un drogué évoluent gracieusement aux côtés de jeunes hommes à la chemise ouverte sur la poitrine, avec chaînes en or et chapeaux à bords fins. De la fumée d'herbe altère l'air. On boit du rhum-coca, de la bière Presidente et des papas doubles au Brugal. L'activité deejay alterne avec des orchestres locaux de *bachata*, un son brillant et métallique de mandoline et bottleneck, une rythmique sur laquelle il est impossible de ne pas vouloir danser.

March a une robe rouge ample et des cils plus longs que dans le souvenir de Maxine, une sorte de Celia Cruz irlandaise, avec les cheveux complètement détachés. Ils la connaissent à la porte. Maxine

prend une grande inspiration, se détend et passe en mode bonne copine qui accompagne.

Il y a du monde sur la piste, et March sans hésiter y disparaît. Un garçon beau à croquer, sans doute mineur, qui prétend s'appeler Pingo apparaît de nulle part, entreprend Maxine avec courtoisie et se met à danser avec elle. Au début elle essaye de faire semblant en puisant dans ses souvenirs de jadis au Paradise Garage, mais bientôt les pas commencent à lui revenir tandis qu'elle est happée par le rythme...

Les partenaires vont et viennent en une plaisante rotation. De temps en temps, dans les toilettes femmes, Maxine trouvera March en train de se regarder dans la glace sans grande trace de désarroi. « Qui a dit que les nanas anglo ne savaient pas remuer leur popotin ? »

« Question piège, hein ? »

Sid arrive assez tard, une bouteille long col à la main, il ressemble à un oncle, une de ces coupes militaires en brosse, bien loin de l'image, dont elle reconnaît volontiers qu'elle est faussée, du trafiquant de drogue.

« Surtout ne me fais pas poireauter, hein », March rayonnante de contrariété.

« Me suis dit que tu aurais besoin d'un peu de temps en plus pour pécho, mon ange. »

« J'ai beau chercher, je ne vois pas Sequin. À la bibliothèque, peut-être, en train de préparer un compte rendu de lecture ? »

Le groupe sur l'estrade joue *Cuando Volverás*. Sid force Maxine à se lever et l'attire à lui, entamant une *bachata* modifiée spécial espace réduit, reprenant doucement en chœur le refrain. « Quand je lève votre main droite, ça veut dire qu'on va pivoter, pensez à vous retourner complètement jusqu'à vous retrouver face à moi. »

« Sur cette piste ? pivoter, pour ça il faut un permis. Oh, Sid », s'enquiert-elle poliment deux, trois mesures plus tard, « vous ne seriez pas en train de me faire du gringue, par hasard ? »

« Qui résisterait ? » Sid avec galanterie, « cependant il ne faudrait pas exclure la tentative de faire enrager l'ex. »

Sid est un vétéran du Studio 54, il y avait travaillé comme m'sieu-pipi, allait sur la piste durant les pauses, et à la fin de son service récupérait des billets de 100 oubliés par les clients qui s'en étaient servis toute la nuit pour sniffer de la cocaïne, autant que possible avant le reste du personnel, cependant il préférait quant à lui utiliser

le filtre renfoncé d'une cigarette Parliament comme une sorte de cuillère jetable.

Le club n'est pas vraiment sur le point de fermer, mais il est assez tard lorsqu'ils sortent sur Dyckman et descendent jusqu'au petit embarcadère de Tubby Hook. Sid conduit March et Maxine jusqu'à un runabout surbaissé de 28 pieds, avec triple cockpit, profilé Art déco et tout en bois de teintes différentes. « Peut-être que c'est sexiste », dit Maxine, « mais là je suis vraiment obligée de siffler avec les doigts. »

Sid se charge des présentations. « C'est un Gar Wood de 1937, 200 chevaux, a fait son baptême de l'eau sur le lac George, a à son actif une honorable série de courses-poursuites victorieuses à tous niveaux... »

March lui tend l'argent d'Igor, Sid sort du fond de cale un sac à dos authentiquement vieilli.

« Puis-je vous déposer quelque part, mesdames ? »

« L'embarcadère de la 79^e Rue », dit March, « et que ça saute. »

Ils larguent les amarres en silence. À une dizaine de mètres de la rive, Sid tend une oreille vers l'amont. « Merde. »

« Ça va pas recommencer, Sid. »

« V-8 Twin, Cats très probablement. À cette heure de la nuit, fichtre, à tous les coups c'est les Stups. Bon sang, ils me prennent pour qui, Pappy Mason ? » Il démarre le moteur et les voilà qui filent dans la nuit, ils descendent l'Hudson en fendant une houle modérée, giflant l'eau en cadence. Maxine voit le bassin d'accostage de la 79^e Rue filer promptement à bâbord. « Hé, c'était mon arrêt. Où est-ce qu'on va maintenant ? »

« Avec ce plaisantin », marmonne March, « probablement en pleine mer. »

L'idée est bel et bien venue à l'esprit de Sid, comme il l'admet plus tard, mais cela aurait fait entrer les gardes-côtes dans la danse, et donc au lieu de cela, misant sur la prudence des Stups et les limites du matériel, tandis que le World Trade Center se penche et menace comme un géant brillant de tout son drapé de lumière sur leur bâbord, et que quelque part plus loin dans l'obscurité s'étend le vaste océan sans pitié, Sid continue de longer la rive droite du chenal, passe Ellis Island et la statue de la Liberté, passe la base navale de Bayonne, jusqu'à ce qu'il aperçoive le phare de Robbins Reef devant eux, fait comme s'il allait le passer aussi, puis à la dernière minute vire sec à

droite, avec promptitude et pas nécessairement dans le respect des règles de la circulation navale, et s'emploie alors à éviter d'imposants vaisseaux à l'ancre surgis de nulle part et des pétroliers qui font route dans le noir, puis il pénètre dans le chenal de Constable Hook Reach et poursuit jusqu'au détroit de Kill Van Kull. En arrivant à hauteur de Port Richmond, « Hé, Denino's quelque part à bâbord, quelqu'un a envie d'une pizza ? » Pure rhétorique, semble-t-il.

Sous la structure à claire-voie de l'arc du pont de Bayonne. Réservoirs de stockage de pétrole, circulation de tankers qui jamais ne sommeillent. L'addiction au pétrole rejoint graduellement l'autre sale toxicomanie du pays, l'incapacité à gérer les déchets. Cela fait déjà un moment que Maxine a remarqué cette odeur d'ordures, et maintenant elle s'intensifie tandis qu'ils s'approchent d'une haute montagne de déchets. Petits ruisseaux négligés, parois de canyons étrangement lumineuses, odeur de méthane, de mort et de pourriture, produits chimiques aussi imprononçables que les noms de Dieu, les monticules de la décharge plus hauts que Maxine ne l'aurait imaginé, s'élevant à près de soixante mètres selon Sid, plus haut qu'un immeuble résidentiel typique du Yupper West Side.

Sid éteint les feux de navigation et le moteur, et ils s'immobilisent derrière Island of Meadows, à l'intersection d'Arthur Kill et de Fresh Kills, en plein Toxic-land, le centre ténébreux de destruction des déchets de la Grosse Pomme, tout ce que la ville rejette, pour pouvoir continuer à faire semblant d'être elle-même, et là, de manière inattendue, au cœur de tout cela, se trouve un marais intact de cinquante hectares, juste à l'aplomb du couloir aérien de l'Atlantique Nord, où la construction immobilière et le dépôt d'ordures sont prohibés par la loi, et où des oiseaux des marais dorment à l'abri. Ce qui, compte tenu des impératifs en vigueur dans cette ville, est vraiment, si vous voulez savoir, putain de déprimant, parce que combien de temps est-ce que ça peut durer ? Combien de temps ces innocentes créatures peuvent-elles espérer trouver refuge ici ? C'est exactement le type de terrain qui fait chanter le cœur des promoteurs – typiquement « This Land Is My Land, This Land *aussi* Is My Land. »

Chaque sac Fairway rempli de pelures de pommes de terre, de marc de café, de plats chinois pas terminés, de mouchoirs en papier, tampons et serviettes usagés, de couches jetables, fruits pourris, yaourts périmés que Maxine a pu jeter est là quelque part, multiplié

par tous les gens qu'elle connaît dans la ville, multiplié par tous ceux qu'elle ne connaît pas, depuis 1948, avant même sa naissance, et ce qu'elle croyait perdu et sorti de sa vie n'a fait qu'entrer dans une histoire collective, c'est comme être juif et découvrir que la mort n'est pas la fin de tout – on se voit soudain refuser le confort du zéro absolu.

Cette petite île lui rappelle quelque chose, et il faut à Maxine une minute avant de voir quoi. Comme si on pouvait s'approcher puis s'enfoncer dans le flou prophétique des décharges, ce négatif parfait de la ville dans son infecte incohérence furibarde, et trouver une série de liens invisibles sur lesquels cliquer de manière à être à la fin progressivement transféré vers un refuge inattendu, vers une portion de l'ancien estuaire épargné par ce qui est arrivé, par ce qui continue à arriver à tout le reste. Comme *Island of Meadows*, DeepArcher aussi suscite la convoitise des promoteurs – des « développeurs ». Les migrants qui sont encore en profondeur et ont foi en son inviolabilité seront un beau matin, dans un avenir bien trop proche, rudement surpris par la descente insidieuse des *web crawlers* du grand capital, démangés par la tentation d'indexer et de corrompre un autre pan du sanctuaire aux fins qui sont les leurs et qui sont loin d'être altruistes.

Une longue attente sinistre pour voir s'ils ont semé les Fédéraux ou ceux qui étaient à leurs trousses. Invisible, là-bas, en amont, à tourner quelque part tout près, une lourde machinerie, jusqu'aux heures blêmes du petit matin. « Je croyais que cette décharge n'était plus en activité », dit Maxine.

« Officiellement, la dernière péniche est repartie à la fin du premier trimestre », se souvient Sid. « Mais ça turbine encore. On nivelle, on recouvre, on étanchéifie, on recamoufle le tout pour en faire un parc, encore un lieu familial pour les yuppies, Giuliani l'homme qui embrasse les arbres. »

March et Sid sont bientôt en plein dans une de ces discussions elliptiques à voix basse qu'ont les parents à propos de leurs enfants, surtout Tallis en l'occurrence. Qui est peut-être bien comme ses frères une adulte, mais exige néanmoins d'incompressibles débours de temps et de soucis, à croire qu'elle est encore une adolescente perturbée sniffant des solvants de feutres Sharpie au couvent du Saint-Esprit.

« Étrange », Sid songeur, « de voir comment ce même s'est

métamorphosé pour devenir ce qu'il est aujourd'hui. À la fac ce n'était qu'un gentil geek. Elle l'a ramené à la maison, on s'est dit : d'accord, un môme en rut, bien trop de temps devant l'écran, redoutablement à l'aise en société, mais March a cru voir en lui le potentiel d'un bon chef de famille. »

« C'était la petite plaisanterie de Sid – hé, vie éternelle à toi, porc sexiste. L'idée a toujours été que Tallis sache se prendre en charge. »

« Bientôt on les a de moins en moins vus, ils avaient tout ce pognon, de quoi se payer un chouette nid douillet dans SoHo. »

« Ils louaient ? »

« Ont acheté », March un peu abrupte. « Payé cash. »

« À ce moment-là, Ice a eu droit à de longs articles dans *Wired*, dans *Red Herring*, ensuite hashslingrz a été cité dans la liste du *Silicon Alley Reporter* comme une des “12 entreprises à suivre de près”... »

« Vous vous intéressiez à sa carrière. »

« Je sais », Sid en secouant la tête, « c'est pathétique, pas vrai, mais qu'étions-nous censés faire ? Ils nous ont exclus. C'est comme s'ils l'avaient drôlement cherchée la vie qu'ils ont aujourd'hui, cette vie éloignée, virtuelle, nous laissant nous autres à la traîne, coincés dans la viande-sphère, à cligner des yeux devant des images à l'écran. »

« Dans le meilleur des cas », dit March, « Ice était un innocent geek qui a été corrompu par le boom du pointcom. Tu parles. Le môme était pourri depuis le début, à la solde de forces qui ne communiquent pas publiquement. Qu'ont-ils vu en lui ? Facile. De la bêtise. Une bêtise extrêmement prometteuse. »

« Et ces forces – vous mettre à l'écart faisait peut-être partie de leur programme, et ce n'était pas une idée de Tallis ? »

Ils haussent tous deux les épaules. March peut-être un peu plus amèrement. « Gentille pensée, Maxi. Mais Tallis a collaboré. Je ne sais pas ce que c'est, mais elle y a activement pris part. Personne ne l'a obligée. »

Le boucan industriel qui vient du marais, derrière les falaises géantes de décrépitude, n'a cessé de croître. De temps en temps, des travailleurs, dans la grande tradition du Service de Nettoyement, hurlent de longs échanges vivifiants. « Drôle de créneau horaire pour bosser », se dit Maxine.

« Ouais. De chouettes heures sup' pour certains. Presque comme s'ils manigançaient quelque chose dont ils ne veulent pas que ça se

sache. »

« D'où tiens-tu que les gens ont envie de savoir ? » March endossant un instant le rôle de la clocharde du discours qu'elle a prononcé à Kugelblitz, le personnage qui tente de sauvegarder tout ce que la ville veut nier. « De deux choses l'une, ou bien ils essayent de rattraper leur retard, ou bien ils préparent le terrain pour que la décharge reprenne du service. »

Une visite présidentielle ? Un tournage de film ? Qui sait.

Des mouettes matinales surgissent de quelque part, commencent à inspecter le menu. Le ciel revêt une infraluminescence d'aluminium brossé. Un héron nocturne, petit déjeuner au bec, prend son envol après sa longue garde à la lisière de Island of Meadows.

Sid finit par démarrer le moteur, remonte l'Arthur Kill et entre dans la baie de Newark, pique droite sur Kearny Point dans le fleuve Passaic, délaissé et maltraité. « Je vous dépose l'une et l'autre dès que je peux, ensuite je retourne à ma base secrète. »

Du côté de Point No Point, sous la noire structure métallique voûtée de la voie aérienne Pulaski. La lumière, inexorable comme l'acier, croît dans le ciel... De hautes cheminées de brique, des voies ferrées... L'aube au-dessus de Nutley. Enfin, techniquement l'aube au-dessus de Secaucus. Sid accoste à un embarcadère appartenant à l'équipe d'aviron du lycée de Nutley, ôte sa casquette imaginaire de marin et fait signe à ses passagères de débarquer. « Bienvenue dans le New Jersey Profond. »

« Amusante croisière, capitaine Stubing », fait March en bâillant.

« Oh, et toi n'oublie pas le sac à dos d'Igor, d'accord, ma Tomate Surprise ? »

Maxine est complètement décoiffée, c'est sa première nuit blanche depuis les années quatre-vingt, son ex et ses enfants sont quelque part aux US, à passer sans aucun doute du bon temps sans elle, et pendant peut-être une minute et demie elle se sent libre – du moins à la lisière de certains possibles, animée des sentiments qu'ont dû éprouver les premiers Européens qui remontèrent le fleuve Passaic à la voile, avant que ne s'abatte sur lui la longue parabole des péchés du grand capital et de la corruption, avant les dioxines, les débris d'autoroute et les actes de gâchis dont personne ne porte le deuil.

De Nutley il y a un bus du New Jersey Transit qui va jusqu'à Port Authority via Newark. Elles prennent deux minutes pour dormir.

Maxine sombre dans une de ces rêveries des transports. Des femmes en châte, une lumière sinistre. Tout le monde parle espagnol. Un vol quelque peu désespéré dans des bus antédiluviens à travers la jungle pour échapper à une menace, un volcan peut-être. En même temps c'est aussi un autocar de tourisme plein d'Anglos de l'Upper West Side, et l'accompagnateur est Windust, qui baratine sur son ton d'animateur radio plus futé que tout le monde, un topo sur la nature des volcans. Le volcan derrière eux, qui n'a pas disparu, devient de plus en plus menaçant. Maxine se réveille quelque part sur la voie d'accès au Lincoln Tunnel. À la gare routière, March suggère : « Partons dans l'autre sens, évitons l'Enfer Disney et allons prendre un petit déjeuner. »

Elles trouvent une gargote latino sur la Neuvième et commencent à manger.

« Quelque chose te turlupine, Maxine. »

« Ça fait un petit bout de temps que je voulais vous poser la question, qu'est-ce qui s'est passé au Guatemala en 1982 ? »

« Pareil qu'au Nicaragua et au Salvador, Ronald Reagan et ses sbires schachtmanites comme Elliott Abrams ont transformé l'Amérique centrale en abattoir pour pouvoir y exercer leurs petits fantasmes anticommunistes. Le Guatemala à l'époque était tombé sous le joug d'un tueur à grande échelle, un petit camarade de Reagan du nom de Ríos Montt, qui comme d'habitude a essuyé ses mains ensanglantées sur le bébé Jésus comme font tant de ces charmeurs. Escadrons de la mort gouvernementaux financés par les US, nettoyage des plateaux occidentaux par l'armée, qui officiellement visait l'EGP, l'Armée de Guérilla des Pauvres, mais qui en pratique a exterminé toutes les populations autochtones qui se trouvaient sur son chemin. Il y a eu au moins un camp de la mort, sur la côte du Pacifique, où les prisonniers étaient principalement politiques, mais dans les collines ça a été un génocide sur le terrain, même pas d'enterrement collectif, juste les corps laissés sur place pour que la jungle s'en charge, ce qui a certainement fait économiser au gouvernement des fortunes en frais de nettoyage. »

Maxine n'est plus aussi affamée qu'elle croyait l'être. « Et des Américains sur place... »

« Soit des mômes de l'humanitaire, naïfs, limite crétins, soit des "conseillers", transmettant leur vaste expertise dans le domaine du

massacre des non-Blancs. Encore qu'à ce stade, l'essentiel était externalisé auprès d'autres États clients des US possédant le savoir-faire technique nécessaire. Pourquoi me poses-tu la question ? »

« Je me demandais, comme ça. »

« Ouais. Quand tu seras prête, dis-moi. En réalité je suis le docteur Ruth Westheimer, rien ne me choque. »

Devant la porte de son bureau on a déposé une caisse de vin qui, lorsqu'elle voit l'étiquette, lui tire un « Diantre, la vache ». Un Sassicaia 85 ? Une caisse ? Doit être une erreur. Il semble toutefois y avoir un message – « Il se trouve qu'à nous aussi vous nous avez fait économiser de l'argent », ce n'est pas signé, cependant qui d'autre cela peut-il être que ce sacré ethno-œnologue de Rocky ? De quoi générer en tout cas suffisamment de culpabilité pour qu'elle se replonge dans la comptabilité hwgaahwgh / hashslingrz de plus en plus problématique.

Aujourd'hui quelque chose la titille. Un de ces motifs insistants et malvenus car annonceurs d'heures supplémentaires non indemnisées, mais bon et à part ça quoi de neuf ? Elle prépare du café, rejette un œil au chemin qui relie hwgaahwgh au compte de hashslingrz aux Émirats, et voit au bout d'un moment de quoi il s'agit. Un montant qui vient à manquer de manière récurrente, une somme rondelette qui plus est. Comme dans « quelqu'un s'est branché au pipeline ». Ce qui fait tilt c'est le montant. Il semble correspondre à une autre somme, un surplus étrangement récurrent lui aussi lié à la part en cash de l'achat de hwgaahwgh.com par Ice. Les chèques sont déposés sur le compte d'une entreprise dans une banque de Long Island.

Depuis qu'elle a viré voyou, Maxine a fait l'acquisition d'un certain nombre de logiciels, grâce à la générosité de certains clients à la réputation douteuse, qui lui ont conféré des super pouvoirs pas tout à fait conformes aux Pratiques Comptables Généralement Admises, telles que « tu n'iras point hacker le compte en banque de ton prochain », « tu laisseras ce genre de trucs au FBI ». Elle fouille dans un ou deux tiroirs de bureau, trouve une disquette sans étiquette d'une teinte métallique verdâtre, et bien avant le déjeuner la voilà en apnée dans les affaires privées de Lester Traipse. Évidemment la mystérieuse

somme manquante correspond à la somme transférée à intervalles réguliers sur le compte personnel de Lester.

Expirant de manière expressive, « Lester, Lester, Lester. » Bon. Tout le baratin sur la clause de confidentialité, un écran de fumée pour couvrir ce qui se passait réellement, quelque chose de bien plus dangereux. Lester a découvert l'invisible rivière souterraine de cash qui traverse sa société appelée à bientôt disparaître et a détourné une bonne part des paiements fantômes effectués par Ice de leur destinée en riyals vers un compte secret à lui. Persuadé d'avoir touché le gros lot.

Donc l'autre soir au karaoké, quand il a comparé Gabriel Ice à un prêteur-requin ou un mac, ce n'était pas une simple figure de style. Lester, mis en péril comme une gageuse sous un viaduc qui n'a pas tout refile à son souteneur, désespérément en quête d'une aide quelle qu'elle soit, envoyait à Maxine des signaux de détresse codés que, honte à elle, elle ne s'est même pas donné la peine de lire...

Et le plus dur c'est qu'elle connaît bien la musique, sait que sous les paysages de haute crapulerie créés par l'ordre du grand capital et célébrés dans les médias il y a des gouffres où l'escroquerie à la petite semaine devient un péché sérieux et souvent mortel. Certains types de personnalités sortent complètement de leurs gonds, la punition est violente et – anxieux coup d'œil réflexe à la pendule au mur – immédiate. Il est possible que ce mec ne sache pas à quel point il est dans la mouise.

Elle est étonnée que Lester réponde sur son portable à la première sonnerie. « Vous avez de la veine, c'est le dernier appel que j'avais l'intention de prendre avec ce machin. »

« Changement de compagnie téléphonique ? »

« Envoyé chier l'instrument, oui. Je crois qu'il y a un mouchard dessus. »

« Lester, je suis tombé sur des infos assez graves, il faudrait qu'on se rencontre. Laissez votre téléphone portable à la maison. » Elle comprend, à entendre la respiration de Lester, qu'il sait de quoi il s'agit.

Eternal September, qui date de la fin des années quatre-vingt-dix, est un bar pour fondus d'informatique, tombé en désuétude, coincé

entre un salon de coiffure hommes et une boutique de cravates, à un demi-pâté de maisons d'une station peu fréquentée sur l'une des anciennes lignes du métro IND.

« Un certain attachement sentimental », Maxine en regardant autour d'elle, tâchant de ne pas faire la grimace.

« Non, je me dis que celui qui vient vraiment ici en milieu de journée est tellement à côté de ses pompes qu'on peut parler en toute sécurité. »

« Vous savez que vous êtes dans le pétrin, n'est-ce pas, donc inutile que je vous asticote là-dessus. »

« Je voulais vous le dire l'autre soir au karaoké, mais... »

« Félix ne vous a pas lâché d'une semelle. Il vous avait à l'œil ? Vous protégeait ? »

« Il a eu vent de ma prise de bec dans les toilettes et s'est dit qu'il aurait dû surveiller mes arrières, c'est tout. Je suis forcé de considérer que Félix est bien celui qu'il dit être. »

Déjà entendu ça quelque part. Inutile de discuter. Il a confiance en Félix, c'est celui qui fait le guet pour lui. « Vous avez des enfants, Lester ? »

« Trois. Dont un qui commence le lycée cet automne. Je n'arrête pas de me dire que je me suis gouré dans les calculs. Et vous ? »

« Deux garçons. »

« Vous vous dites que vous faites ça pour eux », Lester d'un air renfrogné. « Comme si ce n'était déjà pas si grave de se servir d'eux comme excuse — »

Certes, certes. « Mais en même temps, vous ne le faites pas *pas* pour eux. »

« Écoutez, je rembourserai. Tôt ou tard je l'aurais fait. Avez-vous un moyen sans vous mettre en danger de dire à Ice que j'ai vraiment l'intention de le faire ? »

« Même s'il vous croit, ce qui n'est pas gagné, ça fait beaucoup d'argent... Lester. Il ne voudra pas simplement récupérer la somme que vous lui avez volée, il voudra aussi sa com', un forfait à titre de dédommagement, qui peut s'avérer conséquent. »

« Le coût de la foirade », calmement, sans croiser son regard.

« Je vais considérer que c'est votre OK à la clause des intérêts exorbitants, n'est-ce pas ? »

« Vous pensez pouvoir négocier ça ? »

« Il ne m'apprécie pas beaucoup. On serait au lycée, je pourrais en concevoir un peu de mélancolie, d'un autre côté, Gabriel Ice, au lycée... », en secouant la tête, qu'est-ce qui lui prend de partir dans des trucs comme ça ? « Mon beau-frère travaille à hashslingrz, d'accord, je verrai si je peux lui faire passer un message. »

« J'imagine que je suis le genre de perdants cupides que vous défendez tout le temps au tribunal. »

« Plus maintenant, ils m'ont retiré mon habilitation, Lester, finie l'expertise juridique à la cour, les tribunaux ne me connaissent pas. »

« Et mon sort est entre vos mains ? Génial. »

« Du calme, je vous prie, les gens nous regardent. De toute façon, il n'y aurait jamais eu de recours pour vous dans le monde légal. La seule aide que vous trouverez à présent viendra d'une espèce de hors-la-loi, et je suis meilleure que la plupart. »

« Alors maintenant il faut que je vous règle des honoraires. »

« Est-ce que vous me voyez en train d'agiter des factures, là ? Laissez tomber, peut-être un jour si vous êtes en fonds. »

« J'aime pas les prestations gratuites », grommelle Lester.

« Ouais, vous préférez piquer dans la caisse. »

« Ice a volé. Moi j'ai détourné. »

« Exactement le genre de subtilité qui m'a valu de me faire virer de l'ordre et qui fait qu'aujourd'hui vous êtes salement en danger. Vous autres esprits juridiques, vous m'impressionnez. »

« S'il vous plaît », ceci, à la grande surprise de Maxine, débité avec moins de désinvolture que ce à quoi elle est habituée, « assurez-vous qu'ils sachent à quel point je suis navré. »

« Je vais le dire le plus gentiment possible, Lester, mais ils s'en cognent. "Désolé" c'est pour les infos aux télé locales. Là on parle d'avoir doublé Gabriel Ice. Fatalement il doit être très mécontent. »

Elle en a déjà trop dit et se surprend à prier pour que Lester ne demande pas le montant des intérêts que Ice exigera probablement. Car dans ce cas, en vertu de son propre code, post-Anti-Fraude mais tout aussi impitoyable, il lui faudra répondre : « J'espère qu'il se contentera de dollars US. » Mais Lester, qui a déjà largement de quoi s'inquiéter, se contente de hocher la tête.

« Vous faisiez affaire, vous deux, avant qu'il rachète votre société ? »

« On s'était rencontrés qu'une seule fois, mais ça suintait partout

en lui, comme une odeur. Le mépris. “J’ai un diplôme, deux milliards, et pas toi.” Il a tout de suite pigé que je n’étais même pas un geek formé sur le tas, juste un gars du service courrier qui avait eu un coup de bol. Une fois. Comment peut-il fermer les yeux avec quelqu’un comme ça, même si c’est pour 1,98 dollar ? »

Non. Non, Lester, ce n’est pas tout à fait ça, vois-tu. Elle pense évasion, et pas celle de type fiscal, non, plutôt dans le registre question-de-vie-ou-de-mort. « Il y a quelque chose que vous voulez me dire, “en douceur”, mais vous savez que si vous parlez vous mettez votre vie en péril. Pas vrai ? »

Il ressemble à un petit gamin sur le point de fondre en larmes. « Qu’est-ce que ce serait d’autre ? L’argent c’est déjà pas assez grave ? »

« Dans votre cas je ne crois pas. »

« Je suis désolé. On ne peut pas aller plus loin. Ne le prenez pas pour vous. »

« Je verrai ce que je peux faire pour l’argent. »

À ce moment-là ils se dirigent vers la sortie d’un air dégagé, Lester la précède telle une plume dans un courant d’air, échappée d’un oreiller, comme dans un rêve domestique rassurant.

Oui, bon, et puis il y a encore la cassette vidéo que Marvin a apportée. Posée sur la table de la cuisine, comme si le plastique avait soudain trouvé le moyen d’exprimer des reproches. Maxine sait qu’elle a repoussé le moment de la visionner, animée de la même aversion superstitieuse que ses parents pour les télégrammes, à l’époque. Il y a une chance que ce soit professionnel, et son expérience amère lui fait dire qu’elle ne peut pas non plus exclure la bonne blague. Et puis, si c’est trop désagréable à regarder, elle pourra peut-être tenter de faire passer en frais déductibles les séances de psy supplémentaires qui pourraient en résulter.

Scream, Blacula, Scream, non, pas tout à fait – un peu plus artisanal. Ouverture avec un travelling tremblotant à la fenêtre d’une voiture. Lumière hivernale de fin d’après-midi. Voie express de Long Island, vers l’est. Maxine commence à appréhender. Faux raccord sur un panneau de sortie – aahhh ! La Sortie 70, ça va exactement où elle espérait que ça n’irait pas, oui, autre faux raccord à présent sur la

Route 27, et nous voilà partis pour les Hamptons, condamnés pourrait-on dire. Qui donc peut l'avoir prise en grippe au point de lui envoyer un truc comme ça, à moins que Marvin ne se soit trompé dans l'adresse, ce qui n'arrive jamais, bien évidemment.

Elle est soulagée en un sens de voir qu'au moins ça ne va pas être dans les Hamptons légendaires. Elle y a déjà passé plus de temps que les lieux ne le méritent. C'est plus la Frange des Hamptons, où les prolétaires sont souvent en colère, jusqu'à l'homicide, du fait que leur gagne-pain consiste à offrir leurs services à plus riches et plus célèbres qu'eux, ces gens qu'ils ne doivent jamais manquer de caresser dans le sens du poil. Maisons usées par le temps, cyprès, petits commerces sur le bord de route. Plus de loupiotes ni de décorations, donc on doit être au cœur de la période creuse de l'hiver après les fêtes.

La caméra entre sur un chemin de terre bordé de cabanes et de caravanes, et s'approche de ce qui ressemble de prime abord à un relais routier parce qu'il y a de la lumière à chaque fenêtre et que des gens entrent et sortent, des bruits de réjouissances et une bande-son où figure Elvis Hitler, du psychobilly de Motor City, en train de chanter le thème *Green Acres* sur l'air de *Purple Haze*, qui provoque chez Maxine une pointe de nostalgie démesurée si improbable qu'elle commence à se sentir personnellement visée.

La caméra monte les marches du perron, entre dans la maison, se fraye un chemin parmi les convives, traverse deux pièces jonchées de bouteilles de bière et de vodka, d'enveloppes en papier cristal, de chaussures dépareillées, cartons de pizza et barquettes de poulet frit, traverse la cuisine jusqu'à une porte, descend à la cave, pour arriver dans une salle de jeux suburbaine d'une conception bien particulière...

Des matelas par terre, un dessus-de-lit en faux angora dans une pénombre mauve typique des cassettes VHS, des miroirs partout, dans un coin éloigné un réfrigérateur crasseux qui goutte et aussi ronronne bruyamment, en un rythme bégayant, comme s'il commentait au fur et à mesure les festivités en cours.

Un jeune homme, cheveux mi-longs, nu à l'exception d'une casquette de base-ball maculée de crasse, érection pointée vers la caméra. Une voix de femme à l'extérieur du champ de la caméra : « Dis-leur ton nom, baby. »

« Bruno », presque sur la défensive.

Une ingénue avec des bottes de cow-girl et un rictus mauvais,

tatouage de scorpion juste au-dessus du cul, un certain temps s'est écoulé depuis son dernier shampoing, l'écran du téléviseur reflétant un corps pâle et rondouillard, se présente sous le nom de Shae. « Et lui c'est Westchester Willy, dis bonjour au caméscope, Willy. »

Saluant d'un hochement de tête en bordure du cadre, un type d'une cinquantaine d'années, pas en forme, que Maxine reconnaît, pour l'avoir vu sur les fax de trombines qu'elle a reçus de John Street, comme étant Vip Epperdew. Zoom brutal sur le visage de Vip, un air lubrique impossible à dissimuler, qu'il s'empresse de reconfigurer en expression festive standard.

Des éclats de rire parviennent d'en haut. La main de Bruno entre dans le champ avec un briquet au butane et une pipe à crack, et le trio donne à présent dans l'affectueux.

Jules et Jim (1962) ? Pas vraiment, non. Plutôt un tableau à double entrée. Comme matériau érotique, il y aurait à redire, c'est sûr. Une amélioration du personnel masculin et féminin ne nuirait pas, Shae est une nana certes joviale, en dépit d'une certaine vacuité autour des yeux, Vip a des années de retard pour son réabonnement au club de gym, et Bruno passe pour un petit avorton en rut, qui a tendance à pousser des cris aigus et une bite, franchement, pas assez grosse pour le scénario, provoquant des expressions de contrariété de la part de Shae et de Vip chaque fois qu'elle s'approche d'eux, quel qu'en soit le but. Maxine s'étonne d'éprouver une sensation fort peu professionnelle de dégoût pour Vip, ce yuppie indigent, servile en un sens. Si les deux autres sont censés valoir la longue *schlep* depuis Westchester, les heures sur l'autoroute de Long Island, une addiction soi-disant moins négociable que le crack, non pas à leur jeunesse mais à l'unique chose évidente que peut procurer leur jeunesse, alors pourquoi ces mêmes ne sont-ils pas capables au moins de faire semblant de savoir ce qu'ils font ?

Mais attends. Elle se rend compte que ce sont là des réflexes de yenta, en train de se plaindre « de grâce, Vip, tu peux faire tellement mieux », ainsi de suite. Elle ne le connaît même pas que déjà elle critique ses choix de partenaires sexuels ?

L'attention de Maxine, après avoir dérivé, revient sur un plan où ils se rhabillent tout en bavardant avec animation. Quoi ? Maxine est quasi certaine d'être restée éveillée, mais manifestement il n'y a pas eu de scène paroxysmique, à la place, à un moment donné, on a

commencé à s'écarter du porno canonique pour aller vers, aaahh ! de l'impro ! oui, ils *échantent à présent des tirades*, avec un art de la déclamation du genre à conduire le prof d'art dramatique direct à la consommation de drogue. *Cut.* Brusque gros plan sur les cartes de crédit de Vip, toutes étalées en éventail comme chez une diseuse de bonne aventure. Maxine appuie sur PAUSE, revient en arrière à plusieurs reprises, note les numéros qu'elle arrive à lire, bien que la basse résolution en floute certains. Le trio se livre à une sorte d'enchaînement infra-music-hall avec les CB de Vip, se distribuant et se repassant les cartes, se fendant de remarques spirituelles sur chacune, toutes à l'exception d'une carte noire que Vip ne cesse de brandir à la figure de Shae et de Bruno, qui esquissent chaque fois un mouvement de recul exagéré, aussi horrifiés que des jeunes vampires devant une tête d'ail. Maxine reconnaît la fameuse carte « centurion » d'AmEx, avec laquelle il faut régler pour au moins 250 k\$ d'achats par an, faute de quoi on vous la retire.

« Vous êtes allergiques au titane tous les deux ? » Vip sur un ton taquin, « allez, vous avez peur qu'il y ait un mouchard là-dedans, un détecteur de vaurien qui déclenchera en vous une alarme silencieuse ? »

« La sécu des galeries commerciales, ils me font pas peur », Bruno à deux doigts de chialer, « ces trucs je les ai déjoués toute ma vie. »

« Moi je leur montre juste un peu de chair fraîche », ajoute Shae, « ça leur plaît. »

Shae et Bruno se dirigent vers la porte, et Vip s'affale sur l'imitation angora. Quelle que soit la cause de sa fatigue, on ne peut pas dire qu'il rayonne de bien-être.

« C'est parti pour le shopping à Tanger Outlets, ouais putain », s'écrie Bruno.

« Est-ce qu'il y a quelque chose que tu veux qu'on te prenne, Vippy ? » Shae par-dessus son épaule, avec un de ces sourires du style tu-es-encore-en-train-de-mater-mon-cul ?

« Ce que je veux prendre, c'est mon pied », marmotte Vip, « ce serait chouette un de ces quatre. »

La caméra reste sur Vip jusqu'à ce qu'il se tourne pour la regarder en face, amer, réticent. « Pas trop content ce soir, hein Willy ? » s'enquiert une voix venant de derrière.

« Tu as remarqué. »

« Tu tires la tronche de quelqu'un sur qui l'étau se resserre. »

Vip détourne le regard et hoche la tête, malheureux. Maxine se demande pourquoi elle a un beau jour arrêté de fumer. La voix, quelque chose dans la voix lui est familier. Elle a dû l'entendre à la télévision, ou ailleurs, dans son entourage. Non pas une personne en particulier, mais un *type* de voix, peut-être un accent régional...

D'où cette cassette pouvait-elle bien venir ? De quelqu'un qui veut que Maxine sache comment Vip s'accommode de la vie de famille, une invisible Mme Pimbêche qui désapprouve formellement les ménages à trois ? Ou bien quelqu'un de plus proche, disons de plus directement concerné, voire d'impliqué dans les activités délictueuses de Vip. Encore un de ces Employés Mécontents ? Que dirait le professeur Lavoof au-delà de sa célèbre formule « Il faut bien qu'il y ait un monde hors compte » ?

Toujours le même vieux modèle, ici – une vilaine course contre la montre est maintenant engagée à l'encontre des affaires de Vip, peut-être est-il déjà en train d'émettre des chèques en bois, sans que la femme et les gosses se doutent de quoi que ce soit, comme d'habitude. Arrive-t-il que ça se termine bien, des fois ? C'est pas comme les voleurs de bijoux ou autres charmantes fripouilles, il n'y a rien ni personne que ces bricoleurs de la fraude ne trahiront pas, la marge de sécurité continue de s'amenuiser, un beau jour ils sont rongés par le remords et alors, ou bien ils s'enfuient de leur vie, ou bien ils commettent la bêtise terminale.

« Attaque Lente de Syndrome post-Anti-Fraude, ma fille. Tu ne peux pas accepter qu'il y ait au moins une ou deux personnes honnêtes ici et là ? »

« Bien sûr que si. Quelque part. Mais pas dans mon quotidien, en tout cas, merci quand même. »

« Assez cynique. »

« Ou "professionnelle", tout simplement ? Vas-y, vautre-toi dans tes considérations hippies si tu veux, entre-temps Vip s'éloigne vers le large et personne n'a prévenu le Sauvetage en mer. »

Maxine rembobine, éjecte, et, revenant aux programmes de télé-réalité, commence à tranquillement surfer d'une chaîne à l'autre. Une forme de méditation. En pianotant du pouce elle vient de tomber sur ce qui ressemble à une séance de thérapie de groupe sur une des chaînes associatives.

« Donc – Typhphani, racontez-nous votre fantasme. »

« Mon fantasme c'est, je rencontre un type, on marche sur la plage, et ensuite on baise... ? »

Au bout d'un certain moment : « Et... »

« Peut-être je le revois... ? »

« C'est tout ? »

« Ouais. C'est mon fantasme. »

« Oui Djennyphrr, vous leviez la main ? Quel est *votre* fantasme, vous ? »

« Être sur le dessus quand on baise... ? Genre, d'habitude c'est lui qui est sur le dessus... ? Mon fantasme c'est, c'est que je suis sur le dessus pour une fois... ? »

Les unes après les autres, les femmes de ce groupe décrivent leurs « fantasmes ». Vibromasseur, huile de massage et tenues en PVC sont cités. Cela ne dure pas très longtemps. La réaction de Maxine, c'est qu'elle est consternée. Ça du fantasme ? Feeente-aaaahhh-asthme ? Ses frangines en Troubles et Déficits Romantiques, c'est le mieux qu'elles puissent trouver pour ce dont elles croient avoir besoin ? Pendant son rituel d'avant le coucher, elle s'attarde devant la glace de la salle de bains. « Aaaahh ! »

Ce n'est pas tant l'état de ses cheveux ou de sa peau ce soir que le maillot des Knicks qu'elle porte, la tenue bis pour les matchs à l'extérieur. Avec SPREWELL 8 dans le dos. Même pas un cadeau de Horst ou des garçons, non, elle est carrément allée au Garden, a fait la queue, et se l'est acheté pour elle, plein tarif – et elle avait une excellente raison bien sûr, vu qu'elle avait pris l'habitude d'aller se coucher sans rien sur le dos, de s'endormir en lisant *Vogue* ou *Bazaar*, et de se réveiller collée au magazine. Il y a aussi la fascination, inavouée pour l'essentiel, qu'elle éprouve pour Latrelle Sprewell et tout son historique d'agressions sur entraîneurs, partant du principe que lorsque Homer étrangle Bart on s'y attend, mais quand c'est Bart qui étrangle Homer...

« De toute évidence », fait-elle remarquer maintenant à son reflet, « tu t'en sors beaucoup, beaucoup mieux que ces pauvres cruches de la chaîne câblée de tout à l'heure. Alors... Mak-siiiiine ! quel est votre fantasme ? »

« Um, bain moussant... ? Bougies, champagne... ? »

« Ah-ah ? oublié cette balade le long de la rivière... ? ça va si je me

décale jusqu'aux toilettes, pour vomir un peu ? »

Shawn, le lendemain matin, l'aide énormément.

« Il y a ce... client. Bon, pas vraiment. Quelqu'un pour qui je me fais du souci. Il trempe dans toutes sortes d'ennuis, il est dans une situation dangereuse, et il ne veut pas laisser tomber. » Elle récapitule ce qui arrive à Vip. « C'est déprimant de tout le temps retomber sur le même scénario, chaque fois que ces rigolos peuvent choisir, ils misent toujours sur leur corps, jamais sur leur esprit. »

« Rien de mystérieux, assez commun, en fait... » Il marque un silence, Maxine attend la suite, mais apparemment c'est tout.

« Merci, Shawn. Je ne sais pas quelles sont mes obligations, ici. Avant, je m'en fichais, de ce qu'il leur arrivait, je me disais que c'était mérité. Mais dernièrement... »

« Dites-moi. »

« Je n'aime pas ce qui va se passer, mais d'un autre côté j'aurais mauvaise conscience à balancer ce type aux flics. Ce qui m'amène à me demander si je ne pourrais pas solliciter un tout petit peu vos lumières. C'était tout. »

« Je sais ce que vous faites comme métier, Maxine, je sais que tout ça c'est casse-tête éthique et compagnie, et je n'aime pas m'immiscer. N'est-ce pas. Bien. Écoutez quand même. » Shawn lui raconte la Parole Bouddhiste du Charbon Incandescent. « Y a un gus qui tient dans sa main un charbon brûlant, bien sûr il souffre terriblement. Quelqu'un arrive – “Ouah, excusez-moi, c'est pas un charbon incandescent que vous avez dans la main, là ?”

« “Ooh, ooh, aïe, mec, oui et genre, ça fait vachement mal, tu sais ?”

« “Je vois ça. Mais si ça vous fait mal, pourquoi vous le gardez à la main ?”

« “Bah, euh, c'te blague ! parce que je suis obligé, bien sûr – aahhrrgghh !”

« “Votre kif c'est... de souffrir ? vous êtes cinglé ? c'est quoi ? Pourquoi ne pas laisser tomber, tout simplement ?”

« “OK, regardez bien – vous voyez pas comme il est beau ? Regardez comme il luit ! comment, les différentes couleurs ! et aahhrrhh, merde...”

« “Mais quand vous le tenez comme ça, ça vous fait des brûlures au troisième degré, mec, vous pourriez pas, genre, le poser quelque part et juste l’admirer ?”

« “Quelqu’un risquerait de me le prendre.”

« Ainsi de suite. »

« Donc », demande Maxine, « que se passe-t-il ? Il finit par le lâcher ? »

Shawn la dévisage longuement et avec une précision bouddhiste hausse les épaules. « Il le lâche, et il ne le lâche pas. »

« Euh, heu, j’ai dû dire ce qu’il ne fallait pas. »

« Hé. Peut-être que c’est *moi* qui ai dit quelque chose qu’il ne fallait pas. Votre exercice pour la prochaine fois est de trouver lequel de nous deux, et quoi. »

Encore un de ces appels confus. Elle devrait contacter Axel et lui dire que Vip est un habitué de South Fork, puis lui transmettre les fragments de numéros de carte de crédit qu’elle a réussi à recopier à partir de la cassette vidéo. Mais pas si vite, là, se met-elle en garde, voyons voir...

Elle se repasse la cassette, en particulier le dialogue entre Vip et la personne derrière la caméra, dont la voix est d’une manière exaspérante juste là, à la lisière de sa mémoire...

Ha ! C’est un accent canadien. Bien sûr. Sur la chaîne Lifetime Movie, on entend presque que ça. En fait c’est du québécois. Cela pourrait-il signifier...

Elle appelle Félix Boïngueaux sur son portable. Il est encore en ville, à la chasse aux capital-risqueurs. « Vous avez des nouvelles de Vip Epperdew ? »

« Je n’en attends pas. »

« Vous avez son numéro de téléphone ? »

« J’en ai quelques-uns. Chez lui, son bip, tous sonnent dans le vide, personne ne décroche jamais. »

« Vous ennuerait pas de me les communiquer ? »

« Pas du tout. Si vous arrivez à tomber sur lui, demandez-lui où est passé notre chèque, tsé ! »

On passe du tiède au brûlant, là. Si c’était Félix derrière la caméra, Félix qui lui avait envoyé la cassette, alors elle a affaire soit à ce que les travailleurs sociaux nomment un appel à l’aide venant de Vip, soit, plus probablement, vu que c’est Félix, à un piège élaboré. Quant au

fait que Félix soit ici, prétendument en quête d'investisseurs – on va mettre ça en veilleuse, espèce de sale p'tit fourbe.

Un des indicatifs est celui de Westchester, aucune réponse, pas même un répondeur, mais il y en a aussi un à Long Island, qu'elle cherche à localiser dans l'annuaire par numéros, déjà envahie d'une intuition qui lui retourne l'estomac, et bien évidemment, c'est le côté pile des Hamptons, pratiquement à coup sûr le plateau de tournage du porno amateur où habitent Shae et Bruno, où Vip a trouvé des excuses pour se réfugier, pour payer son dû à l'autre version de sa vie. Au bout du fil un braillement électronique et un robot qui dit à Maxine « désolé, ce numéro n'est plus en service ». Mais il y a quelque chose d'étrange dans son ton, comme s'il était robotisé de manière incomplète, qui véhicule un savoir dissimulé, et puis Espèce de Pauvre Pomme aussi. Un halo paranoïaque s'épaissit autour du crâne de Maxine, à moins que ce ne soit un brouillard de certitude. D'ordinaire, vu le peu d'argent qu'il y a en circulation dans cette zone, elle n'aurait pas daigné s'approcher dans un rayon d'un jet de bombe de l'extrémité orientale de Long Island, mais voilà qu'elle fourre le Tomcat dans son sac, ajoute un chargeur supplémentaire, enfile un jean de travail et un tee-shirt approprié à une ville balnéaire, et elle est maintenant sur la 77^e en train de louer une Camry beige. S'engage sur la voie rapide Henry Hudson, se tape la circulation de la Cross Bronx Expressway jusqu'au pont de Throgs Neck, la ligne des buildings de la ville, sur sa droite, est cristalline aujourd'hui, telle une sentinelle, et puis la Long Island Expressway. Baisse les vitres, incline le siège en position croisière, cap à l'est.

À partir du milieu des années quatre-vingt-dix, époque où la radio WYNY a changé de format pour passer du jour au lendemain de la country à la disco classique, la musique potable pour rouler en voiture est devenue une denrée rare dans ces parages, mais un peu après Dix Hills elle trouve une autre station country, peut-être bien du Connecticut, et tombe bientôt sur Slade May Goodnight et *Middletown New York*, son succès de début de carrière.

Je t'enverrais bien, une cow-girl chantante,
Avec son chapeau, et son groupe à guitares,
Juste pour que tu saches, que je suis ici si jamais
Tu as besoin d'un coup de main —

Mais tu commencerais

À penser, à cette vieille cow-girl,
Et où sera-t-elle après le concert,

Même histoire

désespérée à nouveau,
même fin triste, laisse tom-ber,
chéri, je suis déjà au courant —

Et ne me, dis, pas,

Comment,
Me, ronger, les sangs,

merci, j'ai, pas

besoin de – couteau et de fourchette,

en écoutant les

trains... qui sifflent dans

Les nuits sans toi,

Ici à Middletown, New York.

[Après un break à la pedal-steel qui a toujours fait mouche et

fouetté les sangs de Maxine]

Assise ici, avec une bouteille à long col,
à regarder des des-
sins animés, au soleil après l'école,
pendant que les ombres s'étirent comme une histoire
à propos de choses qu'on n'a jamais finies...

Jamais pu me déci-
der à brancher la prise de terre de cet Airstream,
et, donc, on
n'arrêtait pas de se prendre des courts-jus des parois,
jus-qu'à ne plus rien

Ressentir du tout.

Aucun des deux, n'a pu dire quel jour exactement,
Alors ne me dis pas

Comment, me ronger, les sangs...

Ainsi de suite. Arrivée là, Maxine chante en chœur avec une certaine application, le vent lui souffle les larmes dans les oreilles, et les conducteurs des files voisines la dévisagent.

Elle arrive à la Sortie 70 vers midi, et comme la cassette vidéo de Marvin n'était pas très précise concernant ce que Jodi Della Femina appellerait des *shortcuts*, Maxine est contrainte de faire jouer son intuition sur ce coup, elle abandonne la Route 27 au bout d'un moment et roule pendant le même laps de temps que ça a pris, dans son souvenir, sur la cassette, jusqu'à repérer une taverne qui s'appelle Junior's Ooh-La-Lounge devant laquelle sont garés pick-ups et motos de l'heure du déjeuner.

Elle entre, s'assoit au bar, se fait servir une salade douteuse, une PBR à long col et un verre. Le juke-box passe une musique dont il est peu probable que Maxine entende un jour des arrangements de cordes dans un restaurant new-yorkais à midi. Le type assis trois tabourets plus loin ne tarde pas à se présenter, Randy, et lance : « Ma foi, le balancement du sac en bandoulière suggère une arme légère, pourtant je flaire pas la femme-flic, et vous êtes pas une dealeuse, du coup il nous reste quoi, je me demande. » On pourrait le décrire comme rondouillard, toutefois les antennes de Maxine le classent dans la sous-catégorie des rondouillards avec une arme, peut-être pas sur lui, mais certainement quelque part à portée de main. Il a une barbe négligée et

une casquette rouge de base-ball avec une référence à Meat Loaf, à l'arrière de laquelle pend une queue-de-cheval grisonnante.

« Hé, peut-être bien que *je suis* flic. En civil. »

« Nan, les flics ont un truc spécial qu'à force on finit par reconnaître, du moins si on a goûté une fois ou deux à leurs bras roulés. »

« Faut croire que moi j'ai juste été dribblée, cantonnée à la raquette, sous le panier. Je suis censée vous présenter des excuses ? »

« Uniquement si vous êtes venue faire des misères à quelqu'un. Vous cherchez qui ? »

D'accord. Et pourquoi pas – « Shae et Bruno... ? »

« Ah, eux, alors eux vous pouvez leur faire autant de misères que vous voulez. Par ici tout le monde a eu droit à sa part de karma, mais ces deux-là... non mais bon d'là, qu'est-ce que vous leur voulez ? »

« C'est pour leur ami que je suis là. »

« J'espère que vous parlez pas de Westchester Willy ? Un peu bas sur pattes, ne crache pas sur c'te bière belge, là ?... »

« Peut-être. Sauriez-vous par hasard comment se rendre chez Shae et Bruno ? »

« Ah, donc... vous êtes l'experte en sinistres, c'est ça ? »

« Pardon ? »

« L'incendie. »

« Je suis juste la comptable du bureau de ce type. Ça fait un moment qu'on ne l'a plus vu. Quel incendie ? »

« L'endroit a brûlé il y a une quinzaine. On en a drôlement parlé aux infos, intervention d'urgence de partout, des flammes qui embrasaient le ciel, on les voyait depuis la Long Island Expressway. »

« Et quid des — »

« Des restes carbonisés ? Non, rien de tel. »

« Des traces de substances accélératrices de combustion ? »

« Sûr que vous êtes pas une de ces nanas des labos médico-légaux, comme à la télé ? »

« Là vous me faites du gringue. »

« Le gringue c'était prévu pour plus tard. Mais si vous — »

« Randy, si je n'étais pas actuellement à ce point en mode bureau... »

Silence dans la salle. Les collègues en pause avant de retourner au boulot luttent pour ne pas rigoler trop fort. Tout le monde connaît

Randy ici, bientôt s'instaure un concours de *schadenfreude*, et c'est à celui qui est le plus dans la panade. Depuis l'année dernière, lorsque la bulle Internet a éclaté, la plupart des propriétaires du coin qui ont pris le bouillon n'ont pas pu tenir les engagements qu'ils avaient pris à droite à gauche. De temps en temps il arrive qu'on évoque l'âge d'or des années quatre-vingt-dix en matière d'amélioration de l'habitat, et le nom qui ne cesse de revenir, ce qui ne surprend guère Maxine, c'est Gabriel Ice.

« Ses chèques passent encore », devine Maxine. Randy rit de bon cœur, à la manière des rondouillards. « Quand il en fait. » Dans la rénovation de salles de bains, Randy a vu ses factures lui revenir à la figure les unes après les autres. « Je dois de l'argent à tout le monde maintenant, des pommes de douche à quatre chiffres, grosses comme des pizzas, du marbre pour les baignoires, commandé exprès de Carrare, en Italie, du verre avec liseré d'or de chez l'artisan vitrier. » Chacun dans la salle a une histoire de ce genre à raconter. Comme si, après une rencontre fatidique avec l'analyste financier de Donald Trump, haute figure des tabloïds, Ice appliquait désormais le principe de base des nantis – on paye les plus gros entrepreneurs, on lâche les petits.

Ice a peu de fans par ici – il fallait s'y attendre, suppose Maxine, mais c'est un choc de constater que l'opinion est unanime dans la salle pour dire qu'il a aussi probablement joué un rôle dans l'incendie de chez Bruno et Shae.

« Quel est le rapport ? », Maxine en plissant les yeux. « J'ai toujours pensé que c'était plutôt quelqu'un des Hamptons. »

« *Cheatin side of town*, comme les Eagles aiment à dire, le secteur de la ville où on vient tricher, les Hamptons ne lui procurent pas ça, il a besoin de s'éloigner des feux de la rampe et des limousines, besoin de rappliquer dans une baraque délabrée comme celle de Bruno et Shae où un homme peut venir faire la riboul-ding-dingue-dong. »

« Ils croient que c'est ce qu'ils étaient avant », lance une jeune femme en salopette de peintre, pas de soutien-gorge, tatouages chinois du haut en bas de ses bras nus, « des nerds avec fantasmes. Ils veulent revenir à ça, revisiter. »

« Oh, Bethesda, tu y vas drôlement avec des pincettes, je te trouve bien gentille avec le vieux Gabe. Comme pour tout le reste, il cherche à tirer son coup à moindres frais, voilà tout. »

« Mais pourquoi », Maxine de sa plus belle voix d'experte en sinistres, « mettre le feu à la maison ? »

« Ils avaient la réputation là-bas de se comporter bizarrement etc. Peut-être que quelqu'un faisait chanter Ice. »

Maxine scrute vite fait la rangée de visages mais ne voit personne qui pense avoir de certitude sur la question.

« Karma immobilier », suggère quelqu'un. « Une baraque aussi gigantesque que celle de Ice suppose qu'un paquet de bicoques plus petites doivent d'une façon ou d'une autre être détruites, histoire de maintenir l'équilibre général. »

« Ça fait beaucoup d'accusations d'incendie, Eddie », réplique Randy.

« Donc... c'est une propriété de bonne taille », feint de demander Maxine, « la maison Ice ? »

« On l'appelle Fuckingham Palace. Ça vous dirait d'y jeter un œil ? Justement, faut que j'y passe. »

S'efforçant de prendre un ton de groupie, « Les manoirs, je ne peux pas résister. Mais va-t-on seulement me laisser franchir le portail ? »

Randy lui montre une chaînette avec un badge personnalisé. « Portail automatique, un petit transpondeur, toujours un en rab sur moi. »

Bethesda clarifie : « C'est la tradition par ici, ces grandes baraques sont des endroits épatants pour emmener une amoureuse, si le romantisme pour vous consiste à se faire grossièrement interrompre en plein milieu. »

« *Penthouse Forum* a sorti tout un numéro spécial », signale Randy.

« Tenez, on va peaufiner votre look. » Elle se replie dans les toilettes dames, où Bethesda, munie d'une brosse à crêper et d'une bombe de laque Final Net, 240 millilitres, s'attaque à la chevelure de Maxine. « Faut qu'on enlève ce chouchou, pour l'instant vous ressemblez trop à un personnage de Bobby Van. »

Lorsque Maxine émerge des sanitaires, « Doux Seigneur », se pâme Randy, « j'ai cru que c'était Shania Twain. » Hé, voilà qui n'est pas pour déplaire à Maxine.

Quelques minutes plus tard, Randy sort du parking au volant d'un Ford 350 équipé d'un rack d'outillage, Maxine lui colle au train, se demandant si c'est vraiment un bon stratagème, et en doute de plus en plus au fur à mesure que, dans le rétroviseur, Junior's est remplacé

par des rues résidentielles lugubres, dégradées et piquetées de nids-de-poule, pleines de petites maisons vieillotées à louer, se terminant en queue de poisson sur des parkings barrés par des chaînes.

Ils marquent une brève halte sur le site de l'ancien terrain de jeu de Shae, Bruno et Vip. Il n'y a rien à en tirer. Une fine couche de verdure estivale repousse, vaporeuse, sur les cendres. « Pensez que c'était un accident ? Incendie volontaire ? »

« Votre poteau Willy, je sais pas, mais je peux vous dire que Shae et Bruno sont pas les esprits les plus futés, en fait d'assez gros nigauds quand on y réfléchit, alors peut-être que quelqu'un a fait une connerie avec le briquet pour la fumette. Ça a très bien pu se passer comme ça. »

Maxine fouille dans son sac et en sort un appareil photo numérique pour prendre quelques clichés de la scène. En regardant par-dessus son épaule, Randy repère le Beretta. « Hé, dites donc. C'est un 3032 ? Quel genre de munitions ? »

« Tête creuse soixante grains, et vous ? »

« J'ai un petit faible pour les Hydroshock. Bersa neuf millimètres... »

« Super. »

« Et... vous n'êtes pas vraiment comptable dans un bureau. »

« Eh bien, si, en quelque sorte. La cape est au pressing aujourd'hui, et j'ai oublié d'apporter la tenue en Lycra, donc vous loupez une partie de l'effet. Par contre, vous pouvez ôter votre main de mon cul. »

« Bonté divine, j'étais vraiment — »

Ce qui, comparé à ses relations sociales au quotidien, passe pour un acte de courtoisie.

Ils continuent jusqu'au phare de Montauk Point. Tout le monde est censé adorer Montauk au prétexte que l'endroit serait exempt de tous les travers des Hamptons. Maxine est venue ici une ou deux fois étant enfant, a grimpé jusqu'au sommet du phare, est descendu au Gurney's, à la pointe, a mangé plein de fruits de mer, s'est endormie bercée par l'océan, comment ne pas apprécier ? Mais maintenant qu'ils décèlèrent sur le dernier tronçon de la Route 27, elle ne ressent que le rétrécissement des possibles – tout converge ici, tout Long Island, les usines d'armement, la circulation meurtrière, l'histoire du péché républicain visible sans trêve et pour toujours, l'implacable processus de suburbanisation, des kilomètres de pelouses tondues, le sol damé

par le passage répété des engins, les toitures en aggloméré et en asphalte, les hectares sans un arbre, le tout concentré, le tout effondré sur cette infime parcelle terminale face à l'immensité de l'Atlantique.

Ils se garent au phare, sur le parking visiteurs. Il y a des touristes et des enfants partout, le passé innocent de Maxine. « Attendons un peu ici, on est sous vidéosurveillance. Laissez votre voiture, on va faire croire que c'est un rendez-vous romantique, on repartira ensemble dans mon bahut. On attirera moins les soupçons de la sécu de Ice. »

Logique, se dit Maxine, n'empêche ça pourrait quand même être un tour de couillon, genre baise entre midi et deux, qu'il a l'intention de tenter. Ils ressortent du parking, suivent la boucle jusqu'à la Old Montauk Highway, prennent bientôt à droite en s'enfonçant dans les terres par Coast Artillery Road.

La retraite estivale mal acquise de Gabriel Ice se révèle être une modeste demeure de onze chambres, ce que les agents immobiliers aiment à qualifier de maison « post-moderne » avec des cercles et des portions de cercle dans les fenêtres et la charpente, espace ouvert, empli de cette étrange lumière océanique latérale qui a attiré tant d'artistes à l'époque où le South Fork était encore authentique. L'incontournable court de tennis en terre battue Har-Tru, la piscine en béton projeté qui, bien que techniquement de taille « olympique », semble plus à l'échelle de rencontres d'avirons que de natation, avec une *cabana* qui, plus au nord sur l'île, passerait pour une demeure familiale dans bien des bourgades de Long Island auxquelles songe Maxine, Syosset par exemple. Au-dessus de la cime des arbres s'élève l'antenne géante d'un vieux radar à l'ancienne, datant de l'époque de la terreur nucléaire antisoviétique, qui sera bientôt une attraction touristique dans un parc naturel.

Chez Ice ça grouille d'ouvriers de divers corps de métiers, tout sent la pâte à joint et la sciure de bois. Randy prend un gobelet à café en carton, un sac de mortier et une expression soucieuse, puis feint d'être venu pour un problème de salle de bains. Maxine feint de l'accompagner.

Comment pourrait-il y avoir des secrets ici ? Une cuisine qu'on pourrait traverser en voiture, une salle de projection dernier cri, le tout décloisonné, pas de passage à l'intérieur des murs, pas de porte dérobée, tout est encore trop neuf. Qu'est-ce qui pourrait se cacher

derrière une façade comme celle-ci, quand d'un bout à l'autre tout n'est que façade ?

Du moins jusqu'à ce qu'ils descendent dans la cave à vin, qui semble-t-il était depuis le début la destination de Randy.

« Randy. Vous n'allez pas — »

« Je me dis que ce que je ne boirai pas, je pourrai le mettre sur ce truc, là, eBay, histoire de me faire un peu de monnaie, pour commencer à récupérer une partie de mon pognon. »

Randy prend une bouteille de bordeaux blanc, secoue la tête en regardant l'étiquette, remet la bouteille à sa place. « Ce connard de fils de pute s'est fait refiler un stock de 91. Un peu de justice, j'imagine, même ma femme ne boirait pas cette saloperie. Attendez, qu'est-ce que c'est que ça ? D'accord, peut-être que ça irait pour faire la cuisine. » Il passe aux rouges en grommelant, soufflant de la sciure et piquant tout ce qu'il peut jusqu'à ce que les poches de son pantalon cargo et le sac fourre-tout de Maxine soient remplis. « M'en vais déposer celles-ci dans le bahut. Autre chose qu'on aurait loupé ? »

« Je vais jeter un dernier coup d'œil, je vous rejoins à l'extérieur dans deux minutes. »

« Faites juste gaffe aux flics privés, ils sont pas toujours en uniforme. »

Ce n'est ni une année ni une appellation remarquable qui a attiré son attention, mais une porte dissimulée, presque invisible dans un coin, avec un pavé numérique à côté.

Dès que Randy a passé le seuil, elle sort son Filofax, qui ces jours-ci a grossi jusqu'à devenir un épais classeur plein de bouts de papier volants, et dans la pénombre se met à chercher une liste de mots de passe hashslingrz qu'Eric a trouvés au cours de ses recherches dans le Web Profond, et que Reg lui a transmis. Elle se souvient que certains étaient identifiés comme codes clés. Et en effet, au terme de deux ou trois danses digitales, un moteur électrique geint et, dans un claquement, un verrou s'ouvre.

Maxine ne se considère pas comme particulièrement timide, elle s'est déjà pointée à des dîners-collectes de fonds dans des tenues mal accessoirisées, a conduit à l'étranger des voitures de location avec leviers de vitesses exotiques, a réussi à fermer le clapet d'agents de recouvrement, de trafiquants d'armes et de Républicains qui aboyaient comme des malades sans trop d'hésitation, ni physique ni spirituelle.

Mais en franchissant le seuil, une question intéressante se pose, Maxine, putain t'es tarée ou quoi ? Pendant des siècles ils ont essayé d'endoctriner les fillettes avec des histoires sur le Château de Barbe-Bleue, et voilà qu'une fois de plus elle fait fi de tous ces conseils empreints de bon sens. Quelque part devant elle se déploie un espace confidentiel, inconnu à l'inventaire, résistant à l'analyse, un périple fatal pour qui osera s'y aventurer, ce qui lui a déjà valu de se faire exclure de sa profession et un beau jour lui coûtera peut-être la vie. Là-haut dans le monde, c'est un milieu de journée d'été lumineux avec des oiseaux sous les avant-toits, des guêpes dans les jardins et l'odeur des pins. Ici bas il fait froid, un froid industriel qu'elle sent jusqu'aux ongles de ses orteils. Pas seulement parce que Ice ne veut pas qu'elle mette les pieds ici. Elle sait, sans en connaître les raisons, que c'est sans doute la dernière porte qu'elle aurait dû franchir.

Elle trouve un long corridor, balayé, austère, spots sur rail fortement espacés, des ombres là où il ne devrait pas y en avoir, qui conduit – à moins qu'à un moment donné elle n'ait fait demi-tour – vers la base aérienne abandonnée où se dresse la grande antenne de radar. Ce qu'il y a tout au bout, là-dessous, de l'autre côté de la clôture, est suffisamment important pour être protégé par un code clé, et si Gabriel Ice peut y accéder, c'est qu'il s'agit probablement d'autre chose que du hobby innocent d'un riche individu.

Elle avance avec prudence, une minuterie « danger propriété privée » clignotant en silence dans sa tête. Certaines portes donnant sur le vestibule sont fermées à clé, d'autres ouvertes, les pièces derrière elles sont vides et agencées de manière glaciale et anormale, comme si l'on avait pu figer et conserver l'horrible histoire des décennies durant. À moins bien sûr que ce ne soit que des bureaux protégés, une version physique des archives cachées chez hashslingrz, dans lesquelles Eric s'est introduit. Ça sent l'eau de Javel, le lieu récemment désinfecté. Sols en béton, rigoles convergeant vers des drains installés au point bas. Poutrelles métalliques en hauteur avec des installations dont elle n'arrive pas ou ne veut pas imaginer le but. Pas de meubles hormis des tables de bureau en Formica gris et des chaises pliantes. Des prises murales 220 volts, mais aucun gros appareil électrique en vue.

Toute cette laque dans ses cheveux a-t-elle eu pour effet de métamorphoser la tête de Maxine en antenne ? Toujours est-il qu'elle

a commencé à entendre des chuchotements qui ne tardent pas à se transformer en une espèce de friture radio – elle se retourne à la recherche de haut-parleurs, n'en trouve pas, pourtant l'air est de plus en plus saturé de chiffres et de codes de l'alphabet phonétique de l'OTAN, dont Whiskey, Tango et Foxtrot, voix blanches distordues par des parasites, des conversations croisées, des explosions de bruit solaire... de temps en temps une expression en anglais qu'elle ne saisit jamais, faute d'être assez rapide.

La voilà arrivée à une cage d'escalier qui s'enfonce encore davantage dans la moraine terminale. Au-delà de ce qu'elle peut voir. Ses coordonnées basculent tout à coup de quatre-vingt-dix degrés, si bien qu'elle ne sait plus si elle regarde à la verticale une enfilade d'étages ou bien droit devant elle dans un autre corridor tout en longueur. Cela ne dure qu'un bref instant, mais quelle est la durée normale ? Ça doit correspondre à l'idée que quelqu'un se fait de la survie à la Guerre Froide, ici bas, prudemment réfugié dans ce cul-de-sac américain, une sorte de foi dans la profondeur brutale, de confiance religieuse dans le fait qu'un petit nombre de bienheureux survivront, triompheront de la fin du monde et de l'avènement du Vide...

Oh merde, qu'est-ce que c'est que ça – au palier du dessous, quelque chose se tient prêt à bondir, vibrant, les yeux braqués sur elle... dans cette lumière ce n'est pas facile à dire, elle espère être seulement en pleine hallucination, quelque chose de vivant mais toutefois trop petit pour être du personnel de sécurité... pas non plus un animal qui monte la garde... non... un enfant ? Quelque chose en treillis taille enfant, qui s'approche d'elle à présent avec une grâce prudente et létale, comme soulevé par des ailes, les yeux trop visibles dans l'obscurité, trop pâles, presque blancs...

La minuterie dans la tête de Maxine se met en branle, stridente, urgente. Sans trop savoir pourquoi, elle pressent que prendre son Beretta maintenant ne serait pas une bonne idée. « Bien, les Air Jordan – à vous de jouer ! » Elle fait volte-face et pique un sprint dans le corridor, franchit le seuil de la porte qu'elle n'aurait pas dû ouvrir, se retrouve dans la cave à vin et tombe sur Randy qui la cherchait.

« Ça va ? »

Tout dépend de ce qu'on entend par « aller ». « Ce Vosne-Romanée-là, je me demandais... »

« L'année n'a pas tellement d'importance, allons-y. » Pour un cambrioleur de cave, Randy a soudain un comportement quelque peu désinvolte. Ils remontent dans le bahut et se dirigent vers la sortie en empruntant le chemin pris à l'aller. Randy se tait jusqu'à ce qu'ils arrivent au phare, comme s'il avait lui aussi aperçu quelque chose chez Ice.

« Écoutez, ça vous arrive d'aller à Yonkers ? La famille de ma femme habite par là-bas, et parfois je vais m'entraîner un peu à un p'tit stand de tir pour femmes qui s'appelle Sensibility — »

« "Hommes toujours bienvenus", sûr, je connais, en fait je suis adhérente. »

« Eh ben, peut-être qu'on s'y croisera un de ces jours ? »

« Avec plaisir, Randy. »

« N'oubliez pas votre bourgogne, là. »

« Euh... vous parliez de karma tout à l'heure, vous feriez peut-être bien de le prendre, je vous en prie. »

Elle ne repart pas exactement sur les chapeaux de roue, mais elle ne lambine pas non plus, lançant des regards anxieux dans le rétroviseur au moins jusqu'à Stony Brook. Fonce, bolide, fonce. Toute cette folle escapade en pure perte. La dernière adresse connue de Vip Epperdew, une ruine calcinée, la propriété de Gabriel Ice ostentatoire et sans surprise, à l'exception d'un mystérieux corridor et d'une chose à l'intérieur dont elle ne veut pas savoir si elle l'a vraiment vue. Donc... peut-être peut-elle déduire une partie des frais engagés, location pour la journée d'une voiture taille moyenne, ristourne sur la carte de crédit, un plein d'essence, un dollar vingt-cinq le gallon, on verra si ça passe à un dollar cinquante...

Juste avant de quitter le rayon d'émission de la station country, le classique de Droolin Floyd Womack passe à l'antenne :

Oh, mon cerveau, ces temps-ci

Il se met à vriller, et

De temps en temps, aussi,

euh, à se tortiller...

et mon

précieux sommeil la nuit, il est pillé

Pasque ça vri--

ille, ça tortille, juste pour toi.

[*chœurs féminins*] Pourquoi, est-ce que, ça
tortille ? Pourquoi est-ce que ça

Vrille, je me demande.

[*Floyd*] Euh dis-moi, je t'en prie, ça me

Rend dingue...

Est-ce un

sort qu'on m'a jeté ? Oh calme-toi

espèce de cerveau qui vrille

euh, et qui se tortille...

Cette nuit-là elle rêve à l'habituel Manhattan-quoique-pas-exactement qu'elle a souvent visité en rêve, où, si l'on s'éloigne suffisamment de n'importe quelle avenue, le quadrillage habituel commence à se briser, à se gondoler, et se mêle à de grandes artères suburbaines, jusqu'à ce qu'elle arrive à un centre commercial à thème qui, comprend-elle, a été délibérément conçu pour ressembler aux ruines après une terrible bataille dans le Tiers Monde, carbonisées et délabrées, taudis à l'abandon et fondations en béton calcinées, disposées dans un amphithéâtre naturel, si bien que deux ou trois niveaux de magasins courent le long d'une pente assez raide, le tout d'une tristesse rouille et sépia, et pourtant à ces terrasses de cafés soigneusement patinés sont installés des yuppies venus faire leurs emplettes, qui boivent joyeusement du thé, commandent des sandwiches de yuppies fourrés à l'aragula et au fromage de chèvre, et ne se comportent pas autrement que s'ils étaient au Woodbury Common ou à Paramus. Elle a rendez-vous avec Heidi mais se retrouve abruptement à la tombée de la nuit sur un sentier à travers bois. Des lumières tremblotent au-dessus de sa tête. Elle sent une odeur de fumée, avec un élément fortement toxique, du plastique, des ingrédients de labo clandestin, qui sait ? au détour du sentier la voilà devant la maison de la cassette vidéo de Vip Epperdew, en flammes – des nœuds et des volutes de fumée noire, fouettée parmi les flammes orange acide, montant dans le ciel, se déversant vers le haut pour se fondre dans une couverture nuageuse sans étoiles. Nuls voisins agglutinés pour regarder. Nulles sirènes au loin dont le son gagnerait en intensité. Personne ne vient pour tenter d'éteindre le feu ou de

sauver quiconque serait encore à l'intérieur, pas Vip mais, allez savoir pourquoi, cette fois-ci, Lester Traipse. Maxine se tient paralysée dans la lumière déchiquetée, elle passe en revue les options et les possibilités qui s'offrent à elle. Ça brûle de manière violente, dévorante, la chaleur est trop vive pour qu'on puisse approcher. Même à cette distance elle sent que ça pompe ses réserves d'oxygène. Pourquoi Lester ? Elle se réveille avec un sentiment d'urgence, sachant qu'elle doit faire quelque chose, mais ne voit pas quoi.

La journée comme d'habitude lui tombe dessus telle de la neige mouillée. Bientôt elle est plongée jusqu'au cou dans des histoires d'évasion fiscale, apprentis caïds, petits rapaces rêvant de toucher le gros lot, feuilles de calcul auxquelles elle ne comprend rien. À peu près à l'heure du déjeuner, Heidi passe la tête dans l'encadrement de la porte.

« Voilà justement le cerveau culture pop à qui je voulais demander ses lumières. » Elles vont se prendre vite fait une salade au coin de la rue. « Heidi, redis-moi ce que tu sais du Projet Montauk. »

« Existe depuis les années quatre-vingt, fait maintenant partie du vernaculaire américain. L'an prochain ils ouvriront l'ancienne base aérienne aux touristes. Il y a déjà des sociétés qui organisent des visites en bus. »

« Quoi ? »

« Chaque chose sous une forme ou une autre finit en *musical* à Broadway. »

« Donc pour toi plus personne ne prend au sérieux le Projet Montauk. »

Un soupir théâtral. « Maxi, Maxi-la-sérieuse, l'expertise juridique comme toujours. Ces mythes urbains peuvent avoir leur attrait, ils agglomèrent des petits fragments d'étrangeté de partout, au bout d'un moment plus personne ne voit le tableau dans sa totalité et n'y croit entièrement, c'est trop déstructuré. Toutefois nous allons nous débrouiller pour trier sur le volet les pièces problématiques, à Dieu ne plaise nous ne nous laissons pas abuser bien sûr, nous sommes trop à la coule pour ça, et pourtant il n'y a en définitive aucune preuve qu'une partie au moins *ne soit pas* vraie. Les pour, les contre, et tout dégénère en disputes sur Internet, ça s'enflamme, ça trolle, des fils de discussion qui ne font que s'enfoncer davantage dans le labyrinthe. »

Par ailleurs, réalise Maxine, touristique ne signifie pas

nécessairement désintoxiqué. Elle connaît des gens qui vont en Pologne l'été en voyage organisé dans les camps de la mort nazis. Mad-dogs polonais offerts dans le bus. À Montauk il pourrait bien y avoir des gens venus s'amuser sur chaque centimètre carré à la surface, tandis que sous leurs pas nonchalants, ce qui se passe, ce à quoi mène le tunnel de Gabriel Ice, continue.

« Si tu ne manges pas ça... »

« Bouffe donc, Heidi, *fress*, je t'en prie. Je n'avais pas aussi faim que je croyais. »

Plus tard dans l'après-midi, le ciel commence à se parer d'une teinte d'un jaune criard. Quelque chose arrive de l'autre côté du fleuve. Maxine met WYUP, la radio info trafic et météo de la Grosse Pomme, et après l'habituel flot de publicités débitées en quatrième vitesse, toutes plus déplaisantes les unes que les autres, arrive enfin le fameux jingle au téléscripateur et une voix masculine. « Vous nous donnez trente-deux minutes – vous ne les récupérerez pas. »

Sur un ton qui semble un peu trop gai compte tenu de la nature du message, une journaliste annonce : « Un corps retrouvé aujourd'hui dans l'appartement d'un luxueux immeuble de l'Upper West Side a été identifié, il s'agit de Lester Traipse, entrepreneur bien connu de la Silicon Alley... un suicide, semble-t-il, cependant les policiers n'excluent pas la thèse du meurtre. »

« Pendant ce temps, Ashley, le bébé d'une semaine retrouvé hier dans une benne à ordures de Queens, va bien, selon — »

« Non », comme quelqu'un de bien plus âgé et de plus dément pourrait hurler en s'adressant à la radio, « putain non, espèce de connasse, pas Lester. » Elle vient juste de lui parler. Il est censé être vivant.

Elle a vu la séquence principale de l'escroc pris de remords, les interviews larmoyantes, les regards de côté s'il-vous-plaît-tapez-moi, les brusques piques de douleur nerveuse, mais Lester est, était un spécimen inhabituel, il essayait de rembourser ce qu'il avait pris, de se relever en *mensch*, des types comme ça annulent rarement, pour ne pas dire jamais, leur propre série. Maxine ressent un picotement malvenu le long de son menton. Aucune des conclusions hâtives auxquelles elle arrive n'est très reluisante. Le Deseret ? Le Putain de Deseret ? C'était pas possible d'emmener Lester à Fresh Kills et de le laisser sur la décharge ?

Elle se trouve à zyeuter par la fenêtre. Son regard vagabonde du côté de la ligne des toits, des tuyaux de cheminée, des lucarnes, des réservoirs d'eau et des corniches, brillants sous ces éclairs d'avant l'orage comme si, se détachant du ciel assombri, ils étaient déjà mouillés, puis suit la rue jusqu'au point où le maudit Deseret se cabre au-dessus de Broadway, une ou deux lumières nerveuses avant l'orage sont déjà allumées, sa maçonnerie à cette distance paraît impossible à nettoyer, ses ombres trop nombreuses pour que, telle une baleine, il jaillisse en l'air.

De façon insensée elle commence à s'en vouloir. Parce qu'elle a découvert le tunnel de Ice. A fui devant cette présence qui approchait. C'est Ice qui se venge, c'est après elle qu'il en a maintenant.

Ça ne lui est pas d'une grande aide quand, plus tard dans la soirée, elle est dehors sous la pluie et voit Lester Traipse traverser la rue, descendre dans une station de métro, la 79^e à Broadway, en compagnie d'une blonde explosive d'un certain âge. Persuadée que cette blonde a toutes les chances d'être l'officier traitant de Lester, qu'ils ont été à la surface un moment pour régler des affaires, et que maintenant elle le conduit à nouveau vers les profondeurs, Maxine pique un sprint, traverse l'intersection la plus dangereuse de New York, et le temps qu'elle arrive au bout de sa course d'obstacles mouvants, entre les conducteurs meurtriers qui projettent d'inciviles gerbes d'eau crasseuse, et qu'elle descende jusqu'au quai du métro, Lester et la blonde sont introuvables, quelle que soit la direction. Bien sûr, à NYC il n'est pas inhabituel d'apercevoir un visage que l'on reconnaît comme étant à coup sûr celui de quelqu'un qui n'est plus du monde des vivants, et parfois lorsque la personne vous voit l'observer, cet autre visage peut très bien commencer à reconnaître le vôtre également, et dans 99 % des cas il s'avère que vous ne vous connaissez ni d'Ève ni d'Adam.

Le lendemain matin, après une nuit insomniaque à gigoter, ponctuée de bribes de rêves, elle se présente à son rendez-vous avec Shawn dans un sacré état.

« J'ai fait genre "Lester ?", sur le point de lui crier du trottoir d'en face un truc idiot, normalement vous êtes mort, quelque chose comme ça. »

« Première chose à soupçonner c'est », conseille Shawn, « ce serait pas votre mémoire qui vous jouerait des tours ? »

« Non, hon-hon, c'était Lester et personne d'autre. »

« Bon... je suppose que ça arrive, parfois. Des gens ordinaires, peu éclairés, exactement comme vous, pas de talent particulier ni que dalle, vont voir à travers une illusion aussi bien qu'un maître qui a, mettons, des années de pratique... Et ce qu'ils sont capables de voir c'est, c'est la vraie personne, le "visage devant le visage", comme on l'appelle en zen, et peut-être qu'ensuite ils y accrochent des traits plus familiers... »

« Shawn, ça m'aide beaucoup, merci, mais supposez que ç'ait vraiment été Lester ! »

« Hon-hon eh bien, est-ce qu'il marchait en, genre, troisième position de danse classique, par hasard ? »

« Pas rigolo, Shawn, le gars vient juste de — »

« Quoi ? De mourir ? De ne pas mourir ? De faire parler de lui sur WYUP ? De prendre le métro avec une nana non identifiée ? Décidez-vous. »

Dans ses petites annonces collées à tous les distributeurs de journaux de New York, Shawn promet : « Garanti Sans Usage du Kyosaku », c'est-à-dire sans les « bâtons de vigilance » que les professeurs de zen Sôtô utilisent pour la concentration des élèves. Si bien qu'au lieu de taper sur les gens, Shawn les maltraite verbalement. Maxine émerge de la séance en ayant l'impression d'avoir fait un un-contre-un avec Shaquille O'Neal.

Dans la salle d'attente elle croise un autre patient, costume gris clair, chemise framboise pâle, cravate et mouchoir assorti, dans les tons orchidée foncé. L'espace d'un instant elle pense que c'est Alex Trebek. Shawn passe la tête par la porte entrebâillée, devient tout gentil. « Maxine, je vous présente Conkling Speedwell, un beau jour vous vous direz que ce fut le destin, mais en réalité c'est moi qui me mêle des affaires des autres, voilà tout. »

« Désolée si j'ai empiété sur votre séance », Maxine en lui serrant la main, notant chez le type une poigne manifestement dénuée d'arrière-pensée, ce qui est rare dans cette ville.

« Vous me paierez à déjeuner un de ces jours. »

On en reste là avec Lester pour un moment. Il peut attendre. Il a l'éternité désormais. Maxine, en faisant mine de consulter sa montre,

« Et que diriez-vous d'aujourd'hui ? »

« Que c'était mal parti mais que ça a l'air de s'arranger. »

D'accord. « Vous connaissez Daphne and Wilma's au bout de la rue ? »

« Bien sûr, bonne dynamique d'odeurs là-bas. Disons vers treize heures ? »

Dynamique de quoi ? Il s'avère que Conkling est Nez professionnel free-lance, possédant depuis sa naissance un odorat bien mieux calibré que nous autres normaux. Il a la réputation d'avoir pu suivre un intrigant *sillage* sur des douzaines de pâtés de maisons en ville avant de découvrir que la source était la femme d'un dentiste de Valley Stream. Il croit en un cercle de l'enfer dédié à tous ceux qui se présentent à un dîner ou entrent tout simplement dans un ascenseur en arborant un parfum qui ne convient pas. Des chiens à qui il n'a pas été officiellement présenté viennent le voir d'un air interrogateur. « Un talent monnayable, une malédiction parfois. »

« Alors dites-moi, qu'est-ce que j'ai mis aujourd'hui ? »

Il sourit déjà, secouant légèrement la tête, évitant que leurs regards se croisent. Maxine comprend que, quel que soit son talent, il n'est pas du genre vantard.

« À la réflexion... »

« Trop tard. » Une sorte de gesticulation nasale à la coule, comme s'il se dégageait les sinus. « Bien – avant toute chose, ça vient de Florence... »

Euh-ho.

« L'Officina de Santa Maria Novella, et vous avez la formule originale des Médicis, Numéro 1611. »

Consciente que sa bouche est tombée de quelques millimètres de plus qu'elle n'aurait voulu, « Ne me dites pas comment vous faites, ne me dites pas, c'est comme les tours de cartes, je ne veux pas savoir. »

« J'en rencontre pas si souvent des adeptes de l'Officina. »

« Il y en a plus que vous ne l'imaginez. Vous entrez dans cette vieille pièce sublime, haute de plafond, avec tous ces parfums, des gens sont allés des centaines de fois à Florence sans jamais avoir eu vent de l'endroit, vous commencez à vous dire que c'est peut-être votre propre petit secret à vous – et puis soudain, cauchemar du shopping, il y en a partout en ville. »

« Des gens qui ne sauraient pas faire la différence entre un floral et

un chypré », avec compassion. « De quoi devenir dingue. »

« Et... être Nez... c'est un chouette boulot, ça paye bien ? »

« Ma foi, l'essentiel se fait avec les très grosses entreprises, on tourne tous d'une firme à l'autre, au bout d'un moment on commence à se rendre compte que les boîtes changent de mains, sont restructurées, comme les senteurs classiques, et ensuite on se retrouve de nouveau à battre le pavé. Pendant des années, il ne m'est pas venu à l'esprit que c'était peut-être ce que notre gourou commun appelle un message de l'au-delà. "Qui est le sans-grade qui entre et sort par les portes du visage ?", c'est ainsi qu'il a formulé la chose. »

« J'y ai eu droit à celle-là aussi. »

« "Portes" est censé désigner les yeux, mais immédiatement j'ai pensé aux narines, il s'est avéré que le *koan* tapait en plein dans le mille, m'a donné de l'espace pour réfléchir, et aujourd'hui je suis à mon compte, pour les nouveaux clients c'est à peu près six mois d'attente, plus longtemps que ce qu'ont jamais duré ces boulots. »

« Et Shawn... »

« M'envoie de temps à autre un client, prend une petite commission. De quoi payer la facture d'Erolfa, il a tendance à se baigner un peu dedans. Le truc habituel. »

« Dans le business du Nez. Vous avez votre propre ligne de parfums, ou... ? »

Il a l'air gêné. « Plus comme une agence d'investigation. »

Aahhh ! « Un Neztective Privé. »

« Ça sent pire. 90 pour cent de mes affaires, c'est du matrimonial. »

Quoi d'autre ? « Bonté divine. Comment... marche une chose pareille ? »

« Oh, ils viennent me voir, "sentez mon mari, ma femme, dites-moi avec qui ils étaient, ce qu'ils ont mangé à midi, combien de verres ils ont bu, s'ils se droguent, s'il y a eu des rapports bucco-génitaux" – voilà, en gros, le top des FAQ – et ainsi de suite. Ce qu'il faut savoir, c'est que tout fonctionne par séquences temporelles, chaque indication vient recouvrir la précédente. On peut établir une chronologie. »

« C'est étrange » – est-ce une si bonne idée – « il y a justement cette situation... ça ne vous ennuie pas si je fais appel à votre... permettez que je présente les choses autrement, est-ce qu'il serait possible que quelqu'un parmi vous autres Gens-de-Nez aille sur une scène de crime, comme un voyant pour la police, renifle un coup, et

arrive à déduire ce qui s'est passé ? »

« Bien sûr, Expert Nasal à la Cour. Moskowitz, De Anzoli, deux ou trois autres, ils se spécialisent là-dedans. »

« Et vous ? »

Conkling incline la tête, d'une manière qu'elle devrait considérer comme charmante, et prend une minute. « Les flics et moi... Vous faites un balayage nasal, les gars deviennent paranoïaques, ils pensent que vous allez peut-être aussi enquêter à leur sujet, que vous allez fouiner dans tous ces profonds secrets de flics. Donc on finit toujours par ne pas s'entendre. »

« Et ça, ce n'est jamais un problème pour Moskowitz et les autres ? »

« Moskowitz est un ancien combattant décoré de la Brigade de répression des fraudes, De Anzoli est docteur en crimino, et il y a aussi des membres de sa famille qui font ce boulot, c'est une culture de la confiance. Moi, je suis plus à l'aise en tant qu'indépendant. »

« Oh, je peux comprendre. » Elle pointe le visage vers l'autre bout de la pièce, puis effectue un glissement latéral des yeux pour le fixer. « À moins que vous n'ayez déjà senti cela à mon sujet ? »

« Genre... y a-t-il une phéromone notoire, qui se déclenche chaque fois que... Attendez, on rembobine, maintenant vous allez penser — »

Maxine rayonne de joie et sirote son thé de Bambou Biologique Illumination Instantanée. « Sûr que ça doit compliquer les rencontres amoureuses, votre pif. »

« C'est pourquoi généralement je n'en parle pas. Sauf quand Shawn essaye de m'organiser un rencard. »

Ils échangent un regard. Au fil de l'année écoulée, Maxine est sortie avec des fétichistes des chapeaux, des *day traders*, des kings du billard, des as des *private equities*, et il est bien rare qu'elle ait été visitée du désir ardent de revoir l'un d'entre eux. Maintenant, un peu tard pour ça, elle pense à jeter un œil à la main gauche de Conkling, laquelle s'avère, tout comme la sienne, dépourvue d'alliance.

Il surprend le coup d'œil de Maxine. « J'ai moi aussi oublié de regarder votre annuaire. Nous sommes épouvantables, n'est-ce pas ? » Conkling a un garçon et une fille au collège, ils viennent les week-ends, et aujourd'hui on est vendredi. « Je veux dire, ils ont leurs clés, mais habituellement je suis là quand ils arrivent. »

« Ouais, il faut moi aussi que j'aille pointer au bercail. Tenez, voilà

la maison, le bureau, et le bipeur. »

« Voilà le mien, et si vous cherchez vraiment pour la mission sur scène de crime, je peux soit vous mettre en contact avec Moskowitz soit... »

« Je préférerais que ce soit vous. » Elle laisse passer un battement de cœur et demi. « Je ne tiens pas à travailler plus que nécessaire en coordination avec le NYPD là-dessus. Ils n'apprécient guère que des civils viennent fourrer leur – excusez-moi, je voulais dire *viennent s'enquérir* de leurs affaires de police. »

Donc ce qu'ils font c'est qu'ils se donnent rendez-vous à midi pour aller nager à la piscine du Deseret, car il est scientifiquement prouvé, d'après Conkling, que statistiquement l'odorat de l'homme est à son apogée à 11 h 45. Maxine a mis du Trish McEvoy milieu de gamme qui, de toute façon, va se diluer dans l'eau, donc cela ne devrait pas l'angoisser au-delà d'un certain périmètre si Conkling devine à nouveau.

Conkling a l'air d'être en bonne forme physique, façon nageur régulier. Aujourd'hui il porte un machin qu'on trouve dans les catalogues WASP, deux tailles trop grand. Maxine résiste à la tentation de commenter d'un froncement de sourcils. Peut-être espérait-elle un string Speedo. Ce qui ne l'empêche pas de reluquer discrètement pour se faire une idée de la taille de la bite, curieuse aussi de la réaction qu'il aura en voyant ce qu'elle porte aujourd'hui, un reformatage version maillot de bain grand luxe de la fameuse Petite Robe Noire, à la place des horreurs plus ou moins jetables qu'elle reçoit par courrier, à motifs floraux, auxquelles il est préférable de ne pas songer... Et hop-hop-hop, qu'est-ce que je vois là... Hein ?

« Quelque chose vous, euh... »

« Oh je cherchais mes euh, mes lunettes de piscine. »

« Sur votre tête ? »

« Ah oui, exact. »

Vu son aspect général, la piscine du Deseret pourrait bien être la plus vieille de tout New York. En l'air on peut voir s'élever dans les brumes aux senteurs chlorées un immense dôme segmenté dans une sorte de plastique translucide antédiluvien, chaque partie concave et en forme de larme, délimitée par des résilles couleur bronze – pendant

la journée, et quelle que soit l'inclinaison du soleil, c'est la même lumière vert-de-gris, et à la tombée de la nuit sa surface s'éloigne davantage et devient moins visible, disparaissant avant l'heure de la fermeture en un gris hivernal.

Joaquin, le gars de la piscine, est de service. Habituellement c'est un véritable moulin à paroles, mais Maxine le trouve aujourd'hui peu affable, pourrait-on dire.

« Vous en savez plus à propos du corps qui a été découvert ? »

« Pas plus que n'importe qui, autrement dit rien. Même les gars à la porte, même Fergus, qui fait la nuit et qui sait tout. Les flics sont venus et repartis, et maintenant tout le monde a bien la trouille, hein ? »

« Ce n'est pas un locataire, d'après ce que j'ai entendu dire. »

« Je demande pas. »

« Il doit bien y avoir quelqu'un qui sait quelque chose. »

« Par ici c'est motus et bouche cousue. Politique de l'immeuble. Désolé, Maxine. »

Au bout de deux longueurs pour la forme, Maxine et Conkling font mine de regagner leurs vestiaires respectifs, mais se retrouvent et se faufilent dans une cage d'escalier réservée au personnel, ils viennent d'arriver sous la piscine, tongs aux pieds et à demi dévêtus traversant les ombres et les mystères du treizième étage dont par superstition le numéro ne figure nulle part, appartenant à un désastre toujours sur le point de se produire, un espace tampon constamment menacé d'une inondation du dessus si jamais le bassin – du béton, le nec plus ultra pour l'époque, dispensé pour cause d'ancienneté des normes de sécurité actuelles au regard desquelles il serait aujourd'hui en infraction à plus d'un titre –, grands dieux, venait à fuir. Aujourd'hui c'est devenu la forme apparente et structurelle de toute une histoire secrète de pots-de-vin aux entrepreneurs, inspecteurs et autres signataires de permis, gestionnaires malhonnêtes partis depuis belle lurette, qui considéraient qu'après eux ce serait le déluge, juste après les délais de prescription. Charpente qui grince, pannes et renforts du début du vingtième siècle. Toute une gamme de vie animale au milieu de laquelle les souris sont loin d'être le plus grand sujet de préoccupation. Le seul éclairage provient des hublots d'observation étanches de la piscine, chacun encastré dans une cabine individuelle, un peu comme un peep-show dans une galerie marchande, où, si l'on

en croit une ancienne brochure immobilière, « les admirateurs des arts natatoires pourront obtenir, sans avoir eux-mêmes à subir d'immersion, des vues éducatives de la forme humaine lorsqu'elle n'est plus soumise aux exigences de la gravité ». La lumière au-dessus de la piscine s'infiltre dans l'eau, traverse les hublots et se répand dans la pénombre de l'étage inférieur, un étrange bleu verdâtre raréfié.

C'est dans l'une de ces cabines que les policiers ont retrouvé le corps de Lester, redressé comme s'il regardait dans le bassin, c'est là qu'un nageur l'avait remarqué et, au bout d'une ou deux longueurs supplémentaires, avait pigé et paniqué. D'après les journaux, une sorte de couteau avait été puissamment enfoncé dans le crâne de Lester, apparemment pas à la main puisqu'une partie de la soie de la lame dépassait du front de Lester. L'absence d'un manche laissait supposer une propulsion balistique par ressort, illégale aux US depuis 1986, ayant cependant la réputation d'être d'un usage courant parmi les forces spéciales russes. Le *Post*, pour qui la Guerre Froide émet encore un chaud éclat de nostalgie, adore les histoires comme celle-ci, si bien que les cris d'orfraie retentirent, escouades meurtrières du KGB en liberté dans New York et ainsi de suite, et ce genre de choses allait durer une bonne partie de la semaine.

Lorsqu'elle vit le gros titre « LAME SLAVE ! » Maxine appela Rocky Slagiatt. « Votre copain Igor Dashkov, l'ancien du Spetsnaz. Il ne serait pas au courant de quelque chose à ce propos. »

« Déjà demandé. Il dit que ce couteau c'est un mythe urbain. Il a été au Spetsnaz pendant à peu près un siècle et n'en a jamais vu un seul. »

« Pas tout à fait ma question, mais — »

« Hé. On ne peut pas exclure que ce soit un coup des Russes. D'un autre côté... »

Évidemment. On ne peut pas non plus exclure que quelqu'un ait essayé de faire croire que c'était un coup des Russes.

La scène de crime en elle-même, entre-temps, semble avoir été sacrément passée au peigne fin. Il y a des rubans jaunes tout autour, des traces de craie, ainsi que des pochettes plastique pour pièces à conviction laissées sur place, des mégots et des emballages de fast-food. Ignorant la brume en arrière-plan, composée d'après-rasage de flics, de fumée de cigarette, d'effluves d'estomac en provenance des salles de bar du quartier, de solvants des labos médico-légaux, de

poudre pour empreintes digitales, de luminol —

« Attendez, vous arrivez à sentir du luminol ? Je croyais que c'était inodore ? »

« Nan. Des notes de copeaux de crayon taillé, d'hibiscus, de diesel numéro deux, de mayonnaise — »

« Excusez-moi, ça c'est du baratin d'expert en vin. »

« Oups... »

En faisant abstraction toutefois de ces odeurs, Conkling entre dans l'orbite du sujet central, le macchabée qui a été ici, qui dans un sens professionnel est encore ici, posant problème à présent en raison de ce que les Nez experts auprès du tribunal appellent le masque mortuaire, tout comme les indoles de pourriture corporelle couvrent toutes les autres notes susceptibles d'être présentes. Il existe des techniques différentielles pour contourner cela, bien sûr, on se rend de manière étrangement furtive à des séminaires durant tout un week-end dans le New Jersey pour les apprendre, parfois elles ont une valeur pratique, parfois ce n'est qu'un charabia New Age des années quatre-vingt, dont les gourous dominants ont eu du mal à s'éloigner sans dommage, ce qui permet au participant toujours plein d'espoir de balancer 139,95 \$ plus taxes supplémentaires sur son petit tas d'affaires fiscales. Déductible pour moitié dans la déclaration au FISC, mais d'habitude vaguement décevant.

« Vais juste faire un prélèvement, là — », Conkling plonge dans son packaging pour en sortir des pochettes en plastique résistant, du petit matériel de poche et un tuyau en caoutchouc.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

« Pompe d'échantillonnage d'air – chouette, hein ? Ça marche sur batterie rechargeable. Je ne vais prendre que deux litres. »

Ayant attendu qu'ils sortent de l'ascenseur visiteurs, ou du monte-charge, et soient dans les clameurs de la rue, la rue sale, innocente, « Alors... qu'est-ce que vous avez senti là-haut ? »

« Rien de très inhabituel, à part... avant que le NYPD arrive, une odeur, peut-être de l'eau de Cologne, je ne peux pas l'identifier de but en blanc, un truc vendu dans le commerce, qui remonte peut-être à quelques années... »

« Quelqu'un qui s'est trouvé là. »

Émergeant d'un moment de réflexion, « En fait, je pense qu'il est temps d'aller vérifier à la bibliothèque. »

À savoir, s'avère-t-il, la vaste collection personnelle de parfums d'époque de Conkling, qu'il conserve chez lui à Chelsea, où la première chose que Maxine remarque est un instrument noir poli posé sur un chargeur de batterie au milieu d'un grand nombre de fougères de taille extraordinaire, qui ont peut-être muté en raison de l'appareil situé en plein milieu, bourdonnant dans plus d'une tonalité, des LED rouges et vertes luisent et clignotent çà et là, avec une poignée de pistolet format Clint Eastwood et un long canon de forme conique. Une créature cachée dans le feuillage de jungle, qui la regarde fixement.

« Voici le Naser », Conkling fait les présentations, « un laser olfactif. » Et d'enchaîner en expliquant qu'on peut considérer que les odeurs ont des formes ondulatoires périodiques, comme le son ou la lumière. Le nez humain reçoit au quotidien toutes les odeurs pêle-mêle, comme l'œil reçoit les fréquences de lumière incohérente. « Le Naser ici est capable de dissocier les composants en différentes "notes", de les isoler et de les mettre chacune en phase, leur permettant pour ainsi dire de "s'agglutiner", puis on amplifie autant qu'on veut. »

Ça paraît un peu côte Ouest, cependant l'engin est assez intimidant. « C'est une arme, ça ? C'est... c'est dangereux ? »

« De la même manière », suppose Conkling, « que renifler de l'essence pure de rose vous transformera la cervelle en gelée. Vaut mieux pas avoir affaire au Naser, si possible. »

« Pouvez-vous, comment, le régler simplement sur "paralysant" ? »

« Si je dois m'en servir, déjà ça signifie que j'ai commis une erreur. » Il s'approche d'un cabinet vitré rempli de flacons et de brumisateurs, certains de confection maison, d'autres du commerce. « Ce parfum – il n'est pas de ceux que je pourrais situer immédiatement, moins du savon frais que du désinfectant. Moins tabac que mégots de cigarette éventés. De la civette peut-être, mais pas du Kouros. De l'urine pas humaine, également. » Maxine reconnaît bien là du boniment d'illusionniste. Conkling ouvre une des vitrines et en sort un vaporisateur de douze centilitres, le tient à environ trente centimètres de son nez, et sans appuyer sur le piston semble inhaler légèrement. « Ou-h-là-là. Ouai, on y est. Visez-moi ça. »

« "9:30" », lit Maxine sur l'étiquette. « "Eau de Cologne pour Hommes", attendez, c'est le 9:30 Club de Washington DC ? »

« Celui-là même, si ce n'est qu'il ne se trouve plus à l'ancienne adresse de la Rue F, où il était avant que ce truc soit vendu, à la fin des années quatre-vingt, je ne sais plus quand exactement. »

« Ça ne date pas d'hier. Ce doit être le dernier flacon en ville. »

« Détrompez-vous, on ne sait jamais. Même un produit comme celui-ci qui va et qui vient, il peut très bien y en avoir encore des milliers de gallons dans leur conditionnement initial, qui attendent d'être découverts par les collectionneurs olfactifs, des nostalgiques, dans ce cas des punks impénitents, sans exclure non plus les aliénés. Le fabriquant d'origine a été racheté par quelqu'un d'autre, et les droits de 9:30 si je me souviens bien ont été revendus. Donc en gros il nous reste le marché secondaire, les établissements discount, les annonces dans les magazines professionnels, eBay. »

« Ça peut avoir de l'importance ? »

« C'est la chronologie qui me chagrine, ici – trop près de la fumée de flingue pour ne pas participer de l'événement. S'ils ont fait venir sur les lieux Jay Moskowitz dit la Jacasse, alors il est déjà au courant de la connexion, et du coup tout le monde aussi au NYPD, y compris les releveurs de compteurs. Jay est un Nez au poil pour les tribunaux, mais il n'est pas toujours très clair quand il s'agit de communiquer "professionnellement" les renseignements. »

« Donc... un type qui aurait mis du... »

« N'excluons pas une femme qui aurait pu être en contact étroit avec un type en ayant mis. Un beau jour il y aura des moteurs de recherche, on n'aura qu'à pulvériser une petite dose de tout ce qu'on veut, et pas besoin de courir ici ou là, ni d'aller se cacher, toute l'histoire apparaîtra sur l'écran avant qu'on ait eu le temps de se gratter la tête d'étonnement. En attendant il y a la communauté du Nez. Matériau anecdotique. Je demanderai à droite à gauche. »

Vient l'habituel moment de silence gêné. Conkling a toujours son érection mais, comme si c'était de la quinquallerie dont il aurait égaré le mode d'emploi, hésite à en faire usage. Maxine elle-même se tâte. Il semble se passer quelque chose, mais personne ne lui dit quoi. L'instant, cependant, ne dure pas, et elle n'a pas le temps de dire ouf qu'elle est de retour au bureau. Enfin bon, comme fait remarquer Scarlett O'Hara à la fin du film...

Elle rêve qu'elle est seule au dernier étage du Deseret, près du bassin. Sous la surface artificiellement lisse, visible à travers l'eau optiquement parfaite, presque comme une pensée après coup dans l'angoissant vide de l'espace, le cadavre d'un mâle blanc en costume-cravate est étendu de tout son long, au fond, visage tourné vers le haut, comme s'il faisait une pause pour se soustraire aux péripéties de l'après-vie, roulant, dans un sinistre demi-sommeil, d'un côté puis de l'autre. C'est Lester Traipse, et ce n'est pas lui. Lorsqu'elle se penche au-dessus du bord pour y voir de plus près, les yeux de Traipse s'ouvrent et il la reconnaît. Il n'a pas besoin de remonter à la surface pour parler, elle l'entend sous l'eau. « Azraël », voilà ce qu'il dit, et puis il répète, avec une certaine urgence.

« Le chat de Gargamel ? » s'enquiert Maxine, « comme dans les Schtroumpfs ? »

Non, et le désarroi sur le visage de Lester / pas-Lester lui dit qu'elle devrait savoir, tout de même. Dans la tradition juive non biblique, ce qu'elle n'ignore nullement, Azraël est l'ange de la mort. Dans l'Islam aussi, d'ailleurs... Et un bref instant elle est revenue dans le corridor, le tunnel mystérieux bien gardé de Gabriel Ice, là-bas à Montauk. « Pourquoi ? » serait une question intéressante à approfondir, si ce n'est qu'à cause de Giuliani et de son infatigable quête de l'infrastructure de qualité, non pas un mais plusieurs marteaux-piqueurs ont démarré bien avant les horaires de travail, partant du principe qu'évidemment les contribuables n'auront pas d'objection à ce qu'il y ait des versements de salaires en heures supplémentaires, et tout message est corrompu, fragmenté, perdu.

Pendant ce temps Heidi, à son retour du Comic-Con de San Diego, la tête encore grouillante de super héros, monstres, sorciers et zombies, a reçu la visite de policiers du NYPD, qui ont épluché le carnet d'adresses de son ancien fiancé, Evan Strubel, récemment arrêté pour piratage informatique aggravé, en relation avec un délit d'initié fédéral. La première pensée qui vient à l'esprit de Heidi est : Il m'a encore dans son Rolodex ?

« Vous avez eu une liaison avec lui ? »

« Plus grammaticale qu'amoureuse. Il y a des années. »

« Avant ou après qu'il se marie ? »

« Je croyais que vous étiez gardiens de la paix, pas de la Brigade Anti-adultère. »

« Sujet sensible », croit comprendre le Méchant Flic.

« Ouai, et intime aussi », rétorque Heidi. « Qu'est-ce que ça peut vous faire, monseigneur ? »

« On essaye juste d'établir une chronologie », fait le Gentil Flic sur un ton apaisant. « Des renseignements que vous souhaiteriez partager avec nous, Heidi. »

« "Partager", yo, Geraldo, je croyais que ton émission avait été déprogrammée. »

Et ainsi de suite, un peu comme une partie de handball entre flics.

Ils sont sur le point de prendre congé lorsque le Gentil Flic s'adresse à elle, étrangement rayonnant. « Oh, et, Heidi... »

« Oui, monsieur le policier » – en faisant semblant de chercher dans sa mémoire – « Nozzoli. »

« Ces films à l'eau de rose des années cinquante... ? Vous en avez déjà regardé ? »

« Sur les chaînes cinéma de temps à autre », Heidi somme toute incapable de ne pas battre des cils, « bien sûr, j'imagine, qui est-ce que

ça peut intéresser ? »

« Y a un festival Douglas Sirk la semaine prochaine à l'Angelika, et si ça vous intéresse, on pourrait peut-être se prendre d'abord un café, ou — »

« Excusez-moi ? Vous m'invitez à un — »

« À moins que vous soyez "mariée", bien entendu. »

« Oh, de nos jours, vous savez, on autorise les femmes mariées à boire du café, ça figure même dans les contrats de mariage. »

« Heidi », Maxine, en entendant cela, soupire comme toujours, « Heidi la désespérée, Heidi l'irréfléchie, ce policier Nozzoli, il, euh, il est marié, lui ? »

« Toi tu es vraiment la blasée cynique de l'univers ! » s'écrie Heidi. « Ce pourrait être George Clooney que tu trouverais quelque chose à y redire ! »

« Une question innocente, quoi. »

« Nous sommes allés voir *Écrit sur le vent* (1956) », poursuit Heidi comme éberluée à l'évocation de ce souvenir, « et chaque fois que Dorothy Malone apparaissait à l'écran... ? Carmine avait le braquemart. Et un gros. »

« Ne me dis pas – le bon vieux coup du pénis au fond du cornet de pop-corn. Histoire de rester dans la thématique années cinquante. »

« Maxi, Maxi l'irrécupérable-gauchiste-du-West-Side, si seulement tu savais ce que tu loupes en boudant les forces de police, crois-moi : essaye avec un flic, t'auras envie de toute la clique. »

« Oui mais dis-moi, Heidi, quid de ton obsession pour Arnold Vosloo de *La Momie* et du *Retour de la momie*, et, et les interviews que tu essayes constamment d'obtenir auprès de son bureau — »

« La jalousie », suppose Heidi, « est très souvent la seule chose qui sépare certaines d'entre nous d'une vie triste et vide. »

Aujourd'hui Maxine a déjà passé en revue la moitié de son dossier de cartes de restaurants avec plats à emporter lorsque Heidi risque la tête dans l'encadrement de sa porte avec le dernier épisode en date du perpétuel drame du sac à main. Ayant survécu à une crise d'identité déclenchée par son ancien modèle Coach, qui lui a valu d'être prise à tort par des observateurs branchés sur le signifiant sac-à-main pour une Asiatique aux origines diverses et variées, elle est maintenant confrontée au cas de conscience typique des princesses : une image classe avec un Longchamp, par exemple, et vivre avec la perspective

de ne jamais rien retrouver à l'intérieur, ou se trimbaler avec un modèle plus compartimenté et accepter un léger déclassement sur l'échelle de Hipster.

« Mais c'est du passé maintenant, Carmine, qu'il soit béni, a résolu tout cela. »

« Carmine est... une espèce de... fétichiste du sac à main, Heidi ? »

« Non, mais cet homme est attentionné. Regarde, vise un peu ce qu'il m'a acheté. » C'est un sac fourre-tout bon marché en imprimé automnal, orné d'un cœur dans les tons or. « Automne-hiver, d'accord ? Maintenant regarde bien. » Heidi attrape le fond du sac et le retourne comme un gant, exhibant un sac complètement différent, aux couleurs claires et florales. « Printemps-été ! et réversible ! deux articles pour le prix d'un, tu vois ? »

« Très inventif. Un sac bipolaire. »

« Et bon ensuite bien sûr c'est aussi un morceau d'histoire vivante. » Maxine lit dans un coin la mention FAIT SPÉCIALEMENT POUR TOI PAR MONICA.

« Alors là, jamais entendu parler, à moins que... oh. Non, Heidi, attends. "Monica". Il n'a pas acheté ça à, à Bendel's ? »

« Et si, tombé du camion – c'est bien Monica, cette sacrée Portly Pepperpot en personne. Tu as idée de ce que ça pourra coûter sur eBay d'ici deux ans ? »

« Une pièce originale de Monica Lewinsky. Dur à formuler, mais pécher par excès de bon goût c'est éternel. »

« Et qui saurait mieux que toi, Maxine, toutes les saisons que tu as vues passer. »

« Oh mais bien sûr c'est un indice, n'est-ce pas, Carmine suggère un acte en particulier, laisse-moi réfléchir, qu'est-ce que ça peut bien être, quelque chose que tu n'as peut-être pas très envie d'accomplir... »

Le sac à main est relativement léger, mais Heidi manœuvre de son mieux pour en frapper Maxine de façon bien sentie. Elles se pourchassent un moment dans l'appartement en poussant des cris avant de décider de faire une pause-dîner en commandant un Happy Life chez Ning Xia, dont les cartes de menus sont sans cesse glissées sous les portes de derrière chez les uns et les autres.

Heidi plisse les yeux en considérant les options. « Il y a un menu petit déjeuner... Muesli Sichuan Longue Marche... Le Magic Milk-

Shake de la Longévité aux Baies de Goji... Non mais putain, qu'est-ce que c'est que ce bintz ? »

Le livreur qui se présente à la porte n'est pas chinois mais latino, ce qui ne fait qu'ajouter à la confusion de Heidi. « *Seguro usted tiene el correcto apartamento ?* On attendait un livreur chinois... *Bouffa chinoisa ?* »

Lorsqu'elles déballet, elles n'ont pas souvenir d'en avoir commandé la moitié. « Tiens, goûte ça », en passant à Maxine un pâté impérial douteux.

« Étrange... exotique explosion de saveurs... C'est... de la viande ? quoi, comme viande, tu dirais ? »

Faisant mine de consulter le menu, « Il y avait juste marqué "Rouleau Benji"... ? ça m'a intriguée, alors — »

« Du chien ! » Heidi se relève d'un saut et se précipite jusqu'au lavabo pour recracher ce qu'elle peut. « Oh mon Dieu ! Ces gens mangent du chien là-bas ! Tu as commandé ça, comment est-ce que tu as pu ? "Benji", enfin ! Tu n'as jamais vu le film ? Quel genre d'enfance as-tu – Aaahhh ! »

Maxine hausse les épaules. « Tu veux que je t'aide à vomir, ou bien tu te souviens comment faire ? »

Le Calmar Arrosé aux Douze Saveurs est un peu trop cuit. Elles optent pour le lâchage de morceaux de diverses hauteurs sur leurs assiettes pour voir jusqu'où ils vont rebondir. La Surprise Énergétique Jade Vert est présentée dans un emballage plastique moulé, censé ressembler à une boîte en jade de la dynastie Qing. « La surprise », dit Heidi nerveusement, « c'est une tête réduite à l'intérieur. » Il s'avère que c'est surtout du brocoli. La Formule Végétarienne Bande des Quatre, en revanche, est exquise, quoique mystérieuse. Quiconque mangeant cela sur place au restaurant Ning Xia et qui demanderait spontanément ce qu'il y a dedans n'essuierait qu'un regard furieux. Les fortunes des *fortune-cookies* sont encore plus problématiques.

« "Il n'est pas celui qu'il semble être" », lit Heidi.

« Carmine, évidemment. Oh, Heidi. »

« S'il te plaît. C'est un *fortune-cookie*, Maxi. »

Maxine ouvre son petit gâteau sec. « "Même le bœuf peut porter de la violence dans son cœur." Quoi ? »

« Horst, évidemment. »

« Nan. Ce pourrait être n'importe qui. »

« Horst ne t'a jamais... maltraitée, ni rien... ? »

« Horst ? une colombe. Enfin, sauf la fois où il a commencé à m'étrangler... »

« Il quoi ? »

« Ah ? Il ne t'en a jamais parlé. »

« Horst a vraiment — »

« On peut présenter les choses de la manière suivante, Heidi – il avait les mains autour de mon cou, et il était en train de serrer... Tu appellerais ça comment ? »

« Qu'est-ce qui est arrivé ? »

« Oh, il y avait un match à la télé, il a été distrait, Brett Favre ou je ne sais qui a fait quelque chose, je ne sais pas, en tout cas il a relâché son étreinte, est parti au frigo chercher une bière. Une canette de Bud Light, je crois. Tout ça sans interrompre notre dispute, bien entendu. »

« Dis donc, c'était moins une. »

« Pas vraiment. J'ai toujours dépendu de la gentillesse d'êtres anglais. » Un rapide ratatatam avec ses baguettes sur le crâne de Heidi.

L'agent Carmine Nozzoli, ayant accès à la base fédérale de données criminelles, se révèle une ressource étonnamment serviable, autorisant Maxine par exemple à lancer une recherche rapide sur le petit ami de Tallis, le vendeur de fibre optique. À première vue, Chazz Larday est un voyou sans envergure, originaire de quelque part au sud des US, monté à NYC pour faire fortune, ayant émergé d'une boîte de Petri silencieuse de la région de la côte du golfe du Mexique, grouillante de Dieu sait combien d'antécédents à l'échelon local, un plein annuaire de menus larcins qui n'ont pas tardé à évoluer vers des anicroches pénales relevant du Titre 18, parmi lesquelles rackets en télémarketing via fax, conspiration en vue de commercialisation illicite de cartouches à encre remanufacturées, plus tout un passif de transit de machines à sous au-delà de frontières de certains États où elles n'étaient pas nécessairement légales, circulation sur des petites routes au cœur de la *suburbia*, à fourguer des strobos pirates infrarouges qui font passer les feux du rouge au vert, pour fêtards et autres délinquants adolescents n'aimant pas s'arrêter pour rien, le tout prétendument pour la Mafia Dixie, une vague confédération d'ex-

taulards et de coriaces armés d'automatiques, dont très peu se connaissent les uns les autres, sans même parler de s'apprécier.

Carmine se contente de secouer la tête. « Arrangements mafieux je peux comprendre, grand respect pour la famille – mais ces Blancs-becs du Sud, c'est épouvantable. »

« Et ce Chazz, il a fait de la taule ? »

« Deux petits séjours seulement, de la centrale, la femme du shérif lui apportait des ragoûts et ainsi de suite, mais tous les gros trucs, il est passé entre les gouttes. Il a des appuis en haut lieu, on dirait. Déjà à l'époque et aujourd'hui aussi. »

Mme Pibbler, prof de théâtre d'enfer au lycée, Maxine une nouvelle fois a une pensée émue pour vous, ange gardien pour policiers anti-fraude, avec ou sans accréditation. « Oh bonjour, j'appelle de chez hashslingrz... ? C'est M. Larday ? »

« Dites, vous n'êtes pas censée avoir ce numéro. »

« Hon-hon, eh bien c'est Heather, du Juridique... J'essaye de tirer au clair certains arrangements que vous avez avec notre contrôleuse de gestion, Mme Ice... »

« M'dame Ice ? » Silence. Au bout d'un certain temps passé à travailler dans l'escroquerie, on apprend à décrypter les silences téléphoniques. Ils sont de longueurs et de profondeurs diverses, ambiances dans la pièce, attaques frontales. Celui-ci indique à Maxine que Chazz sait qu'il n'aurait pas dû lâcher ce qu'il vient de lâcher.

« Je suis désolée, est-ce que cette information n'est pas correcte ? Vous voulez dire que les arrangements sont avec *Monsieur Ice* ? »

« Ma p'tite dame, soit vous êtes complètement hors du coup soit une de ces putains de blogueuses qui colportent des cancons, dans un cas comme dans l'autre sachez que nous gardons des traces sur cet appareil, nous savons qui vous êtes et où vous êtes et nos gars n'hésiteront pas à vous tomber dessus. Maintenant je vous souhaite une bonne journée, vous entendez ? » Il raccroche, et lorsqu'elle le rappelle, ça ne répond pas.

Bonne chance à lui avec son petit discours façon flic de série télé, mais plus important, quid de Tallis, peut-elle être vraiment innocente au milieu de tout ce pataquès ? Si elle est mêlée à quelque chose, jusqu'à quel point ? Et est-ce de l'innocence pure ou de l'innocence stupide ?

Compte tenu du niveau probable de corruption par ici, Gabriel Ice

est peut-être bien au courant du p'tit *nidito* des tourtereaux là-haut, à East Harlem, si ça se trouve c'est lui qui casque pour le loyer. Quoi d'autre ? Se sert-il aussi de Tallis pour faire passer du pognon secrètement à Darklinear Solutions ? Pourquoi de manière si secrète, bon sang ? Trop de questions, pas de théories. Maxine aperçoit son reflet dans la glace. Sa bouche en cet instant n'est pas véritablement béante, mais elle pourrait tout aussi bien l'être. Comme Henry Youngman pourrait en faire le diagnostic : perceptions extrasensorielles totalement court-circuitées.

Vyrva entre-temps est de retour de Las Vegas où se tenait le congrès Defcon, le bronzage piscine pas aussi marqué qu'on aurait pu s'y attendre, en fait Maxine est frappée de la voir à ce point... quel est le mot, réservée ? égarée ? bizarre ? Comme s'il s'était passé quelque chose à Vegas qui n'était pas complètement resté à Vegas, une sorte de débordement sinistre, d'ADN d'une autre planète, revenu en auto-stop ni vu ni connu jusqu'ici sur la planète Terre, pour faire du grabuge à ses heures.

Fiona est encore en colonie de vacances, elle travaille à une adaptation Quake de *La Mélodie du bonheur* (1965). Fiona et son équipe font les nazis.

« Elle doit te manquer. »

« Bien sûr qu'elle me manque », un tout petit peu trop vite dit.

Maxine fronce les sourcils de manière asymétrique, façon Tiens-qu'est-ce-que-je-viens-de-dire ?

« Tout aussi bien qu'elle ne soit pas là, vu que ces temps-ci, ça commence à devenir dingue, tout le monde court après DeepArcher, les gars ont été approchés pour de bon à Vegas, la NSA, le Mossad, des intermédiaires de terroristes, Microsoft, Apple, des start-ups qui auront disparu dans un an, des vieilles fortunes, des nouveaux riches, tout ce que tu peux imaginer. »

Puisque Maxine a ça en tête, elle le dit à voix haute. « Hashslingrz aussi, j' imagine. »

« Naturliche. On se balade, Justin et moi, un innocent couple de touristes entre les Caesars, et soudain Gabriel Ice, tapi à une table de buffet avec un attaché-case plein de matos de lobbying.

« Ice était à Defcon ? »

« À un briefing Black Hat, une sorte de conférence sur la sécurité qui se tient une fois par an, la semaine qui précède Defcon, un hôtel-casino rempli de types qui pirateraient une ampoule électrique, des flics au service de grosses boîtes, des génies du cryptage, des *sniffers* et des *spoofers*, des concepteurs, des rétro-ingénieurs, des costards des grosses chaînes télé, chacun avec quelque chose à vendre. »

Elles sont à Tribeca, une rencontre par hasard à un coin de rue. « Viens, on va se prendre un café glacé. »

Vyrva commence à consulter sa montre, réprime le geste. « Bien sûr. »

Elles trouvent un endroit où se réfugier dans l'air conditionné béni. Quelque chose d'astrologique se produit, Jupiter, la planète de la fortune, passe dans les Poissons, le signe de tout ce qui est visqueux et entre deux eaux. « Tu vois — » Vyrva soupire. « Il y a une chance de récupérer un peu d'argent. »

Aww. « Ce n'était pas le cas avant ? »

« Honnêtement, est-ce que ça devrait avoir de l'importance de savoir qui va posséder le satané code source ? C'est pas comme si un code source avait une conscience, DeepArcher existe, voilà tout, les utilisateurs peuvent être n'importe qui, pas de questionnaire moral ni que dalle... ? En définitive c'est qu'une histoire de gros sous. Qui empêche combien ? »

« Sauf que dans mon boulot », Maxine en douceur, « ce que je vois beaucoup, ce sont des gens innocents qui passent ce type d'accord, pour des sommes sans commune mesure avec ce à quoi ils sont habitués, et il y a un moment où ils perdent pied, sont engloutis, et des fois ils ne remontent pas à la surface. »

Mais Vyrva est loin à présent, la rue d'été dehors, le cumulus qui s'amasse au-dessus du New Jersey, l'heure de pointe qui s'annonce de manière menaçante, tout cela est à des kilomètres de rase campagne de là où elle se trouve, errant dans un DeepArcher intérieur qui n'appartient qu'à elle, son historique de clics s'estompe derrière elle comme des traces de pas dans l'air, comme un conseil gratuit n'ayant pas été entendu, alors Maxine suppose qu'elle sera maintenue, cette clause, quelle qu'elle soit, qui figure finalement dans le pré-contrat.

Avec l'aide gracieuse, comme toujours, de l'agent Nozzoli, Maxine a obtenu une photo du permis de conduire d'Eric Jeffrey Outfield, et ceci, en plus d'une courte liste fournie par Reg des lieux que fréquente régulièrement Eric, la conduit, par une étouffante soirée d'août, à Queens dans une boîte de strip-tease qui s'appelle Joie de Beavre. L'endroit donne sur une contre-allée longeant la Long Island Expressway, un néon représente un castor anthropomorphisé de façon obscène, coiffé d'un béret, qui cligne alternativement d'un œil puis de l'autre devant une stripteaseuse qui se trémousse.

« Bonjour, on m'a dit de venir voir Stu Gotz... »

« Tout au fond. »

Elle s'attendait à des loges façon comédie musicale de cinéma ? Ce qu'elle trouve c'est une sorte de WC dames vaguement améliorés, des petites cloisons etc. – certaines, inévitablement, avec des étoiles étincelantes collées sur les portes –, un fatras de bouteilles d'alcool fort d'un demi-litre, de cafards des deux sortes, blattes rampantes et idées noires, de Kleenex usagés, pas vraiment un plateau de tournage de Vincente Minnelli.

Stu Gotz est assis à son bureau, une cigarette dans une main, un gobelet en carton au contenu ambigu dans l'autre. Bientôt la cigarette sera dans le gobelet. Il reluque Maxine sous toutes les coutures pendant un bon laps de temps. « Vous voulez une audition, la soirée MILF c'est le mardi, revenez à ce moment-là. »

« Mardi c'est ma fête Tupperware », Maxine plutôt flattée d'être pressentie pour la soirée « Mums I'd Like to Fuck ».

Avec un regard concupiscent, « Bon, si vous voulez faire un bout d'essai maintenant... »

« Je suis plutôt, comment dire, sur une enquête... J'ai besoin de retrouver un de vos clients réguliers. »

« Attendez, vous êtes flic ? »

« Pas tout à fait, plutôt une sorte de comptable... »

« Bon, n'allez pas croire, vu l'ambiance familiale, que je les connais tous par leur nom. Même si en fait c'est le cas, mais ils s'appellent tous pareil : *Loser*... »

« Diantre. En voilà des façons de parler de sa clientèle. »

« Des geeks au chômage qui sont plus à l'aise, j'espère ne pas vous offenser, à se branler devant un écran que face à n'importe quoi d'autre qui ressemblerait plus à la vraie vie... Navré de ne pas faire preuve de plus de compassion. Je vous en prie, allez-y, prenez ce qu'il vous faut, trouvez-vous une tenue, vous êtes taille quoi ? 34 peut-être ? Vous bilez pas, vous allez trouver à votre taille. »

Fichtre, Maxine n'a pas mis du 34 depuis le temps où un 34 était vraiment un 34, ce qui n'a plus rien à voir avec la définition actuelle, et qui, pour des raisons commerciales, peut monter jusqu'à ce qui était à l'époque du 48. Et au-delà. Il faut reconnaître, ce qui est tout à son honneur, qu'elle ne laisse pas échapper de « merci pour la plaisanterie » mais, dans un haussement d'épaules, elle commence à étudier le contenu d'une armoire déglinguée contre le mur, remplie de ce que quelqu'un doit considérer comme de la lingerie glamour, des tenues présentant un intérêt sous-culturel – nonne, écolière, princesse guerrière – et des talons aiguilles, chaque paire plus charmante que les autres, pourrait-on dire, pas véritablement de la chaussure de styliste, peut-être plus dans la catégorie Payless ShoeSource, le genre qui suscite chez les podologues des rêves de Ferrari et de leçons particulières de golf avec Tiger Woods.

Elle opte pour des talons compensés couleur néon océan, plus un justaucorps coupe string assorti à paillettes et des bas jusqu'en haut des cuisses. La grande classe, si ce n'est... « Oh, monsieur Gotz ? »

« Ça sort du pressing et c'est désinfecté, mon cœur, je vous le garantis personnellement. » Pas tout à fait rassurée pour autant, elle garde son collant, enfle l'accoutrement de charme, et après quelques respirations contemplatives franchit d'un pas léger le rideau de fausses perles en cristal Swarovski et entre dans la pénombre puissamment climatisée et à forts décibels du Joie de Beavre. Deux ou trois filles sont installées au bar à une certaine distance les unes des autres, en train de se masser la chatte, le regard dans le vide, à demi ahuries. Il semble qu'une barre de strip-tease soit libre, et Maxine s'en approche,

car aussi étrange que cela puisse paraître, il se trouve qu'elle connaît une ou deux figures, grâce à la salle de sport où elle va parfois, Body and Pole, bien plus bas que la 14^e Rue, dans ce territoire à la pointe où le pole-dancing relève déjà du vernaculaire de l'entraînement physique, alors que dans l'Upper West Side c'est encore considéré par beaucoup – enfin par Heidi – comme fatal pour une réputation.

« Pitoyable Maxi, Maxi-la-contrariée, pourquoi ne pas investir dans un vibromasseur, j'ai cru comprendre qu'il y en avait plusieurs sur le marché qui feraient l'affaire, y compris pour toi. »

« Heidi-la-coincée, Heidi les-idées-bien-arrêtées, pourquoi ne viens-tu pas voir par toi-même un de ces soirs, tâter du poteau, redécouvrir peut-être la nana qui aimait s'amuser et qui sommeille en toi. »

Maxine a dans l'idée d'improviser un numéro digne de la soirée MILF tout en passant en revue les visages, dans l'espoir de tomber sur celui qui correspond à la photo du permis d'Eric. D'après Reg, en raison des divers soucis complotistes d'Eric – un truc de geek – le jeune prodige informatique s'est rasé la moustache de sa trombine officielle, mais aux dernières nouvelles n'a pas changé de couleur de cheveux.

Elle met un point d'honneur à sortir de son sac à main un paquet de lingettes et, avec une minutie de ménagère, se met à désinfecter la barre verticale, la caressant en haut et en bas tout en lançant des regards bien sages du côté du bar. Leur peau dans cet éclairage indigo fluorescent est d'une même teinte blafarde, à croire qu'ils ont tous été irrémédiablement souillés par un trop-plein d'irradiations cathodiques.

Prévenant, Stu Gotz, ou quelqu'un d'autre, a mis le mix MILF qui comporte beaucoup de disco, et puis des titres de U2, Guns N'Roses, Journey. Et soucieux de caresser ce public dans le sens du poil, bien trop de Moby au goût de Maxine, à l'exception peut-être de *That's When I Reach for My Revolver*.

Maxine n'a jamais eu ce qu'on appellerait de Gros Nichons, cependant les connaisseurs ce soir ne semblent pas lui en tenir rigueur, du moment que ce sont des Miches à l'Air. La partie de son anatomie à laquelle ils ne prêteront pas grande attention, ce sont ses yeux. Ce Regard Masculin dont on lui rebat les oreilles depuis le lycée ne risque pas de croiser son pendant féminin de sitôt.

Dans l'enchaînement des figures, entre un inversé satanique et une suspension par la jambe avec descente hélicoïdale et frottement contre

la barre tête en bas, pieds en l'air et ainsi de suite, Maxine repère un client dans un renforcement arrondi du bar, buvant sans interruption, pourrait-on dire, ce qui se révélera un Jägermeister-151, avec une paille fluorescente plongée dans un gobelet de supérette 600 millilitres apporté par ses soins, et ne trahissant aucun signe d'éthylisme, ce qui pourrait être le signe soit d'une immunité surnaturelle soit d'un désespoir abyssal. Elle ondule dans sa direction pour voir de plus près, et effectivement, c'est bien lui, Eric Jeffrey Outfield, *übergeek*, qui ressemble, à l'exception de la lèvre supérieure désormais à découvert, et d'une mouche sous la lèvre inférieure, fidèlement à la photo du permis. Il porte un pantalon cargo à motifs camouflage dont le code couleur vise à évoquer une zone de combat très éloignée, voire sur une autre planète, et un tee-shirt annonçant en Helvetica < P > REAL GEEKS USE COMMAND PROMPTS < / P >, accessoirisé avec une BatCeinture qui cliquette comme un bracelet à breloques, à laquelle sont accrochées des télécommandes pour la télé, la chaîne stéréo et la climatisation, auxquelles s'ajoutent un pointeur laser, un bipeur, un décapsuleur, un dénudeur de fil, un voltmètre, une loupe, le tout si minuscule que l'on est en droit de se demander à quel point ils peuvent être fonctionnels.

C'est alors que passe *Canned Heat* de Jamiroquai, dont Maxine n'a jamais réussi à résister à la ligne de basse et, saisie d'une sorte de pâmoison post-disco, elle oublie l'espace d'un instant sa mission, ignore la barre verticale, et s'offre corps et âme à la danse, et lorsque vient le tour de *Cosmic Girl* elle est accroupie sur le bar devant Eric, qui semble plus fasciné par ses chaussures étincelantes aux reflets océan que par n'importe quoi d'autre, et elle y reste jusqu'à la fin de la bande, moment où tout le monde fait une pause, puis elle saute gracieusement du bar et se coule sur un tabouret à côté de lui.

« J'ai plus un seul billet d'un dollar », commence-t-il.

« Mon chou, c'est le NASDAQ blues, on a tous pris le bouillon, ça craint, mais tu peux peut-être me rendre un service, je suis nouvelle ici et tu m'as l'air d'être au moins un semi-habitué, tu peux peut-être me dire où se trouve le Salon Champagne dans cette taule... »

« Je suis aussi à court de billets de vingt. »

« Pas d'obligation. »

« Et puis dans cinq minutes vous allez me dire : "Non mais attends !" » Il fixe d'un air interrogateur sa boisson létale pendant un

instant, comme dans l'attente que la réponse à un problème personnel remonte à l'air libre et apparaisse imprimée sur une face de dodécaèdre, puis avec une lente embardée se rétablit sur ses pieds. « Je vais aux toilettes, venez, c'est sur le chemin. »

Il la conduit vers le fond et lui fait descendre une volée de marches. L'éclairage vire de plus en plus vers l'extrémité rouge du spectre. D'en dessous filtrent des arrangements de cordes romantiques dont Maxine pensait qu'ils avaient été retirés de la circulation dans les années soixante-dix, guère plus engageants ce soir qu'ils ne l'étaient alors.

« Je serai là-dedans, au cas où tu voudrais discuter. Rien à déboursier. Promis. »

Le Salon Champagne est de proportions confortables, plutôt comme une Salle des Machines où siroter des mad-dogs. Des écrans vidéo, certains ne montrent que du bruit, d'autres des images tremblotantes d'extraits de films porno vintage en Kodachrome basse résolution, sont disposés ici et là sur des supports muraux. Des filles sont assises seules à des tables, en pause-cigarette. D'autres chevauchent des clients dans la pénombre, sur le velours taché de « cabines privées », tout au fond. Il y a un bar miniature avec deux étagères de bouteilles dont Maxine a du mal à reconnaître les étiquettes. « Tu es nouvelle », fait remarquer la barmaid au visage de poupée de mode, d'une voix guillerette qui jure quelque peu avec les lèvres maussades et boostées d'où elle émerge. « Bienvenue au paradis des geeks. Tu as droit à un mojito offert par la maison, ensuite à toi de te débrouiller. »

« Pas de cachotteries », dit Maxine, « je suis une civile, je croyais que la soirée MILF était ce soir, je crois bien que je me suis trompée. »

« Tu amènes un client ? »

« Juste le neveu de ma voisine, elle m'a demandé de l'avoir à l'œil. Un gentil garçon à la base, trop de temps sur Internet peut-être. »

C'est à ce moment-là qu'Eric passe la tête à travers le rideau de perles.

« Oh non pas lui, hon-hon, on l'a déjà viré, hé le craignosoïde, tu veux que j'appelle Porfirio encore une fois, qu'il te montre où est le trottoir ? »

« Ça va », Maxine sourit, hausse les épaules, et ressort à pas feutrés du salon. « Tout baigne. »

« Trous du cul », marmonne Eric, « j'y peux quelque chose si j'aime les pieds ? »

« Où est-ce que tu habites ? Je vais te raccompagner. »

« Manhattan, downtown. »

« Allez, c'est moi qui casque pour le taxi. Je me change vite fait. »

« J'attendrai dehors. »

« Qu'est-ce qui se passe avec Footboy », veut savoir Stu Gotz une fois qu'elle est de nouveau en conformité avec les usages vestimentaires de la rue. « Vous avez de drôles de relations. »

« Oh, c'est professionnel. »

« Ce qui me fait penser – nous sommes heureux de vous proposer un contrat d'un mois, à condition que vous suiviez au préalable notre Séminaire Introductif au Profilage, qui vous familiarisera avec les nombreuses variétés de techno-ordures et autres inadaptés psychosociaux fort malheureusement surreprésentés parmi notre clientèle. »

Elle prend sa carte, qui s'avérera peut-être utile un jour, mais aucun des deux n'est en mesure de voir de quelle manière pour l'instant.

Eric habite un studio au quatrième étage d'un immeuble sans ascenseur de Loïsaida, cabinet de toilette sans porte, dans un coin, et dans un autre coin micro-ondes, cafetière et évier miniature. Des cartons d'un magasin de bouteilles d'alcool sont remplis d'effets personnels et entassés au petit bonheur, et la surface au sol déjà réduite est pratiquement recouverte de linge sale, d'emballages de nourriture chinoise et de cartons à pizzas, de bouteilles vides de Smirnoff Ice, de vieux exemplaires de *Heavy Metal*, *Maxim* et *Anal Teen Nymphos Quarterly*, de catalogues de chaussures pour femmes, de disques SDK, de manettes et de jeux comme *Wolfenstein*, *DOOM* et d'autres. Des écailles de peinture tombent de certains endroits du plafond et la crasse de la rue fait office de décoration aux fenêtres. Eric trouve un mégot de cigarette un peu plus long que les autres dans une chaussure de jogging dont il se sert comme cendrier, l'allume, et entame une embardée en direction du bazar autour de la cafetière, verse une sorte de mélasse froide, datant de la veille, dans une grande tasse décorée d'un rectangle à la périphérie duquel on peut lire CSS 15

AWESOME. « Oh, vous en voulez ? »

Ils allument un joint, Eric confortablement allongé par terre. « Bien », d'une voix qu'elle espère suffisamment ferme, « cette histoire de pieds, là. »

« Tenez, enlevez vos chaussures, vous inquiétez pas. Pas besoin qu'ils touchent le sol, vous pouvez les poser sur moi. »

« C'est bien ce que je me disais. »

Cela fait un bail, voire une éternité, que ses pieds n'ont pas reçu une telle attention. Elle a un moment de panique et se demande : Suis-je bizarre de le laisser faire ? Eric, dans un grand sourire extrasensoriel, relève la tête et hoche la tête : « Ouais. »

Maxine a les pieds posés sur les genoux d'Eric depuis un certain temps, semble-t-il, et elle ne peut s'empêcher de remarquer qu'il a, eh bien, le braquemart. Sorti de son pantalon, et entre ses pieds, en fait, et qui en quelque sorte se frotte en un mouvement de va-et-vient... Non pas que cela lui arrive souvent, ce qui explique peut-être pourquoi elle se met maintenant avec hésitation à explorer l'organe excité avec l'équivalent pour le pied de l'éminence théнар pour la main, « l'éminence panard » peut-être, ses orteils ayant toujours été assez préhensiles pour qu'elle arrive à ramasser des chaussettes, des clés et de la petite monnaie, elle a les plantes de pied, est-ce le cannabis ? inexplicablement sensibles, particulièrement l'intérieur des talons, qui est en lien direct, lui ont dit des réflexologues, avec l'utérus... elle glisse les orteils d'un pied au vernis à ongles impeccable sous les couilles et avec la pulpe des autres se met à caresser son pénis, au bout d'un moment elle change de pied, comme ça, pour voir ce qui va se passer, le tout par curiosité expérimentale bien entendu...

« Eric, qu'est-ce que c'est que ça, tu viens de... d'éjaculer sur mes pieds ? »

« Eum, ouais... ma foi pas exactement "sur", parce que j'ai mis une capote... »

« Tu as peur de quoi, des mycoses ? »

« Le prenez pas mal, c'est parce que j'aime les capotes, parfois j'en enfle juste pour le plaisir, vous voyez ? »

« D'accord... » Maxine reluque vite fait sa bite, et ses verres de contact font un tour sur eux-mêmes, propulsés à l'autre bout de la pièce. « Eric, excuse-moi, est-ce une espèce de vilaine maladie de peau que tu as ? »

« Ça ? Oh c'est une capote de grand couturier, la Collection Expressionniste Abstraite de chez Trojan, je crois, regardez — » Il l'enlève et l'agite devant Maxine.

« Pas besoin, pas besoin. »

« Ça a été pour vous ? »

Ouha, si c'est pas mignon. Eh bien... Est-ce que ça a été pour elle ? Elle incline la tête et sourit, d'une manière qui elle l'espère ne fait pas trop feuilletton à l'eau de rose.

« Vous faites pas ça souvent. »

« Pas si souvent, comme dit toujours Daddy Warbucks... » Et le voilà avec le regard attentif du môme-en-rencard. Alors Maxine ne sois pas vacharde toute ta vie : « Écoute. Eric. Totale honnêteté, là, d'accord ? » Elle lui raconte l'arrangement qu'elle a avec Reg.

« Quoi ? Vous êtes venue dans ce club de strip-tease exprès pour me trouver ? Hey Reg, merci mec. C'est quoi, son plan, il me fait surveiller ? »

« Du calme, considère que je suis une version de toi mais dans la vraie vie, tu vois ce que je veux dire. C'est toi qui as le rôle du hors-la-loi, qui pars à l'aventure dans le Web Profond, lequel de nous deux s'amuse le plus, à ton avis ? »

« C'est ça, oui. » Il lui adresse un rapide coup d'œil – elle l'observait, sinon elle ne s'en serait pas rendu compte. « Si vous croyez que c'est drôle, il faudrait peut-être qu'un jour je vous embarque là-bas, tiens. Vous faire visiter. »

« Entendu. J'accepte le rendez-vous. »

« Vraiment ? »

« Ça pourrait être romantique. »

« La plupart du temps ça l'est pas, c'est plutôt laborieux, des répertoires de dossiers auxquels on accède et il faut se taper les recherches soi-même, parce qu'aucun robot d'indexation ne sait comment s'y prendre, il n'y a pas de lien pour entrer. De temps en temps ça peut devenir bizarre, des trucs que des gens comme hashslingrz veulent garder cachés. Ou des sites à l'abandon pour cause de liens rompus, de faillite, de plus-personne-en-a-plus-rien-à-cirer... »

Le Web Profond théoriquement ce sont des sites obsolètes et des liens cassés, une décharge qui s'étale à l'infini. Comme dans *La Momie* (1999), des aventuriers y débouleront un jour pour déterrer les reliques de dynasties lointaines et exotiques. « Mais ça c'est

uniquement vu de l'extérieur », selon Eric, « derrière cela il y a tout un dédale invisible de contraintes faisant partie du système, ça vous laisse aller dans certains endroits, ça vous barre l'accès à d'autres. Ce code secret de conduite qu'il faut apprendre et auquel il faut obéir. Un amas d'ordures, avec une structure. »

« Eric... supposons qu'il y ait quelque chose dans ces profondeurs que j'aie envie de pirater. »

« Ehhhh. Et moi qui croyais que vous m'aimiez pour mon profil psychosexuel. J'aurais dû m'en douter. C'est l'histoire de ma vie, ça. »

« Chut, non, rien de tel – le site auquel je pense, si ça se trouve il n'y est même pas, un de ces sites de la Guerre Froide, peut-être un fantasme de marginaux, voyage dans le temps, OVNI, manipulation mentale — »

« M'a l'air génial, jusqu'à maintenant. »

« Possible que ce soit ultracrypté. Si je voulais y entrer, j'aurais besoin d'un *alphageek*, un as du codage. »

« Sûr, je pourrais peut-être faire l'affaire, mais... »

« Hé, je t'engagerai, je suis réglo, Reg se portera garant. »

« Évidemment qu'il se portera garant, c'est grâce à lui qu'on se rencontre. Il devrait me facturer une prime d'intermédiaire. » Il tient maintenant une des chaussures de Maxine avec, pourrait-on dire, plein d'espoir.

« Tu n'avais pas l'intention de... »

« Si, mais si vous devez repartir, je comprends, tenez, laissez-moi juste vous les remettre aux pieds... »

« Je veux dire, elles sont un peu trop sport, de toute façon, tu ne trouves pas ? Tu m'as plus l'air d'être du genre Manolo Blahnik. »

« En fait, il y a ce gars, là, Christian Louboutin... ? Il fait des talons aiguilles de douze centimètres... Sublime. »

« Je crois avoir vu des contrefaçons je ne sais plus où. »

« Hé, des contrefaçons, pas de problème. »

« La prochaine fois, peut-être... »

« Promis ? »

« Non... »

Au moment où elle rentre chez elle, le téléphone est en train de sonner. Retentit avec obstination. Un certain nombre de messages sur le répondeur, tous de Heidi.

Qui en gros veut savoir où était Maxine.

« Je prenais des contacts. Quelque chose d'important, Heidi ? »

« Oh. Je me demandais juste... qui est le nouveau ? »

« Le... »

« On t'a vue à la boîte sino-dominicaine l'autre jour. Assez intense, d'après le rapport, vous n'aviez d'yeux l'un que pour l'autre. »

« Eh bien », elle ne devrait probablement pas le dévoiler, « il est du FBI ou quelque chose dans le genre, Heidi, c'était pour le boulot... je passe ça en Frais de Déplacement. »

« Tu fais tout passer en Frais de Dep', Maxine, les pastilles de menthe, les parapluies achetés dans la rue, ce que ni Carmine ni moi n'arrivons à comprendre c'est pourquoi tu n'arrêtes pas de solliciter notre aide pour entrer dans la base de données criminelles NCIC, surtout si tu sors avec Eliot Ness et consorts. »

« Ce qui me fait penser, tiens, en fait... »

« Quoi, encore ? Carmine, non pas qu'il rechigne, loin de là, se demande si éventuellement tu pourrais lui renvoyer l'ascenseur. »

« À savoir ? »

« Eh bien, par exemple, en ce qui concerne le cadavre du Deseret et ce mafioso avec lequel tu sors aussi apparemment en parallèle ? »

« Qui – Rocky Slagiatt ? c'est un suspect maintenant ? Qu'est-ce que tu entends par "sortir" ? »

« Ma foi, évidemment qu'on a pensé que toi et M. Slagiatt eh bien vous... » Heidi dont la voix à présent trahit son fameux petit sourire narquois.

Maxine se livre un bref instant à un des exercices de visualisation préconisés par Shawn, où le Beretta, qui se trouve à portée de main, a été transformé en papillon de Californie aux couleurs vives, dédié, tout comme Mothra, à des objectifs pacifiques. « M. Slagiatt m'a aidé sur une affaire de détournements de fonds, en l'occurrence il faut absolument que la confiance soit réciproque, or je crois que le balancer auprès des autorités serait trahir cette confiance, tu ne penses pas, toi, Heidi ? »

« Carmine veut juste savoir », Heidi implacable, « si M. Slagiatt a déjà fait allusion à son ancien client, feu Lester Traipse. »

« Discussions capital-risque ? On ne donne pas vraiment là-dedans, navrée. »

« Ça fait redescendre sur terre, après le septième ciel, je comprends bien, n'empêche où trouves-tu le temps de fréquenter par-dessus le

marché un bureaucrate de Washington — »

« Peut-être qu'il est plus intéressant que ça — »

« “Intéressant”. Ah. » L'agaçant *ah* staccato de Heidi. « Et Hitler était bon danseur, avec un formidable sens de l'humour, putain j'y crois pas, on regarde les mêmes films sur la chaîne Lifetime, ce sont toujours ceux-là qui se révèlent les salopards sociopathes, qui *shtupent* la réceptionniste, piquent l'argent du repas de midi des enfants, empoisonnent lentement l'innocente jeune mariée en pulvérisant du spray anti-cafards dans la bouffe du petit déjeuner. »

« C'est comme... », innocemment, « un céréales killer ? »

« C'est pas parce qu'une fois je t'ai vanté les mérites des flics... ? Tu y as cru... ? »

« Ce n'est pas un flic. On n'est pas des jeunes mariés. Tu te souviens ? Heidi, du calme, bon sang. »

Après une journée de flânerie dans le vaste bassin de shopping de l'interface SoHo-Chinatown-Tribeca, Maxine et Heidi se retrouvent un soir dans l'East Village à la recherche d'un bar où Driscoll est censée chanter avec Pringle Chip Equation, un groupe de nerdcare, lorsque de soudaines bouffées odorantes, pas encore intenses, à cette distance, mais aux contours singulièrement délimités de par leur pureté, commencent, tandis qu'elles traversent le crépuscule humide, à les accoster. Peu après, du bout de la rue, hurlant de panique, se tenant le nez de façon spectaculaire, et parfois la tête, accourent des civils. « Je crois que j'ai vu le film », dit Heidi. « Qu'est-ce que ça sent ? »

Il s'avère que c'est Conkling Speedwell, armé ce soir de son Naser, qui semble en fait avoir été récemment utilisé, avec son canon conique parsemé de LED qui clignotent avec insistance. Conkling est accompagné d'un petit détachement d'agents privés de sécurité, en treillis de stylistes, chacun avec une épaulette en forme de flacon Chanel N° 5, FRAGRANCE FORCE écrit à hauteur de la partie bouchon et sur l'étiquette le C du logo en effet miroir, flanqué de deux Glock.

« Opération Souricière », explique Conkling. « Un plein camion de produits de contrefaçon lettons, on était censés acheter, mais tout s'est mis à sentir le roussi. »

Il indique d'un hochement de tête un trio piteux de mini-mafieux de Pardaugava dans un demi-coma, effondrés dans l'embrasement d'une porte. « Ils vont s'en remettre, juste un choc d'aldéhyde, les a cueillis en plein lobe principal, maximisé le nitro-musc d'avant guerre et l'essence absolue de jasmin, vu ? »

« N'importe qui aurait fait de même. » Et puisqu'on parle de chimie, que se passe-t-il, non mais excusez-moi, entre Heidi et Conkling, là ?

« Dites... c'est Poison que vous mettez ? » Le nez de Conkling, dans

la pénombre, ayant acquis un éclat à pulsation lente.

« Comment avez-vous deviné ? », avec les cils et tout le toutim. Déjà bien assez pénible comme ça, surtout compte tenu de la question Poison, qui couve depuis longtemps entre Heidi et Maxine, en particulier cette habitude qu'a Heidi d'en mettre dans les ascenseurs. Il y en a dans tout New York, parfois même des années plus tard, des ascenseurs qui ne se sont toujours pas remis du passage de Heidi, aussi bref fût-il, certains ont même dû se faire admettre en Clinique de Convalescence pour Ascenseurs à des fins de désintoxication. « Il faut que vous arrêtiez de culpabiliser pour ça, c'est vous la victime... »

« J'aurais dû lui fermer mes portes et me replier au dernier étage... »

Entre-temps, voilà la police de quartier, plus l'unité de neutralisation d'explosifs, deux ambulances et une brigade du Groupe spécial d'intervention.

« Ay, mais ce serait-y pas le gamin ! »

« Moskowitz, qu'est-ce qui t'amène ? »

« Je papotais avec les gars à Krispy Kreme, y se trouve que j'ai capté le message sur le scanner radio – ay, mais c'est quoi ce bidule avec les loupottes clignotantes ? le tristement célèbre Naaaaser, tiens donc ! »

« Ah... quoi, ça là ? Nan, nan, juste un jouet pour les mômes, écoute », en appuyant sur une commande de leurre qui active une puce sonore et déclenche l'air de *Baby Beluga*.

« Charmant, et tu me prends pour quel genre d'iii-diot, jeune Conkling ? »

« Le genre savant, j'imagine, mais en attendant, regarde, Jay, il y a toute une camionnette remplie de Chanel N° 5 par là-bas, qui risque de se perdre sur le chemin de la salle des biens saisis, si personne ne surveille. »

« Ay, c'est le préféré de ma chère et tendre, oui. »

« Eh bien, dans ce cas. »

« Conkling », Maxine adorerait rester à bavarder, mais, « vous savez où se trouve le Vodkascript, un bar du quartier, on le cherche. »

« Vous l'avez dépassé, à deux rues dans cette direction. »

« Si vous voulez vous joindre à nous, ce sera avec plaisir », Heidi, ayant bien du mal à réfréner ses ardeurs.

« Sais pas trop combien de temps on va rester ici... »

« Oh, allez. » Dixit Heidi. Elle porte un jean ce soir et un twin-set dans des tons mandarine quelque peu douteux, malgré lequel, ou à cause duquel Conkling est sous le charme.

« Messieurs, nous finirons la paperasserie à la 57^e, OK ? » Dixit Conkling.

Ça a été du vite fait. Songe Maxine.

Au Vodka-script, ils trouvent une salle remplie de gosses-de-richstafariens, de cybergoths, de *dev* sans boulot, d'*uptowners* en quête d'une vie moins insipide, tous agglutinés dans un minuscule bar jadis « de quartier » avec pas de clim' et trop d'amplificateurs, qui écoutent Pringle Chip Equation. Les membres du groupe portent tous une monture de monocle façon nerd et, comme tous les autres dans la salle, sont en sueur. Le lead-guitariste joue sur une Epiphone Les Paul Custom et le clavier sur un Korg DW-8000, et il y a aussi quelqu'un aux instruments à anche, avec un assortiment de cuivres et un percussionniste devant un éventail d'instruments tropicaux. On peut entendre par moments la prestation vocale de l'invitée spéciale de ce soir, Driscoll Padgett. Maxine n'aurait jamais imaginé que l'univers codé de Driscoll inclurait un jour le programme « Petite Robe Noire », mais là, zyeute donc la nouvelle version. Cheveux coiffés en l'air qui révèlent, au grand étonnement de Maxine, un de ces visages plaisamment hexagonaux de mannequin junior, yeux et lèvres à peine fardés, le menton résolu, comme si elle prenait sa vie sérieusement en main. Un visage, ne peut s'empêcher de penser Maxine, qui s'est trouvé...

Souviens-toi de l'Alley
chaque jour c'était la fête, et
on était les nouveaux, frais débarqués...
geeks en virée, fallait que ça bouge
le chahut et les yeux rouges,
trop perchés pour redescendre sur le parquet...

Au sud de la pancarte DoubleClic,
dur de trouver le moindre statu quo
dans la boîte, juste des caïds de l'informatique
transformés en millionnaires
et tout ça en un tourne-souris...

Est-ce que ça s'est vraiment passé ?

Est-ce que

ce fut autre chose
qu'un rêve à la pause-
déjeuner, une prière dans la foulée,
Sentions-nous... au-delà du bord de l'écran,
La viande-sphère et le mauvais, qui nous transperçaient...

Une fois envolés tous ces grands moments,
et vauriens et bonnes nouvelles
Et faux mouvements,
ces rues toujours grouillent
ça reste la débrouille, c'est pas pire
comme avant, le désir
à l'époque...
Maintenant j'habite ailleurs,
le loyer est cher aussi, les mecs mentent,
La ville n'est plus aussi cosy, je m'en moque,
Appelle-moi, le jeu en vaut,
La chandelle, peut-être que tu me trouveras...
Peut-être que tu me trouveras,
À nouveau...

Après le set, Driscoll leur fait signe et vient les voir.

« Driscoll, je vous présente Heidi, et voici Conkling. »

« Ah mais oui, le type à fond sur, euh », rapide coup d'œil à Maxine, « sur Hitler. Comment ça s'est passé finalement ? »

« Hitler », Heidi, violemment avec les cils, éparpille des bouts de mascara, comme si c'était une pop-star qu'elle et Conkling auraient en commun.

Et merde, nous y voilà, maugrée à demi Maxine, n'ayant elle-même appris que récemment l'obsession de longue date que Conkling nourrit, pas tant pour Hitler en général que pour la question plus pointue de savoir quelle était l'odeur de Hitler. Précisément. « Je veux dire, une odeur de végétarien qui ne fume pas, évidemment, mais... quelle était l'eau de Cologne de Hitler, par exemple ? »

« J'ai toujours pensé que c'était la 4711 », Heidi, un zeste en avance sur le temps par rapport à quelqu'un de normal.

Conkling est instantanément hypnotisé. Le genre de truc qu'on voit dans les premiers dessins animés de Disney. « Ça alors, moi aussi ! Où est-ce que vous — »

« J'ai dit ça un peu au hasard, JFK en mettait, n'est-ce pas ? et les deux hommes, mutatis mutandis, avaient le même genre de, vous voyez, charisme... ? »

« Exactement, et si le jeune Jack empruntait l'eau de Cologne de son père – dans la littérature on trouve souvent un modèle de transmission père-fils – nous savons que Kennedy l'Ancien admirait Hitler, peut-être même au point de souhaiter, peut-on raisonnablement penser, vouloir sentir comme lui, ajoutez à cela que tous les sous-marins allemands de la flotte de l'amiral Dönitz ont été constamment aspergés de 4711, des tonneaux entiers à chaque traversée, et qu'en outre Dönitz avait été *personnellement* nommé par Hitler pour être son *successeur* — »

« Conkling », Maxine avec douceur et pas pour la première fois, « ça ne fait pas de Hitler un amoureux transi des sous-marins allemands, à ce stade il n'avait plus confiance en qui que ce soit d'autre, et redites-moi la logique, là ? »

Au départ, supposant que Conkling ne faisait que développer à voix haute une thèse qui lui venait à l'esprit, Maxine avait pris le parti de le laisser s'exprimer. Mais bientôt elle tiqua vaguement, reconnaissant, derrière une posture de saine curiosité, le regard étroit du fanatique. À un moment donné il avait montré à Maxine une « photo de presse de l'époque » où Dönitz présente à Hitler un gigantesque flacon de 4711, l'étiquette parfaitement lisible. « Ouhaï », prenant soin de ne pas perturber davantage Conkling, « vous parlez d'un placement produit, hein ! Vous ennue pas que j'en tire une photocopie ? » Une simple intuition, mais elle voulait la montrer à Driscoll.

Ce qui provoqua un immédiat roulement d'yeux au plafond. « Photoshopé. Regardez. » Driscoll ouvrit son ordinateur, cliqua d'un site à l'autre, entra un ou deux termes de recherche, en sortit finalement une photo de juillet 1942, montrant Dönitz et Hitler, identique à celle de Conkling, si ce n'est que les deux hommes se serraient simplement la main. « On fait tourner le bras de Dönitz de deux degrés, on trouve une image du flacon, on le met à l'échelle, on le place dans sa main, on laisse Hitler où il est, et on dirait qu'il tend

la main pour attraper le flacon, voyez ? »

« Pensez qu'il y a le moindre intérêt à aller raconter ça à Conkling ? »

« Dépend où il a dégoté la photo et combien il a casqué. »

Quand Maxine, sans se déballonner, a posé la question, Conkling a eu l'air gêné. « Foire au troc... New Jersey... vous savez il y a toujours des souvenirs nazis... Dites, il pourrait y avoir une explication – ce pourrait tout de même être une *photo de propagande nazie*, voyez ? qu'ils ont eux-mêmes modifiée pour une affiche ou... »

« Faudrait tout de même la faire expertiser – Oh, Conkling, j'ai quelqu'un sur l'autre ligne, je dois prendre l'appel. »

Maxine s'est depuis lors efforcée de cantonner leurs conversations au terrain professionnel. Conkling s'est un peu calmé avec ses références à Hitler, mais ça ne fait que mettre Maxine mal à l'aise. Les gens ayant d'improbables talents, comme ici un hyper pif, elle a appris cela il y a longtemps sur le campus new-yorkais de l'Université de l'Escroquerie, peuvent souvent être aussi des cinglés bons pour l'HP.

Heidi évidemment trouve ça mignon. Quand Conkling s'éclipse aux toilettes, elle se penche jusqu'à ce que leurs têtes se touchent et murmure : « Dis, Maxine, est-ce qu'il y a un problème, là ? »

« Tu veux dire », passant en mode bonne copine loyale, « comme dans *Bird Dog* des Everly Brothers, ma foi, pour autant que je sache, Conkling n'est la caille de personne pour l'instant, et puis en outre tu ne braconnes que les hommes mariés, toi, pas vrai, Heidi ? »

« Aahhh ! Tu ne vas donc jamais — »

« Et Carmine, alors, l'Italien fougueux, et donc jaloux, cela va sans dire, le meilleur moyen de déclencher un Naser contre un Glock sous le soleil de midi, non ? »

« Carmine et moi sommes fous amoureux, non, c'est à toi que je pensais, Maxine, ma meilleure amie, je ne veux pas me mettre en travers de ton chemin... »

C'est à ce moment-là que Conkling revient et les relevés du saccharimètre tombent à un niveau moins alarmant.

« Fascinants ces WC. Pas tout à fait la complexité du Welcome to the Johnsons, disons, mais pleins d'histoires, anciennes et récentes. »

Appel d'Axel du bureau des contributions, aux dernières nouvelles

on dirait que Vip Epperdew n'a pas comparu au tribunal et qu'il a mis les bouts. « Ses jeunes amis ont également disparu. Peut-être dans une autre direction, peut-être qu'ils sont encore tous ensemble. »

« Vous voulez que je vous mette en contact avec un fin limier ? »

« Après quoi voulez-vous qu'on coure ? Ça ne nous regarde plus. Muffins and Unicorns est en redressement judiciaire, les comptes de Vip sont tous gelés, le paiement de l'impôt a été négocié, l'épouse demande le divorce et est sur le point d'obtenir sa licence d'agent immobilier, tout est bien qui finit bien sur toute la ligne. Excusez-moi, je vais chercher un mouchoir en papier. »

Maxine, pour qui l'affaire Oncle Dizzy est une sorte de tutoriel ès contrôle des ennuis, passe une heure ou deux avec des photocopies de reçus et de livres de comptes de Diz, fait une pause, trouve Conkling en train de feuilleter d'anciens exemplaires du magazine *Fraud*. « Pourquoi vous n'avez rien dit ? »

« Vous aviez l'air assez occupée. Pas voulu interrompre. Juste une mise à jour sur le produit 9:30 – j'ai consulté une de mes associés, on se connaît depuis l'époque de l'IF & F. Elle est proösmique – elle peut sentir à l'avance des choses qui vont avoir lieu. Parfois une odeur peut agir comme déclencheur. En l'occurrence plus comme détonateur – elle a reniflé une fois l'échantillon d'air que je lui ai montré et elle a viré nitreux. » Depuis des semaines déjà elle était dans un état de panique, à bout de souffle, à se réveiller sans raison, soumise en douceur mais avec insistance à un *sillage* inversé, un fumet venu du futur. « Elle dit qu'aucune personne vivante n'a encore jamais senti cela, cette combinaison toxique qu'elle a repérée, amère, indolique, caustique, “comme respirer dans des aiguilles”, c'est sa formule. Molécules sous brevet, fibres synthétiques, alliages, le tout sujet à une oxydation catastrophique. »

« Ce qui veut dire quoi, genre... un incendie ? »

« Possible. Elle a une assez belle expérience, question incendies, y compris de très gros. »

« Et ? »

« Elle quitte New York. Dit à tous les gens qu'elle connaît de faire pareil. Comme l'eau de Cologne 9:30 est liée à Washington DC, elle refuse aussi de s'approcher de DC. »

« Et vous alors ? Vous restez en ville ? »

Ayant compris de travers, « Ce week-end ? Ce n'était pas dans mes

intentions, mais ensuite j'ai rencontré quelqu'un et changé d'avis. »

« Quelqu'un. »

« Votre amie l'autre soir, qui met Poison. »

Le nain Timide sur ce coup : « Heidi. Eh bien, je vous félicite pour vos goûts en matière de femmes. »

« J'espère que cela ne créera pas de tensions entre vous. »

Regard à deux fois qui, à force d'entraînement au fil des ans, est passé à une fois et demie, et qui par conséquent se remarque moins : « Quoi. Vous croyez qu'on va vous rejouer une scène de Alexis-et-Krystle-au-bord-de-la-piscine, pour savoir laquelle des deux sortira avec vous, Conkling ? Je vais vous dire, j'opterai pour la solution noble, et retournerai auprès de mon mari s'il veut bien de moi. »

« On dirait que vous êtes... toute chose, je suis navré. »

« C'est de savoir que Horst va revenir d'un jour à l'autre, un peu d'impatience peut-être, mais vous n'y êtes pour rien. »

« Votre mari a toujours été dans le paysage, je l'ai su immédiatement – enfin, en réalité, je l'ai senti, si bien qu'à partir de ce moment-là je me suis efforcé de maintenir nos relations sur un plan strictement professionnel, au cas où vous n'auriez pas pigé. »

« Aw, Conkling. J'espère que cela ne vous a pas causé trop de désagrément. »

« Si. Mais ce que je suis réellement venu vous demander, c'est : Est-ce que vous l'avez vue aujourd'hui ? »

« Heidi ? Heidi est... » Mais là, elle se doit de mettre sur Pause. N'est-ce pas.

Ce qu'il conviendrait de faire sur le plan éthique, à ce stade, ce serait, eh bien, non pas de prévenir, mais peut-être juste de *mentionner en passant* un ou deux petits bémols dans la personnalité de Heidi. Sauf que Conkling, pauvre benêt, n'a qu'une envie c'est de parler d'elle, oh et de quel signe est-elle, et quel est son groupe préféré, et, et...

Pitié. « Vous voulez quoi, ma bénédiction ? Il me prend pour le rabbin, là. Si je vous fais un rapport d'audit, ça vous va ? Je dois pouvoir y arriver. »

Avec nostalgie, mais aussi l'air de réciter une réplique : « Je pense que vous et moi sommes allés au bout de quelque chose. »

« Oui, nous aurions pu être un couple formidable », affecte de se dire Maxine.

« Avec Heidi vous ne pensez pas – que c'est à cause du Naser, si ? »

« Vous voulez qu'on vous apprécie pour vos qualités intrinsèques. »

« Vous dégainiez une fois le Naser, et tout de suite les gens se font des idées. Il y a des femmes qui ne résistent pas à la moindre touche militaire, aussi lointaine soit-elle. Je n'ai jamais été un gars de terrain, dans mon cœur je suis toujours derrière un bureau. Contrairement à — »

« Quoi ? »

« Peu importe. »

Il est follement improbable qu'il soit sur le point de citer Windust. Follement, hein ? Mais qui donc, sinon ?

À trois heures du matin, le téléphone sonne, dans le rêve ça semble être une sirène de flics qui la pourchassent. « Vous n'avez pas toutes les preuves », marmonne-t-elle. Elle attrape à tâtons l'appareil et décroche.

Des effets sonores à l'autre bout du fil suggèrent un manque d'habitude avec les combinés. « Ouhaio, ces machins sont bizarres. Hé, quoi, là – ça va me raccrocher au nez, bon dieu... » On dirait que c'est Eric, debout depuis trois heures du matin, la veille, et sur le point de concasser et de sniffer une autre pleine poignée d'Adderall.

« Maxine ! Vous avez parlé à Reg récemment ? »

« Hmm, quoi ? »

« Son e-mail, son téléphone, la sonnette à sa porte, y a plus rien qui répond. J'arrive pas à le joindre, ni au boulot ni sur son portable. Genre, partout où je cherche, soudain plus de Reg. »

« Quand as-tu été en contact avec lui pour la dernière fois ? »

« Semaine dernière. Je devrais commencer à m'inquiéter ? »

« Il est peut-être juste parti à Seattle. »

Eric entonne quelques mesures de la petite musique de Darth Vader. « Vous croyez pas qu'il y a autre chose. »

« Hashslingrz ? Ils l'ont viré, tu savais ça. »

« Ouais, ce qui signifie que moi aussi j'ai été viré, et comme Reg a d'la classe, il m'a envoyé un beau petit chèque à titre d'indemnité de licenciement, mais vous savez quoi, avec le privilège de pouvoir accéder au cœur des choses, de circuler n'importe où au sein de hashslingrz, eh bien moins c'est mes oignons plus je suis tenté de m'en approcher. En fait, je m'apprêtais à retourner au fond mais je me suis dit que je ferais mieux de vous appeler... »

« Pendant que je dormais, merci. »

« Oh merde, c'est vrai, c'est que vous dormez, vous autres, hé, je

suis — »

« Pas grave. » Elle sort du lit et se traîne jusqu'à l'ordinateur. « Ça ne t'embête pas que je te tiennne compagnie ? Tu me fais visiter le Web Profond, peut-être ? On avait un rencard. »

« Bien sûr, vous pouvez venir sur mon réseau, je vous donnerai les mots de passe, je vous ferai entrer... »

« Je prépare juste du café... »

Peu après ils sont connectés et lentement quittent la nuit noire d'avant l'aube à Manhattan pour s'enfoncer dans l'obscurité grouillante, laissant derrière eux les robots d'indexation à la surface du Net, occupés là-haut à papillonner d'un lien à l'autre, abandonnant les bannières, les pop-ups, les groupes d'usagers et les forums qui s'engendrent les uns les autres... jusqu'à pouvoir commencer à croiser parmi les blocs d'adresses piratées, avec des cybervoyous qui surveillent le périmètre, des centres d'envoi de pourriels, des jeux vidéo jugés, allez savoir, trop violents, trop choquants ou d'une beauté trop intense pour le marché tel que défini actuellement.

« Aussi de chouettes sites pour les amoureux du pied », commente Eric comme si de rien n'était. Sans parler d'expressions du désir encore plus interdites, à commencer par le porno avec marmots, pour aller vers encore plus toxique.

Maxine est étonnée de voir le monde qu'il y a ici bas, en territoire sous-bots. Aventuriers, pèlerins, gent parasite, amants en cavale, accapareurs de terrains, écoliers buissonniers, fugeurs, et un grand nombre d'entrepreneutes inquisiteurs, parmi lesquels Promoman, à qui Eric présente Maxine. Son avatar est un geek aimable, à lunettes carrées, qui porte deux panneaux publicitaires d'homme-sandwich avec son nom, tout comme sa comparse Sandwichrrl, courbes suggestives, chevelure littéralement flamboyante, le GIF d'un feu de joie chargé en polygones au-dessus d'un visage pré-ado de type manga.

« Web Profond publicité, la vague du futur », ainsi Promoman salue-t-il Maxine. « Le truc c'est de se positionner maintenant, d'être en place, déjà prêt à turbiner quand les *crawlers* débarqueront ici, ce qui ne saurait tarder. »

« Attendez – vous espérez vraiment des recettes d'annonces pub sur des sites enfouis dans les tréfonds ? »

« Pour l'instant c'est armes, dope, sexe, tickets pour les matchs des

Knicks... »

« Tous les trucs vraiment *recherchés* », intervient Sandwichgrll.

« On est encore en territoire où personne vient trop mettre son grain de sel. On aimerait penser que ça durera éternellement, mais les colonisateurs arrivent. Les costards et les pieds tendres. On entend la soul music aux yeux bleus de l'autre côté de la crête. Il y a déjà une demi-douzaine de projets copieusement financés pour la conception de logiciels qui indexeront le Web Profond — »

« Est-ce que c'est », se demande Maxine, « comme *Ride the Wild Surf* ? »

« Sauf que l'été va finir bien trop tôt, à partir du moment où ils seront descendus ici, tout sera transformé en banlieue avant qu'on ait le temps de dire "capitalisme tardif". Ensuite ce sera exactement comme au-dessus, dans les hauts-fonds. Un lien après l'autre ils vont imposer leur mainmise, leur sécurité et leur respectabilité. Des églises à chaque coin de rue. Des licences dans tous les saloons. Quiconque tiendra à sa liberté devra se remettre en selle et partir ailleurs. »

« Si vous cherchez des bonnes affaires », conseille Sandwichgrll, « il y en a quelques-unes du côté des sites de la Guerre Froide, mais les prix risquent de ne pas rester raisonnables très longtemps. »

« J'en parlerai à la prochaine réunion de notre conseil d'administration. Entre-temps, je vais peut-être juste jeter un coup d'œil. »

Ce n'est pas un quartier prometteur. S'il existait un Robert Moses de la Toile Profonde, il s'écrierait : « On condamne tout ça ! » Vestiges brisés d'anciennes installations militaires, commandes désactivées depuis longtemps, comme si les tours de transmission pour le trafic fantôme se dressaient encore sur de lointains promontoires dans l'obscurité séculière, corrodées, structures à l'abandon envahies par les plantes grimpantes et les feuilles couleur vert poison délavé, utilisant des fréquences stratégiques oubliées pour des opérations réduites au silence depuis longtemps, faute de financements... Des missiles étudiés pour contrer des bombardiers russes à hélices, jamais déployés, gisent démontés, comme décortiqués par quelque population désespérément pauvre, qui n'émerge que la nuit, au plus profond des tours de garde. De gigantesques ordinateurs à tubes électroniques d'une surface au sol d'un demi-arpent, éviscérés, douilles vides, alimentation électrique arrachée. Salles de crise jonchées de détritux, habillages plastique

datant du pic des années soixante, jaunis, devenus cassants, consoles radar, écrans circulaires à visière, bureaux encore occupés par des avatars d'officiers supérieurs devant les cartes de secteur scintillant à l'écran, qui se tiennent debout et ondulent comme des serpents hypnotisés, images corrompues, paralysées, tombant en poussière.

Maxine remarque qu'une de ces cartes est centrée sur la partie orientale de Long Island. La salle a un air familier, austère, impitoyable. Maxine est visitée par une de ces intuitions aberrantes. « Eric, comment fait-on pour entrer là-dedans ? »

Bref numéro de claquettes sur le clavier et les voilà à l'intérieur. Si ce n'est pas une des salles souterraines qu'elle a vues à Montauk, cela y ressemble drôlement. Les fantômes ici sont plus visibles. Des strates de fumée de tabac restent en suspension, nullement perturbées dans l'espace sans fenêtre. Des maîtres du Scope-A sont postés devant les écrans radar. Des subalternes virtuels entrent et sortent avec des écritoirs à pince et du café. L'officier de service, un colonel, les dévisage, comme sur le point de leur demander un mot de passe. Une boîte de dialogue apparaît. « Accès limité, réservé au personnel autorisé, ADC, AFOSI Région 7. »

L'avatar d'Eric hausse les épaules et sourit. La mouche de barbe pulse d'un vert incandescent. « Le cryptage est assez old-school, j'en ai pour une minute. »

Le visage du colonel emplit l'écran, brisé sporadiquement, taché, pixélisé, exposé aux vents de bruit et d'oubli, liens défectueux, serveurs perdus. Sa voix fut synthétisée il y a plusieurs générations, et n'a jamais été mise à jour, les mouvements des lèvres ne correspondent pas aux mots, et n'y ont sans doute jamais correspondu. Voici ce qu'il a à dire :

« Il y a une prison terrible, la plupart des informateurs pensent qu'elle est située ici, aux US, cependant nous avons aussi un rapport russe qui la compare en sa défaveur aux pires aspects du Goulag. Répugnance russe typique, ils ne veulent pas la nommer. Où qu'elle soit, dire qu'elle est barbare c'est encore trop gentil. Ils vous tuent mais vous maintiennent en vie. Pitié inconnue au bataillon.

« C'est censé être une sorte de camp d'entraînement militaire pour les nouvelles recrues qui voyagent dans le temps. Le voyage dans le temps, en fait, n'est pas pour les touristes civils, on ne se contente pas de monter dans une machine, il faut partir de l'intérieur pour aller

vers l'extérieur, avec l'esprit et le corps, et la navigation dans le Temps est une discipline impitoyable. Elle nécessite des années de souffrance, de dur labeur, de pertes, et il n'y a pas de rédemption – de quoi ou d'où que ce soit.

« Compte tenu de la durée de l'instruction, le recrutement se porte de préférence sur les enfants, par voie de kidnapping. Des garçons, typiquement. Ils sont pris sans leur consentement et systématiquement reprogrammés. Affectés à une hiérarchie secrète pour être envoyés en missions gouvernementales dans le passé et dans le futur, en service commandé pour créer des histoires alternatives dont feront usage les niveaux de commandement supérieurs qui les ont envoyés.

« Ils ont besoin d'être préparés aux rigueurs extrêmes du boulot. On les affame, on les frappe, on les sodomise, on les opère sans anesthésie. Ils ne reverront jamais leurs familles ni leurs amis. Si par accident cela devait arriver au cours d'une mission ou simplement comme ça, un jour, le règlement est formel, tuer immédiatement quiconque les reconnaîtra.

« Les stratégies standards pour détourner l'attention du public sont appliquées. Enlèvements par OVNI, disparitions dans le système pénitentiaire, programmes de type MKUltra se sont avérés des récits de diversion utiles. »

À supposer... OK, disons qu'un préadolescent ait été enlevé aux alentours de 1960. Il y a quarante et quelques années. Il aurait à peu près la cinquantaine aujourd'hui. Se baladerait parmi nous mais serait susceptible de disparaître sans crier gare, perpétuellement envoyé et renvoyé dans la jungle cruelle du Temps pour écrire un nouveau destin, pour réécrire ce que d'autres croient gravé dans le marbre. Probable que ça n'a pas été des gamins locaux de l'est du comté de Suffolk, mieux vaut les avoir kidnappés loin d'ici, à des milliers de kilomètres de chez eux, qu'ils soient désorientés, plus faciles à dresser.

Bien, et maintenant qui, parmi les centaines de candidats jusqu'ici insoupçonnés figurant dans le Rolodex de Maxine, correspondrait à une telle description ? Longtemps après être remontée à la surface, ayant laissé Eric poursuivre son début de matinée, revenue parmi les exigences non poétiques de la journée, la voilà qui imagine une pré-histoire à Windust, un même innocent, ravi par des extraterrestres nés-sur-Terre, le temps qu'il ait l'âge de comprendre ce qu'on lui fait, il est trop tard, son âme leur appartient.

Maxine, voyons. Où est-elle allée chercher l'idée farfelue que tout individu sans exception a droit à la rédemption, y compris un meurtrier à la solde du FMI ? Même si on tient compte du manque de fiabilité d'Internet, on peut épingler Windust pour une moisson d'âmes innocentes, ce qui le place facile au même rang que les assassins les plus renommés du livre Guinness, si ce n'est que tout s'est déroulé lentement, les meurtres amortis un par un, dans de lointaines juridictions où ni les forces de l'ordre ni les médias ne l'incommoderont. Puis on finit par le voir en personne, allure d'érudit, goûts vestimentaires fatalement erronés, ce qui n'est pas vraiment un critère de charme, et on n'arrive pas à faire coïncider les deux histoires. Tout en sachant que ce n'est pas une bonne idée, et sans doute parce qu'elle n'a personne d'autre à qui soumettre le problème, Maxine sait que l'affaire doit être portée à l'attention de Shawn.

Shawn est sorti, en rendez-vous avec son propre thérapeute, alors Maxine s'installe dans la salle d'attente et feuillette des magazines de surf. Il arrive l'air dégagé, avec dix minutes de retard, juché sur une vague de béatitude.

« En harmonie avec l'univers, merci », la salue-t-il, « et vous-même ? »

« Vous n'êtes pas obligé de la jouer pleurnichard, Shawn. »

D'après ce que Maxine arrive à saisir, le thérapeute de Shawn, Leopoldo, est un psy lacanien qui a été forcé d'abandonner son honnête cabinet à Buenos Aires il y a quelques années, pour cause d'ingérence néo-libérale, et pas des moindres, dans l'économie de son pays. L'hyperinflation sous Alfonsín, les licenciements massifs de l'ère Menem-Cavallo, plus les arrangements dociles des régimes avec le FMI, ont dû lui donner l'impression que la Loi du Père avait perdu la boule, et quand il en a eu assez, Leopoldo s'est rendu compte qu'il y avait trop peu d'avenir dans la cité hantée qu'il aimait, aussi a-t-il renoncé à son cabinet, à sa suite de luxe dans le quartier des psys, connu sous le nom de Villa Freud, et a mis le cap sur les *States*.

Un jour que Shawn était dans une cabine téléphonique à New York, dehors dans la rue, un de ces appels qu'il fallait absolument qu'il passe, tout allait de travers, il ne cessait d'enfourner des *quarters*, pas de tonalité, des robots le faisaient tourner en bourrique, il piqua finalement une de ses habituelles colères new-yorkaises, raccrocha violemment tout en s'écriant *enculé de Giuliani*, lorsqu'il entendit cette

voix humaine, réelle, calme. « On a un petit souci par ici ? » Par la suite bien sûr Leopoldo reconnu avoir démarché la clientèle de cette manière, à traîner dans des endroits où il est probable que se produisent des crises de santé mentale, comme les cabines téléphoniques de NYC, non sans avoir au préalable fait disparaître les panneaux EN PANNE. « Peut-être un petit raccourci éthique », se dit Shawn, « mais c'est moins de séances par semaine, et elles ne durent pas toujours la totalité des cinquante minutes. Et au bout d'un moment j'ai commencé à comprendre à quel point le lacanien ressemblait au zen. »

« Plaît-il ? »

« La dimension totalement factice du moi, en gros. Celui qu'on croit être n'est pas du tout celui qu'on est. À savoir beaucoup moins, et en même temps — »

« Beaucoup plus, oui, merci pour l'éclaircissement, Shawn. »

Vu l'histoire de Leopoldo, cela ne semble pas être très judicieux d'aborder maintenant le sujet de Windust. « Ça lui arrive, à votre psy, d'évoquer l'économie de là-bas ? »

« Pas des masses, c'est un sujet douloureux. La pire insulte qui lui vienne c'est de traiter quelqu'un de mère de néo-libéral. Les politiques mises en œuvre ont détruit la classe moyenne argentine, ont foutu en l'air plus de vies que quiconque a pu en dénombrer jusqu'ici. Peut-être pas aussi moche que d'être porté disparu, n'empêche ça craint totalement, *loquesea*. Pourquoi demandez-vous ? »

« Quelqu'un que je connais a été impliqué là-dedans, au début des années quatre-vingt-dix, il est actuellement basé à DC, aujourd'hui encore fourré dans ces saloperies d'affaires et je m'inquiète pour lui, je suis un peu comme le gars avec le charbon ardent. Je n'arrive pas à le lâcher. C'est dangereux pour ma santé, il n'y a même rien de beau, mais il faut tout de même que je m'y cramponne. »

« Vous avez tendance à en pincer pour les criminels de guerre républicains maintenant ? Mettez des capotes, j'espère ? »

« Très élégant, Shawn. »

« Allez, vous êtes pas vraiment offensée. »

« “Pas vraiment” ? Attendez un peu. C'est un bouddha en fonte, ça, non ? Regardez bien. » Elle empoigne la tête du bouddha, qui bien sûr, dès l'instant où elle la touche, s'avère parfaitement à la bonne taille, comme expressément conçue pour servir de poignée de matraque.

Immédiatement, toute velléité pugnace s'apaise.

« J'ai vu son casier », tâchant de ne pas passer en mode Daffy Duck, « il torture des gens avec des aiguillons électriques pour le bétail, il assèche des terrains aquifères et chasse les paysans de leurs propres terres, il détruit des gouvernements entiers au nom d'une théorie économique chtarbée à laquelle il ne croit peut-être même pas, je ne me fais aucune illusion sur ce qu'il est — »

« À savoir quoi, un adolescent incompris, ayant juste besoin de se maquer avec la bonne nana, qui, de fait, en sait encore moins que lui ? On est revenus au lycée ? la compétition pour sortir avec des garçons qui deviendront médecins ou finiront à Wall Street, tout en rêvant constamment en secret de s'enfuir avec les camés, les voleurs de bagnoles, les glandeurs devant la supérette... »

« Oui, Shawn, et n'oubliez pas les surfeurs. Qu'est-ce qui vous confère autorité, là ? Qu'est-ce qui se passe dans votre cabinet, quand vous voulez sauver quelqu'un mais qu'au lieu de ça vous le perdez ? »

« Tout ce que je fais, c'est que j'essaye ce que Lacan appelle la "dépersonnalisation bienveillante". Si je me prenais la tête à essayer de "sauver" des patients, vous pensez que je leur ferais beaucoup de bien ? »

« Énormément... ? »

« Vous avez droit à une deuxième chance. »

« Euh... pas tant que ça ? »

« Maxine, il me semble que vous avez peur de ce type. C'est la Faucheuse, il est à vos basques, et vous essayez de vous en tirer en jouant de vos charmes. »

Han. N'est-ce pas le moment de se lever en tapant des pieds et de prendre la porte en balançant par-dessus son épaule un allez-vous-faire-foutre digne et néanmoins sans équivoque ? « Ma foi. Je vais y réfléchir. »

Brooke et Avi se repointent finalement aux States, l'air d'avoir passé un an dans quelque étrange anti-kibboutz dédié au visionnage d'écrans, à l'abri du soleil, et sans sauter trop de repas, Elaine, après un coup d'œil à Brooke, l'emmène aussi sec à Megareps, un club de remise en forme du quartier, et négocie une carte d'adhésion à l'essai pendant que Brooke rôde au snack-bar du rez-de-chaussée, contemplant muffins, bagels et smoothies d'une manière pas tout à fait objective.

Maxine n'est pas si pressée de voir sa sœur mais se dit qu'il faut au moins qu'elle passe faire un saut. Il s'avère qu'Elaine et Brooke sont descendues au World Trade Center zieuter le potentiel shopping inexploré de Century 21. Ernie est censé être au Lincoln Center, à regarder un film kirghiz qui a bonne presse, mais s'est en réalité esquivé dans le multiplex Sony pour aller voir *The Fast and the Furious*, si bien que Maxine se trouve pendant une délicieuse heure et demie en compagnie de son beau-frère, Avram Deschler. Il surveille la langue de bœuf à la polonaise d'Elaine, qui mijote toute la journée dans la cuisine, emplissant les lieux d'une odeur initialement intrigante, bientôt fascinante. La question des visites des agents fédéraux arrive inévitablement dans la conversation.

« Je pense que c'est juste pour mon autorisation. »

« Ton... ? »

« Tu as entendu parler de hashslingrz, une société de sécurité informatique ? »

Regard appuyé à la base de ses chaussures. « Vaguement. »

« Ils travaillent pas mal en liaison avec les autorités fédérales, NSA, tout ça, et ils m'ont proposé un poste, et en fait je commence dans huit jours. » S'attendant au moins à une admiration éblouie.

Les visites fédérales, c'était uniquement pour ça ? Désolée, mais

Maxine en doute. Les autorisations officielles accordées par les services de sécurité sont des tâches de routine de bas niveau, non, il se trame une autre carabistouille plus tordue par ici.

« Donc... tu as rencontré le grand bonhomme, Gabriel Ice. »

« Oui, il s'est ramené en personne, à Haïfa, pour me recruter. On a pris un petit déjeuner dans un restau de falafels à Wadi Nisnas. Apparemment il connaissait le propriétaire. Je lui ai dit ce que je voulais comme salaire et avantages, et il a dit d'accord. Pas de chipotage. Du tahini partout sur sa chemise. »

« Un type normal, tout simple. »

« Exactement. »

Comme si elle passait innocemment d'un sujet à l'autre : « Avi, tu as entendu parler d'un logiciel qui s'appelle Promis ? »

Un silence dont le poids surprendrait plus d'une balance. « Plutôt de l'histoire ancienne dans le business. Combines et contre-combines chez Inslaw, les procès, le FBI qui l'a piqué, et ainsi de suite. Une mine d'or pour le Mossad, en tout cas. D'après ce qu'on m'a dit. »

« Et la rumeur comme quoi il y aurait une porte dérobée... »

« Il n'y en avait pas à l'origine, mais certains clients ont insisté, du coup le programme a été modifié. Plus d'une fois. En fait, c'est en évolution perpétuelle. La version actuelle, tu ne la reconnaîtrais pas. Du moins c'est ce qu'on me dit. »

« Tant que j'y suis à solliciter tes lumières, quelqu'un m'a aussi parlé d'une puce, un vendeur israélien, je ne sais plus, tu en as peut-être vu, placée tranquillement dans la bécane du client, absorbe les données, et de temps en temps transmet ce qu'elle a collecté aux intéressés... ? »

Non pas qu'il ait sursauté ni rien, mais ses yeux ont commencé à parcourir la pièce. « Elbit en fabrique une, à ma connaissance. »

« Tu en as déjà vu, je veux dire, physiquement ? »

Il finit par croiser son regard puis reste immobile à la fixer, comme si elle était une sorte d'écran, et elle comprend que le point de rendement décroissant est atteint.

Bientôt Brooke et Elaine reviennent de downtown avec un certain nombre de sacs Century 21, plus une étrange *petscha* végétalienne dont on peut contempler les profondeurs cristallines avec une sidération grandissante quoique perplexe. « Succulent », selon Elaine, « comme un Kandinsky en trois dimensions. Parfait avec la langue. »

La langue de bœuf à la polonaise est un plat d'enfance que tout le monde adore, ici. Maxine a longtemps cru qu'il s'agissait d'un numéro de piano classique. Toute la journée, la langue marinée a cuit à feu doux dans un *tsimes* très élaboré d'abricots hachés, de purée de mangues, de morceaux d'ananas, de cerises dénoyautées, de confiture de pamplemousse, deux ou trois variétés différentes de raisins secs, jus d'orange, sucre et vinaigre, moutarde, jus de citron, et, absolument essentiel, pour des raisons qui se sont perdues dans les brumes vaporeuses de la tradition, des biscuits au gingembre – Nabisco par défaut, vu que Keebler a abandonné l'ancienne variété Sunshine il y a deux ans.

« Elle a encore oublié les biscuits au gingembre », affecte de grogner Ernie, « le *Daily News* va en faire ses choux gras. »

Les sœurs se donnent une accolade méfiante. La conversation évite tout sujet de controverse jusqu'à ce qu'apparaisse à la télé du séjour l'émission *Thinking with Dick*, le papotage sur la 13 animé par Richard Uckelmann, l'intellectuel de Washington DC intra-muros, dont un des invités est aujourd'hui membre du gouvernement israélien que Brooke et Avi ont eu l'occasion de croiser à des réceptions. En filigrane de la discussion il y a la question toujours vivace des colonies en Cisjordanie. Au bout d'une minute trente, bien que cela paraisse durer davantage, de propagande gouvernementale, Maxine laisse échapper : « Ce gugusse n'a pas essayé de vous vendre de l'immobilier, j'espère. »

Exactement ce que Brooke attendait. « Mamzelle la Grande Gueule », un brin strident, « qui sait toujours tout mieux que tout le monde. Essaye d'aller patrouiller de nuit un de ces jours, avec les arabushim qui te balancent des bombes, on verra jusqu'où tu iras avec ton baratin. »

« Les filles, les filles », murmure Ernie.

« Tu veux dire “la fille, la fille”, je pense », réplique Maxine, « c'est moi qui me fais attaquer, là, d'un coup. »

« Brooke veut juste dire qu'elle a été dans un kibboutz et pas toi », Elaine, d'une voix apaisante.

« C'est ça, toute la journée au centre commercial Grand Canyon d'Haïfa, à dépenser l'argent de son mari, tu parles d'un kibboutz. »

« Toi, t'en as même pas de mari. »

« Oh, chouette, un crêpage de chignon. Exactement ce que je suis

venue chercher ici. » Elle souffle un baiser à la *petssha*, qui en réponse semble clapoter, et regarde autour d'elle à la recherche de son sac à main. Brooke file à la cuisine en claquant des talons. Ernie lui court après. Elaine adresse un regard attristé à Maxine, Avi fait mine d'être passionné par la télévision.

« D'accord, d'accord, m'man, je vais bien me tenir, c'est juste que... j'allais dire "fais quelque chose à propos de Brooke", mais l'occasion a été manquée il y a trente ans. » Ernie ne tarde pas à ressortir de la cuisine en grignotant un biscuit au gingembre, Maxine y entre et trouve sa sœur en train de râper les pommes de terre pour les *latkes*. Maxine prend un couteau, commence à hacher les oignons, et pendant un moment elles font la prépa en silence, ni l'une ni l'autre ne voulant être la première à parler, et pas question, grands dieux, que ce soit pour dire quelque chose du genre : Je suis désolée.

« Hé, Brooke ? », Maxine finalement. « Je peux te demander tes lumières sur un truc ? »

Haussement d'épaules, style : J'ai le choix ?

« Je suis sortie avec un gars qui dit être un ancien du Mossad. Pas réussi à savoir s'il me bourrait le mou ou pas. »

« Est-ce qu'il a enlevé sa chaussure et sa chaussette droites et — »

« Hé, comment tu as su ? »

« Chaque soir dans n'importe quel bar à célibataires de Haïfa, tu trouveras toujours un loser qui a pris un feutre Sharpie et s'est tracé trois points à la base du talon. Du vieux folklore à propos d'un tatouage secret, complètement bidon. »

« Et il y a encore des nanas qui tombent dans le panneau ? »

« Ça ne t'est jamais arrivé ? »

« Tu rigoles, les juifs et les tatouages... ? Je suis désespérée mais je connais les rites. »

Chacun y met du sien pendant le reste de la soirée. La langue à la polonaise est apportée dans un plat Wedgwood que Maxine se rappelle avoir vu uniquement pour le Seder. Ernie affûte un couteau de manière théâtrale et commence à découper la langue aussi cérémonieusement que si c'était une dinde de Thanksgiving.

« Alors ? » s'enquiert Elaine, après qu'Ernie a croqué une bouchée.

« Une machine à remonter le temps pour la bouche, ma chérie, Proust se prend une roustie, retour instantané à sa bar-mitzvah. » En chantant deux mesures de *Tzena, Tzena, Tzena* pour le prouver.

« C'est la recette de sa mère », éclaircissement d'Elaine, « enfin, à l'exception des mangues, à l'époque on ne les avait pas encore inventées. »

Edith de Yenta Expresso est sortie dans le couloir, elle se prélassait devant sa porte comme pour démarcher la clientèle. « Maxine, un gars est venu l'autre jour, il te cherchait... Daytona n'était pas là, il m'a demandé de te dire qu'il repasserait. »

« Euh-oh », dans un de ces flashes d'intuition. « Belle paire de pompes ? »

« À trois chiffres, fourchette haute, des Edward Green, peau de serpent, donc relativement raccord. Va peut-être falloir que tu sois prudente, par contre, c'est un tordu. »

« Un client ? »

« Connue de la communauté. Me fais pas dire ce que je n'ai pas dit, "seul" c'est pas un souci, c'est comme ça que je gagne ma croûte, "seul", j'ai rien contre, "désespéré", j'ai rien contre. Mais ce type... »

« Pas ce regard, Edith, je t'en prie. Ce n'est pas romantique. »

« Trente ans que je suis dans le business, fais-moi confiance, tu crois que c'est romantique ? On fait pas plus romantique. »

« Tu me flanques la trouille, là. Tu dis que je dois m'attendre à ce qu'il revienne ? »

« Te bile pas, j'ai déjà briefé le *Times*, ils savent orthographier ton nom. »

Et évidemment, à croire qu'Edith a été mise sur écoute, un appel téléphonique de Nicholas Windust. Il propose un brunch dans une fausse brasserie parisienne de l'East Side. « Du moment que c'est vous qui casquez », Maxine hausse les épaules en se disant que ce sera un modeste dégrèvement fiscal de la part de l'administration fédérale.

Windust a l'air de penser que c'est un rendez-vous galant. Il s'est mis sur son trente et un, fidèle à l'idée qu'on peut se faire du harnachement hipster, il n'y a pas d'autre explication – jean, veste sport peau d'ange vintage, tee-shirt Purple Drank, suffisamment d'infractions au code vestimentaire pour se faire expulser du métro de la ligne L. Maxine scrute la tenue aussi longtemps que nécessaire,

hausse les épaules : « C'est un look. »

Il veut s'asseoir à l'intérieur, Maxine se sent plus en sécurité à proximité de la rue et il fait beau dehors, donc tant pis pour l'intimité feutrée, dehors ce sera. Windust commande un œuf à la coque et un bloody mary, Maxine veut un demi-pamplemousse et un café dans un bol. « Quelle surprise que vous ayez pu trouver le temps, monsieur Windust », avec un sourire carrément contrefait, « Alors ! ça y est, mon beau-frère est revenu aux USA, je ne vois pas à propos de quoi d'autre ce pourrait être. »

« Nous avons été intrigués d'apprendre son embauche chez hashslngorz.com. J'aime beaucoup votre tenue, à propos, Armani, n'est-ce pas ? »

« Ce ne sont que des *schmattes* de chez H & M, mais c'est charmant de votre part d'avoir remarqué. » Et c'est quoi, ces simagrées, stop, stop, Maxine quand vas-tu... ?

« Ce qui suggère une certaine convergence d'intérêts, si Avram Deschler est, ainsi que nous le soupçonnons, un agent dormant du Mossad. »

Maxine se fend d'un Regard Vide qu'elle a appris de Shawn et a souvent jugé utile. « Trop académique pour moi. »

« Jouez donc les ahuries si vous voulez, mais j'ai fait une recherche sur votre compte, vous êtes la petite dame qui a envoyé Jeremy Fink au violon. Vous avez serré le gang des Ponzigotos de Manalapan dans le New Jersey. Vous avez débarqué sur l'île de Grand Caïman déguisée en choriste reggae, avez balancé une bombe incendiaire sur dix millions et demi de francs suisses sonnants et trébuchants, puis vous vous êtes taillée à bord du jet Gulfstream des forcenés. »

« Ça, c'était Mitzi Turner, en fait. On nous confond toujours toutes les deux. Mitzi c'est celle qui bastonne, moi je suis juste la maman laborieuse. »

« Nonobstant, vu le nombre de contrats avec le gouvernement US où hashslngorz est impliqué — »

« Écoutez, ou bien Avi est un de vos fantasmes, le hacker-saboteur de l'ombre, assassin pour le compte du Mossad, ou bien ce n'est qu'un geek comme il y en a tant, qui essaye de s'en sortir comme le reste d'entre nous autres ici, à l'extérieur du périph de Washington DC – dans un cas comme dans l'autre, je ne vois pas trop mon rôle dans l'histoire. »

Windust ouvre un attaché-case en aluminium qui semble contenir tout un kit de survie, à en juger par le nécessaire de rasage et le change de sous-vêtements qui s'y trouvent, et en sort un dossier. « Avant son prochain tête-à-tête avec Gabriel Ice, voilà quelque chose que vous aurez peut-être envie de consulter. »

Elle n'arrive pas à voir ses yeux, mais elle observe sa bouche en quête de, quoi, un complément d'info en note de bas de page ? Non, il ne fait que lui sourire, même pas avec gentillesse, plus comme quelqu'un qui a dans son jeu une main gagnante, ou une arme braquée sur le cœur de Maxine.

En dépit de son faible enthousiasme à l'idée de toucher quoi que ce soit ayant été en contact avec des vêtements intimes de Windust, elle n'en est pas moins enquêtrice ès escroqueries, avec pour mot d'ordre premier On Ne Sait Jamais, aussi prend-elle le dossier avec précaution et le fourre-t-elle dans son sac-cartable Kate Spade.

« Étant clairement entendu », s'empresse d'ajouter Maxine, « comme pourrait dire, ou plutôt chanter, Deborah Kerr, ou Marni Nixon, que ce ne sont pas mes — »

« Je vous intimide ? »

Elle risque un bref coup d'œil en coin et est surprise de voir sur son visage un regard qui ne serait pas déplacé dans un lieu de drague au sud de la 14^e Rue, un samedi soir tard lorsque toutes les cavalières les plus sexy sont reparties accompagnées et que le choix s'est terriblement réduit. C'est quoi son plan ? Pas question qu'elle réagisse à une tête comme ça. Un silence s'installe, et se prolonge, et il n'y a pas que le silence qui s'allonge, remarque-t-elle, son regard flânant par inadvertance du côté de l'autre indicateur intime lui en apporte la confirmation. C'est de fait un braquemart de bonne taille, et pire, Windust la surprend en train de regarder.

« Bien, je retourne au boulot », voilà ce que, dans son idiotie inconséquente, elle se trouve tout juste capable de croasser. Sauf qu'elle ne bouge pas, ne fait même pas mine d'attraper son sac.

« Tenez, ce sera peut-être plus facile », en griffonnant quelque chose sur une serviette en papier. Dans une ère plus saine, ou peut-être tout simplement plus ancienne, c'eût pu être le nom d'un bon restaurant, ou une idée de start-up. Aujourd'hui, on peut appeler ça au mieux une invite à commettre une bêtise et une erreur. Une adresse pas facile d'accès en métro, note-t-elle. « Disons à l'heure de pointe,

plus de chances d'invisibilité, ça vous va ? »

Parmi les nombreux traits qu'elle n'avait pas encore remarqués chez lui, il y a cette intonation dans la voix, exigeante, qu'on ne pourrait pas qualifier de particulièrement séduisante. Pas de quoi non plus faire capoter l'affaire. Et ce sera à quel sujet, se demande-t-elle. Il se lève, hoche la tête, et met les bouts en la laissant avec l'addition. Après avoir dit que c'était lui qui invitait. Une fois de plus, qu'est-ce qu'elle croyait ?

Tel un ange bienveillant lui apportant une dernière chance d'agir de manière responsable, Conkling se matérialise dans la salle d'attente à l'improviste, comme à son habitude. « Whou », Daytona dans un tressaillement théâtral, « m'avez collé une de ces trouilles, c'est quoi ce plan de tout le temps laisser entrer tous ces gus qui se la jouent gangsta du ghetto, là ? » Conkling dans l'intervalle est devenu tout bizarre, et lui seul sait pourquoi.

« Quoi... ? Vous sentez quelque chose. »

« Ce masculin à nouveau – Eau de Cologne 9:30 pour Hommes. Il y a quelque chose ici qui dégage des indices. » Tel un chien de chasse dans un film d'évasion, Conkling suit le *sillage* jusqu'au bureau de Maxine, pour s'arrêter finalement à son sac à main. « Processus d'évaporation assez lent, là-dessus, donc ça remonte à moins de deux heures. »

Ah, ça se précise. Windust. Elle pioche dans son sac, en sort le dossier qu'il lui a donné. Conkling feuillette les pages. « C'est ça. »

« Un type avec qui je, hmm, viens de bruncher, il est de DC. »

« Vous êtes certaine qu'il n'y a pas de rapport avec Lester Traipse ? »

« Juste quelqu'un avec qui j'étais à la fac », ah ? qu'est-ce que c'est que ça, soudain on rechigne à partager des infos avec Conkling au sujet de Windust ? Y a-t-il une raison à cela ? Qu'elle ne tient pas à aborder dans l'immédiat ? « Bosse actuellement comme cadre moyen à l'Agence de Protection de l'Environnement, peut-être que le truc est sur une liste des polluants toxiques... »

Ses pensées s'éparpillent, et personne n'essaye de les rattraper. Windust a-t-il vraiment jadis, en des temps plus sympatico-juvéniles, traîné ses guêtres au 9:30 Club comme Maxine avait traîné les siennes

au Paradise Garage ? Peut-être lorsqu'il revenait au pays en perm', cessant pour un temps de semer le mal de par le monde, peut-être avait-il vu Tiny Desk Unit et Bad Brains à leurs débuts, pendant leur période groupe local, peut-être que l'odeur de l'eau de Cologne 9:30 est le dernier lien, l'unique lien qu'il a avec le jeune sous-corrompu qu'il fut ? Peut-être que Conkling a attrapé une allergie de saison et que son nez ne fonctionne pas bien aujourd'hui ? Peut-être que Maxine est en train de s'enfoncer davantage dans l'idiotie, succombant à une attaque sentimentale ? Mouais, tu parles. Elles ont bon dos les circonstances, Windust était présent quand Lester s'est fait descendre, c'est même peut-être lui qui a fait le coup.

Bon sang.

L'éventualité d'un émoustillant épisode romantique aujourd'hui semble bien compromise, non ? Soudain ça ressemble beaucoup plus à des recherches sur le terrain.

Entre-temps Conkling a envie de parler de qui d'autre si ce n'est la Princesse Heidrophobie. Le temps que Maxine arrive à virer ce zigue à l'obsession malsaine, il ne lui reste plus qu'une trop courte demi-heure pour s'attifer en vue de son, comment appeler ça ?, rendez-vous de travail avec Windust. Sans trop savoir comment, elle se retrouve chez elle devant la penderie de sa chambre, à se demander pourquoi elle a la tête vide à ce point. Polychlorure de vinyle, quelque chose dans les tons rouge vif peut-être, certes point inapproprié, cependant l'article ne figure pas dans l'inventaire. Un jean est également hors de question. Pour finir, tout au fond de la penderie, aux confins du secteur, elle repère un tailleur chic pour l'heure de l'apéritif, en demi-teinte aubergine, déniché il y a bien longtemps à une vente-liquidation-avant-fermeture-définitive des Galeries Lafayette, qu'elle avait gardé pour des raisons au rang desquelles ne figure probablement pas la nostalgie. Elle essaye de réfléchir aux façons dont Windust le décryptera. S'il le décrypte, s'il ne se jette pas dessus et s'il ne commence pas à le déchirer... Des messages répétés de son vertex, ou veut-elle dire vortex, de Féminité s'empilent et demeurent sans réponse.

L'adresse est dans le bas de Hell's Kitchen, à l'extrême ouest, parmi les chantiers ferroviaires et les voies d'accès au tunnel qui sillonnent indifféremment un quartier dont les fragments déconnectés ont été livrés à eux-mêmes et survivent comme ils peuvent, lofts, studios d'enregistrement, salles d'exposition de billards, location de matériel cinéma, ateliers de démontage de voitures volées... Des cadors bien informés de l'immobilier que Maxine connaît lui assurent que c'est le prochain quartier en vogue. Ça sent la rénovation. Un jour la ligne 7 du métro sera prolongée jusqu'ici et le Javits Center aura son propre arrêt. Un jour il y aura des parcs, des appartements en copropriété qui s'élanceront vers le ciel et de luxueux hôtels pour touristes. Pour l'instant c'est encore un secteur difficile d'accès, exposé aux quatre vents, dont les visiteurs venus d'autres planètes, qui arriveront dans les siècles à venir, après que New York aura depuis longtemps sombré dans l'oubli, supposeront qu'il était cérémoniel, voire religieux, utilisé pour des spectacles publics, des sacrifices de masse, des pauses-déjeuner.

Aujourd'hui il y a un énorme rassemblement policier tout le long de la Onzième Avenue, ça grouille dans les rues qui donnent sur la Dixième. Maxine est bien contente de ne pas être à pied en ce moment. Le chauffeur de taxi, dont c'est devenu le problème, pense qu'il s'agit peut-être d'un exercice de police, sur la base d'un scénario où des terroristes prennent d'assaut le Javits Center.

« Pourquoi », se demande Maxine, « est-ce que quelqu'un irait faire ça ? »

« Eh ben, 'maginez que ce soye pendant le Salon de l'Auto. Du coup ils auraient toutes les bagnoles, les camions. Ils pourraient en revendre une partie pour se faire du pognon et acheter des bombes, des AK, toutes ces conneries », le chauffeur manifestement parti sur un

scénario bien à lui, « se garder les super tires comme les Ferrari et les Panoz, se servir des camions comme véhicules militaires, oh, et il faudrait aussi qu'ils détournent une flotte de porte-autos, des Peterbilt 378, un machin dans le genre. Et... les hyper beaux tacots d'époque, Hispano-Suiza, Aston Martin, ils pourraient aussi les mettre de côté et réclamer une rançon. »

« “Donnez-nous dix millions sinon on bousille cette voiture” ? »

« Au moins tordre l'antenne, rien qui foutrait en l'air grave le prix de revente, comprenez. » Tout autour d'eux, les fameux policiers new-yorkais s'attroupent, fourmillent, montent la garde, arpentent en formation la rue dans un sens et dans l'autre. Au-dessus, dans la clarté du ciel pré-automnal, des OVNI poursuivent leur patiente mission de reconnaissance furtive. De temps à autre un flic muni d'un porte-voix s'approchera, le regard furieux, et hurlera au taxi de circuler. Enfin ils se garent devant l'adresse, qui semble être un immeuble de location de cinq étages, passé de mode, abandonné, voué un jour à la démolition et au remplacement par quelque projet de tour en copropriété. De nuit peut-être une fenêtre allumée par étage. Ça lui rappelle son propre secteur de la ville dans les années quatre-vingt, quand le quartier passait en coopératives de propriétaires. Des locataires qui ne peuvent pas ou ne veulent pas s'en aller. Des promoteurs que ça démange de démolir l'endroit, au comportement très désagréable.

Quand elle appelle à l'interphone, elle a l'impression que pendant dix minutes la moitié du quartier soudain rassemblée la dévisage et se moque, jusqu'à ce qu'un bruit perçant qui pourrait être n'importe quoi s'échappe du minuscule haut-parleur.

« C'est moi – Maxine. »

« Nnggahh ? »

Elle hurle son nom et essaye de voir à travers la saleté du verre. Pas de déclic, la porte demeure fermée. Finalement, au moment où elle tourne les talons pour s'en aller, voilà Windust qui ouvre.

« L'interphone ne marche pas, n'a jamais marché. »

« Merci pour l'info. »

« Voulais savoir combien de temps vous attendriez. »

Couloirs désolés, pas balayés et sous-éclairés, qui s'étirent sur plus long que les dimensions extérieures du bâtiment le laisseraient penser. Les murs luisent de manière malsaine dans des jaunes sordides et des verts altérés par la crasse, des couleurs de déchets médicaux... Ouverts

à toutes sortes de pénétrations en plus des squatteurs qui de temps en temps apparaissent en ligne de mire, comme des cibles dans un jeu avec tireur en vision subjective. La moquette a été retirée des couloirs. Les fuites ne sont pas réparées. La peinture part en lambeaux. Des ampoules fluorescentes dont les jours sont comptés émettent dans l'air un bourdonnement violacé.

D'après Windust, des chiens sauvages vivent au sous-sol et commencent à sortir au coucher du soleil, ils errent toute la nuit dans les couloirs. Amenés initialement pour faire fuir les derniers locataires, laissés sur place, livrés à leur propre sort dès que la facture de Alpo nourriture pour chiens a dépassé le budget de relogement.

À l'intérieur de l'appartement, Windust ne perd pas de temps. « Mets-toi par terre. » Dans une sorte d'accès de mauvaise humeur érotique, on dirait. Elle lui lance un regard.

« Maintenant. »

Ne devrait-elle pas dire : « Vous savez quoi, allez vous faire foutre, vous vous éclaterez plus », et décamper ? Non, au lieu de ça, docilité instantanée – elle se glisse à genoux. Vite fait, sans plus de discussion, non pas qu'un lit aurait été un meilleur choix, elle a rejoint les saletés de la carpette qui n'a pas vu d'aspirateur depuis des mois, visage plaqué au sol, cul en l'air, robe remontée, le fin collant taupe qui lui a pris facilement dix minutes avant qu'elle se décide chez Saks déchiré méthodiquement par les ongles pas-vraiment-manucurés de Windust, et sa bite est en elle avec si peu de difficultés qu'elle devait mouiller sans le savoir. Ses mains, des mains de meurtrier, s'agrippent violemment à elle par les hanches, exactement là où ça compte, exactement là où tout un ensemble diabolique de neurorécepteurs, dont elle n'avait jusqu'ici qu'à moitié conscience, attendaient d'être découverts et utilisés comme les boutons d'une commande de jeu... impossible pour elle de savoir si c'est lui qui bouge ou si c'est elle... distinction sur laquelle elle ne s'attardera que bien plus tard, bien sûr, voire jamais, cependant que dans certains cercles c'est considéré comme d'une grande importance...

Par terre, le nez au niveau d'une prise électrique, elle imagine un instant qu'elle peut voir une grande clarté d'énergie juste derrière les fentes parallèles. Quelque chose défile à la lisière de son champ de vision, de la taille d'une souris, et c'est Lester Traipse, l'âme timide et trompée de Lester, en quête d'un sanctuaire, abandonnée de tous, à

commencer par Maxine. Il se tient devant la prise, tend les mains devant lui, se fraye un passage en écartant l'une de l'autre les deux parois d'une fente comme pour en franchir le seuil, jette un coup d'œil derrière lui d'un air contrit, se glisse dans la clarté annihilante. Disparu.

Elle pousse un cri, mais ce n'est pas tout à fait en pensant à Lester.

Dans la lumière mélancolique, Maxine scrute le visage de Windust à la recherche d'une trace d'émotion. Pour un coup tiré vite fait, ce fut correct, même si bon dieu il devrait y avoir quelque chose de l'ordre d'un petit échange de regards, tout de même. D'un autre côté, au moins il a mis une capote – attends, attends, les réactions ado au grand bal du lycée ne sont déjà pas assez moches ? il faut en plus qu'elle passe ça par débit-crédit ?

À la fenêtre, en lieu et place du majestueux panorama de lumières, chacune illuminant un drame différent de la Grosse Pomme, c'est une vue modeste de petit immeuble, des citernes d'eau en équilibre comme d'antiques fusées sur des toits dont la dernière couche d'étanchéité fut appliquée par des ouvriers immigrés morts depuis des générations, la lumière des fenêtres filtrée par des dessus-de-lit cloués, des étagères remplies de livres de poche ravagés, l'arrière de téléviseurs, des stores tirés depuis des baux et jamais relevés.

Il y a une sorte de cuisine par ici, dont les placards, dans la tradition des adresses de complaisance, sont pleins d'ustensiles qu'un long défilé invisible et anonyme de représentants, d'experts et d'errants en tout genre a dû juger nécessaires pour venir à bout de leur séjour, les soirs où ils n'avaient pas la volonté, ou pas la permission de s'aventurer dans les rues... d'étranges formes de pâtes, des boîtes de conserve avec des images aux multichromies inhabituelles de produits alimentaires durs-à-identifier, des soupes aux noms imprononçables, des sortes d'amuse-gueule arborant des clauses de renonciation d'apparence officielle à l'endroit où l'on trouve habituellement les informations nutritionnelles. Dans le frigo, tout ce qu'elle voit c'est une betterave solitaire, posée insolemment, faudrait-il dire, dans une assiette. Il y a des suggestions de moisissure vert-bleu, visuellement intéressant, mais...

« Temps de boire un café ? »

« Ça va aller, il faut que je rentre. »

« Il y a école demain, bien sûr. Faudrait moi aussi que je passe un coup de fil à Dotty. »

« Dotty, qui serait... »

« Ma femme. »

Ha. Accompagné d'un regard à deux reprises adressé intérieurement à elle-même, sur le mode « Et alors ? ». Ce qui nous fait combien d'épouses, à présent, deux ? et qu'est-ce que ça peut te faire, Maxine ? Finalement la question sous-jacente : Il a délibérément attendu jusqu'à maintenant pour annoncer qu'il est marié ?

Windust a trouvé une boîte couverte de caractères japonais de ce qui semble être des amuse-gueule aux algues, dans lesquels il plonge à présent, avec toutes les apparences d'un bon appétit. Maxine observe, pas tout à fait écœurée, ou pas encore.

« Tu veux goûter un de ces trucs, c'est... spécial... Et, Maxine... Je ne suis pas tourneboulé. »

Tu parles d'un épanchement romantique. Pas tourneboulé, rendez-vous compte. Tourneboulé, faut voir, mais plutôt « tour de cochon », non ? Une bourrasque de vent intérieur échappant à tout repérage souffle aux narines de Maxine une odeur de 9:30 qui lui rappelle le toit du Deseret, et Lester Traipse à nouveau.

« Possible que je sois un peu distraite aujourd'hui », elle ne voit pas de mal à le mentionner, « il y a une affaire, techniquement pas mon rayon, mais ça me turlupine. Tu as peut-être vu aux infos. Un meurtre, Lester Traipse... »

Froid, froid, le client. « Qui ? »

« Ça s'est passé dans la rue en face de chez moi, au Deseret. Tu n'y aurais jamais mis les pieds par hasard ? Je veux dire, vu le grand intérêt que tu portes à Gabriel Ice, qui se trouve être en partie propriétaire de l'édifice. »

« Vraiment. »

Elle s'attendait à quoi, une confession du genre drame judiciaire ? Il sait que je sais, se dit-elle, donc assez bossé pour aujourd'hui.

Une fois dans le taxi jusqu'auquel il n'est pas descendu l'accompagner, et qui se dirige vers uptown : Non mais, est-elle tout juste capable de se demander, putain, qu'est-ce que je croyais ? Et le pire dans tout ça, ou bien veut-elle dire le mieux, c'est qu'il faudrait très peu de choses, elle est à deux doigts, vraiment, de se pencher en

avant, d'interrompre la foire d'empoigne dans la radio du taxi, et, d'une voix qui assurément tremblerait, de demander à être ramenée auprès du dangereux porteur de valises dans la pénombre sauvage de son squat, pour remettre ça.

Elle ne se résout à lire le dossier que Windust lui a remis que plus tard dans la soirée. Il y a soudain une flopée de corvées périphériques à effectuer, trier les éponges sous l'évier par tailles et par couleurs, faire tourner une cassette de nettoyage des têtes de lecture dans le magnétoscope, se plonger dans les menus de restos qui livrent à domicile, à la chasse aux trop nombreux doublons. Finalement elle s'empare du machin à l'aura punk-rock défraîchie. La couverture est vierge de tout titre, de tout logo, de tout signe distinctif. À l'intérieur elle trouve une sorte de mini-dossier dans lequel nous apprenons immédiatement que Gabriel Ice est juif, une information apparemment décisive aux yeux de celui qui a compilé ça, tout en continuant également à jouer un rôle clé dans le transfert illégal de millions de dollars US sur un compte à Dubai, contrôlé par le fonds de la Wahhabi Transreligious Friendship (WTF), laquelle, à en croire ce document tout du moins, est un grand argentier terroriste bien connu.

« Pourquoi », se demande le rapport sur un mode plaintif, « en tant que juif, Ice apporterait-il soutien et appui, avec une telle prodigalité, aux ennemis d'Israël ? » Au nombre des théories possibles figurent Simple Cupidité, Agence Double, Juif Qui-Se-Déteste.

Sur une douzaine de pages il y a une tentative de suivre l'argent à travers le montage *hawala* qu'Eric a découvert, qui commence avec la société d'import-export Bilhana Wa-ashifa de Bay Ridge, de là, via la refacturation de cargaisons à destination des US de halva, pistaches, essence de géranium, pois chiches, diverses sortes de ras el-hanout, et au départ des US de téléphones mobiles, lecteurs MP3, matériel électronique léger, DVD, vieux épisodes d'*Alerte à Malibu* en particulier – ces données, collectées par quelque comité de bras cassés, ignorant de tout, y compris des Principes Comptables Généralement Reconnus, l'ensemble dans un tel foutoir qu'au bout d'une demi-heure les globes oculaires de Maxine tournent dans des directions opposées et qu'elle ne sait pas du tout si le document vise l'autocongratulation ou s'il s'agit d'un aveu d'échec dissimulé sous une couche épaisse.

Toujours est-il qu'ils semblent être au courant du *hawala* – hé, super. Quoi d'autre ? La dernière page a pour titre « Recommandations en vue d'un passage à l'Action » et évoque la liste habituelle de sanctions à prendre envers hashslingrz, retrait des autorisations officielles accordées par les services de sécurité, poursuites judiciaires, annulation de contrats mirobolants, et une note de bas de page troublante : « Option X – Consulter le Manuel. » Manuel bien évidemment introuvable.

Pourquoi Windust voulait-il lui montrer ça ? La probabilité d'un piège continue de croître. Peu avant l'aube, la voilà dans une rediff en rêve d'*Une femme cherche son destin* (1942), où Paul Henreid, dans le rôle de « Jerry », et Bette Davis dans le rôle de « Charlotte » sont sur le point de faire une nouvelle pause-cigarette. Comme toujours, « Jerry » place avec sensualité deux cigarettes dans sa bouche et les allume toutes les deux, mais cette fois-ci, alors que « Charlotte » s'apprête à prendre la sienne, « Jerry » les garde toutes les deux entre ses lèvres, continue à tirer dessus, il rayonne plaisamment, et envoie d'énormes nuages de fumée, jusqu'à ce qu'il ne reste plus que deux mégots ramollis qui pendent à sa lèvre inférieure. En contrechamp, « Charlotte » semble de plus en plus angoissée. « Ah... ah bon... bien sûr si tu... » Maxine se réveille en criant, avec l'impression qu'il y a quelque chose avec elle dans le lit.

Après avoir récemment remarqué dans le marché du collector pour yuppies une crédulité quasi sans limites, un gang de faussaires du cigare a ouvert une échoppe sur la 30^e Ouest, et propose des cigares cubains « de contrebande » pour 20 \$ pièce, prix intéressant pour l'époque, ainsi qu'une gamme d'« antiquités rares », parmi lesquelles de prétendus articles de choix provenant de la collection privée de J.P. Morgan, des accessoires originaux mâchouillés sur les tournages cinématographiques de Groucho Marx et des incunables comme le premier cubain de Christophe Colomb, auquel Bartolomé de las Casas fait référence dans *Historia de las Indias*. Aussi incroyable que cela puisse paraître, ces faux se vendent tous au prix proposé, et un fonds spéculatif pilote verse à ces imposteurs des sommes gigantesques, qu'ils déduisent au titre de frais de déplacement et de représentation, pour toucher ce qu'on appellera, une fois que les médias s'en seront

emparés, des Pots-de-vin Faramineux. Un matin, deux jours plus tard, Maxine commence tout juste à se remettre à cette affaire aux perpétuels rebondissements quand Daytona entre en secouant la tête, les yeux rivés au sol et braqués sur la droite. Maxine se rappelle un atelier de neurolinguistique auquel elle a participé une fois à Atlantic City et fait remarquer : « Vous parlez encore toute seule. »

« Essayez pas de jouer à vos trucs de fantôme, hou-hou, avec moi, appel sur la ligne un. On va voir si vous arrivez à lui faire fermer son clapet. »

Installé sur son téléphone ces temps-ci, grâce à son beau-frère Avi, Maxine a un miraculeux analyseur de voix israélien dont l'algorithme est censé dire la différence entre mensonge « offensif » et « défensif », sans parler du Juste Pour Rigoler. Impossible de dire quel genre de numéro Windust a sorti à Daytona, mais ce qui le chiffonne aujourd'hui n'entre pas dans la catégorie « badin ».

« Tu as lu la documentation que je t'ai confiée ? »

Et pourquoi pas : J'ai passé un moment tellement formidable l'autre soir, je ne pense plus qu'à toi, un truc dans le genre ? Mets donc un terme sur-le-champ à cette putain de conversation. Au lieu de quoi, Mademoiselle Sympatoche : « J'étais déjà au courant de la majeure partie, mais merci. »

« Tu savais que Ice était juif. »

« Oui et Superman aussi, et alors, excuse-moi, on est revenus en 1943 ? C'est quoi cette obsession, à vous autres ? »

« Il a effectivement embauché ton beau-frère. »

« Et alors ? Tu veux dire : Ces juifs, faut tout le temps qu'ils restent collés les uns aux autres ? C'est ça ? »

« Le truc avec le Mossad – ce sont les alliés des Américains, mais uniquement jusqu'à un certain point. Ils coopèrent, et ils ne coopèrent pas. »

« Oui, Zen Juif, assez répandu, Al Jolson avec son maquillage “nègre”, et l'instant d'après il chante à la synagogue, tu t'en souviens de celle-là ? Permits-moi d'attirer ton attention sur *Les Grands Courants de la mystique juive* de Gershom Scholem, qui devrait éclaircir certaines questions que tu pourrais encore te poser, puis consens que je retourne à une journée de travail qui n'avance pas des masses avec des coups de fil comme celui-ci. Sauf si tu souhaitais, comme on dit, cracher le morceau... ? »

« Nous connaissons le montant des sommes que Ice a détournées, leur destination, nous sommes presque certains de leur destinataire. Mais pour l'instant nous n'arrivons pas à relier les fils entre eux. Tu as lu ces pages, tu vois comme tout est éparpillé. Nous avons besoin d'un enquêteur compétent en matière d'escroquerie pour établir les liens et mettre le tout en forme de manière à le faire remonter. »

« S'il te plaît, j'ai du mal, là, c'est putain de pas crédible, ton baratin. Es-tu en train de me dire que nulle part dans votre immense base de données vous ne pouvez trouver le contact d'un seul pipoteur professionnel ? C'est votre truc, ça, les gars, c'est votre fonds de commerce. » Tâche aussi de ne pas oublier, se rappelle à l'ordre Maxine, qu'indépendamment des considérations amoureuses, c'est le gus qui était présent lorsque Lester Traipse s'est fait dézinguer sous la piscine du Deseret.

« Oh, et à propos. » L'air de rien, avec la désinvolture d'un camion-poubelle. « Tu as entendu parler de l'École Civile des Hackers de Moscou ? »

« Non, hon-hon. »

« Selon certains de mes collègues, elle fut créée par le KGB, c'est encore un bras armé de l'espionnage russe, à son cahier des charges figure la destruction de l'Amérique par la cyberguerre. Tes deux nouveaux meilleurs amis Misha et Grisha en sont fraîchement diplômés, semble-t-il. »

Surveillance, d'accord, il faut s'attendre à des réflexes russophobes, et pourtant que se passe-t-il, là, non mais quelle *chutzpah*. « Ça te plaît pas que je sympathise avec les Russkofs. Excuse-moi, je croyais que tout le feuilleton Guerre Froide était terminé. On m'accuse d'intelligence avec la mafia, ou quoi ? »

« Ces temps-ci, la mafia et le gouvernement russes ont beaucoup d'intérêts en commun. Je te conseille juste de réfléchir un peu plus aux gens que tu fréquentes. »

« Pire qu'au lycée, je te jure, un rencard et ils sont persuadés que tu leur appartiens. »

Bip-bip exaspéré, plus personne au bout du fil.

L'attend chez elle dans la boîte à lettres une petite enveloppe matelassée qui porte le cachet de quelque part au fin fond des US. Un État commençant par un *M* peut-être. Elle pense tout d'abord que ça vient des enfants ou de Horst, mais il n'y a pas de message, juste un DVD dans une pochette plastique.

Elle introduit le disque dans le lecteur, et abruptement à l'écran apparaît la vue au cadrage incliné d'un dessus de toit, quelque part à l'extrémité du West Side, avec le fleuve et le New Jersey en arrière-plan. Lumière du petit matin. Un time-code incrusté indique 7:02:00 AM, environ une semaine plus tôt, figé un moment avant de commencer à défiler. La piste sonore est saturée de bruits hachés, sirènes d'ambulance au loin, ramassage des poubelles dans la rue, un hélicoptère de passage ou peut-être immobile en l'air. Les images sont prises soit de derrière soit de l'intérieur de l'espèce de structure à laquelle est fixée la citerne d'eau du bâtiment. Dehors sur le toit se tiennent deux hommes avec un lance-missiles sol-air, peut-être un Stinger, et un troisième qui passe le plus clair de son temps à hurler dans un téléphone cellulaire équipé d'une longue antenne fouet.

Il y a des intervalles pendant lesquels il ne se produit pas grand-chose. Le dialogue n'est pas très distinct, mais c'est en anglais, les accents pas particulièrement locaux, de quelque part entre les côtes. Reg (ce ne peut être que Reg) est revenu à son ancien credo je-zoomedonc-je-suis, repère tous les avions de ligne qui apparaissent dans le ciel avant de revenir chaque fois au rituel de l'attente sur le toit.

Sur le coup de 8 h 30, remarquant du mouvement sur le toit d'un autre immeuble proche, la caméra panote dans cette direction et zoome sur une silhouette armée d'un fusil d'assaut AR15, qui maintenant installe un bipied, se met à terre en position de tir, se relève, retire le bipied, s'avance jusqu'au parapet du toit dont il se sert

de support de remplacement, il se décale comme ça et teste diverses positions jusqu'à trouver celle qui lui convient. Ses uniques cibles semblent être les gars au Stinger. Encore plus intéressant, il ne fait pas d'effort de dissimulation, comme si les gars au Stinger savaient très bien qu'il était là, et que ça n'allait rien changer à leurs plans.

Peu après, le type au portable montre un point dans le ciel et c'est le branle-bas de combat, l'équipe repère et identifie sa cible, qui ressemble à un Boeing 767 se dirigeant vers le sud. Ils suivent la trajectoire de l'avion et font comme s'ils s'apprêtaient à tirer, mais ils ne tirent pas. L'avion poursuit sa course, disparaît bientôt derrière des bâtiments. Le gars au téléphone lance : « OK, on plie », et la bande récupère le matériel et tous quittent le toit. Le tireur sur l'autre toit s'est éclipsé lui aussi. Il y a le bruit du vent et un bref instant de silence venu d'en bas.

Maxine appelle March Kelleher au téléphone. « March, vous pouvez montrer des images vidéo sur votre weblog ? »

« Bien sûr, si la bande passante le permet. Tu as une drôle de voix, trouvé quelque chose d'intéressant ? »

« Quelque chose que vous devriez voir. »

« Viens donc à la maison. »

March habite à quelques blocs, entre Columbus et Amsterdam, une rue transversale dont Maxine ne se rappelle pas à quand remonte la dernière fois qu'elle y a mis les pieds. Si tant est qu'elle y ait un jour mis les pieds. Un pressing, un restaurant indien qu'elle n'avait jamais remarqué. Ce vieux quartier *boricua* survit, éraflé et souillé, tout s'est déplacé vers les intérieurs, c'en est fini, ses textes originaux étant constamment écrasés et réécrits – les gangs des années cinquante, le trafic de drogue il y a vingt ans, tout sombre publiquement dans l'indifférence yuppie, tandis que la construction de tours d'habitation, qu'aucun doute n'effleure, poursuit sa marche vers le nord. Un beau jour, d'ici peu, tout ceci sera midtown, car l'un après l'autre les tristes bâtiments de briques sombres, les logements sociaux Section 8, les vieux immeubles miniatures aux noms anglo tape-à-l'œil, aux colonnes classiques qui flanquent les étroits perrons, avec les ouvertures en arche des fenêtres et les échelles d'incendie en fer forgé si vite rouillées, sont démolis, repoussés par les bulldozers dans la décharge de la mémoire défaillante.

L'immeuble de March, le St. Arnold, est un intrus. De taille

moyenne, dans un pâté de maisons de grès brun datant d'avant guerre, il a l'allure sciemment minable que Maxine a appris à associer aux changements fréquents de propriétaires. Aujourd'hui une camionnette de déménagement d'une entreprise de seconde zone est garée devant l'entrée, des peintres et des plâtriers s'activent dans le hall, un panneau Hors Service est fixé sur la porte de l'un des ascenseurs. Maxine s'attire un nombre supérieur à d'habitude de gros yeux ronds suspicieux avant d'être autorisée à monter dans l'ascenseur qui fonctionne. Un service de sécurité aussi vigilant pourrait bien sûr être aussi la conséquence d'un nombre suffisant de locataires qui tremperaient dans des activités louches et verseraient des pots-de-vin au personnel.

March porte des pantoufles fantaisie en forme de requin, avec des puces sonores dans les talons, si bien que lorsqu'elle se déplace, on entend la musique du générique d'ouverture des *Dents de la mer* (1975). « Où est-ce que je peux trouver les mêmes, peu importe le prix, je les ferai passer en frais professionnels. »

« Je demanderai à mon petit-fils, il les a achetées avec son argent de poche – l'argent de Ice, mais je me dis que s'il a transité par le même, alors peut-être il est suffisamment blanchi. »

Elles vont dans la cuisine, vieux carrelage provençal et table en pin brut, où elles peuvent s'installer toutes les deux et avoir encore de la place pour l'ordinateur de March, une pile de livres et une cafetière. « Voici mon bureau. Alors de quoi s'agit-il ? »

« Pas sûre. Si c'est ce que ça a l'air d'être, alors il devrait y avoir un panneau Attention Radiations. »

Elles visionnent le disque, March comprend la situation dès le premier photogramme et marmonne « Oh la vache », gigote sur sa chaise et fronce les sourcils jusqu'à ce qu'apparaisse le gars au fusil, alors elle se penche en avant, absorbée, et renverse un peu de café sur l'exemplaire au prix excessif du *Guardian* de ce matin. « Putain j'y crois pas. » Une fois la scène terminée : « Ma foi. » Elle sert du café. « Qui a filmé ça ? »

« Reg Despard, un documentariste que je connais et qui tournait un sujet sur hashslingrz — »

« Oh je me souviens de Reg, on s'est rencontrés pendant le blizzard de 96, au World Trade Center, il y avait une grève des concierges, toutes sortes de trucs bizarres ont eu lieu, des secrets, des pots-de-vin.

À la fin, on a eu l'impression d'être des anciens combattants. On avait passé un marché, s'il filait un truc intéressant, j'avais le droit d'être la première à le poster sur mon weblog. À condition d'avoir assez de bande passante. On s'est perdus de vue, mais les sales coups finissent toujours par vous revenir à la figure. Est-ce qu'il te semble ce qu'il me semble ? »

« Quelqu'un manque de descendre un avion, change d'avis à la dernière minute. »

« Ou alors c'est une répétition. Quelqu'un a *l'intention* de descendre un avion. Disons quelqu'un du secteur privé, qui travaille pour le régime US actuel. »

« Pourquoi iraient-ils — »

Les Irlandais n'ont pas la réputation de se balancer en silence comme les juifs pendant la prière, cependant March semble un instant prise d'un tel mouvement. « Bon, avant tout, c'est peut-être un docu bidouillé, ou un piège. Supposons que je sois le *Washington Post*, d'accord ? »

« D'accord. » Maxine approche les mains du visage de March et fait mine de tourner des pages.

« Non. Non, je voulais dire comme dans le film sur le Watergate... ? Journalisme responsable, tout ça. D'abord, ce disque est une copie, hein ? Donc l'original de Reg a pu être tripatouillé de tout un tas de façons. Le time-code peut être un faux. »

« Qui est-ce qui irait bidonner ça, à votre avis ? »

March hausse les épaules. « Quelqu'un qui veut que ça chauffe pour le cul de Bush, si tant est que "Bush" et "cul" soit une distinction que tu fasses... Ou peut-être est-ce un des sbires de Bush qui joue la carte victime, en essayant de coincer quelqu'un qui veut coincer Bush — »

« Bon, supposez que ce soit une sorte de répétition générale. Qui est le tireur d'élite là-bas, sur l'autre toit ? »

« La garantie que l'action sera menée à son terme... »

« Et à l'autre bout de ce téléphone dans lequel braille ce type ? »

« Excuse-moi, tu sais déjà ce que je pense. Ces mecs au Stinger parlaient en anglais, à mon avis ce sont des gens du privé, parce que c'est l'idéologie des Républicains, dès que c'est possible, privatisez ! – et quand les labos des services secrets auront nettoyé la bande pour qu'on entende distinctement le dialogue et qu'il sera retranscrit,

ces mercenaires seront grave dans la merde de ne pas avoir assez inspecté le toit. Comment Reg te l'a-t-il fait parvenir, si je peux me permettre de te poser la question ? »

« Me l'a balancé sans me demander mon avis. »

« Comment sais-tu que c'est Reg qui l'a envoyé ? C'est peut-être la CIA. »

« D'accord March, tout ça c'est du pipeau, je suis venue ici uniquement pour vous faire perdre votre temps. Qu'est-ce que vous conseillez de faire, se tourner les pouces ? »

« Non, on localise ce toit, pour commencer. » Elles épluchent de nouveau les images. « D'accord, voilà le fleuve... là c'est le New Jersey. »

« Pas Hoboken. Pas de pont, donc c'est au sud de Fort Lee — »

« Attends, arrête-toi ici. C'est la marina Port Imperial. Sid y accoste parfois. »

« March, je déteste avoir à dire ça, je ne suis jamais montée là-haut, mais j'ai le sale pressentiment que ce toit, c'est... »

« Ne le dis pas. »

«... c'est le putain de... »

« Maxi... ? »

« Deseret. »

March scrute l'écran en plissant les yeux. « Difficile à dire, aucun de ces points de vue n'est assez net. Ça pourrait être n'importe quel bâtiment parmi une douzaine sur ce tronçon de Broadway. »

« Reg a filmé l'endroit sous toutes les coutures. Faites-moi confiance, c'est de là que ça a été tourné. Je le sais, c'est tout. »

March, avec précaution, comme à une cinglée : « C'est peut-être parce que tu veux que ce soit le Deseret ? »

« Parce que... ? »

« C'est là qu'ils ont retrouvé Lester Traipse. Tu veux peut-être croire qu'il y a un rapport. »

« Peut-être qu'il y en a un, March, toute ma vie cet endroit m'a fait faire des mauvais rêves, et eux j'ai appris à leur faire confiance. »

« Devrait pas être trop difficile de vérifier que c'est le même toit. »

« Je suis une habituée du monte-charge là-bas, je vais vous dégoter une invite pour la piscine, ensuite on trouvera un moyen d'arriver au toit. »

Après avoir parcouru un dédale de couloirs oubliés et d'escaliers de secours, elles émergent au grand air, tout en haut, près d'une passerelle entre deux parties du bâtiment, l'idéal pour aventuriers adolescents, amants clandestins, malfaiteurs nantis en cavale, et empruntent ce passage vertigineux jusqu'à une volée de marches en métal qui leur donnent enfin accès au toit, en plein vent au-dessus de la ville.

« Gaffe », March en se cachant derrière un conduit d'évacuation.
« Des messieurs avec accessoires métal. »

Maxine s'accroupit à côté d'elle. « Ouais, j'ai leur album, je crois. »

« C'est encore l'équipe au missile ? C'est quoi tout ce bazar qu'ils transbahutent ? »

« Ça ne ressemble pas à des Stinger. Ce ne serait pas plus facile d'aller tout simplement les voir et de leur demander ? »

« Suis-je ton mari, sommes-nous dans une station-service ? Alors vas-y, si ça te fait plaisir. »

À peine se sont-elles relevées qu'un autre groupe sort de l'ascenseur.

« Attends », March en inclinant ses lunettes, « Je la connais elle, c'est Beverly, de l'Association des Locataires. »

« March ! » Un salut de la main trop vigoureux pour ne pas être assisté par une drogue prescrite sur ordonnance. « Content que tu sois là. »

« Bev, quoi de beau ? »

« Une fois de plus ces enfoirés du conseil de la co-op. Dans le dos de tout le monde, ils ont loué un espace ici à une boîte de téléphonie mobile. Ces types », en montrant les ouvriers, « essayent d'installer des antennes hyperfréquences pour irradier le quartier. Si quelqu'un ne les arrête pas, on va tous se retrouver avec des cerveaux fluo. »

« Je suis avec vous, Bev. »

« March, um... »

« Allons, Maxi, tu es solidaire oui ou non ? c'est aussi ton quartier. »

« OK, pour un petit moment, mais ça fait un plan culpabilisation de plus que vous me devrez. »

Le « petit moment » évidemment signifie que Maxine est coincée sur le toit le reste de la journée. Chaque fois qu'elle est sur le point de

s'en aller, une nouvelle mini-crise éclate, avec des installateurs, des responsables, l'administration du bâtiment, ensuite Eyewitness News débarque, tourne quelques images, puis d'autres avocats, des grévistes qui ont fait la grasse matinée, des flâneurs, des chercheurs de sensations fortes apparaissent et disparaissent en une incessante dérive, chacun avec son avis sur la question.

Dans ce coin flottant de l'après-midi où il est trop décourageant ne serait-ce que de regarder une horloge, March, comme si elle se souvenait soudain d'être montée là-haut en quête d'indices, s'accroupit pour ramasser une espèce de capsule filetée, d'un gris érodé, diamètre deux pouces, deux pouces et demi, quelques pêtes ici et là, une espèce d'inscription un peu effacée au marqueur. Maxine ausculte l'objet.

« C'est quoi, de l'arabe ? »

« Un côté militaire, non ? »

« Vous croyez... »

« Écoute... est-ce que ça t'ennuie qu'on montre ça à Igor ? Comme un pressentiment. »

« Igor pourrait bien être une espèce de cerveau criminel, ça ne vous gêne pas ? »

« Tu te souviens de Kriechman, le salopard de proprio ? »

« Bien sûr. Première fois qu'on s'est rencontrées, vous faisiez un blocus contre lui. »

« À un moment donné, à peu près deux ans plus tard, raisons commerciales très certainement, Igor l'a pris en grippe, il est monté à Pound Ridge, a introduit des piranhas dans la piscine du docteur. »

« Et ils sont tous devenus meilleurs amis pour la vie ? »

« Le message est passé, le toubib a cessé ses simagrées, a arrêté ses manigances et depuis il se montre des plus courtois. Donc j'en suis venue à considérer Igor comme un mafieux bienveillant pour qui l'immobilier n'est qu'une activité périphérique. »

Le rendez-vous a lieu dans la ZiL qui circule dans Manhattan, allant d'une affaire louche à une autre.

« Sûr, ça ramène années en arrière, pièce de lance-missiles Stinger. Bouchon réceptacle liquide refroidissement batterie. »

« On vous tirait dessus avec des Stinger », a la gentillesse de faire remarquer March.

« Moi, mes amis, pas attaque personnelle. Après Afghanistan, Stinger restés là-bas avec moudjahidin, vendus au marché noir, beaucoup rachetés par CIA. J'ai arrangé quelques transactions, CIA dépensait sans compter, ça montait jusqu'à 150 000 dollars pièce. »

« C'était il y a longtemps », dit Maxine. « Est-ce qu'il y en a encore en circulation des comme ça ? »

« Plein. Dans monde entier, peut-être 60, 70 000 unités, plus contrefaçons chinoises... Pas des masses aux US, d'où intérêt celle-ci. Vous embête pas que je demande – vous avez trouvé elle où ? »

March et Maxine échangent un coup d'œil. « Au point où on en est », lâche Maxine.

« En fait, la dernière fois que quelqu'un a dit ça... »

« Vous savez que vous voulez me dire », Igor radieux.

Elles le lui disent, et lui livrent aussi un rapide synopsis du DVD. « Et qui fait vidéo ? »

Il se trouve que Reg et Igor ont aussi été en affaire. Ils se sont rencontrés à Moscou à peu près au pic de la folie d'adoption de bébés russes aux US, à l'époque Reg filmait des beaux bébés pour aider les pédiatres aux États-Unis à conseiller les parents potentiels. En raison des risques d'escroquerie, l'idée était de ne pas avoir seulement des images de bambins assis posant pour des gros plans, mais de les mettre en situation, de leur faire attraper des objets, qu'ils tangent ou qu'ils rampent, ce qui impliquait un minimum de direction d'acteur de la part de Reg, ou du moins un certain talent de rassembleur de troupeau. « Jeune homme très sympathique. Grand amateur cinéma russe. Toujours au marché Gorbushka à acheter kilos de DVD, *piratsvo*, bien sûr, mais pas films Hollywood, que des Russes – Tarkovsky, Dziga Vertov, *Dame au petit chien*, sans parler plus grand film animé jamais réalisé, *Yozhic v Tumane* (1975). »

Maxine entend des reniflements spasmodiques et regarde sur le siège avant où Misha et Grisha ont les yeux humides, la lippe inférieure tremblante. « Ils, euh, aiment celui-là aussi ? »

Igor secoue la tête avec impatience. « Ça parle de hérissons, Russes ont un faible, va savoir pourquoi. »

« Ce qui est écrit sur le couvercle de la batterie, ça dit quoi, vous arrivez à lire ? »

« Du pachtou, "Dieu est grand", peut-être officiel, peut-être falsification CIA pour ressembler à moudjahidin pour masquer

entourloupe à eux. »

« Eh bien, puisque vous abordez le sujet, il y a une autre... »

« Laissez-moi lire dans votre esprit. Couteau Spetsnaz, c'est ça ? »

« Avec la lame volante, qui a dit-on coûté la vie à Lester Traipse — »

« Pauvre Lester. » Un étrange mélange de compassion et d'avertissement sur son visage.

« Euh-ho. » Encore une autre relation, là, on dirait. « L'histoire de la lame c'est un coup fourré, j'imagine. »

« Spetsnaz envoient pas lames à travers air dans individus, Spetsnaz lancent lames. Couteau balistique c'est arme pour *chainik*, qui sait pas lancer, trouille de s'approcher, veut éviter bruit coup de feu. Et » en faisant semblant d'hésiter « lame trouvée sur Lester, OK, cousin éloigné à moi travaille downtown à Police Plaza, il a vu elle dans salle pièces à conviction, devinez quoi. Putain de *podyobka*, complètement, même pas lame Ostmark, peut-être chinoise, peut-être encore moins bonne qualité. Espérons un jour je vous dirai plus, mais c'est pas ce que Pierrafeu appellent Comme au bon vieux temps. Trop de vengeance à s'occuper dans immédiat. »

« Tout ce dont vous souhaiterez nous faire part, bien sûr, Igor. Entre-temps, que sommes-nous censées faire de l'autre arme ? L'arme high-tech sur le toit ? Supposez qu'une date et une heure soient déjà arrêtées... ? »

« Vous ennue pas que je regarde DVD ? Simple nostalgie, vous comprenez. »

Cornelia passe un coup de fil et, conformément à ses menaces antérieures, veut aller faire du shopping. Maxine s'attend à Bergdorf's ou Saks, mais au lieu de cela Cornelia la fait monter dans un taxi et les voilà parties en direction du Bronx. « J'ai toujours voulu faire mes emplettes à Loehmann's », explique Cornelia.

« Mais ils ne vous laissent jamais entrer parce que vous... devez être accompagnée de quelqu'un de juif ? »

« Je vous offense. »

« Ce n'est pas une attaque personnelle. Petite page d'histoire, c'est tout. Vous réalisez, j'espère, que ce n'est pas le légendaire Loehmann's. Celui-là a déménagé, quand était-ce, je ne sais pas, à la fin des années quatre-vingt... ? »

À l'époque où Maxine et Heidi étaient petites, le magasin se trouvait encore sur Fordham Road, et une fois par mois à peu près leurs mères les y emmenaient pour qu'elles apprennent le shopping. Loehmann's à cette époque pratiquait la politique du ni-échangé-ni-remboursé, aussi fallait-il que ce soit bonne pioche au premier coup. On y faisait ses classes. On y acquérait discipline et réflexes. À voir Heidi en action, on aurait juré qu'elle avait été une superstar de la confection dans une vie antérieure. « J'ai l'impression d'être bizarrement dans mon élément, que là je suis vraiment moi, je ne peux pas l'expliquer. »

« Moi je peux », disait Maxine, « tu es une acheteuse compulsive. »

Pour Maxine c'était moins cosmique. La cabine d'essayage manquait singulièrement d'intimité, elle était « communautaire », comme les gens aimaient à la qualifier, peuplée de femmes à divers stades de déshabillage et d'attitude, essayant des vêtements dont une bonne moitié n'allait pas, ce qui ne les empêchait pas de prodiguer des conseils de mode gratuits à quiconque semblait en avoir besoin,

autrement dit tout le monde. Comme les vestiaires du lycée Julia Richman, la jalousie et la paranoïa en moins. Et voilà maintenant que cette WASP à perles veut la replonger dans tout ça ?

Le nouveau Loehmann's a rouvert plus au nord, à l'emplacement d'une ancienne patinoire, semble-t-il, presque à Riverdale, adossé aux vrombissements de la voie rapide du Deegan, et Maxine doit se retenir pour ne pas pousser un cri en reconnaissant les lieux – les mêmes travées sans fin de vêtements entassés et palpés, la même vieille Arrière-Salle fameuse également, remplie, parie-t-elle, des mêmes erreurs d'acheteurs et des mêmes robes de bal tout droit sorties d'histoires d'horreur, aux paillettes répandues partout. Cornelia, en revanche, à la seconde où elle entre dans le magasin, est sous le charme. « Oh, Maxi ! J'adore ! »

« Oui, eh bien... »

« Je vous retrouve aux caisses, disons vers treize heures, on ira déjeuner, d'accord ? » Cornelia déjà s'enfonce dans les miasmes de cette espèce de produit à base de formol dont les détaillants enduisent les vêtements pour qu'ils aient cette odeur, et Maxine, pas vraiment claustrophobe mais supportant mal les retours-en-arrière, ressort du magasin, flâne un peu dans les rues, au moins pour voir de quoi il retourne, et se souvient alors qu'en remontant un peu le Deegan, juste au-delà de la limite de Yonkers, il y a Sensibility, le stand de tir pour femmes, auquel elle a envoyé il y a peu sa cotisation annuelle, et que pour cette excursion à Loehmann's elle a pensé à prendre son Beretta.

Hé. Cornelia va en avoir pour des plombs. Maxine trouve un taxi dont sort un client, et vingt minutes plus tard la voilà dans l'enceinte de Sensibility, et bientôt sur la ligne de tir, avec une paire de lunettes protectrices, des bouchons d'oreilles, un casque antibruit, un gobelet de supérette rempli de munitions, à lourder des bastos. Le *gamer* peut bien avoir ses zombies, Yan Solo ses chasseurs TIE, Elmer Fudd son insaisissable lapin, pour Maxine ça a toujours été la silhouette iconique sur cible en carton connue des flics comme étant Le Voyou, ici rendu en fuchsia et vert optique. Il a l'air d'un délinquant juvénile vieillissant, avec une coupe de cheveux lustrée du pic des années cinquante, une mine renfrognée, et peut-être un plissement d'yeux de myope. Aujourd'hui, bien que la cible soit tout au fond, éloignée à la distance maximale, elle arrive à lui placer de jolis groupés dans la tête, la poitrine, et, eh bien oui, la région de la bite – ce qui jadis a pu

faire question, mais au bout d'un certain temps Maxine a estimé que le nombre de plis de pantalon que l'illustrateur fait partir en étoile de l'entrejambe sur la cible pouvait être compris comme une invitation à viser aussi cette zone. Elle passe un certain temps à s'entraîner aux doubles taps. Se convainc brièvement – juste histoire de rigoler, hein – que c'est sur Windust qu'elle tire.

Dans le hall, en sortant, elle appelle un taxi depuis la cabine téléphonique lorsque voilà-t'y pas qu'elle croise son ancien acolyte en cambriolage de cave, Randy, vu pour la dernière fois sur le parking du phare de Montauk. Il a l'air un brin soucieux aujourd'hui. Ils se retirent jusqu'à un canapé sous un poster grand comme une peinture murale, une image extraite du début du film *La Lettre* (1940), où Bette Davis fait mine de tirer six balles sur un « David Newell » qui n'a pas obtenu de crédit au générique mais cependant n'est peut-être pas resté sans remerciements.

« Devinez quoi, Ice ce fils de pute... ? A suspendu mon accès à sa baraque. Y a quelqu'un qu'a dû faire l'inventaire des bouteilles. Chopé mes plaques minéralogiques grâce à la vidéosurveillance. »

« La poisse. Pas de poursuites, j'espère. »

« Pas pour l'instant. Je vais vous dire, je suis bien content de plus avoir à remettre les pieds là-bas. J'ai entendu parler de trucs bizarres dernièrement. » D'étranges lumières au milieu de la nuit, des visiteurs avec de drôles de regards, des chèques refusés qui reviennent couverts d'écritures illisibles. « Des équipes de tournage qui déboulent d'un coup à Montauk, envoyées par les chaînes du paranormal. Les flics font toutes sortes d'heures sup', enquêtent sur de mystérieux incidents, dont l'incendie chez Bruno et Shae. J'imagine que vous avez eu des nouvelles du vieux Westchester Willy depuis le temps ? »

« En cavale, aux dernières nouvelles. »

« Il est dans l'Utah. »

« Quoi ? »

« Z'y sont tous les trois, j'ai reçu une lettre par la poste hier, ils se marient. Les uns aux autres. »

« Ils ne se sont pas juste taillés, ils se sont enfuis ensemble ? »

« Tenez, zyeutez-moi ça. » Une carte en relief avec des fleurs, des cloches de noces, des cupidons, une police de caractères hippie-pas-si-facile-à-décrypter.

Maxine, commençant à avoir la nausée, lit aussi loin que

nécessaire. « C'est une invitation à la fête donnée en *l'honneur de la future mariée*, Randy ? C'est légal dans l'Utah que trois personnes se marient ensemble ? »

« Probablement pas, mais vous savez comment c'est, vous rencontrez quelqu'un dans un bar, le niveau de la connerie commence à monter, et faut pas attendre bien longtemps avec ces mêmes dingos et fougueux, ils sautent dans le bahut et filent là-bas. »

« Vous avez, euh, l'intention d'assister à cette petite sauterie ? »

« C'est déjà bien assez dur de savoir quoi leur offrir. Un ensemble de trois peignoirs de bain aux inscriptions brodées Lui, Lui, Elle ? Un vanity-case pour triple lavabo ? »

« Une batterie de cuisine avec trente ustensiles ? »

« Bah voilà. Ils doivent avoir un mandat fédéral au cul, vous pourriez empocher vite fait un peu de pépettes, vous sautez dans l'avion, je pourrais peut-être vous accompagner si vous avez b'soin de gros bras. »

« Je ne suis pas chasseuse de primes, Randy. Juste une comptable un peu surprise que la relation ait continué plus de dix minutes dès lors que le fric s'est tari. En fait, je trouve ça plutôt mignon. Je dois être en train de me transformer en ma mère. »

« Ouais, c'est quelque chose que Shae et Bruno se soient décarcassés pour le vieux Willy comme ça. On devient un peu amer rapport à la nature humaine, et puis voilà, les gens vous étonnent. »

« Ou, dans la branche où j'évolue », Maxine se rappelle à elle-même plus qu'à l'intention de Randy, « les gens vous étonnent, et ensuite au bout d'un moment vous devenez amer. »

Elle est de retour à Loehmann's pile-poil quand Cornelia émerge de l'Arrière-Salle où la foule des femmes agresse des rangées de vêtements soldés, scrutant avec méfiance les étiquettes de grands couturiers, cherchant conseil via téléphone portable auprès de leurs filles adolescentes qui font du zéro. Maxine reconnaît chez Cornelia les premiers symptômes du SINGLÉ, le Syndrome de l'Inventaire Notoirement Grisant et Légèrement Époustouflant.

« Vous êtes affamée, allons casser la croûte avant que vous ne tombiez dans les pommes », et les voilà parties en quête d'un endroit où déjeuner. Dans l'ancien secteur de Fordham Road, tel que Maxine s'en souvient, on pouvait au moins trouver un *knish* correct dans le quartier, boire un fameux *egg cream*. Par ici il y a un Domino's Pizza,

un McDonald's, et Bagels 'n' Blintzes, un délicatessen peut-être juif pour de faux, et c'est bien sûr là et nulle part ailleurs que Cornelia veut absolument aller déjeuner, pour en avoir entendu parler dans quelque bulletin de l'assoce locale féminine d'aide à la communauté, elles sont bientôt installées dans un box, cernées par la pleine benne des achats de Cornelia, pour lesquels « impulsifs » est sans doute un terme trop gentil.

Au moins ce n'est pas dans un salon de thé pour dames de midtown. La serveuse, Lynda, est une ancienne combattante classique du *deli*, à qui il ne faut guère que Cornelia rebatte les oreilles plus de deux secondes avant qu'elle commence à grommeler : « Elle me prend pour la bonne du rez-de-chaussée », Cornelia entre-temps mettant un point d'honneur à réclamer du pain de seigle « juif » pour son spécial dinde-pastrami-rosbif. Le sandwich arrive, « Et vous êtes bien certaine que c'est du pain de seigle *juif*. »

« Je vais lui demander. Bonjour ! » Tenant le sandwich à hauteur de sa figure. « Tu es juif ? La cliente veut savoir avant de te manger. Quoi ? Non c'est un casse-dalle goy, mais ils n'ont pas de casher alors peut-être qu'à la place ils font ça, envoyer des piques-piques-piques », ainsi de suite.

Maxine fait découvrir à Cornelia le Dr Brown's Cel-Ray, lui en sert dans un verre. « Tenez, du champagne juif. »

« Intéressant, un petit côté demi-sec – excusez-moi, oh Lynda... ? En auriez-vous en un peu plus sec, du brut peut-être... ? »

« Sh-shh », fait Maxine, cependant que Lynda, reconnaissant là une jovialité toute WASP, l'ignore.

Durant le caquetage du déjeuner, Maxine a droit à un topo exhaustif sur le mariage de Slagiatt. Bien que l'attirance fût perverse et immédiate, Cornelia et Rocky, semble-t-il, tombèrent moins amoureux qu'ils ne trébuchèrent dans une classique *folie à deux* new-yorkaise – elle, charmée à la perspective d'entrer par le mariage dans une Famille Immigrante, avide d'Âme Méditerranéenne, d'une cuisine sans pareille, d'une vie croquée à pleines dents, désinhibée, riche en activités sexuelles italiennes quasi inimaginables, lui de son côté pressé d'être initié aux Mystères de la Grande Classe, aux secrets de l'élégance vestimentaire, de l'apparence irréprochable et de la repartie distinguée, plus une quantité illimitée d'argent de famille pour cautionner des emprunts sans avoir à trop s'inquiéter des

remboursements, du moins pas comme il y était habitué.

Quelle ne fut pas leur déconvenue à l'un et à l'autre lorsqu'ils apprirent ce qu'il en était réellement. Loin de la dynastie aristocratique façon Channel 13 à laquelle il s'attendait, Rocky découvrit avec les Thrubwell une tribu de parvenus se curant le nez, avec un sens de la mode et un art de la conversation dignes d'enfants élevés par des loups, à la tête d'une fortune collective à peine existante aux yeux de Dun & Bradstreet. Cornelia quant à elle ne fut pas moins abasourdie d'apprendre que les Slagiatti, dont la plupart étaient implantés le long d'un archipel suburbain bien à l'est de la frontière de Nassau, et pour qui ce qui ressemblait le plus à un festin italien c'était de commander chez Pizza Hut, n'étaient pas « des chauds », y compris entre eux, menant les enfants, par exemple, non pas à coups de sympathiques hurlements et torgnoles comme on aurait pu s'y attendre après une adolescence passée au Thalia à regarder des films néo-réalistes, mais par un regard furieux, froid, silencieux, pathologique en fait, il faut bien le dire.

Dès leur lune de miel à Hawaï, Rocky et Cornelia échangèrent des regards du type : Qu'est-ce-qu'on-vient-de-faire ? Mais c'était le paradis là-bas, avec les ukulélés en guise de harpes, et parfois le paradis a du bon. Un soir, tandis qu'ils admiraient un coucher de soleil post-coïtal, « les nanas WASP », déclara Rocky, une pointe d'adoration dans sa voix palpitante. « Ma foi. »

« Nous sommes des femmes dangereuses. Nous avons notre propre syndicat du crime, tu sais. »

« Hein ? »

« La Meufia. »

Une sorte de clarté compatissante s'imposa, et se développa. Cornelia continua à insister de manière théâtrale pour dire que chez les Thrubwell l'essentiel du bottin mondain était plutôt trop bigrement ethnique et arriviste, et Rocky continua à chanter *Donna non vidi mai* en la reluquant sous la douche, souvent en mangeant une part de pizza à la sicilienne. Mais au fur et à mesure qu'ils se rapprochèrent, ils en vinrent aussi à découvrir à qui ils croyaient faire avaler ça.

« Votre mari a tendance à partir dans d'autres dimensions », suppose Maxine.

« Dans le quartier coréen on l'appelle "4D". Il est télépathe, aussi, à propos. Il pense que vous avez des ennuis en ce moment, mais il est

réticent à l'idée de "s'immiscer", comme il dit. » Cornelia dans un de ces numéros de sourcils WASP, sans doute génétique, compassion avec un sous-entendu du type De-grâce-pas-encore-se-coltiner-un-loser...

Toutefois, aussi impromptue soit-elle, une mitzvah potentielle est à considérer. « Je ne vais pas tourner autour du pot, il y a une vidéo sur laquelle je suis tombée. Je ne devrais même pas me demander à quel point il faut s'inquiéter, si ce n'est que c'est politique de la pire manière, peut-être international, et je crois en être arrivée au point où un conseil me serait bien utile. »

Réponse de Cornelia sans que Maxine décèle la moindre hésitation : « Dans ce cas il faut que vous contactiez Chandler Platt, c'est un génie pour ce qui est d'arranger les coups, et il est vraiment gentil. »

Ce qui déclenche une sonnerie façon jeu télévisé, car si Maxine ne s'abuse, elle a déjà croisé ce loustic de Platt, un cador de la communauté financière, combinard notoire réputé pour avoir ses entrées dans la haute, doté d'un sens de son propre intérêt bien compris, aussi finement calibré qu'une carte d'artillerie. Au fil des ans ils se sont rencontrés lors de diverses réceptions à la confluence de la largesse East Side et de la culpabilité West Side, et cela lui revient à présent, il est même possible que Chandler lui ait brièvement effleuré un nichon, plus un réflexe qu'autre chose, ce qui arrive quand on se croise comme ça dans les vestiaires, nulle intention de nuire. Elle doute même qu'il s'en souvienne.

Et puis bon, il y a combinard et combinard. « Le génie de ce monsieur – s'étend-il à l'art de savoir fermer son bec ? »

« Ah. *One cannoli hope*, comme dit toujours le Parrain. »

Chandler Platt possède midtown, au sein du redoutablement efficace cabinet d'avocats Hanover-Fisk, un spacieux bureau en coin, aux parois de verre, le long du couloir donnant sur la Sixième Avenue, avec une vue propice aux délires de grandeur. Ascenseur particulier, conception de la circulation telle qu'il est impossible d'avoir une idée de la quantité d'affaires traitées, et encore moins de leur nature. Il semble y avoir beaucoup d'orange foncé et de rouge tsariste dans le paysage. Le stagiaire, un môme asiatique, conduit Maxine jusqu'à Chandler Platt, installé derrière un bureau en kauri de Nouvelle-

Zélande de 40 000 ans d'âge, qui ressemble davantage à de l'immobilier qu'à du mobilier, si bien que l'observateur, y compris celui qui aurait une vision vanille de ces questions, se demande combien de secrétaires tiendraient confortablement là-dessous et de quels équipements l'espace bénéficie – toilettes, accès Internet, futons pour permettre aux 'tites beauté de faire les trois-huit ? De tels fantasmes malsains ne sont qu'encouragés par le sourire sur la figure de Platt, qu'on pourrait situer avec difficulté quelque part entre lubrique et bienveillant.

« Un plaisir, madame Loeffler, après... combien de temps cela fait-il ? »

« Oh... au siècle dernier, je ne sais plus... »

« N'était-ce pas à cette sauterie au San Remo pour la campagne d'Eliot Spitzer ? »

« Possible. Jamais compris ce que vous faisiez à une collecte de fonds pour le parti démocrate. »

« Oh, Eliot et moi on se connaît depuis un bail. Depuis l'époque Skadden-Arps, voire avant. »

« Et maintenant il est ministre de la Justice, et vous harcèle plus qu'il n'a jamais harcelé la mafia. » Si tant est qu'il y ait une différence, est-elle sur le point d'ajouter. « Ironique, hein ? »

« Pertes et profits. L'un dans l'autre, il a été bon avec nous, si on laisse de côté certains éléments qui auraient de toute façon fini par nous péter à la figure. »

« Cornelia a laissé entendre que vous aviez des amis sur l'ensemble de l'échiquier. »

« Sur le long terme, c'est moins une question d'étiquettes que le fait que chacun s'y retrouve. Certains d'entre eux sont vraiment devenus mes amis, au sens pré-Internet du terme. Cornelia, assurément. Il y a longtemps j'ai brièvement courtisé sa mère, qui fut bien inspirée de me montrer la porte. »

Maxine a apporté le DVD de Reg et un petit lecteur Panasonic, que Platt, ne sachant pas vraiment où se trouvent les prises de courant, l'autorise à brancher. Il a le visage qui s'illumine en voyant le petit écran et Maxine a l'impression d'être la fillette qui montre à sa grand-mère un clip vidéo. Mais à peu près au moment où l'équipe au Stinger se prépare :

« Oh. Oh, attendez une minute, c'est le bouton Pause là ? ça ne

vous ennuerait pas — »

Elle appuie sur Pause. « Problème ? »

« Ces armes, ce sont... des missiles Stinger ou je ne sais quoi. Un peu en dehors de mon champ de compétence, j'espère que vous en avez conscience. »

Oui, et puis si elle voulait qu'on la fasse marcher, elle serait allée à Central Park.

« C'est vrai, j'oublie tout le temps, vous autres êtes plutôt de l'école Mannlicher-Carcano. »

« Jackie et moi étions bons amis », réplique-t-il calmement, « et je ne suis pas certain de ne pas devoir mal le prendre. »

« Prenez-le mal, prenez-le mal, je vous en prie, je savais que c'était une erreur. » Elle s'est relevée, ramasse son sac Kate Spade, remarquant une inhabituelle légèreté. Naturellement, le seul putain de jour où elle aurait probablement dû prendre le Beretta. Elle tend la main pour éjecter le DVD. À présent les réflexes diplomatiques de Platt ont pris la relève, à moins que ce ne soit ce travers WASP consistant à vouloir toujours tout contrôler. En murmurant quelque chose comme « Voyons, voyons », il appuie sur un bouton d'appel, qui provoque l'arrivée rapide du stagiaire avec un pot de café et un assortiment de biscuits. Maxine se demande si des Girl Scouts ont été impliquées de manière inconvenante dans cette opération. Platt visionne en silence le reste du film tourné sur le toit.

« Ma foi. Voilà qui ne laisse pas indifférent. Peut-être si vous pouviez m'accorder deux petites minutes... ? » Il se retire dans un arrière-bureau et laisse Maxine en compagnie du stagiaire, qui est appuyé sur le chambranle de la porte et à présent la fixe, elle a envie de dire de manière impénétrable, mais ce serait raciste. En l'absence d'une liste complète des ingrédients, elle ne va bien sûr pas commencer à engloutir les cookies.

« Alors... comment ça se passe le boulot ? vos premiers pas vers une carrière juridique ? »

« J'espère que non. En réalité je suis rappeur. »

« Comme euh, qui, Jay-Z ? »

« Eh bien, en fait, je suis plutôt un fan de Nas. Comme vous le savez peut-être, ils sont en bisbille ces temps-ci, la vieille rivalité Queens-versus-Brooklyn, je déteste prendre parti, mais – *The World Is Yours*, c'est tout de même assez imbattable ! »

« Vous vous produisez en public, genre, dans des clubs ? »

« Ouais. J'ai une date en club bientôt, d'ailleurs, tenez, si ça vous branche. » Il vient de sortir de quelque part un clone de TB-303 avec haut-parleurs intégrés, qu'il branche et allume, puis se met à tapoter une ligne de basse en pentatonique majeure. « Vous allez kiffer »,

On essaye de se la jouer Tupac et Biggie, on bouge
Tirelire à l'effigie du président Mao en v'lours rouge,
comme Screamin Jay dans Hong Kong
ding dong on tire les mauvaises conclusions
confusions dans les vieux films, yo c'est qui
cette asiatique d'origine scandinave
donc cette Sigrid cherche la marave
la fille de Kubilai Khan,
Warner Oland dans le rôle de Charlie Chan, général Yan
grande muraille, roi de la bataille
Bette Davis poignardée par Gale Sondergaard
comme si c'était en taule devant les gardes
ou dans une cellule oubliée, tu t'appelles
loin, loin du quartier,
à l'angle de Mott et de Pell —

« Oui, oh et Darren », Chandler Platt réapparaît un peu brusquement, « dès que vous pourrez, merci de m'apporter les exemplaires de l'annexe Braun-Fleckwith. Et demandez à Hugh Goldman de venir me voir, je vous prie. »

« De la pure tuerie, yo », débranchant sa basse numérique et se dirigeant vers la porte.

« Merci, Darren », Maxine sourit, « jolie chanson – d'après le peu que M. Platt m'a permis d'écouter. »

« À vrai dire, il est d'une tolérance inhabituelle. Il n'y en a pas des masses dans sa classe d'âge qui kiffent ce que nous nous plaçons à appeler le Gongsta Rap. »

« V — j'ai cru avoir saisi une ou deux, je ne suis pas sûre, notes à caractère, raciste... »

« Frappe préventive. Ils vont tous me traiter de rappeur bridé, tout ça, alors j'anticipe. » Il lui tend un disque dans un boîtier cristal. « Ma mix-tape, éclatez-vous bien. »

« Il les distribue comme ça », Chandler Platt en clignant des yeux à intervalles réguliers et sans raison, comme les visages dans les dessins animés à petit budget. « J'ai commis l'erreur de lui demander une fois comment il comptait gagner de l'argent. Il a dit que ce n'était pas le but, mais ne m'a jamais expliqué quel était le but. Moi, je suis consterné, ça me semble être le cœur même de l'Échange. » Il attrape un cookie aux pépites de chocolat et reste assis à le contempler. « À l'époque où je me suis lancé dans les affaires, "être Républicain" c'était surtout une sorte de cupidité de principe. Vous vous arrangeiez pour que vous et vos amis s'en tirent avec les honneurs, vous agissiez avec professionnalisme, avant tout vous vous mettiez au boulot et n'empochiez l'argent qu'après l'avoir gagné. Ma foi, le parti, je le crains, file un mauvais coton. Cette génération – c'est presque un truc religieux maintenant. L'An 2000, la fin du monde, plus besoin d'avoir une attitude responsable pour le futur. On les a délestés d'un fardeau. L'Enfant Jésus gère le portefeuille des affaires terrestres, et personne ne Lui reproche les intérêts que ça rapporte... » Soudainement et, du point de vue du cookie, brutalement, il croque dedans à belles dents et met des miettes partout. « Vous êtes sûre de ne pas en vouloir un, ils sont assez... Non ? Très bien, merci, eh bien moi je vais... » Il en prend un autre, voire deux ou trois. « Je viens juste de parler avec des gens. Une conversation des plus curieuses, je dois dire. Au moins ont-ils décroché. »

« Pas le bavardage d'entreprise habituel, alors. »

« Non, autre chose, quelque chose de... particulier. Pas exprimé clairement, ni de manière explicite, mais comme si... »

« Attendez. Si vous ne voulez pas me le dire — »

« ... comme s'ils savaient déjà ce qui va se passer. Cet... événement. Ils sont au courant, et ne vont pas lever le petit doigt pour l'empêcher... »

S'agit-il d'un exercice de plus visant à effrayer le bon peuple pour que nous continuions à nous lamenter et supplier pour qu'on nous protège ? Maxine est-elle censée avoir vraiment la trouille ? « Je ne vous ai pas attiré d'ennuis, j'espère. »

« "Ennuis". » Elle pense avoir vu la plupart des expressions de désespoir accessibles aux hommes dans cette catégorie de revenus, mais pour ce qui apparaît maintenant brièvement sur son visage, il faudrait ouvrir un nouveau fichier. « Des ennuis avec ces gens-là ?

Jamais si facile à dire, en réalité. Même s'il devait y avoir des désagréments, je pourrais compter sans hésitation sur le jeune Darren, qui est bardé de diplômes dans tous les domaines, du nunchaku jusqu'aux... eh bien jusqu'aux missiles Stinger, j'en suis sûr, et au-delà. Vous bilez pas pour ma sécurité, ma jeune dame, et préoccupez-vous plutôt de la vôtre. Tâchez d'éviter les activités liées au terrorisme. Oh, et auriez-vous l'obligeance de sortir par la porte de derrière ? Vous n'êtes jamais venue ici, voyez-vous. »

Il se trouve que la porte de sortie jouxte le box de Darren. Maxine jette un œil et l'aperçoit debout près d'une fenêtre, de trois quarts dos, il inspecte, ou plutôt *déplace sa mire*, sur cinquante étages en plongée dans New York, s'enfonce dans cet abîme si particulier, avec une intensité qu'elle reconnaît pour l'avoir vue sur l'écran d'intro de DeepArcher. Devrait-elle faire irruption, briser sa concentration avec des questions du genre : Connaissez-vous Cassidy, avez-vous posé dans le rôle de L'Archer ?, au risque de provoquer chez lui dieu sait quel déplaisir gongsta de type bitch-lâche-moi-la-grappe... Est-elle à ce point en quête d'un lien littéral entre ce même et quelque image d'écran ? alors qu'elle sait pertinemment qu'il n'y en a pas, que la figure était déjà là, a toujours été là, c'est tout, que Cassidy, grâce à une intervention que personne n'est capable de nommer, a trouvé un moyen d'accéder à la silencieuse présence étirée en lisière du monde et a copié ce qu'elle se rappelait avant d'oublier immédiatement le chemin pour y retourner...

Toute bruisante de pensées intranquilles, Maxine émerge dans la rue et remarque qu'elle est à deux pas de Saks. Peut-être qu'une demi-heure de fugue à connotation fashion, n'appelons pas cela shopping, la fera redescendre en douceur. Elle coupe jusqu'à la Cinquième Avenue en empruntant la 57^e Rue. Vu que c'est le quartier des diamantaires, pourquoi s'en priver ? Non seulement dans l'espoir, aussi ténu soit-il, d'apercevoir de loin précisément les pierres qu'elle a cherchées toute sa vie, mais aussi pour l'atmosphère générale d'intrigue, la sensation que rien ni personne dans ce pâté de maisons n'est posté là par hasard, que, saturant l'espace comme les ondes qui acheminent les soap-opéras dans les foyers, des drames d'une subtilité aux mille facettes fourmillent alentour.

« Maxine Tarnow ? N'est-ce pas ? » Emma Levin, on dirait, la prof qui enseigne le *krav maga* à Ziggy. « Dans le coin juste parce que je

retrouve mon petit ami pour le déjeuner. »

« Et donc tous les deux vous, quoi – achetez des diamants ? Peut-être... *le* diamant ? Oh ! Ding dong quel est ce son que j'entends ? Serait-ce... » Non. En fait elle n'a pas dit ça à haute voix. Si ? est-elle vraiment en train de se métamorphoser en Elaine, contre son gré, comme Larry Talbot en Homme Loup, par exemple ?

Naftali, le petit copain, ancien du Mossad, travaille comme gardien chargé de la sécurité pour un marchand de diamants ici dans la rue. « Vous pourriez croire qu'on s'est rencontrés il y a des années dans le cadre du boulot, un gars du terrain, de passage dans les bureaux, *kaplotz* ! Magie ! et pourtant non, c'était un rendez-vous arrangé. Même éclair dans le ciel, n'empêche... »

« Ziggy nous raconte les histoires de Naftali, depuis qu'il a commencé le *krav maga*. Fortement impressionné, et je peux vous dire que Ziggy ne l'est pas facilement. »

« Le voilà. Mon bel Apollon. » Naftali affecte de traîner devant une vitrine, un flâneur capable en silence et instantanément de courroux divin. D'après Ziggy, la première fois que Naftali est venu à la salle d'entraînement, Nigel lui a immédiatement demandé combien de personnes il avait tuées, et il avait haussé les épaules : « Je ne les compte plus », et quand Emma lui avait lancé un regard furieux, il avait ajouté : « Je veux dire... Je me rappelle plus... ? » Peut-être histoire de faire marcher celui qui voulait le faire marcher, mais Maxine ne voudrait pas être obligée de tirer les choses au clair. Pas un pet de graisse, le cheveu coupé ras, costume noir, visage amical à cent mètres, qui affiche, au fur et à mesure que l'image se fait plus nette, tout un historique de lacérations, de casse et de sentiments professionnellement tenus à distance. Cependant pour Emma Levin il fait des exceptions. Ils sourient, ils s'enlacent, et l'espace d'un instant ce sont les deux bijoux les plus étincelants de toute la rue.

« Ah, vous êtes la maman de Ziggy. Le petit dur. Comment se passe son été ? »

Dur ? sa petite Ziggourat ? « Il est parti quelque part dans l'Iowa, l'Illinois, un des deux. Il fait ses exercices tous les jours, j'en suis sûre. »

« C'est bien d'être là-bas », Naftali en accélérant un poil la cadence, et Emma lui fait les gros yeux.

Maxine peut comprendre, elle qui a longtemps été incapable de

tenir sa langue, il n'empêche, curieuse de savoir ce qu'il a failli lâcher, elle tente : « J'aimerais trouver un moyen de quitter New York pour un temps. »

Il la regarde intensément, sans tout à fait sourire mais l'air content, comme quelqu'un qui a fait suffisamment d'interrogatoires pour apprécier l'étiquette. « Là-bas, au grand air, vous savez, on entend toutes ces histoires. Le problème c'est que dans l'ensemble ce sont des foutaises. »

« Ce qui n'avance pas à grand-chose, si vous êtes d'une nature inquiète. »

« Vous êtes d'une nature inquiète ? Je n'aurais pas cru. »

« Naftali Perlman », gronde Emma, « maintenant tu arrêtes de faire du gringue à la dame, c'est une femme mariée. »

« Séparée », Maxine en battant des cils.

« Voyez, comme elle est possessive », Naftali rayonnant. « Nous allons déjeuner, vous voulez vous joindre à nous ? »

« Je suis obligée de retourner travailler, mais merci. »

« Votre travail... vous êtes... mannequin ? »

Avec une grande précision, Emma Levin dégage un pied sur le côté, arme un coude, arbore son visage de film de kung-fu.

« Voilà mon genre de femmes ! » Caresse explicite dont on ne peut pas dire qu'Emma l'esquive.

« Pas de bêtises, hein, vous deux. Shalom. »

Les garçons appellent un soir de Prairie du Chien ou de Fond du Lac, enfin d'un endroit, pour lui dire qu'ils seront à la maison dans deux jours.

All, comme Ace Ventura dit toujours, chante même, *righty then*. Maxine erre avec inquiétude dans la maison, persuadée d'avoir laissé des preuves d'inconduite aussi évidentes que le nez au milieu de la figure, qui vont non pas véritablement lui créer des ennuis avec Horst, mais l'obliger à être attentive aux sentiments qu'en dépit des apparences il pourrait avoir. Elle passe en revue les fréquentations qu'elle a eues – en dehors de Windust – depuis que Horst a quitté New York. Conkling, Rocky, Eric, Reg. Pour chaque cas elle peut légitimement invoquer des raisons professionnelles, ce qui irait très bien si Horst était le FISC.

Heidi sera probablement tout à fait inutile, mais : « Peut-être que toi et Carmine pourriez passer, disons, à l'improviste... ? » s'interroge Maxine.

« Tu t'attends à avoir des ennuis ? »

« Des émotions, peut-être. »

« Mm-hmm ?... donc ce que tu me dis en réalité c'est que tu veux que Horst voie que j'ai une liaison avec une autre personne, parce que dans ta parano tu as la frousse que Horst et moi soyons encore ensemble ? Maxi, Maxi l'angoissée, quand seras-tu capable de tout simplement lâcher prise ? »

Heidi semble être à cran ces temps-ci, même pour Heidi, aussi Maxine n'est-elle pas surprise que sa copine d'enfance mette un point d'honneur à ne pas se présenter, avec ou sans Carmine, lorsque les hommes Loeffler font leur retour turbulent au bercail, bruyants et excités d'avoir ingurgité tant de sucre, arrivent dans l'entrée et passent la porte.

« Hé maman. Tu nous as manqué. »

« Oh, vous voilà. » Elle s'agenouille et serre les garçons dans ses bras jusqu'à ce que chacun soit trop gêné.

Ils portent tous une casquette de base-ball Kum & Go et en ont aussi rapporté une à Maxine, qu'elle se met sur la tête. Ils ont été partout. Floyd's Knobs, Indiana. Duck Creek Plaza à Bettendorf. Chuck E. Cheese et Loco Joe's. Ils lui chantent le jingle de la pub Hy-Vee. Plus d'une fois.

En arrivant à Chicago, ils ont aussi sec eu droit à une visite guidée sur les lieux des bons vieux souvenirs, à savoir, pour Horst, le « canyon » de LaSalle Street, son premier et plus ancien territoire, il y avait été un des aventuriers de la tchatche des mains, qui bravaient le parquet chaque jour d'ouverture de la Bourse. Débuts au Merc avec les contrats Eurodollars sur LIBOR à trois mois, à la fois pour les clients et pour lui-même, arborant une veste de trader taillée sur mesure, aux rayures vertes et magenta d'une élégante discrétion, et un badge d'identification de trois lettres épinglé sur le revers. Après la fermeture du parquet, sur le coup de 15 heures, il remettait une tenue civile, se rendait à pied à la Bourse de commerce de Chicago et s'installait au Café Ceres. Lorsque le Chicago Mercantile Exchange décida d'interdire le double trading, Horst vint grossir les rangs de l'important mouvement migratoire à destination du CBOT, la Bourse de commerce de Chicago, où de tels scrupules n'avaient pas cours, mais où cependant l'activité Eurodollars était nettement moins intense. Pour un temps il passa aux bons du Trésor, mais bientôt, comme en réponse à l'appel des itérations ordonnées de l'ADN du Midwest, il s'était frayé un chemin jusqu'au parquet des denrées agricoles, et il ne fallut pas longtemps avant qu'il se retrouve dans la profonde campagne américaine, à inhaler les arômes de pleines poignées de blé, à scruter les graines de soja à la recherche de taches pourpres, à traverser à pied les champs plantés d'orge de printemps, à tâter les grains et inspecter glumes et pédoncules, parlant aux agriculteurs, aux oracles de la météo et aux experts en assurances – bref, comme il le disait lui-même, à redécouvrir ses racines.

Mais les champs, Kum les paysages agricoles, ça rend niGo, et c'est surtout Chicago qui donne vraiment envie de revenir en son sein. Horst emmena ses enfants à la cafétéria du CBOT et au Brokers Inn, où ils mangèrent le légendaire sandwich géant au poisson, et dans des

grill-rooms à l'ancienne dans le Loop où les quartiers de bœuf en vitrine sont suspendus pour s'attendrir, et où le personnel donne du « Gentlemen » aux garçons. Où le couteau à viande n'est pas une petite lame en dents de scie fragile avec un manche en plastique mais de l'acier aiguisé à la pierre, riveté dans du chêne spécialement taillé à cet effet. Solide.

Les grands-parents Loeffler, durant tout le séjour, furent aux anges et auraient décroché la lune pour eux, cette lune si particulière de l'Iowa, qui de la véranda devant la maison était plus grosse que toutes les lunes que les garçons avaient jamais vues, s'élevant au-dessus des petits arbres dont les silhouettes avaient la forme de sucettes, faisant oublier à chacun ce qu'il pouvait être en train de loucher à la télécho, qui était allumée à l'intérieur mais plus comme un éclairage d'appoint qu'autre chose.

Ils mangèrent dans des centres commerciaux à travers tout l'Iowa, à Villa Pizza et Bishop's Buffet, et Horst leur fit découvrir les Maid-Rites ainsi que des variantes locales du Louisville Hot Brown. Un peu plus tard dans l'été, et après des jours vers l'ouest, ils observèrent le vent dans divers champs de blé et attendirent dans les silences vastes comme un canton, quand tout s'assombrit en milieu d'après-midi et que des éclairs apparaissent à l'horizon. Ils partirent à la recherche de jeux d'arcade, dans des galeries marchandes à l'abandon, dans des salles de billard en bord de rivière, dans des repaires de villes estudiantines, chez des marchands de glaces enfoncés dans des mini-centres commerciaux au mitan de pâtés de maisons. Horst n'avait pu s'empêcher de remarquer à quel point ces endroits s'étaient, pour la plupart, détériorés depuis son époque, les sols moins balayés, la climatisation pas aussi intense, la fumée plus épaisse que durant les étés du Midwest de jadis. Ils jouèrent sur d'antiques machines de la lointaine Californie, programmées artisanalement, disait-on, par Nolan Bushnell en personne. Ils jouèrent à Arkanoid à Ames et à Zaxxon à Sioux City. Ils jouèrent à Road Blasters, Galaga et Galaga 88, à Tempest, Rampage et Robotron 2084, que Horst considère comme le plus grand jeu d'arcade de tous les temps. Pour l'essentiel, partout semble-t-il où ils le trouvaient, ils jouaient à Time Crisis 2.

Ou du moins Ziggy et Otis y jouaient. Le gros argument en faveur du jeu était que les deux garçons pouvaient jouer sur la même bécane et se surveiller mutuellement, tandis que Horst s'échappait afin de

s'acquitter de diverses corvées liées au négoce de marchandises.

« Je file dans ce bar, là, j'en ai pour une minute, les garçons. Un truc à régler. »

Ziggy et Otis continuent à tirer, Ziggy généralement avec le pistolet bleu et Otis avec le rouge, sautant par intermittence sur les pédales au sol, selon qu'ils doivent s'abriter ou se mettre à découvert. À un moment donné, partis en quête de jetons supplémentaires, ils remarquent deux gars du coin qui traînent depuis un certain temps dans les parages et les regardent jouer, mais étrangement, pour ces salles de jeux, regimbent à venir mettre leur grain de sel. Certes ils ne bavent pas et n'ont pas sur eux de vraies armes à feu, pour ce que Ziggy et Otis peuvent en voir, et cependant ils irradient cette aura de menace aveugle qui fait que le Midwest peine si souvent à se faire apprécier. « Quelque chose ? » s'enquiert Ziggy sur le ton le plus neutre possible.

« Z'êtes des "nerds", les mecs ? »

« Des nerds, comment ça ? » répond Otis, avec son feutre rond bleu nuit et ses lunettes de soleil Scooby-Doo aux verres de couleur verte. « En tout cas on est livrés comme ça, faut faire avec. »

« Nous on est des nerds », annonce le plus petit des deux.

Ziggy et Otis regardent avec attention et voient deux normaux suburbains. « Si vous êtes des nerds tous les deux », Ziggy prudemment, « alors à quoi ressemblent ceux qui ne sont pas des nerds par ici ? »

« Sais pas trop », répond le plus costaud des deux, Gridley. « Ils sont plutôt durs à voir, la plupart du temps, même en plein jour. »

« Surtout en plein jour », ajoute Curtis, l'autre.

« Personne fait jamais d'aussi bons scores sur Time Crisis. Habituellement. »

« Jamais, Gridley. À part le gamin d'Ottumwa. »

« Évidemment, mais lui c'est un alien. Une de ces lointaines galaxies. Vous êtes des aliens, vous deux ? »

« S'agit surtout d'accumuler les points de bonus. » Ziggy fait la démonstration. « Les gars en tenue orange, là... ? Ils débarquent tout juste, les pires tireurs de tout le jeu, rapportent 5 000 chacun, mais 5 000 par-ci », Pan ! « 5 000 par-là », Pan ! « assez vite ça commence à chiffrer. »

« On n'en trouve jamais autant. »

« Oh », Ziggy affable, comme si tout le monde était au courant, « la prochaine fois que tu vois le Boss qui s'éloigne — »

« Là ! » indique Otis.

« Exact, eh ben, tu lui dégommes son chapeau – vu ? hyper vite, quatre fois, tu balances la purée en visant un peu au-dessus de la tête – du coup tu n'es pas obligé de foncer direct jusqu'à la citerne, tu peux d'abord aller dans cette ruelle où il y a plein de gars qui rapportent un bonus moyen. Tu les dégommes en pleine tête, ça fait des points en plus. »

« Vous êtes de New York ? »

« T'as remarqué », dit Ziggy. « C'est pour ça qu'on est branchés flingues. »

« Et les hors-bord ? »

« Une saine activité, je dirais. »

« Vous avez déjà essayé Hydro Thunder ? »

« Vu, c'est tout », reconnaît Otis.

« Venez », dit Gridley. « On peut vous montrer comment monter tout de suite dans le bateau bonus. Il y a un bateau de police avec un canon dessus, Armed Response, ça devrait être votre genre de truc. »

« Et puis tu peux t'asseoir sur un caisson de basse. »

« Mon frère est un peu bizarre. »

« Hé, va te faire, Gridley. »

« Vous êtes frangins tous les deux ? Nous aussi. »

Et donc Horst, revenant du bar après avoir couvert un appel de marge, arrangé un deal de soja sur la tranche juillet-novembre, donné dans l'ingénierie sociale pour une mise à jour sur le blé dur, le rouge d'hiver de Kansas City, et descendu un nombre indéterminé de Berghoff à long col, retrouve ses fils en train de hurler avec, faudrait-il dire, un abandon inhabituel, tirant sur des hors-bord trafiqués dans un New York post-apocalyptique à moitié englouti sous les eaux en l'occurrence, suffoquant dans le brouillard, mal éclairé, les repères familiers défigurés de manière pittoresque. La statue de la Liberté porte une couronne d'algues. Le World Trade Center penche selon un angle dangereux. Les lumières de Times Square ont été éteintes sur de grandes zones irrégulières, peut-être suite à une guerre urbaine récente dans le quartier. Les bâtiments intacts sont drapés d'échafaudages noirs quadrillant les façades jusqu'au niveau de l'eau. Ziggy est dans l'Armed Response, et Otis à la barre du *Tinytanic*, une

version miniature du célèbre paquebot au funeste destin. Gridley et Curtis ont disparu, comme s'ils étaient les complices de vendeurs qui auraient voulu leur refiler leurs produits, pas tout à fait de cette planète, et dont la fonction dans le vrai monde avait été d'aiguillonner Ziggy et Otis vers les paysages marins déliquescents de ce qui attendait peut-être leur ville natale, comme si des notions de conduite de hors-bord allaient être nécessaires pour les désastres à venir dans la Grosse Pomme, y compris le réchauffement climatique, mais pas uniquement.

« Donc m'man, on se disait, peut-être qu'on pourrait déménager, aller s'installer quelque part de moins risqué... ? Murray Hill... ? Riverdale... ? »

« Ma foi... On est au cinquième étage, bien en hauteur... »

« Bon alors au moins un bateau de sauvetage, qu'on garde près de la fenêtre... ? »

« Avec la surface au sol qu'on a ? On se calme, là, les illuminés, d'accord ? »

Une fois les garçons au lit, tandis que Maxine essaye de s'installer devant un de ces téléfilms à base de baby-sitter meurtrière, Horst s'approche avec timidité. « Est-ce que ça irait si je restais un peu ? »

Résistant à tout mouvement de tête qui pourrait suggérer qu'elle le regarde à deux fois : « Tu veux dire ce soir. »

« Voire un peu plus longtemps... ? »

Qu'est-ce que c'est que ça ? « Aussi longtemps que tu veux, Horst, tant qu'on partage toujours les frais. » Aussi courtoise qu'il lui est possible de l'être en ce moment, alors qu'elle préférerait regarder une ex-actrice de sitcom faire semblant d'être une encore relativement jeune Maman en Péril.

« Si ça pose problème, je peux aller dormir ailleurs. »

« Les garçons seront ravis, je pense. »

Elle voit la bouche de Horst qui commence à s'ouvrir, puis se referme. Il hoche la tête et se retire dans la cuisine, d'où bientôt émergent des bruits de pillage et de bidouillage dans le frigo.

L'action à la téléchose approche du dénouement, le plan diabolique de la baby-sitter a commencé à tomber à l'eau, elle vient de s'emparer du Bébé et essaye de se faire la malle, avec des talons tout à fait inadaptés, sur un terrain à forte densité en alligators, une brigade de police, qui ressemble à un gang de mannequins de catalogue, sans idée

arrêtée quant au bout de l'arme à pointer sur la suspecte, fonce à la rescousse – que des plans de nuit, naturelliche – au moment où Horst émerge de la cuisine avec une moustache de chocolat, un lot de crèmes glacées dans les mains.

« Il y a plein de trucs écrits en russe dessus. Le fameux Igor, c'est ça ? »

« Ouais, il se fait livrer, toujours en grandes quantités, alors je l'aide à finir une partie du surplus. »

« Et en échange de sa générosité — »

« Horst, c'est professionnel, il a », en douceur, « quatre-vingts balais et ressemble à Brejnev, tu en as déjà mangé un demi-kilo, tu veux que je fasse venir quelqu'un, qu'on te trouve une pompe pour un lavage d'estomac ? » Horst, semi-miraculeusement, se ressaisit : « Pas du tout, en fait, ce truc est exquis. La prochaine fois que tu parles à ce bon vieil Igor, peux-tu te renseigner pour savoir s'ils ont chocolat-macadamia là-bas ? tourbillon fruit de la passion peut-être ? »

Maxine passe le lendemain matin chez Morris Brothers pour les fournitures de rentrée des garçons, et ne revient pas à l'appartement avant l'heure du déjeuner. Elle s'apprête à ouvrir un grand pot de yaourt à l'instant où Rigoberto sonne à l'interphone. Malgré la piètre qualité du haut-parleur, on entend à sa voix qu'il est quelque peu en pâmoison. « Madame Loeffler ? Vous avez de la visite... » Un silence, comme s'il cherchait comment le dire. « Je suis, genre, quasi sûr que c'est Jennifer Aniston, l'est là, veut vous voir... ? »

« Rigoberto, je vous en prie, vous êtes un New-Yorkais averti. » Elle s'approche du judas et fichtre oui, sortant de l'ascenseur, s'avance bientôt dans le couloir, en version grand angle, Rachel Green, alias « J'aime-Ross, J'aime-pas-Ross », en personne. Maxine ouvre la porte avant que ne l'assaillent des pensées négatives du type *psychopathe avec masque de célébrité en latex*.

« Madame Aniston, avant tout laissez-moi vous dire que je suis une grande fan de la série — »

Driscoll secoue sa chevelure. « Vous trouvez ? »

« Tu lui ressembles comme deux gouttes d'eau. Ne me dis pas que Murray et Morris ont effectivement — »

« Si, et carrément merci pour le tuyau, ça m'a changé la vie. Les

gars m'ont dit de vous dire que vous leur manquiez, et ils espèrent que vous ne leur en voulez plus pour la p'tite panne de sèche-cheveux... »

« Nan, une urgence au niveau fédéral, la moitié de Con Ed dans la rue avec les marteaux-piqueurs, on ne va pas se formaliser pour si peu, hein ? Allons dans la cuisine, je viens juste de terminer la Zima, mais il y a de la bière. Peut-être. »

Rolling Rock, deux bouteilles dont on ne sait comment Horst est passé à côté, tout au fond du frigo. Elles entrent et s'installent à la table de la salle à manger.

« Tenez », Driscoll fait glisser une enveloppe gris bordeaux à peu près de la taille et de la forme d'une vieille disquette, « c'est pour vous. »

À l'intérieur se trouve une invitation sur carton de luxe avec une police d'écriture manuscrite.

Madame Maxine Tarnow-Loeffler

Nous avons le plaisir de solliciter votre présence au

Premier Grand Bal Annuel

de Rentrée, ou

Cotillon des Geeks,

Samedi soir, le huit septembre 2001

Tworkeffx.com

Open-Bar

Vêtements facultatifs

< ha ha n'empêche pourquoi pas / >

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

« Oh je fais partie d'un comité. »

« Ça a l'air d'être un gros truc, on dirait, qui peut encore se permettre une soirée d'une telle envergure ? »

Eh bien, Gabriel Ice semble-t-il, qui d'autre, dont il s'avère qu'il a récemment fait l'acquisition de Tworkeffx, spécialisée dans la création et la maintenance de réseaux virtuels privés, a découvert dans les actifs de la société un Fonds Spécial Fêtes, qui dort depuis des années sur un compte bloqué dans l'attente d'un événement particulier de cette Fin du Monde Tel qu'On le Connaît.

Maxine est ennuyée. « Pendant tout ce temps, personne n'a songé à faire une razzia sur le compte ? Si ça c'est pas de l'idéalisme, hein ?

Les escrocs avec qui je traite au quotidien, il n'y en a pas un – éclopé, boiteux, tout ce que tu veux – qui aurait laissé passer ça. Jusqu'à ce putain de Ice, bien sûr. Du coup c'est lui maintenant l'hôte sympathique, et sans sortir un sou de sa poche. »

« N'empêche, c'est justement le moment où on aurait tous bien besoin d'une bonne nouba, même si c'est en fait la plus grande soirée de licenciement de l'Alley. Au pire il y aura l'open-bar, à défaut d'autre chose. »

Comme le Labor Day approche, le monde entier se met à appeler Maxine, des gens dont elle n'a pas eu de nouvelles depuis des années, une personne avec qui elle était à Hunter, qui lui répète à l'envi qu'elle lui a sauvé la vie juste au bon moment, lors d'une soirée d'ivresse sidérale, en hélant un taxi, des gens n'habitant pas New York qui viennent effectuer leur pèlerinage annuel dans la grande ville, impatients, comme tous les citadins sylvolâtres, qui eux vont dans l'autre sens, d'observer des spectacles de décadence, des voyageurs sophistiqués qui sont partis tout l'été pour de fabuleuses destinations touristiques, de retour à présent pour enquiquiner tous ceux sur lesquels ils peuvent mettre le grappin avec leurs cassettes enregistrées et leurs histoires d'affaires en or, leurs voyages en surclassement, la vie avec les autochtones, les safaris antarctiques, les festivals de gamelan indonésiens, les visites de luxe dans les bowlings du Liechtenstein.

Horst, qui ne traîne pas vraiment non plus toute la journée à la maison, trouve du temps pour les garçons, plus de temps, si Maxine se reporte à ses souvenirs de plus en plus flous des Années Horst, qu'il n'en a jamais passé jusqu'ici, il les emmène voir un match des Yankees, découvre la dernière salle de Manhattan où il y a encore des skeeballs, se porte même volontaire pour les accompagner au coin de la rue, le pensum de saison qu'il a toujours évité, à la séance coupe-tifs de la rentrée.

Le salon de coiffure, El Atildado, est en demi-sous-sol. Il y a une bruyante climatisation subarctique, d'anciens numéros de *OYE* et de *Novedades*, et 90 pour cent de la conversation, comme le commentaire du match des Mets à la télé, est en espagnol des Caraïbes. Horst vient de se plonger dans le match qui se joue contre les Phillies,

lorsqu'arrive de la rue, descend les marches et passe la porte un individu en tee-shirt Johnny Pacheco, traînant derrière lui un barbecue d'extérieur taille max, avec réservoir à propane, qu'il cherche à vendre à un prix alléchant. Cela se produit souvent à El Atildado. Miguel, le propriétaire, toujours compatissant, essaye patiemment d'expliquer pourquoi il y a de bonnes chances que personne ici ne soit trop intéressé, invoquant les questions logistiques que pose un retour à pincés avec un tel engin dans les rues jusqu'à la maison, sans parler de la police, qui a El Atildado dans le collimateur et n'arrête pas d'envoyer des Anglos costauds, dont la tenue de civil ne ferait même pas illusion auprès de votre petite sœur, qui font crisser les freins jusqu'au trottoir, jaillissent hors du véhicule et entrent en action. Et en effet, d'après un portier du bout de la rue pour l'instant en pause, qui passe la tête pour livrer le dernier point sur les rondes de flics, ce scénario très précis ne va pas tarder à leur tomber dessus. S'engage alors une conversation tendue, à bas volume. Laborieusement le gars au barbecue manœuvre son article à vendre, repasse la porte, remonte les marches, et à peine une minute plus tard débarquent les autorités du quartier, en la personne d'un flic en chemise Hawaï ne cachant pas complètement son Glock, qui s'écrie : « Bon-on, où qu'il est, on vient juste de le voir sur Columbus, si j'apprends qu'il a mis les pieds ici je vais pas vous louper, vous comprenez ce que je dis, bandes d'enculés tous autant que vous êtes, vous allez être grave dans la merde, *mierda honda, tu me comprends* », et ainsi de suite.

« Hé, regarde », dit Otis, tandis que son frère lui fait signe de la boucler, « c'est Carmine – hé ! hé, Carmine ! »

« Yo, les gars », les yeux de l'agent Nozzoli papillonnent vers l'écran télé. « Ils s'en sortent ? »

« Cinq-zéro », dit Ziggy. « Payton vient juste de faire un home-run. »

« J'aimerais bien pouvoir regarder. Faut que je filoché un malfrat, à la place. Saluez bien votre maman. »

« “Saluez bien votre maman” ? » s'enquiert Horst après le changement de batte, pendant les publicités.

« Lui et Heidi sortent ensemble », Ziggy calmement. « Avant elle venait avec lui, des fois. »

« Et votre maman... »

Et donc il apparaît que leur mère a opéré en coordination avec les flics, un certain type de flics, les garçons ne savent pas exactement lequel. « Elle est sur des affaires criminelles maintenant ? »

« Je crois que ça concerne un client. »

Le regard de Horst vers l'écran se fait mélancolique. « De chouettes clients... »

Plus tard, Maxine retrouve Horst dans la salle à manger, il essaye d'assembler un bureau d'ordinateur en panneaux d'aggloméré pour Ziggy, du sang coule déjà de plusieurs doigts, les lunettes de lecture sont sur le point de glisser de son nez à cause de la sueur, de mystérieuses attaches en métal et en plastique jonchent le sol, des modes d'emploi déchirés claquent partout. À hurler. La formule qui revient par défaut étant « Putain d'IKEA ».

Comme des millions d'autres hommes de par le monde, Horst déteste le géant suédois du meuble en kit. Lui et Maxine ont une fois gâché un week-end à la recherche de la succursale d'Elizabeth, située dans le New Jersey, à proximité de l'aéroport afin que le quatrième milliardaire le plus riche du monde puisse économiser sur les frais de livraison pendant que le reste d'entre nous passe la journée à se perdre sur l'autoroute à péage du New Jersey. Et aussi en dehors. Ils étaient enfin arrivés à un parking vaste comme un canton, tandis qu'au loin chatoyait un temple dédié à – ou un musée en l'honneur de – une théorie de la vie domestique trop extraterrestre pour que Horst s'y fît tout à fait. Des avions-cargos ne cessaient d'atterrir en douceur à proximité. Tout un secteur du magasin était dédié au remplacement de pièces mauvaises ou manquantes et d'attaches, car avec IKEA ce n'est pas une question si exotique que ça. À l'intérieur du magasin proprement dit, on marche à l'infini d'un contexte bourgeois, baptisé « pièce de la maison », à un autre, le long d'un chemin fractal qui fait de son mieux pour emplir l'espace au sol disponible. Les sorties sont clairement indiquées mais impossibles à atteindre. Horst était abasourdi, d'une façon potentiellement violente. « Regarde ça. Un tabouret de bar, qui s'appelle Sven... ? Une vieille tradition suédoise, l'hiver s'installe, la météo devient rude, au bout d'un certain temps, on se retrouve à sympathiser avec le mobilier d'une manière à laquelle on ne se serait pas attendu... ? »

Des années de mariage passèrent avant que Horst admette ne pas être un homme d'intérieur – ce qui à ce moment-là n'était plus une

grosse surprise pour personne. « Mon espace de vie idéal c'est un motel pas trop minable au fin fond du Midwest, quelque part du côté des *badlands*, à peu près à la période des premières neiges. » La tête de Horst est en fait un unique manteau neigeux constitué de chambres de motel, à l'échelle du pays, dans les lointains espaces balayés par le vent, auxquels Maxine ne saura jamais accéder, et qu'elle saura encore moins habiter. Chaque épisode cristallin tombé dans la nuit de Horst, une seule fois, sans possibilité de répétition. L'ensemble constituant une vacuité hivernale qu'elle ne peut pas décrypter.

« Allez. Fais une pause. » Elle allume la télé, et ils s'installent un moment devant la chaîne Météo, sans le son. Un présentateur météorologue dit quelque chose, l'autre le regarde, réagit, puis fixe de nouveau la caméra et hoche la tête. Ensuite ils intervertissent les rôles, et c'est l'autre qui parle, et le premier hoche la tête.

Peut-être que l'affabilité formelle à l'écran est en train de se répandre. Maxine se retrouve à parler boulot, et Horst, de manière improbable, écoute. Non pas que ce soient ses oignons, bien sûr, mais d'un autre côté, un récap' peut pas faire de mal. « Le documentariste Reg Despard – son génie de l'informatique encore deux fois plus parano, Eric – ils repèrent des drôles de trucs dans la comptabilité de hashslingrz, OK, Reg m'en fait part, pense que c'est de mauvais augure, à un échelon global, peut-être lié au Moyen-Orient, mais ça ferait trop *X-Files* ou je ne sais quoi. » Pause, habilement déguisée en reprise de souffle. S'attendant à ce que Horst se mette à pleurnicher. Mais il se contente de cligner des yeux, lentement toutefois, ce qui pourrait indiquer un certain intérêt. « Maintenant, il semble que Reg ait disparu, mystérieusement, mais peut-être juste parti à Seattle. »

« Que se passe-t-il à ton avis ? »

« Oh. Mon avis ? J'ai le temps d'avoir un avis ? Maintenant les Fédéraux en ont aussi après *moi*, soi-disant à cause de Brooke, de son mari et d'une supposée connexion avec le Mossad, qui pourrait très bien être de la pure, comment disent-ils là-bas, par chez toi, foutaise. »

Horst à ce stade se tient la tête des deux mains, comme s'il s'apprêtait à s'en servir pour tenter un lancer franc. « Jemima, Keziah et Kerenhappuch ! Que puis-je faire pour t'aider ? »

« Eh bien en fait, tu sais quoi ? » D'où est-ce que ça vient, ça, et elle est vraiment sérieuse ?, « Samedi soir, il y a un grand raout pour nerds downtown... ? et, et un cavalier pourrait m'être utile, qu'en dis-

tu ? Hein ? »

Il plisse plus ou moins les yeux. « Entendu. » Une demi-question.
« Attends... est-ce qu'il va falloir que je danse ? »

« Comment savoir, Horst, parfois quand la musique est bonne... ?
tu sais ce que c'est, parfois on est bien obligé... ? »

« Um, non je voulais dire... » Horst est presque mignon quand il trépigne. « Tu ne m'as jamais pardonné de ne pas avoir appris à danser, hein ? »

« Horst, je suis censée quoi, marcher sur la pointe des pieds autour de tes regrets ? Si tu veux, je peux t'apprendre maintenant un ou deux pas très simples, ça aiderait ? »

« Tant que je n'ai pas à rouler des hanches, un homme ne peut pas non plus dire oui à tout. »

Elle fouille dans la collection de CD, met un disque. « OK, ça c'est du merengue, hyper simple, tu n'as qu'à te tenir droit comme un silo, si tu as envie de bouger un pied de temps en temps, eh bien à la bonne heure. »

Les enfants risquent un œil au bout d'un certain temps et les trouvent emboîtés l'un dans l'autre, en train de danser un slow en marquant une mesure sur deux de *Copacabana*.

« Dans le bureau du CPE, vous deux. »

« Ouais, et que ça saute. »

C'est une soirée assez chaude. Juste au moment où les couleurs du coucher de soleil se développent au-dessus du New Jersey, quand la circulation des livreurs de repas à vélo dans le voisinage approche de son pic et que les arbres de la ville sont emplis de dialogues d'oiseaux au sommet de leur intensité tandis que les lampadaires s'allument, que dans le ciel resplendissent des traînées de départs vespéraux, Horst et Maxine, ayant déposé les enfants chez Ernie et Elaine, sont dans le métro qui descend en direction de Soho.

Tworkeffx, dont le changement de propriétaire est récent, occupe depuis une poignée d'années scintillantes une espèce de palazzo italien, loué au prix fort, dont la façade en fonte imite l'aspect du calcaire, fantomatique ce soir à la lueur des lampadaires. Il doit y avoir là la totalité des gens de l'Alley, d'hier et d'aujourd'hui, qui convergent vers ce point. On entend la fête à des pâtés de maisons à la ronde avant d'y arriver. Une bande-son de foule constituée de voix déjà festives avec des pointes soprano, des lignes de basse de la musique à l'intérieur, ponctuée du grésillement et de la distorsion à fort volume des talkies-walkies des flics de la sécurité.

On ne peut s'empêcher de remarquer un certain accent mis ce soir sur la nostalgie instantanée. L'ironie des années quatre-vingt-dix, à la date de péremption un poil dépassée, est de nouveau en pleine floraison ici. Maxine et Horst sont emportés dans le flux devant les vendeurs à la porte et happés dans un tourbillon de fausses iroquoises, high-top fade et emo, de tignasses et de brosse, de coiffures de princesses japonaises, contrefaçons de casquettes de camionneur Von Dutch, tatouages éphémères, spliffs suspendus aux lèvres, Ray-Ban de l'ère *Matrix*, chemises hawaïennes, les seules chemises avec col en vue, hormis celle de Horst. « Hé là », s'exclame-t-il, « on dirait Keokuk par ici. » Ceux à portée de voix sont trop à la coule pour lui dire que c'est

ça l'idée.

La bulle Internet, hier encore ellipsoïde attirant les regards, a beau retomber aujourd'hui en un effondrement rose vif sur le menton tremblotant de l'époque, avec sans doute à l'intérieur pas plus qu'un vestige de respiration superficielle, ce soir on n'a pas regardé à la dépense. Le thème du rassemblement, officiellement « 1999 », revêt une connotation plus sombre de Dénî. Il devient bientôt évident que tout le monde ce soir fait comme si on était encore dans la période irréaliste d'avant le krach, à danser dans l'ombre du redouté bug de l'An 2000 de l'année dernière, désormais à l'abri, un pan d'histoire, mais qui, selon leur délire consensuel, ne leur est pas encore tombé dessus, tout ici est resté figé en un arrêt sur image à l'instant Cendrillon du minuit de l'An 2000, au moment où, dans les prochaines nanosecondes, les ordinateurs du monde entier échoueront à incrémenter correctement l'année et feront descendre l'Apocalypse. Ce qui passe pour de la nostalgie en ces temps de Troubles Déficitaires de l'Attention généralisés. Les gens ont ressorti leurs tee-shirts du millénaire dernier de l'archivage plastique où ils dormaient – Y2K IS NEAR, ARMAGEDDON EVE, Y2K COMPLIANT LOVE MACHINE, I SURVIVED... Bien décidés, comme on peut entendre Prince le répéter avec insistance, à faire la fête comme si on était en 1999.

Le sound-system de l'ère soviétique, pillé dans un stade en faillite quelque part en Europe de l'Est, balance aussi Blink-182, Echo and the Bunnymen, Barenaked Ladies, Bone Thugs-n-Harmony, et d'autres vieilleries sentimentales tandis que d'anciens cours de la Bourse datant du boum du NASDAQ défilent sur un téléscripteur en une frise qui court sur tout le périmètre de la salle de bal, sous des écrans LED géants de quatre mètres sur six où s'épanouissent et s'estompent en boucle de grands moments historiques, comme la déclaration de Bill Clinton devant le jury d'accusation, « ça dépend de ce qu'est le sens du mot "est" », l'autre Bill, Gates, se faisant entarter en Belgique, la bande-annonce de Halo, des extraits de la série animée *Dilbert* et la première saison de Bob l'Éponge, les publicités Boo.com de Roman Coppola, Monica Lewinsky hôtesse d'honneur à *Saturday Night Live*, Susan Lucci qui remporte finalement un Daytime Emmy pour Erica Kane, avec la chanson éponyme d'Urge Overkill dee-jayée en accompagnement.

Le bar ancien, où sont sculptés avec minutie plusieurs motifs néo-

égyptiens, fut sauvé par Tworkeffx de la loge du quartier général d'une boîte semi-mystique uptown, qui a été réaménagée, comme toutes les structures de cette taille à NYC, pour un usage résidentiel. Si quelque pouvoir occulte imprègne encore le vieux noyer caucasien, il attend l'occasion propice pour se manifester. Ce qui subsiste ce soir c'est un appel à tous les bons souvenirs d'open-bars des années quatre-vingt-dix, où tout le monde ici peut se rappeler avoir bu à l'œil, soir après soir, uniquement en évoquant une affiliation à la start-up du moment. Les barmen qui se trouvent derrière, ce soir, ce sont pour la plupart des hackers au chômage ou des dealers de rue, dont l'activité s'est tarie après avril 2000. Ceux qui ne peuvent s'empêcher de se fendre de conseils en matière de picole gratuite, par exemple, se révèlent être des anciens de Razorfish, ce sont encore eux les gens les plus futés dans la salle. Pas de produit bas de gamme ici, il n'y a que du Tanqueray No. Ten, de la Patrón Gran Platinum, du Macallan, de l'Elit. En plus des Pabst Blue Ribbon, bien entendu, dans une baignoire remplie de glace pilée, pour ceux qui ne peuvent pas facilement encaisser la perspective d'une soirée dépourvue d'ironie.

Si l'on cause affaires ce soir, c'est ailleurs en ville, quelque part où le temps est trop précieux pour qu'on le gâche à faire la fête. Les profits du troisième trimestre sont au fond de la cuvette, le flux des affaires n'est plus qu'un lent goutte-à-goutte, les budgets informatiques des grosses entreprises sont aussi glacés que des margaritas faites à la machine dans un bar de Palo Alto, Microsoft XP vient juste d'émerger du stade bêta, mais déjà ça jase chez les nerds et ça peste chez les geeks rapport à la sécurité et aux questions de compatibilité avec la version antérieure. Des recruteurs sont de sortie, ils rôdent discrètement parmi la foule, mais comme aucun bracelet chromocodé habituel n'est visible ce soir, les hackers qui cherchent à lever des capitaux de lancement doivent s'en remettre à leur intuition pour savoir qui embauche.

Plus tard, ceux qui y étaient se rappelleront essentiellement combien tout fut vertical. Les cages d'escalier, les ascenseurs, les atriums, les ombres qui semblent plonger d'en haut, en assauts répétés sur les rassemblements et dés-assemblements au-dessous... les danseurs à demi hébétés, sous les strobos, ne dansent pas à proprement parler, ils sont plutôt debout sur place et montent et descendent en mesure avec la musique.

« Pas l'air si compliqué », fait observer Horst, plus ou moins à lui-même, en s'éloignant pour se fondre dans la vive agitation de crénelage temporel.

« Maxi, salut... ? » C'est Vyrva, les cheveux relevés, les yeux sacrément mis en valeur, arborant la classique tenue noire et talons aiguilles. Justin passe la tête de quelque part derrière elle, et, avec un sourire de défoncé, remue les sourcils. Même dans cette décadence pullulante, il est toujours lui-même, ce petit chéri fiable de la côte Ouest, avec un tee-shirt où est écrit JUSTIN \ NOTHER PERL HACKER. Lucas est avec eux, jean ample de homeboy et tee-shirt Defcon I-spotted-the-fed.

« Wow, arrière, Kim Basinger. Je me sens encore plus mal fagotée que d'habitude, là, Vyrva. »

« Quoi, ces vieilles *schmattes*, la chienne aime bien dormir dessus, elle a bien voulu que je les lui emprunte pour la soirée. » Vyrva ne croise pas son regard, ce qui décidément ne lui ressemble pas, ses yeux errent du côté des écrans géants en hauteur, comme si elle attendait que quelque chose s'y produise, un extrait de film peut-être fatal. Maxine ne fait pas passer de scanner du cerveau mais, depuis le temps, elle sait reconnaître le « sur-les-nerfs ».

« Sacrée salle de bal, hein. Où que tu tournes la tête, plein d'idées de thèmes de bar-mitzvah. Ce M. Ice a dépensé sans compter, il doit être planqué quelque part. »

« Sais pas, j'ai pas cherché. »

« Moi », intervient Lucas, « je pense qu'il s'est lancé avec Josh Harris dans un effrayant concours à la con sur le thème "rétro". Vous vous rappelez cette soirée du premier de l'An pour la fin du millénaire chez pseudo ? Ça a duré des mois... »

« Tu veux dire », fait Justin, « genre, des gens dans des salles en plastique transparent qui baisaient en public, où ? Où ? »

« Yo, Maxi. » Eric, les cheveux teints en une sorte de vert pâle électrique, l'œil flirteur, un sourire qui après analyse devrait taper dans la zone tête-à-claque du spectre. Maxine sent que Horst, invisible dans les parages, les épie, sur le point de passer en mode plombe-l'ambiance. Oy vey « Tu as vu *mon mari* ici quelque part ? » Suffisamment fort pour que Horst entende s'il est dans le coin.

« Votre quoi ? »

« Oh », sur un ton normal, « sorte de quasi-ex-mari, je ne t'ai

jamais parlé de ça ? »

« Grosse surprise », en grommelant d'un air enjoué, « et whoa, qu'est-ce qu'on a mis ce soir, des Giuseppe Zanotti, c'est ça ? »

« Stuart Weitzman, gros malin, mais attends, quelqu'un qu'il faut que je te présente, elle a un faible pour Jimmy Choo si je ne m'abuse. » Il s'agit de Driscoll, la version cent pour cent anistonienne, qui provoque chez Maxine un début de clignotement sur l'écran de son Lobodex d'Amour, l'appli trouve-l'âme-sœur qu'elle possède, intégrée au cerveau. « À moins que vous vous connaissiez déjà tous les deux... »

Et c'est reparti, Maxine, pourquoi ne peut-elle pas résister à ces ancestrales forces yentas qui cherchent à prendre le contrôle sur elle ? Cesse s'il te plaît de jouer les entremetteuses, les soirées accomplissent le yenta-business mieux que ne le font les yentas, économies d'échelle ou un truc dans le genre, assurément. Eric plisse les yeux d'un air charmeur. « Est-ce qu'on ne s'est pas... une de ces opérations Cybermousse, vous avez essayé de me jeter à l'eau ou je ne sais quoi ? Non, attendez, elle était plus petite. »

« Peut-être pas un événement bière... ? » en crypté, façon Rachel à Ross, « une fiesta pour une install' Linux ? » Numéros de téléphone au marqueur sur les paumes ou un rituel dans le genre, et Driscoll est repartie.

« Écoutez, Maxi », Eric devenu sérieux, « il y a quelqu'un qu'il faut qu'on trouve. L'associé de Lester Traipse, le gus canadien. »

« Félix ? Il est encore à New York ? » En un sens, pas une si bonne nouvelle. « C'est quoi son problème ? »

« Il a besoin de vous voir, un truc à propos de Lester Traipse, mais aussi il a un comportement paranoïaque, tient pas en place, fait sacrément la fête. »

« La sécurité via l'immaturité. » Lester, eh bien quoi Lester ?

Pas un mot de Félix depuis la fameuse soirée au karaoké et maintenant soudain il veut discuter. Où était-il quand son fidèle associé s'est fait assassiner ? Rentré opportunément à Montréal ? Ou plutôt à Montauk avec Gabriel Ice, à fomenter un plan pour coincer Lester ? Qu'est-ce que Félix a de si urgent à lui dire ce soir ? se demande Maxine.

« Venez, on va faire une visite des WC en pseudo-aléatoire. »

Elle suit Eric dans l'ancre traversé de riffs et grouillant de son

espace de travail présentement transformé en espace événementiel, scrute la foule, aperçoit brièvement Horst sur la piste qui exécute le même déhanché Bounce sur l'axe des Z que tout le monde, et du moins ne semble pas *ne pas* s'amuser.

Eric la fait passer une porte et dans un couloir jusqu'à des WC qui se révèlent unisexes et sans intimité. À la place de la traditionnelle rangée d'urinoirs, des rideaux d'eau dégoulinent en continu le long de parois en inox, contre lesquelles les messieurs, et les dames que cela tente, sont invités à pisser, tandis que pour les moins aventureux existent des boxes en acrylique transparent, qui en des temps plus prospères chez Tworkeffx permettaient aussi à des patrouilles anti-fainéants de reluquer pour voir qui tirait au flanc, déco intérieure réalisée par des graffeurs de downtown, avec le motif récurrent de bites allant dans des bouches, ainsi que des opinions du type DIE MICROSOFT WEENIES et LARA CROFT HAS POLYGON ISSUES.

Pas de Félix ici. Ils arrivent à l'escalier et s'emploient à monter d'un étage à l'autre, pour une ascension dans ces lumineux halls de délire, arpentent des bureaux et des boxes dont le mobilier a été récupéré à des prix avantageux auprès de pointcom en faillite, destiné trop tôt à être à son tour pillé par des énergumènes de la trempe de Gabriel Ice.

Ça festoie partout. On est emporté, on s'emporte... Visages en mouvement. Dans le bassin du personnel, des bouteilles de champ'vides dansent sur l'eau. Des yuppies qui semble-t-il n'ont que récemment appris à fumer se parlent en hurlant. « Me suis fait un super Arturo Fuente l'autre jour ! » « Génial ! » Un défilé de narines frétilantes sniffe des lignes tirées sur des miroirs Art déco circulaires qui proviennent d'hôtels de luxe démolis il y a bien longtemps, et qui remontaient à la dernière fois que New York avait connu une frénésie des marchés aussi intense que celle qui vient de s'achever.

Entrée et sortie dans toute une série de WC à thème, urinoirs-bars irlandais gigantesques qui quasi vous enveloppent, toilettes estampées vintage d'il y a cent ans, chasses d'eau fixées au mur et chaînes pour tirer la chasse, d'autres espaces, moins éclairés et moins élégants, cherchant à évoquer les cabinets de fameux clubs downtown, sans la moindre giclée de Lysol depuis le milieu des années quatre-vingt-dix et un unique trône, mal en point et toxique, pour lequel les gens doivent faire la queue.

Félix pendant ce temps n'est dans aucun de ces endroits. Arrivés enfin au dernier étage, Eric et Maxine pénètrent dans le parrain des WC post-modernes, une surface grande comme une piazza ornée d'un carrelage belge vernissé dans les tons ocre, bleu pâle et bordeaux délavé, récupéré dans un hôtel particulier du bas de Broadway, avec trois douzaines de boxes, son propre bar, salon télévision, sound-system, et deejay, qui en ce moment, pendant qu'une matrice six / six de danseurs exécute l'Electric Slide sur l'antique carrelage, joue l'hymne disco de Nazi Vegetable, jadis immense succès au hit-parade.

Dans les Toilettes [*tempo Hustle*]

Quelle étrange et drôle sensation, la
Cerveille en extension au plafond, dans les
Toi-lettes !

[*Chœurs féminins*] – Dans les toi-lettes !

Coke, extasy et beuh,

On sait jamais quand on aura besoin d'eux

Dans les toi-lettes

(Tout ça dans ces, toi-lettes !)

Amène-toi, jette un œil, tu finis

par rester toute la semaine, ici dans les

Toi-lettes !...

(Toilettes ! Toilettes !)

Tous ces miroirs, ça en fait du chrome, et puis quel

arôme, ici dans leeeeeeees

Toi-lettes —

Whoa, oh, fille eee-et

[*Respiration*]

Garçon, laisse

La nuit t'envahir,

Laisse le jour s'évanouir,

Mais on n'en prend pas trop, c'est mieux

On touche avec les yeux, sinon on va

tout gâcher,

Cool, on va pas se fâcher, c'est les toi-hoi-lettes —

Le cabinet des rendez-vooooous

Fortes senteurs de désinfectant, avoue, on est partant...

Les dragueurs des urinoirs, comme dans les salles noires
de cinéma,
te charmeront,
à t'en faire tomber le, pantalon – viens
Dans les
Toilettes ! Tire la chasse sur tous
Ces soucis et danse !

Tout le monde ne tire pas bénéfice d'une jeunesse dissolue. Les ados contemporains de Maxine se sont perdus dans les toilettes des clubs des années quatre-vingt, y sont entrés, jamais ressortis, certains avec de la chance devenus trop branchés, ou pas assez, pour apprécier la scène, d'autres, comme Maxine, continuèrent à y retourner mais uniquement en flash-back occasionnels, l'éclairage épileptogique, les Quaalludes à vendre sur la piste, les proclamations capillaires des *boroughs* extérieurs... les brouillards de laque Aqua Net ! Les heures perdues entre filles, assises devant la glace ! L'étrange décalage entre la dance music et les paroles, *Copacabana*, *What a Fool Believes*, des histoires à fendre le cœur, voire tragiques, incrustées dans ces airs étrangement entraînants...

L'Electric Slide est une danse où l'on se répartit sur plusieurs rangées, que Maxine reconnaît des nombreuses bar-mitzvah devenues floues dans son esprit depuis ses années adolescentes au vieux Paradise Garage, la seule portion de la semaine qui comptait vraiment, les samedis soir où elle s'échappait en douce de la maison à une heure, une heure et demie, prenait le métro jusqu'à Houston et l'interminable, interminable pâté de maisons jusqu'à King, la téléportation devant les videurs jusqu'à l'intérieur pour rejoindre un moment les autres fondus du Garage, dansait toute la nuit dans ce monde apparu comme par magie, et attendait jusqu'au petit déjeuner dans une gargote en réfléchissant au genre d'histoire qu'elle allait sortir à ses parents cette fois-ci... et l'instant d'après on se retrouve à fouiller dans son sac à main à la recherche de mouchoirs en papier parce que ça a complètement disparu, bien sûr, encore une de ces expulsions avec atterrissage dans la froide saison, dont tout le monde n'est pas sorti indemne, il y a eu le SIDA, le crack sans oublier le putain de capitalisme tardif, donc peu nombreux sont ceux qui ont vraiment trouvé un refuge, quel qu'il soit...

« Um, Maxine, vous êtes en train de... ? »

« Oui. Non. Ça va bien... quoi ? »

Eric esquisse un mouvement de tête, et là, dans le dédale Art nouveau de la piste, au milieu de la formation, Maxine repère l'insaisissable Félix Boingueaux, le potentiel complice de meurtre, vêtu d'un costume polyester de l'ère disco dans un coloris corail saturé et éclatant, presque certainement trouvé en solde, un achat d'impulsion vite regretté, sur un tee-shirt avec l'inscription MOOCH TSÉ TSÉ. La formation de danse se reformate en couples, et Félix s'approche, en nage, tout agité.

« Yo, Félix, ça va ? »

« La poisse pour Lester, tsé ? » Les regards se croisent, pas un cillement, quelle *chutzpah*.

« C'est à ce sujet que vous vouliez me voir, Félix ? »

« Je n'étais pas à New York quand ça s'est produit. »

« Est-ce que j'ai dit quelque chose ? Même si Lester semblait, ma foi, avoir l'impression que vous surveilliez ses arrières. »

Les chances de déstabiliser ce client sont à peu près aussi épaisses qu'Ally McBeal. « Vous êtes encore sur l'affaire, alors. »

« Nous n'avons pas refermé le dossier. » Le « nous » de l'investigation. Laissons-lui croire qu'il y a une troisième entité qui a engagé Maxine. « Vous auriez une pierre à apporter à l'édifice ? »

« Peut-être. Peut-être que vous allez juste vous précipiter chez les flics, je sais pas. »

« Je ne suis pas une fana de la poulaille, Félix, vous confondez avec Nancy Drew, à vrai dire la comparaison n'est pas très flatteuse, il va falloir que vous travailliez là-dessus. »

« Hé, c'est vous qui avez essayé de faire buter le vieux Vipster », Félix ayant entre-temps commencé à dévisager Eric en plissant les yeux et de manière soupçonneuse, lequel se retire relativement en douceur dans le flux et le reflux des danseurs, des buveurs et des camés.

Elle affecte de soupirer. « C'est à propos de la *poutine*, c'est ça, vous ne me le pardonnerez jamais, une fois de plus, Félix, je suis navrée d'avoir dit ça – remarque idiote, un coup bas. »

En accompagnement, « À Montréal c'est un diagnostic de forte personnalité – les gens qui résistent à la *poutine*, ils résistent à la vie. »

« Est-ce que je peux y », en jetant un coup d'œil à la fête qui bat

son plein, « réfléchir plus tard ? Lundi ? Promis. »

« Regardez, regardez, c'est Gabriel Ice. » Mouvement du menton en direction du bar, où, eh bien oui, se tient leur hôte gracieux, s'exprimant devant un petit groupe d'admirateurs.

« L'avez déjà rencontré ? »

Elle comprend que ceci était peut-être la finalité de la manip. « Nous nous sommes parlé au téléphone. J'ai eu le sentiment que son temps était précieux. »

« Venez, je vais vous présenter, on fait un peu d'affaires ensemble. »

Évidemment que vous faites un peu d'affaires, salopard. Ils se faufilent sur la surface encombrée de la piste jusqu'à être à portée de voix du magnat tiré à quatre épingles, qui ne bavarde pas vraiment, mais plutôt livre une espèce de baratin publicitaire.

Ses yeux, encadrés par une monture d'écaille Oliver Peoples, sont moins expressifs que bien des yeux que Maxine a remarqués en poissonnerie, toutefois il arrive qu'un individu apparemment immunisé contre le désir se révèle ultrasusceptible, et même dangereusement susceptible, ne sachant absolument pas comment affronter la bête une fois qu'elle a sauté par-dessus la clôture et fonce vers la ligne des crêtes. Lèvres fines et attentives. Dans les affaires on n'en croise que trop de ces visages, savent pas ce qu'ils veulent, ni combien, ni quoi faire une fois qu'ils l'ont.

« De plus en plus de serveurs ensemble au même endroit dégagent une chaleur qui devient vite problématique, à moins de dépenser tout le budget en climatisation. La chose à faire », proclame Ice, « c'est d'aller au nord, d'installer des parcs de serveurs là où la dissipation de la chaleur ne sera pas vraiment un problème, prendre le courant à partir d'énergies renouvelables comme l'hydro ou le solaire, utiliser la chaleur en surplus pour aider à soutenir les populations quelles qu'elles soient qui pousseront autour des centres de données. Des populations sous dôme à travers la toundra de l'Arctique.

« Mes très chers geeks ! Les tropiques c'est peut-être très bien pour la main-d'œuvre bon marché et le tourisme sexuel, mais l'avenir est là-bas sur le pergélisol, un nouvel impératif géopolitique – s'emparer des réserves de froid comme ressource naturelle d'une valeur incommensurable, avec le réchauffement climatique, encore plus crucial — »

Il y a quelque chose d'effroyablement familier dans cet argument cap-au-nord. En vertu d'un corollaire de la loi de Godwin, pertinent exclusivement dans l'Upper West Side, le nom de Staline, comme celui de Hitler, a 100 % de chances d'entrer dans une discussion, quelle qu'en soit la longueur, et Maxine se rappelle à présent qu'Ernie lui avait parlé du Géorgien génocidaire et de ses projets dans les années trente de colonisation de l'Arctique avec des villes sous dôme et des armées de jeunes techniciens, sinon désignés comme, Ernie prenait toujours soin de le rappeler, des travailleurs forcés, et d'apporter alors, afin de souligner son propos par un déploiement multimédia, son album 78 tours de *L'Écolière attirante de Zazhopsk*, un opéra obscur de l'ère des purges, des duos russes basse-ténor chevrotants, invoquant les steppes de glace, la nuit thermodynamique. Et maintenant voilà Gabriel Ice, avec son masque de fête capitaliste, qui joue la rediff néo-stalinienne.

Aah, que Dieu nous vienne en aide, comme c'est sordide, et comment en est-on arrivé là ? un palace en location, le déni du temps qui passe, un nabab sur les pistes noires du secteur de l'informatique se prend pour une rock star. Ce n'est pas tant que Maxine ne puisse pas être bernée, c'est plutôt qu'elle déteste l'être, et quand elle tombe sur quelqu'un qui fait trop d'efforts dans ce sens, elle prend son Beretta. Ou, dans le cas présent, se retourne et se dirige vers l'escalier, plantant là Félix et Gabriel Ice qui tailleront le bout de gras à leur guise, de fripouille à fripouille.

Nora Charles a-t-elle jamais eu à se coltiner ce genre de trucs ? Même Nancy Drew ? Les réceptions auxquelles elles sont invitées, tout n'est que hors-d'œuvre de chez le traiteur et inconnus ravissants. Mais qu'on laisse Maxine essayer de se mettre en retrait de l'action et de s'amuser un peu, laisse tomber, ça finit toujours comme ça. Obligations du genre demain-y-a-école, culpabilité, fantômes.

Il n'empêche, allez savoir, elle arrive à rester toute la nuit et fait la fermeture. Horst, sans doute pour cause d'inhalation passive, ayant régressé jusqu'à renouer avec ses manières de vieux fêtard, est totalement azimuthé, mais avec affabilité. Maxine se trouve embarquée, et bientôt sommée de faire l'arbitre, dans des disputes de nerds auxquelles elle ne comprend pas un mot. Elle pique du nez une ou deux fois aux toilettes, et si elle rêve un tant soit peu, difficile de faire la distinction avec le grand tournoiement invisible autour d'elle, en

décélération, allant decrescendo vers un noir et blanc quasi silencieux, jusqu'à ce qu'il soit l'heure, enfin, de *cd tilde home*. Comme musique de procession de sortie il y a *Closing Time* de Semisonic, un adieu en quatre accords au siècle passé. La nerdistocratie d'hier et de demain, avec lenteur, et apparemment à contrecœur, se déverse dehors, dans le long septembre qui les accompagne virtuellement depuis l'avant-dernier printemps, et n'a fait que continuer à s'aggraver. Ils reprennent leurs figures de la rue pour ça. Des figures déjà victimes d'un assaut silencieux de quelque chose situé dans l'avenir, une espèce d'An 2000 de la semaine de travail que personne n'imagine tout à fait, la foule s'égaille lentement dans les légendaires petites rues, les euphories commencent à se dissiper, s'évaporent comme les voiles de brume avant les luminosités de l'aube, une mer de tee-shirts que personne ne lit, une clameur de messages que personne ne reçoit, comme si c'était l'authentique historique de texte des nuits dans l'Alley, les coups de gueule auxquels il faut réagir et qui ne doivent pas rester lettre morte, les livraisons kozmo à trois heures du matin pendant les séances de programmation, les festivals de déchiquetage de papier toute la nuit, les compagnons de lit qui allaient et venaient, les groupes dans les clubs, les chansons dont les refrains accrocheurs se tiennent encore en embuscade dans les moments d'oisiveté, les boulots alimentaires avec des réunions à propos de réunions et des patrons à la masse, les chapelets irréels de zéros, les business models qui changent d'une minute à l'autre, les bringues des start-ups chaque soir de la semaine, et en si grand nombre les jeudis qu'on n'arrive pas à suivre, lesquelles parmi ces figures revendiquées par l'époque dont elles ont célébré toute la nuit l'achèvement – lesquelles parmi elles sont capables de voir dans l'avenir, parmi les microclimats du binaire, étendant partout sur terre leur œuvre de câblage via la fibre noire, les paires torsadées et aujourd'hui le sans-fil à travers des espaces privés et publics, n'importe où parmi les reflets incessants des aiguilles dans les cyber-ateliers clandestins, dans cette tapisserie intranquille immensément cousue et décousue au service de laquelle tous à un moment ou un autre ils se sont trouvés assis, de plus en plus estropiés – jusqu'à la forme du jour imminent, une procédure en attente d'exécution, sur le point d'être révélée, un résultat de recherche sans instructions quant à la manière de le chercher ?

Dans le taxi qui les ramène à la maison, il y a un tas d'échanges

bruyants en arabe à la radio, Maxine croit tout d'abord que c'est une émission où les auditeurs peuvent appeler, jusqu'à ce que le chauffeur mette un casque et se joigne à la conversation. Elle jette un œil à la pièce d'identité sur le Plexiglas. Le visage sur la photo est trop indistinct pour être clairement identifié, mais le nom est islamique, Mohamed quelque chose.

C'est comme entendre une soirée en étant dans une autre pièce, cependant Maxine remarque qu'il n'y a pas de musique, pas de rires. Une émotion intense, d'accord, mais plus proche des larmes ou de la colère. Les hommes parlent en même temps, hurlent, s'interrompent. Deux voix appartiennent peut-être à des femmes, toutefois plus tard il semblera qu'elles aient peut-être été des voix aiguës d'hommes. Le seul mot que Maxine reconnaît, et elle l'entend plus d'une fois, c'est *Inch Allah*. « Ça veut dire "peu importe" en arabe », Horst dans un hochement de tête.

Ils attendent à un feu. « Si Dieu le veut », le corrige le chauffeur, se tournant à demi sur son siège, si bien que Maxine est amenée à le regarder de face. Ce qu'elle y voit l'empêchera de trouver le sommeil immédiatement. C'est en tout cas le souvenir qu'elle en aura.

La fourchette sur le match Jets-Indianapolis dimanche est de 2 points. Horst, régionalement fidèle comme toujours, parie à Ziggy et Otis une pizza que les Colts vont gagner, ce qu'ils font effectivement, une promenade de santé avec 21 points d'écart. Peyton Manning est en état de grâce, Vinny Testaverde en revanche est un peu moins régulier, et arrive, dans les cinq dernières minutes par exemple, à laisser échapper le ballon sur la ligne des 2 yards des Colts, qu'un défenseur adverse récupère, et avec lequel il remonte sur 98 yards jusqu'au touchdown, tandis que seul Testaverde le pourchasse, le reste des Jets se contentant de regarder faire, et Ziggy et Otis se laissent aller à un langage sans retenue dont leur père ne voit pas comment il pourrait le leur reprocher.

C'est une soirée assez chaude, et ils décident tous, au lieu de commander la pizza, d'aller à pied jusqu'à Columbus, à Tom's Pizza, une enseigne locale appelée à bientôt s'estomper dans la mémoire populaire de l'Upper West Side. Première fois depuis des années, réalise Maxine, qu'ils font quelque chose tous ensemble en famille. Ils s'installent en terrasse. La nostalgie rôde, prête à ruisseler de là où elle est embusquée. Maxine repense au temps où les garçons étaient petits, l'usage local dans les pizzerias du quartier étant alors de couper les tranches en mini-carrés, plus faciles à croquer pour les bambins. Quand l'enfant peut s'attaquer à une tranche entière c'est une sorte de passage à l'âge adulte. Plus tard, avec les appareils dentaires, il y a un retour aux carrés réduits. Maxine lance un regard à Horst, en quête de signes extérieurs de mémoire active, mais aucune chance, ce cher Géométrie-dans-les-Spasmes est occupé à se goinfrer de pizza à un rythme régulier, en se débrouillant pour que les garçons se perdent dans le décompte des tranches qu'ils ont mangées. Ce qu'en soi, suppose Maxine, on pourrait appeler une tradition familiale, pas

particulièrement admirable, mais diantre, toujours bonne à prendre.

Plus tard, de retour à la maison, Horst s'installe devant son écran d'ordinateur, « Les gars, venez voir, regardez. Nom d'un petit bonhomme. »

L'écran est rempli de nombres. « C'est la Bourse de Chicago, vers la fin de la semaine dernière, voyez ? il y a eu une affluence anormale d'options de vente sur United Airlines. Des milliers de puts, et pas des masses d'options d'achat. Et aujourd'hui, la même chose arrive pour American Airlines. »

« Un put », dit Ziggy, « c'est comme vendre à découvert ? »

« Ouais, quand tu t'attends à ce que les cours de la Bourse chutent. Et le volume des échanges entre-temps est très, très haut – six fois la normale. »

« Uniquement ces deux compagnies aériennes ? »

« Ouais. Bizarre, hein ? »

« Délit d'initié », en conclut Ziggy.

Lundi matin Vyrva appelle Maxine, la voix paniquée. « Les gars sont en pleine crise. Un truc à propos de cette source de nombres aléatoires qu'ils ont piratée, soudain elle n'est plus aléatoire. »

« Et tu me dis ça parce que... »

« T'es d'accord si Fiona et moi on vient un petit moment ? »

« Bien sûr. » Horst est sorti dans un bar des sports downtown, tout en bas, pour regarder Monday Night Football. Giants et Broncos, à Denver. Avec l'intention de dormir dans l'appartement de son collègue Jake Pimento, un adolescent attardé qui habite Battery Park City, puis d'aller directement de chez lui travailler au Trade Center.

Vyrva arrive, dans tous ses états. « Ils s'engueulent. Jamais bon signe. »

« C'était comment, la colo, Fiona ? »

« Génial. »

« Pas craignos. »

« Exactement. »

Otis, Ziggy et Fiona s'installent devant Homer Simpson, qui, tiens donc, joue le rôle d'un comptable, dans un film noir, voire jaune, intitulé *T'oh*.

Vyrva, trahissant des signes de perplexité parentale précoce :

« Maintenant elle fait des films Quake. Certains sont en ligne, elle a déjà des abonnés. On a cosigné des accords de distribution. Plus de clauses que pour une réunion de famille au pôle Nord. Sans la moindre idée de ce sur quoi on s'accorde, évidemment. »

Maxine prépare du pop-corn. « Restez donc. Horst ne rentre pas ce soir, y a plein de place. »

Encore un de ces bavardathon jusque tard dans la nuit, rien de spécial, les enfants vont se coucher sans trop de drames, la télé, c'est toujours mieux le son coupé, pas de grandes confessions, on cause business. Vyrva appelle Justin sur le coup de minuit. « Ça y est, ils sont redevenus potes. Pire que l'autre cas de figure. Je pense que je vais rester dormir. »

Mardi matin ils se rendent tous ensemble en convoi à Kugelblitz, traînent devant l'entrée jusqu'à ce que la cloche sonne, Vyrva détale pour attraper un bus qui traverse la ville vers l'est, Maxine part au boulot, passe la tête chez un marchand de tabac du coin pour acheter le journal, et trouve tout le monde à la fois paniqué et abattu. « Un avion vient de percuter le World Trade Center », d'après l'Indien derrière le comptoir.

« Quoi, un avion privé ? »

« Un avion de ligne. »

Euh-oh. Maxine rentre chez elle et allume CNN. Et là c'est la totale. De mal en pis. Toute la matinée. Vers midi, l'école appelle et annonce qu'ils ferment pour la journée, merci de venir chercher ses enfants.

Tout le monde est à cran. On hoche la tête, on secoue la tête, pas beaucoup de mondanités.

« Maman, est-ce que papa était là-bas à son bureau aujourd'hui ? »

« Il est resté dormir chez Jake hier soir, mais je pense qu'il a travaillé surtout sur son ordinateur. Donc il y a de bonnes chances qu'il n'y soit même pas allé. »

« Mais tu n'as pas de nouvelles de lui ? »

« Tout le monde essaye de joindre tout le monde, les lignes sont saturées, il appellera, je ne suis pas inquiète, pas de quoi s'en faire, les garçons, OK ? »

Ils n'y croient pas du tout. Évidemment qu'ils n'y croient pas. Mais

ils opinent du chef tous les deux et ne mouftent pas. Grande classe, ces deux-là. Elle les prend par la main, un de chaque côté, jusqu'à la maison, et bien que ce genre de trucs appartienne à leur enfance et ait généralement le don de les agacer, aujourd'hui ils la laissent faire.

Le téléphone se met à sonner au bout d'un moment. Chaque fois Maxine bondit pour décrocher, dans l'espoir que ce soit Horst, mais à la place il s'avère que c'est Heidi, ou Ernie et Elaine, ou les parents de Horst qui appellent de l'Iowa où tout est une heure plus près de l'innocence du sommeil. Mais de la pièce de bœuf qui partage encore, espère-t-elle, sa vie, pas de nouvelles. Les garçons restent dans leur chambre à regarder l'unique plan au téléobjectif des tours en fumée, qui revient constamment, déjà trop lointain. Elle passe sans cesse la tête dans l'encadrement de la porte. Leur apporte de quoi grignoter, du approuvé-par-maman et autre, auquel ils ne touchent pas.

« On est en guerre, maman ? »

« Non. Qui a dit qu'on l'était ? »

« Ce gars, là, Wolf Blitzer... ? »

« D'habitude ce sont des pays qui partent en guerre contre d'autres pays. Je ne pense pas que ceux qui ont fait ça, quels qu'ils soient, soient un pays. »

« Ils ont dit aux infos que c'était l'Arabie Saoudite », lui rapporte Otis. « On est peut-être en guerre avec l'Arabie Saoudite. »

« Pas possible », fait remarquer Ziggy, « on a besoin de tout ce pétrole. »

Comme par transmission de pensée, le téléphone sonne, et c'est March Kelleher.

« C'est l'incendie du Reichstag », dit-elle en guise de bonjour.

« Le quoi ? »

« Ces enfoirés de nazis à Washington avaient besoin d'un prétexte pour faire un coup d'État, maintenant ils l'ont. Ce pays court au-devant de sacrées emmerdes, et c'est pas des Carpettes d'Orient qu'on devrait s'inquiéter, c'est de Bush et de sa clique. »

Maxine tergiverse. « On dirait que dans l'immédiat aucun d'eux ne sait ce qu'il fait, pris par surprise, ça ressemble plus à Pearl Harbor. »

« C'est ce qu'ils veulent te faire croire. Et puis qui te dit que Pearl Harbor n'était pas un coup monté ? »

Elles sont vraiment en train de débattre de ça ? « Sans même parler d'infliger un tel coup à son propre peuple, pourquoi quelqu'un

pénaliserait-il sa propre économie ? »

« Tu n'as jamais entendu dire "Il faut dépenser de l'argent avant d'en empocher" ? S'acquitter de la dîme auprès des sombres dieux du capitalisme. »

C'est alors que Maxine a un déclic. « March, le DVD de Reg, le missile Stinger... »

« Je sais. On s'est fait avoir. »

Le téléphone sonne. « Tu n'es pas blessée ? »

Enfoiré. Qu'est-ce qu'il en a à foutre ? Pas vraiment la voix qu'elle a hâte d'entendre. En bruit de fond, un tohu-bohu bureaucratique, des téléphones qui sonnent, des subalternes insultés, des déchiqueteuses à papier qui turbinent à plein.

« Qui est à l'appareil au fait ? »

« Si tu veux parler, tu as mon numéro. » Windust raccroche. « Parler », est-ce que ça signifie « baiser » ? Cela ne la surprendrait pas, ce niveau de désespoir, évidemment, il doit bien exister des paumés qui mettront à profit la tragédie qui se déroule downtown pour tirer leur coup à bon compte, et aucune raison que Windust, vu ce qu'elle sait de lui, n'en soit pas un.

Toujours pas de nouvelles de Horst. Elle s'efforce de ne pas s'inquiéter, de croire au laïus qu'elle a servi aux garçons, mais elle est inquiète. Tard ce soir-là, une fois qu'ils sont au lit, elle est assise éveillée devant la télé, s'assoupit, est réveillée par des micro-rêves dans lesquels quelqu'un entre par la porte, s'assoupit à nouveau.

À un moment donné pendant la nuit, Maxine rêve qu'elle est une souris qui court en liberté à l'intérieur des murs d'un vaste immeuble d'appartements dont elle comprend que ce sont les US, elle s'aventure dans les cuisines et les garde-manger, fouille en quête de nourriture, se bagarre mais en liberté, et aux premières heures du jour elle est attirée par une espèce de piège à souris pour humains, elle en est consciente mais ne peut cependant pas résister à l'appât, non pas le traditionnel beurre de cacahuète ou fromage, plutôt quelque chose qui relève de la gastronomie, du pâté ou des truffes peut-être, et lorsqu'elle monte sur l'appétissante petite structure le simple poids de son corps suffit à faire tomber une porte tendue par un ressort qui se ferme, pas si fort que ça, derrière elle, et qu'il est impossible de

rouvrir. Elle se trouve à l'intérieur d'une sorte d'espace événementiel sur plusieurs niveaux, à un rassemblement, peut-être une fête, pleine de visages inconnus, des souris comme elle, mais plus tout à fait souris, ou plus seulement souris. Elle comprend que cet endroit est un enclos entre la liberté en pleine nature et un autre environnement unimaginable dans lequel, l'une après l'autre, chacune d'entre elles sera lâchée, et que ceci ne peut qu'être analogue à la mort et à la vie après la mort.

Elle veut désespérément se réveiller. Et une fois éveillée être ailleurs, même dans un paradis pour geeks tel que DeepArcher.

Elle sort du lit, en nage, jette un œil dans la chambre des enfants, ils dorment paisiblement, elle dérive jusque dans la cuisine, se plante en face du frigo et le fixe comme si elle était devant un téléviseur, attendant qu'il lui dise ce qu'elle avait besoin de savoir. Elle entend un bruit dans la chambre d'amis. Tâchant de ne pas se faire de faux espoirs, de ne pas respirer trop fort, elle s'avance sur la pointe des pieds et là oui c'est Horst, en train de ronfler devant sa chaîne BioPiX, la seule chaîne cette nuit qui ne couvre pas en continu la catastrophe, comme si c'était la chose la plus naturelle au monde d'être vivant, et à la maison.

« Denver a gagné 31-20. Je me suis endormi sur le canapé de Jake. À un moment pendant la nuit, je me suis réveillé, pas pu me rendormir tout de suite. » Si étrange là-bas, Battery Park la nuit. Du coup Horst a repensé à la veille de Noël quand il était gamin. La présence du Père Noël, invisible, en route, quelque part là-haut dans le ciel. Si calme. À part les ronflements de Jake dans la chambre. Et puis ce quartier, même quand on ne voit pas les tours du Trade Center, on les sent, les sentait, comme quelqu'un dans un ascenseur, qui vous frôle de l'épaule. Et dehors, dans la lumière du soleil, cette présence floue en aluminium qui s'élance vers le ciel...

Le lendemain matin c'est la pagaille monstre à l'extérieur, le temps que Jake se rappelle où est le café et que Horst mette les infos à la télé, il y a des sirènes, des hélicoptères, partout dans le quartier, assez vite ils remarquent par la fenêtre des groupes de personnes qui se dirigent vers le fleuve, se disent que ce serait peut-être une bonne idée de les rejoindre. Des remorqueurs, des ferrys, des bateaux de

particuliers accostent, chargent les gens à partir du port de plaisance, tous de leur propre chef, étonnante coordination d'efforts, « Je ne crois pas que quelqu'un ait chapeauté tout ça, simplement ils arrivaient et ils le faisaient. Je me suis retrouvé dans le New Jersey. Je ne sais quel motel. »

« Ton genre d'endroit. »

« La télévision ne marchait pas terrible. Rien d'autre que des flashes d'information. »

« Donc, si vous n'aviez pas décidé de faire la grasse matinée... »

« Quand je bossais au parquet, je connaissais un Fou du Christ, un négociant en café, qui m'a dit que c'était comme la grâce, quelque chose qu'on ne réclame pas. Ça arrive, c'est tout. Évidemment ça peut aussi t'être retiré à tout instant. De même que je savais toujours comment miser sur Eurodollars. Les fois où on a vendu à découvert du Amazon, où on s'est défaussé de nos Lucent quand l'action est passée à 70 dollars, tu te souviens ? Ce n'est pas moi qui ai "su" quoi que ce soit. Mais il y avait quelque chose. Soudain une ou deux lignes supplémentaires de code neuronal, qui sait. Je me suis contenté de suivre. »

« Oui mais... si c'est ce même don bizarre qui t'a maintenu en vie... »

« Comment est-ce possible ? Comment la prédiction de l'évolution des marchés pourrait-elle relever du même mécanisme que la prédiction d'une horrible catastrophe ? »

« Si l'un et l'autre étaient deux formes différentes de la même chose. »

« Bien trop anticapitaliste pour moi, ma poule. »

Plus tard il fait cette réflexion : « Tu m'as toujours pris pour une espèce d'idiot savant, toi tu étais la fille futée qui connaissait la rue, celle qui avait l'esprit pratique et pigeait les trucs, et moi je n'étais qu'un balourd avec un don, qui ne méritait pas d'avoir cette chance. » Première fois qu'il lui dit cela, même si c'est un laïus qu'il a sorti plus d'une fois à une ex-femme imaginaire, seul la nuit dans des chambres d'hôtel aux US et à l'étranger, où parfois la télévision parle dans des langues dont il ne connaît que les rudiments pour se débrouiller, le room-service lui apporte toujours le repas de quelqu'un d'autre, ce à quoi il a appris à se plier dans un esprit de curiosité aventureuse, en se disant que sinon il n'aurait jamais goûté, par exemple, au ragoût

d'alligator noirci au grill et sa friture de légumes ou à la pizza garnie d'un œil de mouton. Les affaires pendant la journée pour lui c'est les doigts dans le nez (on lui avait d'ailleurs servi une fois de la narine, au petit déjeuner, à Ürümqi) sans rapport clairement établi avec l'autre partie du cycle quotidien, les embrouilles quotidiennes, les récapitulatifs à 3 heures du matin pour faire face à la crainte de rêves indésirables, les vues énigmatiques de l'ombre de la ville, par la fenêtre. Des masses d'un bleu venimeux qu'il ne veut pas voir, mais il ne cesse de tirer un peu les rideaux pour risquer un œil, le temps nécessaire. Comme s'il se passait quelque chose dehors qu'il ne doit pas loucher.

Le lendemain, tandis que Maxine et les garçons partent pour Kugelblitz : « Ça vous ennuie pas que je vienne avec vous ? » fait Horst.

Viens donc. Maxine remarque d'autres couples de parents, certains ne se sont pas parlé depuis des années, qui se présentent ensemble pour accompagner leurs enfants, indépendamment de l'âge ou de leur habitude de se débrouiller tout seuls, et revenir les chercher. Le directeur Winterslow est là devant l'entrée, il salue chacun individuellement. Grave, courtois et s'abstenant pour une fois de son parler alambiqué. Il touche les gens, serre les épaules, donne l'accolade, tient les mains. Dans l'entrée il y a une table avec des feuilles où l'on peut s'inscrire pour du bénévolat sur le site de l'atrocité. Tout le monde est encore sonné, après avoir passé la veille assis ou debout devant les écrans de télévision, à la maison, dans des bars, au travail, avec le regard fixe de zombies, incapables dans tous les cas de digérer ce qu'ils ont vu. Une population du visionnage ramenée à un état de stupeur, sans défense, morte de trouille.

Sur son weblog, March Kelleher n'a pas perdu de temps pour passer à ce qu'elle appelle son mode polémique de vieille gauchiste. « Se contenter de dire que ce sont les vilains islamistes, c'est tellement vaseux, et nous le savons. Nous voyons ces gros plans officiels à l'écran. Le regard fuyant du menteur, l'éclat dans la pupille de l'alcoolique anonyme. Un seul coup d'œil à ces visages et nous savons

qu'ils sont coupables des pires crimes qu'on puisse imaginer. Mais qui est pressé d'imaginer ? D'établir l'atroce rapprochement. Pas plus que les Allemands ne l'étaient en 1933, quand les nazis mirent le feu au Reichstag, moins d'un mois après la nomination de Hitler comme chancelier. Ce qui bien sûr ne vise pas à suggérer que Bush et les siens ont effectivement mis en scène les événements du 11 septembre. Il faudrait avoir l'esprit complètement rongé par la paranoïa, être en fait un dingue scandaleusement anti-américain pour laisser filtrer dans son esprit l'éventualité que ce jour atroce ait pu être délibérément conçu comme un prétexte pour imposer quelque infinie "guerre" orwellienne et les décrets d'urgence sous lesquels nous n'allons pas tarder à vivre. Nan, nan, bannissons cette pensée.

« Mais il y a toujours l'autre chose. Notre désir ardent. Notre besoin enfoui que cela soit vrai. Quelque part, au fond de quelque recoin sombre et honteux de l'âme nationale, nous avons besoin de nous sentir trahis, voire coupables. Comme si c'était nous qui avons créé Bush et sa clique, Cheney, Rove, Rumsfeld, Feith et les autres – nous qui avons attiré la foudre sacrée de la "démocratie", et qu'ensuite la majorité fasciste de la Cour Suprême avait appuyé sur les commutateurs, et que Bush s'était relevé de la table de dissection et avait commencé son carnage. Et tout ce qui s'est passé ensuite c'est pour notre pomme. »

Environ une semaine plus tard, Maxine et March prennent un petit déjeuner au Pirée, sur Columbus. Il y a maintenant un gigantesque drapeau américain dans la vitrine et une affiche UNITED WE STAND. Mike se montre débordant de sollicitude avec les flics qui entrent pour se restaurer à l'œil.

« Vise un peu ça. » March tend un billet d'un dollar sur les marges duquel, côté face, quelqu'un a écrit au stylo-bille : *Le World Trade Center a été détruit par la CIA – la CIA de Bush père fait de Bush fils un président à vie & un héros.* « Je l'ai eu avec la monnaie qu'on m'a rendue ce matin à l'épicerie du coin. À moins d'une semaine de l'attaque. Appelle ça comme tu veux, en tout cas c'est un document historique. » Maxine se rappelle que Heidi possède une collection de billets d'un dollar décorés, qu'elle considère comme le mur des WC publics du système monétaire US, charriant plaisanteries, insultes, slogans, numéros de téléphone, George Washington maquillé version blackface, de drôles de chapeaux, des afros, des dreadlocks et des

coiffures de Marge Simpson, joint allumé au coin des lèvres, et dans des bulles façon BD des remarques allant de spirituelles à crétines.

« Peu importe la tournure que va prendre le récit officiel sur le sujet », estime Heidi, « c'est dans ces endroits que nous devrions chercher, non pas dans les journaux et à la télévision, mais dans les marges, les graffitis, les énoncés incontrôlés, les mauvais rêveurs qui dorment en public et hurlent dans leur sommeil. »

« Ce n'est pas tant ce message sur le billet qui me surprend que la promptitude avec laquelle il est apparu », dit maintenant March. « La rapidité de l'analyse. »

Que ça lui plaise ou pas, Maxine est devenue la sceptique officielle de March, et heureuse de l'aider, habituellement, même si ces jours-ci, comme tout le monde, elle se sent chamboulée. « March, depuis que c'est arrivé, je ne sais que croire. »

Mais March ne lâche nullement l'affaire et revient sur le DVD de Reg. « Suppose qu'une équipe au Stinger ait été déployée, dans l'attente d'ordres pour descendre le premier 767, celui qui est allé percuter la tour nord. Il y avait peut-être une autre bande postée dans le New Jersey pour s'occuper du second, qui devait faire le tour pour arriver du sud-ouest. »

« Pourquoi ? »

« Assurance anti-compassion. Quelqu'un n'a pas confiance dans les pirates de l'air, craint qu'ils ne mènent pas leur mission à son terme. Ce sont des esprits occidentaux, mal à l'aise avec toute idée de suicide au service d'une foi. Donc ils menacent de descendre les pirates de l'air au cas où ceux-ci se dégonfleraient à la dernière minute. »

« Et si les pirates de l'air changent effectivement d'avis, et si l'équipe au Stinger fait de même et *ne tire pas* sur l'avion ? »

« Alors ça expliquerait la présence d'un sniper de réserve sur l'autre toit, l'équipe au Stinger sait qu'il est là, il les tient dans son viseur jusqu'à ce que leur partie de la mission soit terminée. À savoir dès que le gars au téléphone a la confirmation que l'avion a fait ce qu'il avait à faire – alors tout le monde nettoie derrière lui et dégage. À ce moment-là on est en plein jour, mais sans grand risque d'être repéré, vu que toute l'attention se porte sur downtown. »

« Au secours, trop byzantin, faites que ça s'arrête ! »

« J'essaye, mais est-ce que Bush répond à mes appels ? »

Entre-temps, il y a autre chose qui turlupine Horst. « Tu te souviens de la semaine avant que ça se produise, toutes ces options put sur United et American Airlines ? Qui se sont révélées être exactement les deux compagnies des avions détournés ? Eh bien il semble que ce jeudi et ce vendredi il y ait eu aussi des ratios put-call très bizarres pour Morgan Stanley, Merrill Lynch, deux autres de cet acabit, tous locataires du Trade Center. En tant qu'enquêtrice sur fraudes, qu'est-ce que ça t'inspire ? »

« Connaissance par anticipation d'une chute de leurs actions. Qui était derrière tous ces échanges ? »

« Personne jusqu'à maintenant ne s'est dénoncé. »

« De mystérieux parieurs qui savaient que cela allait arriver. De l'étranger peut-être ? Comme les Émirats ? »

« J'essaye de ne pas me départir de mon bon sens, mais... »

Maxine va déjeuner chez ses parents, et Avi et Brooke sont là, comme prévu. Les sœurs se donnent l'accolade, mais on ne peut pas dire que ce soit chaleureux. Impossible de ne pas parler du Trade Center.

« Personne ce matin-là ne savait quoi dire », Maxine, tout en remarquant qu'il y a un logo des NY Jets sur la kippa d'Avi. « “Quelle horreur, hein !”, ça n'allait pas au-delà. Un seul angle de caméra, le plan statique au téléobjectif de ces tours qui fument, les mêmes nouvelles qui n'en sont pas, la même imbécillité débile d'émission matinale — »

« Ils étaient sous le choc », murmure Brooke, « comme tout le monde ce jour-là, quoi, pas toi ? »

« Mais pourquoi nous montrer uniquement ça, on était censés attendre quoi, qu'est-ce qui allait se passer ? Trop en hauteur pour les lances des pompiers, d'accord, donc l'incendie va soit s'éteindre de lui-même soit se répandre aux autres étages – ou quoi d'autre ? À quoi nous préparait-on si ce n'est à ce qui s'est passé ? Il y en a une qui s'effondre, puis l'autre, et qui a été surpris ? N'était-ce pas inévitable à ce moment-là ? »

« Tu penses que les chaînes de télé étaient au courant à l'avance ? » Brooke, offensée, la foudroyant du regard. « Dans quel camp es-tu, tu es américaine ou quoi ? » Brooke à présent complètement indignée, « cette atroce, atroce tragédie, toute une

génération traumatisée, la guerre imminente avec le monde arabe, et même ça n'échappe pas à ta petite ironie stupide de hipster ? Ensuite ce sera quoi, des blagues sur Auschwitz ? »

« La même chose est arrivée lorsque JFK a été assassiné », Ernie tâchant tardivement de faire baisser la tension avec sa nostalgie de vieux schnock. « Personne ne voulait croire non plus cette histoire officielle. Et donc soudain il y a eu toutes ces étranges coïncidences. »

« Tu penses que c'est une opération pilotée de l'intérieur, papa ? »

« L'argument principal contre les théories conspirationnistes c'est toujours que ça supposerait trop de gens impliqués, et qu'il y aura toujours quelqu'un pour vendre la mèche. Mais regarde l'appareil de sécurité US, ces gens sont des WASP, des Mormons, des Skull and Bones, cachottiers par nature. Entraînés, parfois depuis la naissance, à ne jamais lâcher le morceau. S'il existe une discipline quelque part, c'est bien dans leurs rangs. Donc bien sûr que c'est possible. »

« Et toi, Avi, qu'en dis-tu ? », Maxine en se tournant vers son beau-frère. « Quelles sont les dernières nouvelles sur 436.0 kilohertz ? » Tout miel. Mais il sursaute violemment. « Oups, ne voulais-je pas plutôt dire kilos de stress... ? »

« Non Mais Putain ! »

« Ton langage », Elaine automatiquement avant de réaliser que c'est Brooke, qui semble regarder autour d'elle à la recherche d'une arme.

« Propagande arabe ! » s'écrie Avi. « Ordures antisémites. Qui t'a parlé de cette fréquence ? »

« Vu ça sur Internet », Maxine hausse les épaules, « les radio-fanas sont au courant depuis toujours, on les appelle les stations E10, pilotées par le Mossad depuis Israël, la Grèce, l'Amérique du Sud, les voix sont des femmes qui figurent dans les rêveries érotiques des radioamateurs de partout, à réciter des listes alphanumériques, codées bien sûr. Il est largement admis que ce sont des messages adressés à des agents, salariés et autres, dans toute la Diaspora. Ce qui se dit c'est que pendant la période préparatoire, le trafic a été pour le moins intense. »

« Tous ceux qui détestent les juifs dans cette ville », Avi prit un ton chagriné, « disent que le 11 septembre est un coup du Mossad. Il y a même une histoire comme quoi tous les juifs qui travaillaient au Trade Center se sont fait porter pâles ce jour-là, prévenus par le Mossad par

le biais de son » – guillemets en l’air – « “réseau secret”. »

« Les juifs qui dansaient sur le toit de la camionnette là-bas, dans le New Jersey », rétorque Brooke furieuse, « en regardant tout s’écrouler, n’oublie pas celle-là. »

Plus tard, comme Maxine s’apprête à partir, Ernie la rattrape dans l’entrée. « Finalement, tu l’as rappelé, le gars du FBI ? »

« Oui, et tu sais quoi ? Il pense qu’Avram fait vraiment partie du Mossad, d’accord ? En réserve, à tapoter des pieds sur un rythme *klezmer* que lui seul peut entendre, dans l’attente d’être activé. »

« La funeste conspiration juive. »

« Si ce n’est que tu remarqueras qu’Avi ne parle jamais de ce qu’il fabriquait là-bas en Israël, aucun des deux n’en parle, pas plus que de ce qu’il fabrique ici pour hashslingrz. Il y a une chose que je peux te garantir, c’est que ce sera grassement rétribué, attends un peu tu verras, il va vous offrir une Mercedes pour votre anniversaire de mariage. »

« Une voiture nazie ? Bien, alors je la revendrai... »

En ne lisant que le Journal de Référence, on pourrait croire que New York, comme la nation, unie dans le chagrin et sous le choc, s'élève contre le djihadisme global, se ralliant à la croisade vertueuse que les gens de Bush appellent maintenant la Guerre Contre la Terreur. En se référant à d'autres sources – Internet par exemple – on aurait peut-être une image différente. Là-bas, dans le vaste anarchisme indéterminé du cyberspace, parmi les milliards de fantômes auto-résonnants, de sombres éventualités commencent à émerger.

Le panache de fumée et les débris pulvérisés, structurels et humains, sont soufflés vers le sud-ouest, en direction de Bayonne et de Staten Island, mais on peut les sentir jusqu'à uptown. Une odeur chimique, âpre, de mort et de brûlé, que de mémoire d'homme personne n'a jamais sentie dans cette ville, et qui subsiste pendant des semaines. Bien que chacun, au sud de la 14^e Rue, ait été d'une façon ou d'une autre directement touché, pour la plupart des New-Yorkais, l'expérience est parvenue médiatisée, par la télévision pour l'essentiel – plus on remontait uptown plus le moment avait été vécu de seconde main, des histoires de membres de la famille qui venaient tous les jours de banlieue pour le travail, des amis, des amis d'amis, des conversations téléphoniques, des ouï-dire, du folklore, tandis que des forces, auxquelles il importe irrésistiblement de prendre le contrôle du récit le plus vite possible, entrent en jeu et qu'une histoire fiable se réduit à un périmètre funeste centré sur « Ground Zero », un terme de la Guerre Froide, emprunté aux scénarios de guerre nucléaire si populaires au début des années soixante. On a été bien loin d'une frappe soviétique en plein cœur de Manhattan, pourtant ceux qui répètent « Ground Zero » comme un mantra le font sans honte et sans se soucier de l'étymologie. Le but est que les gens soient remontés, mais d'une certaine manière. Remontés, apeurés et impuissants.

Pendant deux jours, l'autoroute du West Side demeure silencieuse. Le brouhaha ambiant manque aux gens qui habitent entre Riverside et West End, et qui n'arrivent pas à s'endormir si facilement que ça. Sur Broadway pendant ce temps c'est différent. Les camions à plateau transportant des grues hydrauliques, des chargeuses et d'autres lourds engins descendent nuit et jour downtown en convois bringuebalants. Des avions de chasse vrombissent dans le ciel, des hélicoptères restent en suspension, à battre l'air pendant des heures juste au-dessus des toits d'immeubles, les sirènes retentissent sans cesse, 24 heures sur 24, 7 jours sur 7. Chaque caserne de pompiers de New York a perdu quelqu'un le 11 septembre, tous les jours, devant chacune, des gens dans les quartiers laissent des fleurs et des repas confectionnés à la maison. Les grosses entreprises ex-locataires du Trade Center organisent des cérémonies commémoratives sophistiquées en l'honneur de ceux qui n'ont pas réussi à sortir à temps, avec le concours de joueurs de cornemuse et des gardes d'honneur des Marines. Les chorales enfantines des églises et des écoles de toute la ville sont réservées des semaines à l'avance pour des représentations solennelles à « Ground Zero », *America the Beautiful* et *Amazing Grace* étant les titres standards de ces événements. Le site de l'atrocité, dont on aurait pu s'attendre à ce qu'il devienne sacré ou du moins inspire un peu de respect, devient en fait vite prétexte à des sagas à l'issue incertaine de magouilles et d'embrouilles, de chamailleries, de médisances quant à son avenir immobilier, le tout dûment célébré en tant que « nouvelles » dans le Journal de Référence. Certains remarquent d'étranges borborygmes souterrains en provenance du cimetière de Woodlawn dans le Bronx, finalement identifiés comme étant de Robert Moses qui se retourne dans sa tombe.

Après peut-être un jour et demi de cet état de suspension ébahie, les habituelles toxicités ethniques, farouches comme jamais, ont repris. Hé, c'est New York. Des drapeaux américains apparaissent partout. Dans les entrées des immeubles d'habitation et aux fenêtres des appartements, sur les toits, dans les vitrines et les épiceries du coin, dans les restaurants, sur les camionnettes de livraison et les stands à hot-dogs, sur les motocyclettes et les vélos, sur les taxis conduits par des chauffeurs de confession musulmane, qui pendant leur temps de repos prennent des cours d'espagnol comme deuxième langue, avec dans l'idée de passer pour une minorité légèrement

moins déconsidérée, cependant, chaque fois que des Latino-Américains essayent d'introduire une petite variation, comme le drapeau portoricain, le réflexe est de les insulter et de les dénoncer comme ennemis de l'Amérique.

Ce terrible matin, affirmera-t-on ultérieurement, sur un rayon de plusieurs pâtés de maisons autour du Trade Center, tous les stands ambulants ont disparu, comme si la population des propriétaires de ces chariots, dont on pensait à l'époque qu'ils étaient pour la plupart musulmans, avait été prévenue de ne pas s'approcher. Via quelque réseau. Un diabolique réseau de Carpettes d'Orient probablement en place depuis des années. Les stands n'ont pas réapparu, si bien que le matin a débuté de manière bien moins confortable, obligeant les gens à aller au travail sans leur café habituel, leurs *danishes*, leurs donuts, leurs bouteilles d'eau, autant de pâles appoggiatures de ce qui menaçait de se produire.

Des croyances comme celle-ci s'emparent de l'imagination des citoyens. Il y a des expéditions punitives chez des marchands de journaux au coin de la rue, et des suspects à l'allure islamique sont embarqués par bus entiers. D'importants Centres Mobiles de Commandement de la Police surgissent à divers points sensibles, en particulier dans l'East Side, partout où, par exemple, une synagogue à hauts revenus et quelque ambassade arabe se trouvent occuper le même pâté de maisons, et finalement ces installations ne s'avèrent pas si mobiles que ça, avec le temps elles s'intègrent de manière permanente au décor urbain, quasi soudées à la chaussée. De même, des bateaux sans pavillon visible, se faisant passer pour des cargos, mais équipés toutefois de plus d'antennes que de bômes, apparaissent sur l'Hudson, jettent l'ancre, et deviennent, de fait, des îles privées appartenant à des agences de sécurité sans nom, dont le voisinage immédiat est interdit au public. Des barrages routiers ne cessent d'apparaître et de disparaître le long des avenues partant de, et allant vers les principaux ponts et tunnels. Des jeunes gens de la garde nationale en treillis neufs et impeccables, portant armes et chargeurs, patrouillent Penn Station, Grand Central et la gare routière du Port of Authority. Les jours fériés et les dates anniversaires deviennent des moments d'angoisse.

Igor sur le répondeur à la maison. Maxine décroche. « Maxi ! DVD de Reg – vous avez copie là ? »

« Quelque part. » Elle met le haut-parleur, trouve le disque, l'introduit dans le lecteur.

Elle entend une bouteille tinter contre un verre. Un peu tôt dans la journée. « *Za shastye.* » Suivi de coups portés en rythme sur du bois, comme la tête contre une table. « *Pizdets !* Vodka du New Jersey, 80 %, ne pas approcher de flamme ! »

« Um, Igor, vous vouliez — »

« Oh. Très mignon images Stinger, merci, ça me rappelle souvenirs. Vous savez qu'il y avait plus. »

« Autre chose que la scène sur le toit ? »

« Morceau caché. »

Non, elle ne savait pas ça. March non plus.

Ce sont des rushs du Projet Hashslingrz de Reg, son projet Sans Nom, des nerds fixent des écrans, comme on pouvait s'y attendre, plus tout un open-space avec des boxes, un labo, des espaces détente, dont un demi-terrain de basket couvert, ceint d'un grillage à l'intérieur duquel des yuppies blancs et asiatiques, experts en fautes de coudes et tirs en extension foirés, s'agitent sur du bitume citadin authentiquement abîmé, en hurlant des insultes racailles.

Ce à quoi elle ne s'attendait qu'à moitié c'est le plan où Reg pousse la mauvaise porte et où on voit des jeunes hommes d'origine arabe en train de monter ensemble un appareil électronique.

« Vous savez ce que c'est, ça, Igor ? »

« Vircator », l'informe-t-il. « Oscillateur à cathode virtuelle. »

« Ça sert à quoi ? C'est une arme ? Ça provoque une explosion ? »

« Électromagnétique, invisible. Vous donne grosse impulsion d'énergie quand vous voulez neutraliser électronique de quelqu'un. Grille ordinateurs, grille liaisons radio, grille télévision, tout ce qui est à portée. »

« À la vapeur c'est plus sain. Écoutez », elle tente le coup, « ça vous est déjà arrivé d'utiliser un de ces engins, Igor ? Sur le terrain ? »

« Après mon époque. J'en ai acheté quelques-uns, peut-être. Vendu quelques-uns. »

« Il existe un marché ? »

« Actuellement secteur très en vogue, approvisionnement militaire. Nombreuses forces dans monde entier déploient déjà vircators courte portée, gigantesques financements pour recherche. »

« Les gars à l'image là – Reg a dit qu'il pensait que c'étaient des

Arabes. »

« Pas étonnant, plupart des articles techno sur armes à impulsion sont en arabe. Pour tests sur terrain vraiment dangereux, il faut regarder Russie. »

« Des vircatours russes, ils sont quoi, considérés comme le top ? »

« Pourquoi ? Vous en voulez un ? Parlez aux *padonki*, ils travaillent à commission, je prends pourcentage de ça. »

« Je me demandais simplement pourquoi, si ces gars sont aussi en fonds qu'on le dit des Arabes, faut-il qu'ils se construisent les leurs. »

« J'ai regardé image par image, et ils ne construisent pas élément à partir de zéro, ils modifient équipement déjà existant, peut-être contrefaçon estonienne achetée quelque part... ? »

Donc on a peut-être là simplement des nerds dans une pièce en train de bricoler sans intention d'utiliser l'engin final, mais suppose que ce soit un truc de plus dont il faille se soucier, désormais. Est-ce que quelqu'un irait vraiment essayer de déclencher une onde électromagnétique à l'échelle de toute la ville au cœur de New York ou de Washington, ou bien ce dispositif à l'écran est-il destiné à un transbordement ailleurs dans le monde ? Et dans quel genre d'entourloupe Ice tremperait-il ?

Il n'y a rien d'autre sur le disque. Ce qui laisse chacun face à une question encore plus vaste, aussi difficile à éviter que cette chose au milieu de la figure. « OK. Igor. Dites-moi. Vous pensez qu'il pourrait y avoir un rapport avec... ? »

« Ah, Dieu, Maxi, j'espère que non. » En s'auto-administrant une lampée de vodka du New Jersey.

« Quoi, alors ? »

« Je vais y réfléchir. Vous y réfléchissez. Peut-être on va pas aimer ce qu'on découvre. »

Un soir, sans que l'interphone ait fonctionné, on frappe timidement à la porte. Par le judas grand-angle, Maxine observe une jeune personne tremblante à la tête fragile, avec la boule à zéro.

« Salut, Maxi. »

« Driscoll. Tes cheveux. Qu'est-il arrivé à Jennifer Aniston ? » S'attendant à une autre de ces histoires du 11 septembre à propos des frivolités de la jeunesse, un sens de la gravité fraîchement acquis. Au

lieu de cela : « Les frais d'entretien étaient au-dessus de mes moyens. Je me suis dit qu'une perruque de Rachel coûte seulement 29,95 dollars, et difficile de faire la différence avec une vraie coupe. Tenez, je vais vous montrer. » D'un mouvement d'épaules elle se débarrasse de son sac à dos qui, remarque maintenant Maxine, semble être d'un gabarit pour expéditions himalayennes, fouille dedans, trouve la perruque, la met, l'enlève. Deux fois.

« Laisse-moi deviner pourquoi tu es ici. » Cela se produit dans tout le quartier. Des réfugiés à qui on interdit l'accès à leur appartement du Lower Manhattan, qu'il soit chics de chez chics ou modeste, se pointent à la porte d'amis logés plus au nord, uptown, accompagnés des femmes, des enfants, parfois des bonnes, des chauffeurs, et des cuisiniers aussi, ayant conclu, après recherches et analyses coûts-profits exhaustives, que c'était le meilleur refuge présentement disponible pour eux et leur entourage. « La semaine prochaine qui sait, hein ? À chaque semaine suffit sa peine. » « À chaque jour suffit sa peine, ce serait mieux. » Les gens du Yupper West Side dans leur immense bonté d'âme ont pris sous leur aile ces victimes immobilières, ont-ils le choix ? et parfois de rapides amitiés s'approfondissent, et parfois sont détruites à jamais...

« Pas de problème », voilà ce que Maxine dit à Driscoll, « tu peux t'installer dans la chambre d'amis », qui se trouve disponible, Horst ayant peu après le 11 septembre transféré ses pénates dans la chambre de Maxine, au déplaisir d'aucun des deux, ce qui, si elle abordait la question avec quiconque, serait une surprise pour bien peu de gens. D'un autre côté, qui est-ce que ça regarde ? Elle a encore bien du mal à réaliser à quel point il lui a manqué. Et concernant ce qu'on appelle les « relations maritales », est-ce qu'il y a de la baise ? Tu m'étonnes, et qu'est-ce que ça peut vous faire ? La bande-son ? Frank Sinatra, si vous voulez vraiment savoir. Le *si* bémol le plus poignant de toute la lounge music apparaît dans *Time After Time*, la chanson de Cahn & Styne, qui commence par la formule « *in the evening when the day is through* », et jamais plus efficacement que lorsque Sinatra s'y attelle sur un vinyle qui justement se trouve dans la discothèque de la maison. Dans de tels moments, Horst est sans défense, et Maxine a de longue date appris à sauter sur l'occasion. En laissant croire à Horst que l'idée est de lui, bien sûr.

Driscoll est suivie à deux heures d'intervalle par Eric, ployant sous

un sac à dos encore plus volumineux, expulsé sans préavis par un propriétaire pour qui la tragédie en ville est devenue une excuse bien commode pour faire partir Eric et les autres locataires, de manière à réaménager l'immeuble en coopérative d'habitation, et empocher au passage quelques deniers publics.

« Um, ouais, il y a de la place si ça ne t'ennuie pas de partager. Driscoll, Eric, vous vous êtes rencontrés à la fête Tworkeffx, vous vous souvenez, arrangez-vous comme vous pouvez, ne vous battez pas... » Elle s'en va en marmonnant.

« Salut. » Driscoll envisage de se débarrasser de ses cheveux, y réfléchit à deux fois.

« Salut. » Ils se découvrent bientôt un certain nombre d'intérêts communs, y compris la musique de Sarcôfago, dont tous les CD figurent dans les effets d'Eric, aux côtés d'artistes norvégiens de black metal tels que Burzum et Mayhem, bientôt choisis comme bande-son pour activités dans la chambre d'amis, qui commencent ce soir-là après dix minutes d'observation par Eric de Driscoll en tee-shirt au logo Ambien. « Ambien, génial ! Tu en as ? » Oui, elle en a. On dirait qu'ils ont en commun un goût pour l'usage de ce somnifère comme drogue récréative qui, si on se force à rester éveillé, produit des hallucinations comparables à l'acide, sans parler d'un formidable coup de boost de la libido, et bientôt ils sont en train de baiser comme les adolescents que techniquement ils étaient encore il n'y a pas si longtemps, toutefois il y a un autre effet secondaire, c'est la perte de mémoire, si bien qu'aucun des deux ne se rappelle ce qui s'est passé exactement jusqu'à la fois d'après, et là c'est de nouveau comme la première fois.

En rencontrant Ziggy et Otis, le binôme batifoleur s'exclame, plus ou moins en chœur : « Vous existez en vrai, les gars ? » – au rang des hallucinations provoquées par l'Ambien, les témoignages sont légion, il y a nombre de petits personnages qui courent partout pour accomplir toute une variété de tâches ménagères. Les garçons, bien que fascinés, en tant que gamins de la grande ville savent garder leurs distances. Quant à Horst, même s'il se souvient d'Eric depuis le Cotillon des Geeks, cela a été emporté dans le courant des événements récents, et en tout cas la relation Eric-Driscoll contribue à amortir toute réaction horstienne classique de jalousie malade. Que son arrangement domestique, relativement serein, soit envahi par des

forces fidèles aux drogues, au sexe et au rock 'n' roll ne semble pas être perçu par lui comme une menace. Donc, songe Maxine, on va tous être les uns sur les autres pendant un certain temps, il y en a pour qui ça doit être pire.

L'amour, s'il s'épanouit pour certains, pour d'autres s'étiole. Heidi se pointe un jour sous les profonds nuages d'un mécontentement ô-combien-familier.

« Oh non », s'écrie Maxine.

Heidi fait non de la tête, puis oui. « Sortir avec des flics n'est plus du tout tendance. N'importe quelle nana dans cette ville, indépendamment de son QI, est soudain une petite cruche sans défense qui veut être prise sous l'aile protectrice d'un gentil-secouriste-costaud. Branché ? Suu-peer branché, ouais. Pffff. Complètement à côté de la plaque, je dirais. »

Résistant à la forte tentation de demander si Carmine, incapable de résister à une telle attention, a peut-être aussi batifolé à droite, à gauche : « Que s'est-il passé exactement ? Ou non, pas exactement. »

« Carmine lit les journaux, il gobe toute cette histoire. Maintenant il se prend pour un héros. »

« Ce n'est pas un héros ? »

« C'est un policier de quartier. Même pas directement sur le terrain. Au bureau la plupart du temps. Le poste qu'il a toujours occupé, les mêmes menus larcins, les dealers, les agressions domestiques. Sauf qu'à présent Carmine est persuadé d'être aux premières lignes de la Guerre Contre la Terreur et trouve que je ne suis pas assez respectueuse. »

« L'as-tu jamais été ? Il ne savait pas ça ? »

« Il appréciait qu'une femme sache faire preuve d'une certaine attitude. Qu'il disait. J'y ai cru. Mais depuis l'attaque... »

« Ouais, on ne peut s'empêcher de constater une escalade dans l'attitude. » Les flics new-yorkais ont toujours été arrogants, mais ces derniers temps ils ont pris l'habitude de se garer sur les trottoirs, de hurler sans motif après les civils, chaque fois qu'un même essaye de sauter par-dessus les tourniquets, la circulation dans le métro est interrompue et des véhicules de police de tous styles, sur terre et dans les airs, convergent et s'attardent. Fairway a commencé à vendre du café portant le nom de différents commissariats de police. Les boulangeries qui approvisionnent les cafétérias ont inventé le beignet

à la confiture « *Hero* », qui a la forme du grand sandwich mixte du même nom, à disposition pour les voitures de police qui sont de passage.

Heidi travaille sur un article pour le *Journal de cartographie des espaces mémétiques* qu'elle intitule « L'hétéro-norme comme étoile montante, l'homophobie comme compagnon sombre », dont l'argument est que l'ironie, censée être un élément clé de l'humour urbain gay, qui fut populaire durant les années quatre-vingt-dix, est désormais devenue un autre dégât collatéral du 11 septembre, car en un sens elle n'a pas empêché la tragédie de se produire. « Comme si, d'une certaine manière, l'ironie », récapitule-t-elle pour Maxine, « telle que pratiquée par une cinquième colonne ricanante et affectée, avait en réalité provoqué les événements du 11 septembre, en privant le pays du sérieux nécessaire – affaiblissant son rapport à la “réalité”. Donc toutes sortes de faux-semblants – on laisse tomber l'état de délire dans lequel se trouve déjà le pays – doivent aussi être remis en question. Dorénavant tout doit être littéral. »

« Ouais, les mômes y ont même droit à l'école. » Mme Cheung, une professeur d'anglais qui, si Kugelblitz était une ville, serait la mégère du quartier, a annoncé qu'il n'y aurait plus de lecture d'œuvres de fiction. Otis est terrifié, Ziggy pas plus que ça. Maxine les surprend parfois en train de regarder *Les Razmokets*, ou des rediffusions de *Rocko et compagnie*, et leur premier réflexe est de hurler : « Ne le dis pas à Mme Cheung ! »

« Tu remarques », poursuit Heidi, « qu'il y a soudain des programmes “réalité” partout sur le câble, comme des merdes de chien ? Bien sûr, c'est pour que les producteurs n'aient pas à payer au barème des vrais acteurs. Mais attends ! Ce n'est pas tout ! Quelqu'un a besoin que cette nation de visionneurs croie qu'elle a enfin mûri, qu'elle s'est endurcie et saisit mieux la condition humaine, maintenant affranchie des fictions qui l'ont égarée, comme si s'intéresser à des vies inventées était une forme de consommation de *drogues diaboliques* que l'effondrement des tours avait guérie en collant la trouille à tout le monde, en œuvrant pour un retour de tout un chacun sur le droit chemin. Qu'est-ce qui se passe dans l'autre chambre, à propos ? »

« Un couple de gamins avec qui je fais affaire de temps à autre. Ils habitaient downtown. Encore une de ces histoires de relogement. »

« J'ai cru que c'était peut-être Horst qui regardait du porno sur

Internet. »

Il n'y a pas si longtemps, Maxine aurait rétorqué du tac au tac : « C'est uniquement quand il était avec toi qu'il versait dans ce genre de trucs », mais elle rechigne ces temps-ci à inclure Horst dans le flux de piques qu'elle et Heidi aiment s'échanger, parce que... quoi, ce ne peut pas être une sorte de loyauté vis-à-vis de Horst, si ? « Il est parti dans le Queens aujourd'hui, c'est là qu'ils ont évacué tout ce qui est Bourse de marchandises. »

« Je pensais qu'il aurait déjà mis les bouts depuis belle lurette. Retourné je ne sais où », en esquissant un vague geste trans-Hudson. « Tout va bien à part ça ? »

« Quoi ? »

« Tu sais, en termes de, oh, Rocky Slagiatt... ? »

« Au poil, pour ce que j'en sais, pourquoi ? »

« J'imagine que le vieux Rocky est bien plus joyeux ces temps-ci, non ? »

« Comment le saurais-je ? »

« Avec le FBI qui retire des agents anti-mafia pour les réaffecter à l'anti-terrorisme, je veux dire. »

« Donc le 11 septembre se révèle une vraie mitzvah pour la mafia, Heidi. »

« Je ne voulais pas dire ça. Ce jour-là a été une terrible tragédie. Mais ce n'est pas toute l'histoire. Tu ne le sens pas, à quel point tout le monde régresse ? Le 11 septembre infantilise ce pays. Il avait l'occasion de grandir, au lieu de cela il a décidé de retomber en enfance. Hier je suis dans la rue, derrière moi il y a deux lycéennes en pleine discussion ado : “Alors j'y ai fait, genre : Oh, mon Dieu... ? et lui y me fait, genre : J'ai pas dit que j'étais pas sorti avec elle...” et quand finalement je me retourne pour les regarder, je tombe sur deux bonnes femmes de mon âge. Plus vieilles ! de *ton* âge, qui devraient savoir, tout de même. Comme prises au piège dans une faille temporelle ou je ne sais quoi. »

Étrangement, Maxine vient juste d'assister à une scène analogue à l'angle d'Amsterdam. Chaque jour où il y a école, le matin en allant à Kugelblitz, elle a remarqué les trois mêmes gamins qui attendent le bus de ramassage scolaire, au coin de la rue, pour aller à Horace Mann ou un de ces bahuts, et peut-être que l'autre matin il y avait du brouillard, peut-être que le brouillard était en elle, un rêve

incomplètement dissipé, mais ce qu'elle a vu cette fois-là, debout exactement au même endroit, c'était trois types entre deux âges, cheveux gris, moins juvéniles dans leur habillement, et pourtant elle savait, en tremblant un peu, que c'étaient les *mêmes gamins*, les mêmes visages, si ce n'est qu'ils avaient quarante ou cinquante ans de plus. Pire, ils la fixaient avec une compréhension étrangement intense, focalisés sur elle, lugubres dans l'air matinal encore sombre. Elle a scruté la rue. Pas d'évolution notable dans le design des voitures, rien d'extraordinaire hormis la circulation policière et militaire habituelle qui passait ou rôdait au-dessus de leurs têtes, les bâtiments bas qui barraient la vue n'avaient pas été remplacés par quoi que ce soit de plus grand, donc ce devait encore être « le présent », non ? Quelque chose, ensuite, a dû arriver à ces mômes. Mais le lendemain matin, tout était revenu à « la normale ». Les mômes comme d'habitude n'ont pas fait attention à elle.

Mais, putain, alors, il se passe quoi ?

Quand elle se rend chez Shawn lestée de tout ça, elle trouve son gourou en plein flip lui aussi, à sa manière. « Vous vous rappelez ces statues jumelles du Bouddha dont je vous ai parlé ? Sculptées dans la roche en Afghanistan, qui ont été dynamitées par les Talibans ce printemps, là ? Ça ne vous fait pas penser à quelque chose ? »

« Bouddhas jumeaux, tours jumelles, coïncidence intéressante, et alors. »

« Les tours du Trade Center étaient religieuses elles aussi. Elles représentaient ce à quoi ce pays voue un culte par-dessus tout, le marché, toujours le putain de sacré marché. »

« Une querelle religieuse, dites-vous ? »

« Ce n'est pas une religion ? Voilà des gens qui croient que la Main Invisible du Marché régit tout. Ils livrent des guerres saintes contre des religions concurrentes comme le marxisme. En dépit de l'évidence que le monde est fini, cette foi aveugle selon laquelle les ressources ne se tariront jamais, que les profits iront éternellement croissant – davantage de main-d'œuvre bon marché, davantage de consommateurs accros. »

« Vous me faites penser à March Kelleher. »

« Ouais, ou », cet infra-riktus qui est sa marque de fabrique, « peut-être que c'est elle qui fait penser à moi. »

« Hon-hon, écoutez, Shawn... » Maxine lui parle des gamins au coin de la rue et de sa théorie de la distorsion temporelle.

« Est-ce que c'est comme les zombies que vous avez dit avoir vus ? »

« Une personne, Shawn, quelqu'un que je connais, peut-être mort peut-être pas, maintenant ça suffit avec les zombies. »

Hmm oui, si ce n'est qu'à présent un autre soupçon, dément faudrait-il dire, a commencé à s'épanouir dans tout l'ensoleillement de

Californie qui règne ici, à savoir : supposons que ces « gamins » soient en réalité des agents, des soldats temporels du Projet Montauk, kidnappés il y a longtemps et maintenus dans une servitude inconcevable, devenus solennels et grisonnants après des années dans l'armée, en ce moment affectés exclusivement à la surveillance de Maxine, pour des raisons destinées à ne jamais être éclaircies par elle. Peut-être étrangement de mèche avec, et pourquoi pas, le gang privé de développeurs en culottes courtes, cooptés, et appartenant à Gabriel Ice... aahhh ! Tu parles d'un coup de parano !

« OK », sur un ton apaisant, « genre, on se fait pas de cachotteries... ? Ça m'est arrivé à moi aussi... ? Je croise dans la rue des gens censés être morts, même parfois des gens dont je sais qu'ils étaient dans les tours quand elles se sont écroulées, qui ne peuvent pas être là mais ils sont là. »

Ils se dévisagent pendant un certain temps, cloués au sol dans la salle de bar de l'histoire, avec la sensation d'être sonnés, pas de moyen limpide de se relever et de reprendre la journée qui est soudain pleine de trous – famille, amis, amis d'amis, numéros de téléphone sur le Rolodex, tout simplement plus là... la sensation morne, certains matins, que le pays lui-même n'est peut-être plus là, mais qu'il est silencieusement remplacé par autre chose, écran après écran, une sorte de kit surprise, piloté par ceux qui ont gardé la tête sur les épaules et leurs pouces prêts à cliquer.

« Je suis navrée, Shawn. Qu'est-ce que ça pourrait être selon vous ? »

« À part à quel point ils me manquent terriblement, je ne vois pas. Est-ce juste cette misérable putain de ville, trop de visages, qui nous rend dingues ? Assistons-nous à un retour en gros des morts ? »

« Vous préféreriez au détail ? »

« Vous vous rappelez ces images aux infos locales, à l'instant où la première tour s'effondre, une femme quitte la rue pour se réfugier dans un magasin, referme la porte derrière elle, et surgit alors ce terrible tourbillon noir, cendres, débris, qui balaye les rues, déferle comme une tornade devant la vitrine... c'est à ce moment-là, Maxi. Non pas que "tout a changé". Mais que tout a été révélé. Pas de grandiose illumination zen, mais une montée de noirceur et de mort. Nous montrant exactement ce que nous sommes devenus, ce que nous n'avons jamais cessé d'être. »

« Et ce que nous n'avons jamais cessé d'être, c'est... ? »

« C'est des vivants en sursis. Qui s'en tirent à bon compte. Ne se soucient jamais de ceux qui payent l'addition, de qui sont ceux qui crèvent de faim ailleurs, entassés les uns sur les autres pour qu'on puisse avoir de la nourriture à bas prix, une maison, un jardin en banlieue... sur toute la planète, chaque jour davantage, les arriérés continuent à s'accumuler. Et entre-temps la seule aide qu'on obtienne des médias c'est ouin-ouin les morts innocents. Ouin putain de ouin. Vous savez quoi ? Tous les morts sont innocents. Il n'y a pas de morts qui ne soient pas innocents. »

Maxine, au bout d'un moment : « Vous n'allez pas expliquer ça, ou... »

« Bien sûr que non, c'est un *koan*. »

Ce soir-là, rires inhabituels en provenance de la chambre à coucher. Horst est à l'horizontale devant la télé, il s'amuse, pour Horst, comme un petit fou. Pour une raison quelconque il regarde NBC au lieu de la chaîne BioPiX. Une personne un peu gauche, avec des cheveux longs et des lunettes ambrées, fait un sketch comique dans une émission de fin de soirée.

Un mois après la pire tragédie dans la vie de quiconque, et Horst se bidonne comme une baleine. « Que se passe-t-il, Horst, réaction différée parce que tu es vivant ? »

« Je suis content d'être vivant, mais il faut dire aussi que ce Mitch Hedberg est poilant. »

Elle n'a pas eu tant l'occasion que ça de voir Horst vraiment rigoler. La dernière fois ça a dû être l'épisode « J'ai fait tomber la vis dans le thon » de la sitcom *Kenan & Kel*, il y a quatre ou cinq ans. Parfois un truc va le faire ricaner, mais rarement. Chaque fois que quelqu'un lui demande comment ça se fait que tout le monde rie à quelque chose et pas lui, Horst explique sa croyance dans le caractère sacré du rire, un coup de coude momentané de quelque puissance dans l'univers, que les rires enregistrés ne font que discréditer et trivialiser. Il a en général un seuil de tolérance bas à l'égard des rires non motivés et sans joie. « Pour beaucoup de gens, en particulier à New York, le rire est un moyen d'être bruyant sans avoir rien à dire. » Alors que fait-il encore en ville, à propos ?

En allant au bureau un matin, elle tombe sur Justin. Ça semble accidentel, mais il est possible qu'il n'y ait plus d'accidents, le Patriot Act les a peut-être rendus illicites, en même temps que tout le reste. « T'ennuie pas qu'on discute ? »

« Monte donc. »

Justin s'affale sur un siège du bureau de Maxine. « C'est à propos de DeepArcher... ? Tu te rappelles juste avant l'attaque du Trade Center, Vyrva a dû te le dire, tout a été un peu bizarre avec les nombres aléatoires qu'on utilisait... ? »

« Vaguement, vaguement. C'est revenu à la normale finalement ? »

« Est-ce que quoi que ce soit est revenu à la normale ? »

« Horst dit que la Bourse s'est affolée aussi. Juste avant. »

« Tu as entendu parler du Projet de Conscience Globale ? »

« Un peu... Un truc de Californie. »

« Princeton, en fait. Ces gens entretiennent un réseau de trente à quarante générateurs d'événements aléatoires dans le monde entier, dont tous les résultats sont redirigés 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 sur Princeton, et mélangés pour produire une séquence de nombres aléatoires. Source de premier choix, pureté exceptionnelle. La théorie étant que si nos esprits sont réellement liés ensemble d'une manière ou d'une autre, alors tout événement global majeur, catastrophe, tout ce que tu veux, se verra dans les chiffres. »

« Tu veux dire, en quelque sorte, rendra ces chiffres moins aléatoires. »

« Exact. Entre-temps, pour que DeepArcher soit intraçable, il se trouve que nous avons besoin d'un stock de haute qualité de nombres aléatoires. Ce qu'on a fait c'est créer globalement un ensemble de nœuds virtuels sur des ordinateurs relais. Chaque nœud n'existe que le temps de recevoir et de recracher l'information, puis il disparaît – les nombres aléatoires permettent de passer d'un nœud à l'autre. Dès qu'on a appris l'existence de cette source à Princeton, Lucas et moi sommes entrés sur le site, et on a piraté le produit. Tout se passe bien jusqu'à la nuit du 10 septembre, où soudain les nombres qui sortent de Princeton commencent à s'écarter de l'aléatoire. Je veux dire, de manière vraiment abrupte, d'un coup, sans explication. Tu peux aller vérifier, les graphiques sont postés sur leur site web, n'importe qui

peut voir, c'est... je dirais effrayant si j'avais le début d'une idée sur ce que ça signifie. C'est resté ainsi pendant toute la journée du 11 et ensuite encore quelques jours. Puis, tout aussi mystérieusement, tout est revenu à de l'aléatoire quasi parfait. »

« Donc... » et, genre, pourquoi vient-il lui raconter ça, exactement, « ce phénomène s'est dissipé ? »

« Sauf que, pendant ces quelques jours, DeepArcher a été vulnérable. On a fait de notre mieux avec des numéros pris sur des billets d'un dollar, qui font relativement bien l'affaire comme base d'un générateur pseudo-aléatoire low-tech, il n'empêche, les défenses de DeepArcher ont commencé à se désintégrer, tout était plus visible, plus facile d'accès. Il est possible que des gens aient réussi à s'introduire, alors qu'ils n'auraient pas dû. Dès que les nombres du PCG sont redevenus aléatoires, l'itinéraire de sortie aurait dû devenir invisible pour tous les intrus. Ils auraient été pris à l'intérieur du programme. Ils pourraient y être encore. »

« Ils ne peuvent pas simplement cliquer sur "Quitter" ? »

« Pas s'ils sont occupés à essayer d'éplucher le mécanisme pour arriver à notre code source. Ce qui est impossible, mais ils peuvent quand même compromettre une bonne partie de ce qu'il y a là-dedans. »

« Raison de plus pour choisir l'open source, on dirait. »

« Lucas dit la même chose. J'aimerais juste pouvoir... » Il a l'air tellement décontenancé que Maxine, ce qui n'est peut-être pas très malin de sa part, dit : « Arrête-moi si tu la connais. C'est l'histoire d'un gars qui tient dans sa main un charbon incandescent... »

Ce soir-là, première chose à la porte, elle remarque que ça sent rudement bon. Horst prépare le dîner. Coquilles Saint-Jacques et de la daube provençale, semble-t-il. Une fois de plus. Évidemment, le Spécial Culpabilité. En vertu d'une étrange invariance dans les paramètres des liens du mariage, Horst a dernièrement viré, de manière quasi insupportable, casanier. L'autre soir, elle est rentrée tard, toutes les lumières étaient éteintes, bam, d'un coup elle est attaquée à hauteur de cheville par un dispositif mécanique, qui s'avère être un robot aspirateur. « On essaye de me tuer, là ! »

« Pensais que tu serais ravie », dit Horst, « c'est le Roomba Pro

Elite, flambant neuf, tout juste sorti de l'usine. »

« Avec la fonction attaque-du-conjoint. »

« En fait, il ne sera pas distribué avant l'automne, j'ai eu ce proto à l'occasion d'une vente en avant-première. La vague du futur, ma chérie. »

Sans la moindre ironie. Impensable un ou deux ans plus tôt. Entre-temps c'est au tour de Maxine d'avoir maintenant ces, hum, envies extradomestiques. Ce qui, pour ceux qui ont un faible pour les comptes équilibrés, semble de bonne guerre. Culpabilité ? Qu'est-ce que c'est que ça ?

Eric et Driscoll entrent et sortent de la maison ensemble et séparément, et de manière imprévisible, toutefois ils respectent les veilles d'école et le couvre-feu informel de vingt-trois heures. Passé cette heure ils s'arrangent pour dormir ailleurs, ce qui ne pose aucun problème à qui que ce soit, outre que ça soulage Maxine de quelque inquiétude. Les garçons, de toute façon, comme leur père, continuent à dormir si profondément qu'à côté d'eux une colonie de loirs passerait pour insomniaque.

Un beau jour Maxine trouve Eric dans la chambre d'amis avec une bombe aérosol 30 millilitres de Febreze, à asperger son linge sale, un vêtement après l'autre. « Il y a une laverie au sous-sol, Eric. On peut te prêter de la lessive. »

Il laisse tomber le tee-shirt qu'il tenait sur la pile de linge déjà febrezé et reste là à pointer la bombe à son oreille, comme s'il allait s'en servir pour se suicider. « Est-ce que vous en avez avec l'assouplissant Downy Fraîcheur d'Avril ? » Rendements décroissants. Mais aussi il a l'air inquiet.

Orientant son antenne, « Autre chose, Eric ? »

« Pas dormi de la nuit à cause de ce truc. Putain de hashslingrz. Impossible de lâcher l'affaire. »

« Tu veux du café ? Je vais faire du café. »

En la suivant dans la cuisine, « Ce pipeline de fric qui va de hashslingrz jusqu'aux Émirats, vous vous souvenez ? Des banques à Dubai et tout le tralala, j'ai pas pu m'empêcher de gamberger et de revenir là-dessus, et si c'était pour aider à financer l'attaque du Trade Center ? alors Ice n'est pas juste un connard pointcom de plus, c'est un traître à sa patrie. »

« Quelqu'un à Washington est d'accord avec toi. » Elle livre à Eric

un bref récapitulatif du dossier que Windust lui a remis, imprégné d'eau de Cologne punk.

« Ouais, et cette "Wahhabi Transreligious Friendship", est-ce que par hasard ils en parlent ? »

« Ils pensent que c'est une espèce de façade pour verser de l'argent sur des comptes de gestion djihadistes. »

« Encore plus finaud que ça. C'est une façade, certes, mais en réalité c'est la CIA, qui se fait passer pour djihadiste. »

« Non mais arrête. »

« Peut-être que ça a été l'Ambien, peut-être que je l'ai toujours eu sous le nez et que je ne le voyais pas, mais je ne sais pas comment cette fois-ci tous les voiles sont tombés les uns après les autres, et Mata Hari est apparue en personne. Tout cela n'a été qu'un moyen pour distribuer de l'argent à différents sous-marins anti-islamiques dans la région. Moyennant quoi Ice perçoit une commission sur tout mouvement de fonds, en plus d'honoraires mastocs à titre de consultant. »

« Ouha, le gaillard est un patriote. »

« C'est un petit salopard cupide », la tête d'Eric est à présent dans un halo de gouttelettes d'écume à la Daffy Duck, « l'éternité dans un salon de motel à Houston Texas avec un mix d'Andrew Lloyd Webber en boucle sur la chaîne stéréo c'est encore trop bon pour ce sale mec. Je vous demande de me croire à cent pour cent là-dessus, Maxine. Je vais le foutre en l'air. »

« Ça me semble être une sacrée prouesse. »

« Peut-être. »

« D'avoir frôlé Rikers ne t'a pas suffi, maintenant tu prépares des attaques informatiques ? »

« Bien trop gentil pour Ice. Si chaque société avec un connard à sa tête méritait qu'on fasse sauter son site Internet ? Il ne resterait plus rien du secteur informatique. Mais tenez, je vais vous montrer ma dernière invention, c'est disons un hors-d'œuvre. »

Il lui fait la démonstration sur son ordinateur portable. Il a semblé-t-il récemment lancé le Vomit Kurser, baptisé en hommage au déconsidéré Comet Cursor des années quatre-vingt-dix et développé en partenariat avec une *bruja* de son ancien quartier. Par le truchement de fausses publicités pop-ups, qui attirent l'œil et promettent santé, richesse, bonheur & c, le Kurser va subrepticement jeter des sorts à

l'ancienne sur des cibles choisies – suffit de cliquer une fois et on est foutu. En fait, comme la sorcière latina l'a expliqué, il s'avère que l'Internet présente une étrange affinité avec la dynamique des sortilèges, en particulier quand ils sont rédigés dans les langues les plus antiques, antérieures au HTML. Via d'innombrables motivations contradictoires du cybermonde, le sort d'usagers irréfléchis, ayant le clic facile, est tiré vers le pire – systèmes plantés, perte de données, comptes en banque piratés, autant d'événements auxquels on pourrait s'attendre, dans la mesure où ils sont liés aux ordinateurs, mais il y a aussi les désagréments du monde réel, les éruptions de boutons, les conjoints infidèles, les cas insolubles de Toilettes qui Furent, fournissant à ceux enclins à des considérations plus métaphysiques la preuve que l'Internet n'est qu'une petite partie d'un continuum intégré plus vaste.

« C'est ça qui va saper le système de Ice ? Il est juif, il n'a jamais entendu parler de la Santería, j'ai l'impression que ça tire vraiment du côté hou-hou-salut-les-fantômes du spectre, y compris pour toi, Eric. »

« Vous pouvez vous détendre, ce n'est pas l'événement principal, juste la bande-annonce, entre-temps non seulement j'ai vérolé son malloc(3), mais en plus je me suis débrouillé pour qu'il tapine dans la rue, des années de thérapie avant qu'il soit de nouveau d'équerre. »

« Je t'en prie, fais gaffe à toi, je crois avoir déjà vu le film, ça se termine sur une espèce de note vindicative. Un truc dans le générique de fin, du style "Il purge actuellement une peine à vie à la prison fédérale" ? »

Elle n'a encore jamais vu une telle expression sur le visage d'Eric. Effrayé mais néanmoins résolu. « Il n'y a pas de touche Échappe là. Pas moyen de revenir aux feintes hexadécimales qu'on faisait sur les Game Shark ou à ces petites subversions arithmétiques méga techniques, fini le bon temps, le seul chemin qu'il me reste c'est de continuer à m'enfoncer. »

Pauvre garçon. Elle a envie de le toucher mais ne sait pas trop à quel endroit. « Ça risque d'être emberlificoté, on dirait. »

« Du nanan. Vous avez idée du nombre de saletés de boîtes à forte capitalisation qui se trouvent sur la liste des clients de Ice ? Je peux au moins indiquer à d'autres hackers et crackers comment s'introduire dans certains endroits utiles. Être un gourou hors la loi. »

« Et s'il s'avère que certains de ces collègues sont déjà véreux ? et

te balancent auprès des autorités fédérales ? »

Il hausse les épaules. « Il faudra être un peu plus prudent qu'à l'époque où j'étais un *dev* en culottes courtes. »

« Un beau jour, Eric, ils auront la machine à remonter le temps, on pourra acheter des tickets en ligne, on pourra tous revenir en arrière, peut-être plus d'une fois, et tout réécrire conformément à la façon dont ça aurait dû se passer, ne pas blesser ceux que nous avons blessés, défaire les choix que nous avons faits. Pardonner l'emprunt pas remboursé, maintenir le rendez-vous à déjeuner. Bien sûr, au début les tickets coûteront un bras, jusqu'à ce que les coûts de développement du produit aient été amortis... »

« Il y aura peut-être des programmes de fidélité pour ceux qui feront des voyages fréquents dans le temps, au lieu des *miles*, on aura des *années* bonus ? Je pourrais en accumuler un beau paquet. »

« S'il te plaît. Tu es trop jeune pour avoir tant de regrets. »

« Hé, je m'en veux à propos de nous. »

« Nous, quoi. »

« Le soir où on est rentrés ensemble du Joie de Beavre. »

« Un bon souvenir, Eric. Je ne crois pas que pour l'instant ça figure dans le code pénal, l'infidélité par les pieds ? Nan. »

« Vous en avez déjà parlé à Horst ? »

« Eh bien disons que l'occasion ne s'est pas présentée. Ou pour formuler les choses autrement, à quoi bon ? Toi tu en as parlé à Driscoll ? »

« Nan, je suis presque sûr que non... »

« Presque sûr tu... » En se rendant compte qu'elle a laissé glisser ses chaussures et que ça fait maintenant un moment qu'elle se frotte les pieds l'un contre l'autre. Avec nostalgie, à tout le moins, pourrait-on dire.

« Je peux vous demander autre chose ? »

« Peut-être... »

« Vous savez, elles existent vraiment, ces minuscules personnes qui sortent de sous le radiateur avec... avec des petits balais, et des pelles à poussière, et — »

« Eric, non. Je ne veux pas en entendre parler. »

Le lendemain matin Reg Despard appelle d'au-delà de l'horizon occidental. « J'ai la Space Needle sous les yeux pendant que je te parle. »

« Qu'est-ce qu'elle fait ? »

« La Macarena. Ça va, toi ? J'aurais bien appelé plus tôt, juste après les tours, mais j'étais sur la route, et ensuite, une fois enfin arrivé, je me suis mis en quête d'une maison et — »

« Tout aussi bien que tu aies fichu le camp à temps. »

« Ils en ont parlé dans l'autoradio, j'ai songé à faire demi-tour et y retourner. Mais je ne l'ai pas fait, j'ai continué à rouler. La culpabilité du survivant, là. »

« Hypnose de l'autoroute. Ne gamberge pas trop, Reg. Tu es maintenant là-bas, en territoire Riot Grrrl dans l'environnement salubre des conifères et des briquettes de charbon qui essayent de se faire passer pour du café et je ne sais quoi d'autre, pas vrai ? De grâce, largue les amarres. »

« Tout ce que je vois c'est ce qu'il y a aux infos, mais ça a l'air moche. »

« Beaucoup de chagrin, tout le monde est encore tendu, les flics arrêtent qui ils veulent, fouillent les sacs à dos – à peu près ce à quoi il fallait s'attendre. Mais en termes d'attitude, la vie continue, dans la rue rien n'a vraiment changé. Tu as déjà trouvé du boulot ? »

Hésitation. « Je fais de l'intérim chez Microsoft. »

« Ouch. »

« Ouais, le code vestimentaire, faut un peu de temps pour s'y habituer, tout l'appareillage pour respirer et l'attirail de soldat galactique... »

« Tu as revu tes gamines ? »

« J'essaye de ne pas trop faire le forcing, mais... »

« Tu es de New York, on attend de toi que tu fasses le forcing. »

« J'étais invité à dîner hier soir. Le petit mari avait préparé le repas. Bouillabaisse, ingrédients locaux. Une sorte de chenin blanc de la Yakima Valley. Gracie a encore cet éclat nouvel-homme-super-dans-sa-vie, comme si j'avais besoin de voir ça. Mais les fillettes... tu ne peux pas savoir... Elles sont plus calmes que dans mes souvenirs. Pas calmes-maussades, pas de mines renfrognées, pas de lippes, une ou deux fois elles ont même fait un sourire. Adressé à moi, même, peut-être, mais ça, pas pu en être sûr. »

« Reg, j'espère que ça va bien se passer. »

« Écoute. Maxine. » Euh-oh. « Cette ligne téléphonique, là, est-ce qu'elle est — »

« Si elle ne l'est pas, on est tous fichus. Quoi. »

« Ce DVD. »

« Des images intéressantes. Sur un ou deux plans, tu aurais peut-être pu utiliser un niveau à bulle... »

« Je continue à me réveiller à trois heures du matin. »

« Ça aurait pu être n'importe quoi, Reg. »

« Les gars sur le toit, ces A-rabes dans la salle fermée, chez hashslingrz. Séances d'entraînement. Je ne vois pas ce que ça pouvait être d'autre. »

« Si Gabriel Ice joue un rôle dans une opération secrète de grande ampleur, alors... tu es en train de suggérer... »

« L'équipe au Stinger a beau ressembler à des mercenaires du secteur privé, il aurait tout de même fallu que ce soit avec la bénédiction des plus hautes autorités du gouvernement US. »

« Eric est aussi de cet avis. Et March Kelleher, ma foi, cela va sans dire. Tu es d'accord pour qu'elle poste la vidéo ? »

« Ça a toujours été l'idée, j'ai essayé d'essaimer dix, vingt DVD dans l'espoir que quelqu'un avec assez de bande passante en posterait au moins un. Un jour il existera un Napster pour les vidéos, ce sera la routine de poster n'importe quoi et de le partager avec n'importe qui. »

« Comment quiconque pourrait gagner de l'argent en faisant ça ? » Maxine ne voit pas trop.

« Il y a toujours un moyen de monétiser n'importe quoi. Pas mon rayon. Je suis déjà bien assez content d'avoir révélé l'affaire. »

« Augmenter ton trafic, espérer que les effets de réseau vont

s'enclencher, oui, ça me paraît être un business plan triste mais vrai, et ô-combien-familier. »

« Du moment que le matériau est diffusé. Du moment que quelqu'un y met un peu de HTML, pour que ce soit plus facile à reposter. »

« Tu penses vraiment que la bande de Bush est derrière tout ça. »

« Pas toi ? »

« Je ne suis qu'une enquêtrice en escroqueries. Bush, ne me lance pas sur le sujet. L'hypothèse arabe, j'ai des réflexes de juive, alors il faut que je me raisonne pour éviter la parano sur ce sujet aussi. »

« C'est d'accord. Tout est bien chez les frangins, je n'ai pas l'intention de manquer de respect à qui que ce soit, trop occupé à bosser sur mon nouveau packaging, Reg 2.0, non violent, côte Ouest et sans stress. »

« Gaffe où tu mets les pieds. Envoie-moi des images de temps en temps. Oh, et Reg ? »

« Tout ce que tu veux, frangine. »

« Tu crois que je devrais vendre à découvert mes Microsoft ? »

Lorsque Maxine et Cornelia se refont un déjeuner, elles se donnent rendez-vous au siège de Streetlight People. Maxine apporte à Rocky une photocopie du dossier hashslingrz que Windust lui a remis.

« Tenez, les dernières infos sur la façon dont hashslingrz dépense votre argent. »

Rocky scrute une page ou deux avec une expression interrogative. « Qui a généré cette chose ? »

« Une agence sans nom à DC, qui à l'évidence prêche pour sa chapelle, mais je n'arrive pas à savoir qui c'est. Se planque derrière un think-tank à la con. »

« De toute façon ça tombe au bon moment, on était en train de considérer nos options de sortie de hashslingrz, c'est OK si je montre ça à Spud et au conseil d'administration ? »

« S'ils peuvent suivre, bien sûr, qu'est-ce que vous envisagez, messieurs, ces temps-ci, une recapitalisation ? »

« Probablement, il n'y a pas d'introduction en Bourse de prévue, pas de fusions-acquisitions, ils ont plein de boulot pour le gouvernement, franchement c'est le moment idéal pour récupérer ses

billes. Le cash, naturellement, mais il y a autre chose chez eux, de... puis-je dire malfaisant ? »

« C'est quoi, une émission pour les enfants, *Mister Rogers' Neighborhood* ? J'imagine que vous voulez dire malfaisant dans le genre IBM ou Microsoft. »

« Vous avez déjà croisé le regard de ce type ? On dirait qu'il sait que vous savez que ça pourrait mal tourner et qu'il s'en tape... ? »

« J'ai cru être la seule. »

« Aucun de nous ne sait à quel point ça va être compliqué, pour qui ils travaillent vraiment, mais si même les gus de Washington se font du mouron maintenant », en tapotant le dossier, « il est temps de vendre les actions pour récupérer le cash. »

« Donc je suppose que je ne suis plus sur l'affaire. »

« Mais sur mon Rolodex pour toujours. »

« Épargne-lui ça », Cornelia, la gueule enfarinée. « Il me sort toujours la même chose, ne l'écoutez pas. »

« Fichez-moi le camp à présent les gonzesses, j'ai du taf. »

Cornelia étant semble-t-il convaincue que Maxine, à sa manière, observe les règles alimentaires casher, elles finissent dans un autre *deli* « juif », Le Bazar de Mme Pincus, Soupe de Poulet. Une chaîne, pourtant. Aucun New-Yorkais ici, manifestement. Heureusement, l'appétit avec lequel Maxine et Cornelia sont entrées les porte davantage vers le bavardage que vers le *gefилte fish* à l'authenticité douteuse.

Bientôt Cornelia, avec l'habileté d'une reine du bonneteau, les amène insidieusement à aborder, comme tiré au hasard d'un paquet de cartes de conversations pour le déjeuner, le sujet des familles et des excentriques qu'on y trouve enfouis.

« Ma politique », dit Maxine, « c'est ne me lancez pas là-dessus, parce que sinon vous allez avoir droit au shtetl avec la magie noire en action. »

« Oh, je connais ça. Ma famille c'est plutôt... "Le dysfonctionnel, parlons-en !" Ça résume pas mal ce qu'il en est. On en a même un à la CIA. »

« Un seul ? Je pensais que chez vous tout le monde travaillait pour la CIA. »

« Uniquement le cousin Lloyd. Enfin, à ma connaissance. »

« Il a le droit de parler de ce qu'il fait ? »

« Peut-être pas. On n'est jamais sûrs. C'est... c'est Lloyd, voyez-vous. »

« Euh – Enfin, pas exactement. »

« Il faut bien comprendre que ceux-là ce sont les Thrubwell de Long Island, à ne pas du tout confondre avec la branche de la famille de Manhattan, et même si on n'a jamais pratiqué l'eugénisme ni rien de ce genre, il est souvent difficile de ne pas invoquer des explications à base d'ADN pour ce qui, après tout, se présente comme un schéma pour le moins récurrent. »

« Un fort pourcentage de... »

« D'idiots, en gros, mm-hmm... Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, le cousin Lloyd a toujours été un enfant agréable, lui et moi nous nous entendions bien, aux réunions de famille, et les aliments qu'il lançait ne m'atteignaient jamais personnellement... Mais outre les agressions aux repas, son véritable talent, on pourrait parler de compulsion, c'était le cafardage. Il était toujours à épier, à observer les activités les moins surveillées de ses pairs, à prendre des notes détaillées, et quand celles-ci n'étaient pas assez convaincantes, ça me gêne de le dire, il en inventait. »

« Donc, l'étoffe idéale pour la CIA. »

« Il a longtemps poireauté sur leur liste d'attente, jusqu'à l'année dernière où un poste d'inspecteur général s'est libéré. »

« Et c'est, genre, la police des polices, il cafte vraiment à la CIA ? Ce n'est pas dangereux pour lui ? »

« Il s'agit surtout de vol dans le stock, ils piquent tout le temps des munitions pour leurs armes perso... ? ce qui semble être une des bêtes noires du cousin Lloyd. »

« Donc il est en poste à “*D.C. now*”, comme pourraient le dire Martha and the Vandellas. Est-ce que ça lui arrive de travailler un peu au noir ? Genre, des consultations ? »

« Le contraire m'étonnerait. Les idiots ont des frais, après tout, les médications, les paiements fréquents pour chantage et les pots-de-vin aux policiers, les chapeaux pointus, qui bien entendu se doivent d'être faits sur mesure... mais j'espère, Maxi, que vous n'êtes pas de quelque manière en délicatesse avec l'Agence... ? »

Pourquoi les alarmes anti-fourberie se déclenchent-elles soudain, là ? « Avec une agence, peut-être pas celle-ci, mais ça vient à peu près de cette direction en tout cas, oui en effet, et vous savez, maintenant

que j'y pense, si par hasard il y avait quelque chose dont j'aurais peut-être envie de discuter avec votre cousin... »

« Devrais-je lui demander de se mettre en contact ? »

« Merci, Cornelia, je vous dois une fière chandelle... ou du moins, vu que je n'ai pas encore rencontré Lloyd, une fière demi-chandelle. »

« Mais non, c'est *moi* qui vous remercie, Maxi, ça a été tellement merveilleux. C'est tellement... » dans un grand geste qui embrasse Le Bazar de Mme Pincus, comme si les mots lui manquaient.

Maxine, lèvres closes et les deux yeux plissés, l'un plus que l'autre, sourit. « Tellement ethnique. »

Le cousin Lloyd, qui heureusement n'est pas branché rencontres amoureuses à NYC, où un tel empressement lui vaudrait un rejet immédiat, appelle Maxine tôt le lendemain matin. Il a l'air tellement tendu que Maxine décide de l'apaiser en lui servant son discours habituel sur la fraude fiscale. « Actuellement tout converge vers TANGO, un think-tank du coin... ? Vous avez entendu parler d'eux ? »

« Oh. C'est le gros truc du moment, en ville. Assez populaire auprès de Double-U et sa clique. »

« Un de leurs agents, un certain Windust, se révèle un brin problématique, je ne trouve rien sur son compte, pas même une bio officielle, il est protégé au max par une barrière de mots de passe, des enfilades de pare-feu, je n'ai pas les ressources pour franchir ces barrages. » Pauvre de moi. « Et s'il s'avère qu'il est impliqué dans, oh, disons... des détournements de fonds... »

« Et, sans vouloir présumer... vous et lui êtes... copains ? » en réussissant à entourer le mot d'un limon guttural.

« Hmm. Une fois de plus, à l'intention de quiconque écoute, je ne compte pas parmi le fan-club de M. Windust et ne sais quasi rien à son sujet, si ce n'est que c'est une sorte de tueur à gages friedmannien, qui œuvre non-stop afin que le monde reste un endroit commode pour des gens peut-être davantage comme vous-même, monsieur Thrubwell. »

« Oh, ma chère, je ne vous ai pas vexée, j'espère... je vais voir ce que je peux faire de là où je suis. Nos bases de données – elles sont célèbres dans le monde entier, vous savez. J'ai accès à tout en remontant quasi jusqu'à l'Ultra-ultra-confidentiel, donc ce ne devrait pas être un problème. »

« Je m'en réjouis grandement par avance. »

Grâce à la clé USB que Marvin a livrée, bien sûr, Maxine possède déjà l'essentiel du CV de Windust, donc si elle lance Lloyd sur cette piste, ce n'est pas particulièrement pour les renseignements qu'elle en tirera... Au fait, Maxine, pourquoi *harcèles-tu* ce type ? Quelque honorable obsession en vue de coincer l'assassin probable de Lester Traipse, ou juste le sentiment d'être délaissée ? Lui manquent-elles, les curieuses conceptions de l'arracheur de petites culottes en matière de préliminaires ? Tu parles d'une ambivalence !

Au moins, si Lloyd est la moitié de l'idiot pour qui le prend sa cousine Cornelia, Windust devrait prendre conscience assez rapidement de l'intérêt que lui porte la CIA. Aucune raison qu'il ne commence pas à surveiller ses arrières, comme n'importe qui d'autre. Pour l'instant, la maltraitance mineure est à peu près tout ce qui est à la disposition de Maxine, ici bas, à son modeste niveau, sans rien qui ressemble à ce qu'on pourrait appeler une ligne morale, pas moyen de savoir comment concourir à ce niveau d'élite, le schéma de pyramide planétaire sur lequel les employeurs de Windust ont toujours tout misé, avec ses mythes du sans-limites assénés en douceur. Aucune idée de la façon dont elle peut sortir de sa propre histoire jalonnée de choix sans prise de risque, et tailler avec son bâton de sourcier à travers le désert de ce moment d'instabilité, dans l'espoir de trouver quoi ? une sorte de refuge, de DeepArcher américain...

Maxine a obtenu de Vyrva une pleine besace de mots de passe à durée de vie limitée, modifiés en moyenne tous les quarts d'heure, pour entrer dans DeepArcher. Elle ne peut s'empêcher de remarquer combien cette fois-ci l'endroit a changé. Ce qui n'était auparavant qu'un dépôt ferroviaire est désormais une base de lancement datant de l'ère des Jetson, avec tous les angles loufoques, les tours déchiquetées au loin, les enclos lenticulaires sur pilotis, la circulation de soucoupes qui vont et viennent dans le ciel néon. Boutiques en duty-free yuppifiées, certaines pour des marques d'outre-mer dont elle ne reconnaît même pas la fonte dans laquelle elles sont écrites. De la publicité partout. Sur les murs, sur les vêtements et sur la peau des figurants dans la foule, comme des pop-ups jaillis de l'Invisible et qui vous sautent à la figure. Elle se demande si – Mais bien sûr, les voilà, embusqués près de l'entrée d'un Starbucks, une paire de cyberflâneurs qui ne sont autres que Promoman et Sandwichgrrl, les relations d'Eric dans le business de la pub.

« Chouette endroit où venir traîner », lance Sandwichgrrl.

« Sans parler d'y faire des affaires », ajoute Promoman. « Ça cartonne ces temps-ci. Plein de gens qui ont simplement l'air de faire partie du décor virtuel... ? en fait ce sont de véritables usagers. »

« Vraiment. Il devait y avoir toutes sortes de cryptages inviolables. »

« Il y a aussi une porte dérobée, vous n'étiez pas au courant ? »

« Depuis quand ? »

« Des semaines... des mois... ? »

Donc cette fenêtre de vulnérabilité du 11 septembre qui inquiétait tant Lucas et Justin, à juste titre manifestement, a permis non seulement à des hôtes importuns de s'immiscer, mais à quelqu'un – Gabriel Ice, les autorités fédérales, des sympathisants des Fédéraux,

d'autres forces inconnues qui avaient le site à l'œil – d'installer également une porte dérobée. Et, facile comme tout, voilà le quartier qui déboule. Au bout de quelques clics, elle finit par atteindre un étrange halo qui fiche la trouille, comme le spot d'une poursuite dans une boîte de nuit où on sait qu'on va vomir avant la fin de la soirée, elle a un moment de doute, l'ignore, clique dans la nauséuse tache de lumière, et c'est alors que pendant quelques secondes tout devient noir, plus noir que tout ce qu'elle a jamais vu sur un écran.

Quand l'image revient, il semble qu'elle soit en train de voyager à bord d'un véhicule à travers l'espace intersidéral... Il y a un menu pour choisir parmi les vues, et, en passant promptement à un plan extérieur, elle découvre que ce n'est pas un véhicule unique mais plutôt un convoi, connecté de manière pas si simple que ça, des vaisseaux spatiaux d'époques et de tailles variables qui avancent à travers une éternité prolongée... Heidi, si on lui posait la question, dirait y détecter une influence *Battlestar Galactica*.

À l'intérieur Maxine trouve des couloirs en composite de l'ère spatiale, scintillants, longs comme des boulevards, des distances intérieures qui s'élancent en l'air, des ombres sculptées, de la circulation à travers une pénombre qui s'épaissit vers le haut, des piétons qui franchissent des ponts, des véhicules aéroportés pour passagers et cargaisons dans un miroitement agité... Ce n'est que du code, se rappelle-t-elle. Mais qui parmi ces sans-visages ne figurant pas au générique peut l'avoir écrit, et pourquoi ?

Soudain, un jeu d'instructions apparaît en plein vide et la mémoire virtuelle paginée lui enjoint de se rendre sur le pont. Quelqu'un a dû la voir se connecter.

Sur le pont, elle trouve des bouteilles d'alcool vides et des seringues usagées. Le siège du commandant est un fauteuil inclinable La-Z-Boy datant d'une lointaine époque, il est d'un beige hideux et couvert de brûlures de cigarette. Il y a des affiches bon marché de Denise Richards et Tia Carrere scotchées aux cloisons. Une espèce de mix hip-hop est distillée par des haut-parleurs cachés, en ce moment Nate Dogg et Warren G, qui interprètent *Regulate*, l'énorme hit du milieu des années quatre-vingt-dix de la côte Ouest.

Du personnel s'active ça et là, mais on pourrait dire qu'à présent le rythme accélère.

« Bienvenue sur le pont, madame Loeffler. » Un jeune malotru, pas

rasé, en short cargo et tee-shirt *More Cowbell* souillé. Il y a une saute d'ambiance. La musique passe au jingle de Deus Ex, les lumières se tamisent, d'invisibles cyberelfs effectuent un brin de rangement de l'espace.

« Bien, où sont-ils tous ? le commandant ? le second ? L'ingénieur en chef ? »

En fronçant un sourcil, tripotant le sommet de ses oreilles comme pour en tester le pointu, « Désolé, directive première : Pas de Putains d'Officiers. » En lui faisant signe de s'approcher des fenêtres d'observation, à l'avant. « La splendeur de l'espace, vise un peu. Des millions et des millions d'étoiles, chacune a droit à son propre pixel. »

« Superbe. »

« Peut-être. Mais c'est du code, et rien d'autre. »

Une antenne pivote. « Lucas, c'est toi ? »

« Flûte, m'suis fait gauler ! » Et l'écran de se parer temporairement des motifs psychédéliques chamarrés d'un visualiseur iTunes.

« Donc tu es là pour t'occuper de quoi, des histoires de portes dérobées, j'ai entendu dire ? »

« Euh, pas exactement. »

« J'ai cru comprendre qu'on y entrait comme dans un moulin ces temps-ci. »

« L'inconvénient d'être propriétaire, toujours la garantie tôt ou tard d'une porte dérobée. »

« Et tu es d'accord avec ça ? Justin, qu'est-ce qu'il en dit ? »

« Ça nous va, le fait est qu'on n'a jamais été à l'aise avec l'ancien modèle de toute façon. »

Ancien modèle. Ce qui doit vouloir dire... « Une grande nouvelle, laisse-moi deviner. »

« Ouai. On a finalement décidé de passer en open source. On a juste balancé le .tar. »

« Ce qui signifie... que n'importe qui... ? »

« Quiconque a la patience de tout se coltiner, s'il le veut, il l'a. Une traduction Linux est déjà en cours, ce qui devrait attirer les amateurs en masse. »

« Donc les gros sous... »

« Ce n'est plus une option. Ne l'a peut-être jamais été. Justin et moi allons devoir continuer à marnier pendant un bout de temps. »

Elle observe le défilement du paysage étoilé, des vaisseaux

kabbalistiques fracassés à la Création en toutes ces gouttes de lumière vive, projetés de ce point singulier qui leur a donné naissance, ce qu'on nomme ailleurs l'univers en expansion... « Que se passerait-il si je me mettais à cliquer sur certains de ces pixels, là ? »

« Tu pourrais avoir de la chance. Ce n'est pas quelque chose que nous avons écrit. Il pourrait y avoir des liens qui conduisent ailleurs. Tu pourrais également passer ta vie à sillonner le Vide avec ton bâton de sourcier et ne jamais vraiment arriver où que ce soit. »

« Et ce vaisseau – il ne part pas à destination de DeepArcher, si ? »

« Disons plutôt en expédition. Pour explorer. Quand les premiers Vikings ont commencé à sillonner les océans du Nord, il y a une histoire comme quoi ils ont trouvé cette gigantesque putain d'ouverture au sommet du monde, un profond tourbillon qui vous emportait et vous engloutissait, comme un trou noir, pas moyen d'en réchapper. Ces temps-ci, tu regardes le Web en surface, tout ce baratin, toutes les marchandises à vendre, les spammers, les bonimenteurs, les oisifs qui se tournent les pouces, tous dans cette même ruée désespérée qu'ils aiment appeler "économie". Pendant ce temps, ici bas, tôt ou tard quelque part dans les tréfonds, il doit y avoir un horizon entre l'encodé et le non-codé. Un abîme. »

« C'est ce que tu recherches ? »

« Certains d'entre nous cherchent ça. » Les avatars n'expriment pas la nostalgie, mais Maxine saisit quelque chose de cet ordre. « D'autres tâchent de l'éviter. Ça dépend de ce qui te branche. »

Maxine continue à errer dans les couloirs pendant un certain temps, elle engage la conversation au hasard, quel que soit le sens de « hasard » dans ces parages. Elle commence à réaliser dans un frisson que parmi les nouveaux passagers certains pourraient être des réfugiés en liaison avec ce qui s'est passé au Trade Center. Pas de preuve directe, c'est peut-être juste qu'elle a le 11 septembre à l'esprit, mais partout où elle regarde, elle pense voir des survivants endeuillés, des malfaiteurs, étrangers et américains, des porteurs de valises, des intermédiaires, des paramilitaires qui ont peut-être pris part à ce jour-là, ou seulement le font croire, dans le cadre d'une quelconque arnaque.

Pour ceux qui sont peut-être d'authentiques victimes, des portraits

ont été descendus ici par leurs proches, de manière qu'ils aient une vie après la vie, leurs visages scannés à partir de photos de famille... certains pas plus expressifs que des émoticônes, d'autres exhibant un inventaire de sentiments allant d'euphorique-fiesta à lamentablement-morose en passant par timide-face-à-la-caméra, certains statiques, d'autres en GIF animés, cycliques comme le karma, à pirouetter, à faire des signes, à manger ou boire ce qu'ils avaient à la main le jour du mariage, de la bar-mitzvah ou le soir de la sortie, quand l'obturateur a cligné.

Et pourtant c'est comme s'ils voulaient établir le contact – ils croisent votre regard, sourient, inclinent la tête d'un air curieux. « Oui, c'était à quel sujet ? » ou « Un problème ? » ou « Pas dans l'immédiat, OK ? » Si ce ne sont pas les véritables voix des morts, si, comme certains le croient, les morts ne peuvent pas parler, alors les paroles sont placées là pour eux par ceux, quels qu'ils soient, qui ont posté leurs avatars, et ce qu'ils semblent dire c'est ce que les vivants veulent qu'ils disent. Certains ont commencé des weblogs. D'autres sont occupés à produire du code qu'ils ajouteront aux fichiers du programme.

Elle s'arrête à un café au coin et se trouve bientôt en pleine conversation avec une femme – peut-être une femme – en mission aux confins de l'univers connu. « Tous ces ignares qui débarquent, qui s'imposent, ça craint autant qu'à la surface du Web. Ils vous conduisent plus en profondeur, dans l'obscurité des tréfonds. Au-delà de tout endroit où *eux* se sentiraient à l'aise. Et c'est là qu'est l'origine. De la même manière qu'un puissant télescope vous emmènera plus loin dans l'espace physique, vous rapprochera du moment du big-bang, eh bien ici, en vous enfonçant davantage, vous approchez de la contrée limite, des confins de l'in-navigable, la région du non-informationnel. »

« Vous faites partie de ce projet ? »

« Juste ici pour jeter un œil. Voir combien de temps je peux rester aux confins du commencement, avant la Parole, combien de temps je peux regarder sans avoir le vertige – dégoût de l'amour, nausée, je ne sais quoi – et tomber dedans. »

« Vous avez une adresse e-mail ? » veut savoir Maxine.

« C'est gentil à vous, mais peut-être que je ne reviendrai pas. Peut-être qu'un jour vous regarderez les messages reçus et je n'y serai pas.

Allez. Venez vous promener avec moi. »

Elles arrivent à une sorte de plate-forme d'observation, qui s'éloigne du vaisseau en s'avancant dangereusement dans la haute et dure radiation, le vide, l'inanimé. « Regardez. »

Qui qu'elle soit, elle n'a ni arc ni flèches, sa chevelure n'est pas assez longue, mais Maxine constate qu'elle regarde en contrebas, selon le même angle marqué, la même concentration sidérée face à l'infini que la silhouette sur l'écran d'intro de DeepArcher, à fixer un vide incalculablement fertile en liens invisibles. « Il y a une faible lueur, au bout d'un moment on la remarque – certains disent que c'est la trace, comme le rayonnement du big-bang, du souvenir, dans le néant, d'avoir été quelque chose... »

« Vous êtes — »

« L'Archer ? Non. Celui-là est silencieux. »

De retour dans la viande-sphère, ayant d'une certaine manière besoin de parler à quelqu'un du DeepArcher nouveau, et d'ici peu, suppose-t-elle, méconnaissable, Maxine compose le numéro de portable de Vyrva. « J'entre dans le métro, je te rappelle dès que ça recapte. » Maxine n'a pas vraiment d'expérience en manigances au téléphone cellulaire, mais elle sait à l'oreille reconnaître de la tension lorsqu'il y en a. Une demi-heure plus tard Vyrva, soi-disant à peine revenue de l'East Side, se pointe au bureau en chair et en os, traînant derrière elle un épais sac-poubelle, rempli à ras bord de Beanie Babies. « C'est la saison ! » s'écrie-t-elle, sortant à la queue leu leu de petites chauves-souris d'Hallowe'en, des citrouilles aux larges sourires, coiffées de chapeaux de sorcière, des nounours fantômes ou avec la cape de Dracula, « Ghoulianne la Fantômette, regarde, elle n'est pas mignonne avec sa petite citrouille ! »

Hmmm oui quelque chose de légèrement survolté chez Vyrva ce matin, l'East Side peut assurément avoir cet effet munchkinétique sur les gens, mais – les rétrocircuits anti-escroquerie fonctionnent à présent plein pot – Maxine réalise que les Beanie Babies ont tout à fait pu être un trompe-l'œil depuis le début, n'est-ce pas, pour dissimuler des activités d'utilité moins publique...

Purement phatique, comment va Justin, comment va Fiona, très bien merci – un éclat fuyant dans la pupille, là ? – « Les gars... je veux

dire, on est tous stressés ces derniers temps, mais... » Vyrva met une paire de lunettes à monture métallique, verre lavande, vendue cinq dollars dans la rue, toutes sortes de raisons pour expliquer pourquoi précisément maintenant, « On est arrivés à New York, nous tous, si innocents... En Californie c'était marrant, on codait, on trouvait des astuces cool, élégantes, quand on pouvait on faisait la bringue, mais ici, de plus en plus c'est comme — »

« Devenir adulte ? » peut-être trop du tac au tac.

« D'accord, les hommes sont des enfants, nous le savons toutes, mais là c'est comme les voir céder à un vice secret qu'ils ne savent pas arrêter. Ils veulent se cramponner à ces vieux gamins innocents, on le voit bien, c'est ce décalage terrible, l'espoir enfantin et la dépravation de la viande-sphère à New York, c'est en train de devenir insupportable. »

Chère Abby, j'ai une amie qui a un gros problème...

« Tu veux dire, insupportable pour toi... d'une certaine manière... au plan émotionnel. »

« Non », Vyrva croise son regard, un bref éclair, « pour tout le monde, un-peu-ça-va mais là c'est-vraiment-ras-le-cul. » D'une voix allègre et qui gronde pourtant, ô-combien-familière dans la profession de Maxine. Peut-être aussi un appel lancé pour être comprise, avec un peu de chance à bon compte. C'est comme ça qu'ils deviennent quand les crochets de l'audit se mettent à repêcher des preuves qu'ils croyaient avoir enfouies à jamais, quand le perceuteur est assis de l'autre côté du bureau, avec le thermostat poussé à fond, le visage de marbre, tirant sur un cigarillo fourni par le FISC, et qu'il attend.

En prenant soin d'éviter toute allusion pour l'instant, « C'est peut-être le business qui commence à les miner ? »

« Non. Peut pas être la pression à propos du code source, c'est fini, ils se sont sortis de tout ça, maintenant. N'en parle pas, mais ils vont passer en open source. »

Feignant ne pas être déjà au courant, « Gratos ? Est-ce qu'ils ont réfléchi à la question des impôts ? »

D'après Vyrva, Justin et Lucas étaient de sortie un soir dans le bar à l'éclairage cru de quelque motel pour touristes, loin, loin, du côté de la 50^e Rue Ouest, ou un peu plus au nord. De gigantesques écrans télé branchés sur les chaînes de sport, de faux arbres, certains de six mètres de haut, serveuses blondes à cheveux longs, un bar à l'ancienne

en acajou. Une clientèle de congrès, en grande partie. Les associés sont en train de boire des king-kongs, c'est-à-dire Crown Royal et liqueur de banane, et scrutent la salle à la recherche de visages familiers lorsqu'ils entendent une voix envers laquelle le temps s'est montré pour le moins irrespectueux, qui lance : « Un Fernet-Branca, s'il vous plaît, mettez-moi un double, et un ginger-ale pour aller avec... ? » Lucas y regarde à deux fois et, de surprise, recrache dans son verre. « C'est lui ! Ce salopard taré de chez Voorhees-Krueger ! Il nous court après, il veut récupérer son pognon ! »

« Tu as un coup de parano ? » espère Justin. Ils se cachent derrière une broméliacée en plastique et observent en plissant les yeux. L'emballage est un peu différent aujourd'hui, mais il semble effectivement que ce soit Ian Longspoon, vu pour la dernière fois il y a de cela des années, après une sortie de route à une course de karts non motorisés de Sand Hill. Approché présentement par un individu compact, à lunettes Oakley M Frames et complet-veston couleur avocat néon. Justin et Lucas reconnaissent instantanément Gabriel Ice, arborant ce qu'il considère sans doute comme le déguisement ultime.

« Ice irait rencontrer notre ancien VC, en douce, pour causer de quoi ? » s'interroge Lucas.

« Qu'est-ce qu'ils auraient en commun ? »

« Nous ! » Les deux en même temps.

« Il faut qu'on regarde ces serviettes cocktail, et vite ! » Il se trouve qu'ils connaissent le gars chargé de la sécurité du motel ici et les voilà dans son bureau en train de scruter une banque d'images de la vidéosurveillance. En zoomant sur la table Ice / Longspoon, ils arrivent à distinguer d'étranges diagrammes détremvés, saturés de flèches, de carrés, de points d'exclamation, et puis ce qui ressemble pas mal à une lettre J géante, sans parler du L...

« Tu penses ? »

« Ça pourrait correspondre à n'importe quoi, non ? »

« Attends, j'essaie de réfléchir... » Chacun en remet une couche, retourne la chose pour l'amplifier encore, jusqu'à ce qu'assez vite ce soit la panique totalement parano, et leur ami de la sécurité, devenu grognon, leur montre la sortie de derrière.

« Ce que les garçons ont conclu », résume Vyrva, « c'est que Ice essayait d'amener Voorhees-Krueger à invoquer des clauses restrictives, pour récupérer l'activité et vendre les actifs – le code

source de DeepArcher, en gros – à Ice. »

« Eh merde », Justin plus tard dans la soirée, avec une amertume inattendue, « il le veut, eh bien on n'a qu'à lui laisser. »

« Ça ne te ressemble pas, frangin, que se passera-t-il la prochaine fois qu'on aura besoin de se perdre ? »

« Pour moi, il n'y aura pas de prochaine fois. » Justin, que ça a l'air de rendre un peu mélancolique.

« Peut-être que pour moi il y en aura », déclare Lucas.

« On peut inventer un autre endroit. »

« Justin, cette ville nous monte au ciboulot, mec, avant on n'était jamais comme ça. »

« Je ne pense pas que ce soit mieux en Californie, maintenant. Tout aussi corrompu, on a parcouru les mêmes rues ensemble, tu sais à quoi ça mène, là-bas ou ici. »

Vyrva, bien que techniquement *shiksa*, les laisse continuer, elle flotte vers eux puis s'éloigne à la manière d'une mère, leur propose de quoi grignoter tout en gardant pour elle sa contrariété. Et puis, à l'intention de Maxine : « À propos de se perdre. Parfois... »

Nous y voilà, la plainte du fraudeur. Maxine pourrait animer des ateliers sur le Roulement d'Œil Conquérant. « Et... »

« Et s'ils sont perdus, alors je pense », à peine audible, « que c'est peut-être ma faute. »

Daytona fait son entrée avec une pochette remplie de *danishes* et un pichet en plastique de café. « Yo Vyrva, y a d'la vague, baby ! »

Vyrva est suffisamment bonne joueuse pour se lever, se livrer à un claquement de popotin avec Daytona et se fendre de huit mesures de chœurs sur *Soul Gidget*, le vieux succès rarement entendu, jusqu'à ce que Daytona, la transperçant du regard, fasse remarquer : « Feriez mieux de chanter *A Whiter Shade of Pale*, m'avez l'air un brin anorexique, ma fille, z'avez bzsoin de quelques *cot'lettes de porc* ! Des feuilles de chou vert ! »

« Tarte à la pêche poêlée », Vyrva blême mais bonne joueuse.

« Exactement ce que je veux dire », en sortant par la porte, leur adressant un signe de main. « *Et sans mayonnaise !* »

« Vyrva — »

« Non. Ça va. Je veux dire, ça ne va pas, oh, Maxi... je me sens tellement coupable... ? »

« Si tu n'es pas juive, il faut que tu demandes un permis, vu que

c'est nous qui détenons le brevet, vois-tu. »

En secouant la tête, « Qu'est-ce qu'il faut que je fasse, j'ai, genre, tellement la trouille maintenant, je suis dedans jusqu'au cou... ? »

« Et Lucas, jusqu'au cou, lui aussi ? »

« Lucas ? Non... Pas Lucas... » Agacée que Maxine ne pige pas.

« Euh-oh. On parle de quelqu'un d'autre ? De qui ? »

« S'il te plaît... j'ai vraiment cru pouvoir aider. Ce devait être pour Fiona, pour Justin, pour nous tous. Il a dit que les gars auraient pu réclamer n'importe quelle somme. »

« Quelqu'un », tandis que des écailles de dinosaure tombent enfin des yeux de Maxine, « quelqu'un qui voulait faire l'acquisition du code source de DeepArcher, qui s'est dit que sortir avec la femme d'un des deux associés lui permettrait de mettre un pied dans la porte, est-ce que je me trompe jusque-là ? »

« Maxi, il faut me croire — »

« Non, ça c'était le slogan des Mets en 69, on te le demandera à ton examen pour devenir citoyenne de la Grosse Pomme, et maintenant qui donc, je m'interroge, parmi les douzaines de prétendus et prétendants serait à ce point une merde totale pour tenter un coup aussi tordu, attends, attends, je l'ai au coin de la cervelle... »

« J'aurais pu te le dire, mais tu le détestes tellement... »

« Tout le monde déteste Gabriel Ice, donc j'imagine que ça signifie que tu n'en as parlé à personne. »

« Et ce petit salopard est tellement revanchard, si j'essayais de mettre un terme à notre histoire, il irait tout raconter à Justin, détruirait mon mariage, ma famille... je perdrais Fiona, tout — »

« Du calme, du calme, pas de panique, là c'est le pire scénario. Il pourrait y en avoir tout un tas d'autres. Depuis combien de temps ça dure ? »

« Depuis Las Vegas l'été dernier. On a même tiré un coup rapidos le 11 septembre, ce qui ne fait que noircir le tableau... »

Maxine, incapable de ne pas tiquer un peu : « J'espère que tu n'es pas en train de suggérer qu'à ta manière c'est toi qui as provoqué ça ? Ce serait vraiment fou, Vyrva. »

« Même genre de négligence. Non ? »

« Même que quoi ? Tu vas me resservir le discours écoutez-bien-vous-tous-les-laxistes ? L'Amérique néglige les valeurs familiales alors les avions d'Al-Qaïda arrivent et détruisent les tours du Trade

Center ? »

« Ils ont bien vu comment nous sommes. Priorité absolue à la satisfaction de nos désirs. Ils se sont dit qu'on serait une cible facile, et ils avaient raison. »

« Va savoir, je ne vois pas le lien de cause à effet, mais je suis peut-être la seule. »

« Je suis une femme adultère ! » pleurniche silencieusement Vyrva.

« Ah, allons. Adolescentère, tout au plus. »

Nonobstant, qui peut s'empêcher, dans de telles situations, d'avoir envie d'entendre un détail ou deux ? La confortable piaule de célibataire que possède Ice à Tribeca par exemple, une salle d'eau dont la surface avoisine à peu près celle d'un terrain de basket pro, avec une collection de tampons de toutes marques, tailles et qualités d'absorption, des flacons de shampoing et d'après-shampoing dont on ne peut lire un traître mot des étiquettes, car ils sont importés de pays lointains, du matériel capillaire allant de la pince à l'énorme sèche-cheveux rétro sous lequel on ne se contente pas de s'asseoir, mais dans lequel il faut carrément grimper, plus une sélection de capotes qui fait passer le rayon de chez Duane Reade pour un malheureux distributeur dans les toilettes hommes d'une station-service.

« Le truc c'est », après mouchage, « qu'il fait toujours super bien l'amour. »

« Un amant sensible, prévenant. »

« Putain non, c'est un fils de pute. T'as déjà essayé la sodomie ? »

Maxine a-t-elle vraiment envie d'entendre parler de ça ?

Est-ce que Delman vend des chaussures ?

« Ça ne m'étonne pas », sur un ton encourageant. « Sa spécialité, j'imagine ? »

Hallowe'en arrive. Sous la 14^e Rue c'est devenu au fil des ans un festival majeur de la ville, avec un défilé dont la couverture télé rivalise avec celui de Macy's pour Thanksgiving. Là-haut, dans le Yupper West Side, les activités ont davantage tendance à être à l'échelle d'une petite fête de quartier, la 69^e est bouclée, les cours intérieures sont transformées en maisons hantées, avec animations de rue et stands de nourriture, de plus en plus de monde chaque année, c'est habituellement là que Maxine emmène les enfants réclamer leurs friandises, pour finir le long de la 79^e et parfois de la 86^e, à arpenter les halls des différents immeubles d'habitation. Mais cette année, il y a des rumeurs selon lesquelles la frousse post-11 septembre limitera peut-être, voire annulera, certaines de ces réjouissances de rue, en dépit du visage du maire omniprésent sur les chaînes locales, qui ressemble étrangement à un masque en caoutchouc dudit, apparu ces temps-ci dans les magasins éphémères surgis pour la saison, le verbe plus haut que jamais, invitant les New-Yorkais à résister à la terreur et célébrer Hallowe'en comme de coutume.

« La famille de Jagdeep organise une soirée d'Hallowe'en », traverse l'esprit de Ziggy, fourbement pourrait-on dire.

C'est le gamin dans la classe de Ziggy qui faisait de la programmation à l'âge de quatre ans, se souvient Maxine, et il se trouve aussi qu'il habite le Deseret. « Ça tombe bien. Vu que tout l'édifice est une maison hantée. »

« Quelque chose te chiffonne au Deseret, m'man ? » Otis, les yeux écarquillés, et en toute connivence.

« Tout », rétorque Maxine.

« Mais à part ça, sérieux », Zig sereinement.

« Dites, les garçons, la pêche aux bonbons ce serait strictement dans l'enceinte du bâtiment ? »

« Pas besoin d'aller ailleurs, Hallowe'en là-bas c'est mythique. Chaque appartement est décoré selon un thème d'horreur différent. »

« Et... ceci n'a rien à voir avec la sœur de Jagdeep. Et le fait qu'elle soit de plusieurs années en avance... au niveau de, euh... »

« Du monde au balcon », suggère Otis, obligé dans la foulée d'esquiver un fraternel coup de *krav maga*. « De toute façon tu ne la verras pas, Zig, elle ira faire la fête », en détalant, poursuivi par Ziggy, « dans le Village, elle ne sort qu'avec des gars de NYU — »

Horst, le visage impassible, toutefois pas complètement épargné par l'apparition d'un sourire jusqu'aux oreilles : « Il y a les World Series ce soir à la télé, El Duque commence, peut-être face à Curt Schilling, on pourrait rester à la maison et regarder le match... »

« *Buy me some peanuts and Cracker Jack ?* »

Otis a décidé qu'il serait Vegeta, les cheveux enduits de gel, radicalement hérissés en pointes ce soir, sa tenue argent et bleu obtenue via un étrange site asiatique, commandée et livrée presque avant qu'il ait cliqué sur « Ajouter au panier ». Ziggy est déguisé en Empire State Building, avec un singe en peluche attaché à peu près à hauteur du cou. Vyrva et Justin ont accepté de les chaperonner, et les retrouveront au Deseret.

Eric et Driscoll descendent au Village pour le défilé, déguisés respectivement en porte logique NOT-AND (« Je dis oui à tout ») et Aki Ross, du film *Final Fantasy : Les Créatures de l'esprit*. « La coiffure dont on rêve toutes, soixante mille mèches, chacune animée de manière séparée, sacrée bande passante, alors que cette perruque-là », Driscoll en secouant la tête pour faire une brève démo, « mérite d'être classée sous l'intitulé "Misérable Produit Dérivé". »

« Finie la Rachel, hein ? »

« Tourné la page. »

Heidi passe en coup de vent, vêtue d'une robe beige d'une légèreté tropicale, courte perruque plutôt brune, ébouriffée, lunettes à monture métallique démesurée, et un étrange *lei* en plastique, fluorescent peut-être, autour du cou. « Ce look m'est vaguement familier », la salue Maxine, « tu es déguisée en... ? »

« Margaret Mead », réplique Heidi. « C'est parti pour une anthropologie plongée dans le primitif urbain ce soir, ma poule, tout y est et je vais complètement m'immerger. Vise un peu ce que j'ai déniché sur Canal Street. »

« Ouvrir la main, je ne vois pas, qu'est-ce que c'est ? »

« Caméscope numérique, habituellement on ne les trouve qu'au Japon, ceux-là. Des heures d'autonomie, et j'apporte de la réserve, donc je vais pouvoir filmer toute la nuit. »

« Et pourtant tu as l'air anxieuse. »

« On le serait à moins, c'est toutes les impulsions pop de l'histoire, concentrées en une nuit dans l'année, imagine que je ne sache pas dans quelle direction pointer mon objectif, et si je loupe quelque chose de vraiment crucial ? »

« Vos paupières sont lourdes, vous n'entendez plus que ma voix », un truc auquel elles se livraient quand elles étaient petites, « vous n'allez pas paniquer, on se calme, voilà, on est une gentille princesse. »

« Oh, Lady Maxipad, merci mille fois, tu es tellement pragmatique... »

« Oui et je reviens juste du distributeur de billets, donc j'ai aussi de quoi nous faire libérer sous caution, si d'aventure le cas venait à se présenter. »

Tandis que la nuit tombe, Maxine et Horst prennent la plus grande corbeille de la maison, la remplissent de mini-bonbons de différentes marques, parmi lesquels des Swedish Fish, des PayDay et des Peanut Chews de chez Goldenberg, et la posent dehors dans le couloir, ils accrochent à la poignée de porte un panneau NE PAS DÉRANGER, et se retirent dans la chambre, pour laisser Hallowe'en se développer comme il se doit, ce qui, dans les rues de l'Upper West Side, signifie une réplique approximative de l'exotisme de Greenwich Village, après avoir dû accepter, pendant tout le reste de l'année, d'être une pâle imitation des beaux quartiers de Dubuque. À l'intérieur, la soirée tourne dirait-on au festif, Maxine chevauche Horst pendant quasi une heure, non pas que ce soit les oignons de quiconque bien entendu, et jouit un certain nombre de fois, à la fin farouchement en synchro avec lui, et peu de temps après, grâce à quelque signal extrasensoriel de la télévision, dont la fonction Muet a été enclenchée, ils émergent de leur hébétude post-orgiaque à temps pour assister au home-run décisif de Derek Jeter au dixième tour de batte et donc à une nouvelle victoire typique des Yankees. « Yes ! » Horst commence à hurler, en pleine incrédulité ravie. « Et il y a intérêt à ce que ce soit Keanu Reeves dans le biopic ! »

« Hé, ho. Tu détestes tout ce qui a trait à New York », lui rappelle Maxine.

« Oh. Ma foi, j'ai traversé l'Arizona en voiture, je n'ai rien contre l'Arizona, mais j'avais misé un peu de pognon sur les Yanks, un cas de conscience, vraiment... » Sur le point de sombrer dans une confortable discussion sans fil directeur, là...

« Vraiment ? » Peut-être pas, Horst. « Écoute, vu qu'il y a école demain... ? Je pense que je vais aller faire un tour dans la rue, voir comment ça se passe pour tout le monde. »

« Eh bien ma chérie, peux pas dire que ça n'ait pas été le pied, ce qui prouve bien que qui vivra verrat, comme ils disent à la porcherie, peut-être que dans ce cas je vais regarder la rediff des moments forts du match. »

De la part de Horst, elle en est consciente, cela revient à une déclaration d'amour. Mais quelque chose à présent focalise son attention hors de la maison, vers le Deseret, et ce qui sera probablement un festival vertical de la trouille bien particulier, là-bas.

Une pleine lune encore un peu de guingois et pas encore à son zénith, et le pire ennemi de son enfance, le portier Patrick McTiernan, de faction à l'entrée, en uniforme bleu foncé arborant le nom du Deseret en lettres d'or, ainsi que des chevrons dorés qui ornent chaque manche, des galons dorés aux épaulettes, une fourragère dorée qui tombe de son épaule droite. Son propre nom à gauche au-dessus de la poche de poitrine. En doré. Peut-être est-ce un déguisement d'Hallowe'en. Ou sinon les années ont passé, en nombre suffisant pour que Patrick ait pris du galon, en plus des manières affables de Vieux Gentleman Distingué. Il ne reconnaît pas Maxine, bien sûr, ni de l'époque où elle était gamine, ni en tant qu'usagère anonyme de la piscine, et constatant qu'il ne s'agit pas d'un groupe d'adolescents éméchés, lui fait signe d'entrer.

Les Singh habitent au neuvième étage, les ascenseurs sont tous soit occupés soit hors service pour cause de surcharge, et Maxine, ayant entendu des rumeurs sur les bienfaits de l'activité physique, est d'accord pour monter à pied. Ça déménage sacrément ce soir dans l'ancien monument lugubre. Les cages d'escalier et les couloirs grouillent de toutes sortes de Statues de la Liberté minuscules, d'Oncles Sam, de pompiers, de flics et de GI en treillis, sans parler des Shrek, des Bob le Bricoleur, des Bob l'Éponge, des Patrick l'Étoile de

mer et des Sandy l'Écureuil, des Reines Amidala, de personnages de Harry Potter avec lunettes de Quidditch, toges de Gryffondor et chapeaux de sorcières. Les portes des appartements sont grandes ouvertes, et à l'intérieur on entend toute une variété de bandes-son, dont *Ain't Never Gonna Do It Without the Fez On* de Steely Dan. La gent locative comme d'habitude a dépensé des mille et des cents en effets maison hantée, lumière noire et générateurs de brouillard, bruits d'arène, zombies animatroniques, ainsi que pour faire venir des comédiens en live, à des tarifs tellement en deçà du tarif syndical que c'en est insultant, en assortiments de friandises de chez Dean & DeLuca et Zabbar's, et en sacs cadeau remplis de *tchotchkes* numériques haut de gamme, de foulards Hermès, et de billets d'avion offerts pour des destinations comme Tahiti ou Gstaad.

Là-haut, chez les Singh, Prabhnoor et Amrita sont déguisés en Bill Clinton et Monica Lewinsky. Masques en caoutchouc et tout. Prabhnoor distribue les cigares. Amrita, en robe bleue bien sûr, tient un micro de karaoké non branché et chante langoureusement *I Did It My Way*. Ce sont apparemment des gens fort plaisants. Tout le monde est ivre, essentiellement à la vodka, à en juger par les bouteilles vides entassées autour et derrière le bar, cependant que du personnel de service, en tenue de Droïdes de Combat, circule aussi avec des plateaux de flûtes de champagne, en plus de filet mignon sur canapés et des sandwiches au homard. Vyrva, en Pikachu version Beanie Baby, on s'en serait douté, s'approche de Maxine et lance avec exubérance : « Quel costume fabuleux ! On dirait une grande dame adulte ! »

« Comment s'en tirent les enfants jusqu'à maintenant ? »

« Pas mal du tout, il va peut-être falloir louer un camion de déménagement. Justin fait du porte-à-porte avec eux. Sacré Hallowe'en, hein ? »

« Ouais. Je comprends pas pourquoi je ressens toute cette hostilité de classe. »

« Ça ? comparé à l'Alley il y a deux ans ? à la soirée de base des start-ups ? c'est une note de bas de page, ma chère. Du commentaire. »

« Ça fait trop longtemps que tu es à New York, Vyrva, tu commences à parler comme mon père. »

« Justin a pris son portable, tu veux que j'appelle et — »

« C'est le Deseret, on est sur une autre planète, ça risque de taper dans des tarifs que personne ne peut se permettre, je vais juste me

promener tranquillement, merci. »

Et de s'enfoncer dans ce bâtiment qui a depuis longtemps dépassé la date limite d'exorcisme et qu'elle n'a jamais trouvé, ne serait-ce que marginalement, agréable. Arpentant les couloirs vastes comme des rues, où cent ans auparavant des chariots de livraison tirés par des poneys, hissés par de puissants monte-charges hydrauliques, acheminaient directement jusqu'au seuil des locataires des bidons de lait, des boisseaux de fleurs, des caisses de champagne, ce soir Maxine trouve des maquettes sophistiquées du camp de Crystal Lake, des tombeaux de momies, des labos Art déco de Frankenstein tout en noir et blanc. L'hospitalité des locataires est, faudrait-il dire, volontariste. Bientôt, ayant à peine haussé un sourcil, elle se retrouve à se coltiner des sacs remplis de butins d'Hallowe'en trop lourds pour être soulevés par un enfant.

De même que l'heure avance, l'âge médian de la foule des nouveaux arrivants avance également, l'accent étant nettement plus mis sur le maquillage pour les yeux, les paillettes, les bas résilles, les haches dans les crânes, le faux sang. Il était inévitable que quelqu'un se fasse passer pour Oussama Ben Laden, et ici d'ailleurs ils sont deux, que Maxine reconnaît plus vite qu'elle ne l'aurait souhaité comme étant Misha et Grisha.

« On voulait se costumer en World Trade Center », explique Misha, « mais on s'est dit que OBL serait encore plus choquant. »

« Alors comment se fait-il que vous ne soyez pas dans le Village, où les télés couvrent l'événement ? »

Ils échangent un regard de type Peut-on-lui-faire-confiance ?

« C'est pour une raison », devine-t-elle, « personnelle pas publique. »

« C'est le putain d'Hallowe'en, hein ? » fait Grisha.

« On rend hommage », explique Misha.

À qui ? Ici, au Deseret, bien sûr, à qui d'autre sinon Lester Traipse, le véritable fantôme d'Hallowe'en ce soir, Lester victime de la lame à la balistique chtarbée, aux affaires laissées en plan, condamné à errer dans ces couloirs vieux d'un siècle jusqu'à équilibre des comptes, ou pour l'éternité, selon celui de ces deux événements qui se produira en premier. Lester était une créature de la Silicon Alley, Alley jusqu'au trognon, or dans l'Alley les histoires ne sont jamais si courtes, ni si gentillettes, là-bas ce n'est pas seulement un quartier taillé sur mesure

pour les médias, un quartier aux rêves récemment évaporés, c'est aussi le dernier en date dans une tradition des Alleys de New York Qu'il Est En Fait Préférable d'Éviter, des ombres pleines de voix mentalement instables, des échos échappés de la maçonnerie, des cris de désolation citadine, des sons métalliques moins innocents que d'antiques poubelles en fer dans le vent.

« Vous étiez amis avec Lester ? En affaires ? » Ou, pour formuler les choses autrement, quelle connexion terrestre... à moins que ce ne soit là l'astuce, et que la connexion soit tout sauf terrestre. Putain c'est Hallowe'en.

« Lester était collègue *padonok* », Misha en rougissant un peu, comme gêné que ça sonne si vaseux, « ami de salopards hackers partout. »

« Y compris », pensée qui vient à Maxine, « de l'ex-Union soviétique. Peut-être même en liaison avec la police secrète ? »

Misha et Grisha se mettent à ricaner, chacun guettant le visage de l'autre pour voir, s'avère-t-il, qui le premier giflera l'autre pour revenir à la gravité et au respect du défunt. Un truc de prisonniers.

« Vous deux », coup de coude prudent, « vous avez vraiment étudié à l'École Civile des Hackers de Moscou, n'est-ce pas ? »

« Académie Umnik ! » s'écrie Misha, « ah, ces gars-là, non, euh-euh ! »

« Pas nous ! Nous sommes juste *chainiki* ! »

« De Bobryusk ! » Misha opine vigoureusement du chef.

« On sait même pas comment s'asseoir face à un clavier ! »

« Non pas que je veuille absolument mettre les pieds dans le plat, mais il n'est pas impossible que Lester se soit mis à dos Gabriel Ice, qui comme vous devez le savoir est pratiquement synonyme de services de sécurité US. Donc les Renseignements russes s'intéresseraient naturellement à ses activités. »

« Il est propriétaire de cet immeuble », laisse plus ou moins échapper Grisha, ce qui lui vaut un regard noir de son collègue. « S'il est là ce soir, sans doute qu'on le croquera. Lui ou un des siens. Peut-être ça va pas leur plaire de voir les jumeaux Oussama. Qui sait ? Un petit Mortal Kombat peut-être. »

Pense-bête. Tâter le terrain du côté d'Igor, qui doit savoir ce que c'est que ce putain de pataquès. D'une écriture illisible sur un Post-it virtuel, accroché à un lobe du cerveau peu fréquenté, duquel il se

détache bientôt, mais présent au moins par sa valeur d'agacement périphérique.

Une flamboyance de serveuses françaises, de catins des rues et de bébés dominatrices, dont aucune n'est encore au collège, monte l'escalier en frissonnant. « Regardez ! Qu'est-ce que je vous avais dit ? »

« Oh bah ça alors ! »

« Berk, trop la frousse ! »

Misha et Grisha resplendissent, posent les mains sur le cœur, et s'inclinent légèrement. « *Tha tso kalan yee ?* »

« *Tha jumat ta zey ?* »

Renvoyant les jeunes dames en marche arrière, en toute frénésie, dans l'escalier, Misha et Grisha leur lancent cordialement : « *Wa alaikum u ssalam !* »

« C'est de l'hébreu ? » s'enquiert Maxine.

« Du pachtoune. On leur a souhaité la paix, et aussi quel âge avez-vous, allez-vous régulièrement à la mosquée. »

« Voilà mes enfants. »

La tenue Empire State Building de Ziggy a eu droit à des graffitis à la bombe de peinture, et quelqu'un a glissé une casquette souvenir miniature des Red Sox sur la tête de King Kong. La chevelure d'Otis se dresse toujours à la verticale en signe de défi et, comme le gentleman qu'il est, il se coltine le sac de Fiona en plus du sien.

« Fiona, chouette déguisement, aide-moi, tu es censée être — »

« Ondine... ? »

« La fille des Pokémon. Et ça c'est — »

Imba, l'amie de Fiona, qui est déguisée en Psykokwak, le compagnon d'Ondine chroniquement cafardeux.

« On a tiré au sort », dit Fiona.

« Ondine est super forte en gym », explique Imba, « mais son problème c'est l'impatience. Psykokwak a des pouvoirs, mais tant de malheurs. » En synchro, elle et Fiona s'appuient les mains sur les tempes, comme S.Z. Sakall, et répètent le fameux « Psy, psy, psy ». Maxine réalise alors que Psykokwak a beau être japonais, il pourrait tout aussi bien être juif.

« Bonsoir, Assistance technique, en quoi puis-je vous être inutile ? » Justin est déguisé en Dogbert, le chien de Dilbert à l'ambition démesurée, il porte des lunettes de soleil indigo à la place

des verres transparents. Maxine fait les présentations.

« C'est vous *le* Justin McElmo ? » Première fois que Maxine entend l'un ou l'autre de ces hommes de main dire « le ».

« Sais pas, il y en a probablement d'autres dans les parages. »

« De DeepArcher », insiste Grisha.

« Deux fans de Game Boy », marmonne Maxine.

« Vous êtes allés voir ? Récemment ? » Justin, moins alarmé que curieux.

« Depuis 11 septembre peut-être ? Avant, c'était bien plus dur d'y entrer. Et puis soudain, jour d'attaque, devient plus facile. Plus tard, redevient impossible. »

« Mais vous continuez à y aller ! »

« On peut pas s'en empêcher ! »

« *Pizdatchye* », exulte Grisha, « toujours une nouvelle histoire, nouveaux graphiques, différent à chaque fois. »

« Tout en évolution », enchérit Misha. « Dites-nous, Justin. Vous avez conçu lui comme ça ? »

« Pour que ça évolue ? » Justin, l'air surpris. « Non, c'était juste censé être un truc, genre, hors du temps... ? Un refuge. Sans histoire, c'est ce que Lucas et moi espérions. Maintenant, les gars, vous voyez... quoi ? »

« *Govno* habituel », dit Grisha. « Politique, marchés, expéditions, cassage de gueule. »

« Pas scénarios de *gamers*, vous comprenez. Là-bas nous pouvons pas être *gamers*, nous devons être voyageurs. »

Base amplement suffisante pour échanger les cartes de visite. Avant de passer à de plus amples manigances, les malfrats prennent Maxine à part. « DeepArcher – vous connaissez aussi. Vous y êtes allée. »

« Hum », rien à perdre, « voyez, ce n'est que, comment, du code... ? »

« Non ! Maxine, non ! » avec ce qui pourrait être soit une foi naïve soit de la folie furieuse, « c'est un endroit vrai ! »

« C'est asile, peu importe, vous pouvez être plus pauvre, pas de maison, plus bas des prisonniers, *obizhenka*, condamné à mourir — »

« Mort — »

« DeepArcher vous acceptera toujours, vous abritera. »

« Lester », murmure Grisha, en orientant son regard vers le bassin

au-dessus d'eux, « âme de Lester. Vous comprenez ? Stingers sur toit. Ça. » Un geste de la tête vers la nuit de la Toussaint, vers downtown où le Trade Center se dressait naguère, au-delà du grouillement invisible de centaines de milliers de célébrants masqués dans des rues éclairées et semi-éclairées, jusqu'au trou puant au nom de Guerre Froide, à l'extrême pointe de l'île.

Maxine hoche la tête, affectant de voir ce qu'elle ne peut voir. « Merci. Allez-y mollo, les gars. » Elle récupère Ziggy et Otis, qui s'empiffrent déjà de truffes Teuscher comme si c'étaient des Hershey Kisses, ils passent le portail inhospitalier du Deseret et reprennent le chemin de la maison.

« Une excellente soirée à vous », lance Patrick McTiernan.

Ouais et elle était où, toute cette gouaille de farfadet quand elle aurait pu en avoir besoin.

Horst est encore éveillé, il regarde maintenant Anthony Hopkins dans *The Mikhail Baryshnikov Story*, tout à fait absorbé, une cuillerée de glace Urban Jumble à trente centimètres de la bouche, et qui dégouline sur sa chaussure.

« Papa, papa ! Reviens sur terre ! »

« Regardez un peu ça », Horst dans un clignement d'œil. « Le vieil Hannibal danse du feu de Dieu, là. »

Après son anthropo-expédition d'Hallowe'en, Heidi n'est plus la même. « Des enfants de tous âges dans une représentation du moment culturel pop global. Le tout comprimé dans un unique temps présent, tout en parallèle. Mimesis et représentation. » Possible qu'elle ait eu un petit passage à vide au bout d'un certain temps. Nulle part elle n'a vu une copie parfaite de quoi que ce soit. Même ceux qui disaient : « Oh, je me suis juste déguisé en moi-même » n'étaient pas d'authentiques répliques d'eux-mêmes.

« C'est déprimant. Je croyais que le Comic-Con était spécial, mais c'était la Vérité. Tout désormais est atteignable en un clic de souris. L'imitation n'est plus possible. C'est la fin d'Hallowe'en. Jamais je n'aurais cru que les gens deviendraient trop futés. Qu'est-ce qui va nous arriver à tous ? »

« Et comme tu as toujours tendance à trouver un fautif... »

« Oh c'est la faute à ce putain d'Internet. Sans hésitation. »

Le coup de fil à Igor n'est pas de ceux qu'elle a hâte de passer. Quel que soit le solde karmique impayé entre lui et Gabriel Ice, elle l'évitait délibérément jusqu'à ce que Misha et Grisha – petits coups de coude d'au-delà contre la paroi de la bulle du plein jour à l'intérieur de laquelle elle aurait nettement préféré rester – rendent cela désormais impossible. En plus de quoi les joyeux malfrats enquêtent semble-t-il sur hashslingrz pour d'obscurcs raisons, et il incombe probablement à Maxine de découvrir lesquelles, même si elle ne s'attend pas à de plus amples détails.

Igor est guilleret. Trop guilleret. Se comporte comme si ça faisait une éternité qu'il attendait cet appel.

« Écoutez, Igor, ce n'est pas comme si quelqu'un me payait pour savoir qui a buté Lester — »

« Vous savez qui a fait coup. Moi aussi. Flics vont pas agir. Ça devient question de... » Essaye-t-il de le faire dire à Maxine ?

« Justice. »

« Rétablissement. »

« Il est mort. Qu'est-ce qu'il y a à rétablir ? »

« Vous seriez étonnée. »

« Oui, effectivement. Surtout si c'était une opération du KGB et que vous et votre petite troupe êtes des agents en planque. »

Un silence qu'elle se doit de classer dans la catégorie « amusé ». « Ils ne disent plus KGB, ils disent FSB, ils disent SVU. Depuis Poutine, KGB synonyme de vieux au gouvernement. »

« Peu importe. Ice était à fond dans des financements anti-djihadistes. La Russie a ses propres problèmes avec l'islamisme. Est-il si farfelu d'imaginer une coopération entre les deux pays ? Qu'il y ait eu de la grogne quand Lester a commencé à s'octroyer des bonus non autorisés ? »

« Maxine. Non. Ce n'était pas seulement à cause argent. »

« Pardon ? Mais quoi alors ? »

Elle attend une fraction de seconde de trop. « Lester a trop vu. »

Elle essaye de se rappeler la dernière fois qu'elle et Lester ont discuté, à Eternal September. Il doit y avoir eu un indice qui lui a échappé, un flottement, quelque chose. « S'il avait compris ce qu'il voyait, n'en aurait-il pas parlé à quelqu'un ? »

« Il a essayé. Il m'a appelé sur mon portable. Soir avant qu'ils butent lui. J'ai pas pu décrocher. A laissé long message sur boîte vocale. »

« Il avait votre numéro de portable. »

« Tout le monde l'a. C'est ça quand on fait business. »

« Quel était le message ? »

« Conneries assez dingues. Sur Long Island Expressway des Black Escalade qui essayent d'envoyer lui dans décor. Coups de fil à sa femme, menaces aux enfants. Moi, les miens, il pensait qu'on aurait peut-être contacts. Aider à négocier un peu de compréhension. »

« Dans le genre... ? »

« Il oublie ce qu'il a vu, en échange ils ne tuent pas lui. Bonne chance. »

« Et ce qu'il a vu... ? »

« À ce moment-là il était devenu dingue. Ils avaient déjà eu sa santé mentale. Ils avaient pas besoin tuer lui. Une chose de plus qui doit être rétablie. Vous voulez cause et effet séculiers, mais c'est là, je suis désolé, que tout échappe à comptabilité. Lester a dit : "Seul choix qu'il me reste c'est DeepArcher." J'ai entendu parler site DeepArcher par *padonki*, alors j'ai idée grosso modo de quoi il retourne, mais pas de ce que lui raconte. »

Un sanctuaire. Pendant qu'elle se faisait baiser comme une chienne par un de ses assassins.

Le jour du marathon de NYC, semaine sept de l'ère de la post-atrocité, l'épouvantable jour propage encore ce qu'on pourrait appeler une atmosphère patriotique, des milliers de coureurs se mobilisent à la mémoire du 11 septembre et de ses victimes, un acte de défi lancé contre la moindre possibilité que cela se reproduise, les services de sécurité sur les dents, le pont Verrazano sous haute surveillance, toute circulation dans le port suspendue, rien de visible dans les cieux hormis les hélicoptères, d'une industrielle vigilance...

Vers midi, en allant au marché aux puces hebdomadaire dans un collège du quartier, Maxine remarque, d'abord un par un, puis tout un flot de yuppies en cape thermique Mylar – le business des super héros est soudain devenu bas de gamme, par ici – commençant à percoler, en provenance du parc. À partir de l'angle de la 77^e et de Columbus,

c'est devenu une scène de foule. On lance des vivats, on pousse des cris, on se donne l'accolade, on agite des fanions de toutes parts.

Assis épuisé sur le trottoir, contre un mur, avec toute une rangée d'autres coureurs se remettant de l'événement dont la pèlerine scintillante annonce qu'ils viennent d'y participer, voici Windust, semble-t-il.

Premier face-à-face depuis leur soirée romantique là-haut, dans le Far West Side. « Ne dis à personne que tu m'as vu », encore un peu essoufflé, « c'est un vice, surtout si peu de temps après le onze septembre, déjà trop de mortalité par ici, pourquoi tenter le sort et risquer qu'il y en ait davantage ? Et pourtant », dans un grand mouvement las, « nous sommes tous venus. » À moins qu'il n'ait acheté sa cape souvenir à quelqu'un dans la rue et que Maxine ne soit de nouveau victime d'un coup monté.

« Trop profond pour moi. »

Petit sourire satisfait, flirteur. « Oui, je me souviens. »

« D'un autre côté, parfois un centimètre c'est beaucoup trop. Pas grave, tu es sous l'effet des produits chimiques sécrétés pendant la course. Tu peux arriver à te lever ou c'est encore trop tôt ? Je te paye un café. » Bien sûr, Maxine, pourquoi pas, et puis peut-être un *danish* à la crème tant qu'on y est ? Elle est folle ou quoi ? C'est bien la dernière chose à faire. Mais la Maman Juive, assise silencieuse dans le noir, a soudain saisi cette occasion pour jaillir, allumer la lampe Scully & Scully d'un goût très sûr, et éblouir Maxine afin qu'elle se livre à un nouvel étalage éhonté de sollicitude *eppes-essen*. L'espace d'une seconde elle espère que Windust est trop épuisé. Mais la forme physique l'emporte, le voilà debout, et avant qu'elle ne trouve une excuse ils sont sur Columbus, attablés dans un wagon-restaurant rétro qui date des années quatre-vingt, à l'époque où le quartier était à la mode, maintenant il intéresse davantage les touristes qui se passionnent pour l'histoire sous-culturelle. L'endroit aujourd'hui pétille de marathoniens recaféinés. Personne ne parle trop fort cependant, si bien que les chances d'avoir une conversation sont d'au moins cinquante pour cent, pour une fois.

À quelle catégorie d'ex, se demande-t-elle, Windust aurait-il pu prétendre appartenir ? ex-rencard sérieux, ex-erreur, ex-coup-tiré-vite-fait, peut-être juste *x* comme inconnu ? Depuis le temps, elle devrait être bien engagée dans la phase consistant à se convaincre que rien de

tout cela n'a jamais eu lieu, mais à la place voilà que l'icône du dossier fluo clignote devant elle : Comptes Non Soldés.

La cohue à l'extérieur passe devant la vitre en se bousculant, hurlant des félicitations, riant trop fort, en train de bouffer, brandissant leurs capes. Sur la page d'accueil du triomphe, Windust est un pixel solitaire de mécontentement. « Ils sont persuadés de leur avoir donné une bonne leçon, hein, à ces Carpettes d'Orient. Regarde-les. Une armée d'ignorants, convaincus que le 11 septembre leur appartient. »

« Hé, pourquoi pas, c'est vous qui leur avez fait avaler ça, on a tous gobé, vous vous êtes emparés de notre précieux chagrin, vous l'avez reformaté, nous l'avez refile comme n'importe quel autre produit. Peux te poser une question ? Quand c'est arrivé... ? le Jour Où Tout A Changé, où étais-tu ? »

« Dans mon petit box. Je lisais Tacite. » Le coup du savant-guerrier. « Qui met en avant le fait que Néron n'a pas mis le feu à Rome, ce qui lui aurait permis d'accuser les chrétiens. »

« Ça me dit quelque chose, je sais pas pourquoi. »

« Vous autres vous voulez croire que ça a été une entourloupe à base de faux drapeaux, une super équipe invisible, qui a emberlificoté les services secrets, monté de toutes pièces un baratin en arabe, contrôlé le trafic aérien, les communications militaires, les médias d'info dans le civil – le tout coordonné, sans un seul couac, sans le moindre impair, toute la stratégie mise en branle pour ressembler à une attaque terroriste. De grâce. Ô toi amoureuse civile qui as tout pigé. Tu sais quoi ? Personne dans le business n'est assez fortiche pour réussir un coup pareil. »

« Tu es en train de dire qu'il faut que j'arrête de m'exciter là-dessus ? Ma foi. En voilà un soulagement. Entre-temps, les gars, vous avez obtenu ce que vous vouliez, votre Guerre Contre la Terreur, la guerre sans fin, et la sécurité de l'emploi jusqu'à la saint-glinglin. »

« Pour quelqu'un d'autre peut-être. Pas pour moi. »

« La demande s'est tarie sur la formation de milices ? Zut alors. »

Il baisse la tête, contemple ses abdos, sa bite, ses chaussures, des Mizuno Wave d'époque, un assortiment de couleurs agressif pour l'œil, avec lequel les années n'ont pas été tendres. « La retraite approche, en gros. »

« Il y a des portes de sortie pour vous, les mecs ? Arrête la blague. »

« Eh bien... vu ce que sont les issues, on essaye plutôt de trouver des arrangements dans le privé. »

« La petite monnaie économisée, les Keys de Floride, le skiff avec la glacière pleine de Dos Equis, ce genre... »

« Je regrette de ne pouvoir davantage entrer dans les détails. »

D'après le dossier sur la clé USB que Marvin a livré l'été dernier, Windust possède tout un portefeuille d'actifs d'États du Tiers Monde qui ont été privatisés. Elle imagine un endroit béni de plusieurs hectares quelque part dans le rétro-colonial, sans piste, « à l'abri », quoi que cela signifie, à l'écart de la matrice de surveillance, protégé des changements de régime orchestrés par les US, des enfants armés de AK, de la déforestation, des tempêtes, des famines, et autres affronts planétaires du capitalisme tardif... avec quelqu'un en qui il puisse avoir confiance, quelque fidèle second, un ultime Tonto surveillant son périmètre tandis que les années défilent... Dans les vies de Windust consignées dans les divers rapports, de telles loyautés sont-elles possibles ?

Elle aurait dû percuter avant cela, face à une telle légèreté dans son regard aujourd'hui, un déficit au-delà de la fatigue ordinaire. « La retraite » est un euphémisme, et d'une certaine manière elle doute qu'il soit là dans le cadre d'un programme cardio-fitness d'après la cinquantaine. Elle a de plus en plus l'impression qu'il s'agit d'une liste de corvées qu'il effectue avant liquidation et passage à la suite.

Auquel cas, Maxine, inutile de caresser l'éventualité d'un rendez-vous galant ce soir, elle sent un courant d'air froid s'engouffrer par une couture défectueuse dans l'étoffe de la journée, et aucune récompense ne viendra solder tout investissement supplémentaire au-delà de « Voyons voir, tu as pris combien, trois ? gigaccinos, et ensuite les bagels... »

« Trois bagels, plus l'omelette Denver Deluxe, toi tu as pris un simple... »

Une fois dehors sur le trottoir, aucun des deux ne trouve la formule qui leur permettra de prendre congé avec quelque grâce. Une demi-minute supplémentaire de silence s'écoule, ils finissent par hocher la tête et chacun part dans une direction différente.

Sur le chemin de la maison, elle passe devant la caserne de pompiers du quartier. Ils sont là, à travailler sur un des camions. Maxine reconnaît un type qui fait tout le temps ses courses au

Fairway, achète d'énormes quantités de nourriture. Ils se sourient, se font un signe de la main. Mignon ce même. Dans d'autres circonstances...

Lesquelles comme d'habitude sont trop rares. Elle se faufile parmi les bouquets quotidiens de fleurs sur le trottoir, qui seront enlevés d'ici peu. La liste des pompiers qui ont péri le 11 septembre est gardée quelque part dans un endroit plus intime, à l'écart du public ; quiconque le souhaite peut la consulter, mais parfois il est plus respectueux de ne pas placarder ce genre de choses.

Si ce n'est pas pour la paye, pas pour la gloire, et que parfois on n'en revient pas, alors c'est quoi ? Qu'est-ce qui fait que ces mecs choisissent d'y aller, de travailler des vingt-quatre heures d'affilée, et ensuite de continuer à bosser, de continuer à se jeter dans ces ruines branlantes, d'attaquer l'acier au chalumeau, de mettre les gens à l'abri du danger, de récupérer des bouts de corps, de finir malades, brisés par les cauchemars, déconsidérés, morts ?

Et d'ailleurs quoi que ce soit, Windust saurait-il seulement l'identifier ? Jusqu'où s'est-il éloigné des réalités du travail ? Quel sanctuaire a-t-il cherché, ou, si cela est seulement possible, s'est-il offert ?

Tandis que Thanksgiving approche, le quartier, atrocités terroristes ou pas, redevient insupportablement lui-même, et atteint un pic à la veille du jour dit, quand les rues et les trottoirs sont bondés de gens venus en ville admirer le Gonflement des Ballons du défilé de Macy's. Il y a des flics partout, on n'a pas lésiné sur la sécurité. Devant tous les restaurants des files d'attente continuent au-delà des portes. Des endroits où d'habitude on entre commander une pizza à emporter, et où on attend juste le temps de la cuisson, ils vous font poireauter au moins une heure. Sur le trottoir chacun est une Mercedes piétonne, se prélassant dans la certitude d'être dans son bon droit – et ça se heurte, et ça grogne, et ça pousse en avant sans même un « Excusez-moi », cet euphémisme local dès-le-départ-vidé-de-son-sens.

Ce soir Maxine se trouve hors de chez elle, dans cette surenchère fastueuse de comportement new-yorkais classique, ayant commis l'erreur de proposer d'acheter la dinde si Elaine acceptait de la préparer, et a aggravé son cas en commandant à l'avance à

Crumirazzi's, un traiteur du côté de la 72^e. Elle y arrive après le dîner et l'endroit est plus bondé que le métro à l'heure de pointe, de citoyens anxieux qui amassent les victuailles pour leur festin de Thanksgiving, la file d'attente pour les dindes fait huit ou dix méandres et progresse très, très lentement. Les gens sont déjà en train de se crier dessus, et il en va de la courtoisie comme de tout ce qui se trouve en rayonnage : on frôle la rupture de stock.

Un resquilleur en série catégorie « grande gueule » gagne du terrain dans la queue aux dindes, intimidant tout un chacun pour qu'on le laisse passer, un alpha-mâle blanc, corpulent, dont le savoir-vivre, s'il en possède la moindre trace, en est encore au stade bête.

« Excusez-moi... » en poussant une vieille dame qui fait la queue juste derrière Maxine. « Resquilleur en vue », s'écrie la dame, en empoignant le sac à main qu'elle avait à l'épaule, prête à passer à l'offensive.

« Vous n'êtes sans doute pas d'ici », Maxine à l'adresse du contrevenant, « à New York, voyez-vous, la façon dont vous vous comportez... ? C'est considéré comme un crime. »

« Je suis pressé, mémère, alors arrière, à moins que tu préfères qu'on règle ça dehors ! »

« Oh. Après tous les efforts que vous avez faits pour arriver aussi loin ? Je vais vous dire, sortez donc et attendez-moi dehors, d'accord ? Je n'en aurai pas pour longtemps, promis. »

Passant à l'indignation : « J'ai toute une maisonnée avec plein d'enfants à nourrir — » mais il est interrompu par une voix en provenance du quai de chargement, qui lui hurle « Hé connard ! » et voilà qu'est propulsée façon boulet de canon au-dessus de l'assemblée une dinde congelée, qui vient percuter en pleine tête l'indélicat yuppie, le met KO, et rebondit pour atterrir dans les mains de Maxine, qui reste à cligner des yeux, telle Bette Davis face à un bébé avec lequel elle doit inopinément partager le cadre. Elle tend l'objet à sa voisine. « C'est à vous, je suppose. »

« Quoi, après qu'elle a touché ce malotru ? mais merci quand même. »

« Je vais la prendre », fait le gars derrière elle.

Dans la lente progression de la file, chacun met un point d'honneur à piétiner, et non pas enjamber, le resquilleur.

« Fait plaisir de voir que la bonne vieille ville revient à la normale,

pas vrai ? » Une voix familière.

« Rocky, qu'est-ce que vous fabriquez ici dans ce trou paumé ? »

« C'est Cornelia, elle ne peut pas passer Thanksgiving sans cette marque précise de farce qu'elle avait toujours étant petite, Dean & DeLuca sont en rupture et à NYC le seul autre endroit c'est Crumirazzi's. »

Maxine louche sur le sac plastique géant qu'il porte. « “Squanto's Choice, Authentique Recette WASP d'Antan”. »

« Avec du pain blanc d'antan. »

« “D'antan”... »

« Du Wonder Bread antérieur à l'époque où ils ont commencé à le vendre tranché ? »

« C'était il y a soixante-dix ans, Rocky, il ne moisit pas ? »

« Il durcit comme du ciment. Sont obligés d'y aller au marteau-piqueur pour le casser. Lui donne un petit quelque chose de spécial. Pourquoi vous faites la queue ici, je pensais que vous étiez plus du genre dinde Swift Butterball. »

« Me suis dit que j'allais donner un coup de main à ma mère. Mauvaise pioche, comme d'habitude. Regardez-moi ce putain de zoo. Scène de crime karmique. On croyait que l'alimentation serait épargnée ? »

« Grande réunion de famille, cette année, hein ? »

« Vous aurez le compte rendu dans le *Post*. “Parmi ceux retenus en observation...” »

« Hé, votre ami de Montréal ? Le Félix, là, avec l'anti-zapper... ? On lui débloque une première mise de fonds... ? Spud Loiterman a un sixième sens, il a dit banco. »

« Donc vous voulez m'engager maintenant, ou vous attendez que Félix soit “*beyond the sea*”, comme dit toujours Bobby Darin ? »

« Ouais, OK, il prépare une arnaque, et alors, j'ai été comme ça, fut un temps, je peux comprendre, et puis, de toute façon, qui suis-je pour remettre en doute les intuitions du Dean Martin de la Dissonance ? »

L'un dans l'autre, Thanksgiving n'est pas si horrible après tout. Le 11 septembre y est probablement pour quelque chose. Une place reste vide, façon Seder, à table, non pas pour le prophète Élie mais pour une des âmes inconnues, quelle qu'elle soit, à qui la prophétie a fait défaut ce jour-là. L'ambiance sonore est tamisée, pas d'éclats. Ernie et les garçons s'installent devant le Spécial *Star Wars* annuel, Horst et Avi parlent sport, des odeurs de cuisine emplissent les pièces, Elaine circule sans un bruit dans la salle à manger, l'office et la cuisine, une armée d'elfes sortis de partout à elle toute seule. En fin d'après-midi Maxine et Brooke sont à égalité de bons mots sans qu'aucune arme létale ait été sortie, le repas relève, comme si souvent avec Elaine, du voyage dans le temps, la dinde heureusement exempte de mauvais sort, en dépit de ses origines Crumirazzi's, les pâtisseries ont dieu sait comment réussi à échapper au penchant fatal de Brooke pour le trop-alambiqué, il y a même ce qu'Otis, dans une critique dithyrambique, nomme une tarte à la citrouille normale. Ernie épargne à tous un discours et se contente d'indiquer le siège vide, un verre de cidre à la main. « À tous ceux qui auraient dû participer aux festivités aujourd'hui. »

En partant, Avi prend Maxine à part. « Ton bureau – est-ce qu'il y a moyen de s'y rendre en toute discrétion ? »

« Tu veux faire un saut sans qu'on te repère. Peut-être qu'on devrait petit-déjeuner quelque part... ? »

« Um... »

« Trop public, OK, voilà ce que tu fais, tu passes le coin, il y a un portail pour les livraisons, qui est habituellement ouvert, tu entres dans la cour, prends à droite, tu verras une porte à la peinture au minium, l'ascenseur de service est juste à l'intérieur, je suis au trois. Appelle d'abord. »

Avi se faufile jusqu'au bureau, déguisé, un jean bien trop serré pour lui, un tee-shirt ALL YOUR BASE ARE BELONG TO US, un béret Kangol 504 d'un blanc pelucheux, que Daytona regarde à trois fois, en faisant semblant d'ajuster ses lunettes. « J'ai cru que c'était Sam le Roi du Cool, là, qui arrivait parmi nous. Vot' clientèle dvient bien trop branchée pour *ma* pomme, m'dame Maxine ! »

« Vous n'avez jamais rencontré mon beau-frère ? » Avi enlève son couvre-chef, et voilà sa kippa. Ils se serrent la main avec méfiance.

« Je vais juste relancer un max de café, puisque c'est ça, d'accord ? »

« Tu tombes bien, Avi, le gars des *danishes* est passé il y a une minute. »

« Je voulais te demander, où est-ce qu'on en trouve encore dans ce quartier ? On revient à New York, et maintenant le Royale de la 72^e a disparu. »

« Ne m'en parle pas. Ceux-là, on les importe de la 23^e Rue. Assieds-toi, je t'en prie, tiens, du café, merci, Daytona. »

« Je n'ai pas beaucoup de temps, il faut que j'aille pointer. Je suis censé te transmettre un message. »

« De la part de l'Ice Man en personne, j'imagine. Un de vous deux ne pouvait pas juste passer coup de fil ? »

« Eh bien, il n'y a pas que ça. Un truc bizarre sur lequel il faut que je t'interroge, aussi. »

« Si le message de ton patron c'est "Arrêtez de farfouiller dans les historiques d'expertise chez hashslinrz", considère que c'est fait, en réalité cette affaire est en sommeil depuis le 11 septembre. »

« Je crois qu'il a un boulot pour toi. »

« Avec tout le respect, je décline. »

« Comme ça, c'est tout ? »

« On est tous différents, Avi, j'ai peut-être travaillé pour un ou deux voyous au fil des ans, mais le spécimen Ice, j'espère que vous n'êtes pas devenus bons amis, c'est un, comment le dire — »

« Il ne tarit pas d'éloges à ton sujet, tu sais. »

« Tiens donc, et quel genre de mission me confierait-il – me faire écraser par un camion ? »

« Il pense qu'il se fait arnaquer par des inconnus, au sein de

l'entreprise. »

« Oh, s'il te plaît. Et il a besoin d'une ex-experte en escroqueries pour que l'histoire ait l'air réglo ? Je vais te livrer un grand secret, Avi, ces inconnus, eh bien figure-toi que c'est Ice lui-même, et possible que sa bourgeoise croque aussi, en temps que contrôleuse de gestion de la boîte, si tu te souviens ? Désolée d'être la porteuse de mauvaise nouvelle, mais ça fait des mois, voire des années, que Ice dévalise sans vergogne sa propre entreprise. »

« Gabriel Ice détourne... des fonds ? »

« Oui, déjà c'est méprisable, mais maintenant il va se plaindre d'Employés Malhonnêtes ? la plus vieille embrouille qu'on trouve dans les manuels, il veut faire porter le chapeau à un pauvre gugusse qui ne pourra pas se payer un bon avocat. Mon diagnostic ? Escroquerie classique, ton employeur est un margoulin. Ça nous fera dix secondes facturables, je t'enverrai la note. »

« Il fait l'objet d'une enquête ? Il va être inculpé ? » D'une voix si plaintive que Maxine finit par s'approcher de son beau-frère et lui tapote l'épaule.

« Personne n'a l'intention de porter l'affaire devant les tribunaux, il y a peut-être un brin de curiosité à l'échelon fédéral, mais Ice y a ses propres amis, le plus probable est qu'à un moment ils passeront un accord secret et il n'y aura pas d'action en justice, rien ne sortira de Washington DC intra-muros. Toi et moi, le contribuable, on se retrouvera bien sûr plus pauvres d'un infime pourcentage, mais qui se soucie de nous ? Tu ne crains rien pour ton poste, ne te bile pas. »

« Mon poste. Ma foi, c'est ça l'autre chose. »

« Ooh, on dirait que monsieur n'est pas joyeux... », d'une voix qu'elle aime utiliser dans la rue avec les bambins qui hurlent et à qui elle n'a pas nécessairement été présentée.

« Non, et je ne suis pas non plus ni Simplet ni Prof. Si cette ville était un asile de fous, hashslingrz serait le pavillon des paranos – au secours, au secours, l'ennemi, regardez, ils sont là, ils nous encerclent ! Comme être revenu en Israël un mauvais jour. »

« Et vu de l'intérieur de ton lieu de travail, cette analogie dans le monde des affaires, l'équivalent des criminels arabes fous à lier tout autour, ce serait... ? »

Un haussement d'épaules mal coordonné, légèrement désespéré.
« Je ne sais pas qui c'est, mais ce n'est pas du délire, quelqu'un s'y

colle activement, poursuites mystérieuses, piratage de nos réseaux, dans les bars on essaye de nous tirer les vers du nez. »

« Bien, si on met de côté ce qui pourrait être une, pardonne-moi, politique délibérée de l'entreprise consistant à maintenir tous les employés dans un état de paranoïa... Et Brooke dans tout ça ? des éléments la concernant, filature, brutalités, trucs d'un goût douteux qui iraient au-delà ou en deçà de ce qui est habituel dans cette ville ? »

« Il y a ces deux gars. »

« Euh-oh. » En espérant cette fois-ci que le circuit imprimé de son intuition est vraiment en carafe, « une espèce de combo hip-hop russe ? »

« Marrant que tu en parles. »

Pizdets. « Écoute, s'il s'agit de ceux à qui je pense, ils ne sont probablement pas du genre à faire du mal. »

« “Probablement”. »

« Je ne te donnerai pas d'estimation, mais je peux passer un coup de fil. Voir ce qui se trame, en attendant, dis à Brooke de ne pas s'inquiéter. »

« À vrai dire, je ne lui ai pas parlé de tout ça. »

« Quel *mensh*, Avi, toujours soucieux du niveau de stress de madame, elle en a de la chance. »

« Ma foi, pas exactement... l'accord de confidentialité stipule “pas de femmes”... ? »

Tandis qu'il sort, Daytona fait étinceler ses ongles. « Je t'ai adorée dans *Pulp Fiction*, baby. La citation de la Bible ? Mm-hmmmm ! »

Vers cinq heures du matin Maxine s'éveille d'un de ces ennuyeux sous-cauchemars récurrents, cette fois-ci quelque chose à propos d'Igor et d'une immense bouteille de vodka, qui porte le nom d'un joueur de basket lituanien, qu'il ne cesse de vouloir lui présenter, comme si c'était une personne. Elle se glisse hors du lit et va à la cuisine, où elle trouve Driscoll et Eric qui partagent leur petit déjeuner habituel, une bouteille de Mountain Dew avec deux pailles dedans. « On voulait vous en parler », commence Driscoll, et en se regardant l'un l'autre comme deux chanteurs de country à un concert de bienfaisance elle et Eric se mettent à chanter « On déménage », sur l'air du générique de la

vieille sitcom *The Jeffersons*.

« Attendez. Pas “dans l’East Side”, comme dans la chanson. »

« Williamsburg », dit Eric, « en fait. »

« Migration générale à Brooklyn. On a l’impression d’être les derniers de l’Alley du bon vieux temps. »

« J’espère que ce n’est pas nous qui vous chassons. »

« C’est pas vous, c’est Manhattan en général », explique Driscoll.
« Plus comme avant, vous avez peut-être remarqué. »

« L’avidité ambiante », développe Eric. « On aurait pu penser que quand les tours sont tombées ce serait comme la touche Redémarrer pour la ville, l’immobilier, Wall Street, l’occasion pour que tout reparte du bon pied. Au lieu de ça, regardez-les, pire qu’avant. »

Autour d’eux, la Ville Qui Ne Dort Jamais commence à ne pas dormir encore plus. Des lumières apparaissent aux fenêtres d’en face. Des ivrognes restés trop longtemps dehors après la fermeture hurlent leur mécontentement. Au bout de la rue une alarme de voiture émet un pot-pourri de signaux d’alerte. Plus loin dans les avenues adjacentes, un lourd engin gronde et s’ébroue, prêt à s’avancer sous les fenêtres de citoyens assez imprudents pour être encore au lit. Des oiseaux trop ignorants ou trop têtus pour partir avant l’hiver, qui à présent s’abat sur la ville, se mettent à discuter des raisons pour lesquelles ils ne sont pas encore en thérapie aviaire.

Maxine, occupée à la préparation rituelle du café, observe ses propres tourteraux migratoires avec regret. « Et à Brooklyn vous allez habiter ensemble ou séparément ? »

« Vrai », rétorquent Eric et Driscoll à l’unisson.

Maxine contemple brièvement le plafond.

« Désolé. “Ou” non exclusif. »

« Un truc de geek », explique Driscoll.

Il y a déjà eu un certain nombre d’appels paniqués, pour ne pas dire injurieux, de la part de Windust au moment où Maxine arrive au bureau. Daytona est étrangement amusée.

« Désolée que vous ayez eu à vous coltiner ça... il ne s’est pas montré raciste, j’espère. »

« Peut-être pas lui, mais... »

« Oh, Daytona. » Maxine prend l’appel suivant. Windust

assurément semble perturbé. « Du calme, tu es en train de me bousiller mon appareil, là. »

« Cette salope irresponsable, cette putain destructrice, non mais qu'est-ce qu'elle fabrique ? »

« “Elle” étant... »

« Tu sais de quoi je parle, bon sang, Maxine, est-ce que tu as quoi que ce soit à voir avec ça ? »

« Avec ? » Elle ne peut pas s'en empêcher, ça lui met du baume au cœur de le voir dans cet état. Elle finit par l'obliger à le dire. On dirait que March Kelleher a enfin réussi à poster sur Internet les images tournées par Reg sur le toit du Deseret. Ma foi, merci d'avoir prévenu, March, n'empêche il était temps.

« Laisse-moi y jeter un œil. »

March – Maxine imagine avec quel genre d'éclat espiègle dans la prunelle – tâchant de maintenir une approche d'une élégance distanciée : « Beaucoup parmi nous ont besoin du confort d'une intrigue simple avec de méchants islamistes, et les collaborateurs comme le Journal de Référence sont ravis d'apporter leur pierre à l'édifice. Pauvre, pauvre Amérique, pourquoi ces diaboliques étrangers nous détestent-ils, ce doit être toute cette liberté qu'on a, et c'est tout de même rudement tordu, de détester la liberté, non ? Alors qu'ils songent en réalité à ces terrains constructibles où la démolition a déjà eu lieu. Si vous vous intéressez aux contre-narrations, en revanche, cliquez sur ce lien pour accéder à la vidéo d'une équipe avec Stinger sur un toit de Manhattan. Prenez connaissance des théories et autres contre-théories. Exposez la vôtre. »

Pas besoin d'invitation, en réalité. L'Internet a éclaté en un carnaval pour paranos et trolls, un pandémonium de commentaires que peut-être il ne sera pas possible de lire intégralement dans le temps qui est imparti à l'univers, même avec les effacements pour non-respect du protocole, plus les vidéos amateurs et les bandes enregistrées, parmi lesquelles une petite phrase à l'intonation mélodieuse du représentant du Deseret, Seamus O'Vowtey : « La sécurité de notre bâtiment est la meilleure de tout New York. C'est forcément un coup monté de l'intérieur, probablement en rapport avec certains des locataires. »

« Wow, pas de bol », Maxine, non sans quelque hypocrisie.

« Non mais ça c'est rien — »

« Non je veux dire le Deseret, il m'a fallu des années pour arriver à en franchir le seuil, et voilà que toute une équipe avec missile y entre les doigts dans le nez et monte jusqu'au toit. »

« Pas la peine d'essayer de lui demander de retirer sa vidéo, j'imagine ? »

« Il y a déjà des millions de copies en circulation. »

« Ça provoque un sacré grabuge ici. Ça me vaut quelques désagréments, en fait je suis désormais un fugitif, obligé d'entrer et de sortir en douce de chez moi, les dernières nouvelles de Dotty remontent à la nuit dernière, elle a relevé la présence de camionnettes banalisées devant chez nous, maintenant elle a coupé toutes les communications et qui sait quand je la reverrai — »

« D'où appelles-tu, j'entends du chinois derrière toi ? »

« Chinatown. »

« Ah. »

« J'imagine que tu ne peux pas venir me rejoindre. »

« Euh... Ah bon ? » Non-mais-putain. « Je veux dire, pour quoi faire ? »

« Apparemment, plus aucune de mes cartes de crédit ne fonctionne. »

« Et, excuse-moi, tu veux emprunter de l'argent ? M'en emprunter à moi ? »

« Je ne dirais pas emprunter, car cela laisserait présager un avenir où je pourrais te rembourser. »

« Tu commences à me flanquer un peu les chocottes. »

« Bien. Peux-tu apporter suffisamment pour que je puisse retourner à DC ? »

« Ouais je l'ai vu ce film, je crois que c'est Elizabeth Taylor qui jouait ton rôle... ? »

« Je la voyais venir celle-là. »

Aujourd'hui, se rappelle-t-elle en se dirigeant downtown, tous les *fortune-cookies* hurlent : « Avec les emmerdeurs savoir ses distances garder ! » Cet homme ne mérite aucune pitié, Maxine, ce que tu as de mieux à faire c'est de l'envoyer se faire foutre. Il ne peut plus retirer de liquide, sniff-sniff ; compte tenu de l'étendue de ses compétences, braquer une supérette ne devrait pas être la mer à boire pour lui, de préférence dans le New Jersey, comme ça, il aura déjà parcouru la moitié du chemin jusqu'à DC. Et donc bien sûr la voici qui vole à son

secours avec une valise remplie de billets verts. La relation apparente de cause à effet réclame peut-être qu'on s'y attarde. March poste les images, Windust est obligé de s'enfuir et sa réserve d'argent gelée. Difficile de résister à la tentation d'établir des liens – Windust, s'il n'a pas orchestré toute l'opération sur le toit du Deseret, doit au moins avoir été responsable de la sécurité, et il a merdé. Quiconque connecté à Internet, n'importe quel citoyen bêlant comme un mouton, peut désormais voir ce que Windust avait pour mission de garder secret. Donc, grosse surprise que les sanctions s'avèrent graves, voire extrêmes ?

Assise sur la banquette arrière elle suit sur l'écran vidéo leur progression d'escargot dans les rues de Manhattan, telle que rapportée par le GPS, et se laisse aller à des pensées stériles. Sont-ils désormais sous le coup de ce sortilège amérindien selon lequel si l'on sauve la vie de quelqu'un alors, à partir de ce moment-là, on devient responsable de ce qui lui arrive ? En laissant de côté les théories périphériques qui affirment que les Indiens seraient les tribus perdues d'Israël et ainsi de suite, a-t-elle sauvé la vie de Windust il y a bien longtemps sans le savoir, et maintenant la bureaucratie karmique lui transmet ces messages – il te veut, alors vas-y !

Elle trouve Windust sous une marquise en compagnie d'un certain nombre de Chinois, à attendre le bus, non loin du Manhattan Bridge qui se profile. Après avoir regardé depuis le trottoir d'en face un bout de temps, Maxine se rend compte que les gens de part et d'autre de Windust ne s'adressent pas la parole directement, mais par son intermédiaire. Plus que jamais Monsieur-je-sais-tout, il traduit d'une sorte de chinois à sa gauche vers une autre sorte à sa droite et vice versa. Il remarque qu'elle est en train de l'observer, acquiesce, lui signifie d'un geste « Reste où tu es », se faufile jusqu'à elle. Pas l'air en grande forme. En fait, un type au taquet.

« Pile au bon moment. Je viens juste de dépenser mes derniers dollars pour acheter le ticket de bus pour DC. »

« Il y a une gare routière dans les parages ? »

« Ramassage direct dans la rue, économies pour l'usager, l'affaire du siècle, tu es juive, je suis étonnée que tu n'en aies pas entendu parler. »

« Ton enveloppe. »

Au lieu de compter les billets comme une personne normale,

Windust, d'un petit mouvement de main expert, soupèse l'enveloppe, le genre de truc qui, au fil du temps, devient automatique pour un porteur de valises.

« Merci, mon ange. Sais pas quand — »

« Remboursement quand tu peux, une somme que je n'aurai pas à déclarer comme revenu. Peut-être, si tu trouves au rez-de-chaussée de Tiffany's – non, attends, comment s'appelle-t-elle, Dotty ? Nan, tu ne voudrais pas qu'elle soit au courant. »

Il examine le visage de Maxine. « Des boucles d'oreilles. De simples diamants. Avec tes cheveux relevés... »

« En fait, je suis plutôt fil bouclé, comme nana. » Elle a à peine le temps de penser à ajouter : « Pas joli-joli, hein ? » que la rafale leur arrive dessus, invisible, silencieuse jusqu'à ce qu'elle touche un bout de mur, avant de retrouver sa voix, ricocher et s'enfoncer avec un bourdonnement sonore dans Chinatown, Windust a alors attrapé Maxine et l'a projetée à terre derrière une benne remplie de gravats de chantier.

« La vache. Tu es — »

« Attends », lui conseille-t-il, « une petite minute, je ne suis pas sûr de l'angle, ça peut avoir été tiré de n'importe où. De là-haut, quelque part », en indiquant d'un mouvement de tête les étages en hauteur tout autour. Ils observent les aspérités creusant un fragment de la chaussée, où par la suite on ne verra qu'un nid-de-poule urbain supplémentaire. Les gens du trottoir d'en face ne semblent rien remarquer. Dans la brise qui se lève, un lent balbutiement lointain. « En un sens, je m'attendais à une triple détonation. Ça, ça ressemble plutôt à un AK. Ne bouge pas. »

« Je savais bien que j'aurais dû mettre ma tenue en kevlar aujourd'hui. »

« Chez tes amis de la mafia russe, la distance est synonyme de respect, donc nous devrions considérer l'assassinat par AK-47 comme un honneur. »

« Fichtre, tu dois être un gros bonnet. »

« Dans quinze secondes », en regardant sa montre, « j'ai l'intention de disparaître et de poursuivre le cours de ma journée. Tu ferais peut-être bien d'attendre un peu ici avant de poursuivre le cours de la tienne. »

« Grande classe, moi qui pensais que tu allais me prendre par le

bras et m'emmener quelque part, comme dans les films... Avec les Chinois qui s'écarteraient pour nous laisser passer... ? Il aurait peut-être fallu que je sois blonde... ? » Tout en scrutant les fenêtres des étages supérieurs, elle plonge la main dans son sac pour en sortir le Beretta, et relève le cran de sûreté d'un coup de pouce.

« Bien », Windust hoche la tête comme pour indiquer que c'est le moment. « Tu peux me couvrir. »

« Celle-là, celle qui est ouverte, tu penses ? » Pas de réponse. Volatilisé, *already*, comme disent les Eagles, *gone*. Elle s'éloigne tout de même en crabe de derrière la benne, et balance deux doublés sur les vitres en s'écriant « Enculés ! »

Fichtre, Maxine, d'où est-ce que ça sort ? Personne ne riposte. Les gens qui attendent le bus se mettent à la montrer du doigt et échangent des remarques. Tout en surveillant la circulation automobile, elle attend un véhicule assez long pour s'abriter derrière, il s'avère que c'est un camion avec MITZVAH DÉMÉNAGEMENT en lettrage simili hébreu et un dessin de ce qui semble être un rabbin illuminé portant un piano sur son dos, et évacue le secteur.

Eh bien, comme dit toujours Winston Churchill, rien n'est plus exaltant que de se faire tirer dessus sans résultat, quoique, pour Maxine, il y ait aussi un envers à la médaille ou un avantage, qui arrive quelques heures plus tard, sur le perron de Kugelblitz après l'école, devant un échantillon de momans de l'Upper West Side, pétries de multiples qualités dont celle d'avoir l'œil pour repérer le moindre pet de travers chez les autres, non pas que Maxine s'écroule en larmes tout à fait, mais ses genoux lui paraissent bien peu fiables et il n'est pas impossible qu'elle soit prise d'un certain vertige...

« Tout va bien, Maxine ? Tu as l'air si... impénétrable. »

« Un de ces moments où il n'est pas facile de tout mener de front, Robyn, et toi ? »

« De quoi devenir dingue avec la bar-mitzvah de Scott, tu ne peux pas imaginer, la totale, les traiteurs, le deejay, les invitations. Et Scott, son Aliya, il n'arrive pas à l'apprendre par cœur, avec l'hébreu qui se lit dans l'autre sens, maintenant on a peur qu'il devienne dyslexique... ? »

« Ma foi », de la voix la plus rationnelle dont elle dispose pour l'instant, « pourquoi ne pas sortir des sentiers battus de la Torah et choisir un passage de, je ne sais pas, Tom Clancy ? pas véritablement

traditionnel, certes, pas même juif j'imagine, mais quelque chose avec, tu sais, Ding Chavez dedans... ? », remarquant au terme d'un bref laps de temps que Robyn la dévisage d'un drôle d'œil et que les gens commencent à s'écarter. À cet instant, heureux hasard, les enfants sortent tous au pas de charge, se déversent sur le perron, et les sous-automatismes parentaux prennent le dessus, la repoussant, ainsi que Ziggy et Otis, au bas des marches, et dans la rue, où elle remarque Nigel Shapiro occupé à appuyer avec un petit stylet sur le clavier riquiqui d'un minuscule machin vert et mauve de forme ondulée. Ça ne ressemble pas à une Game Boy. « Nigel, qu'est-ce que c'est ? »

Relevant la tête au bout d'un moment, « Ça ? un Cybiko, c'est ma sœur qui me l'a filé, à La Guardia tout le monde en a, le truc c'est que ça fait pas de bruit. Sans fil, voyez, on peut se balourder des messages écrits en classe et y a personne qu'entend. »

« Donc si Ziggy et moi on en avait chacun un, on pourrait s'échanger des messages ? »

« Si vous vous éloignez pas trop, cent ou deux cents mètres. Mais vous pouvez me croaar, m'dame Moeffler, c'est la vâ--gue de l'ave--nir. »

« Tu vas en vouloir un, j'imagine, Ziggy. »

« J'en ai déjà un, m'man. » Et qui d'autre encore ? Maxine a un moment d'oscillation des sourcils. Les réseaux privés, parlons-en.

Le téléphone du bureau émet une sorte de thème robotique, et Maxine décroche. C'est Lloyd Thrubwell, quelque peu agité. « Le sujet qui vous intéressait... ? Je suis désolé. Je ne vais pas pouvoir aller beaucoup plus loin. »

Ouais, laisse-moi jeter un œil à mon guide de conversation bilingue Washington-intra-muros / Anglais... « On vous a donné l'ordre de faire marche arrière, c'est ça ? »

« Cette personne a fait l'objet d'un mémo interne, de plusieurs, en fait. Je ne peux pas en dire plus. »

« Vous en avez sans doute déjà été informés, mais Windust et moi on s'est fait tirer dessus hier. »

« C'était sa femme à lui ? », juste histoire de rigoler un coup, « ou votre mari ? »

« Je considérerai que c'est la manière WASP de dire "Dieu merci

vous êtes encore en vie l'un et l'autre". »

Main sur le combiné, voix étouffées. « Attendez, je suis désolé, c'est un événement grave, bien sûr. Nous enquêtons déjà dessus. » Une seconde de silence, que l'analyseur de stress d'Avi classe au-delà de la zone Pur Bobard. « Est-ce que l'un de vous deux aurait une théorie quant à l'identité du tireur ? »

« De tous les ennemis que Windust a accumulés au cours de sa longue carrière de basses besognes pour son pays, nom d'un chien, Lloyd, personnellement, le simple fait d'y réfléchir c'est la migraine assurée. »

De nouveau un baratin étouffé. « Pas de problème. Si vous avez le moindre contact avec le sujet, aussi indirect soit-il, nous recommanderions fortement de ne pas le prolonger. » L'écran du bidule d'Avi vient de passer au rouge cadmium éclatant et se met à clignoter.

« Parce qu'on ne veut pas que je me mêle des oignons de l'Agence, ou il y a autre chose ? »

« Autre chose », chuchote Lloyd.

Le bruit de fond change, quelqu'un a décroché sur la même ligne, et une autre voix, qu'elle n'a jamais entendue, du moins dans le monde éveillé, conseille : « Il veut dire pour votre sécurité personnelle, madame Loeffler. Frère Windust, voyez-vous, est un atout hautement cultivé, mais il n'est pas au courant de tout. Lloyd, c'est terminé, vous pouvez raccrocher à présent. » Plus personne au bout du fil.

En cette période de fêtes de fin d'année, un jour, Maxine aimerait que soit programmé à la télé un *Chant de Noël* révisionniste, où Scrooge serait le gentil, pour changer. Le capitalisme victorien au fil des ans lui a ravi son âme, l'enfant débutant, innocent, a été transformé en vieux bonhomme acariâtre qui traite tout le monde comme de la merde, à commencer par Bob Cratchit, son comptable d'apparence honnête, qui en réalité n'a cessé de filouter le pauvre Scrooge, égaré et vulnérable, de manipuler les écritures et de s'enfuir périodiquement à Paris pour dilapider ce qu'il a volé en champagne, jeux d'argent et danseuses de french-cancan, laissant Tiny Tim et la famille affamés à Londres. À la fin, au lieu que Bob soit l'instrument de la rédemption de Scrooge, il s'avère que c'est grâce à Scrooge que Bob se rachète et revient du côté de l'humanité.

Chaque année au moment de Noël et d'Hanoukka, cette histoire commence à déteindre sur le travail de Maxine. Elle se surprend à inverser les polarités, à ne pas s'attarder sur les Scrooge évidents pour se focaliser sur les Cratchit secrètement honteux. Les innocents sont coupables, les coupables sont irrécupérables, tout marche sur la tête, c'est une Nuit des Rois de contradiction du capitalisme tardif, et ce n'est pas particulièrement relaxant.

Ayant écouté à travers la vitre la même interprétation ô-combien-sincère de *Rodolphe le petit renne au nez rouge* un bon millier de fois, toutes identiques, note pour note, trouvant cela à la fin – quelle est l'expression – putain de pénible, Maxine, Horst et les garçons décident de prendre le large ensemble et d'aller bousculer les quilles à la gare routière de Port Authority, qui abrite le dernier bowling de la ville ayant échappé à la yuppification.

Une fois sur place, tandis qu'elle monte à l'étage, parmi une nuée de voyageurs, d'arnaqueurs, de chapardeurs et de flics en civil, Maxine

aperçoit un individu alerte sous un gigantesque sac à dos, peut-être en partance pour une destination dont il pense qu'elle n'a pas signé de traité d'extradition avec les US. « Je vous rejoins tout de suite, les gars. » Elle se faufile à travers la cohue et affiche son sourire avenant. « Tiens donc, Félix Boingueaux, ça va, on retourne à Montréal, hein ? »

« À cette période de l'année, vous êtes tombée sur la tête ? Direction le soleil, les brises tropicales, les petites pépés en bikini. »

« Quelque amicale juridiction caribéenne, assurément. »

« Je ne vais pas plus loin que la Floride, merci, et je sais ce que vous pensez, mais tout ça c'est du passé, tsé ? Je suis un homme d'affaires respectable aujourd'hui, je paye l'assurance-maladie des employés et tout et tout. »

« J'ai eu vent de la première mise de fonds de Rocky, félicitations. Vous ai pas revu depuis le Cotillon des Geeks, me souviens que vous étiez en grande discussion avec Gabriel Ice. Vous avez réussi à décrocher quelques contrats ? »

« Peut-être quelques-uns en tant que consultant. » Sans honte. Félix apparaît maintenant sur les comptes fournisseurs du type qui a peut-être buté son ancien associé. Peut-être l'est-il depuis le début.

« Je vais vous dire, dégotez-vous une planche Ouija et demandez à Lester Traipse ce qu'il en pense. Vous m'avez dit une fois, vous avez fortement insinué, que vous saviez qui avait dégommé Lester — »

« Pas de noms », l'air nerveux. « Vous voulez que ce ne soit pas compliqué, mais ça l'est. »

« Juste une chose – honnêteté totale, OK ? » Surprendre un coup d'œil furtif avec ce loustic ? laisse tomber. « Après que Lester s'est fait buter – avez-vous eu la moindre raison de penser que vous aussi aviez quelqu'un à vos trousses ? »

Question piège. S'il dit non, Félix admet avoir été protégé, ce qui soulève la question suivante : « Par qui ? » S'il dit oui, ça laisse la possibilité qu'il fournira de la documentation, aussi compromettante soit-elle, à condition d'y mettre le juste prix. Il reste planté à traiter l'info, aussi impassible qu'un récipient de *poutine* à emporter, au milieu d'un essaim de vacanciers en voyage, de faux Pères Noël, d'enfants en laisse, de victimes abruties par l'alcool, suite aux festivités avec les collègues de bureau à l'heure du déjeuner, de banlieusards en retard de plusieurs heures et en avance de plusieurs jours, « Un jour nous serons amis », Félix en rééquilibrant son sac à

dos, « je vous le promets. »

« J'ai hâte. *Bon voyage.* Buvez un *mai tai* glacé à la mémoire de Lester. »

« C'était qui, m'man ? »

« Lui ? Oh, un des elfes du Père Noël, descendu en voyage d'affaires de Montréal, qui est devenu une sorte de plaque tournante régionale pour le pôle Nord, mêmes conditions météo et tout ça... ? »

« Les elfes du Père Noël n'existent pas », déclare Ziggy, « En fait — »

« Boucle-la, petit », marmonne Maxine, à peu près au moment où Horst conseille : « Ça suffit. »

Il semble que divers jeunes je-sais-tout de NYC, qu'Otis et Ziggy comptent parmi leurs relations, ont fait circuler l'histoire selon laquelle le Père Noël n'existerait pas.

« Ils racontent n'importe quoi », dit Horst.

Les garçons dévisagent leur père en plissant les yeux. « Tu as quoi, quarante, cinquante ans, et tu crois au Père Noël ? »

« Oui, j'y crois, effectivement, et si cette misérable ville est trop futée pour s'en accommoder, eh bien elle peut se le fourrer dans le », en regardant autour de lui d'un air théâtral, « trou du cul, qui, la dernière fois que j'ai vérifié, se trouvait quelque part dans l'Upper East Side. »

Pendant qu'ils payent l'entrée au Leisure Time Lanes, choisissent des chaussures de bowling, examinent la liste des fritures et ainsi de suite, Horst se pique d'expliquer que, tout comme les clones du Père Noël à tous les coins de rue, les parents sont également des agents du Père Noël, qui agissent in loco père-noëlis, « En fait, au fur et à mesure qu'on approche de la veillée de Noël, juste loco. Voyez, au pôle Nord c'est plus tellement la fabrication maintenant, les elfes ont petit à petit été retirés des ateliers pour être affectés à la prise de commandes et à la livraison, ils s'occupent de l'externalisation et de l'acheminement des jouets. Ces temps-ci pratiquement tout transite par Noëlnet. »

« Par quoi ? » s'enquière Ziggy et Otis.

« Hé. Personne n'a de difficultés à croire en l'Internet, pas vrai, qui est réellement magique. Alors en quoi y a-t-il un problème à croire dans un réseau privé virtuel pour les affaires du Père Noël ? À l'arrivée ce sont de vrais jouets, de vrais cadeaux, livrés le matin de Noël, où est la différence ? »

« Le traîneau », Otis avec promptitude. « Les rennes. »

« Efficacité en termes de coûts uniquement dans les zones enneigées. Tandis que la planète se réchauffe, les marchés du Tiers Monde prennent de l'importance, le QG du pôle Nord doit commencer à sous-traiter la livraison à des sociétés locales. »

« Et pour ce Noëlnet », Ziggy implacable, « il y a des mots de passe ? »

« C'est interdit aux enfants », Horst plus que prêt à changer de sujet, « c'est comme le fait qu'on ne vous autorise pas non plus à regarder des films de pirates... ? »

« Quoi ? »

« Les films de pirates ? En quel honneur ? »

« Pasqu'ils sont classés AAA, comme À l'abordAAAge. Tenez, est-ce que quelqu'un veut bien m'aider à programmer ce tableau d'affichage, je m'emmêle un peu les pinceaux... »

Ils sont heureux de voler à son secours, mais Maxine comprend, avec un de ces tiraillements inhérents-aux-joies-de-la-saison, que le sursis ne sera que de courte durée.

March Kelleher pendant ce temps est devenue de plus en plus difficile à joindre. Personne parmi les portiers du St. Arnold n'a entendu parler d'elle, aucun de ses téléphones ne déclenche ne serait-ce qu'un répondeur, la sonnerie retentit encore et encore et s'enfonce dans un silence énigmatique. D'après son weblog, l'attention que lui portent flics et affiliés, publics et privés, a atteint des niveaux alarmants, l'obligeant à rouler son futon chaque matin, à sauter sur une bicyclette et à se relocaliser ailleurs, en essayant de ne pas passer trop de nuits d'affilée au même endroit. Elle a une petite armée d'amis qui écument la ville à vélo avec des mini-PC et lui fournissent une liste de plus en plus longue de spots où il y a le Wi-Fi gratuit, dont elle tâche également de diversifier l'utilisation le plus souvent. Elle transporte un iBook avec double coque d'une couleur baptisée Citron vert de Floride et se connecte partout où elle trouve un accès Internet gratuit.

« Ça devient bizarre », reconnaît-elle dans un des articles sur son weblog. « Pour l'instant j'ai encore un ou deux coups d'avance sur eux, mais on ne sait jamais ce qu'ils possèdent, à quel point c'est le dernier

cri, qui travaille pour eux et qui ne travaille pas pour eux. Ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit, je les adore ces nerds, dans une autre vie j'aurais été une groupie de nerd, mais même les nerds peuvent être achetés et vendus, presque comme si les périodes de grand idéalisme étaient porteuses de chances non moins grandes de corruptibilité. »

« Après l'attaque du 11 septembre », éditorialise March un matin, « au milieu de tout ce chaos et cette confusion, une brèche s'est discrètement ouverte dans l'histoire américaine, dilution de la responsabilité, un vide dans lequel les biens humains et financiers commencent à disparaître. À l'époque de la simplicité hippie, les gens aimaient s'en prendre à "la CIA" ou à "une sournoise opération secrète". Mais nous sommes en présence d'un nouvel ennemi, innommable, impossible à localiser dans l'organigramme d'une organisation ou sur une ligne de budget – qui sait, peut-être que même la CIA a peur d'eux. »

« Peut-être sont-ils imbattables, peut-être y a-t-il des moyens de contre-attaquer. Ce que cela nécessite sans doute c'est une unité dévouée de combattants prêts à sacrifier du temps, leurs revenus, leur sécurité personnelle, une solidarité masculine ou féminine consacrée à une lutte incertaine qui pourrait s'étendre sur plusieurs générations et, malgré tout, se terminer par une défaite totale. »

Elle perd la boule, se dit Maxine, c'est du baratin de Jedi. Ou peut-être le discours prononcé l'été dernier pour la remise des diplômes à Kugelblitz était-il réellement prophétique, et qu'à présent il devient réalité. Pour ce que Maxine en sait, March dort dans le parc à l'heure qu'il est, tout ce qu'elle possède dans un sac Zabbar, la chevelure grisonnante en broussaille, finis les bains chauds, elle compte sur les pluies d'hiver pour les douches. À quel point Maxine est-elle censée culpabiliser de lui avoir transmis la vidéo de Reg ?

Vyrva se présente un matin, une fois les enfants déposés à l'école. On ne peut pas dire qu'il y ait comme un froid entre elle et Maxine, enfin pas tout à fait. Parmi les règles implicites en vigueur dans le monde des enquêtes sur escroqueries figure celle-ci : le samedi soir, n'importe qui peut jouer à la canasta avec qui il veut, l'identité de la personne étant rarement aussi importante que ce qui figure sur la

feuille de résultats.

Le nez dans sa tasse de café, Vyrva annonce : « Ça a fini par arriver. Il m'a larguée. »

« La vache, le p'tit salopard. »

« Enfin... j'ai plus ou moins provoqué le truc... ? »

« Et il n'a pas... »

« Voulé se venger parce que DeepArcher est passé en open source ? Bon dieu non, il est ravi, ça veut dire qu'il le récupère gratuitement, ça lui économise un prix d'achat qui aurait permis qu'on s'installe, Fiona, Justin et moi, dans un douze-pièces grand standing à New York. »

« Ah ? » L'immobilier, on reprend donc ses esprits. « Vous aviez commencé à chercher ? »

« Moi oui. Il faut encore que je convainque Justin, 'videmment, il a le mal du pays, la Californie lui manque. »

« Pas toi. »

« Tu te souviens du film intitulé *Lawrence d'Arabie* (1962), un gars d'Angleterre part dans le désert, soudain il se rend compte qu'il est dans son élément... ? »

« Tu te souviens d'un film intitulé *Le Magicien d'Oz* (1939), où — »

« D'accord, d'accord. Mais là c'est la version où Dorothy donne carrément dans la propriété résidentielle à la Cité d'Émeraude. »

« Après une aventure déplacée avec le Magicien. »

« Qui en a fini avec moi en tout cas, m'a jetée, une femme déchue, mais je vis avec ma culpabilité, oui je suis libre, libre te dis-je. »

« Alors pourquoi cette tête ? » Maxine s'autorise une fois par an à faire son imitation d'Howard Cosell, et ça tombe aujourd'hui. « Vyrva, tu sombres dans le larmoyant. »

« Oh, Maxi, j'ai tellement l'impression d'avoir été, genre, instrumentalisée... ? »

« Et si – tu es tout de même un beau brin de nana, du moins quand tu ne pleures pas comme un veau – et si ce n'était pas juste une intrigue pour le business, et si c'était un véritable désir sexuel qu'il avait éprouvé », est-elle vraiment en train de dire ça ? « un désir sexuel simple et authentique, depuis le début. »

Ce qui ouvre les vannes à fond. « Ce gentil petit gars ! Je lui ai dit d'aller se faire foutre, je l'ai blessé, je suis une vraie garce... »

« Tiens, un tuyau. » En faisant glisser vers elle un rouleau d'essuie-

tout. « De la part de quelqu'un qui est passé par là. Absorbe mieux que les mouchoirs en papier, et on en utilise moins de mètres cubes, ça t'en fait moins de nettoyage, après coup. »

Daytona, comme si elle avait pris quelque résolution de fin d'année, interrompt un instant son numéro comique de Noire de service. « Madame Loeffler ? »

« Euh-oh. » Coup d'œil circulaire à la recherche de clients venus se venger, d'agents de recouvrement de créances, de flics.

« Non, c'est uniquement à propos de l'affaire Ehbler-Cohen... Avec leur régime de retraite à prestations déterminées, bien tordu du cul... Ils le dissimulaient dans leurs feuilles de calcul. Regardez. »

Maxine regarde. « Comment avez-vous — »

« Un coup de chance, vraiment, il se trouve que j'ai ôté mes lunettes de vue, et soudain, certes flou, mais il m'est apparu, le schéma. Bien, bien trop de cases vides. »

« Il faut que vous m'expliquiez ce style idiot, je vous prie, je n'y pige rien à ces tableurs, les gens disent Excel, j'ai l'impression qu'ils me parlent tailles de tee-shirts. »

« Regardez, vous descendez dans Outils, vous cliquez sur Auditing, et vous voyez les formules de calcul pour chaque case... et voilà le travail. »

« Oh. Wow. » En suivant ce qui se passe à l'écran, « Chouette. » Elle acquiesce avec jubilation, comme à une émission télé de cuisine. « Bien vu, jamais je n'aurais repéré ça. »

« Ma foi, vous étiez sortie, partie sur autre chose, alors j'ai pris la liberté... »

« Où avez-vous appris ce truc, si je peux me permettre ? »

« Cours du soir. Tout ce temps où vous avez cru que j'étais en cure... ? Ha ha. En fait je prenais des cours pour devenir experte-comptable. Je passe mon examen le mois prochain. »

« Daytona ! C'est formidable, mais pourquoi avoir gardé ça secret ? »

« J'voulais pas que vous pensiez *All About Eve*, tout ça. »

Noël vient puis passe, ce n'est peut-être pas la période de

prédilection de Maxine, mais Horst et les garçons adorent, et cette année on dirait que ça lui demande moins d'efforts de jouer le jeu, cependant elle se retrouve, comme c'était à prévoir, la veille de Noël à hurler de désespoir à Macy's, il est minuit, elle a la cervelle transformée comme d'habitude en granité avec ses circonvolutions, sur la mezzanine, à rejeter les unes après les autres toutes les idées de cadeaux, soudain tapotement amical et chaleureux sur son épaule – aahh ! Docteur Itzling ! Son dentiste ! Voilà donc à quoi on en est réduit !

Mais quelque part dans l'éclat des guirlandes de Noël, il y a aussi les bonnes odeurs des exercices de cuisson au four qui durent depuis une semaine, Horst et sa recette du Lait de Poule À l'Ancienne, le passage incessant des amis, de la famille, dont les lointains beaux-parents qui finissent toujours par raconter des blagues de mohel, *Un Noël familial avec les Animutants* au Radio City Music Hall, avec Optimus Primal, Rhinox, Vélocitor et la troupe qui aident un collègue pour son spectacle de Noël en chantant et en tenant leur propre rôle en tant qu'animaux de la crèche, les garçons, trop gâtés, assis de bon matin au milieu d'une montagne de papiers cadeau et d'emballages réutilisables, desquels ont émergé des plates-formes de jeux, des personnages articulés, des DVD, du matériel sportif, des vêtements que peut-être ils mettront un jour, ou pas.

Pendant ce temps se produisent de singuliers moments de relâchement, réservés pour les visites plus fantomatiques de ceux qui n'ont pas pu ou pas voulu être présents – parmi eux, à une distance embarrassée des réjouissances, évidemment, Nick Windust, de qui elle n'a pas eu la moindre nouvelle, mais d'ailleurs pourquoi devrait-elle en avoir ? Dans la nature, quelque part en ce champ nomade d'indifférence, dans le bus chinois en route vers un futur aux horaires imprécis et aux options réduites. Combien de temps cela va-t-il continuer ?

« Nick. »

Il est silencieux, où qu'il soit. Désormais un mouton américain de plus dont les bergers ont temporairement perdu la trace, là-bas sur les hauteurs, en cette période difficile, cramponné à son bout de rocher dans la tempête.

Lundi après les fêtes, les cours ont repris à Kugelblitz, Horst et Jake Pimento sont dans le New Jersey en quête d'un espace pour leur bureau, Maxine devrait soit essayer de grappiller une heure supplémentaire de ronflette soit aller au travail, mais elle sait où elle devrait être, et une fois tout le monde parti de la maison elle se prépare douze tasses de café, vient se mettre devant l'écran, se connecte, et en route pour DeepArcher.

L'open source a effectivement apporté des changements. Le noyau grouille ces temps-ci de gros malins, yuppies, touristes et crétins qui écrivent du code pour ce qu'ils croient vouloir et l'installent, jusqu'à ce qu'un autre cinglé tombe dessus et le désinstalle. Maxine s'immerge sans idée claire de ce qu'elle va trouver.

Sur l'écran, donc, jaillit un désert, correction, *le* désert. Aussi vide qu'étaient surpeuplés les gares ferroviaires et les terminaux des bases de lancement d'une époque plus innocente. Pas d'infrastructures pour classe moyenne ici, au-delà des flèches pour que vous puissiez scruter l'horizon. On est en territoire survivaliste. Les mouvements sont d'une netteté acérée, chaque pixel fait son boulot, la radiation venue d'en haut déchaîne des couleurs trop intenses pour être codées en hexadécimal, une bande-son de vent du désert à ras de terre. Voilà le décor dans lequel elle est censée se frayer un chemin, en quête de liens invisibles et indéterminés avec son bâton de sourcier dans un désert qui n'est pas qu'un désert.

Pas encore tout à fait désespérée, la voilà partie, elle zoome, elle pivote, gravit et dévale des dunes et des oueds d'une profonde pureté, délicatement altérés de teintes minérales sous des rochers et des crêtes, des étendues vides dans lesquelles Omar Sharif continue à ne pas surgir d'un mirage. Ce ne devrait être qu'un jeu vidéo de plus pour sociopathe ado, si ce n'est qu'on ne tire sur personne, du moins jusqu'à maintenant, qu'il n'y a pas de scénario, pas de détails sur la destination, pas de manuel à lire, pas de code de triche. Est-ce que quelqu'un a droit à un bonus de vie ? Quelqu'un a-t-il seulement droit à celle-ci ?

Elle marque un temps d'arrêt dans les mélismes troublés du vent du désert. Supposons que tout ne soit qu'affaire de perte, et non pas de gain. Qu'a-t-elle perdu ? Maxine ? Hello ? Pour formuler la question autrement, qu'essaye-t-elle de perdre ?

Windust, retour à Windust. Munie de son bâton de sourcier elle

sonde son quotidien loin de l'écran, dans un passé antérieur au 11 septembre. Lui est-il arrivé de cliquer précisément sur le pixel invisible qui l'a transportée jusqu'à lui ? Et lui, a-t-il fait de même, s'est-il trouvé à entrer ainsi dans sa vie à elle ? Comment l'un des deux peut-il inverser le processus ?

En basculant entre vues horizontales et vues du ciel, elle découvre un moyen de faire varier l'angle entre les deux, si bien que, telle une archéologue à l'aube, elle peut maintenant contempler le paysage désertique sous un angle très rasant qui lui permet de remarquer des éléments de relief qui sinon seraient invisibles. Et qui s'avèrent être des sources fertiles en liens sur lesquels elle peut cliquer. Bientôt elle se voit insensiblement transférée vers des stations relais, des oasis, très rarement un voyageur arrive dans l'autre sens, il revient de ce qui se présente devant elle, avec bien peu de choses à dire au-delà d'allusions sibyllines à quelque rivière glacée, non canalisée, sur les lointaines rives de laquelle se dresse une cité d'un métal rare et inattaquable, gris et resplendissant d'un mystère tapi derrière son enceinte, où l'on ne pénètre qu'après de longs échanges de signes et de contre-signes...

Des structures émergent au loin, des oiseaux charognards apparaissent dans le ciel. De temps à autre, à distance, des silhouettes humaines, en tunique et capuche, immobiles, malmenées par le vent, plus grandes que ce que la perspective voudrait, se tiennent là et observent Maxine. Nulle tentative d'approche, nulle bienvenue. Droit devant, au-delà de la zone en boue séchée, elle sent une présence. Le ciel change, commence à gagner en saturation, à la limite du SVG bleu Alice, le paysage revêt une luminosité singulière, qui s'approche d'elle, prend de la vitesse, se précipite pour l'envelopper.

Où doit-elle placer le curseur du seuil « trouille dépassée », exactement ? La ville, la casbah, enfin ce que c'est, défile, la laissant dans ce qui est maintenant une obscurité de Tiers Monde, éclairée uniquement par d'épisodiques feux isolés. Au bout d'un certain temps, en tâtonnant dans le noir, elle trouve du pétrole. Un énorme geyser, soudain, forte intensité dans les basses, noir sur noir, jaillissement en l'air, des prospecteurs surgissent de nulle part avec des groupes électrogènes et des projecteurs dans l'éclat aveuglant desquels le dessus de la chose ne peut même pas être vu. Le rêve de tout spéculateur, et pour beaucoup le but du voyage. Maxine fait wow, elle

prend une photo virtuelle, mais poursuit sa route. Peu après, le jaillissement violent s'enflamme et demeure visible derrière elle pendant des kilomètres.

Une nuit dont la longueur ne peut être sélectionnée comme préférence. Un gardien de nuit dont le but est de transformer quiconque erre dans ces parages en sourcier aveugle de l'inconnu, quasiment perdu dans la vacuité du secteur. Qui jamais ne portera son attention sur quoi que ce soit qui puisse être vu.

Au point du jour virtuel, sur qui Maxine tombe-t-elle, Vip Epperdew, juché sur une ligne de crête, observant le désert. Elle n'est pas certaine qu'il la reconnaisse. « Comment vont Shae et Bruno ? »

« Je crois qu'ils sont à L.A. Moi pas, je suis encore à Vegas. Apparemment on ne fait plus ménage à trois. »

« Que s'est-il passé ? »

« On était au MGM Grand, je jouais à une machine à sous des Trois Stooges, je venais juste d'avoir eu trois Larry, un Moe et une tarte sur la ligne de gain, et quand je me suis retourné pour partager ma bonne fortune, Shae et Bruno avaient disparu. J'ai récupéré mon jackpot, les ai cherchés partout, ils n'étaient plus là. J'avais toujours imaginé que s'ils me plantaient un jour, je me retrouverais en public dans une situation gênante, menotté à un lampadaire ou je ne sais quoi. Mais j'étais là, libre comme un citoyen normal, la chambre payée et avec assez de crédit au casino pour tenir au moins deux jours. »

« Ça a dû faire bizarre. »

« Sur le coup j'étais encore trop préoccupé par les machines à sous, en fait. Le temps que je réalise que les mêmes ne revenaient pas, j'avais empoché assez pour signer le bail d'un deux-pièces à North Las Vegas. Le reste, je me suis laissé porter. » Ces temps-ci Vip se spécialise dans les machines à sous, se débrouillant jusqu'à maintenant pour rester un minimum en positif, un habitué, connu en ville comme le loup blanc, des casinos chicos aux supérettes. Il s'est bâti une attitude raccord avec son arrière-train de rat de casino. Il a trouvé sa vocation.

« Elle te botte ma tire ? » en indiquant d'un geste une Citroën Sahara, fabriquée dans les années soixante, moteur à l'avant et à l'arrière, quatre roues motrices pour les terrains désertiques, rendue avec moult détails, on dirait une 2CV normale, à l'exception de la roue de secours sur le capot. « Ils n'en ont fabriqué que 600 de ce modèle,

j'ai gagné la vraie grâce à une paire de valets à laquelle personne ne croyait. Je peux te faire un prix si ça te branche, une sacrée bagnole. Au cas où tu te poserais la question, la beauté de ce site », embrassant du regard le paysage désertique alentour, « c'est que *ce n'est pas Vegas*. Pas de casinos, des probabilités honnêtes. Des numéros aléatoires qui le sont vraiment. »

« C'est ce qu'on m'a dit il y a un certain temps. Actuellement, pas si sûr. Vous feriez peut-être bien d'être prudent, maintenant – Vip ? Vous vous souvenez de moi ? »

« Trésor, je me souviens même plus des dernières cartes qu'on m'a distribuées. »

Elle trouve un lien qui la conduit à une oasis, un jardin tout autour directement sorti du paradis islamique, plus d'eau qu'il n'en a jamais coulé dans toute la région accidentée qu'elle vient de traverser, des palmiers, des piscines avec bars immergés, du vin et de la fumée de pipe, des melons et des dattes, une bande-son chargée en gamme hijaz. Cette fois-ci, d'ailleurs, elle aperçoit effectivement Omar Sharif, à l'intérieur d'une tente, il joue au bridge et lui décoche son sourire ravageur. Et ensuite, sans transition :

« Salut Maxine. » Un avatar de Windust dans une version plus jeune de lui-même, un petit futé niveau débutant, pas encore corrompu, plus brillant qu'il ne le mérite.

« Je ne me serais jamais attendue à te trouver ici, Nick. »

Tiens donc, vraiment ? N'est-ce pas ce qu'elle espérait qu'il se passerait ? Que quelqu'un, quelque-cyber-yenta-omnisciente, à qui son historique en ligne a toujours appartenu, la tracerait au moindre de ses clics, à chaque déplacement de curseur ? Qui saurait ce qu'elle veut avant même qu'elle le sache ?

« Ça y est, de retour à DC ? » Et puis, si ça suggère un peu trop « Où est mon argent », rien à foutre.

« Pas tout à fait. Il y a des zones d'exclusion maintenant. Autour de ma maison, de ma famille. Je n'ai pas trop dormi. On dirait qu'ils m'ont lâché dans la nature. Bien lâché, en tout cas. Plus personne ne répond, tous ceux qui étaient dans mon carnet d'adresses, y compris les sans-nom, juste des numéros. »

« Où es-tu, là, je veux dire physiquement ? »

« Dans une espèce de cybercafé, Starbucks je pense. »

Il pense. Tellement inattendu qu'elle reste un instant bouche bée.

C'est pratiquement la seule chose qu'il ait dite en laquelle elle croit véritablement. Putain il ne sait plus où il est. Une espèce de rayon transparent de sentiments la traverse, qu'elle n'identifiera qu'ultérieurement. C'est dire que la dernière fois qu'elle a éprouvé de la pitié ne date pas d'hier.

De manière abrupte, elle ne sait pas trop qui a fait le premier pas, ils sont de nouveau dans le désert, ils se déplacent à grande vitesse, ils ne volent pas vraiment, sinon cela signifierait qu'elle dort et rêve, sous un croissant de lune qui dégage plus de luminosité qu'il ne le devrait, passent devant des formations rocheuses sculptées par le vent, derrière lesquelles Windust a brusquement tendance à se cacher pour esquiver, se débrouillant pour attirer Maxine dans le mouvement.

« On nous tire dessus ? »

« Pas encore, mais il faut partir du principe qu'on est suivis, que tout ce qu'on fait est immédiatement mémorisé. Ils pensent qu'ils vont trouver un schéma récurrent dans notre façon de foncer nous abriter. Alors on les surprendra en restant à découvert... »

« “Nous” ? Moi je suis plutôt du genre à me cacher derrière les rochers. Est-ce que ce sont les mêmes qui nous ont tiré dessus au AK l'autre fois ? »

« Pas de sentimentalisme avec moi. »

« Et pourquoi pas ? On aurait pu être exactement comme ça. Des amants en cavale. »

« Oh, génial. Tes enfants, ton foyer, ta famille, tes affaires et ta réputation, en échange d'une fatalité qui ne vaut pas un clou pour tous ceux que tu ne peux pas sauver. Ça me va. » L'avatar dévisage Maxine, fixement, sans trace de remords, il tâche de faire bonne figure, garanti, mais qui que soient « ceux » qui les poursuivent, il faut qu'elle se persuade qu'ils sont bien pires que ce que Windust est devenu par la suite, en travaillant pour eux. Ils ont découvert sa froideur naturelle, sa cruauté de petit garçon, et l'ont développée, l'ont déployée et s'en sont servis, en augmentant cran par cran, jusqu'à ce qu'un jour il soit devenu un sadique professionnel avec un boulot pour le gouvernement dans la classification GS-1800 et aucun regret. Rien ne pourra le toucher, et il a cru que ça pourrait continuer, longtemps, jusqu'à la retraite. Crétin. Trou du cul.

Elle est furieuse, elle est impuissante. « Qu'est-ce que je peux — »

« Rien. »

« Je sais. Mais — »

« Je ne suis pas venu ici te chercher. C'est toi qui as cliqué sur moi. »

« Ah bon. »

Long silence, comme s'il se disputait avec lui-même et finalement ils trouvent une solution. « Je serai où tu sais. Je ne peux pas te garantir une érection. »

« Aw. Tu es d'accord pour ouvrir ton cœur à quelqu'un ? »

« Je pensais plus à... apporte du flouze... ? »

« Je vais voir combien je peux voler aux enfants. »

En raison très probablement d'un blocage lié au fait que c'est l'arme de 007, elle tâche habituellement d'éviter le Walther PPK avec viseur laser dans la poignée, pour se rabattre sur l'autre, le Beretta, qui, si les armes avaient conscience de faire carrière, pourrait considérer qu'il s'agit d'une promotion. Mais là c'est parti, elle prend l'escabeau, farfouille au fond du placard, tout en haut, et en sort le PPK. Au moins ce n'est pas le modèle pour dames, vendu avec la poignée rose perle. Vérification des piles, modulation cyclique du laser qu'elle allume et éteint. Sait jamais quand une nana peut avoir besoin d'un laser.

Dehors dans un de ces oppressants après-midi hivernaux, le ciel au-dessus du New Jersey est un pâle pavillon de guerre de l'ancienne nation de l'hiver, divisé horizontalement, bleu chardon hexadécimal au-dessus, jaune babeurre dessous, cap sur Broadway en quête d'un taxi, qui à cette heure de la journée a toutes les chances d'avoir terminé son service, retourne sur Long Island City, et n'a pas envie de charger un client supplémentaire. C'est effectivement le cas. Le temps qu'il y en ait un qui s'arrête enfin, les lueurs de la ville s'allument et la nuit tombe.

Arrivée à « la planque », elle sonne à l'interphone, attend, attend, pas de réponse, la porte est verrouillée, mais elle voit de la lumière le long du chambranle. Elle y regarde de plus près pour examiner le genre de serrure et constate que la porte n'est pas fermée à clé, pas de verrou. Après des années d'expérimentations avec diverses sortes de cartes de magasin et de crédit, elle a trouvé la combinaison idéale de robustesse et de flexibilité dans les cartes à jouer en plastique d'ESPN Zone, que les garçons n'arrêtent pas de rapporter à la maison. Elle prend à présent l'une d'elles, s'appuie brièvement sur un genou, et a croché la porte avant de pouvoir se demander si c'est une si bonne

idée.

Présence de rongeurs, ombres furtives qui tremblotent sur son passage. Échos dans les cages d'escalier, hurleurs à d'autres étages, bruits non humains qu'elle ne parvient pas à identifier. Des ombres dans les coins, épaisses comme du grailon, qu'on ne peut transpercer du regard, quelle que soit la clarté de l'ampoule. Des couloirs éclairés par intermittence et de la chaleur, quand il y en a, dispensée uniquement par certains radiateurs, si bien qu'il y a des zones de froid, témoins de la présence de forces spirituelles malfaisantes, selon d'ex-New-Agers que connaît Maxine. Au bout d'un couloir, une alarme d'incendie dont les piles sont à l'agonie répète un strident gazouillis désespéré. Elle se souvient de Windust disant que c'était à la nuit tombée que les chiens sortaient.

La porte de l'appartement est ouverte. Elle sort le PPK, allume le laser, relève le cran de sécurité, se glisse à l'intérieur. Les chiens sont là, trois, quatre, autour de quelque chose au sol entre ici et la cuisine. Il y a une odeur qu'on identifie sans avoir besoin d'être un chien. Maxine s'écarte de la porte au cas où l'un d'entre eux voudrait détalier. Sa voix, suffisamment ferme pour l'instant : « Très bien, Toto – pas un geste ! »

Leurs têtes se redressent, leurs museaux sont d'un coloris plus foncé que nécessaire. Elle s'avance furtivement, en longeant le mur. L'objet n'a pas bougé. Il s'annonce lui-même, le centre de l'attention, même mort il essaye encore de raconter l'histoire à sa façon.

Un des chiens s'enfuit hors de la pièce, ils sont deux à s'approcher, la défiant d'un grognement, un autre demeure près du cadavre de Windust et attend qu'on ait réglé son compte à l'intruse. Fixant Maxine avec – pas véritablement un regard canin, Shawn s'il était ici confirmerait certainement – le visage avant le visage. « On ne s'est pas vus l'année dernière au concours de Westminster, dans la catégorie Toutes Races Confondues ? »

Le chien le plus proche est un croisement de rottweiler et d'on ne sait quoi, et le petit point rouge vient se poser au centre de son front, non pas tremblotant mais, ce qui est encourageant, parfaitement stabilisé. Le collègue canin s'immobilise, comme pour voir ce qui va se passer.

« Viens donc », murmure-t-elle, « tu sais ce que c'est, l'ami, ça transperce en plein dans ton troisième œil... approche donc... on n'est

pas obligés que ça arrive... » Le grondement féroce cesse, les chiens, avec attention, s'approchent de la sortie, le chef de meute dans la cuisine s'éloigne finalement du cadavre et – hoche-t-il la tête en la regardant ? – se joint à eux. Ils attendent dehors dans le couloir.

Les chiens ont fait des dégâts qu'elle s'efforce de ne pas regarder, et puis il y a l'odeur. Elle se récite une comptine de sa lointaine enfance :

Mort, a dit le doc-teurrr,

Mort, a dit l'infirmière

Mort, a dit la dame avec

Le sac en al-liga-tor...

Elle se précipite comme elle peut aux toilettes, allume l'aérateur, et s'agenouille sur le carrelage froid sous le vacarme du ventilateur. Le contenu de la cuvette déclenche un haut-le-cœur léger mais reconnaissable, comme s'il essayait de communiquer. Elle vomit, saisie d'une vision de toutes les canalisations venant de chaque bureau lugubre et de chaque espace transitoire de la ville, toutes se déversant, via une gigantesque tubulure, dans un seul conduit, qui emporte en rugissant un flux constant de gaz anaux, de mauvaise haleine, et de tissus en décomposition, pour finir comme on s'y serait attendu quelque part dans le New Jersey... tandis que, pendant ce temps, derrière les grilles de ces millions d'orifices, du graillon s'accumule pour l'éternité dans les fentes et les lucarnes, et la poussière qui s'élève et retombe est retenue là, s'amoncelle au fil des ans en un secret dépôt noirci, bruni... une lumière bleu pastel, un papier peint floral noir et blanc, son propre reflet instable dans la glace... Il y a du vomi sur la manche de son manteau, elle essaye de le faire partir à l'eau froide, rien n'y fait.

Elle rejoint le macchabée silencieux dans l'autre pièce. Dans le coin, la Dame au Sac en Alligator observe, silencieuse, nulle lueur dans ses yeux, uniquement la courbe d'un sourire à peine visible dans l'ombre, le sac à main à l'épaule, au contenu à jamais inconnu car on se réveille toujours avant de le voir.

« Une perte de temps », chuchote la Dame, pas de manière désagréable.

Malgré cela, Maxine prend une minute pour observer celui qui fut

naguère Nick Windust. C'était un tortionnaire, un multi-assassin, sa bite est entrée en elle, et sur le coup elle n'est pas sûre de savoir ce qu'elle ressent, tout ce sur quoi elle peut se concentrer ce sont ses bottines chukka faites sur mesure, d'un brun pâle souillé dans cette lumière. Que fabrique-t-elle ici ? Non mais putain de bordel, s'est-elle précipitée ici en pensant qu'elle pourrait empêcher ça ?... Ces pauvres chaussures idiotes...

Elle fait un rapide examen de ses poches – pas de portefeuille, pas d'argent, ni billets ni autre, pas de clés, pas de Filofax, pas de téléphone portable, ni clopes ni briquet, pas de médicaments, pas de lunettes, juste la série de poches vides. Pour une sortie propre et nette, c'en est une. Au moins est-il cohérent. Il n'a jamais été là-dedans pour l'argent. La malice néo-lib a dû exercer sur lui un attrait différent et désormais-impossible-à-connaître. Tout ce qu'il a eu à la fin, tandis que l'autre monde se rapprochait, c'est la liste de ses méfaits, et les types qui lui ont réglé son compte l'ont laissé à la merci de cette liste. Dans toute sa longueur, les années, le poids.

Mais alors à qui a-t-elle parlé, là-bas à l'oasis de DeepArcher ? Si Windust, à en juger par l'odeur, était déjà mort depuis longtemps à ce moment-là, elle est face à une alternative problématique – soit il s'adressait à elle depuis l'autre côté soit c'était un imposteur et le lien peut avoir été détourné par n'importe qui, pas nécessairement par quelqu'un de bien intentionné, un agent, Gabriel Ice... Un quelconque gamin de douze ans en Californie. Pourquoi y croire le moins du monde ?

Le téléphone sonne. Elle sursaute un peu. Les chiens s'approchent jusqu'au seuil, curieux. Décrocher ? mauvaise idée. Au bout de cinq sonneries le répondeur sur le comptoir de la cuisine se déclenche, le volume est très fort, donc impossible de ne pas entendre le message. Ce n'est pas une voix qu'elle reconnaît, un chuchotement aigu et rauque. « On sait que tu es là. Inutile de décrocher. C'est juste pour te rappeler qu'il y a école demain, et qu'on sait jamais quand vos enfants peuvent avoir besoin qu'on soit avec eux. »

Oh, merde. Oh, merde.

En sortant, elle passe devant une glace, y jette par réflexe un œil, aperçoit le flou d'une silhouette en mouvement, peut-être elle, probablement autre chose, la Dame à nouveau, entièrement dans l'ombre à l'exception de l'unique reflet de son alliance, dont la

couleur, si l'on savait goûter la lumière, ce qu'un instant elle imagine pouvoir faire, pourrait être qualifiée de légèrement amère.

Aucun flic où que ce soit à l'extérieur, pas de taxi, l'obscurité tombe tôt à cette période de l'hiver. La lueur de rues habitées, trop éloignées. Elle vient de mettre les pieds dans une nuit autre, une ville complètement autre, une de ces villes pour tireur en vision subjective dans laquelle on peut, semble-t-il, tourner indéfiniment en voiture, mais dont on ne sort jamais. La seule humanité visible, ce sont les figurants virtuels au loin, et aucun ne lui propose le secours dont elle a besoin. Elle plonge la main dans son sac, trouve son portable, et bien sûr ça ne capte pas, si loin de la civilisation, et même si ça captait, il n'y a presque plus de batterie.

L'appel téléphonique n'était peut-être qu'un avertissement, ça n'ira peut-être pas plus loin, les garçons sont peut-être en sécurité. Peut-être est-ce une supposition stupide qu'elle ne peut plus faire. Vyrva était censée récupérer Otis à l'école, Ziggy devrait être au *krav maga* avec Nigel, bon et alors. Chaque endroit de son quotidien, qu'elle a jusqu'à maintenant considéré comme sans risque, ne l'est plus, car on en vient à la question primordiale de savoir où Ziggy et Otis seront à l'abri du mal ? Qui parmi tous ceux de son réseau est encore vraiment digne de confiance ?

Il pourrait être utile, se rappelle-t-elle, de ne pas paniquer, là. Elle s'imagine se solidifiant non pas tout à fait en statue de sel, mais quelque chose entre ça et une statue commémorative, en fer, austère, de toutes les femmes de New York qui ont eu l'heur de l'agaçer, plantées sur le bord du trottoir, à « héler un taxi », alors que pas un seul n'était visible à quinze bornes à la ronde – et de tendre néanmoins la main en direction de la rue vide et de la circulation inexistante, non pas d'un air suppliant, mais étrangement comme si cela leur était dû, un geste secret qui déclenchera une alerte à tous les taxis : « Pétasse debout au coin, la main en l'air ! Allons, vite ! »

Et pourtant, voilà que soudain, se transformant en une version d'elle-même qu'elle ne reconnaît pas, elle observe sa propre main se tendre dans le vent venu du fleuve, et elle tente, en dépit de l'absence d'espoir et sachant toute rédemption vouée à l'échec, une échappée magique. Peut-être que ce qu'elle a vu chez ces femmes n'était pas le

sentiment que cela leur était dû, peut-être n'est-ce en réalité rien d'autre qu'un acte de foi. À New York, le simple fait de mettre un pied dans la rue en est un, techniquement.

De retour à la viande-sphère de Manhattan, elle finit par se débrouiller pour emprunter les ténèbres désertées par les flics des rues transversales jusqu'à la Dixième Avenue où elle trouve, roulant vers uptown, d'un trottoir à l'autre, une abondance de caractères alphanumériques éclairés sur de pimpants toits jaunes, en maraude à cette heure d'assombrissement comme si la chaussée, telle une rivière noire, s'écoulait elle-même indéfiniment vers uptown, et que tous les taxis, les camions et les autos banlieusardes étaient seulement charriés à sa surface...

Horst n'est pas encore rentré. Otis et Fiona sont dans la chambre des garçons, en proie à des divergences créatives comme d'habitude. Ziggy est devant la télé, comme s'il ne s'était rien passé de majeur dans sa journée, il regarde *Scooby en Amérique latine !* (1990). Maxine, après une brève visite à la salle de bains pour faire un brin de reformatage, sachant très bien qu'il ne faut pas attaquer bille en tête par un interrogatoire, approche et s'assoit à côté de lui à peu près au moment de la pause publicité.

« Salut, m'man. » Elle a envie de l'envelopper dans ses bras pour l'éternité. Au lieu de quoi elle le laisse lui récapituler l'intrigue. Sammy, qui pour une raison *x* a le droit de conduire le van, perd un peu les pédales, commet quelques erreurs de navigation et conduit le quintette à Medellín en Colombie, patrie à l'époque du fameux cartel de la cocaïne, où ils découvrent un traquenard fomenté par un agent véreux de la CIA, dans le but de prendre le contrôle dudit cartel en se faisant passer pour le fantôme – évidemment – d'un caïd de la drogue assassiné. Avec l'aide de toute une bande de gamins des rues, cependant, Scooby et ses compagnons piègent le méchant dans un bar.

Le dessin animé reprend, le complotteur comparaît en justice. « Je vous pose la question : sans ces mômes de Medellín », se lamente-t-il, « est-ce qu'au bar je me serais fait piéger ? »

« Alors », Maxine, avec toute l'innocence possible, « comment s'est passé le *krav maga* aujourd'hui ? »

« Tu sais, c'est marrant que tu poses la question. Je commence à en

voir l'intérêt. »

Juste après les cours, Nigel était dehors quelque part, il cherchait sa baby-sitter, Emma Levin s'assurait que le périmètre était sécurisé, lorsque Ziggy a entendu un bip dans son sac à dos.

« Euh-oh. Nige. » Ziggy a sorti son Cybiko, regardé l'écran, s'est mis à appuyer sur des touches à l'aide d'un petit stylet. « Il est au Duane Reade du coin. Il y a une camionnette devant, avec des types patibulaires, et le moteur qui tourne au ralenti. »

« Hé, cool, un mini-clavier, tu peux envoyer, comment, des e-mails avec ça ? »

« C'est plutôt une messagerie instantanée. Tu crois pas qu'il y a lieu de s'inquiéter à cause de cette camionnette ? »

Soudain il y a eu un énorme éclair et une explosion de bruit. « Harah ! » a marmonné Emma, « le fil piégé. »

Ils se sont précipités par la sortie de derrière et sont tombés sur un grand gaillard d'allure paramilitaire, qui clignait des yeux, chancelait et proférait des jurons. Et partout une odeur de feu d'artifice.

« On peut vous aider ? » Emma, en s'avancant vivement sur la droite, a fait signe à Ziggy d'y aller par la gauche. Le visiteur s'est tourné vers l'endroit d'où elle avait parlé et a paru chercher quelque chose. En un tourbillon Emma est passée à l'action. Le malfrat n'a pas voltigé très loin mais sa chute l'a suffisamment désorienté pour que quelques gestes économiques, avec Ziggy en renfort, aient raison de lui.

« Non seulement un amateur, mais un crétin en plus. Il ne sait pas à qui il s'est frotté, là ? »

« Vous êtes géniale, madame Levin. »

« 'videmment, mais c'est de toi que je parlais. Tu fais partie de mon unité, Zig, personne ne nous cherche des noises, d'ailleurs il n'est pas allé très loin, hein ! »

Elle fouille l'intrus et trouve un Glock avec un énorme chargeur. Les yeux de Ziggy se perdent au loin, comme s'ils assistaient à une scène intime. « Hmm... peut-être pas un civil, et pourtant pas très professionnel, ce qui ne nous laisse pas grand choix, je m'interroge. »

« Un ex-militaire converti dans le privé ? »

« Pile ce que j'étais en train de me dire. »

« Donc vous êtes une cellule dormante finalement. »

Haussement d'épaules. « Je suis d'astreinte 24 heures sur 24,

7 jours sur 7. Quand on a besoin de moi, je suis là. On dirait qu'on a besoin de moi. Laisse-moi juste retendre un fil piégé, ensuite on ira inspecter le sous-sol, on trouvera un chariot pour déposer ce crétin à un endroit où ses petits camarades dans la camionnette pourront le récupérer. »

Ils ont transbahuté le flingueur évanoui jusqu'au croisement et l'ont abandonné sur le bord du trottoir, à côté d'une desserte en agglomérée et goudonnée par la pluie. Ils ont discuté pour savoir si oui ou non ils allaient appeler Police Secours, se sont dit que ça ne pouvait pas faire de mal. « Et voilà à peu près tout. Nigel évidemment était dégoûté de ne pas avoir participé. »

« Et... tout ça c'est quelque chose que tu as vu dans un épisode des *Power Rangers* ou je ne sais quoi », Maxine, pleine d'espoir.

« Mauvais karma de mentir à propos de trucs comme ça... M'man ? Ça va ? »

« Oh Ziggurat... je suis si contente qu'il ne te soit rien arrivé, voilà tout. Si fière de toi, de la façon dont tu as réagi... Mme Levin doit l'être aussi. D'accord pour que je lui passe un coup de fil, plus tard ? »

« Je te dis, elle confirmera. »

« Juste pour la remercier, Ziggy. »

Otis et Fiona sortent en braillant de la chambre.

« Écoute-moi, Fi, si tu renonces au délai de perpétuité, tu le regretteras. »

« Ce n'est qu'une clause standard, Satjeevan dit que je peux m'en libérer quand je veux. »

« Tu crois ça ? C'est un recruteur. »

« Maintenant tu te comportes comme un petit copain jaloux. »

« Super mature, comme réaction, Fiona. »

Horst entre dans l'appartement en plissant des yeux, jette un coup d'œil à Maxine. « B'soin d'une minute avec votre maman, là, les garçons », l'aide à se relever en lui prenant le poignet, la conduit délicatement dans la chambre.

« Je vais très bien », Maxine en évitant de croiser son regard.

« Tu trembles, tu es plus pâle que Greenwich, Connecticut, un jeudi. Il n'y a pas à s'inquiéter, chérie. J'ai parlé à la prof de Zig, c'était qu'un taré de base que le *krav maga* précisément permet de neutraliser. » Elle sait en quoi ce visage honnête-qui-jamais-ne-perdra-son-innocence peut se métamorphoser, sait qu'elle a intérêt à ne pas

moufter, si elle ne veut pas succomber à ce sentiment, quel qu'il soit, appelons ça de la culpabilité, se contente de hocher la tête, lointaine, malheureuse. Laissons Horst croire à l'histoire standard du taré. Il y a mille choses dans cette ville dont on peut avoir peur, voire deux mille, et tant d'autres que probablement il ne saura jamais. Tous les silences, toutes les années, les infidélités d'experte en escroqueries sans la baise, plus, ô surprise, quelques vraies baisers, et voilà maintenant que l'autre est mort. Pas question d'improviser autour de ce qui s'est passé aujourd'hui, le premier réflexe de Horst sera de dire : ce macchabée, tu sortais avec lui ? et elle s'emportera : Tu ne sais pas de quoi tu parles, alors il lui reprochera d'avoir mis les garçons en danger, et elle lui rétorquera : Et où étais-tu quand tu aurais dû être là pour eux, et ainsi de suite, putain de bordel, oui, et ce sera retour à la case départ. Donc mieux vaut la boucler, Maxine, une fois de plus, tu, la, boucles.

Le lendemain Emma Levin appelle avec la nouvelle d'un bouquet floral anonyme, généreux en roses, livré à sa salle d'entraînement, accompagné d'une note en hébreu comme quoi tout va bien se passer.

« Le petit copain, peut-être ? »

« Naftali sait que les fleurs existent, il en voit au marché du coin, mais il pense toujours que c'est quelque chose qui se mange. »

« Donc c'est peut-être... ? »

« Peut-être. Sauf que personne ne nous paye pour être Shirley Temple. Attendons, on verra bien. »

Il n'empêche, toutefois, c'est peut-être pas si mauvais signe ? Pendant ce temps, Avi et Brooke ont récemment emménagé dans une coopérative de propriétaires près de Riverside, pour un prix dont l'obscénité est à la mesure du salaire d'Avi chez hashslings, et Maxine a donc désormais une excuse semi-plausible pour confier un moment les garçons à leurs grands-parents, dont l'immeuble bénéficie d'un système de sécurité qui n'a rien à envier à tout ce qu'on peut trouver dans la capitale de la nation. Horst est cent pour cent partant, notamment parce qu'il redécouvre sa quasi ex-femme comme objet de désir. « Je ne sais pas comment l'expliquer... »

« Bien, alors n'explique pas. »

« C'est comme commettre un adultère, mais pas tout à fait... ? »

L'élégance incarnée. Maxine suppose que mystérieusement cela

n'est pas sans rapport avec les ondes de femme frivole qu'elle dégage, que ça plaise ou pas, ajoutées à la suspicion délirante qui s'empare de Horst vis-à-vis de n'importe quel homme, fantôme ou autre, qui s'approche à distance suffisante pour lui peloter les fesses, et comme de se sentir flattée sur un coup comme ça ne nécessite pas chez Maxine de gros ajustements de son niveau de perversité, elle le laisse penser ce qu'il a envie de penser, et la question du braquemart n'a pas à en pâtir.

En outre, un beau jour, de but en blanc, Horst lui tend les clés de l'Impala.

« Pourquoi en aurais-je besoin ? »

« Au cas où. »

« Où... »

« Rien de concret, juste un sentiment. »

« Un quoi, Horst ? » Elle le dévisage. Il a l'air relativement normal. « Tu supporterais ? Avec ton problème d'intolérance au moindre petit pète... ? »

« Oh, les frais de carrosserie seraient à ta charge, évidemment. »

Ce qui ne veut pas dire qu'il traînasse tout le temps à la maison. Un soir, lui et son collègue Jake Pimento, qui a quitté son appartement de Battery Park pour s'installer à Murray Hill, sont partis pour toute la nuit avec une bande de capital-risqueurs d'outre-mer, intéressés depuis peu par les terres rares, décrétées prochaine denrée rentable par Horst en vertu de son sixième sens, et Maxine décide de rester chez ses parents avec les garçons.

Elle va se coucher tôt mais n'arrête pas de se réveiller. Fragments de rêves, cycles dont elle ne peut sortir. Elle regarde dans une glace, un visage apparaît derrière le sien, son propre visage mais plein d'intentions mauvaises. Toute la nuit ces vignettes ne cessent de provoquer chez elle à chaque fois un vibrant vague à l'âme. À un moment donné, ça suffit. Elle s'extirpe des draps trempés. Quelqu'un fait des allers-retours à fond dans le haut de Broadway au volant d'une voiture dont le klaxon joue les huit premières mesures du thème musical du *Parrain*, de Nino Rota. Et ça recommence, ça n'arrête pas. Ce genre de choses arrive une fois par an, et manifestement c'est ce soir.

Maxine déambule dans l'appartement. Les garçons empilés dans des lits superposés, la porte laissée entrouverte, pour elle, aime-t-elle

croire, sachant qu'un beau jour leur porte sera fermée et qu'elle devra frapper. Le bureau d'Ernie, qu'il partage avec un sèche-linge, une machine à laver, un antédiluvien moniteur CRT Apple sur un bureau, resté allumé, ainsi qu'avec le musée d'Elaine, des ampoules longue durée de la salle à manger, chacune dans sa petite boîte doublée en mousse, étiquetées, avec leur date d'installation et leur date de claquage. Ce sont les ampoules Sylvania d'une certaine époque qui semblent avoir tenu le plus longtemps.

Une espèce de musique classique en provenance de la salle télé. Mozart.

Dans ce créneau désespéré de programmation d'après mi-nuit, elle trouve Ernie devant la téléchose, le visage transfiguré par l'antique éclat Trinitron, regardant une version obscure, de fait jamais distribuée, de *Don Giovanni* par les Marx Brothers, avec Groucho dans le rôle-titre. Elle entre à pas de loup, pieds nus, et s'assoit à côté de son père sur le canapé. Il y a un grand saladier plein de pop-corn, trop grand même pour deux, qu'Ernie au bout d'un moment repousse vers Maxine. Pendant un récitatif, il lui fait un récap' : « Ils ont zappé le Commandeur donc il n'y a pas de Donna Anna, pas de Don Ottavio, du coup, sans le meurtre, c'est une comédie. » Leporello est joué à la fois par Chico et Harpo, l'un pour les répliques, l'autre pour les gags visuels, Chico débite à toute vitesse l'air du catalogue par exemple, tandis que Harpo court après Donna Elvira (Margaret Dumont, dans le rôle pour lequel elle est née), et de pincer, et de peloter, et de faire retentir sa corne de vélo, de même qu'à la fin il assure l'accompagnement à la harpe pour « *Deh, vieni alla finestra* ». Masetto est un baryton de studio qui n'est pas Nelson Eddy, Zerlina est une Beatrice Pearson encore très jeune et plus-que-présentable, qui chante en play-back, et qui par la suite incarnera une ingénue avec un faible fatal pour les crapules, donnant la réplique à John Garfield dans *L'Enfer de la corruption* (1948).

Quand l'opéra est terminé, Ernie appuie sur le bouton Muet, étend les mains devant lui et les écarte en se livrant à une amorce de haussement d'épaules, telle une basse lyrique s'inclinant devant son public. « Eh bien ? Première fois que je te vois tenir tout un opéra. »

« Je ne sais pas, p'pa, peut-être que je suis en bonne compagnie. »

« Je l'ai enregistré pour les garçons, aussi, me suis dit que ce serait leur truc. »

« Échanges culturels, j'ai remarqué qu'ils t'avaient fait jouer à Metal Gear Solid dernièrement. »

« Mieux que les bêtises télé devant lesquelles je vous retrouvais à l'époque, toi et Brooke. »

« Ouais, tu les détestais vraiment ces feuilletons policiers. Quand tu nous surprenais devant un de ces machins, tu coupais le poste et on était privées de sortie. »

« Et quoi, ils se sont améliorés ? Que sont devenus les détectives privés, les aimables criminels ? perdus dans toute cette propagande post-années soixante, la botte d'Orwell sur la figure, poursuites et forces de police à tire-larigot, flic, flic, flic. Pourquoi n'aurions-nous pas voulu épargner ça à nos filles, protéger vos esprits sensibles ? Regarde comme ça a été bénéfique. Ta sœur le Likoudnik, toi à la chasse aux pauvres types qui essayent juste de payer leur loyer. »

« Peut-être que la télé à l'époque c'était du lavage de cerveau mais ça ne pourrait jamais arriver aujourd'hui. Personne ne contrôle Internet. »

« T'es sérieuse ? Crois ça tant que tu le peux encore, mon Cœur. Tu sais d'où ça vient, tout ça, ton paradis en ligne ? Ça a commencé pendant la Guerre Froide, à l'époque où les groupes de réflexion étaient pleins de génies qui manigançaient des scénarios nucléaires. Attachés-cases et lunettes à écailles, toute l'apparence de savants sains d'esprit qui allaient au bureau chaque jour pour imaginer toutes les manières dont le monde allait s'achever. Ton Internet, en ce temps-là le Département de la Défense l'appelait DARPA-net, l'objectif réel était à l'origine d'assurer la survie du commandement et du contrôle US après un échange nucléaire avec les Soviétiques. »

« Quoi. »

« Bien sûr, l'idée était d'installer suffisamment de nœuds, de manière que, quels que soient les dégâts, ils puissent toujours reconstituer un semblant de réseau en reconnectant ce qui resterait. »

Ici, dans la capitale de l'insomnie, plusieurs heures avant l'aube, voilà vers quoi peuvent dériver d'innocentes discussions entre un père et sa fille. Ils entendent sous ces fenêtres le paysage sonore sans foi ni loi de la rue au cœur de la nuit, casse, hurlement, rire new-yorkais, trop fort, trop futile, coup de frein trop tardif avant un bruit sourd à vous retourner les tripes. Quand Maxine était petite, elle considérait ce tumulte nocturne comme bien trop éloigné pour avoir la moindre

importance, comme les sirènes. Aujourd'hui c'est toujours trop proche, ça fait partie du jeu.

« Tu as suivi de près ces histoires de la Guerre Froide, p'pa ? »

« Pour moi ? Trop technique. Mais les gens de Bronx Science avec qui j'étais... Jacobian le Dingo de Yale, chouette même, on descendait downtown ensemble, on jouait au Ping-Pong électronique, ça changeait un peu les idées. Il est allé au MIT, a trouvé un boulot chez RAND, s'est installé en Californie, on s'est perdus de vue. »

« Peut-être qu'il ne travaillait pas dans le département Faire-sauter-la-planète. »

« Je sais, je porte toujours des jugements catégoriques, poursuis-moi en justice. T'aurais vu ça, ma fille. Tout le monde estime aujourd'hui que les années Eisenhower furent pittoresques et chouettes et ennuyeuses, mais tout cela avait un prix, sous la surface c'était la pure terreur. Minuit pour l'éternité. Si tu t'arrêtais, même une minute, pour réfléchir, ton compte était bon et tu pouvais facilement tomber dedans. Certains sont tombés. D'autres sont devenus cinglés, il y en a même qui se sont suicidés. »

« P'pa. »

« Ouaip, et ton Internet c'est leur invention, cette commodité magique qui s'insinue maintenant comme une odeur à travers les plus infimes détails de nos vies, les courses, les tâches ménagères, les impôts, qui engloutit notre énergie, avale notre précieux temps. Et il n'y a pas d'innocence. Nulle part. Il n'y en a jamais eu. Ce bidule a été conçu dans le péché, le pire possible. Au fur et à mesure qu'il a continué de croître, il n'a jamais cessé de porter dans son cœur un désir de mort d'une froide amertume pour la planète, et ne va pas croire que quoi que ce soit ait changé, ma fille. »

Maxine se met à trier parmi les grains à demi gonflés le peu de pop-corn qui reste. « Mais l'histoire avance, comme tu aimes toujours à nous le rappeler. La Guerre Froide est terminée, pas vrai ? l'Internet a continué à évoluer, à s'éloigner du militaire, pour se développer dans le monde civil – aujourd'hui il y a les forums de discussion, le World Wide Web, les achats en ligne, le pire qu'on puisse dire c'est peut-être que ça devient trop commercial. Et regarde, ça permet à des milliards d'individus davantage d'autonomie, la promesse, la liberté. »

Ernie commence à zapper d'une chaîne à l'autre, comme agacé. « Appelle ça la liberté, elle s'appuie sur le contrôle. Tous les gens

connectés les uns aux autres, désormais plus jamais qui que ce soit ne pourra se perdre. L'étape suivante, c'est la connexion aux téléphones portables, et tu auras un Web total de surveillance, auquel il sera impossible d'échapper. Tu te souviens des bandes dessinées dans le *Daily News* ? La radio-poignet de Dick Tracy ? ce sera partout, les péquenauds supplieront tous pour en avoir un, les menottes du futur. Formidable. Ce dont ils rêvent au Pentagone, une loi martiale étendue au monde entier. »

« C'est donc de là que je tiens ma paranoïa. »

« Demande à tes gamins. Regarde Metal Gear Solid – les terroristes, qui kidnappent-ils ? Snake, qui essaye-t-il de secourir ? Le grand patron du DARPA. Réfléchis-y, hein ! »

« P'pa. »

« Ne nous crois pas, demande à tes amis du FBI, tu sais, ces gentils policiers avec leur base de données NCIC ? Cinquante, cent millions de fichiers ? Ils confirmeront, j'en suis sûr. »

Elle comprend qu'il s'agit là de la perche tendue dont cela a l'apparence. « Écoute, p'pa. Il faut que je te dise... » Et ça sort. Le vide tenace laissé par la disparition de Windust. En version adaptée aux angoisses grand-parentales, naturliche, donc aucune allusion à l'épisode *krav maga* de Ziggy.

Ernie l'écoute jusqu'au bout, « J'ai lu quelque chose dans les journaux. Mort mystérieuse, ils l'ont décrit comme le grand pont de d'une cellule de réflexion. »

« Je pense bien. Tueur à gages, ils l'ont mentionné ? Assassin ? »

« Niet. Mais j'imagine que quand on dit FBI, CIA, ça n'exclut pas assassin. »

« P'pa, au sein de la faune des petits escrocs avec qui je suis amenée à travailler, on a notre propre code de losers, des notions comme la loyauté, le respect, tu ne dénonces que si tu y es obligé. Mais cette bande-là, ils se balancent les uns les autres avant le petit déjeuner, les jours de Windust étaient comptés. »

« Tu penses qu'il s'est fait tracter par les siens ? J'aurais plutôt imaginé une vengeance, tous les ennemis que ce gars a dû se faire dans le Tiers Monde au fil du temps. »

« Tu l'as vu avant moi, c'est toi qui m'as passé sa carte, tu aurais pu me dire quelque chose. »

« Plus que ce que je te disais déjà ? Quand tu étais petite, je me

suis toujours efforcé de t'empêcher de te rallier à toute cette adoration écervelée pour les flics, mais passé un moment tu commets tes propres erreurs. » Puis, avec une timidité qu'elle ne lui a jamais vue : « Maxeleh, tu n'as pas... ? »

S'adressant davantage à ses genoux qu'à son père, elle fait mine d'expliquer : « Tous ces escrocs à la petite semaine, pas une seule fois je n'ai été tendre avec eux, mais le premier criminel de guerre de haut niveau sur lequel je tombe, me voilà éblouie, il torture et assassine des gens, s'en tire toujours, suis-je repoussée, choquée ? non, je me dis : il peut changer. Il peut encore prendre une autre voie, personne n'est irrémédiablement mauvais, il doit bien avoir une conscience, il a le temps, il peut réparer ses méfaits, sauf que désormais ce n'est plus possible — »

« Chut. Chut. Ça va aller, ma grande », en approchant avec maladresse la main du visage de Maxine. Non, elle ne s'en tirera pas à si bon compte, elle sait qu'elle est moins qu'honnête, espérant qu'Ernie, soit pour se protéger soit en vertu d'une innocence qu'elle ne peut pas se résoudre à briser, prendra cela juste au sens littéral. C'est effectivement le cas. « Tu as toujours été comme ça. J'ai toujours attendu que tu renonces, que tu laisses filer, que tu te blindes comme le reste d'entre nous, tout en priant pendant tout ce temps pour qu'il n'en soit rien. Tu revenais de l'école, du cours d'histoire, un nouveau cauchemar à chaque fois, les Indiens, l'Holocauste, des crimes vis-à-vis desquels mon cœur s'était endurci des années auparavant, je les enseignais, mais je ne les ressentais plus avec la même acuité, et toi tu étais tellement en colère, tu souffrais avec tant de passion, tes petits poings serrés, comment avait-on pu commettre de telles atrocités, comment ces gens avaient-ils pu continuer à se supporter ? Qu'étais-je censé dire ? On te passait les mouchoirs en papier en disant : ce sont les adultes, certains se comportent ainsi, tu n'es pas obligée d'être comme eux, tu peux être quelqu'un de bien. Le mieux qu'on a trouvé, pathétique, mais tu sais quoi, je n'ai jamais su ce que nous aurions dû te dire. Tu crois que j'en suis content ? »

« Les garçons me posent les mêmes questions maintenant, je n'ai pas envie qu'ils deviennent comme leurs camarades de classe, des petits salopards cyniques et beaux parleurs – mais que se passera-t-il si Ziggy et Otis commencent à se sentir trop concernés, p'pa, ce monde, il pourrait les détruire, si facilement. »

« Pas d'alternative, tu leur fais confiance, tu te fais confiance, et idem pour Horst, qui semble être revenu sur la photo de famille on dirait... »

« Ça fait un bout de temps, en fin de compte. Peut-être qu'il n'en est jamais sorti. »

« Bon, en tout cas pour l'autre gars, mieux vaut que quelqu'un d'autre s'occupe des fleurs, des éloges funèbres. Comme dit toujours Joe Hill : ne pleurez pas, organisez-vous. Et un petit conseil vestimentaire de la part de ton paternel toujours si élégant, mets un peu de couleur, évite tout ce qui est trop noir. »

Donc c'est bien sûr au cabinet de Shawn, le lendemain matin, qu'elle cède à la désorganisation en mille morceaux, pas avec ses parents, pas avec son mari, ni avec sa bonne amie Heidi, non – face à un pauvre idiot-surfant pour qui le pire des mauvais jours c'est quand les vagues font trente centimètres de haut.

« Ainsi vous... aviez effectivement des sentiments pour ce type. »

« Avoir des sentiments », du charabia de Californie, traduisez s'il vous plaît, non, attendez, ne traduisez pas. « Shawn ? OK vous aviez raison, j'avais tort, vous savez quoi, allez vous faire foutre, je vous dois encore combien, nous devrions faire nos comptes parce que je ne reviendrai plus jamais ici. »

« Notre premier affrontement. »

« Notre dernier. » Pour elle ne sait quelle raison, elle ne bouge pas.

« Maxi, le moment est venu. J'en arrive à ce point avec tout le monde. Ce qu'il faut que vous abordiez maintenant c'est La Sagesse. »

« Super, je suis chez le dentiste. »

Shawn tire les stores pour avoir de l'obscurité, met une bande de musique de transe marocaine, allume un bâton d'encens. « Vous êtes prête ? »

« Non. Shawn — »

« La voilà – La Sagesse. Prête à capter ? » Elle reste sur son tapis de méditation malgré elle. En respirant profondément, Shawn annonce : « “Ce que c'est c'est... c'est c'est ce que c'est”. » Laissant un silence s'installer, long, mais peut-être pas aussi profond que les inspirations qu'il prend. « Pigé ? »

« Shawn... »

« C'est La Sagesse, répétez. »

En soupirant ostensiblement, elle obtempère, et ajoute : « Ça dépend bien sûr de votre définition du mot “est”. »

Certes, quelque chose d'un peu différent. Depuis le début, quelle a été l'alternative ? Se laisser de nouveau happer par le quotidien médiocre, agir comme si la vie était Revenue à la Normale, elle peut s'emmitoufler en frissonnant pour se protéger de l'hiver de la contingence dans la couverture élimée des dépenses du premier trimestre, des réunions scolaires, des irrégularités dans les factures du câble, d'une journée de travail passée à trembloter à cause des fantasmes de vauriens pour qui « escroquerie » est souvent un terme trop élégant, des voisins du dessus pour qui la notion d'étanchéité de la baignoire est un concept extraterrestre, des symptômes respiratoires en haut et intestinaux en bas, le tout en vertu de la curieuse croyance selon laquelle le changement sera suffisamment graduel pour être géré, grâce à une assurance, du matériel sécurisé, une alimentation saine et de l'exercice régulier, et que le mal n'arrive jamais en rugissant du ciel pour exploser en plein dans la tour des illusions où chacun croit être à l'abri...

Chaque jour au terme duquel elle voit Ziggy et Otis arriver sans encombre, c'est un millième de point supplémentaire ajouté à son niveau de confiance, peut-être qu'en réalité personne ne les guette au tournant, peut-être que personne ne la tient pour responsable de tout ce que Windust a pu faire, du meurtre probable de Lester Traipse peut-être, peut-être que Gabriel Ice ne projette pas d'énergie maléfique au cœur de sa famille via Avi Deschler, qui ressemble de plus en plus au gamin du film d'horreur qui se révèle possédé. « Nan », Brooke allègrement, « il est probablement en train de faire des expériences. Un truc gothique peut-être. » Bizarrement ces temps-ci, Maxine se surprend à se focaliser sur sa sœur, comprenant que parmi tous les signes et symptômes de la pathologie de la ville, Brooke historiquement a été son meilleur indicateur, un détecteur de toxicité ultrasensible, et elle est intriguée à présent de remarquer qu'une étrange anti-râlerie est venue dernièrement s'insinuer dans la conduite de Brooke, une volonté de s'affranchir de ses vieilles obsessions pour les gens et les achats, une espèce de... d'éclat ? Aahh ! Non, ce n'est pas possible. Si ?

« D'accord, cartes sur table, c'est pour quand l'heureux événement ? »

« Euh... ? “Le peureux avènement” ? De quoi tu... ? Tu... Oh, oh. Maxi le Taxi, tu as déjà pigé ? Je n’ai annoncé la nouvelle qu’hier soir à Avi. »

« Entre sœurs, il y a comme un sixième sens, regarde plus de films d’horreur, ça t’instruira. Et Avi, qu’en dit-il ? »

« Trouve ça super... ? »

Pas tout à fait comme ça qu’Avi le formulerait. C’est désormais pour lui une pratique hebdomadaire que de se glisser par l’entrée livraisons, au coin de l’immeuble, de passer devant le regard scrutateur de Daytona qui secoue la tête et de venir raconter à Maxine ses tristes histoires de chez hashslingrz, comme si elle avait tout un arsenal de superpouvoirs à sa disposition.

Son lieu de travail, cet empire en construction, est devenu un nid à rats, chacun défend son pré carré, carriérisme, coups de poignard dans le dos, trahison et mouchardage. Ce qu’Avi a cru n’être initialement que de la simple paranoïa à propos de la concurrence est en fait devenu systémique, avec davantage d’ennemis à l’intérieur qu’à l’extérieur. Il se surprend d’ailleurs à utiliser le mot « tribal ». Et aussi :

« T’ennuie pas que j’utilise tes toilettes deux minutes ? »

Ce qui, chez Avi, est devenu une constante dans sa Foire Aux Questions. Et puis il y a les yeux rouges et les paupières mi-closes, le nez qui coule, la conversation abrutie et décousue, bref, les voyants commencent à passer au rouge. Un jour, Maxine lui laisse une courte avance, puis le suit dans le couloir jusque dans les toilettes, où elle trouve son beau-frère avec dans le nez l’embout d’une bombe de dépoussiérage pour ordinateur, en train de se livrer à un abus de gaz propulseur.

« Avi, vraiment. »

« C’est de l’air en bombe aérosol, inoffensif. »

« Lis l’étiquette. Sur une planète où l’atmosphère serait constituée de fluoréthane, de l’“air”, oui peut-être. En attendant, sur le plancher des vaches, tu devrais te souvenir que tu vas très bientôt devenir pater infamilias, là. »

« Merci. Je devrais être complètement euphorique, hein ? Eh bien tu sais quoi, je ne le suis pas, j’ai les jetons, je sais qu’il faut que je trouve un autre boulot, Ice me tient par les couilles, comment je fais pour rembourser l’emprunt immobilier, pour faire vivre ma famille,

s'il n'y a pas le chèque en fin de mois ? »

« Tout ce qui compte aux yeux de Ice », on-se-calme, on-se-calme comme d'habitude, « c'est que d'autres ne viennent pas mettre leurs paluches sur le gagne-pain de la boîte, et tout ce qui est clauses de confidentialité arrive en deuxième position loin derrière. Si tu peux le convaincre que tu n'es une menace dans aucun de ces deux secteurs, il se décarcassera pour jouer les chasseurs de têtes et te trouver lui-même le parfait boulot de rêve. »

Mais elle ne peut pas s'empêcher de retourner dans DeepArcher. Depuis que c'est passé en open source et que la moitié de la planète y est accueillie, aucun n'étant celui qu'il dit être, avec maintenant un éventail de menus d'options gros comme le Code des Impôts, n'importe qui est susceptible de se balader sur ce site, des meutes qui flânent comme des touristes, sont curieux comme des flics, la fin de la vie sous les *spiders* telle qu'on l'a connue, des hackers de ROM, des tambouilleurs maison, des hérétiques des Jeux de Rôle, perpétuellement en train de tripatouiller du code, de tisser, d'écraser, d'invalidier, de défigurer, de redéfinir un inventaire sans cesse croissant de contributions à des graphiques, à des instructions, à du cryptage, à de l'évasion... le terme est lâché, et on dirait qu'ils attendaient depuis des années, tant la demande non satisfaite, comme on dit, est importante. Maxine arrive à se fondre dans la multitude, invisible et à l'aise. Pas accro, véritablement, toutefois un jour elle revient à la viande-sphère une seconde, jette un œil à la pendule au mur, fait le calcul, et se rend compte que trois heures et demie se sont écoulées, dont elle ne sait trop où elles sont passées. Heureusement qu'elle est la seule à demander ce qu'elle cherche dans ces fonds, car la réponse est si pathétiquement évidente.

Oui, elle est consciente que DeepArcher ne pratique pas les résurrections, merci pour la remarque. Mais il se passe quelque chose d'étrange dans le dossier Windust, celui qu'elle a copié sur son ordinateur peu après que Marvin a apporté la clé USB sur laquelle il se trouvait. Elle s'est échappée quelques instants pour le consulter, non sans, dernièrement, quelques tiraillements de trouille colorectale, car chaque fois qu'elle le consulte ces temps-ci de *nouveaux matériaux* ont été ajoutés. Comme si – fastoche comme tout, vu qu'elle a des pare-feu

vieux de plusieurs générations – quelqu'un venait le pirater à sa guise.

« Envisager la théorie récemment avancée », par exemple, « selon laquelle le sujet, sans être agent double au sens classique du terme, ait pu avoir des projets tout à fait personnels. Selon des fichiers dont le degré de confidentialité a récemment été abaissé, ceci a peut-être commencé à se produire dès 1983, quand le sujet aurait semble-t-il facilité l'évasion d'une ressortissante guatémaltèque, à qui s'intéressait l'Archivo, qui la considérait comme un élément insurgé, et à qui le sujet était à l'époque marié. » Et d'autres mises à jour de cet acabit, toutes étrangement non négatives, quand elles ne relevaient pas carrément du panégyrique. Un tel matériau pour être vu par les yeux de qui ? Ceux de Maxine ? uniquement ? qui pourrait tirer bénéfice du fait que vingt ans auparavant Windust était encore capable d'une bonne action, sauvant Xiomara, qui était alors sa femme, d'assassins fascistes pour qui techniquement il travaillait ?

Le premier auteur à soupçonner ici serait Windust lui-même, qui tâcherait de redorer son blason, sauf que c'est de la folie puisque Windust est mort. Soit il s'agit des petits rigolos en manœuvres à l'intérieur du périph de Washington DC, soit l'Internet est devenu un médium de communication entre les mondes. Maxine commence à remarquer à l'écran des présences dont elle sait qu'elle devrait être capable de les nommer, vagues, éphémères, chacune se rétractant en un unique pixel anonyme. Peut-être pas. Bien plus probable que Windust reste non éclairé, terriblement ailleurs.

Ses créateurs ont beau proclamer ne pas Donner dans la Métaphysique, cette option dans DeepArcher demeure ouverte, aux côtés d'explications plus séculières – si bien que lorsqu'elle tombe de manière impromptue sur Lester Traipse, au lieu de partir du principe que c'est quelqu'un qui a usurpé la personnalité de Lester avec une idée derrière la tête, ou un robot-logiciel avec du dialogue préprogrammé pour toutes occasions, elle ne voit pas de mal à le traiter comme une âme défunte.

Histoire de ne plus avoir à y revenir : « Alors ! Lester. Qui a fait le coup ? »

« Intéressant. La première chose que les gens veulent savoir c'est ce que ça fait d'être mort. »

« D'accord, ça fait quoi — »

« Ha, ha, question piège, je ne suis pas mort, je suis un réfugié de

ma vie. Quant à savoir qui a fait le coup, je suis censé savoir ? Je me suis arrangé par téléphone pour déposer un paquet emballé sous film plastique, un premier versement pour Ice, sous la piscine du Deseret, à minuit, et l'instant d'après je me retrouve à errer avec mon pouce spectral dans mon cul métaphysique. »

« Igor Dashkov a dit que vous aviez parlé d'essayer de trouver une sorte d'asile dans DeepArcher. C'est à vous que je suis en réalité en train de parler, là, Igor ? Misha, Grisha ? »

« Je ne crois pas, non, moi j'ai pas de problème pour dire les pronoms définis. »

« D'accord, d'accord. En supposant qu'il y ait encore un bord quelque part avec, au-delà, du vide. Si vous êtes allé là-bas — »

« Désolé. J'étais juste un grouillot, dans l'affaire, vous vous souvenez ? Vous voulez de la prophétie, bien sûr, je peux faire ça, mais ce sera un tissu de conneries. »

« Et si au moins vous me laissiez vous tirer des profondeurs. Qui que vous soyez. »

« Quoi. Remonter à la surface ? »

« S'en rapprocher en tout cas. »

« Pourquoi ? »

« Je ne sais pas. » De fait elle l'ignore. « Si c'est vraiment vous, Lester, je déteste vous savoir perdu dans le fond. »

« Perdu dans le fond c'est justement ça tout l'intérêt. Regardez bien le Web à la surface un de ces quatre, et dites-moi que ce n'est pas une vilaine image. Un grand service que vous me rendriez, Maxine. »

Pourrait tout aussi bien être le week-end de la rentrée ici bas. Soudain, voilà que rapploient ses ouailles, Ziggy et Otis. Ayant le choix parmi tout un univers en expansion, parmi les torrents globaux, les garçons se sont débrouillés pour localiser les fichiers graphiques d'une version de NYC antérieure au 11 septembre 2001, avant la triste annonce de Mme Cheung au sujet du réel et de l'illusoire, reformatée désormais comme la ville personnelle de Zigotisopolis, avec un rendu dans une palette à l'éclairage engageant qui emprunte d'anciens procédés chromiques comme ceux qu'on trouve sur les cartes postales d'antan. Quelqu'un quelque part dans le monde, appréciant cette mystérieuse suspension du temps qui passe, qui produit l'essentiel du

contenu d'Internet, a patiemment codé cet assemblage de véhicules et de rues, cette ville impossible. L'ancien planétarium Hayden, l'hôtel Commodore d'avant Trump, les cafétérias dans le haut de Broadway qui n'existent plus depuis des années, les buffets scandinaves et les bars qui offrent des repas gratuits, où les habitués s'agglutinent près de la porte de la cuisine pour pouvoir être les premiers à goûter ce qui en sort, les cinémas d'été dans la ville, avec les enseignes à la typo bleue ourlée de givre et de glaçons qui promettent IT'S COOL INSIDE, le Madison Square Garden encore à l'angle de la Cinquantième et de la Huitième Avenue et le Jack Dempsey's toujours sur le trottoir d'en face, et dans l'ancien Times Square, avant les putes, avant la drogue, des salles de jeux vidéo comme Fascination, des flippers devenus de tels classiques que seuls les yuppies aux revenus indécents peuvent se les offrir, et des cabines à l'intérieur desquelles on peut se tasser à une demi-douzaine pour taper le bœuf et enregistrer une reprise sur acétate du dernier single d'Eddie Fisher. Les engins rétro dans les rues, quoique indéterminés en termes de marques et d'années, sont pléthore, et perpétuellement en mouvement. Ernie et Elaine, les sources probables de tout ceci, identifieraient au pied levé le moindre détail.

Elle voit les garçons, mais eux ne l'ont pas vue. Il n'y a pas de mots de passe, et cependant elle hésite à entrer sans y avoir été invitée, c'est leur ville après tout. Ils ont d'autres priorités ici, les paysages urbains du DeepArcher de Maxine sont obscurément brisés, des lieux d'indifférence, de mauvais traitements et de merdes de chien non ramassées, et si elle peut l'éviter elle ne veut pas charrier tout cela dans leur ville plus clémente, avec ses teintes vieillottes, ses arbustes vert acide, ses chaussures indigo et des flux de circulation hyper sophistiqués. Ziggy a passé un bras autour de l'épaule de son frère, et Otis le regarde en relevant la tête avec une adoration entière. Ils se promènent dans cet écranvironnement qui date d'avant la corruption, déjà comme chez eux, sans la moindre inquiétude pour leur sécurité, leur salut, leur destinée...

Ne vous occupez pas de moi, les garçons, je vais juste me tapir ici, sur la page visiteurs. Elle se dit qu'il faudra qu'elle pense à leur en parler, avec précaution, en douceur, quand ils seront tous revenus dans la viande-sphère, dans la soja-sphère ou autre, enfin bref, ce que c'est maintenant. Car de fait un phénomène singulier a commencé à se

produire. De plus en plus elle a du mal à distinguer la « vraie » ville de NYC de transpositions telles que Zigotisopolis... comme si elle se faisait prendre dans un tourbillon qui l'emmène plus loin à chaque fois dans le monde virtuel. La possibilité se présente alors – certainement pas prévue dans le business plan original – que DeepArcher soit sur le point de se déverser dans le périlleux golfe entre l'écran et le visage.

Des cendres et de l'oxydation de cet hiver post-magique, des éléments contrefactuels ont commencé à jaillir comme autant de petits Goombas.

Un jour de grand vent, de bon matin, Maxine descend Broadway à pied quand se matérialise devant elle le couvercle en plastique d'une barquette en aluminium de 23 centimètres, pour repas à emporter, qui roule dans le vent le long du trottoir, *sur la tranche*, une tranche fine comme un rêve d'avant l'aube, ne cesse de vouloir tomber, mais le courant d'air ou autre chose – à moins que ce ne soit un nerd à son clavier – le maintient à la verticale sur une improbable distance, un demi-bloc, un bloc, le couvercle *attend au feu rouge*, puis parcourt encore un demi-bloc, jusqu'à finir par quitter le trottoir et passer sous les roues d'un camion qui déboîte, et se faire aplatis. Vrai ? Animé par ordinateur ?

Même jour, après déjeuner dans un restau oriental, où l'on ne peut toujours exclure la présence de toxines psychédéliques dans le taboulé, il se trouve qu'elle passe devant le magasin Oncle Dizzy's du quartier, et voilà le vieil éponyme en personne, qui tourne au coin avec l'habituel camion de livraison, donne un coup de poing sur le flanc et s'écrie : « Go ! Go ! » Elle s'arrête un clin d'œil de trop pour regarder, et Dizzy la repère. « Maxi ! Justement la personne que je voulais voir ! »

« Non Diz, ce n'est pas moi, vraiment. »

« Tenez. C'est pour vous. En remerciement. » Lui tendant un petit boîtier à charnières contenant ce qui semble être une bague.

« Qu'est-ce que c'est que ça, il me demande en mariage ? »

« Sortie de chez le grossiste, flambant neuve. C'est chinois. Je ne sais même pas à quel prix je devrais la mettre. »

« Parce que... »

« C'est une *bague d'invisibilité*. »

« Um, Diz... »

« Je suis sérieux, je veux que vous l'ayez, tenez, essayez-la. »

« Et... ça me rendra invisible. »

« Garantie personnelle d'Oncle Dizzy. »

Pas sûre de savoir pourquoi elle fait ça, elle se met la bague au doigt. Dizzy accomplit quelques tours sur lui-même, sans assistance, et se met à essayer d'attraper le vide. « Où est-elle ? Maxi ! Vous êtes là ? », ainsi de suite. Elle se surprend à faire des petits sauts pour l'éviter.

Non mais quelle connerie. Elle enlève la bague, la lui rend. « Tenez. Je vais vous dire, c'est vous qui allez l'enfiler. »

« Vous êtes sûre... » Elle est sûre. « OK, c'est vous qui avez eu l'idée. » Il enfle la bague et brusquement disparaît. Elle passe plus de temps qu'elle n'en a réellement aujourd'hui à le chercher, ne le trouve pas, les passants commencent à lancer des regards curieux. Elle retourne au bureau, la journée quelque peu gâchée par cette question de la nature-de-la-réalité, laisse tomber sur le coup de seize heures, elle est en bas sur la 72^e Rue, qu'on appellera bientôt midtown, et là elle tombe sur Eric qui sort de Gray's Papaya avec un complice adolescent chez qui tout sent à plein nez le sublégal.

« Maxi, je vous présente mon pote Ketone, spécialité les portraits pour fausses pièces d'identité, venez, vous pouvez nous aider à chercher. »

« Chercher quoi ? »

Un van blanc, explique Eric, de préférence garé, exempt de bosselures, de saleté, de logos et d'inscriptions. Ils arpentent un certain nombre de pâtés de maisons dans un sens et dans l'autre, jusqu'à CPW et retour, avant de trouver un van acceptable pour Ketone, devant lequel il fait poser Eric, sort un appareil avec flash, et lui demande de sourire. Il fait une demi-douzaine de photos, ils vont ensuite sur Broadway, entrent dans une boutique de bagages bas de gamme, ce qui met les détecteurs de Maxine en état d'alerte maximale car, planqués à l'intérieur de n'importe lequel de ces attrayants sacs de voyage et autres valises à roulettes en exposition il est certain qu'il y a tous les produits de contrebande qu'on peut, et que les boys du commissariat peuvent, imaginer. Après un bref laps de téléchargement, Ketone revient avec une sélection de photos d'identité d'Eric. « Laquelle vous préférez, Maxi ? »

« Celle-ci, là, est chouette. »

« Cinq, dix minutes », dit Ketone en se dirigeant vers le matériel

d'imprimerie et de plastification dans l'arrière-boutique.

« Quelque exploit », subodore-t-elle, « dont il vaut mieux que je ne sache rien ? »

Eric devient un brin évasif : « Au cas où il faudrait que je quitte la ville précipitamment. » Pause, comme pour réfléchir. « Le truc c'est, si les événements tournent au bizarre... ? »

« Dis-moi. » Elle lui raconte le couvercle de barquette qui roulait sur la tranche, et le coup de la disparition d'Oncle Dizzy. « L'impression d'être exposée à une espèce de, je ne sais pas, d'invasion sournoise du virtuel, dernièrement. »

Eric l'a remarqué lui aussi. « Ce sont peut-être à nouveau ces zigotos du Projet Montauk. Genre, qui voyagent dans le temps dans un sens et dans l'autre, occupés à interférer avec la cause et l'effet, donc à chaque fois qu'on voit des choses qui commencent à se disperser, se pixéliser et trembloter, sale histoire que personne n'a vue venir, même la météo qui devient drôle, c'est parce que les agents secrets intertemporels sont venus mettre leur grain de sel. »

« Ça me convient. Pas plus dur à avaler que ce qu'il y a sur les chaînes d'info. Mais y a pas moyen de vérifier. Quiconque s'approche trop de la vérité disparaît. »

« Peut-être que ce qu'on a vécu n'a été qu'un petit créneau temporel privilégié, et qu'on revient maintenant à ce qui a toujours été. »

« Tu vois, euh, des ennuis, en bout de course ? »

« Juste cette drôle d'impression sur l'Internet, que c'est fini, non pas la bulle Internet ni le 11 septembre, simplement quelque chose de fatal qui suit sa propre histoire. Qui était là depuis le début. »

« Je crois entendre mon père, Eric. »

« Regardez, chaque jour ça devient de plus en plus de l'Inter-pas-très-net, les claviers et les écrans ne sont plus que des portails de sites web donnant sur ce à quoi le management veut qu'on soit accro, le shopping, les jeux, la branlette, le visionnage de conneries au kilomètre — »

« Diantre, Eric, tu n'y vas pas par quatre chemins. Que dirais-tu d'un peu de ce que le Bouddha appelle compassion, hein ? »

« Pendant ce temps hashslingrz et les autres crient tous de plus en plus fort à propos de "la liberté Internet", tout en en cédant de plus en plus aux méchants... On tombe dans le panneau, très bien, nous voilà

tous esseulés, dépendants, déconsidérés, désespérés au point de croire à la moindre imitation d'appartenance qu'ils veulent nous vendre... On se joue de nous, Maxi, les dés sont pipés et ça ne sera pas terminé tant que l'Internet – le vrai, le rêve, la promesse – ne sera pas détruit. »

« Alors où est la commande Annuler ? »

Un tremblement pratiquement invisible. Peut-être rigole-t-il intérieurement. « Pas impossible qu'il y ait suffisamment de bons hackers intéressés par une riposte. Des hors-la-loi qui travailleront gratuitement, qui seront sans pitié pour quiconque essaye d'utiliser le Net à des fins mauvaises. »

« La guerre civile. »

« Oui. Si ce n'est que les esclaves ne savent même pas que c'est ce qu'ils sont. »

Ce n'est que plus tard, dans les friches peu prometteuses de janvier, que Maxine comprend que c'était la manière qu'avait choisie Eric pour dire adieu. Quelque chose comme ça a peut-être toujours été dans l'air, cependant elle s'attendait davantage à un lent effacement virtuel, sous l'écume voyante et crasseuse des sites d'achat et des blogs baratineurs, plus en profondeur, en ces zones où la lumière devient incertaine, un camouflage derrière des voiles et des voiles de codage, toujours plus profond dans le Web Profond. Non, au lieu de cela, un beau jour, bang – finie la ligne L du métro, fini le Joie de Beavre, soudain il n'y a plus que l'obscurité et le silence, encore un salut-la-compagnie classique, ne laissant que la croyance malaisée qu'Eric existe peut-être encore quelque part sur le versant honorable du grand livre.

Driscoll quant à elle est encore à Williamsburg, répond encore aux e-mails.

« Ai-je le cœur brisé, merci de poser la question, je n'ai jamais su ce qui se passait, de toute façon. Eric depuis le début avait cette, puis-je dire, "destinée alternative" ? Peut-être pas, mais vous avez dû remarquer. Pour l'heure je dois m'occuper de conneries plus immédiates du genre trop de colocataires par ici, problèmes d'eau chaude, vol de shampoing et d'après-shampoing, il faut que je me concentre et que j'arrive à prendre assez de grade pour avoir un endroit à moi, si ça implique un changement de phase, des horaires de jour, être confinée dans une boîte quelque part de l'autre côté du pont,

bon très bien. Je vous en prie n'allez pas tout de suite vous installer en banlieue ou je ne sais quoi, d'accord ? Possible que j'ai envie de passer vous voir si je trouve une minute. »

Entendu, Driscoll, en 3D et en pleine « réalité objective », sûr que ce serait sympa si tu peux y arriver, quant à savoir de quel côté du fleuve, cela importe moins que de savoir de quel côté de l'écran. Maxine n'est pas plus heureuse qu'avant, maintenant qu'il y a ce bug épistémologique qui traîne, et qui n'a guère épargné que Horst, lequel, immunisé, ça lui ressemble bien, se révèle bientôt fort pratique, en dernier recours, comme standard d'étalonnage. « Alors, papa, est-ce que ça c'est réel ? Pas réel ? »

« Pas réel », Horst se détourne brièvement de, disons, Ben Stiller dans *The Fred MacMurray Story*, pour accorder à Otis un coup d'œil.

« C'est un sentiment des plus étranges », confie Maxine impulsivement à Heidi.

« Bien sûr », Heidi dans un haussement d'épaules, « c'est QIPGA, la bonne vieille Question de l'Incertitude du Parc – Granada ou Asbury, comme chante Sinatra ? Ça ne date pas d'hier. »

« Au sein du monde fermé et consanguin de l'université, tu veux dire, ou bien... »

« En fait, leur site web pourrait te plaire », sur ce même ton à la limite du foutage de gueule, « pour les victimes qui ont particulièrement du mal à faire la différence, comme toi, par exemple, Maxi — »

« Merci Heidi », avec une certaine intonation montante, « et Frank, je crois, chantait l'amour. »

Elles sont à JFK, dans la salle d'embarquement business-class de la Lufthansa, à siroter une sorte de mimosa bio, pendant que tous les autres autour d'eux s'emploient à se bourrer la gueule le plus vite possible. « Ma foi, tout est amour, pas vrai ? », Heidi en cherchant du regard Conkling, parti pour un repérage nasal des lieux.

« Cette problématique réel / virtuel, elle ne se pose pas, pour toi, Heidi. »

« Faut croire que je ne suis qu'une nana du genre Yahoo ! Je clique pour entrer, je clique pour ressortir, rien de trop éloigné du bord, rien de trop... », pause typique à la Heidi, « profond. »

Le nouveau semestre n'a pas repris à City, et Heidi, en congé, s'apprête à prendre l'avion avec Conkling pour Munich, en Allemagne.

Quand Maxine a appris la nouvelle, une section de cuivres wagnériens a commencé à retentir brutalement dans les couloirs de sa mémoire courte. « C'est au sujet de — »

« Il » – et non plus, Maxine l'a remarqué, « Conkling » – « a récemment acheté d'occasion une bouteille d'eau de Cologne 4711, libérée par les GI à la fin de la guerre, et qui provient de la salle de bains privée de Hitler à Berchtesgaden... et... » Ce bon vieux regard heidical, l'air de dire oui-et-qu'est-ce-que-ça-peut-bien-te-faire ?

« Et il se trouve que le seul labo de médecine légale au monde équipé pour réaliser une analyse des poux de Hitler est à Munich. Ma foi, qui ne voudrait pas en être sûr, c'est comme un test de grossesse, n'est-ce pas. »

« Tu ne l'as jamais compris », en s'écartant lestement de la trajectoire du sandwich à moitié mangé que Maxine par réflexe a pris et lui a lancé. C'est vrai qu'elle ne saisit pas Conkling, qui revient à présent dans la salle d'embarquement Lufthansa quasi en sautillant. « Je suis prêt ! Et toi, Poisongirl, es-tu prête pour cette aventure ? »

« J'ai hâte », Heidi sur un ton semi-absent, estime Maxine.

« Ce pourrait être ça, vous savez, le maillon manquant, le premier pas en arrière pour remonter le long de ce sombre *sillage*, à travers tout ce temps et ce chaos, jusqu'au Führer vivant — »

« Tu ne l'avais encore jamais appelé comme ça », réalise Heidi.

La réponse de Conkling, qui sera probablement niaise, est interrompue par une jeune dame dans le haut-parleur, qui annonce l'embarquement pour le vol à destination de Munich.

Il y a un contrôle supplémentaire ces temps-ci, artefact du 11 septembre, lors duquel les autorités découvrent dans une des poches intérieures de Conkling le flacon potentiellement historique de 4711. De l'allemand familier excité dans le haut-parleur. Convergence des forces de sécurité armées de deux nations vers les suspects. Oups, Maxine s'en souvient maintenant, pas de liquide à bord de l'avion, un truc dans le genre... debout derrière une barrière en plastique pare-balles, elle tâche de faire passer le message par gestes à l'intention de Heidi, qui lui renvoie un regard furieux avec inclinaison de sourcils catégorie ne-reste-pas-plantée-là-appelle-un-avocat.

Plus tard, plusieurs heures plus tard, dans le taxi qui les ramène à Manhattan : « C'est probablement pour le mieux, Heidi. »

« Oui, possible qu'il traîne encore à Munich une parcelle de

mauvais karma », Heidi en hochant la tête presque avec soulagement, pourrait-on dire.

« Tout n'est pas perdu », dit Conkling d'une voix flûtée, « je peux l'envoyer par courrier suivi, et on n'a perdu qu'un jour, ma fleur de tubéreuse. »

« Nous allons repenser la stratégie », promet Heidi.

« Marvin, vous n'avez pas votre uniforme. Où est la panoplie kozmo ? »

« Tout vendu sur eBay, ma chéh-hie, faut viv' avec son temps. »

« Pour 1,98 dollar, allons donc. »

« Pour plus que dans vos rêves. Plus rien ne meurt, le marché des collectionneurs, c'est la vie après la mort, et les yuppies sont les anges. »

« D'accord. Et ce bidule que vous venez de m'apporter, là... »

Un autre disque, évidemment, sauf que ce n'est qu'après dîner, une fois Horst bien installé devant la télé, avec Alec Baldwin dans *The Ray Milland Story*, que Maxine, plutôt à reculons, y jette un œil. Encore un travelling, cette fois-ci à travers le pare-brise éclaboussé de neige mouillée d'une espèce de gros cametard. D'après ce qui est visible en dépit de la météo, c'est du terrain montagneux, ciel gris, bandes et carrés de neige, aucune référence horizontale jusqu'à ce qu'une passerelle autoroutière arrive en un éclair, et c'est alors qu'elle voit à quel point le plan est inutilement penché, donc qui cela peut-il être derrière la caméra, si ce n'est Reg Despard.

Et il n'y a pas que Reg – comme au signal, le plan pivote sur la gauche, et au volant, casquette à mailles, petit cigare de hors-la-loi, barbe d'une semaine et tout, voici celui qui fut naguère leur collègue ès coups fourrés, Eric Outfield à nouveau, revenu d'entre les fonds ou d'on ne sait où.

« Break, break, tu me copies ? Y a quelqu'un sur l'air ? tout ça », rayonne Eric, « et, avec un peu de retard, une bonne année à vous Maxi, à vous et aux vôtres. »

« Pareil », ajoute Reg invisible.

« Le karma, voyez, moi et Reg on n'arrête pas de se croiser. »

« Cette fois, le vieux Chapeau Noir ici présent traînait du côté du campus de Redmond, il a réussi à physiquement pirater l'entrée — »

« Intérêt commun pour les patchs de sécurité. »

Hé, hé. « Motifs différents, bien sûr. Entre-temps cette autre mission se présente. »

« C'est notre sortie, là. »

Ils quittent l'autoroute, après deux virages, ils s'arrêtent à un restau routier. La caméra fait le tour jusqu'à l'arrière de la remorque, Eric en gros plan prend un air sérieux. « Tout ça c'est ultrasecret à partir de maintenant. Ce disque que vous êtes en train de regarder doit être détruit dès que vous l'aurez fini, écrasé, déchiqueté, passé au micro-ondes, un de ces jours tout cela sera un documentaire long métrage, mais c'est pas pour tout de suite. »

« Deux gars dans un camion ? » Maxine interroge l'écran.

Eric déverrouille le hayon qui remonte en s'enroulant : « Vous n'avez jamais vu ça, d'accord ? » Elle arrive à distinguer, entassés à l'intérieur, des linéaires de matériel électronique qui se perdent à l'infini, des LED qui scintillent dans la pénombre. Elle entend le ronron de ventilateurs de refroidissement. « Montage maison, aux normes mil-spec, ce sont ce qu'on appelle des serveurs-lames, de pleins entrepôts qui partent, comme on pourrait s'y attendre, à prix sacrifiés ces temps-ci et qui », Eric dans un joyeux nuage de fumée de cigare, « vous vous demandez, je parie, irait casquer pour une grappe de serveurs ambulante, en fait on est toute une flotte en mouvement, qui se déplace 24 heures sur 24, 7 jours sur 7 ? quel genre de données ces bécane transporteraient-elles sur leurs disques durs, ainsi de suite. »

« Ne demande pas », glousse Reg, « tout ça est expérimental pour l'instant. Ce pourrait être un énorme gâchis de notre temps et de l'argent d'un inconnu. »

Respiration calme par-dessus l'épaule de Maxine. Pour une raison x elle ne sursaute pas ni ne crie, ou pas beaucoup, elle appuie juste sur Pause. « On dirait les environs du col Bozeman », suppose Horst.

« Il est comment ton film, chéri ? »

« C'est les pubs, ils en sont au tournage de *Poison* (1945), chouette apparition de Wallace Shawn dans le rôle de Billy Wilder, mais écoute, ne te fie pas à ces images, d'accord ? C'est vraiment une belle région par là-bas, ça te plairait peut-être... Peut-être qu'un de ces étés on pourrait... »

« Ils veulent que je détruise ce disque, Horst, alors si ça ne t'ennuie

pas... »

« Je n'ai rien vu, sourd-muet, hé, c'est ce fameux Eric, non ? »

Il y aurait peut-être un soupçon de jalousie dans sa voix, mais cette fois-ci nulle pleurnicherie maritale. Elle risque un coup d'œil à son visage et le surprend en train de contempler les montagnes balayées par la tempête, tel un homme en exil, son désir si évident de braver à nouveau les blizzards et les vents incessants, en solo là-bas, sur les grandes routes du Nord. Comment est-elle censée un jour s'habituer à une telle nostalgie hivernale ?

« Je crois que ton film a repris, M'sieu 35 tonnes. Tu cherches une source d'inspiration, un modèle, tu pourrais faire pire que Ray Milland, tu devrais peut-être prendre des notes... »

« Ouaip, toujours été un type du genre *La Chose à deux têtes* (1972), mézigue. »

Maxine relance le disque. Le camion roule à nouveau. Les kilomètres défilent dans la grisaille, vides de toute prophétie. Au bout d'un moment Eric dit : « C'est pas la guerre civile, à propos, au cas où vous vous poseriez la question. Ce dont on a parlé la dernière fois. Même pas Fort Sumter. Juste une ch'tite virée sur l'autoroute. Phase de développement ultra-expérimentale pour l'instant. On pourrait aller n'importe où. L'Alberta, les Territoires du Nord-Ouest, l'Alaska, on verra où ça nous mène. Désolé d'avoir arrêté les e-mails, mais on en est tous au point où il vaudrait peut-être mieux ne plus apporter l'ordinateur familial. Contenu inadapté plus bécane bousillée d'une manière qui ne vous ferait pas plaisir. À partir d'ici, il faudra que les contacts soient plutôt intermittents. Peut-être qu'un jour — » L'image devient noire. Elle appuie sur Avance rapide pour voir s'il y a autre chose, mais apparemment c'est tout.

Parfois, dans le métro, la rame dans laquelle circule Maxine sera lentement doublée par un local ou un express sur la voie d'à côté, et dans l'obscurité du tunnel, tandis que les vitres de l'autre rame la dépassent lentement, les cases éclairées apparaissent l'une après l'autre, comme une série de cartes de bonne aventure qu'on lui distribuerait et qui glisseraient devant elle. Le Savant, Le Sans-Logis, Le Bandit de Grand Chemin, La Femme Hantée... Au bout d'un certain temps, Maxine en déduit que les visages encadrés dans ces cases sont précisément ceux parmi les millions dans cette ville auxquels elle doit dans l'instant faire le plus attention, en particulier ceux dont le regard croise le sien – ce sont les messagers quotidiens de ce qui dans l'Au-delà fait office de Tiers Monde, les jours y sont assemblés à l'unité dans des conditions non syndicales. Chaque messenger arborant les accessoires requis pour son personnage, sacs à provisions, livres, instruments musicaux, sorti de l'obscurité pour arriver ici, est appelé à retourner à l'obscurité, disposant de peu de temps pour livrer le renseignement dont Maxine a besoin. À un moment naturellement elle commence à se demander si elle ne jouerait pas un rôle identique pour un visage qui la regarderait en retour d'une autre fenêtre.

Un jour, dans l'express qui part de la 72^e à destination de downtown, un métro local démarre de la station au même instant, et tandis que les voies en bout de quai se rapprochent l'une de l'autre il y a un lent zoom sur une vitre précise de l'autre rame, sur un visage en particulier, qui de toute évidence ne peut qu'attirer l'attention de Maxine. Une femme grande, d'un exotisme ténébreux, port altier, sac à l'épaule pour lequel elle détache brièvement son regard de celui de Maxine, le temps d'y fouiller et d'en tirer une enveloppe qu'elle lui montre à travers la vitre, puis, d'un mouvement de tête, elle indique le prochain arrêt de l'express, qui sera 42^e, tandis que le métro de

Maxine accélère et lentement l'emmène plus avant.

Si c'est une carte de tarot avec un nom, c'est La Messagère Impromptue.

Maxine descend à Times Square et attend sous la volée de marches d'un escalier de secours. Le métro local fait son entrée en gare dans un crissement, la femme s'approche. D'un geste, en silence, Maxine est invitée à pénétrer dans un long tunnel pour piétons qui mène au Port of Authority, où sont placardés des mots récents traitant de films sur le point de sortir, d'albums, de jouets pour yuppies, de mode, tout ce qu'un je-sais-tout urbain à la page se doit de savoir est affiché sur les murs de ce tunnel. Maxine se rend compte que si l'enfer était un arrêt de bus à New York, c'est à cela que ressemblerait ABANDON DE TOUT ESPOIR.

Inutile d'approcher l'enveloppe à moins de cinquante centimètres de son blair, ça y est, l'odeur caractéristique de regret, de mauvais jugement, de deuil improductif – 9:30 Eau de Cologne pour Hommes. Maxine est saisie d'un frisson. Nick Windust est ressorti de sa tombe, affamé, inapaisable, et elle doute, quoi qu'il y ait dans l'enveloppe, avoir besoin de le voir.

Quelque chose est écrit dessus,

Voilà l'argent que je te dois. Navré que ce ne soient pas les boucles d'oreilles.

Adios.

Fixant l'enveloppe d'un regard à moitié furieux, s'attendant à n'y voir que le contour fantôme de la liasse qui a dû s'y trouver, Maxine est étonnée d'y découvrir en réalité la totalité de la somme, en billets de vingt. Plus une modeste commission, ce qui ne ressemble pas au bonhomme. Ne lui ressemblait pas. Étant donné qu'on est à New York, combien d'explications peut-il y avoir au fait qu'elle n'ait pas été vidée de son contenu ? Selon toute vraisemblance cela a un rapport avec la messagère...

Oh. En voyant les yeux de la femme qui commencent à se plisser, suffisamment pour que cela se remarque, Maxine se fie à son intuition : « Xiomara ? »

Le sourire de la femme, dans ce bruyant flux lumineux d'indifférence new-yorkaise, fait l'effet d'une bière offerte par la maison dans un bar où personne ne vous connaît.

« Vous n'êtes pas obligée de me dire comment vous avez pu me

contacter. »

« Oh. Ils savent comment retrouver les gens. »

Xiomara a passé toute la matinée à Columbia, elle présidait une sorte de séminaire sur des questions relatives à l'Amérique centrale. Ce qui explique pourquoi elle était dans le métro local peut-être, mais pas grand-chose d'autre. Il y a toujours de banales histoires de rechange, un instrument de communication dans le sac à bandoulière de Xiomara, non encore commercialisé en dehors de la communauté du Renseignement... mais en même temps il n'y a pas de honte à acquiescer à une explication magique, alors Maxine ne relève pas. « Et maintenant, vous allez... »

« Eh bien ma foi, au Brooklyn Bridge. Vous savez comment nous pouvons y aller d'ici ? »

« Vous prenez la navette jusqu'à la ligne de Lex, vous descendez par la 6, et c'est quoi ce "nous" », souhaiterait également savoir Maxine.

« Chaque fois que je viens à New York, j'aime traverser à pied le Brooklyn Bridge. Si vous avez le temps, je me disais que vous pourriez m'accompagner aussi. »

Passage automatique en mode Maman Juive : « Vous avez petit-déjeuné ? »

« Pâtisserie Hongroise. »

« Alors on va à Brooklyn, on remangera. »

Maxine ne peut pas dire à quoi elle aurait pu s'attendre – à des nattes, des bijoux en argent, une jupe longue, des pieds nus – eh bien, surprise, à la place voici cette beauté internationale en tailleur de femme d'affaires, et pas non plus une pauvre nippa d'occasion des années quatre-vingt, mais veste plus longue et plus étroite aux épaules, comme il faut, chaussures sérieuses. Maquillage impeccable. Maxine doit donner l'impression de sortir du lavage auto.

Elles commencent avec prudence, poliment, mais bien vite ça vire à la matinale télévisée sur le thème Déjeuner avec l'Ex-Petite Amie de l'Ex-Mari.

« Donc l'argent vient de Dotty, la veuve de Washington, correct ? »

« Une corvée parmi les milliers qu'elle trouve soudain sur sa liste. »

Et il est possible aussi, compte tenu de l'ampleur du réseau des connivences à Washington intra-muros, qui court en parallèle et juste derrière l'univers visible, que Xiomara soit montée aujourd'hui ici

moins pour Dotty que sur ordre d'agents intéressés par l'obstination avec laquelle Maxine est capable de chercher la vérité derrière le trépas de Windust.

« Vous et Dotty êtes en contact. »

« Nous nous sommes rencontrées il y a deux ans. J'étais à Washington avec une délégation. »

« Votre – Son mari était là ? »

« Sûrement pas. Elle m'a fait jurer de garder le secret, nous avons déjeuné au Old Ebbit, bruyant, la bande à Clinton omniprésente, on a toutes les deux chipoté nos salades, en essayant d'ignorer Larry Summers dans un box, assez loin, aucun problème pour elle, mais moi j'ai eu l'impression de passer une audition. »

« Et le sujet en discussion, évidemment... »

« Deux maris différents, en réalité. À l'époque où je l'ai connu, c'était quelqu'un qu'elle n'aurait pas reconnu, un même débutant qui n'avait pas idée des ennuis dans lesquels il trempait. »

« Et lorsqu'elle a fait sa connaissance... »

« Peut-être n'avait-il pas besoin de tant d'aide. »

Conversation new-yorkaise classique, on déjeune, on parle d'un autre déjeuner ailleurs. « Donc, mesdames, vous avez eu une gentille conversation. »

« Pas certain. Sur la fin, Dotty a dit un truc étrange. Vous avez entendu parler des Mayas et de ce jeu auquel ils jouaient, une forme ancestrale de basket ? »

« Une histoire de... », Maxine vaguement, «... paniers verticaux, fort pourcentage de fautes, certaines flagrantes, habituellement fatales ? »

« Nous étions dehors, à essayer d'attraper un taxi, et à brûle-pourpoint Dotty a dit quelque chose comme : "L'ennemi le plus à craindre est aussi silencieux qu'un match de basket maya à la télévision." Quand j'ai poliment fait remarquer qu'à l'époque maya il n'y avait pas la télé, elle a souri, comme un professeur à qui on vient de donner la réponse attendue. "Eh bien comme ça vous pouvez imaginer à quel point c'est silencieux", sur ce elle est montée dans un taxi que je n'avais pas vu venir, et a disparu. »

« Vous pensez que ça a été sa façon à elle de parler de... », oh, continue, « de l'âme de Windust ? »

Elle regarde Maxine droit dans les yeux et hoche la tête. « Avant-

hier, quand elle m’a demandé de vous apporter l’argent, elle a parlé de la dernière fois qu’elle l’avait vu, la surveillance, les hélicoptères, les téléphones qui ne répondaient plus, les cartes de crédit bloquées, et elle a dit qu’elle en était réellement venue à les considérer comme des compagnons d’armes. C’était peut-être juste sa façon à elle d’être une bonne veuve d’agent secret. Mais je lui ai quand même fait la bise. »

Au tour de Maxine de hocher la tête.

« Là où j’ai grandi, à Huehuetenango, où Windust et moi nous nous sommes rencontrés, nous étions à moins d’un jour de marche d’un système de grottes dont tout le monde là-bas pensait qu’elles permettaient d’accéder à Xibalba. Les premiers missionnaires chrétiens pensaient que les histoires d’enfer nous terroriseraient, mais nous avions déjà Xibalba, littéralement “lieu de la peur”. Il y avait un terrain de jeu de balle particulièrement horrible là-bas. Le ballon était hérissé de... de lames, donc les matchs c’était du mortellement sérieux. Xibalba était – est – une immense cité-État sous terre, gouvernée par douze Seigneurs de la Mort. Chaque Seigneur avec sa propre armée de morts tourmentés, qui errent à la surface du monde, porteurs d’atroces misères aux vivants. Ríos Montt et sa frénésie de meurtres ethniques... pas très différent.

« Windust a commencé à entendre les histoires de Xibalba dès que son unité est arrivée dans le pays. Au début il a cru que c’était encore une façon de se moquer du gringo, mais au bout d’un certain temps... je pense qu’il s’est mis à y croire, plus que j’y ai jamais cru, tout du moins à croire à un monde parallèle, quelque part sous ses pieds, où un autre Windust accomplissait les choses que lui-même faisait semblant de ne pas accomplir à la surface. »

« Vous saviez... »

« M’en doutais. J’essayais de ne pas trop voir. J’étais trop jeune. J’étais au courant pour l’aiguillon électrique, “autodéfense” c’était son explication. Le nom que les gens lui ont donné était Xooq’, qui signifie scorpion en q’eqchi’. Je l’aimais. J’ai dû penser que je pourrais le sauver. Et à la fin c’est Windust qui m’a sauvée. » Maxine sent un singulier bourdonnement à la périphérie de son cerveau, comme un pied endolori qui essaye de se réveiller. C’est encore l’époque où il nage en pleine lune de miel, il sort du lit, fait ce pour quoi il est venu au Guatemala, revient se glisser à nouveau sous les draps, aux pires heures du matin, niche sa bite contre la raie du cul de sa femme,

comment a-t-elle pu ne pas savoir ? En quelle innocence pouvait-elle croire encore ?

Coups de feu de fusils automatiques chaque nuit, palpitations irrégulières d'une lumière couleur flammes au-dessus de la cime des arbres. Les villageois ont commencé à partir. Un matin Windust trouva le bureau où il travaillait abandonné et vidé de toute trace compromettante. Plus le moindre signe des salauds néolibéraux avec qui il s'était répandu en ville. Peut-être en raison de l'apparition dans la nuit de campagnards mal intentionnés avec machettes. Quelqu'un avait écrit *SALSIPUEDES MOTHERFUCKERS* au rouge à lèvres sur la paroi d'un box. Un baril de 55 gallons d'essence dehors, dans le fond, rempli de cendres et de paperasse carbonisée fumait encore. Pas un yanqui en vue, même pas les mercenaires israéliens et taïwanais en coordination avec qui ils avaient opéré, tous s'étaient soudain repliés dans l'Invisible. « Il m'a accordé à peu près une minute pour faire mon sac. Le chemisier que je portais à notre mariage, quelques photos de famille, une chaussette contenant un rouleau de quetzals, un petit pistolet de .22, un SIG Sauer avec lequel il ne s'était jamais senti à l'aise, et qu'il a insisté pour que je prenne. »

Sur la carte la frontière mexicaine n'était pas loin, mais ils eurent beau rallier d'abord la côte et s'éloigner des montagnes, le terrain était difficile et il y avait des obstacles – patrouilles de l'armée, ces sanguinaires unités des forces spéciales Kaibiles, des *guerrilleros* capables de dégommer des gringos à vue. À tout instant Windust pouvait chuchoter « Petit ennui droit devant », et il fallait qu'ils se cachent. Cela prit des jours mais ils arrivèrent finalement sains et saufs au Mexique. Rejoignant l'autoroute à Tapachula ils mirent cap au nord en prenant des bus. Un matin, à la gare routière d'Oaxaca, ils étaient assis dehors sous une voûte de feuilles de palmier tressées, tendues entre des poteaux, quand Windust soudain fut genou à terre, il tendait à Xiomara une bague ornée du plus gros diamant qu'elle eût jamais vu.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? »

« J'ai oublié de t'offrir une bague de fiançailles. »

Elle essaya de l'enfiler, elle ne lui allait pas. « Pas grave », dit-il. « Quand tu arriveras à Mexico DF, je veux que tu la vendes », et c'est alors seulement, ce « tu » à la place du « nous », qu'elle comprit qu'il s'en allait. Il lui fit un baiser d'adieu et, tournant le dos peut-être au

dernier acte bienveillant de son CV, il s'éloigna d'un pas nonchalant vers la gare routière. Le temps qu'elle songe à se relever pour lui courir après, il s'était volatilisé sur les âpres chemins et les intempéries tumultueuses d'un destin plus septentrional dont elle avait cru pouvoir le protéger.

« Stupide petite fille. Son agence s'est occupée de l'annulation du mariage, m'a trouvé un poste dans un bureau sur Insurgentes Sur, au bout d'un certain temps j'ai été livrée à moi-même, il n'y avait plus d'intérêt ni de bénéfice à me traquer, j'ai été amenée à travailler de plus en plus avec des groupes d'exilés et des comités de réconciliation, Huehuetenango était encore là-bas, la guerre ne s'en irait jamais, c'était comme la vieille blague mexicaine, *de Guatemala a Guatepeor*. »

Elles ont marché jusqu'à l'embarcadère de Fulton. Manhattan si proche, si clair aujourd'hui, et pourtant le 11 septembre le fleuve était une barrière quasi métaphysique. Ceux qui ont observé l'événement d'ici ont vu, depuis un lieu en sécurité, sécurité en laquelle ils ne croyaient plus, l'horreur de la journée, ont vu les légions d'âmes traumatisées qui traversaient le pont, couvertes de cendres, sentant la démolition et la fumée et la mort, les yeux vides, en fuite, sous le choc. Tandis que le panache terminal s'élevait.

« Ça vous embête si nous traversons le pont à pied jusqu'à Ground Zero ? »

Pas du tout. Une simple visiteuse de la Pomme, là, un de ces arrêts obligatoires. Ou bien était-ce l'idée depuis le début, et Maxine se fait manipuler comme un compte d'exploitation la veille du rendez-vous avec le comptable. « On repasse au "nous", Xiomara. »

« Vous n'y êtes jamais allée ? »

« Pas depuis que c'est arrivé. Mis un point d'honneur à l'éviter, en fait. Vous allez me dénoncer à la police du patriotisme maintenant ? »

« C'est moi. Je suis devenue obsédée. »

Elles sont de nouveau sur le pont, aussi proches de la « liberté » que la ville le permet, entre deux États, un vent abrasif venu du port annonce quelque chose de sombre, pour l'instant en suspens au-dessus du New Jersey, pas la nuit, pas encore, autre chose, qui arrive, comme attiré par le vide dans l'histoire de l'immobilier à l'endroit où le World Trade Center se tenait naguère, et qui provoque des effets d'optique, une lumière empreinte de chagrin.

Elles glissent tels des médecins vers la chambre d'un patient qui se

réveille d'un cauchemar urbain, et qui ne sera pas consolé. Des autobus à impériale découverte passent à proximité, transportant des visiteurs aux ponchos en plastique assortis, frappés du logo de l'agence organisatrice du circuit. À l'angle de Church et de Fulton, une estrade d'observation permet aux civils de voir, au-delà des grillages et des palissades, des camions-bennes, des grues et des chargeuses-pelleteuses qui s'emploient à réduire un tas de débris qui monte encore à dix ou douze étages de hauteur, d'observer ce qui devrait être l'aura aux abords d'un lieu saint mais ne l'est pas. Des flics avec porte-voix font circuler les piétons. Des bâtiments alentour, abîmés mais debout, certains drapés comme les parents d'un défunt dans de noirs filets de protection, dont un avec un immense drapeau américain tendu au niveau des étages supérieurs, rassemblés comme autant de témoins silencieux, les orbites sans vitres des fenêtres sombres et fixes comme des regards. Il y a des vendeurs ambulants de tee-shirts, de presse-papiers, de porte-clés, de tapis de souris, de mugs à café.

Maxine et Xiomara restent un moment à regarder. « Ça n'a jamais été la Statue de la Liberté », dit Maxine, « jamais un Monument Américain Adoré, mais c'était de la pure géométrie. On ne peut pas lui enlever ça. Et ensuite ils l'ont fait sauter en mille pixels. »

Et je connais un endroit, prend-elle soin de ne pas ajouter, où l'on arpente un écran vide, comme avec un bâton de sourcier, où l'on clique sur de minuscules liens invisibles, et il y a quelque chose en attente là-bas, latent, peut-être géométrique, et qui peut-être réclame, comme la géométrie, d'être contredit d'une manière tout aussi atroce, peut-être une ville sacrée tout en pixels dans l'attente d'être réassemblée, comme si les désastres pouvaient se produire à l'envers, les tours s'élever d'une ruine noire, fragments, morceaux et vies, même pulvérisés en infimes particules, retrouver leur intégrité initiale...

« L'Enfer n'est pas nécessairement souterrain », Xiomara, en contemplant le souvenir évanoui de ce qui naguère se dressait là, « l'Enfer peut être dans le ciel. »

« Et Windust — »

« Dotty a dit qu'il est venu ici plus d'une fois après le 11 septembre, à hanter le site. Besogne inachevée, lui a-t-il confié. Mais je ne pense pas que son esprit soit ici. Je pense qu'il est enfoui à Xibalba, de nouveau uni à son jumeau maléfique. »

Les structures fantômes condamnées autour d'elles semblent converger, comme pour tenir conférence. Un agent de la police karmique est en train de dire on circule, c'est terminé, rien à voir ici. Xiomara prend le bras de Maxine et elles s'éclipsent sans bruit, s'enfoncent dans un crachin prémonitoire, une métropole balayée par le crépuscule.

Plus tard, revenue à l'appartement, dans un rituel de veuve, Maxine trouve un moment de solitude et éteint les lumières, prend l'enveloppe d'argent liquide, et hume les derniers vestiges de cette eau de Cologne punk-rock, en essayant de faire réapparaître quelque chose d'aussi invisible, d'aussi dénué de poids et d'aussi volatil que l'esprit de Windust...

Qui se trouve dans les enfers mayas désormais, à hanter un paysage de mort peuplé de fans de basket maya affamés, contaminés, aux formes mouvantes et à la folie mortelle. Comme le Boston Garden, à peu de chose près.

Et plus tard, à côté de Horst qui ronfle, sous le plafond pâle, tandis que la lumière de la ville se diffuse à travers les stores, juste avant de sombrer dans le sommeil paradoxal, bonne nuit. Bonne nuit, Nick.

On peut trouver une étrangeté particulière les week-ends en soirée dans les clubs de mise en forme et de fitness à NYC, spécialement en période de morosité économique. Désormais incapable de se motiver pour aller nager à la piscine du Deseret, qu'elle croit maudite, Maxine s'est inscrite à Megareps, le nec plus ultra des clubs de gym, celui de sa sœur Brooke, au coin de la rue, mais elle n'est pas encore tout à fait accoutumée au spectacle de ces yuppies sur tapis de jogging, courant laborieusement vers nulle part tout en regardant CNN ou les chaînes de sport, d'ex-pointcom licenciés qui ne sont ni dans les boîtes de strip-tease ni absorbés dans des jeux en ligne massivement multiplayer, et tous courent, rament, soulèvent de la fonte, se mêlent aux obsédés de l'image corporelle, aux gens qui récupèrent de catastrophes amoureuses, à d'autres suffisamment désespérés pour chercher de la compagnie ici plutôt que dans les bars. Pire, Maxine, à son arrivée, fuyant cette bizarre pluie de fin d'hiver que l'on entend crépiter légèrement sur le parapluie ou l'imperméable, mais quand on regarde rien n'est mouillé, trouve March Kelleher installée dans le secteur « petit creux », occupée sur son ordinateur portable, entourée de débris de muffins et d'un certain nombre de gobelets à café en carton dont elle se sert, au grand mécontentement du reste de la pièce, comme cendriers.

« J'ignorais que vous étiez inscrite ici, March. »

« Facile d'accès, je me sers juste de l'Internet gratuit, bornes d'accès au Wi-Fi dans toute la ville, pas venue ici depuis un bout de temps. »

« Suivi votre Weblog dernièrement. »

« J'ai obtenu un tuyau intéressant à propos de ton ami Windust. Genre, il est mort, par exemple. Devrais-je le poster ? Présenter toutes mes condoléances ? »

« Pas à moi. »

March met l'écran en veille et dévisage Maxine calmement. « Tu sais, je n'ai jamais posé la question. »

« Merci. Vous n'auriez pas trouvé ça divertissant. »

« Et toi ? »

« Pas sûre. »

« Longue et triste carrière de belle-mère, la seule chose que j'ai apprise c'est Ne donne pas de conseils. Si quelqu'un a besoin d'être conseillé ces temps-ci, c'est bien moi. »

« Hé, je serais ravie, s'agit de quoi ? »

Visage revêche. « Je me fais un sang d'encre pour Tallis. »

« Ça c'est nouveau ? »

« Tout empire, je ne peux plus attendre en me tournant les pouces, il faut que ce soit moi qui fasse le premier pas, qui m'arrange pour la voir d'une façon ou d'une autre. Rien à foutre des conséquences. Dis-moi que c'est une mauvaise idée. »

« C'est une mauvaise idée. »

« Si tu veux dire la vie est trop courte, OK, mais avec Gabriel Ice dans les parages, comme tu dois le savoir, elle peut devenir encore plus courte. »

« Quoi, il la menace ? »

« Ils se sont séparés. Il l'a virée. »

Tiens donc. « Eh bien, bon débarras. »

« Il ne va pas en rester là. Quelque chose que je sens. Elle est mon bébé. »

Bien. Le Code de la Maman stipule qu'on ne conteste pas ce genre d'argument. « Alors », en hochant la tête, « je peux aider ? »

« Prête-moi ton pistolet. » Un silence. « Je plaisante. »

« N'empêche, encore une licence qu'on me retirerait, c'est ça le truc... »

« Une simple métaphore. »

OK, mais si March, déjà en cavale, qui doit mesurer ses propres degrés de danger, voit Tallis à ce point dans la mouise... « Puis-je d'abord partir en reconnaissance, March ? »

« Elle est innocente, Maxine. Ah. Elle est tellement putain d'innocente. »

Tourne avec des gangsters de la Côte du Golfe, impliquée dans des opérations de blanchiment d'argent international, toute une gamme

d'infractions à la Section 18, innocente, mouais... « Comment ça ? »

« Tout le monde croit en savoir plus qu'elle. La vieille et triste illusion de n'importe quel pékin qui croit tout savoir dans cette ville misérable. Chacun est persuadé de vivre dans "la vraie vie", contrairement à elle. »

« Et alors ? »

« Eh bien c'est ça, être une "personne innocente". » Avec l'intonation qu'on utilise quand on estime que quelqu'un a besoin de se faire expliquer les choses.

Tallis, boutée hors de la demeure majestueuse de l'East Side qu'elle et Ice partageaient, a trouvé un cagibi aménagé pour un usage résidentiel dans une des toutes nouvelles tours d'habitation au fin fond de l'Upper West Side. Fait plus penser à une machine qu'à un immeuble. Blème, métallique, hautement réfléchissante, dans les deux chiffres, fourchette médiane, rapport au nombre d'étages, balcons panoramiques qui ressemblent à des ailettes de refroidissement, pas de nom, juste un numéro dissimulé avec une telle discrétion que personne parmi la centaine d'autochtones à qui vous posez la question ne peut même vous le dire. Tenant compagnie à Tallis ce soir il y a assez de bouteilles pour approvisionner un bar-restaurant chinois moyen, et elle boit directement au goulot un breuvage turquoise baptisé Hpnotiq. Négligeant d'en offrir à Maxine.

Par ici, à l'antique et lointaine lisière de l'île, il n'y avait que des terrains ferroviaires. Dessous, très en profondeur, des trains entrent et sortent encore des tunnels de Penn Station, des cornes retentissent en *si* majeur 6, profondes comme des rêves, tandis que les fantômes des artistes qui peignent les murs des tunnels et autres squatteurs, dont les autorités municipales ne savent absolument pas quoi faire – expulser, ignorer, ré-expulser –, dérivent devant les fenêtres des trains dans la pénombre, chuchotant des messages de fugitifs, et au-dessus, dans ce complexe construit à l'économie, les locataires vont et viennent, aussi inexorablement éphémères que des voyageurs dans un hôtel de gare du dix-neuvième siècle.

« Première chose que j'ai remarquée », en se plaignant pas tant auprès de Maxine que de quiconque lui prêtera une oreille, « c'est que j'ai été systématiquement exclue des sites web que je visite

habituellement. Plus possible de faire des achats en ligne, ni d'intervenir dans les forums de discussion, ni même au bout d'un certain temps de m'occuper des affaires courantes de la société. En fin de compte, où que j'essayais d'aller, je me heurtais à une espèce de mur. Des boîtes de dialogue, des messages qui apparaissaient en pop-ups, menaçants pour la plupart, certains pour présenter des excuses. Qui me repoussaient, de clic en clic, vers l'exil. »

« Vous en avez discuté avec le Directeur-Général-et-néanmoins-petit-mari ? »

« Bien sûr, pendant qu'il hurlait et balançait mes affaires par la fenêtre, en me rappelant qu'il fallait que je m'attende à vraiment morfler. Une gentille discussion adulte. »

Le matrimonial. Qu'en dire ? « Simplement n'oubliez pas le report de perte sur exercice ultérieur et tout ça, d'accord ? » Tout en se livrant à une brève EHO, ou Évaluation de l'Humidité Ophtalmique, Maxine pense un instant que Tallis va sombrer dans le sentimentalisme, à la place de quoi elle est soulagée de voir, comme un faux raccord au montage, l'Ongle, constant dans l'agacement qu'il suscite, et qui poursuit son mouvement cyclique d'approche et d'éloignement des lèvres.

« Vous avez découvert des secrets au sujet de mon mari... dont vous souhaiteriez me faire part ? »

« Il n'y a pas de preuve de quoi que ce soit pour l'instant. »

Hochement de tête guère étonné. « Mais il est, je ne sais pas, soupçonné dans quelque chose ? » Le regard fixé vers un angle neutre, la voix adoucie au point d'avoir perdu tout mordant, « *Le Geek qui ne pouvait pas dormir*. Un film d'horreur pour de faux dans lequel on se faisait croire qu'on jouait. Gabe était vraiment un chouette même, il y a très longtemps. »

Et la voilà repartie en machine à remonter le temps, pendant que Maxine inspecte le stock d'alcool. Bientôt Tallis se remémore une des cérémonies du souvenir post-11 septembre auxquelles elle a assisté en tant que représentante de hashslingrz, entourée d'une délégation de marlous aux yeux secs, qui semblaient attendre que ça se passe avant de pouvoir revenir à ce qui les intéressait, à savoir quelles actions vendre à découvert, lors de laquelle elle a remarqué un des joueurs de cornemuse, qui improvisait des ornements sur *Candle in the Wind*, et qui lui rappelait vaguement quelqu'un. Il s'avéra que c'était l'ancien

coturne de fac de Gabriel, Dieter, devenu un pro de la cornemuse. Ensuite pendant le buffet elle et Dieter entamèrent la conversation, en essayant d'éviter les blagues sur les kilts, il n'empêche, quoi qu'il fût devenu ce n'était pas Sean Connery.

La demande en joueurs de cornemuse était soutenue. Dieter, associé ces temps-ci en S-Corporation avec deux autres camarades de promo de Carnegie Mellon, était débordé depuis le 11 septembre, il croulait sous les offres de concerts, mariages, bar-mitzvah, inaugurations de magasins de meubles...

« Mariages ? » s'étonne Maxine.

« Il dit que c'est étonnant, un chant funèbre à un mariage, ça fait rigoler l'assistance à chaque coup. »

« J'imagine. »

« Ils ne font pas tellement de funérailles de flics en revanche, apparemment les flics ont leurs propres orchestres, réceptions privées pour la plupart, comme celle où nous nous sommes revus. Dieter est devenu philosophe, a dit que ça devenait stressant de temps en temps, il avait l'impression d'être une branche des services d'urgence, sommée de se tenir prête, en attendant l'appel. »

« Dans l'attente du prochain... »

« Ouais. »

« Vous pensez que votre gars pourrait être une sorte d'indicateur précurseur ? »

« Dieter ? Comme si les joueurs de cornemuse pouvaient être prévenus avant que le prochain ne se produise ? Ce serait rudement bizarre... »

« Et, après ça – est-ce que vous et votre mari avez revu Dieter en certaines occasions ? »

« Hon-hon... Possible même que lui et Dave aient conclu quelques affaires tous les deux. »

« Naturliche. Les anciens colocs, ça sert à quoi ? »

« J'ai eu l'impression qu'ils avaient un projet ensemble, mais ils ne m'en ont jamais parlé, et, quoi qu'il en soit, ça n'est jamais apparu dans la compta. »

Un projet conjoint, Gabriel Ice et quelqu'un dont la carrière est tributaire de deuils publics à grande échelle. Hmmm. « L'avez-vous déjà invité à Montauk ? »

« Eh bien justement... »

C'est le signal, on envoie la musique au thérémine, et toi, Maxine, ne t'emballe pas. « Cette séparation pourrait s'avérer une aubaine déguisée pour vous, Tallis, et entre-temps vous... appelez votre maman. »

« Vous pensez que je devrais ? »

« Je pense que vous auriez dû le faire depuis longtemps. » Plus, une pensée connexe : « Écoutez, ce ne sont pas mes oignons, mais... »

« Est-ce qu'il y a un copain dans le paysage. Bien sûr. Peut-il aider, bonne question », en tendant la main pour attraper la bouteille d'Hpnnotiq.

« Tallis », tâchant de laisser filtrer le moins de lassitude possible, « je sais qu'il y a un jules, et c'est le "copain" de personne, hormis peut-être de votre mari, et franchement rien de tout ceci n'est aussi mignon que vous l'espérez... » Et de lui livrer la version abrégée du casier judiciaire de Chazz Larday, y compris les arrangements passés avec Ice pour la garde de l'épouse. « C'est un coup monté. Vous avez toujours fait exactement tout ce que votre petit mari veut que vous fassiez. »

« Non. Chazz... » Va-t-elle enchaîner sur : « ... est amoureux de moi » ? Les pensées de Maxine vagabondent autour du Beretta dans son sac à main, mais Tallis la surprend. « Chazz est une bite avec un Texan de l'Est attaché à un bout, l'un étant le prix à payer pour l'autre, pourrait-on dire. »

« Attendez un peu. » À la périphérie du champ visuel de Maxine, quelque chose clignote depuis un certain temps. Il s'agit du voyant lumineux d'une caméra de vidéosurveillance placée dans un coin sombre du plafond. « On est dans un motel, Tallis ? Qui a placé ce bidule ici ? »

« Ça n'y était pas avant. »

« Vous pensez... ? »

« Ça ne m'étonnerait pas. »

« Vous avez un escabeau ? » Non. « Un balai ? » Un balai-éponge. Elles se relaient pour taper dessus, comme s'il s'agissait d'une maléfique piñata high-tech, jusqu'à ce qu'elle vienne s'écraser au sol.

« Vous savez quoi, vous devriez être dans un endroit plus en sécurité. »

« Où ? Avec ma mère ? En phase de clochardisation, à traîner ses sacs, elle n'arrive déjà pas à se prendre en main... »

« Nous allons trouver un endroit, mais ils viennent juste de perdre l'image, ils ne vont pas tarder à rappliquer, il faut qu'on décampe. »

Tallis enfourne quelques affaires dans un grand sac à bandoulière et elles gagnent l'ascenseur, descendent vingt étages, s'engagent dans le couloir à dorures, vaste comme la gare Grand Central, avec ses arrangements floraux quotidiens à des prix à quatre chiffres –

« Madame Ice ? » Le portier, en considérant Tallis avec un mélange d'appréhension et de respect.

« Plus pour longtemps », dit Tallis. « Dragoslav. Quoi. »

« Y a deux gars qui sont venus, ont dit qu'ils allaient “vous voir bientôt”. »

« C'est tout ? » Froncement de sourcils perplexe.

Maxine a soudain comme une inspiration. « Genre rappeurs russes, à tout hasard ? »

« C'est eux. Dites-leur bien que je vous ai transmis le message... ? Genre, j'ai promis... ? »

« Ce sont des gars sympas », dit Maxine, « vraiment, pas de souci. »

« Souci, excusez-moi, le mot est faible... »

« Tallis, vous n'avez pas été... »

« Je ne connais pas ces messieurs. Vous, en revanche, on dirait que si. Vous aimeriez m'en dire deux mots ? »

Elles sont maintenant sur le trottoir. Dissipation de la lumière au-dessus du New Jersey, pas de taxi aux alentours et des kilomètres jusqu'au métro. Soudain, juste au coin, avec apparemment de nouvelles suspensions hydrauliques, remontant la rue jusqu'à elles, mais oui, c'est la ZiL-41047 d'Igor, retapée ce soir totale *shmaravozka*, jantes dorées customisées avec LED clignotantes, antennes high-tech et rayures de bolide surbaissé – crissement de freins, halte à hauteur de Tallis et Maxine, d'un bond Misha et Grisha en sortent, ils arborent des lunettes de soleil Oakley Over the Top assorties, sont armés de Bizon PP-19, avec lesquels ils font signe à Tallis et Maxine de monter à l'arrière de la limousine. Maxine a droit à une fouille professionnelle, à défaut d'être des plus courtoises, et le Tomcat de son sac à main se retrouve sur la liste des indisponibles.

« Misha ! Grisha ! Et moi qui vous prenais pour des gentlemen ! »

« Vous récupérerez votre *pushka* », Misha dans un amical sourire inox, avant de se glisser derrière le volant et de s'éloigner du trottoir comme s'il conduisait une bagnole de mac.

« On réduit complications », ajoute Grisha. « Vous souvenez *Bon, Brute et Truand*, à trois, chacun menace descendre un autre avec son arme ? Vous vous souvenez complications, même simplement à regarder ? »

« Ça ne vous ennuie pas que je pose la question, les gars, il se passe quoi, là ? »

« Jusqu'à y a cinq minutes », dit Grisha, « plan simple, on embarque jolie Pamela Anderson ici présente. »

« Qui », s'enquiert Tallis, « moi ? »

« Tallis, s'il vous plaît – Et maintenant le plan n'est plus si simple ? »

« On s'attendait pas à ce qu'il y ait vous aussi », dit Misha.

« Oh. Vous alliez la kidnapper et réclamer une rançon à Gabriel Ice ? Laissez-moi me tenir les côtes une minute, les gars. Vous voulez leur annoncer, Tallis, ou je m'y colle ? »

« Euh-oh », font les deux gorilles en chœur.

« Vous n'êtes pas au courant, j'imagine. Gabe et moi sommes à l'orée d'un divorce qui va être vraiment saignant. À l'heure qu'il est, mon futur ex est en train d'essayer de m'effacer, mon existence, d'Internet. Je ne pense même pas qu'il casquera pour les frais d'essence, les gars, navrée. »

« *Govno* », en harmonie.

« À moins qu'en réalité ce soit lui qui vous ait engagés pour me faire disparaître de la circulation. »

« Salopard de Gabriel Ice », Grisha indigné, « est enfoiré d'oligarque, voleur, assassin. »

« Jusqu'à maintenant, *nichego* », Misha allègrement, « mais aussi il travaille pour police secrète US, ce qui fait de nous ennemis jurés pour toujours – nous avons serment, plus vieux que *vory*, plus vieux que goulag, jamais aider flics. »

« Punition en cas d'infraction », ajoute Misha, « c'est mort. Pas seulement ce qu'ils vous feront. Mort en esprit, vous comprenez. »

« Elle est tendue », Maxine en toute hâte, « elle ne voulait pas vous manquer de respect. »

« Vous pensiez qu'il allait payer combien ? » veut tout de même savoir Tallis.

Un échange amusé en russe, que Maxine imagine être du genre : « Salopes d'Américaines se soucient que de prix sur marché ? Nation

de putains. »

« Plus comme Austin Powers », explique Misha – « dire à Ice : “Oh, un peu de tenue !” »

« “Niquédélifique !” » s’écrie Grisha. Ils s’en claquent cinq.

« Nous avons quelque chose à faire ce soir », continue Misha, « et retenir Mme Ice devait juste être une assurance, au cas où quelqu’un voudrait finasser. »

« On dirait que ça ne va pas marcher », dit Maxine.

« Désolée », dit Tallis. « On peut descendre maintenant ? »

À ce stade, ils ont franchi la limite du comté et sont sur la voie express, ils arrivent pile à la hauteur de la grange et du silo factices d’un Stew Leonard, figure légendaire dans l’histoire de l’escroquerie sur point de vente, et se dirigent à présent vers ce qu’Otis appelait jadis le Chimpan Zee Bridge.

« Pourquoi si pressées ? Agréable soirée entre amis. Un peu de conversation. Coolax, mesdames. » Il y a du champagne au frigo. Grisha sort un El Producto fourré à la beuh qu’il allume, et bientôt les effets indirects commencent à se faire sentir. Sur le sound-system passe un mix nostalgie années quatre-vingt hip-hop-plus-russe concocté par les deux gars, dans lequel figure l’hymne taille-la-route de DDT, *Ty Nye Odin* (Tu N’es Pas seul) et la ballade soul *Veter*.

« Où allons-nous, alors ? » Tallis flirteuse à contrecœur, comme si elle espérait que ça allait tourner à l’orgie.

« Dans le nord de l’État. Hashslingrz possède grappe de serveurs secrète dans montagnes, pas vrai ? »

« Montagnes Adirondacks, lac Heatsink – vous avez vraiment l’intention de nous emmener tous là-bas ? »

« Ouais », enchérit Maxine, « ça fait une sacrée trotte, non ? »

« Peut-être vous ne serez pas obligées d’aller jusqu’au bout », Grisha en caressant son Bizon d’un air menaçant.

« Il fait sa tête de nœud », explique Misha. « Des années à Vladimirski Tsentral, a appris rien. On doit rencontrer collègue Yuri à Poughkeepsie, on peut déposer vous à gare. »

« Vous voulez aller jusqu’aux serveurs », Tallis sort son Filofax et trouve une page vierge, « je peux vous dessiner un plan, les gars. »

Grisha, en plissant les yeux : « On n’a pas besoin de vous flinguer ni rien ? »

« Oh, vous ne me tireriez pas vraiment dessus avec cette grosse,

vilaine arme ? » En soutenant son regard à peu près jusqu'à « grosse ».

« Plan dessiné serait bien », Misha, qui essaye de passer pour le gentil de l'équipe.

« Gabe m'y a emmenée une fois. Des grottes souterraines très profondes à proximité du lac. Très, comment, vertical, plein de niveaux, les numéros d'étages dans l'ascenseur étaient tous précédés du signe moins. La propriété en elle-même était auparavant une colonie de vacances... un nom indien, Ten Watts, de l'iroquois, quelque chose... »

« Le camp Tewattsirokwas », se retient de hurler Maxine qui soudain se souvient.

« C'est ça. »

« “Luciole” en mohican. Du moins c'est ce qu'on nous a dit. »

« Vous êtes allée en colonie là-bas, oh mon Dieu ? »

« Oh votre Dieu quoi, Tallis, il fallait bien que quelqu'un y aille. » Le camp Tewattsirokwas avait été créé par un couple de trotskistes, les Gimelman, de Cedarhurst, et inauguré à la grande époque de la brouille de Schachtman, avec des nuits d'engueulades épiques, et pas beaucoup plus calmes quand Maxine y arriva, la colo standard avec sumac vénéneux garanti, qu'on trouvait alors partout dans les montagnes de l'État de New York. Nourriture de cafétéria, guerre des foulards, canoës sur le lac, on chantait *Marching to Astoria, Zum Gali Gali*, soirées dansantes – aaahhh ! Wesley Epstein !

Les moniteurs du camp Tewattsirokwas adoraient coller la frousse aux mômes en leur racontant les légendes locales du lac Heatsink – comment au temps jadis les Indiens évitaient cet endroit, terrorisés par les créatures qui vivaient dans les profondeurs, les raies en forme de cape d'un ultraviolet vernissé, les anguilles albinos géantes capables de se déplacer sur terre comme dans l'eau, aux visages démoniaques, qui vous disaient en iroquois les horreurs qui vous attendaient si vous trempiez ne fût-ce qu'un orteil...

« Fais taire elle », Grisha en tremblant, « elle me fait peur. »

« Pas étonnant que Gabe ait paru s'intégrer si parfaitement au paysage », se dit Tallis. Ice apparemment avait choisi le lac Heatsink parce que c'est le plus profond et le plus froid des Adirondacks. Maxine a soudain un flash, lui revient à l'esprit le laïus de Ice au Cotillon des Geeks, l'émigration au nord vers les fjords, vers les lacs subarctiques, où les énormes flux de chaleur générés par la

concentration de serveurs peuvent commencer à corrompre les dernières parcelles d'innocence sur la planète.

Le sound-system envoie à présent *Ride Wit Me* chanté par Nelly. Comme la voie rapide déroule vers et autour de la ZiL lancée à grande vitesse un triste paysage hivernal de fermettes, de champs gelés, d'arbres qui semble-t-il plus jamais n'auront de feuilles, Misha et Grisha se mettent à rebondir sur leurs sièges en reprenant en chœur sur : « *Hey ! Must be the money !* »

« Sans vouloir paraître me mêler de ce qui ne me regarde pas », bien sûr que non, Maxine, « je suppose que vous n'allez pas tout là-bas uniquement pour traîner au distributeur de casse-croûte. »

Nouvel échange en russe de prison. Regards méfiants. Dans quelque zone négligée de son cerveau, Maxine comprend avec quelle facilité les activités yentas peuvent se révéler dangereuses, mais cela ne l'empêche pas de tenter un coup de sonde-méninge, là. « Est-ce vrai ce que j'ai entendu dire », en adoptant l'effroyable entrain d'Elaine, « que les grappes de serveurs, même soigneusement cachées, sont toujours des cibles faciles, à cause de leur signature infrarouge qu'un missile thermoguidé repère facilement ? »

« Missiles ? Désolé. »

« Pas de missiles ce soir. Juste expérience à petite échelle. »

Ils s'arrêtent prendre de l'essence, Misha et Grisha font faire à Maxine le tour de la ZiL jusqu'à l'arrière, ouvrent le coffre. Un objet long, cylindrique, collerettes avec boulons, appareillage apparemment électrique... « Chouette, et on inhale par quel bout – Oh, merde, attendez, je sais ce que c'est ! J'ai vu ça dans le film de Reg ! C'est un de ces viractors, non ? Qu'est-ce que vous allez, les gars – laissez-moi deviner –, vous allez frapper cette grappe de serveurs avec une impulsion électromagnétique ? »

« Chhh-chuuut », met en garde Grisha.

« Pas plus que dix pour cent de puissance », lui assure Grisha.

« Vingt peut-être. »

« Expérience. »

« Vous ne devriez pas me montrer ça », Maxine en se disant que, d'un côté, le fait que ce ne soit pas du nucléaire signifie que ça reste de faible envergure, mais que, d'un autre côté, on ne peut pas exclure qu'ils soient fêlés.

« Igor a dit confiance en vous. »

« Si on demande, je n'ai rien vu, faites ce que bon vous semble, les gars, *nichego*, hashslingrz à mon avis, ça fait belle lurette qu'ils méritent qu'on les embête un peu. »

« *Po khuy* », exulte Grisha, « Grillé, serveur de Ice. »

Bien entendu, Maxine connaît par cœur cette attitude, confiance aveugle, mais désastre assuré, et de toute façon ça ne marche jamais. Oh, cette virée ne présage rien de bon. Pas d'orgie ce soir, pas de situation avec otage, que Dieu leur vienne en aide à tous, c'est un exploit pour des nerds, une escapade loin de la confortable proximité de l'écran, en plongée dans la nuit de plus en plus arctique, face à face avec l'ennemi.

De retour sur la voie rapide, Grisha remplace à présent Misha au volant. « Ils doivent avoir un service de sécurité assez redoutable là-bas », Maxine, comme si l'idée lui venait juste à l'esprit, « Comment avez-vous l'intention d'entrer ? »

« Ouais », Tallis, embrayant sur une voix guillerette de même à qui on ne la fait pas, « vous allez forcer le portail ? »

Misha remonte une manche, révélant un de ses tatouages de prison, Marie la Toute Sainte Mère de Dieu tenant son bébé, Jésus, sur le front duquel, à peu près au niveau du troisième œil, Maxine détecte maintenant une petite bosse de la taille d'un bouton, que les bébés ne sont pas censés avoir. « Implant de transpondeur », explique Misha. « En faisant ingénierie sociale jolie *nyashetchka* nous avons rencontrée dans bar. »

« Tiffany », se souvient Grisha.

« Tous ceux qui travaillent pour hashslingrz ont un de ces machins, pour que Sécurité puisse suivre eux partout où ils vont. »

Attendez un peu. « Le mari de ma sœur se trimbale avec un implant de pistage ? Depuis — »

Haussement d'épaules. « Deux mois environ. Même Ice Man en personne en a un. Vous ne saviez pas ça ? »

« Vous, Tallis ? »

« Uniquement jusqu'à ce que j'arrive à faire revenir mon dermatologue de Saint-Martin pour qu'il me l'enlève. »

« Et quand vous avez disparu du radar, le petit mari n'a pas moufté ? »

Le numéro de charme avec l'ongle. « Je crois bien que je ne voyais pas plus loin que Chazz et moi, et comment faire en sorte que Gabe ne

l'apprenne pas. »

« Une fois de plus, Tallis », Maxine ne veut pas insister lourdement, mais on dirait que le message n'est pas passé. « Gabe était au courant, c'est lui qui a planifié toute l'opération, bien sûr qu'il n'en a pas fait toute une histoire. » Têtue, la môme. Elle se demande comment March a pu supporter.

L'intérieur de la limousine a viré au flou gaussien avec la fumée de tabac de cigare bon marché et d'herbe de luxe. Les choses tournent au joyeux. Sans parler du relâchement de la vigilance. Les garçons reconnaissent, pour commencer, que leurs tatouages ne sont pas tout à fait réglo. Il semble qu'en Russie, s'étant fait pincer en réalité pour piratage informatique mineur, contravention à l'article 272, accès illégal, ils n'ont jamais été au trou suffisamment longtemps pour mériter de vrais tatouages de prison, si bien qu'ils ont dû se rabattre un soir de biture sur un tatoueur de Brooklyn qui réalise des contrefaçons pour ceux qui souhaitent paraître plus dangereux qu'ils ne le sont. Dans un va-et-vient enjoué, Misha et Grisha discutent pour savoir lequel des deux est plus un apprenti salopard que l'autre, et pendant cet épisode les Bizon s'agitent en tous sens, pourvu que cela reste rhétorique, songe Maxine.

« D'après Igor, la dernière fois qu'on s'est parlé », Maxine bille en tête, « l'embrouille entre vous et Ice n'a rien à voir avec le KGB — »

« Igor pas informé de cette opération de ce soir. »

« Mais bien sûr, Misha. Disons qu'il pourra toujours démentir, et que vous êtes livrés à vous-mêmes. Je me demande encore pourquoi vous ne faites pas ça un peu à distance, comme par Internet. Coup d'éclat par inondation de leur site, attaque en déni de service, je ne sais quoi. »

« Trop institutionnel. Approche digne école de hackers. Grisha et moi on est genre de salopards à voir choses de près. Vous n'avez pas remarqué ? Plus personnel comme ça. »

« Donc si c'est personnel... » Elle ne fait pas directement allusion à Lester Traipse, mais un regard froissé, presque gentil, le genre d'expression que Staline affectait dans ses photos promo, s'est glissé dans les yeux de Misha.

« Pas que Lester. S'il vous plaît. Ice a bien cherché ça, vous savez, nous savons tous. Mais mieux pour vous de ne pas connaître toute histoire. »

Machisme de *gamer* entre Déimos et Phobos, anges vengeurs légitimes, quoi ? Peut-être que ce qui se trame ce soir dépasse Lester, mais Lester ne suffit-il pas ? quoi qu'il ait vu, qu'il n'aurait pas dû voir, cette visite qui signifiait son arrêt de mort, flottant, fantomatique et vapoureux, au-dessus des feuilles de calcul de cash-flows secrets, était une chose qu'on ne pouvait autoriser parmi les civils...

« D'accord, mais que diriez-vous d'une *petite* histoire ? »

Les collègues échangent un regard malicieux. L'*anasha* peut avoir de drôles d'effets sur un homme. Et même sur deux hommes.

« Vous avez entendu parler du saut HALO. » Misha. « Igor raconte histoire à cantonade. »

« Surtout aux jolies femmes », dit Grisha.

« Ce n'était pas saut HALO, de toute façon. C'était saut HAHO. »

« Ce qui signifie... Y a quelqu'un au bout du fil ? non, attendez, Haute Altitude... »

« Haute Ouverture. Parachutes s'ouvrent, à peut-être 8 000 mètres, vous et votre unité pouvez voler sur 50, 60 kilomètres, tous en paquet dans ciel, gars plus bas transporte GLONASS — »

« Comme GPS mais russe. Une nuit Igor est en mission d'infiltration, tout foire, *praporschik* flippe à cause pas d'oxygène, vent dissémine toute équipe sur moitié du Caucase, GLONASS marche plus. Igor atterrit sain et sauf, mais maintenant il est tout seul. Sait pas du tout où et si camp de base est établi. Utilise boussole et carte pour essayer de trouver reste de son unité. Des jours plus tard, sent odeur. Petit village, complètement comme massacré. Jeunes, vieux, chiens, tous. »

« Incendié. C'est là que Igor a crise existentielle. »

« Il ne quitte pas seulement Spetsnaz – quand il a assez d'argent, il monte son propre plan privé de réparation. »

« Envoyer de l'argent aux Tchétchènes ? » s'interroge Maxine, « ce n'est pas considéré comme de la trahison ? »

« C'est beaucoup d'argent, et à ce moment-là Igor est bien protégé. Il envisage même de se convertir à islam, mais il y a trop de problèmes. Guerre s'achève, deuxième guerre commence, des gens qu'il a aidés sont maintenant guérilleros. Situation devenue compliquée. Il y a Tchétchènes et il y a Tchétchènes. »

« Des gentils, et des pas si gentils. »

Des noms d'organisations de résistants que Maxine ne situe pas

réellement. Mais du coup s'allume au-dessus de sa tête, bon, pas véritablement une ampoule électrique – plus comme le bout incandescent d'un El Producto –

« Donc les fonds que Lester détournait de Ice — »

« Allaient aux méchants, via front wahhabite de merde. Igor savait comment atteindre argent avant qu'il soit complètement versé sur compte aux Émirats. Il expédie affaires pour Lester, prend petite commission. Tout *dzhef*, jusqu'à ce que quelqu'un découvre pot aux roses. »

« Ice ? »

« Ou ceux qui font galoper Ice ? C'est à vous de nous dire. »

« Et Lester... » laisse échapper Maxine sans s'en rendre compte.

« Lester était comme petit hérisson dans brouillard. Essayait juste de trouver ses amis. »

« Pauvre Lester. »

Quoi, maintenant ça va devenir solution saline pour tous, là ?

« Sortie 18 », annonce à la place Misha, en exhalant de la fumée, les yeux scintillants, « Poughkeepsie. » Pas trop tôt.

La gare ferroviaire est juste de l'autre côté du pont. Les attend sur le parking Yuri, un type athlétique et jovial, appuyé contre un Hummer qui porte les stigmates de la longue histoire d'une route semée d'embûches, auquel est accrochée une remorque imposante avec un groupe électrogène pour l'arme à impulsion électromagnétique. D'après les groupes électrogènes de camping-car qu'elle a vus, Maxine estime la puissance de celui-ci à 10 000 ou 15 000 watts. « Dix pour cent de la puissance », c'est peut-être une façon de parler.

Elles arrivent à temps pour attraper le 22 h 59 à destination de New York. « Tchao, les gars », Maxine leur adresse un salut de la main, « soyez prudents, peux pas vraiment dire que j'approuve, je sais que si mes propres mômes mettaient un jour la main sur un viricator... »

« Hé, n'oubliez pas ceci », en lui rendant discrètement le Beretta.

« Vous vous rendez compte que vous venez de faire de Tallis et de moi les complices d'un acte criminel, et même probablement terroriste. »

Les *padonki* échangent un regard plein d'espoir. « Vous pensez ? »

« Pour commencer, c'est du ressort des Fédéraux, hashslingrz est

une branche des services de sécurité US — »

« On ne va pas les embêter avec ça maintenant », Tallis, en l'entraînant sur le quai. « Putain de blaireaux. »

Les gars font au revoir de la main par les fenêtres, tout en s'éloignant. « *Do svidanya Maksi ! Poka, byelokurva !* »

Dans le train qui revient sur New York, Maxine a dû s'endormir. Elle rêve qu'elle est encore dans la ZiL. Le paysage à l'extérieur s'est glacé, on est au cœur de l'hiver russe, des champs enneigés sous un bout de lune, illumination du temps jadis, à l'époque des voyages en traîneau. Un village inondé de neige, la flèche d'une église, une station-service fermée pour la nuit. Fondu enchaîné sur les Frères Karamazov, Docteur Jivago et d'autres, parcourant de longues distances hivernales de cette manière, sans heurts, plus rapide que n'importe quoi, soudain on peut faire plus d'une course par voyage, une grande avancée dans la technologie romantique. Quelque part entre le lac Heatsink et Albany, de l'autre côté d'une étendue sauvage dans la nuit, une enfilade de SUV noirs maintenant, avec uniquement les antibrouillards allumés, en route pour une interception. Maxine sombre dans une boucle sans sortie, le rêve tandis qu'elle remonte à la surface, se métamorphose en une feuille de calcul indéchiffrable. Elle se réveille aux environs de Spuyten Duyvil face au visage endormi de Tallis, plus près du sien qu'on s'y serait attendu, comme si à un moment donné dans le sommeil leurs visages avaient été plus près encore.

Elles arrivent à Grand Central vers une heure du matin, affamées. « J'imagine que le bar à huîtres est fermé. »

« Peut-être qu'il n'y a plus de danger à l'appartement maintenant », suggère Tallis, sans y croire elle-même, « venez, nous trouverons quelque chose. »

Ce qu'elles trouvent en réalité c'est une bonne raison de repartir. À l'instant où elles sortent de l'ascenseur, elles entendent la musique d'un film avec Elvis. « Euh-ho », Tallis, en cherchant ses clés. Avant qu'elle mette la main dessus, la porte s'ouvre vigoureusement et une présence moins-qu'imposante attaque par les sentiments. Derrière lui

sur un écran Shelley Fabares danse en tenant une petite pancarte qui annonce I'M EVIL.

« Qu'est-ce que c'est que ça ? » Maxine sait ce que c'est, elle l'a pourchassé à travers la moitié de Manhattan il n'y a pas si longtemps.

« Je vous présente Chazz, qui n'est même pas censé connaître l'existence de cet appartement. »

« L'amour trouvera toujours un chemin », réplique Chazz sur un mode baratineur.

« Tu es ici parce qu'on a brisé la caméra-espion. »

« Tu rigoles, je déteste ces machins, chérie, j'aurais su, je l'aurais pétée moi-même. »

« Retourne d'où tu viens, Chazz, dis à ton mac que ça ne prend pas. »

« Je t'en prie, accorde-moi une minute, Mon Lapin en Sucre, j'avoue qu'au début c'était strictement professionnel, mais — »

« Ne m'appelle pas "Mon Lapin en Sucre". »

« Ma Sucrette ! Je t'implore, là. »

Ah, espèce de grand, enfin disons moyen, dadais. Tallis file direct dans la cuisine en secouant la tête.

« Chazz, hello », Maxine, en lui faisant un signe de la main, comme de loin, « chouette de faire enfin votre connaissance, j'ai lu votre casier judiciaire, matériau fascinant, dites-moi, comment passe-t-on du panthéon des infractions Section 18 au business de la fibre optique ? »

« Toutes ces bêtises d'avant, m'dame ? essayez de prendre du recul au lieu d'me juger, p'tête que vous remarquerez comme un fil directeur... ? »

« Voyons voir, solide expérience dans la vente. »

En hochant la tête avec amabilité : « Faut essayer de frapper quand ils sont trop désorientés pour réfléchir. L'année dernière, quand la bulle Internet a explosé... ? Darklinear a commencé à embaucher sérieux. Z'aviez l'impression d'être sélectionné dans une équipe de super haut niveau. »

« En même temps, Chazz », Tallis, brusquement repassée en mode Paillasson, est allée chercher des bières, des petites sauces apéro, des amuse-gueules dans leurs paquets, « mon futur-ex-mari ne payait pas ton employeur de telles sommes uniquement pour distraire ma petite personne. »

« Il achète vraiment juste de la fibre optique, voilà tout,

complètement un type à gros tuyaux, qui paye au prix fort, pour essayer de récupérer le plus de kilomètres de câbles possible, mais pas le matériel ni les locaux, d'abord ça a été uniquement le Nord-Est, maintenant c'est n'importe où sur le territoire US — »

« Honoraires de consultation coquets », imagine Maxine.

« Exactement. Et aussi parfaitement légal, peut-être même plus légal que certains trucs... », une pause pour rétrograder.

« Oh, continue, Chazz, tu n'as jamais caché le mépris que tu as pour moi, Gabe, et le métier qu'on fait. »

« Y a le solide et y a le toc, c'est ce que j'ai toujours voulu dire, mon petit édulcorant, moi chuis un gars du genre infrastructure et logistique. La fibre optique c'est du solide, on la tire dans les gaines, on la fait passer en l'air, sous terre, on l'épisse. Ça a un poids. Ton mari est riche, p'tête même futé, mais il est comme vous tous, y vit dans son rêve, là-haut dans les nuages, y flotte dans sa bulle, si tu crois que c'est du solide, réfléchis-y un peu plus. Ça tiendra que tant qu'il y aura du jus. Et y s'passe quoi quand le réseau électrique saute ? Y a plus de combustible pour les groupes électrogènes, ils dégomment les satellites, bombardent les centres opérationnels, et vous retombez tous sur la planète Terre. Tout ce bla-bla à propos de que dalle, toute cette musique de merde, tous ces liens foutus, foutus, et disparus. »

Maxine a momentanément l'image de Misha et Grisha, surfeurs de quelque étrange côte atlantique, qui attendent avec leurs planches, au large dans l'océan hivernal, dans le noir, qui attendent la vague que personne, hormis Chazz et peut-être quelques autres, ne verra venir.

Chazz tend la main pour reprendre des chips au jalapeño, et Tallis lui confisque le paquet. « Tu arrêtes, maintenant. Allez bonne nuit, va raconter à Gabe ce que tu voudras. »

« Peux pas, vu que j'ai arrêté de travailler pour lui. Pas question que j'continue à faire le mariole dans son rodéo. »

« Bonne nouvelle, Chazz. Te voilà tout seul, tout ça à cause de moi, si c'est pas mignon ! »

« À cause de toi, et à cause de ce que ça me faisait. Le gars commençait à me pomper le moral. »

« C'est drôle, c'est ce que ma mère a toujours dit à son sujet. »

« Je sais que toi et ta maman z'êtes en froid, mais tu devrais vraiment trouver un moyen de régler ça, Tallis. »

« Excuse-moi, il est deux heures du matin, la journée télé ne

commence pas avant un bon bout de temps. »

« Ta maman est la personne la plus importante dans ta vie. La seule capab' de faire la purée 'exactement comme il faut. La seule qu'a compris quand t'as commencé à traîner avec des gens qu'elle pouvait pas supporter. Elle a menti sur ton âge au multiplex pour que vous alliez voir ensemble les films d'horreur. Elle disparaîtra bien assez tôt, apprécie-la tant que tu peux. »

Et il s'en va. Maxine et Tallis restent debout à se regarder. Le King continue de crooner. « J'allais vous conseiller "Larguez-le" », Maxine songeuse, « tout en vous secouant un bon coup... mais maintenant je pense que je vais me cantonner à la partie secousses. »

Horst est assoupi devant *The Anton Chekhov Story*, avec comme acteur principal Edward Norton, et Peter Sarsgaard dans le rôle de Stanislavski. Maxine tente de rallier la cuisine sur la pointe des pieds, mais Horst, qui n'est pas un homme d'intérieur, plutôt réglé sur les rythmes des motels, y compris dans son sommeil, s'extirpe de sa torpeur : « Maxi, non mais bon sang. »

« Navrée, pas fait exprès — »

« Où as-tu passé la nuit ? »

N'ayant pas encore glissé assez loin dans le délire au point de répondre littéralement à la question : « J'étais avec Tallis, elle et le couillon viennent de se séparer, elle a un nouvel appartement, elle était contente d'avoir un peu de compagnie. »

« C'est cela. Et elle n'a pas encore fait installer le téléphone. Et ton portable alors ? Oh – plus de batterie, je parie. »

« Horst, qu'est-ce qui se passe ? »

« Qui est-ce, Maxi, je préfère le savoir maintenant que plus tard. »

Aahhh ! Peut-être que cette nuit le viricator dans le coffre de la ZiL s'est mis en marche accidentellement ? Et qu'elle a été frappée par une sorte de lobe secondaire du rayonnement, et que l'effet ne s'est pas encore estompé ? Car elle s'entend déclarer à présent, avec toutes les raisons de croire que c'est vrai : « Il n'y a que toi, Horst. Espèce de bovin amputé du sentiment. Jamais personne d'autre. »

Un minuscule récepteur horstien non bloqué est en mesure de recevoir ce message pour ce qu'il est, donc il ne se métamorphose pas complètement en Ricky Ricardo du Midwest après tout, se contente de

se prendre la tête de cette façon familière, comme pour un lancer franc, et commence à atténuer un peu la récrimination. « Eh ben, j'ai appelé les hôpitaux. J'ai appelé les flics, les télévisions d'info, les agences de cautionnement pour les sorties de prison, ensuite je me suis mis à éplucher ton Rolodex. Qu'est-ce que tu fabriques avec le numéro de domicile d'Oncle Dizzy ? »

« On s'appelle de temps en temps, il me prend pour son contrôleur judiciaire. »

« E-et, cet Italien avec qui tu vas dans les karaokés ? »

« Une fois, Horst, une sortie en groupe, et je ne suis pas près de remettre ça de sitôt. »

« Hah ! Pas “de sitôt”, mais un de ces jours, pas vrai ? Je serai en train de garder les gamins à la maison, à me bâfrer pour compenser, et toi tu seras en goguette, robe rouge, *Can't Smile Without You*, duo de prestige, profs de gym venus de l'autre côté d'un pont ou d'un tunnel — »

Maxine enlève son manteau, son écharpe, et décide de rester deux minutes. « Horst. Mon grand. On descendra à Korean-Town un de ces soirs et on fera ça, d'accord ? Je trouverai une robe rouge quelque part. Tu sais chanter l'harmonie ? »

« Hein ? », décontenancé, comme si c'était une évidence. « Bien sûr. Depuis que je suis mioche. On m'a obligé à apprendre avant de me laisser entrer à l'église. » Signal lancé à Maxine – un élément de plus à ajouter à la liste des choses qu'elle ignore à propos de ce type...

Possible qu'ils se soient assoupis une seconde sur le canapé. Soudain c'est le point du jour. Le Journal de Référence retentit d'un flac sonore en atterrissant sur le sol, contre la porte de derrière. Le chiot terre-neuve du 11^e entame son blues de l'angoisse de séparation. Les garçons attaquent leurs excursions quotidiennes à l'intérieur et à l'extérieur du frigo. En voyant leurs parents sur le canapé, ils se lancent dans une version hip-hop du vieux titre de Peaches & Herb, *Reunited and It Feels So Good*, Ziggy déclame les paroles sirupeuses de sa voix noire en y mettant toute la rage possible à cette heure matinale, tandis qu'Otis fait la beatbox.

L'impulsion électromagnétique en mémoire de Lester Traipse, ainsi que Maxine en viendra à considérer la chose, est à peine signalée aux

infos locales dans le nord de l'État de New York, et inutile de parler de la couverture canadienne ou d'un éventuel écho national, avant de sombrer dans l'oubli médiatique. Aucun enregistrement ne survivra, nulle trace. Misha et Grisha sont de la même manière gommés du fil des événements en cours. Igor distille des indices selon lesquels ils auraient été réaffectés au pays, voire réintégrés à la *zona*, dans une base tenue secrète d'Extrême-Orient. Comme les apparitions d'OVNI, les événements de la nuit entrent dans le royaume de la foi. Les habitués des tavernes des collines alentour témoigneront que sur tout un rayon indéterminé, dans les Adirondacks, cette nuit-là, tous les écrans de télévision sont apocalyptiquement tombés en rideau – crises du troisième acte du film, girls à demi célèbres en tenue légère et talons aiguilles trimbalant le dernier projet show-biz de quelqu'un, rétrospectives sportives, publiereportages pour de l'électroménager miracle et anti-vieillissant à base d'herbes, rediff de sitcoms datant d'époques plus prometteuses, multiples formes de réalité où l'unité de base est le pixel, tout cela disparu sans un soupir au plus noir de la nuit glaciale. Ce ne fut peut-être que le raté d'un relais sur une ligne de crête, mais cela a aussi bien pu être un redémarrage du monde, pour ce bref cycle, une remise au diapason du lent battement de tambour de la préhistoire iroquoise.

Avi Deschler rentre à la maison après le travail dans un état d'esprit plus joyeux. « Le serveur dans le nord de l'État ? Aucun souci, on a basculé sur celui de la Laponie. Mais la nouvelle encore meilleure », espérons-le, « c'est que je crois que je vais me faire virer. »

Brooke contemple son ventre tel un géographe un globe terrestre.
« Mais... »

« Nan – attends que je te dise le montant de l'indemnisation. »

« Attention à la terminologie de type "majoration d'indemnité" », conseille Maxine, « ça signifie que tu n'auras aucun recours. »

Gabriel Ice, de manière pas si mystérieuse, est devenu muet. Distrait au moins, espère Maxine.

« Tallis devrait être un peu plus à l'abri », tente-t-elle de rassurer March. « C'est une chouette gamine, votre fille, loin d'être la cruche pour laquelle on pourrait la prendre de prime abord. »

« Plus chouette que ce que j'ai toujours cru », ce qui paraît

surprenant de la part de March, Maxine ayant toujours pensé qu'elle n'était même pas équipée de la fonction Remords. « Trop chouette pour la mère merdique que j'ai été. Tu te souviens quand ils étaient petits et tenaient encore ta main dans la rue ? Je les traînais pour qu'ils marchent à ma vitesse, ils étaient obligés de faire des bonds pour rester à ma hauteur, j'allais où à une telle allure, au point de ne même pas pouvoir me promener avec mes enfants ? » Prête à partir dans quelque acte de contrition.

« Un de ces jours les compétences de parent merdique seront une discipline olympique, le *Mishpochathon*, on verra si vous arrivez seulement à vous qualifier, entre-temps laissez tomber cette figure de sainte, vous savez que vous avez fait pire. »

« Bien pire. Ensuite j'ai refusé d'y penser pendant des années. Maintenant c'est, genre, comment puis-je même — »

« Vous avez plus que tout envie de la voir. Regardez, vous êtes tendue, c'est tout, pourquoi ne venez-vous pas toutes les deux chez moi, en terrain neutre, on prendra le café, on commandera à déjeuner », en l'occurrence au Zippy's Appetizing sur la 72^e, où l'on peut encore trouver par exemple une énorme paupiette de bœuf copieusement farcie et un sandwich aux foies de volaille avec sauce russe et petit pain à l'oignon, une rareté dans cette ville depuis les profondeurs du siècle dernier, et sur le paragraphe consacré à ces plats dans le menu Tallis zoome instantanément.

« Tu mangerais vraiment quelque chose comme ça ? » dit March, malgré un regard d'avertissement de Maxine.

« Eh bien non, mère, j'envisageais de rester assise à le contempler, est-ce que ça irait ? »

March, qui réfléchit à toute vitesse : « C'est parce que si tu en commandais... peut-être que je pourrais en goûter juste un petit morceau ? Uniquement si tu veux bien ? »

« Ça fait combien de temps que vous êtes juive ? » Maxine, du coin de la bouche.

« Mes habitudes alimentaires, elles viennent d'où, à votre avis ? » Tallis, dans son petit numéro passif-agressif avec l'ongle. « Les repas que tu te faisais livrer, quand j'allais ouvrir la porte et me retrouvais face à une *petite équipe* de jeunes livreurs qui portaient les sacs — »

« Deux. Peut-être. Et ce n'est arrivé qu'une fois. »

« Obésité, problèmes cardiaques, tra-la-la qui s'en soucie, du

moment qu'il y a la quantité, hein, mère ? »

Ceci nécessite sans doute une subtile intervention. « Mesdames », annonce Maxine, « l'addition, on va partager, hein ? Peut-être qu'avant qu'on nous livre, nous pourrions... March, vous avez commandé le menu Lever du Soleil avec double bœuf bacon saucisse, plus les latkes et la compote de pommes, plus une autre ration de latkes et — »

« Ça c'est pour moi », dit Tallis.

« D'accord, et vous vous avez pris la paupiette de bœuf... la salade de pommes de terre sur tartine, ce qui fait 50 cents de plus... »

« Mais tu as commandé le supplément de petits légumes macérés, alors on peut considérer que ça compense... » Et le tout dégénère, ainsi que Maxine l'espérait, en ratiocinations de comptables-au-déjeuner, à Dieu ne déplaise, si seulement il y avait du vrai argent liquide sur une vraie table, ce qui certes consume de l'énergie utile ailleurs, mais vaut le coup si ça permet que chacun garde les pieds sur terre, d'une certaine manière, dans la réalité. L'inconvénient, elle le reconnaît, est qu'aucune des deux n'est au-dessus de la tentation de faire de ce déjeuner un enjeu stratégique, en essayant de créer assez d'angoisse pour vous couper l'appétit, voire le détruire à jamais, il y a juste intérêt à ce que ce ne soit pas celui de Maxine, c'est tout, tandis qu'elle-même attend le Mixe Santé Dinde Pastrami, avec, d'après le menu, pousses de luzerne, champignons Portobello, avocats, mayonnaise allégée, et plus encore, en guise de suppléments rédempteurs. Ce qui lui vaut des regards de dégoût de la part des deux autres, donc bien, bien, elles s'entendent sur quelque chose au moins, c'est un début.

Concours de calcul, erreurs réelles et tactiques, pour estimer le pourboire et la répartition des taxes, se poursuivent jusqu'à ce que Rigoberto sonne à l'interphone. Il s'avère qu'il n'y a qu'un seul livreur, mais on dirait qu'il apporte les repas sur une espèce de chariot dans le hall.

Bientôt la totalité de la surface de la table est recouverte de barquettes, de canettes de soda, de papier paraffiné et tout le monde bâfre intensément sans se soucier de savoir où, hormis dans les bouches, tout cela va. Maxine fait une courte pause pour observer March. « Et à propos, quid de "l'artefact dépravé de..." je ne sais plus ce que c'était ? »

« Yaycchhh gwaahhihucchihnggg », March hoche la tête en retirant le couvercle d'une autre barquette de chou cru.

Lorsque les activités d'empiffrage ralentissent un peu, Maxine réfléchit à la manière d'amener la question du jeune Kennedy Ice, mais la mère et la grand-mère sont plus rapides qu'elle. Selon Tallis, son mari cherche maintenant à obtenir la garde.

« OH, non », explose March. « Pas question, qui est ton avocat ? »

« Glick Mountainson... ? »

« Ils m'ont sortie une fois d'une accusation de diffamation. De bons bastonneurs de saloon, dans le fond. Quelle tournure ça prend, pour l'instant ? »

« Ils disent que le point positif c'est que je ne conteste pas l'argent. »

« Ça ne, euh, vous intéresse pas, l'argent ? », Maxine curieuse plus que choquée.

« Pas autant qu'eux – ils ne seront payés que si le procès est gagné. Navrée, mais je ne me soucie que de Kennedy. »

« Ce n'est pas auprès de moi qu'il faut que tu t'excuses », dit March.

« En fait, si, je devrais, m'man... pour vous avoir systématiquement tenus à l'écart l'un de l'autre... »

« Ma foi, on se dit tout ?, en fait on se grappille une minute ou deux ensemble quand on peut. »

« Oh, il m'en a parlé. L'avait la trouille que je sois en colère. »

« Tu ne l'as pas été ? »

« C'est le problème de Gabe, pas le mien. Alors on ne lui a pas dit. »

« Bien sûr. Surtout ne pas provoquer l'ire du patriarche. » Maxine, en voyant poindre le mode « putain de paillason », pas toujours utile, qui commence à prendre forme, jette alors son dévolu à titre préventif sur un légume mariné ayant échappé à la vigilance générale et l'insère dans la bouche de March.

Et cela se poursuit durant tout le déjeuner et la tombée de l'après-midi, jusque dans la longue soirée à l'heure d'été, trop lumineuse pour l'hiver dans lequel la plupart des New-Yorkais se croient encore. Maxine, Tallis, et March se replient dans la cuisine, puis elles sortent et vont jusqu'à chez March dans la lumière de la rue qui lentement s'assombrit.

À un moment donné, Maxine pense à appeler Horst. « C'est soirée entre filles ce soir, à propos. »

« Est-ce que j'ai posé la question ? »

« D'accord, tu t'améliores. Il se pourrait que j'aie besoin de l'Impala, aussi. »

« Est-ce que tu risques de sortir de l'État, à tout hasard ? »

« Il y a quoi, une complication fédérale ? »

« 'tite évaluation des risques, c'est tout. »

« Peut-être pas, je posais juste la question. »

Tallis jette par hasard un œil à la fenêtre. « Merde. C'est Gabe. »

Maxine aperçoit une limousine extralongue, blanche comme neige, qui se gare devant. « Me dit quelque chose, mais comment savez-vous que c'est — », elle remarque alors les célèbres diagonales du logo hashslinrz peint sur le toit.

« Sa liaison satellite personnelle », explique Tallis.

« Les membres du personnel ici font tous partie de la même famille, sortes de membres émérites de la Mara Salvatrucha », dit March, « donc il ne devrait pas y avoir de problème. »

« S'ils savent un peu à quoi ressemble un paquet de billets de 100 dollars », marmotte Tallis, « alors Gabe sera ici avant qu'on ait le temps de dire ouf. »

Maxine attrape son sac à main, dont elle a le plaisir de constater qu'il est aujourd'hui lourd comme il se doit. « Il y a une autre sortie, March ? »

Ascenseur de service, porte de secours qui donne dans la cour de derrière. « Attendez ici, vous deux », dit Maxine, « je reviens avec la voiture le plus vite possible. »

Son QG, le parking Vitesse-de-Distorsion, est juste au coin de la rue. Pendant qu'on lui remonte l'Impala, elle fait un bref exposé sur les avantages fiscaux de Roth IRA à l'intention d'Hector, le gars à l'entrée, que quelqu'un a mal renseigné sur les vertus de la conversion à ce plan d'épargne-retraite.

« Sans pénalités ? Pas immédiatement, ils vous obligent à attendre cinq ans, Hector, navrée. »

Elle retourne à l'immeuble de March, où elle trouve tout le monde sorti sur le trottoir, en pleine engueulade. Le chauffeur de Ice,

Gunther, attend au volant de la limousine qui tourne au ralenti. Loin de l'imposant primate nazi auquel Maxine s'attendait, il se révèle être un ancien diplômé de Rikers, peut-être un peu trop pomponné, qui porte ses lunettes de soleil sur le bout du nez, eu égard à l'extrême longueur de ses cils.

Tout en maugréant, Maxine se gare en double file et se joint aux réjouissances. « March, venez ici. »

« Dès que j'aurai buté cet enculé de sa mère. »

« Ne vous en mêlez pas », conseille Maxine, « c'est sa vie, c'est elle que ça regarde. »

À contrecœur March monte dans la voiture tandis que Tallis, étonnamment calme, poursuit sa discussion adulte avec Ice.

« Ce n'est pas un avocat qu'il te faut, Gabe, c'est un médecin. »

Elle fait allusion à la santé mentale de Gabe, mais à ce stade il n'a pas non plus l'air très en forme, il a le visage tout rouge et gonflé, des tremblements qu'il ne contrôle pas. « Écoute-moi, salope, je paierai autant de juges que nécessaire, mais tu ne reverras jamais ton fils. Jamais, putain. »

OK, se dit Maxine, s'il lève la main, je sors le Beretta.

Il lève la main. Tallis évite facilement le coup, mais le Tomcat est maintenant dans l'équation.

« Ça n'arrive pas », Ice, en regardant avec attention la gueule du flingue.

« Comment ça, Gabe. »

« Je ne meurs pas. Il n'y a aucun scénario où je meurs. »

« Complètement timbré, ce con », March depuis la voiture.

« Feriez mieux de monter avec votre mère, Tallis. Gabe, ça fait plaisir à entendre », Maxine calme et enjouée, « et la raison pour laquelle vous ne mourrez pas ? c'est que vous revenez à la raison. Vous vous mettez à réfléchir à ça avec plus de perspective et, plus important, vous vous tirez. »

« Ça c'est — »

« Ça c'est le scénario. »

Le drôle de truc à propos de la rue de March c'est qu'elle ne serait sélectionnée pour aucun tournage, quel que soit le genre de film, car trop proprette. Dans ce pli de l'espace-temps, les femmes aux tenues accessoirisées comme Maxine ne braquent pas des armes de poing sur les gens. Elle tient forcément autre chose dans sa main. Quelque chose

qu'elle lui propose, qui a de la valeur mais qu'il ne veut pas prendre, elle veut lui rembourser une dette peut-être, il fait mine de pardonner et finira par accepter.

« Elle a oublié le passage », ne peut s'empêcher de hurler March à la fenêtre, « où finalement tu n'es pas le maître de l'univers, tu continues à être un pauvre couillon, toutes sortes de concurrents commencent à sortir de partout, tu es obligé de batailler comme un fou pour ne pas perdre de part de marché, ta vie cesse d'être à toi et appartient aux grands patrons que tu as toujours vénérés. »

Pauvre Gabe, obligé de subir sous la menace d'une arme le sermon de sa future-ex-belle-mère, une gauchiste invétérée.

« Vous allez vous en sortir ? » lance Gunther. « J'avais des places pour *Mamma Mia*, c'est presque l'heure du lever de rideau, maintenant je ne peux même plus les revendre. »

« Essayez quand même de les faire passer en frais de déplacement et de représentation, Gunther. Et puis soyez gentil avec lui, aussi », lance Maxine à Ice, qui recule prudemment et remonte dans la limousine. Elle attend que le véhicule à rallonge ait passé le coin, se glisse au volant de l'Impala, monte le son de la radio, en plein milieu d'un set de Tammy Wynette en provenance de quelque part de l'autre côté du fleuve et prend prudemment une rue transversale.

« Nous ferions mieux de partir du principe qu'il a vu ta plaque d'immatriculation », dit March.

« Ça veut dire messages-à-toutes-les-patrouilles. »

« Des drones assassins, plus probablement. »

« Justement pour ça », Maxine qui bataille pour piloter ce monstre handicapé de la direction assistée dans un certain nombre de rues peu éclairées, « que nous allons devoir nous garder de passer les ponts et les tunnels, nous allons rester en ville et nous cacher dans un endroit où nous pourrions être vues de tous. »

Ce qui, après un parcours sur la West Side Highway dans un sens puis dans l'autre, avec pour décor tout un paysage de lumières, se révèle être de nouveau le parking Vitesse-de-Distorsion. Les yeux rivés au rétroviseur, encore vide de toute présence hormis la rue nocturne, « Voulez bien que ce soit moi qui la descende, Hector ? Vous ne nous avez pas vues, d'accord ? »

« OK d'ac, *mami*. »

Descente en colimaçon pendant un temps fou, immersion dans des

régions où le briquetage est de plus en plus délabré, corrodé par des générations de gaz d'échappement. Le pot de l'Impala s'exprime enfin pleinement, tel un chanteur adolescent dans sa chambre de lycéen.

March allume un joint et au bout d'un moment, paraphrasant Cheech & Chong, lâche d'une voix traînante : « Je l'aurais buté, man. »

« Vous avez entendu ce qu'il a dit. Je pense que c'est dans son contrat avec les Seigneurs de la Mort pour qui il travaille. Il est protégé. Il a échappé à un flingue chargé braqué sur lui, c'est tout. Il va revenir. Rien n'est terminé. »

« Vous croyez qu'il le pensait vraiment quand il a parlé de me retirer Kennedy pour toujours ? » chevrote Tallis.

« Risque de ne pas être si facile. Il continuera à faire tourner des modèles coûts-profits et se rendra compte que trop de gens vont lui tomber sur le paletot, de partout, la SEC, le FISC, le Département de la Justice, il ne peut pas tous les soudoyer. En plus des concurrents, amicaux ou pas, et des hackers guérilleros, tôt ou tard ces milliards vont commencer à fondre comme neige au soleil, et s'il a une once de bon sens, il fera sa valise et se tirera dans un endroit comme l'Antarctique. »

« J'espère que non », dit March, « le réchauffement climatique n'est pas assez moche ? Les pingouins — »

Peut-être est-ce cet intérieur Luxury Lounge – quarante ans de route avec les ondes pas encore atténuées de fantasmes adolescents du Midwest, qui se sont insinuées dans le grain du vinyle turquoise métallisé, la moquette à boucles, les cendriers qui débordent d'antiques mégots, certains avec des teintes de rouge à lèvres qui ne se vendent plus depuis des années, chacun avec une histoire de veillée romantique, une course-poursuite, tout ce que Horst a bien pu voir dans ce musée roulant du désir quand il a répondu à la petite annonce dans le *Pennysaver*, en tout cas sur le moment, état d'esprit et contexte, comme le Dr Tim a toujours aimé dire, les a enveloppées, les a conduites de l'inquiétude pour l'avenir, stérile comme un champ de forage, à ici, à l'intérieur, pour se reposer, se détendre, chacune s'abandonnant finalement à ses propres rêves.

Et déjà c'est le matin. Maxine est affalée en travers du siège avant, March et Tallis sont en train de se réveiller à l'arrière, et chacune sent ses articulations rouillées.

Elles remontent jusqu'à la surface, où une fois de plus, en l'espace

d'une nuit, tous ensemble, les poiriers de Chine ont explosé en une pleine floraison. Même à cette période de l'année, il pourrait encore y avoir de la neige, c'est New York, mais pour l'instant la luminosité dans la rue émane des fleurs des arbres, dont les ombres structurent les trottoirs. C'est leur moment de gloire, la grande charnière de l'année, cela durera quelques jours, puis tout s'amassera dans les caniveaux.

Le petit restaurant Le Pirée est en pleine redescente, avec une nouvelle fournée de hipsters rincés par une nuit de défonce, de fêtards qui n'ont pas réussi à choper, de noctambules qui ont loupé le dernier train pour rentrer en banlieue. Des réfugiés de la moitié sans soleil du cycle. Quoi que ce fût dont ils ont cru avoir besoin, café, cheeseburger, un mot gentil, la lumière de l'aube, ils n'ont pas fermé l'œil de la nuit, ils sont restés éveillés et l'ont aperçu, au moins, ou bien ont piqué du nez et l'ont loupé à nouveau.

Maxine prend vite fait un café et laisse March et Tallis devant une pleine tablée de petit déjeuner pour revisiter leurs problèmes d'alimentation. En rentrant à l'appartement pour accompagner les garçons à l'école, elle remarque un reflet à une fenêtre du dernier étage, dans le ciel gris de l'aube, des nuages se déplacent dans une lumière brouillée, d'une clarté anormale, le soleil peut-être, peut-être autre chose. Elle regarde à l'est pour voir ce que cela pourrait être, mais en tout cas cette présence qui brille, quelle qu'elle soit, demeure, sous cet angle, derrière les immeubles, les forçant à habiter leurs propres ombres. Maxine tourne au coin, arrive dans sa rue et laisse la question en suspens. Et c'est seulement une fois dans l'ascenseur de son immeuble qu'elle commence à se demander, en fait, à qui est-ce le tour d'accompagner les enfants à l'école. Elle a oublié.

Horst est à moitié évanoui devant Leonardo DiCaprio dans *The Fatty Arbuckle Story*, et ne semble pas prêt à affronter la rue. Les garçons attendaient, et bien sûr c'est à cet instant qu'elle a un flash, elle repense à sa descente dans DeepArcher il n'y a pas si longtemps, dans leur ville natale virtuelle de Zigotisopolis, ils se tenaient tous les deux exactement comme ça, enveloppés exactement dans cette lumière instable, prêts à entrer dans cette ville paisible, encore à l'abri des *spiders* et des *bots*, qui un jour, trop tôt, débarqueront et la réclameront au nom du monde indexé.

« Je crois que je suis un peu en retard, les gars. »

« Va dans ta chambre », Otis d'un mouvement d'épaules enfile son cartable sur le dos et passe la porte, « tu es, genre, carrément punie, file dans ta chambre. »

Ziggy la surprend avec un baiser soufflé dans le vide, qu'elle n'a pas sollicité : « À tout à l'heure, à la sortie, OK ? »

« Accordez-moi une seconde, je vous accompagne. »

« C'est bon, m'man. Ça va aller. »

« Je sais que ça va aller, Zig, c'est ça le problème. » Mais elle reste dans l'encadrement de la porte tandis qu'ils s'éloignent dans le couloir. Aucun des deux ne jette un œil en arrière. Elle peut les regarder entrer dans l'ascenseur, au moins.

Le traducteur remercie de tout cœur Jim Carroll (librairie San Francisco Book Company, Paris) et Jean Bonnie pour leur aide considérable. Un grand merci aussi à Tim Ware et Karim Massoteau, sans oublier Ray Gallon, Alexandre Laumonier, Charles Recoursé, Hugues Robert, Vincent Segal, Rob Conrath et Catherine Escuriol.